

Jean-Paul Desbiens (1927-2006)

Alias Le Frère Untel
Professeur de philosophie

(1996)

LES ANNÉES NOVEMBRE: Journal 1993-1995

Un document produit en version numérique par Gemma Paquet, bénévole,
professeure de soins infirmiers retraitée du Cégep de Chicoutimi
Courriel: mgsaquet@videotron.ca
[Page web personnelle](#) dans la section des bénévoles.

Dans le cadre de la collection: "Les classiques des sciences sociales"
Site web: <http://classiques.uqac.ca/>

Une collection développée en collaboration avec la Bibliothèque
Paul-Émile-Boulet de l'Université du Québec à Chicoutimi
Site web: <http://bibliotheque.uqac.ca/>

Politique d'utilisation de la bibliothèque des Classiques

Toute reproduction et rediffusion de nos fichiers est interdite, même avec la mention de leur provenance, sans l'autorisation formelle, écrite, du fondateur des Classiques des sciences sociales, Jean-Marie Tremblay, sociologue.

Les fichiers des Classiques des sciences sociales ne peuvent sans autorisation formelle:

- être hébergés (en fichier ou page web, en totalité ou en partie) sur un serveur autre que celui des Classiques.
- servir de base de travail à un autre fichier modifié ensuite par tout autre moyen (couleur, police, mise en page, extraits, support, etc...),

Les fichiers (.html, .doc, .pdf., .rtf, .jpg, .gif) disponibles sur le site Les Classiques des sciences sociales sont la propriété des **Classiques des sciences sociales**, un organisme à but non lucratif composé exclusivement de bénévoles.

Ils sont disponibles pour une utilisation intellectuelle et personnelle et, en aucun cas, commerciale. Toute utilisation à des fins commerciales des fichiers sur ce site est strictement interdite et toute rediffusion est également strictement interdite.

**L'accès à notre travail est libre et gratuit à tous les utilisateurs.
C'est notre mission.**

Jean-Marie Tremblay, sociologue
Fondateur et Président-directeur général,
LES CLASSIQUES DES SCIENCES SOCIALES.

Cette édition électronique a été réalisée par Gemma Paquet, bénévole, professeur de soins infirmiers retraitée du Cégep de Chicoutimi,

Courriel : mgpaquet@videotron.ca

à partir du livre de :

Jean-Paul Desbiens (alias Le Frère untel)

LES ANNÉES NOVEMBRE : Journal 1993-1995.

Montréal : Les Éditions logiques, 1995, 542 pp.

[Autorisation formelle accordée, le 20 janvier 2005, par l'auteur de diffuser toutes ses publications dans Les Classiques des sciences sociales.]

Polices de caractères utilisée :

Pour le texte: Times New Roman, 14 points.

Pour les citations : Times New Roman 12 points.

Pour les notes de bas de page : Times New Roman, 12 points.

Édition électronique réalisée avec le traitement de textes Microsoft Word 2004 pour Macintosh.

Mise en page sur papier format : LETTRE (US letter), 8.5'' x 11''

Édition numérique réalisée le 10 octobre 2009 à Chicoutimi, Ville de Saguenay, province de Québec, Canada.



DU MÊME AUTEUR

Préface des *Insolences du Frère Untel* : un best-seller de la Révolution tranquille, Alain Fournier, Creliq, UL, 1988.

Préface du *Monopole public de l'éducation*, Jean-Luc Migué et Richard Marceau, Les Presses de l'Université du Québec, 1989, 195 p.

Préface de *la Place à l'homme*, Henri Bélanger, Montréal, HMH, 1972.

Préface du *Québec et ses cloches*, Léonard Bouchard, 1990.

Préface du *Thème de notre temps*, Ortéga y Gasset, Sainte-Foy, Le Griffon d'Argile, 1986.

Préface d'*Un cri dans le désert*, Gérard Blais, 1987.

Préface de *Vérité et Sourires de la politique*, Doris Lussier, Montréal, Stanké, 1988.

[L'Actuel et l'Actualité](#), Québec, Le Griffon D'Argile, 1986, 438 p.

[Appartenance et Liberté](#) (propos recueillis par Louise Accolas-Bouchard), Saint-Nazaire, Éditions JCL, 1983, 208 p., illustré.

[Comment peut-on être autochtone ?](#), Secrétariat aux affaires autochtones du Québec, 1993, 36 p.

[Dossier Untel](#), Montréal, Éditions du jour / Cahiers de Cap-Rouge, 1973, 329 p.

Du courage (De Fortitudine), présentation et traduction française du Commentaire de saint Thomas d'Aquin sur l'Éthique à Nicomaque, leçons XIV, XV, XVI, XVIII du Livre III in Les Cahiers de Cap-Rouge, vol. 2, n° 2, mars 1974, p. 13-73.

[Les Insolences du Frère Untel](#), Montréal, les Éditions de l'Homme, 1960, 158 p.
Traduit en anglais sous le titre *The Impertinences of Brother Anonymous*,
Miriam Chapin, Harvest House, Montréal, 1965, 134 p.

Les Insolences du Frère Untel, réédition annotée par l'auteur, préface de Jacques Hébert, Montréal, les Éditions de l'Homme, novembre 1988, 258 p.

[Introduction à un examen philosophique de la psychologie de l'intelligence chez Jean Piaget](#). Québec, Les Presses universitaires Laval et les Éditions universitaires de Fribourg (Suisse), 1968, 189 p.

Jérusalem, terra dolorosa, Beauport, Éditions du Beffroi, 1991, 225 p.

[Se dire, c'est tout dire](#), l'Analyste, Montréal, novembre, 1989, 238 p.

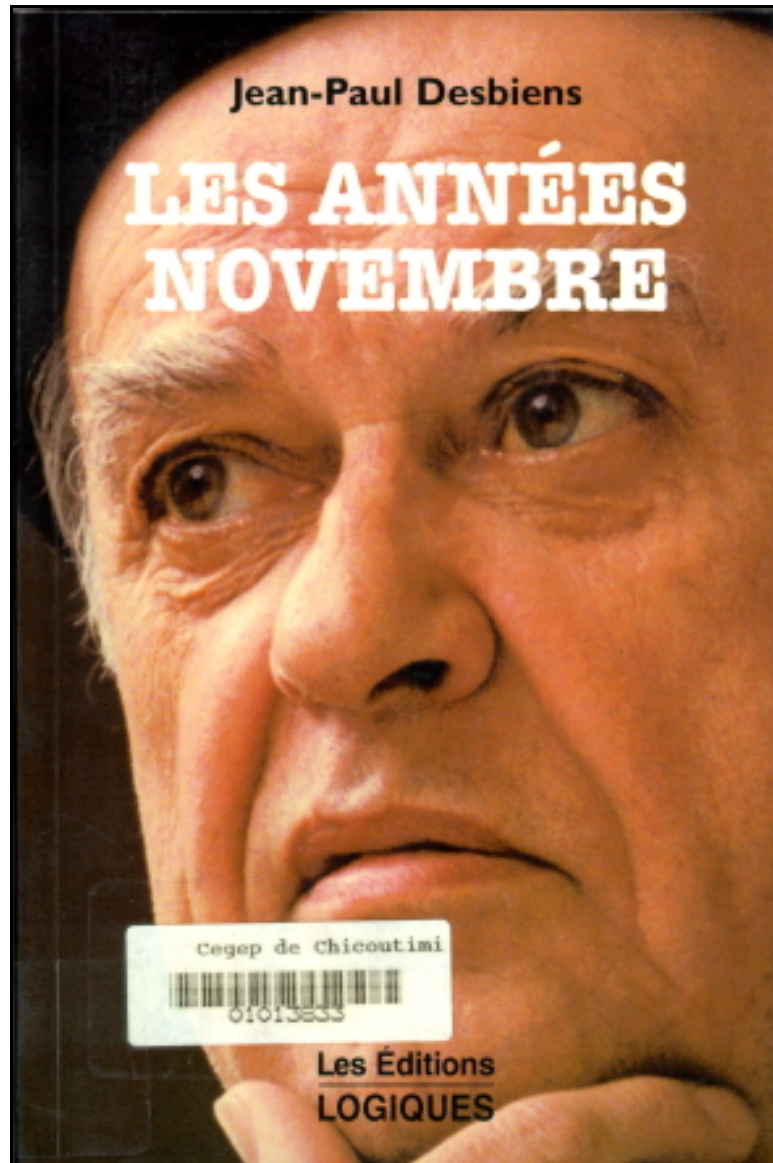
[Sous le soleil de la pitié](#), Montréal, les Éditions du Jour, 1965, 122 p. Traduit en anglais sous le titre *For Pity's Sake*, Frédéric Côté, Montréal, Harvest House, 1965, 134 p.

Sous le soleil de la pitié, Montréal, les Éditions du Jour, nouvelle édition revue et augmentée, 1973, 167 p.

[L'École, pour quoi faire ?](#) En collaboration avec François Caron, Arthur Tremblay et Jean-Noël Tremblay, les Éditions LOGIQUES, Montréal, 1996, 146 p.

Jean-Paul Desbiens (1960)

**LES ANNÉES NOVEMBRE :
JOURNAL 1993-1995.**



Montréal : Les Éditions logiques, 1995, 542 pp.

Données de catalogage avant publication (Canada)

Desbiens, Jean-Paul, 1927-2006

Les années novembre : journal 1993-1995

(L'Agora)

Comprend un index.

ISBN-2-89381-364-X

1- Desbiens, Jean-Paul, 1927- - Journal intime. 2. Québec (Province) - Vie intellectuelle 20e siècle. 3. Québec (Province) - Politique et gouvernement - 1960. 4. Québec (province) - Histoire - 1960 - . 5. Éducation - Québec (Province) - Histoire - 20^e siècle. I. Titre. II. Collection : Agora (Montréal, Québec).

Révision linguistique : Johanne Guilloux-Gauthier, Claude Herdhuin

Mise en pages : André Lemelin

Graphisme de la couverture : Christian Campana

Photo de l'auteur : Christian Hébert

Mon espérance de vie à la naissance devait être d'environ 55 ans. Je vis donc à crédit depuis 14 ans. Au nom de quoi ? De qui ?

De nos jours, l'espérance de vie à la naissance, pour les hommes, est de 75 ans. Je ne sais trop comment on calcule ce genre de chose. Mais à supposer que j'ai obtenu une rallonge, il me resterait, statistiquement parlant, six ou sept années à vivre.

Si maintenant je divise 75 par 12, j'obtiens 6,25. Autrement dit, chaque mois représente 6,25 années. À ce compte-là, je suis en novembre dans « l'année statistique » de ma vie sous la Polaire. D'où le titre de ce journal.

J.-P D.

Table des matières

Du même auteur

[Index](#)

[Quatrième de couverture](#)

[Introduction](#)

[1993](#)

[1994](#)

[1995](#)

[Annexes](#)

[Lexique](#)

LES ANNÉES NOVEMBRE :
Journal 1993-1995. (1996)

INDEX

[Retour à la table des matières](#)

Abraham	Bacon, Lise	Béland, Jean-Claude
Adam, Marcel	Badré, Frédéric	Bélanger, Jules
Alain	Baillargeon, Normand	Béliveau, Julien
Alexandre le Grand	Baillargeon, Samuel	Bellefeuille, Frère An-
Allaire, Jean	Ballestra, Gianfranco	dré
Ambroise, de Milan	Bamber, James	Bellemare, Frere
Amiel, Henri-Frédéric	Barbeau, Marius	Benoit, saint
Amos, prophète	Barbeau, Victor	Bérégovoy, Pierre
Anctil, Pierre	Bardot, Brigitte	Berger, Peter
Androclès	Baril, Daniel	Bergson, Henri
Anne d'Autriche	Barrès, Maurice	Berl, Emmanuel
Annunzio, Gabriele d'	Baudelaire, Charles	Berlinguet, Louis
Antoine de Padoue, saint	Baunard, Mgr	Bernanos, Georges
Aragon, Louis	Beauchemin, Jean-Marie	Bernard, Claude
Archimède	Beaudoin, Andrée	Bernier, Jean
Arendt, Hannah	Beaudoin, Dollard	Bernos De Gasztold,
Arezzo, Guy d'	Beaudoin, Laurent	Carmen
Arguin, Gérard	Beaugrand-Champagne,	Berthes, Père
Aristide, Jean-Bertrand	Claire	Bertrand, Frère Alphon-
Aristote	Beaugrand-Champagne,	se
Aron, Raymond	Paule	Bertrand, Janette
Arpin, Roland	Beaulieu, Marie-Armel	Biehl, Amy
Arthur, André	Beaulieu, Victor-Uvy	Bigras, Dan
Assathiany, Pascal	Beckett, Samuel	Billon, Pierre
Athanase, saint	Bédard, Jean	Bissonnette Lise
Augustin, saint	Beer, Francis de	Blais, Gérard
Avit, Frère	Beerbrock, Maurice	Blais, Marie-Claire
Aznavour, Charles	Bégin, Luc	Blondeau, Frère Marcel
Baby, Antoine	Wand, Claude	Bloom, Allan

Bloy, Léon	Castorina	Corriveau, Bernard
Bobin, Christian	Castro, Fidel	Côté, Frère Gilles
Bodrick, Benson	Cauchy, Gabrielle	Côté, Jacques
Boileau, Nicolas	Céline, Louis-Ferdinand	Côté, Jean-Pierre
Bolduc, Frère Marcel	César, Jules	Côté, Marcel
Bolduc, Roch	Cesbron, Gilbert	Couture, Mgr Jean-Guy
Bolivar, Simon	Chamfort	Couture, Mgr Maurice
Bombardier, Denise	Champagne, Maurice	Couturier, Marie-Alain
Bonenfant, Claire	Char, René	Cresson, Édith
Bonhoeffer, Dietrich	Charbonneau, Jean-	Cromwell, Oliver
Bossuet, Jacques-	Pierre	Cullman, Oscar
Bénigne	Chardin, Pierre Theil-	Cunningham, Henri-
Bouchard, Alain	lard de	Paul
Bouchard, Alberta	Charette, Christiane	D'Allioli, J.-F.
Bouchard, Benoît	Charlemagne	Damien, Père
Bouchard, Léonard	Chauvin, Françoise	Daniel, Jean
Bouchard, Lucien	Chenu	Dante, Alighieri
Bouchard, Serge	Chesterton, Gilbert Keit	De Gaulle, Charles
Boucher, Maximilien	Chevardnadze, Édouard	De Koninck, Thomas
Boulerice, André	Chevrier, Père Antoine	Deheau, Pierre-Thomas
Bourassa, Robert	Chirac, Jacques	Delfeil de Ton
Bourgault, Pierre	Chomsky, Noam	Delorme, Frère Alain
Bourgeois, Christian	Chouraqui, André	Delors, Jacques
Bourvil, 61	Chrétien, Jean	Derome, Bernard
Bouthillier, Guy	Chrysostome, saint Jean	Desbiens, Adélar
Boutin, J.-Raphaël	Churchill, Winston	Desbiens, Jean
Boutin, Raymond	Chwaluczyk, Janusz	Desbiens, Lucien
Brando, Marlon	Cicéron, Marcus Tullius	Desbiens, Marie-Louise
Brasillach, Robert	Cioran, E.-M.	Desbiens, Mozart
Brecht, Berthold	Claire d'Assise, sainte	Desjardins, Pierre
Bruckberger, Raymond-	Claudiel, Paul	Desmarais, Marcel-
Léopold	Claver, Pierre	Marie
Brunelle, Yves	Clinton, Bill	Desmeules, Martin
Bruno, Giordano	Clinton, Hillary	Dessureault, Normand
Budé, Guillaume	Cobain, Kurt	Diacre, Paul
Bush, George	Cochrane-Schweitzer,	Diana, Lady
Caldwell, Gary	Joyce	Dioclétien
Campeau, Jean	Comte-Sponville, André	Dion, Frère Rodrigue
Camus, Albert	Conche, Marcel	Dion, Gérard
Cantor, Georg	Congar, Yves	Dion, Jean-Marc
Caron, François	Conrad, Joseph	Domenach, Jean-Marie
Caron, Frère Borromée	Constantin	Dostdfevski
Carré, Ambroise-Marie	Contat, Michel	Drewermann, Eugen
Carrier, Maurice	Corbeil, Père, c.s.v.	Drieu-Larochelle, Pierre
Cartier, Jacques	Corneille, Pierre	Drolet, Gilles

Drouin, Serge	Frank, Anne	Gratton, Sophie
Dubois, Père Arthur	Freud, Sigmund	Graveline, Pierre
Dubois, René-Daniel	Frossard, André	Gréco, Juliette
Dufresne, Jacques	Gabin, Jean	Green, Julien
Duhamel, Georges	Gagné, Jean-Simon	Grégoire, Gilles
Dumais, Mgr Raymond	Gagnon, Lysiane	Grenier, Denise
Dumais, Monique	Gagnon, Madeleine	Grevisse, Maurice
Dumazedier, Joffre	Gaillot, Mgr Jacques	Grondin, Pierre
Dumont, Fernand	Gajowniczek, Francizek	Groulx, Lionel
Dumont, Mario	Galienne, Donald	Grueninger, Paul
Dumont, Père Jules- Yvon	Gariépy, Gilles	
Duplessis, Maurice	Garneau, Saint-Denys	Guitton, Jean
Dupont, Luc	Garon, Jean	Haeberlé, Roger
Durant, Guy	Gaspé Bonar, James de	Halgouët, Henri du
Durocher, Jean-Yves	Gaudet, Pierre	Hall, Donald
Duruy, M.-V.	Gaulin, André	Hamel, Thérèse
Duvalier, Jean-Claude,	Gauthier, Paule	Harris, Jean-Paul
Ébacher, Mgr Roger	Gauvreau, Gustave	Harvey, Julien
Edouard VIII	Gélinas, Frère Hormis- das	Hébert, Anne
Eisenhower, Dwight David	Gélinas, Père André	Hébert, Bruno
Eliade, Mircea	Genest, Jacques	Hébert, Frère Louis- Joseph
Ellis, Edward Robb	Gervais, Richard	Hébert, Jacques
Eltsine, Boris	Giasson, David	Hébert, Léo-Paul
Emmanuel, Pierre	Giasson, Sylvie	Hébert, Louis-Philippe
Epstein, Alexander		Hegel, Georg Friedrich
Éthier-Blais, Jean	Gide, André	Heinemann, Uta Ranke
Etiemble, René	Gigantès, Philippe	Hémon, Louis
Faye, Jean-Pierre	Girard, René	Henri IV
Fernandel	Godbout, Jacques	Hérode
Ferrat, Jean	Godin, Frère Marcel	Hérodote
Ferré, Léo	Godin, Pierre	Héroux, Louise
Ferreti, Andrée	Gœbbles, Joseph	Hilaire de Poitiers, saint
Ferron, Marcelle	Goethe, Johan Wolfgang von	Hitler, Adolf
Flaubert, Gustave	Goldstein, Baruch	Hogue, Frère Gilles
Foglia, Pierre	Goncourt, les frères	Hollander, John
Forgues, Guy	Gonzague, saint Louis de	Homère
Fortin, Frère Jean-Marc	Gosselin, Frère Majella	Hussein, Saddam
Fortin, Louis-Gaétan	Gouin Décarie, Thérèse	Huston, Nancy
Fourastié, Jean	Gould, Jean	Huxley, Aldous
Fournier, Bertrand	Grand'Maison, Jacques	Ibsen, Henrik
Fournier, Louis	Gratton, Nicole	Illich, Yvan
François d'Assise, saint	Gratton, Robert	Ionesco, Eugène
François de Sales, saint		Isorni, Jacques
		Jacques, Daniel

- Jarislovsky, Stephan
 Jasmin, Michel
 Jaspers, Karl
 Jean XXIII
 Jean-Paul II
 Jeanson, Francis
 Jérôme, saint
 Jetté-Soucy, Nicole
 Joachim de Flore
 Johnson, Daniel
 Johnson, Paul
 Joli-Cœur, André
 Joly, Richard
 Joyce, James
 Julien, Frère Jean-Paul
 Julliard, Jacques
 Juneau, André
 Jünger, Ernst
 Jutras, Hélène
 Kafka, Franz
 Kempis, Thomas
 Kevorkian, Jack
 Kierans, Eric
 Kim Il Sung
 Kipling, Rudyard,
 Koestler, Arthur
 Kolbe, Maximilien
 Koresh, David
 La Fontaine, Jean de
 Laberge, Louis
 Laclos, Choderlos de
 Lacombe, André
 Lacroix, Benoît
 Laganière, Frère Benoît
 Lajoie, Pierre
 Laliberté, Frère Firmin
 Lallier, Jean-Paul
 Lamarche, Claire
 Lamarche, Gustave
 Lamarre, Bernard
 Lamy, Georges
 Landry, Bernard
 Landry, Roger-D.
 Langlois, Frère Roger
 Langton, cardinal Etienne
 Lapierre, Frère Conrad
 Laplante, Laurent
 Lapointe, Lisette
 Larose, Gérald
 Larose, Jean
 Larouche, Jean-Claude
 Lasch, Christopher,
 Latourelle, René
 Laurendeau, André
 Laurendeau, Doris
 Lautréamont
 Lauzière, Benoit
 Lawrence, David Herbert
 Léautaud, Paul
 Lebreton, Jacques
 Leclerc, Félix
 Leclerc du Tremblay, François
 Lefebvre, Mgr Marcel
 LeFrançois, Pascale
 Legault, Paultmile
 Légaut, Marcel
 Legroulx, Claire
 Legroulx, Léopold
 Le Hir
 Leibnitz, Wilhelm Gottfried
 Lelièvre, Victor
 Lemaire, Bemard
 Lemay, Nicole
 Lemelin, Roger
 Lemieux, Vincent
 Lemire, Ghislaine
 Lemire, Guy
 Lemkin, Raphaël
 Lemoyne, Jean
 Lénine, Vladimir Ilitch
 Lépine, Jean-François
 Lépine, Marc
 Leroux, Maurice
 Lesage, Gilles
 Lesage, Jean
 Lessard, Marc-André
 Lévesque, Frère Louis-Philippe
 Lévesque, Georges-Herai
 Lévesque, René
 Lichtenberg, Georg
 Christophe
 Liégé, Père, o.p.
 Lindbergh, Charles
 Lisée, Jean-François
 Lcew, Jacques
 Louis XIV
 Louis, saint
 Louis-Léon, Frère
 Lubac, Henri de
 Lussier, Doris
 Lustiger, cardinal Jean-Marie
 Luther, Martin
 Lux, André
 Mahomet
 Mailli, Yves
 Maistre, Joseph de
 Malavoy, Anne-Marie
 Malavoy, Jean
 Malavoy, Marie
 Malègue, Joseph
 Malenfant, Roger
 Malherbes, François de
 Mallon, Thomas
 Malraux, André
 Manent, Pierre
 Mannion, Frère Christopher
 Mao, Tse-Toung
 Marceau, Richard
 Marcel, Jean
 Marcella
 Marie-Victorin, Frère
 Maritain, Jacques
 Marrier, Gérard
 Marrier, Roger

Martel, Jean	Naud, André	Pierre, Abbé
Martin 1er pape	Nerval, Gérard de	Pinard, Frère Philippe
Martin, Louis	Newman, John Henry	Pisani, Edgar
Martin, Luc	Nietzsche, Friedrich	Pivot, Bernard
Martin, Paul	Nixon, Richard	Platon
Martineau, Yvon	Nizan, Paul	Poirier, Robert
Marx, Groucho	Noël, Marie	Pompidou, Georges
Marx, Karl	Nolin, Christian	Porres, Martin de
Massicotte, Jean-Paul	Nolin, Simon	Pothier, Denise
Mathieu, Yvan	Normand, Jacques	Potvin, Frère Rosaire
Matzneff, Gabriel	Nourissier, François	Poulin, Philippe
Maufette, Guy	Novalis, Friedrich	Powell, Colin
Mauriac, François	Nusca, Robert	Prévert, Jacques
Maurois, André		Prévost, Gérard
Mercier, Maurice	O'Connor, cardinal	Proust, Marcel
Messadié, Gérard	O'Neil, Jean	Prud'homme, Pierre
Messori, Vittorio	O'Neil, Pierre	Puyo, Jean
Michel, Dominique	O'Neill, Louis	Py, Fernand
Mitterrand, François	Olivier, Clément	Rabin, Yitzhak
Mobutu, Sese Seko	Ortega y Gasset	Racine, Jean
Moisan, Paul-André	Osty, Émile	Rauch, Jonatham
Moisan, Thérèse	Ouellet, Cyrias	Régamey, Pie-H.
Molière, Jean-Baptiste	Ouellet, Frère Albert	Rembrandt, Harmens- zoon
Poquelin dit	Paglia, Camille	Renan, Ernest
Molyneux, Martin	Paillé, Jean	Renard, Jules
Monroe, Marilyn	Papineau, Louis-Joseph	Renault, Sœur Andrée
Montaigne, Michel	Paré, Yvon	Rhaner, Karl
Eyquem	Parisotto, Sœur Césira	Richelieu, cardinal
Montant, Yves	Pascal, Blaise	Rip Van Winkle
Montesquieu, Charles	Pasteris, Mario	Riverin, Alphonse
Montherlant, Henry de	Pasteur, Louis	Robillard, Lucienne
Montmigny, Jean-Paul	Paul VI	Roosevelt, Franklin
Montmorency, André	Payette, Lise	Rostand, Edmond
Moravia, Alberto	Pedneault, Mgr Roch	Rostand, Jean
Morency, Guy	Péguy, Charles	Rousseau, Jean-Jacques
Moreux, Thomas	Péladeau, Pierre	Roy, cardinal Maurice
Morgan, Michèle	Pellerin, Jean	Roy, Claude
Morin, Lucien	Pelletier, Gérard	Roy, Gabrielle
Moschus, Jean	Pelletier, Jeannine	Roy, Raoul
Moulin, Léo	Pelletier, Urgel	Rumilly, Robert
Mouskouri, Nana	Pepys, Samuel	Russell, Bertrand
Mulroney, Brian	Perreault, Pierre	Rwesa, Frère Étienne
Musil, Robert	Pétain, Philippe	Sabourin, Robert
Musset, Alfred de	Philippe II	
Napoléon	Pie XII	

Saint-Exupéry, Antoine de	Stendhal, Henri Beyele dit	Trenet, Charles
Saint-Laurent, Claude	Stépinac, Mgr	Trotsky, Léon
Saint-Raymond, sœur Paule-Hélène	Tanguay, Frère Lorenzo	Trottier, Paul
Salan, Raoul	Tell, Guillaume	Trudeau, Pierre Elliott
Salinger, Pierre	Templeton Strong, George	Turcotte, cardinal Jean- Claude
San Antonio	Tessier, Robert	Twain, Mark
Sartre, Jean-Paul	Théodore, Frère	Unamuno, Miguel
Saucier, Claire	Théoret, France	Vadebonceur, Pierre
Sauvageau, Frère Eugène	Thérèse de Lisieux, sainte	Valadier, Paul
Sauvé, Jeanne	Thibon, Gustave	Valensin, Auguste
Sauvé, Mathieu-Robert	Thivierge, Frère Léopold	Valéry, Paul
Savard, Philippe	Thomas d'Aquin, saint	Varillon, François
Schlesinger, Arthur	Thoreau, Henry David	Vaugeois, Denis
Schlumberger, Jean	Tito, Josip	Vennat, Pierre
Schwartzenberg, Léon	Tocqueville, Charles- Alexis	Vergès, Frère Henri
Séguin, Benoît	Tournier, Michel	Veillot, cardinal
Serres, Michel	Touvier, Paul	Vézina, Monique
Sester, Frère Paul	Tremblay, Arthur	Viansson-Ponté, Pierre
Shakespeare, William	Tremblay, Jacques	Vigneault, Gilles
Simard, Arthur	Tremblay, Jean-Noël	Vigny, Alfred de
Simard, Frère René	Tremblay, Jean-Paul	Vilaine, Anne-Marie de la, 116
Simard, Jean-Jacques	Tremblay, Jean-Paul- Médéric	Vinci, Léonard de
Simon, saint	Tremblay, Laura	Voisard, Anne-Marie
Simpson, Wallis	Tremblay, Louis-Marie	Voltaire, François Marie Arouet dit
Sirois, Charles	Tremblay, Marc- Adélar	Walesa, Lech
Socrate	Tremblay, Odile	Weiser, Élie
Soldevila, Carlos	Tremblay, Paul	Werth, Léon
Soljenitsyne, Alexandre	Tremblay, Frère Robert	Wiesel, Élie
Spiegelman, Art	Trempe, Robert	Wilcox, Ella Wheller
Spinoza, Baruch		Zeffirelly
Staline, Joseph		Zoa, Mgr
Stanké, Alain		Zundel, Maurice

LES ANNÉES NOVEMBRE :
Journal 1993-1995. (1996)

QUATRIÈME DE COUVERTURE

[Retour à la table des matières](#)

Oubliez tout ce que vous savez de Jean-Paul Desbiens ! Oubliez le Frère Untel qui constate l'état lamentable de l'éducation au Québec et qui force le Gouvernement, par ses *Insolences...* à créer un ministère ! Oubliez l'éditorialiste qui exige l'authenticité de la part des politiciens ! Oubliez le frère mariste, le professeur, l'écrivain, le philosophe !

Voici l'homme ! Jean-Paul Desbiens, au mois de novembre de sa vie, s'attaque au démon du quotidien, à l'actualité qui se vit dans le corps et dans la tête, à ses amis, à son entourage, à son décor ! À cent lieues du *politically correct*. Jean-Paul Desbiens sait se faire « dérangeant » et ébranler nos certitudes.

Les Années Novembre est un livre à la fois sérieux et rafraîchissant, un livre d'impatience et aussi d'humour, envers les autres et envers soi-même. Un livre qui exhale la joie de vivre.

LES ANNÉES NOVEMBRE :
Journal 1993-1995. (1996)

INTRODUCTION

Apologia pro diurno

[Retour à la table des matières](#)

Le journal est probablement le genre littéraire pratiqué par le plus grand nombre, non seulement d'écrivains patentés, mais aussi par le plus grand nombre de personnes. Davantage même que la correspondance. Quel adolescent, quelle adolescente surtout, n'a pas tenu son journal pendant quelques mois, quelques années ?

Thomas Mallon a écrit un volume sur les Journaux ¹ et les diaristes ². On y trouve des citations de centaines d'auteurs, les uns très connus ; les autres, d'obs-curs chroniqueurs. Tout le monde sait que Henri-Frédéric Amiel, Franz Kafka, Henry David Thoreau, Anne Frank, Julien Green, Léon Bloy, Jules Renard, Jean XXIII, et des centaines d'autres personnages célèbres ont tenu leur journal. On sait moins, ou pas du tout, que tel fut également le cas de George Templeton Strong, Léon Trotski, Charles Lindbergh, Joseph Goebbles, etc. Une note de Thomas Mallon se lit ainsi : « Arthur Ponsonby, *English Diaries from the Sixteenth to the Twentieth Century* (1922), suivi de *More English Diaries* (1927) et de *Scottish and Irish Diaries* (1927) ».

¹ Thomas Mallon, *A Book of One's Own People and their Diaries*, Ticknor and Fields, NY, 1984.

² Le terme diariste n'existe pas en français. Les termes journaliste ou journalier porteraient à confusion. Par ailleurs, diariste dérive normalement du latin *dies* qui signifie jour. Le français, comme l'anglais, peut emprunter à la banque latine.

Mallon classe les diaristes sous les catégories suivantes : les chroniqueurs, les voyageurs, les pèlerins, les créateurs, les apologistes, les confesseurs, les prisonniers. Parmi les apologistes, il faut comprendre bon nombre de politiciens et d'hommes d'État, c'est-à-dire des hommes qui avaient intérêt à présenter eux-mêmes leur point de vue, leur vie, leurs pompes et leurs œuvres. Parmi les confesseurs, ne cherchez pas, en l'occurrence, saint François de Sales ; comprenez plutôt bon nombre de psychanalystes et autres scaphandriers des profondeurs de l'âme.

À supposer que le genre journal ait été pratiqué dans l'Antiquité, quel chercheur, quel humaniste ne serait pas heureux de mettre la main sur le journal d'Aristote ou de Platon ? Quel chrétien, dans mon hypothèse, n'aimerait pas lire le journal de Joseph : trente ans dans l'intimité quotidienne de Jésus et Marie. J'ai déjà imaginé la chose. Le 19 mars 1982, j'écrivais ceci dans mon journal :

- Pendant que nous nous reposons un peu, Jésus et moi, il me dit tout à coup : « Père, crois-tu à la résurrection des morts ? »

- Je ne savais trop quoi répondre. Je me suis souvenu d'un passage du Livre où il est écrit : « Les âmes des justes sont dans la main de Dieu. » Il n'a pas réagi. Après un bon moment, il a dit :

- Aimer quelqu'un, c'est lui dire : « Toi, tu ne mourras pas. » Et je sais que mon Père m'aime.

- Il nous avait parlé de son Père, il y a quelques années, le jour où Marie et moi l'avions retrouvé dans le temple, après trois jours de mortelles angoisses. Nous n'avions pas compris alors. De quel Père parlait-il ? Il m'appelle père et il parle de son Père, et il est clair qu'il ne s'agit pas de moi dans les deux cas. Cet enfant m'échappe. Pourtant, je ne sens aucun éloignement de sa part à mon égard. Je le sens très proche, chaleureux, rassurant, pacifiant. Sa mère en sait plus que moi, sans doute. Nous ne sommes guère revenus, elle et moi, sur les circonstances mystérieuses de sa naissance. Nous sentons que nous sommes tous les deux enveloppés par quelque chose qui nous dépasse et que nous ne pouvons qu'adorer en silence.

Par définition, un journal fait état des pensées, des lectures, des sentiments de son auteur, des événements de sa vie, de l'actualité telle qu'il la perçoit. Cela dit, il convient de distinguer quand même le journal d'autres genres littéraires apparentés. Ainsi, une autobiographie n'est pas un journal, même si elle est construite

selon une ligne chronologique stricte. De même, une biographie n'est pas un journal, même si elle ne concerne qu'une seule personne. Dans une biographie, le regard qui est porté sur une personne n'est pas le regard du *je* qui tient journal. Un journal n'est pas non plus une apologie de l'auteur, dont un exemple célèbre s'intitule : *Apologia pro vita sua*, de John Henry Newman. (1864) Les mémoires ne doivent pas non plus être confondus avec le journal. Les mémoires sont un choix d'événements et d'actions, une reconstruction et une interprétation d'une vie. Ils n'en sont pas la trace ni le miroir quotidiens.

Il faudrait encore exclure les souvenirs, les calepins, les confessions (celles de saint Augustin, celles de Rousseau) ; les carnets, qui sont parfois des notes d'accompagnement d'une oeuvre d'un auteur. Camus, Saint-Exupéry, Montherlant en ont écrit. Également, les témoignages du genre entretiens. Marcel Légaut, Jean Guilton, Gustave Thibon, Marcel Conche ont participé à ce genre. Et encore, des confidences comme on en trouve dans *Notes intimes* de Marie Noël. (Stock, 1988)

Ce n'est pas une lapalissade d'ajouter qu'il y a autant de journaux que de diaristes. Le journal de Julien Green n'est pas celui de Léon Bloy ; celui d'André Gide n'est pas celui de Paul Claudel. La mention de Claudel m'amène à distinguer les journaux publiés du vivant de leur auteur (Green, Bloy) et ceux publiés après leur mort.

La veuve de Jules Renard détruisit au moins mille pages de son Journal avant de le remettre à un éditeur. Par contre, François Varillon consacra huit ans à éditer le journal de Claudel. J'imagine que Claudel avait laissé les instructions appropriées à qui de droit avant de mourir. Autrement, il aurait sans doute supprimé les dizaines de mentions qu'il fait de ses globules rouges. Au reste, tout le monde ne s'appelle pas Claudel et tout le monde ne peut pas table sur un éventuel Varillon comme exécuteur testamentaire de ses saintes écritures ! Mieux vaut les vendre de son vivant aux Archives les plus offrantes, fédérales ou provinciales.

Aussi grand amateur de journaux que je suis, je n'ai évidemment pas lu tous les journaux disponibles en français ou en anglais. À cette heure, par exemple, je n'ai pas lu le *Journal* des frères Goncourt ni les douze mille pages du *Journal* de Paul Léautaud.

Le *Journal* de Jules Renard me paraît un modèle du genre. Lui-même, d'ailleurs, bien qu'il ait été un homme de théâtre, et qu'il enviât le succès et la gloire

d'Edmond Rostand, écrivait, à propos de son *Journal* : « C'est tout de même ce que j'aurai fait de mieux et de plus utile dans ma vie. » Gide se plaignait que son *Journal* menaçait de devenir un « cimetière des articles nés-morts ». Mais quand peut-on croire Gide ? Jules Renard, en tout cas, en cours de route ou après coup, tira de son *Journal* la matière d'un de ses livres : *Histoires naturelles*.

Le cas de Ernst Jünger est exemplaire. À son sujet, Mircea Éliade écrit : « Ce qui frappe et ce qui ravit dans le *Journal* de Jünger, c'est l'attention avec laquelle il examine et cerne la matière de la journée : rencontres, dialogues, lectures, réflexions. [...] Je ne sais pas si l'on a suffisamment remarqué combien le *Journal* en tant qu'œuvre littéraire, tel que le conçoit Ernst Jünger, est une nouveauté, une innovation. [...] En effet, nous entrons dans une époque où les genres traditionnels d'exprimer l'expérience du monde et sa réflexion personnelle sur cette expérience, sont en train de se périmer. Nous connaissons depuis James Joyce la "mort" du roman classique, et depuis Beckett et Ionesco, la destruction du langage dramatique conventionnel. [...] Il n'est pas exclu que très prochainement, nous verrons des écrits théoriques rédigés d'une manière plus personnelle et plus fragmentaire, voire asymétrique. Le fragment, l'écrit intime, la méditation personnelle sont susceptibles de devenir les instruments les plus adéquats pour communiquer une pensée vivante. »

On écrit pour être lu. Toute prétention contraire relève de la fumisterie. Job lui-même souhaitait que sa révolte fût écrite : « Ah ! Que soient écrites mes paroles, que sur le bronze elles soient gravées, qu'avec un burin de fer et de plomb elles soient pour toujours sculptées sur le roc ! » (19, 23-24) Quand on tient régulièrement un journal, c'est avec l'idée qu'un jour, il sera publié. On n'écrit pas pour soi seul, à moins qu'il ne s'agisse de clarifier sa pensée ou de canaliser ses émotions. Et dans ce cas, une fois la besogne accomplie, on détruit ce que l'on a pu écrire. Effectivement, j'ai déjà détruit de bonnes sections de mon *Journal*.

Je tiens un journal depuis longtemps. Depuis près de quarante ans, même si je l'ai fait de façon fort irrégulière, surtout pendant mes années les plus actives sur le plan professionnel. Lorsque je pense à ma « conduite diaristique » depuis une quinzaine d'années, et au bénéfice que j'en tire, je regrette d'avoir longtemps négligé cette discipline, car c'en est une. Toutefois, je n'ai pas, au début, envisagé de publier mon journal de mon vivant.

Pourtant, en 1989, j'avais publié *Se dire, c'est tout dire* (Editions de L'Analyste), et *Jérusalem, terra dolorosa* (Editions du Beffroi). Dans le premier cas, il s'agissait d'extraits non datés, regroupés sous quelques thèmes très larges. À proprement parler, il ne s'agissait donc pas d'un journal. À l'automne 1993, je publiais *Journal d'un homme farouche* (Éditions du Boréal) qui couvrait la période 1983-1992.

Comme je m'en explique dans la présentation du volume en question, j'ai fait la toilette de mes cahiers, pour la circonstance. Il en va différemment cette fois-ci. Ces trois dernières années, j'ai tenu mon journal avec l'idée de le publier. Objectera-t-on que, dans ces conditions, un journal est moins vrai, moins transparent, moins journal ? Que voulez-vous que je vous réponde ? Je suis mon seul témoin, et l'on sait qu'un témoin unique est un témoin nul : *testis unus, testis nullus*.

De toute façon, il est strictement impossible de tout dire, d'une part ; d'autre part, je fais la distinction entre un journal et un étalage. Je ne pratique pas la « méthode Léautaud », comme dit Mircea Éliade³, qui poursuit : « Les dix ou douze mille pages de son *Journal* sont en grande partie décevantes et parfois triviales. [...] De cette masse énorme de papier noirci, se dégage la prolixité, la médiocrité de l'écrivain, en fin de compte, la pauvreté spirituelle de ce misanthrope devenu presque légendaire. » Je suis conscient que le fait de citer ces remarques peut produire l'effet boomerang !

Il y a plus : nos idées, nos pensées, nos sentiments, nos émotions ne méritent pas tous d'être fixés. Que de choses nous traversent l'esprit, comme on dit, et qui font très bien de le traverser sans plus. Aucun profit à les inviter à s'installer ! Au contraire, bien des émotions, des pensées, des jugements sont des intrus qu'il faut chasser. Pour parodier Voltaire, je dirais que chacun est pour lui-même son propre « valet de chambre ». Joseph de Maistre disait : « Je ne sais pas ce que c'est que la conscience d'un scélérat, mais je sais ce que c'est que celle d'un honnête homme et c'est épouvantable. »

Au demeurant, le journal est le genre littéraire qui garantit la plus grande proximité entre l'auteur et le lecteur. Dans un roman, l'auteur utilise des personnages pour communiquer sa pensée, sa vision du monde, ses jugements sur l'actuali-

³ *Magazine littéraire*, novembre 1977, dans un numéro spécial consacré à Jung, grand et presque centenaire diariste de l'essentiel.

té. Dans un journal il n'y a pas d'intermédiaires. Ni, non plus, de « grammaire » ou de « syntaxe » propres à un art, ou à une école, à un moment donné, au sens où les critiques parlent de grammaire ou de syntaxe cinématographique, par exemple.

Je dirai encore ceci : le *Journal d'un homme farouche* a été accueilli honorablement. Les Éditions du Boréal n'ont pas fait fortune avec ce volume, mais elles sont « rentrées dans leur argent », comme disait mon père. Je n'ai pas fait fortune, moi non plus. En fait, hormis le cas des « locomotives de l'édition » (Jean-François Lisée, par exemple, ou Pierre Godin, tous deux de l'écurie Boréal), et celui des auteurs de téléromans, il n'y a pas grand monde qui peut « vivre de sa plume », au Québec. En France non plus, toutes proportions gardées. Soit dit en passant, la métaphore de la « plume » sent son encre, à l'époque des machines à puces électroniques. « Le stock des métaphores s'épuise », comme dit Domenach.

En vérité, il ne s'agit pas d'argent. L'écrivain, même relativement chanceux, n'écrit pas pour de l'argent. Je mets en fait que l'écrivain « moyen » (même chanceux, ce qui est mon cas) est le travailleur le moins bien payé au tarif horaire. Personne ne peut imaginer le nombre d'heures qu'il faut investir à simplement faire la « toilette » d'un texte. Surtout maintenant qu'on est obligé de tout faire soi-même, à cause des machines à puces. La machine, qu'il s'agisse d'un bouledoseur (cf dictionnaire Bélisle) ou d'un ordinateur, déplace le travail ; elle ne le diminue pas. À ce sujet, il faudrait lire quelques Propos d'Alain ⁴.

La question n'est pas là. On n'écrit pas pour les arbres. On écrit pour être lu. Ce qui est en cause, c'est la qualité des échos que j'ai reçus à la suite de la publication du *Journal d'un homme farouche* : une trentaine, une quarantaine de lettres, toutes très longues et de haute qualité humaine. Avoir rejoint une seule âme serait une récompense suffisante. La Bruyère écrivait : « Quand on ne serait, pendant sa vie, que l'apôtre d'un seul homme, ce ne serait pas être en vain sur terre, ni lui être un fardeau. » J'ai trouvé cela dans le *Journal* de Julien Green. C'est pour dire !

⁴ Soyons gentil. Donnons la référence : Propos, Pléiade : *La vitesse ne paie pas et Guetteurs et nourrisseurs*.

LES ANNÉES NOVEMBRE :
Journal 1993-1995. (1996)

1993

[Retour à la table des matières](#)

1er janvier

Souper avec l'abbé Jean-Paul Tremblay. J'étais son invité, mais bohème comme il est, il n'avait pas réservé de places dans un restaurant. Or, il n'y a pas beaucoup de restaurants ouverts, le jour de l'An au soir. Nous sommes à pied tous les deux. Après avoir frappé à deux ou trois portes fermées, non loin de son appartement, nous prenons un taxi pour nous rendre à un restaurant que je connais. Fermé, lui aussi. Nous finissons par dénicher une brasserie où il faut faire la queue un bon moment avant que l'on nous trouve une table.

2 janvier

Souper avec Claudette Nadeau.

3 janvier

Souper avec Alain et Rachel Bouchard. Je taquine Rachel en lui disant, en latin : « *Vox audita est in Rama, ploratus, et ululatus multus : Rachel plorans filios*

suos, et noluit consolari, quia non sunt ». Elle me demande la traduction. Je lui réponds qu'elle se trouve dans *Prions en Église* du 28 décembre.

8 janvier

Réunion des Frères de la région de Québec. Nous sommes une trentaine. Mon Dieu que nous sommes vieux ! Un bon tiers a plus de 80 ans ; le plus jeune approche de la cinquantaine. Une exception : un jeune Frère de 28 ans, de profession temporaire. Tous les autres Frères de la province communautaire âgés de 40 ans et moins sont des Africains.

Note postérieure

Depuis lors, ce jeune Frère a quitté la communauté.

9 janvier

On apprend que Robert Bourassa vient d'être opéré de nouveau d'un cancer. Il avait subi une première opération à l'automne 1990. Les journaux titrent : « Bourassa condamné par les médecins ». Ce genre d'excès est pratiquement inévitable dans notre civilisation de verve médiatique. À son arrivée à l'aéroport de Montréal, M. Bourassa a été très digne devant la meute (le cliché s'impose) des journalistes : « Je ne veux pas vous parler de mes états d'âme. Je resterai en fonction jusqu'à la limite de mes forces. » Il y a quelques années, on avait tenté, en France, de cacher la vérité sur l'état de santé de Georges Pompidou. À en croire les communiqués officiels, tout allait bien jusqu'à la veille de sa mort, même si la télévision nous le montrait tout gonflé de cortisone. De Gaulle a été plus chanceux : quelques mois après avoir quitté « les affaires », comme il disait, il est mort en jouant une patience.

Économie. J'ai acheté récemment une perforatrice à trois trous. Je l'ai payée 4,59 \$ au Club Price. Auparavant, j'en avais vu une semblable dans un autre magasin, dont le prix était de 22,00 \$. Dans le second cas, il s'agissait d'une marque connue, de fabrication canadienne ou américaine ; dans le premier cas, il s'agit d'un produit importé de Chine. La qualité est la même ; c'est le prix de la main-

d'oeuvre qui fait la différence. Quand ça coûte cinq fois plus cher de pratiquer l'achat-chez-nous, on cesse d'être patriote, nonobstant les sermons de Claude Béland.

Non loin de notre résidence, on construit présentement des maisons haut de gamme. La maison-modèle se vendra 300 000 \$. Sur la façade, un petit balcon que surplombe un fronton soutenu par quatre colonnes. Or, les colonnes ne soutiennent rien ; elle sont faites d'un cylindre de tôle blanche, décorées avec des motifs bâtards. Les colonnes sont creuses, pur faux-semblant. Un coup de poing là-dedans laisserait sa marque. Un cas patent d'inculture. De toute façon, on serait bien en peine de parler de la « maison des années 1980 ou 1990 », au sens où l'on peut parler de la maison québécoise du XVIIIe siècle. Il n'y a pas d'architecture quand il n'y a pas de culture.

Dans le même ordre d'idées, c'est-à-dire sous l'empire de l'économisme plat, il arrive ceci : depuis que les machines à traitement de texte se sont répandues, il n'est pas rare qu'un éditeur, une rédaction de revue et même les journaux vous demandent d'envoyer votre texte sur disquette. Le directeur d'une revue « savante » de l'Université Laval m'a demandé récemment la recension d'un volume. J'ai dû y mettre l'équivalent de trois jours de travail. On accuse réception de ma recension et on me demande d'envoyer la disquette. Il faudrait donc que je paye la disquette, que je fasse le colis, que je paye les frais postaux. Précisons ici que la collaboration en question est bénévole. Exemple supplémentaire de la transformation de l'homme en outil de ses outils. Ce que Valéry a bien vu lorsqu'il écrivait, en 1925 : « La réciproque de l'utile existe. »

12 janvier

James Bamber, durant l'entrevue qu'il a donnée deux mois avant sa mort, et alors qu'il se savait atteint d'un cancer mortel, citait Sénèque et Montaigne, à propos de leur attitude devant l'au-delà. Leur remarque revient à ceci : « Je ne m'inquiétais pas de ce que j'étais cent ans avant de naître ; pourquoi m'inquiéter de ce que je serai cent ans (ou une minute) après ma mort ? »

Il y a un paralogisme dans cette remarque. Je sais qu'il y avait quelque chose avant ma naissance ; j'en ai des témoignages écrits, photographiques, vivants même. Je sais aussi qu'il y aura quelque chose après ma mort. Ce que j'ignore, c'est

ce que je deviendrai, moi, après ma mort. Les animaux ne se posent pas cette question. Le fait que je me la pose ne m'assure pas qu'il y a une réponse : la soif ne crée pas la fontaine. La seule réponse, c'est Jésus, premier-né d'entre les morts. Certitude et action de grâce pour les chrétiens, mais non pas évidence. La foi n'est ni un savoir ni une évidence. Pascal : « Jésus prie dans l'incertitude de la volonté du Père, et craint la mort. » Bien avant le courant théologique contemporain, qui met l'accent sur l'humanité de Jésus, Pascal avait donc eu cette pensée.

19 janvier

Depuis quelques semaines, je fais office de « lecteur ».

- J'ai lu le manuscrit de Gilles Drolet sur *L'insondable richesse du Christ*.

- À la demande de la revue *Recherches sociographiques* de l'Université Laval, j'ai fait une recension de l'ouvrage de Daniel Jacques *Les humanités passagères*.

- À la demande de l'éditeur Jean-Claude Larouche, j'ai lu le manuscrit d'Yvon Paré *Le réflexe d'Adam*.

- Lucien Morin me demande de lire son manuscrit sur la *Formation fondamentale*.

- Gérard Blais veut avoir mon opinion sur *Le défi de la sécularisation* de Jean Martel.

- Jean-Jacques Simard, de la faculté des Sciences sociales de l'Université Laval, me prie de lire quelque 400 pages de divers articles dont il veut faire un volume.

Visite impromptue de Maurice Mercier. Nous dînons ensemble. Longue et vieille complicité entre nous deux. Longue amitié, devrais-je dire. Elle date de 1964, alors que nous étions tous deux fonctionnaires au ministère de l'Éducation.

20 janvier

Visite à Léopold Legroulx. Il s'affaiblit rapidement. Le visage est tout aminci, la voix, éteinte. Pourtant, j'en arrive facilement à ne plus voir le corps ; je parle à

une âme et à une âme de plus en plus âme. À un moment donné, Léopold me dit : « Je ne vous veux pas de mal, mais j'aimerais que nous nous présentions ensemble à la porte du paradis. » Pauvre homme ! Il me servirait bien davantage de coupe-file que moi pour lui.

21 janvier

Émission de télévision avec Denise Bombardier, dans la série *Raison passion*. L'émission est en direct. Acrobatie sans filet. Je sors toujours frustré de ce genre d'expérience. La faute n'est pas aux animateurs ; elle tient à ma faiblesse à improviser ; elle tient aussi aux exigences même de la télévision, qui est l'impitoyable médium de la fugacité.

22 janvier

Je dîne avec James de Gaspé Bonar, directeur des Éditions de l'Homme. Je dépose une partie du manuscrit de mon journal. Je me rends ensuite visiter Mme Anne-Marie Malavoy, à l'Hotel-Dieu. Je ne peux toutefois pas la rencontrer : elle dormait quand je me suis présenté, et l'infirmière me dit qu'il est préférable de ne pas la réveiller. En sortant de l'hôpital, le chauffeur de taxi me dit : « Je vous ai vu hier soir à la télévision. Vous avez déjà eu plus de gueule ! » À la gare d'autobus de Sainte-Foy, le chauffeur de taxi qui me ramène à la résidence me dit : « J'ai lu toute la Bible. Du premier mot de la Genèse, au dernier mot de L'Apocalypse. »

25 janvier

Rencontre de deux heures avec une femme dans la soixantaine qui travaille bénévolement au dépouillement du sondage que l'archevêché de Québec a fait dans le cadre de la préparation au synode. Elle se dit désemparée, non seulement par le type de réponses dont elle prend connaissance, mais par la structure même du sondage. Il s'agit, en effet, du type de sondages à la mode scientifico-économico-culturel. Je n'avais d'ailleurs pas répondu au questionnaire qui était paru dans les journaux. Si l'on avait sondé le monde sur le profil souhaitable du Messie, on n'aurait pas eu l'Évangile.

26 janvier

Cérémonie de la remise des insignes de l'Ordre national du Québec aux 24 nouveaux membres. Deux membres sont absents pour cause de maladie ; un autre membre, Sœur Césira Parisotto, est morte quelques heures après avoir appris sa nomination par le Premier ministre. Un quatrième candidat avait été recommandé par le Conseil de l'Ordre, mais il n'a pas été nommé pour la bonne raison qu'il était mort en... avril, et que ses parrains n'en avaient pas informé la directrice de l'Ordre.

Quand M. Bourassa est entré dans la salle, j'ai cru sentir, à cause de la densité des applaudissements, le courant de sympathie qui prend sa source du seul fait que nous savons tous qu'il est atteint du cancer.

27 janvier

On apprend la mort de Jeanne Sauvé, première femme dans plusieurs ordres et, notamment, la première femme Gouverneur général du Canada. C'est elle qui avait tenu à ce qu'on la désigne par le terme « Gouverneur », refusant la féminisation du titre. Elle m'avait écrit à ce sujet : « C'est avec le plus vif intérêt que j'ai lu votre article intitulé *Le français en tête* dans *La Presse* du 10 février 1988 et je n'ai pu résister à la tentation de vous envoyer la déclaration de l'Académie française sur la féminisation des titres ainsi que la lettre circulaire que j'ai expédiée à de nombreuses personnes intéressées à cette question. » (2 mars 1988)

28 janvier

Conférence à l'Université du Québec à Chicoutimi. En soirée, je regarde l'émission *Droit de parole*, animée par Claire Lamarche sur le droit, pour les femmes, de prendre l'initiative en matière de relations sexuelles. En clair : d'être demanderesses. La crudité des propos m'étonne, sans parler du niveau de la pensée. Le lendemain matin, je tombe par hasard sur une émission d'information sur la santé. On y parle de condoms, de leur taille, de leurs couleurs, de leurs nervures,

de leurs saveurs. Le tout avec images et démonstrateurs à l'appui. Un peu plus tard, j'entends une animatrice parler précieusement du « démon du midi » (sic). Personne ne parle jamais du démon du Nord ou de l'Ouest.

La question était de savoir si les femmes rencontrent ce lion arthritique. Je veux dire : le démon de midi. Ça fait pas mal de sexe en quelques heures, l'heure du Midi, je présume.

Le lendemain, je rencontre longuement mon frère Mozart, en attente d'une opération chirurgicale depuis 14 mois. Dans le Québec de 1993, on n'attend plus par manque d'argent ; on attend par incurie administrative, chicanes de spécialistes et autres bêtises corporatistes.

Ces jours-ci, j'entends beaucoup parler de mon passage à l'émission de télévision *Raison passion*. Ce qui me frappe, c'est que je n'ai pratiquement jamais aucun écho des livres ou des articles que je publie (fût-ce dans *La Presse*, dont le tirage n'est pas précisément confidentiel). Or, il y a autrement plus de contenu dans un article que dans une entrevue télévisée.

Température : ces derniers jours, il fait assez froid. Hier matin, il faisait - 27°C, et un bon vent quand j'ai fait ma promenade. « Le temps et mon humeur ont peu de liaison ; j'ai mes brouillards et mon beau temps au-dedans de moi. » (Pascal)

2 février

Séminaire de lecture, au Campus Notre-Dame-de-Foy. L'ouvrage retenu, ce semestre-ci : *Le défi de la sécularisation*, de Jean Martel, chez Anne Sigier. Le volume servira de prétexte aux échanges.

Démocratie : visages souriants, hilares même, de Clinton et de sa femme, Hillary. Les crocodiles hilares. Qu'est-ce qui les amène à rire autant ? Leur victoire électorale ? Clinton a été élu président par une minorité de 43% d'électeurs. La griserie du pouvoir ? N'en sentent-ils donc pas plutôt le poids ? On n'a jamais vu De Gaulle hilare.

Publicité religieuse : pour promouvoir le *Nouveau Catéchisme*, des affiches proclament : « Le livre qui fait foi. L'Église a résisté à la rotondité de la terre, à la pilule contraceptive, elle a toujours su repousser la séduction de Satan. Elle sera

tombée dans la mode du calembour. « Le livre qui fait foi », jeu de mots miteux. Astuce d'habilleur publicitaire. Religion rabaissée au niveau des yaourts. » (Deffeil de Ton, *Nouvel Observateur*, 10 décembre 1992) J'avais signalé dans mon journal le slogan de la campagne de financement de l'archevêché de Montréal de l'année dernière : « Donnez pour une foi ! » Le slogan de cette année : « Donnez sans vous faire prier. »

3 février

Les âges de la vie : jeune, on compare ses muscles et son équipement sexuel ; adulte, on compare sa position dans la hiérarchie des fonctions et des salaires ; vieux, on compare son âge et ses infirmités. On est tout heureux de constater que l'un est plus sourd que soi, ou plus poussif.

La pyramide est une construction éternelle en ceci qu'elle est en forme de ruine ; elle est déjà « tas ». Quand on marche sur un chemin glacé, on doit marcher « tombé » : les bras écartés du corps, les genoux légèrement pliés. On doit marcher comme une pyramide, et bravo pour la métaphore !

Euthanasie : après vingt ans de débats, les principaux partis néerlandais ont approuvé hier un texte autorisant l'euthanasie dans certaines conditions. En pratique, les médecins ne seront sanctionnés que si un tribunal juge qu'ils n'ont pas respecté certaines règles. (*Le Soleil*, 3 février) D'un côté, les États s'occupent de notre santé avec vigilance (lutte contre le tabac, la pollution de l'air et de l'eau, contre les excès de vitesse, contre l'abus d'alcool, etc.) ; de l'autre côté, on légalise l'avortement et l'euthanasie. Les êtres du milieu (les législateurs) se protègent et ils sacrifient les êtres faisant partie des extrémités de la vie.

4 février

L'adhésion à une transcendance permet seule de surmonter longuement les affrontements des intérêts particuliers ou, ce qui revient au même, de fonder les nécessaires sacrifices qu'exige la poursuite du bien commun. Quand plus aucune transcendance n'exerce son influence, seule la force ou la ruse peut introduire une forme quelconque de rationalité.

L'information sur l'information. J'ai souvent noté dans ce journal que la télévision, au lieu de nous montrer le monde, préfère se montrer elle-même. Le déplacement d'un animateur d'une station à une autre fait la une des journaux. Ces jours-ci, tous les médias ont longuement commenté ce qu'on appelle « l'affaire Bombardier » : le sensationnalisme dont elle aurait fait preuve au cours d'une entrevue avec un professeur haïtien malmené par d'autres Haïtiens.

On vient de publier le journal de Léon Werth, écrit sous l'Occupation durant les années 1940-1944. *Le Nouvel Observateur* du 31 décembre 1992 parle d'un « document sur une France vue à travers les fentes de la réclusion ». Léon Werth s'était caché, parce que Juif, dans un chalet du Jura. » L'auteur de l'article semble ignorer que c'est à Léon Werth que Saint-Exupéry avait dédié sa *Lettre à un otage*.

5 février

« Je trouve inquiétant de voir que l'histoire n'est plus utilisée comme une discipline intellectuelle, mais comme un moyen pour les minorités d'enjoliver l'idée qu'elles se font d'elles-mêmes. Nous connaissons déjà "l'histoire disculpatrice", cette histoire qui permet de justifier le statu quo et les méthodes par lesquelles il est maintenu. Voici maintenant "l'histoire compensation" qui invente ou exagère, pour ses besoins, un passé plus ou moins glorieux. Dans les deux cas, cette utilisation de l'histoire par des mythes est une corruption. Ce n'est pas en dorlotant l'amour-propre des minorités qu'on améliorera leurs performances scolaires. » (Arthur Schlesinger, *Nouvel Observateur*, 31 décembre 1992)

Manifestation, hier, à l'Université Laval, d'environ 250 étudiants appartenant à diverses minorités ; des Noirs, surtout. Ils crient au racisme, parce qu'un responsable du bureau d'accueil a fait circuler un document où l'on met les paroissiens de Sillery en garde contre le « chantage au sentiment » de certains étudiants et d'autres manoeuvres visant à faire venir au Canada des membres des familles des étudiants étrangers.

Il est à noter que le document incriminé résumait les propos tenus lors d'une rencontre entre le service intercommunautaire d'entraide sociale (qui est une vieille initiative des communautés religieuses de la région de Québec) et la responsable de l'accueil des étudiants étrangers de l'Université Laval. Les autorités de

l'université n'ont pas eu le courage de défendre la responsable du service en question, une Vietnamiennne. Cotisations étudiantes obligent !

Comme provincial, j'ai été soumis à des pressions de ce genre venant de professeurs camerounais ou d'anciens Frères camerounais. On serait vite débordé si l'on ne tirait pas rapidement un trait ferme en face de pressions de ce genre. Par ailleurs, il est bien clair que le Québec n'évitera pas indéfiniment les problèmes que connaissent depuis longtemps les grands pays d'accueil : Grande-Bretagne, France, États-Unis, etc. L'immense marée des pauvres ne fera pas longtemps encore le tour de l'île d'Orléans !

8 février

Je viens de perdre ce que j'ai noté dans mon journal depuis le premier janvier : la disquette a « planté », comme on dit dans le jargon des utilisateurs de machine à traitement de texte. Je devrai reprendre les huit ou dix pages que j'avais enfouies dans les entrailles électroniques de ma machine. Ce genre d'accident résulte de la dépendance envers la machine. Depuis un certain temps, en effet, je ne prends que quelques notes et je rédige directement à l'écran, à partir de simples notes. Il va falloir reprendre en partie « par cœur ».

Même si je n'ai rien d'urgent à faire, rien de stressant, j'ai l'esprit vagabond. Le matin, en faisant ma promenade, je ne réussis guère à maintenir ma pensée fixée sur Dieu. D'où l'importance de savoir par coeur un certain nombre de prières. Les mots soutiennent l'attention. L'humble Avé est déjà un concentré de prière : la première partie est une louange à Jésus et Marie ; la seconde contient les deux demandes essentielles : « priez pour nous maintenant et à l'heure de notre mort ». Ces semaines-ci, je le récite en pensant à moi et à Legroulx.

Il est dur de dépendre de la puissance d'un autre homme. Hier midi, le Frère directeur récitait le chapelet comme un homme qui va s'endormir ; ça ne finissait plus. On dira qu'il s'agit là d'une « souffrance » de luxe. Je ne le prends pas. C'est une bêtise. Il faut repousser la bêtise tant qu'on peut. Dieu ne veut pas la bêtise. Je ne me plains jamais du chaud ou du froid, pour la raison qu'on n'y peut rien. Mais je n'accepte pas qu'un homme impose ses caprices ou ses infirmités à d'autres hommes, du seul fait de son pouvoir sur eux. C'est toujours de la tyrannie. Et le pire, c'est qu'une certaine conception de la vie religieuse et de l'ascèse conduit à

intérioriser la bêtise, à la supporter et, au bout du compte, à la faire durer, quand il serait facile de la supprimer.

9 février

Téléphone de Claire Legroulx. Elle m'apprend que son père est mort vers 3h30, ce matin. Il avait eu 72 ans la veille. C'est le 9 septembre dernier que j'ai appris son hospitalisation pour une occlusion intestinale consécutive à un cancer du côlon. Il m'avait dit, ce jour-là, qu'il ne se « rendrait pas aux Fêtes ». Ses médecins étaient encore plus pessimistes. La phase dite « terminale » aura été longue.

En fin d'après-midi, Claire me téléphone pour me demander de donner un bref témoignage après la messe des funérailles, vendredi prochain.

De 13h30 à 19h, je travaille avec Jean-Jacques Simard sur le compte rendu de la lecture que j'ai faite d'une quinzaine d'articles dont il veut publier un recueil. Il me raconte la savoureuse anecdote d'un auteur refusé par un premier éditeur, mais accepté par un second. Le livre en question s'avère un succès de vente. Le premier éditeur s'empresse de faire des avances à l'auteur pour publier ses prochains manuscrits. Notre auteur répond en substance : « À supposer que vous soyez le seul et dernier éditeur au monde et que je sois le seul et dernier auteur, l'histoire du livre prendrait fin. »

Dans le même ordre d'idées, sous le titre *Return to sender, The Economist* du 30 janvier rapporte un certain nombre de refus de la part d'éditeurs. Un des meilleurs est le suivant : « *In 1889, Rudyard Kipling learned : I'm sorry, Mr Kipling, but you just don't know to use the English language* ».

10 février

Je transcris ici le texte du témoignage que je compte donner demain, aux funérailles de Léopold Legroulx (cf Annexe 1).

11 février

J'ai accepté hier une conférence qui devait avoir lieu à Jonquière, le 24 mars. On me demande aujourd'hui de la devancer au 10 mars et de la donner à Alma. J'accepte le changement. Quelques heures plus tard, je reçois une demande de conférence du cégep de Saint-Jérôme, pour le... 24 mars. J'accepte.

12 février

Funérailles de Léopold Legroulx. Je me rends d'abord au salon funéraire. La première personne que je rencontre, c'est sa belle-sœur. Elle me dit : « Je lis tous vos articles, même si je ne suis pas toujours d'accord avec vous. » Et elle insiste. Je finis par lui dire : « Mais, Madame, vous n'êtes ni obligée de lire ce que j'écris, ni d'être d'accord. » Au fumoir du salon, je retrouve un parent de Léopold, un médecin de 76 ans. Il parle comme un oracle. Un des cousins de Léopold est parti de Témiscamingue ce matin à 2h. Y a rien comme une dépouille pour rassembler les survivants !

Quatre des petits-enfants de Léopold lisent les intentions de prière, à l'Offertoire. Je rencontre plusieurs anciens collègues de travail de Léopold et de moi-même : Jacques Côté, Paul Trottier, Jean-Marie Beauchemin, Roger Haeblerlé, Jean-Paul Massicotte.

13 février

Forte tempête, ce matin. Je fais une partie de ma promenade dos au vent. Dans le boisé, le vent dans les arbres fait un bruit de cataracte.

14 février

Visite de Denise Pothier. Elle prépare un ouvrage sur le pied humain, ses caractéristiques, ses maladies, ses soins. Je lui fais quelques suggestions pour son avant-propos, à partir des très nombreuses acceptions du terme pied et des expressions, des proverbes qui s'y rattachent. Plusieurs colonnes dans le *Grand Robert*.

Lien aussi entre le pied (la marche) et la liberté. Première libération de l'enfant, dernière liberté du vieillard.

Denise avait apporté sa petite chienne Zoé. La bestiole occupe la moitié de notre temps et de notre l'attention. Là où il y a un chien, tout le monde se met à parler chien. Dans le même sens, Alain disait : « Par la seule présence d'un enfant de quatre ans, tous ont quatre ans. »

J'ai reçu, vendredi dernier, le rapport de lecture de l'éditeur présumé de mon *Journal*⁵. Le rapport est très sévère. Je transcris ici ma réponse :

Le 13 février 1993

M. James de Gaspé Bonar
Vice-président et éditeur
Sogides
Montréal

Monsieur,

J'ai reçu vendredi le rapport de lecture de [...]Je me permets quelques commentaires.

Je vous rappelle d'abord ce que je vous disais dans la lettre où je vous proposais mon *Journal*, à savoir qu'il existe autant de types de journaux qu'il y a d'auteurs qui en publient. Je suis un grand amateur de journaux d'écrivains, de scientifiques, d'hommes politiques. Partout, on trouve en vrac des notes de lecture et des réflexions sur l'actualité. Que ces notes soient « en vrac » n'est pas une infirmité du genre journal.

J'ai sous les yeux le *Journal* de Paul Claudel, publié dans la Bibliothèque de la Pléiade. François Varillon a mis huit ans à « réviser et corriger » ce *Journal*. Bon ! Je ne suis pas Claudel et vous êtes les Éditions de l'Homme. Il reste que je trouve, dans le *Journal* de Claudel, de nombreuses entrées comme celles-ci :

19 juillet 1935 : arrivée d'Hélène.

31 décembre 1935 : écrit une préface pour le livre de Madaule.

⁵ Publié sous le titre de *Journal d'un homme farouche*.

4 mars 1942 : les premières primevères.

8 novembre 1944 : Roosevelt réélu président.

17 septembre 1950 : passage de Pierre et Marion.

Je pourrais aligner des centaines d'exemples du genre. Par ailleurs, la plupart des entrées comptent de trois à dix lignes. Très souvent, il note un calembour (de lui ou d'un interlocuteur), trois bouts de rimettes sur les escargots ou sur sa petite-fille, etc.

Maintes fois, Claudel mentionne les noms de ses visiteurs ou visités. Certes, d'aucuns sont archi-connus de tous ; d'autres sont de parfaits inconnus, ou des membres de sa parenté. Souvent, il les désigne par une simple initiale. Or, [...] me reproche de ne rien dire de Thérèse ou Jacques. En fait, je situe un peu Thérèse par rapport à moi (p. 35), de même que Jacques (p. 39). Dans la suite du *Journal*, on trouve d'autres mentions.

[...] dit que je parle plus longuement de Tino Rossi que des résultats du dernier référendum, en termes « d'espace et d'importance ». La remarque est exacte quant à l'espace consacré aux deux phénomènes ; quant à leur importance aussi, d'ailleurs !

Je reconnais qu'à plusieurs endroits, je tombe dans « l'agenda ». Cela est surtout vrai pour l'année 1983, qui fut particulièrement chargée. Au reste, il ne me paraît pas insignifiant, pour un éventuel lecteur intéressé à ma très chère personne, de connaître « mon emploi du temps » à certaines périodes. On en trouve un exemple à la page 44 du manuscrit. Je prends soin de mentionner que j'étais alors en période sabbatique !

N'allez surtout pas croire que j'insiste pour placer mon produit. J'estime, au contraire, que la démarche est mal engagée et qu'elle ne conduirait qu'à des frustrations réciproques. Je me suis d'abord adressé aux Éditions de l'Homme pour les raisons que je vous disais l'autre midi. Au fond, par une forme de gratitude envers mon premier éditeur. Je compte maintenant tenter ma chance ailleurs, mais non sans vous redire que je garde un sentiment de reconnaissance envers votre maison, notamment pour la réédition commentée des *Insolences*.

19 février

Bruno me disait, l'autre soir : « Les sociétés spirituellement riches créent de la richesse matérielle ; les sociétés matériellement riches engendrent des sociétés spirituellement pauvres ; les sociétés spirituellement pauvres engendrent des sociétés matériellement pauvres. » Il appliquait cette grille d'analyse au Québec. On

pourrait l'étendre à l'Occident. Au fond, il s'agit d'une application de la remarque de Notre-Seigneur : « Cherchez d'abord le Royaume et sa justice ; le reste vous sera donné par surcroît ». (Mt 6, 33)

La réforme du niveau collégial. Depuis une semaine, chaque jour apporte sa petite révélation sur les intentions du ministère : amputation des programmes d'éducation physique ; éclatement des cours de philosophie ; addition de cours de langue, etc. Fuites ? Ballons d'essai ? Qui sait ? Les professeurs défendent leur job. La ministre affirme que la réforme tiendra compte des « premiers intéressés : les enseignants ». On aurait pu penser que les élèves étaient les premiers intéressés. En fait, on s'apprête à déplacer les cours, à la manière des supermarchés qui changent la présentation de leurs rayons de marchandise.

Titre d'un journal : *La Sibérie en froid avec Moscou.*

Titre du *Devoir* : *Bourassa se mouille.* Le contenu de la nouvelle, c'est que le Premier ministre a pu reprendre ses exercices de natation, après la première série de traitements contre son cancer. Cela se dit dans un titre. Mais on choisit d'abord la dérision.

Le métier d'écrivain. Je me suis amusé à faire le compte des dépenses engagées jusqu'à maintenant, à simple fin de pouvoir présenter le manuscrit de mon *Journal* à deux éditeurs. Je compte les frais de poste, de téléphone, de papier, de ruban pour la machine, de photocopie. J'arrive facilement à 300 \$. Et il n'y a encore rien d'assuré ; il s'agit simplement de faire arriver un colis sur le bureau d'un éditeur présumé. Il n'est évidemment pas question de « compter » le temps ; même pas le temps passé à assurer les opérations énumérées ci-dessus.

Excuses journalistiques. Les médias sont parfois obligés de s'excuser ; de même, un journaliste en particulier. Généralement, les excuses sont enveloppées de telle sorte qu'elles n'en sont plus. Dans *The Economist* du 23 janvier, je note une exception à cette règle. Qu'importe ici l'objet de la rétractation. Le fait est que la revue, après avoir résumé le litige, conclut : « *We apologize... and retract absolutely.* » Quand on est grand, on se comporte en grand.

22 février

Je suis en train de lire *L'Absurde et le Mystère* de Guitton, Desclée, 1985. Cet homme, maintenant âgé de 92 ans, est en train de nous donner le miel de sa vie d'étude et de réflexion. J'ai déjà noté quelques titres récents : *Silence sur l'essentiel*, *L'impur*, *Portrait du Père Lagrange*.

Dans *L'Absurde et le Mystère*, il développe l'idée que l'homme depuis toujours, mais davantage en notre siècle, est acculé à sombrer dans l'absurde ou à faire le bond dans le mystère. Il écrit : « L'idée d'absurdité a envahi la conscience des peuples. Et, malgré les écrans de télévision, où se joue une fête continue, les visages de nos contemporains sont tristes. [...] Le chloroforme le plus banal a longtemps été l'idée de progrès ».

Appliquant son analyse au mystère de l'eucharistie, il cite deux vers de l'hymne au Saint-Sacrement intitulée *Adoro Te* : « *In cruce latebat sola deitas! At hic latet simul et humanitas* » (Sur la croix, ta divinité seule était cachée ; dans l'hostie, et ta divinité et ton humanité sont cachées). Impossible, en français, de suggérer davantage en moins de mots.

23 février

J'adresse le manuscrit de mon *Journal* aux Éditions du Boréal. Cette tranche couvre la période du 1er janvier 1983 au 31 décembre 1992

- Le médecin au malade : « Vous en avez encore pour deux mois à vivre ».
- Le malade : « Êtes-vous sûr d'en avoir autant, vous ? »

L'autre soir, à la télévision, Denise Bombardier demande à Mgr Maurice Couture ce qui le fait souffrir davantage, quel est son plus gros problème, comme évêque. S'agit-il du débat sur le sacerdoce des femmes, du célibat ecclésiastique, etc. ? Non. Mgr Couture répond : « C'est l'incapacité, pour les chrétiens, de dire leur foi. » Or, il ne s'agit pas ici de ce que l'on appelait naguère le « respect humain », mais de l'ignorance religieuse. Mais d'où vient cette ignorance ? Elle vient de ce que l'Église du Québec n'annonce plus l'Évangile ; elle vient de la nullité de la prédication. Depuis une génération, on fait dans le socio-pastoral. On ne répond plus à la question du Seigneur : « Et vous, qui dites-vous que je suis ? » Durant le

Carême où nous entrons, quel sera le thème des prédications à la basilique de Québec ? L'économie.

Une police internationale est en train de prendre forme. Des discussions ont lieu présentement à l'ONU : la création d'un tribunal international qui jugerait les criminels de guerre de l'ex-Yougoslavie. Et pourquoi ne pas en faire autant pour Mobutu et Saddam Hussein ?

Il s'agit là de phénomènes convergents. L'homme ne renonce pas à se prendre en main. Et il continue de prétendre y arriver sans Dieu. On recommence sans cesse la construction de la tour de Babel.

Une pensionnaire de la résidence, une Tunisienne, est une musulmane pratiquante. Elle commence aujourd'hui le Ramadan. Le supérieur explique, à table, qu'elle s'est levée, ce matin, à 3h30 pour déjeuner et qu'elle ne mangera plus avant 17h30. Un confrère trouve la chose ridicule. Point. Que peut-on faire devant une telle bêtise ? Est-ce que l'on peut combattre la bêtise ? Comment entrer dans cette forteresse ? Comme disait saint Louis, on endure ou bien on plante son épée dans le corps de l'autre jusqu'à la garde. La bêtise est inexpugnable, par définition, car elle exclut le doute sur elle-même, la conscience d'elle-même.

24 février

On apprend la démission de Brian Mulroney.

Signe des temps : c'est aujourd'hui mercredi des Cendres. Pour les catholiques, il n'y a plus, dans toute l'année, que deux jours de jeûne et d'abstinence : le mercredi des Cendres et le Vendredi saint. Ce matin, au déjeuner, on a présenté, comme d'habitude, des viandes froides. Le soir, je suis invité à souper chez une amie, avec deux autres personnes. L'amie en question est une catholique pratiquante ; les deux autres invités aussi. Un moment, je pense à m'informer du menu, mais je n'en fais rien : je ne veux pas perturber l'organisation du repas. Le fait est que les exigences de l'Église en matière de jeûne sont tellement discrètes, et qu'elles ont tellement changé depuis Vatican II, qu'il faut maintenant être une espèce de « spécialiste » pour se rappeler telle ou telle prescription. Dans l'exemple que je rapporte, il aurait été malséant de leur imposer mes contraintes.

À ce sujet, je me souviens d'avoir été reçu chez un haut fonctionnaire camerounais, en même temps qu'une dizaine de délégués officiels du Québec, tout ce qu'il y a de plus officiel. Or, le haut fonctionnaire qui nous recevait, un musulman, nous avait fait poireauter dans une salle, le temps de finir sa prière. Ce comportement ne m'avait ni offensé ni édifié. La foi musulmane est raide ; la foi catholique ne s'impose pas : elle se propose.

Ai lu : *Glad to be happy*. J'aime ce genre d'humour distrait. La distraction, l'apparence de la distraction, est un des traits de l'humour. Autrement dit, la distance vis-à-vis de soi ou des événements.

26 février

Je fais un exposé à la faculté des sciences de l'Éducation de l'Université Laval, dans le cadre d'un cours assuré par Dollard Beaudoin. Je parle de la question autochtone. L'auditoire est formé d'un groupe de près de 300 étudiants qui se destinent à l'enseignement au niveau primaire. 90% sont des jeunes filles. Dollard me dit qu'on ne soupçonne pas tous les drames que vivent un grand nombre de ces étudiants, les jeunes filles surtout : drame de séparation, drame des jeunes filles monoparentales, drame financier.

27 février

Une bombe a explosé hier dans le stationnement situé sous le *World Trade Center*. Plus de 100 000 personnes travaillent ou visitent ces deux tours chaque jour. L'attentat aurait été perpétré par des extrémistes croates. L'exportation de la haine répond symétriquement à l'exportation de la cupidité. C'est avec des armes américaines, françaises ou soviétiques que les Irakiens, les Croates ou les Somaliens attaquent des Américains, des Français ou des Soviétiques, selon les lieux ou les époques.

La Cour suprême du Canada vient de décréter (pour l'heure) qu'un couple gai ne fait pas une famille et n'est pas éligible aux programmes d'aide financière prévus pour les familles. La juge Claire L'Heureux reconnaît toutefois que l'on ne dispose plus d'une définition univoque de la famille. Les dictionnaires et la

grammaire distinguent un couple (un homme et une femme mariés ou réunis momentanément), d'une couple (deux choses de même espèce : une couple d'heures).

Au fait, qu'est-ce qu'une famille, en 1993 ? Un homme et une femme se marient, c'est un couple, selon la loi. Ils ont un enfant : c'est une famille. Deux homosexuels vivent ensemble. Ce n'est pas un couple ; c'est une couple.

Il n'est plus question de la durée du couple. La durée n'est plus un critère. La division des sexes tend à s'estomper. Aux États-Unis, Clinton a passé sa première semaine à titre de président à débattre le problème de l'admission des « gais » dans l'armée. La société de droit s'atomise de plus en plus. Les gais ont le droit de former un couple ; les gais ont le droit d'entrer dans l'armée ; les handicapés ont le droit de fréquenter une classe régulière. La logique des droits conduit à la négation de la société, car, dans cette logique, il n'y a plus de place pour le normal, c'est-à-dire la majorité. La majorité est normale. La majorité des êtres humains ont deux yeux, deux jambes, etc., et un seul sexe. On n'a pas le droit de persécuter le bossu ; mais on n'est pas tenu de fabriquer des fauteuils avec un dossier troué, au cas où un bossu se prévaudrait de sa bosse.

Ou bien l'homosexualité est une maladie, une fatalité inscrite dans je ne sais quelle gêne, ou bien elle est un choix. Si elle est une maladie, il faut traiter les homosexuels comme des malades ; si elle est un choix, une orientation voulue, que ceux qui ont fait ce choix s'arrangent avec leur choix. J'ai choisi, il y a longtemps, de ne pas conduire d'auto. Il est maintenant trop tard pour commencer à en conduire une. Le fait de ne pas savoir conduire me cause parfois des ennuis. Mais je n'accuse pas la société ni ne demande, en raison de mon infirmité locomotrice, des changements aux services de transport en commun. Je ne fume plus dans les autobus, vu que c'est interdit. Mais on m'impose la radio, que je n'ai pas du tout demandée. La radio au complet : réclames commerciales, prévisions de la température et « kiounes » à la mode de la semaine.

Note postérieure

Dans *The Economist* du 6 janvier 1996, je lis un éditorial intitulé : *Let them wed*. La revue préconise carrément la légalisation des mariages entre homosexuels.

Si tu t'aperçois que tu regardes un être avec convoitise, ferme les yeux ; si tu t'aperçois que tu regardes un être sans amour, ferme les yeux.

28 février

Ce matin, temps splendide : -20°C, aucun vent. À 6h45, le soleil est déjà au-dessus de l'horizon. Je vois les premières corneilles de la saison. Elles sont quelques jours en avance, cette année.

Premier dimanche du Carême. Jésus est tenté par Satan. Contrairement à Adam et Ève, il n'argumente pas avec Satan, ce qui serait déjà lui reconnaître une forme de légitimité. Il répond en citant la parole de son Père. Je relis la méditation de Marcel Légaut sur ce passage de l'Évangile dans *Méditations d'un chrétien du XXe siècle*.

3 mars

Rencontre avec trois cadres du cégep de Saint-Jérôme en vue de préparer la conférence du 24 mars.

5 mars

Je termine la préparation de ma conférence pour Alma, mercredi, le 10 mars. Je traite de la question autochtone. J'ai un peu peur de décevoir mon auditoire, car on est habitué à m'inviter pour traiter de sujets relatifs à l'éducation, les jeunes, la langue. Et ce, depuis 30 ans. Je prendrai cette précaution oratoire dès le début de mon exposé.

7 mars

Soixante-sixième anniversaire de naissance. Je reçois plusieurs témoignages d'amitié : cartes de bons vœux, appels téléphoniques, etc. Après la messe, ce matin, les confrères me souhaitent bon anniversaire, sauf un, qui m'ignore ostensiblement.

Mon espérance de vie à la naissance devait être d'environ 55 ans. Ces années-ci, l'espérance de vie à la naissance, pour les hommes, est de 75 ans. Je ne sais trop comment on calcule ce genre de chose. Mais à supposer que j'ai attrapé une rallonge, il me reste, statistiquement parlant, six ou sept ans à vivre sous la Polaire. Si maintenant je divise 75 par 12, j'obtiens 6,25. Autrement dit, chaque mois représente 6,25 années. À ce compte-là, je suis en novembre dans « l'année statistique » de ma vie. D'où le titre de ce *Journal*.

Plaidoyer pour novembre

Octobre est toujours beau, mais malgré tout son ombre

Les fanfares de l'automne ont joué tous leurs airs.

Les arbres résignés s'alignent pour l'hiver,

Au roulement sourd des tambours de novembre.

Le mois onze, cependant, s'ouvre par la charge

Solennelle et tragique des trompettes au son droit

Qui dressent tous les Saints, vigilants et adroits,

Pour la garde des morts, endormis dans les marges

De nos cœurs anxieux qui, soudain, font silence

Entre l'été si bref et la froidure intense

8 mars

André m'a fait cadeau de deux ouvrages de Jünger : *Jardins et routes*, que je possédais déjà, mais dans une autre édition, et *Chasses subtiles*, que je ne connaissais pas. Je relis *Jardins et routes*, et j'en tire encore grand profit. La marque d'un grand auteur, c'est qu'il supporte plusieurs lectures. Je note cette remarque à propos de son émerveillement devant la beauté et de la finesse de la structure de la cicindèle : *natura maxime miranda in minimis* (c'est dans les détails infimes que la nature se montre le plus admirable).

Jünger pratiqua assez tôt le jeu d'échecs ; il devint rapidement meilleur que son père. Après quoi, il cessa de jouer contre lui, car, dit-il : « il est gênant de "battre son père", même au jeu ». Il note encore qu'aux échecs, la victoire ou la défaite relève de l'application de règles extérieures aux joueurs et non pas d'une

quelconque fatalité et que, dès lors, elle est reçue comme une sentence qui ne réclame pas l'assentiment. Dans son *Journal de guerre et d'occupation*, il note qu'il fut tenu de « présider » à l'exécution d'un déserteur allemand. Il rendait une sentence qui ne réclamait pas l'assentiment.

9 mars

Séminaire de lecture à partir du livre-prétexte de Jean Martel : *Le défi de la sécularisation*. Quelqu'un fait la remarque que l'Église, depuis Vatican II, cherche trop à s'accorder avec l'esprit de l'époque. L'époque est à l'égalitarisme, parlons donc de « collégialité » ; l'époque est « féministe », débattons donc du célibat des prêtres et du sacerdoce féminin ; l'organisation politique se réclame de l'idéal démocratique, dénonçons le centralisme et l'autoritarisme romains ; les jeunes délaissent l'Église, racolons les jeunes, parlons « Jeune » et sortons les guitares ; tout le monde s'inquiète d'économie, faisons prêcher les banquiers et les économistes aux sermons du Carême, à la Basilique. Je rappelle la réflexion de Peter Berger : « Il sera bientôt veuf, celui qui épouse l'esprit de l'époque ». J'aurais pu ajouter : « car elle passe, la figure de ce monde ». Nul n'a moins épousé l'esprit de son époque que Notre-Seigneur. Dira-t-on qu'il était anachronique ou nostalgique ?

Note postérieure

(Pour moi-même, le cas échéant, ou pour un lecteur éventuel et curieux.) Je viens de lire dans *The New Republic* (datée du 25 décembre 1995), une remarquable recension de *Private Truth Lies : The Social Consequences of Preference Falsification* (par Timur Kuran, Harvard University Press). Je note : « *Social pressures can make people say that they want or believe something that they really don't want or believe.* » L'auteur applique sa théorie aux sondages, à l'obligation de s'attacher en automobile, à l'interdiction de fumer à peu près partout, à la discrimination positive, etc.

On s'inquiète du manque de prêtres, mais on ne pose jamais la question du fondement des célébrations quotidiennes de l'Eucharistie, par exemple. Au nom de quoi faut-il que des vieux Frères ou des vieilles Sœurs communient tous les matins ? On dénonce la froideur des messes paroissiales, on favorise les petits

rassemblements chaleureux. Fraternité au valium. Fraternité du *feeling*. On oublie qu'il faut aussi que les choses durent et que seul le dur dure. C'est-à-dire les institutions, impersonnelles en ceci qu'elles traitent toujours les mêmes questions de la même manière, prévisible et immuable.

Je ne défends pas ici l'immobilisme. La vie de l'homme, sur terre, est une « milice », comme dit Job. Une vie de garnison. Nul plus que l'Église ne sait que nous sommes dans le provisoire, dans le changement, « en passage » et de passage. Mais précisément, une armée en campagne a besoin d'être fortement disciplinée, sans quoi, c'est la pagaille et la déroute. Je suis conscient d'écrire ces choses sous l'influence de ma relecture des journaux de guerre de Jünger.

11 mars

Conférence à Alma, hier soir. Je voulais m'y rendre en autobus, mais les organisateurs ont insisté pour que je voyage en avion. J'ignorais qu'à cause du petit nombre de voyageurs entre Québec et La Baie, on devait faire escale à... Montréal !

Telles sont les acrobaties de la rationalisation économique. J'ai quitté la résidence à 13h30 et je suis arrivé à La Baie à 16h50, via Montréal. Voyage d'une heure en auto de La Baie à Alma. Le voyage en autobus aurait pris le même temps, mais le coût aurait été d'environ 50 \$, aller-retour, contre 300 \$, en avion.

Ma performance a été médiocre. Très faible assistance, mauvais éclairage. De plus, je parlais debout, avec, comme seul appui, un lutrin métallique branlant, du type utilisé pour poser les partitions musicales. Deux heures dans ces conditions, après quatre heures de voyage, c'est assez éprouvant. Coucher à l'hôtel Roussillon, à Jonquière. Le système de ventilation fait beaucoup de bruit ; on ne sait où trouver les interrupteurs en entrant dans la chambre ; je n'arrive pas à faire fonctionner le téléviseur !

12 mars

Rencontre de deux étudiants du cégep de Sainte-Foy. Ils préparent un exposé sur les *Insolences*, dans le cadre d'un cours de français. Ils s'amènent avec un appareil vidéo. Leurs questions sont bien préparées et intelligentes. À un moment

donné, l'un d'eux me demande : « Que pensez-vous des jeunes ? » Je leur réponds que j'éprouve une certaine pitié pour eux. J'ai bien pris soin d'expliquer le mot : pitié. Ce mot ne connote pas le mépris ; il exprime la compassion, compassion que l'on éprouve soi-même envers soi-même. Je lui ai dit que je déplorais la solution de continuité culturelle entre lui et moi ; j'ai ajouté qu'il appartenait à une génération qui ne connaît pas le NON. De sorte que, devant le premier NON, beaucoup de ceux qui appartiennent à cette génération, sombrent dans le désespoir. Le premier NON scolaire, le premier NON affectif, le premier NON professionnel.

Souper avec Bruno Hébert, Nicole Jetté-Soucy, Richard Gervais. Une sorte de *post mortem* de la revue *L'Analyste*.

20 mars

Séance de travail avec Jean-Noël Tremblay et François Caron, sur le texte de la conférence que je dois prononcer mercredi prochain, à Saint-Jérôme.

21 mars

Le Parti socialiste français est carrément désavoué aux élections d'aujourd'hui. En Italie, c'est tout le pays qui est secoué par les scandales de la corruption de tous les partis. La Russie est au bord d'une crise grave. Partout, ce n'est que guerre, convulsions politiques, désenchantement des populations. Les pays ne sont plus gouvernables parce qu'ils sont gouvernés indignement, gouvernés dans le mensonge et la violence.

25 mars

Conférence, hier, au cégep de Saint-Jérôme. Je suis parti la veille, à 11 h, afin d'être au rendez-vous fixé à 15h, au terminus Voyageur. Je soupe à l'hôtel et je me couche tôt. À 8h, je rencontre le directeur général. Je parle devant plus de 250 professeurs. Mon texte passe très bien. Je dois ensuite circuler dans trois ateliers de travail, en vue de faire une synthèse des discussions qui aura lieu cet après-midi. Deux autres membres du corps professoral du collège font de même. Nous

nous réunissons brièvement, à 12h30, pour une première mise en commun. Même travail l'après-midi, de 13h30 à 15h30. Nouvelle mise en commun et présentation des synthèses à l'auditorium.

Durant les déplacements, je suis approché par l'un et par l'autre. Je signe encore, trente-trois ans après sa parution, quelques exemplaires des *Insolences* ! Un professeur de philosophie me dit : « Je vous dois ma vocation. » C'est son mot. Il m'explique qu'il m'avait entendu, à Québec, lors d'une visite d'école que j'avais faite, du temps où, fonctionnaire au ministère de l'Éducation, j'étais responsable du cours préparatoire aux études supérieures. Il avait 16 ans. C'est alors qu'il avait conçu l'idée de s'inscrire à la faculté de philosophie. Journée épuisante. À 19h, je prends une bouchée au terminus d'autobus et je rentre à Sainte-Foy. J'arrive dans mon bureau à 23h30. Je suis debout et mobilisé depuis 6h30.

Debout sur le quai d'embarquement, j'attends l'autobus qui se rend à Québec. Un jeune homme s'approche, âgé de 25 ans environ, tête rasée. Il demande de l'argent à une femme, devant moi. Elle ne répond pas. Il s'adresse à moi, en anglais et en français, tout d'une traite : « Change, argent, to eat, manger. » Je lui donne deux trente sous. Quelques minutes plus tard, il revient. À l'homme qui est derrière moi, il demande une cigarette. L'homme vient tout juste de s'en rouler une. Il répond : « Tiens ! finis celle-là. » Et il s'en roule une autre. Avoir 25 ans et clocharder. Si c'est un choix de vie, je n'ai rien contre. Mais est-ce un choix ? Quel exemple, quelle assistance, quel NON a-t-il manqué à ce jeune homme ? On est théoriquement toujours libre, mais on peut aussi tomber en panne de liberté. C'est alors qu'on a besoin d'être pris en charge, d'être contraint à être soi, contre soi. Et même alors, on peut être « l'enfant prodigue ». Dans cette parabole, il est clair que le prodigue avait été « bien élevé » ; qu'il avait eu un vrai père. Il a quand même choisi de clocharder un bout de temps. Au bout de son errance, il revient et c'est le fils fidèle qui rate le banquet.

Publicité des caisses Desjardins : « La paie soit avec vous ! » Lysiane Gagnon écrit deux paragraphes vengeurs contre cette annonce. Elle a raison. Les caisses populaires au Québec sont censées s'enraciner dans les valeurs catholiques. Leur président, Claude Béland, prêche le Carême à la basilique de Québec et le séparatisme, ailleurs. Cette « trouvaille » publicitaire a fort bien pu lui échapper. N'importe ! Il lui resterait à la dénoncer et à en donner les raisons. Ce serait cela, faire de l'éducation populaire. Je rapproche ce slogan de celui que dénonçait Delfeil de

Ton à propos du « livre qui fait foi » (le *Catéchisme catholique*, cf. entrée du 2 février).

27 mars

Ce matin, vers 6h, soleil splendide. On entend l'eau tomber dans les puisards. Dès que j'entre dans le boisé, les mésanges se précipitent. En plus de zinzinuler, elles frôlent mon casque pour signaler leur présence. Je leur donne des arachides qu'elles viennent chercher dans le creux de ma main. Mais elles ne se posent jamais deux en même temps. Parfois, l'une approche et rebrousse chemin. Il doit y avoir un ordre de préséance dans leur colonie. Je récite des versets du cantique de Daniel : « Et vous, le soleil et la lune, bénissez le Seigneur ; et vous, les oiseaux dans le ciel, bénissez le Seigneur ! »

28 mars

Évangile du jour : la résurrection de Lazare. Même si je les ai cités ailleurs dans ce *Journal*, je reprends ici les quatre vers d'un poème que Brasillach écrivit, du fond d'une prison, quelques heures avant son exécution. Il fut exécuté, malgré l'intervention de Mauriac auprès de De Gaulle. Et (malgré) le refus d'intervenir de Claudel. On est « catholique » ou on ne l'est pas. On ne l'est pas toujours, tout le temps. Voici donc le fameux quatrain :

*Compagnon de Dieu, Lazare, mon frère,
Viendrez-vous demain, viendrez-vous ce soir ?
O vous, né deux fois aux joies de la terre,
Patron à jamais des derniers espoirs.*

Il est déjà assez étonnant que je pense à cet homme aujourd'hui, à 50 ans de distance. Mais le temps n'est pas une distance. Je pense aussi à Jésus. Voilà bien trois cents fois et davantage que je lis ou entends lire le récit de la résurrection de Lazare. Aujourd'hui, ce qui m'a frappé, c'est la phrase suivante : « Seigneur, ton

ami est malade » : *Domine, ecce quem amas infirmatur*. Je suis cet ami du Seigneur, moi et tous les hommes passés, présents et à venir.

Qu'est-ce qu'un défunt ? Selon l'étymologie, c'est quelqu'un qui s'est « acquitté de la vie ». La racine indo-européenne mentionne : accomplir. C'est quelqu'un qui a accompli, comme il a pu, sa fonction. Il n'a plus de fonction. Il est défonctionnalisé. Lazare était défunt. Il « sentait déjà », comme dit l'Évangile, dans sa grossièreté. Un « vieux » est déjà défunt. Il n'a plus de fonction. Le problème de beaucoup de vieux, c'est qu'ils ne s'aperçoivent pas qu'ils n'ont plus de fonction, et qu'ils s'accrochent à leur dernière fonction. Ils ne finissent plus de « défunter », refusant ainsi leur dernière liberté : la liberté des enfants. Enfants avertis. Enfants expérimentés. Enfants délivrés de leur enfance et pouvant y retourner, comme on revient dans son village, sans ambition, sans désir d'en sortir, sans désir d'y régner, tout simplement avec le regard que donne la distance. La distance et le détachement.

Ainsi donc, Seigneur, ton ami est malade. Je suis cet ami. L'humanité est cette amie.

Dans l'Évangile d'aujourd'hui, il y a aussi ceci, que je n'avais encore jamais remarqué : « N'y a-t-il pas douze heures dans le jour ? » Hé ! oui, il y a douze heures, chaque jour. Douze heures de clarté. Sous les latitudes où se promenait Jésus, les jours ont presque toujours douze heures de clarté. Jésus ne s'est pas promené chez les Inuit.

Qu'y a-t-il, dans l'Évangile du jour ? Ceci : « Et lacrymatus est Jesus : et Jésus s'est mis à pleurer. » Il a même pleuré à deux reprises, l'espace d'une heure. Il est curieux que l'Évangile ne nous rapporte aucun rire, ni aucun sourire de Jésus, mais qu'il nous cite trois circonstances où Jésus a pleuré. Jésus, ce n'est quand même pas le musée de l'humour.

Ce matin, je visite *l'Expo-sciences*, qui se tient, pour la deuxième année consécutive, au Campus Notre-Dame-de-Foy. Des élèves de deuxième secondaire m'apprennent des choses. Il n'est pas difficile d'apprendre quoi que ce soit, s'il s'agit d'apprendre quelque chose de « pointu ». Je me réjouis du travail de l'esprit. Du travail de l'amour des jeunes.

Justement, hier, j'ai rencontré Marc-Adélarde Tremblay, 71 ans, mais qui affiche la petite cinquantaine. Quelle vie ! Dans son domaine (c'est un anthropolo-

gue), il connaît tout. Soit dit en passant, il a beaucoup étudié la question autochtone ! Nous étions réunis pour parler de « culture ». Ce matin, je me demandais : suis-je cultivé ? Ma mère était-elle cultivée ? Et mon père ? Mon père était contemporain de Maria Chapdelaine, mais il ignorait les fables de La Fontaine. Bref. qu'est-ce que la culture ? Est-ce que Jésus était « cultivé » ? Certes, il l'était, selon la culture de son époque. Il l'était tellement, qu'à 12 ans, il étonnait les docteurs de la Loi. Et ses père et mère, du même coup. De la même fugue adolescente. L'Evangile dit en effet : « Qu'est-ce que tu nous as fait là ? Voici que ton père et moi, nous te cherchons, depuis trois jours, tout affligés : dolents. » Marie et Joseph ne comprenaient rien. Jésus lui-même était à la recherche de sa mission et de son être.

29 mars

Voyage à Montréal, aller-retour dans la même journée. Je me rends aux Éditions du Boréal où j'apprends que le manuscrit de mon journal est accepté, à quelques corrections ou suppressions près. Le titre retenu : *Journal d'un homme farouche*.

30 mars

Départ, à 8h 30, pour Tête-à-la-Baleine. Escale à Sept-Îles, à Natashquan et à Chèvery. De ce dernier endroit, à Tête-à-la-Baleine, trajet en hélicoptère. Souper et soirée avec le Frère Gilles Côté, des Frères de Sainte-Croix. Il travaille sur la Côte depuis 18 ans. Auparavant, il avait travaillé 18 ans au Bangladesh. Il m'a invité comme personne-ressource pour les deux journées pédagogiques organisées à l'intention des élèves, des parents et du personnel.

Tête-à-la-Baleine est un petit village de quelque 250 âmes. L'école compte 58 élèves, de la maternelle à la troisième secondaire.

31 mars

En début de matinée, je rencontre les élèves, les parents et le personnel. L'assemblée se divise ensuite en quatre ou cinq ateliers, que je dois visiter à tour de

rôle. Au cours de l'après-midi, visite des ateliers composés des parents et des membres du personnel.

1er avril

Rencontre de deux heures en matinée et en après-midi avec les professeurs. En soirée, présentation d'un vidéo et discussion avec les professeurs et les parents. Le vidéo, dont j'oublie le titre, est une production officielle du ministère de l'Éducation. Une bouffonnerie. Le narrateur est un des humoristes régnants. Le ministère s'aligne sur le style de la télévision, dans ce qu'il a de plus débile. Je ne me gêne d'ailleurs pas pour en faire la remarque à l'assemblée.

En fin d'après-midi, j'ai quelques moments libres. J'en profite pour grimper sur le morne situé derrière l'école. Du sommet, on distingue la mer ; plus précisément, le détroit de Belle-Île.

Deux journées bien remplies, stimulantes mais fatigantes : je m'adressais à des groupes restreints, mais l'effort de concentration est le même que lorsqu'il s'agit de parler à une assemblée considérable.

2 avril

Départ de Tête-à-la-Baleine à 8h30. L'avion se pose directement sur la glace de la baie. De retour à Québec à 17h.

Ce bref séjour sur la Côte aura été un dépaysement complet. Le village est complètement isolé. C'est l'avion ou l'hélicoptère qui assure la liaison avec le reste du Québec. De chaque côté du village, à une trentaine de kilomètres, se trouvent deux réserves montagnaises. Je note une sourde hostilité des Blancs envers les Autochtones.

4 avril

Dimanche des Rameaux. Dérisoire triomphe de Jésus. La foule veut le faire roi. Dans cinq jours, la même foule réclamera sa mort.

9 avril

Vendredi saint. Depuis une douzaine d'années, un groupe d'anciens hauts fonctionnaires et d'universitaires se rencontrent en ce jour pour une récollection. Arthur Tremblay m'a signalé la chose et m'a invité à me joindre à eux. J'y retrouve Fernand Dumont, Gérard Marrier, Thomas de Koninck, Louis O'Neill, etc. La rencontre commence à 9h et se termine après l'office de l'après-midi.

11 avril

Pâques. Mon frère Mozart a subi une grave opération jeudi dernier. À 10h, je pars en autobus pour Chicoutimi. Je passe une partie de l'après-midi avec mon frère qui est très souffrant. Je retourne le voir en fin de matinée, lundi, puis je reprends l'autobus pour Québec.

17 avril

Séance de travail avec Jean-Noël Tremblay, Arthur Tremblay, Martin Desmeules, François Caron. Nous voulons publier une critique de la réforme des cégeps annoncée par la ministre Lucienne Robillard, le 6 avril. Nous projetons deux autres séances de travail. Entre-temps, je suis chargé de préparer le texte qui fera la synthèse de nos discussions.

20 avril

Suicide collectif à Waco (Texas) : 86 morts, dont plusieurs enfants. À la télévision, on assiste en direct à l'explosion qui a mis le feu dans les édifices. À cause du décalage horaire, il est possible qu'une moitié du monde puisse « assister » à la fin de l'autre moitié, dans l'attente de son tour, six ou dix heures plus tard.

Les membres de la secte de David Koresh étaient assiégés depuis 51 jours. L'assaut final a été décidé par des techniciens. Ça prévoit toujours tout, ce monde-là. Ils n'avaient pas prévu l'irruption de l'irrationnel dans leurs plans rationnels.

Dans sa déclaration, à la suite du drame, le président Clinton est au-dessous de tout. Aucune remarque un peu haute, un peu transcendante, comme on en lira quelques heures plus tard, sous la plume de plusieurs commentateurs. Ses conseil-

lers ont quand même eu le temps de lui préparer plusieurs scénarios de réactions. Gouvernement à ras le sol.

24 avril

Deuxième séance de travail pour préparer nos commentaires sur la réforme Robillard.

26 avril

J'envoie le manuscrit de mon journal aux Éditions du Boréal. J'ai passé tellement d'heures devant l'écran de mon ordinateur, ces derniers jours, que je me suis fait une tendinite du trapèze !

30 avril

Souper de la Fondation du Campus Notre-Dame-de-Foy. Conférencier : Charles Sirois, président de Téléglobe. Après Malenfant, Campeau, Lamarre, Lemaire, Sirois est le nouveau darling du Québec inc. Le monsieur n'est pas préparé ; il ne parle pas français : pas une seule phrase correcte. Certes, on le comprend quand même. Nous sommes dans une mue linguistique. Le latin de Charlemagne !

« *Simul semper peccator, justus et paenitens.* » Je suis toujours et simultanément pécheur, juste et pénitent. (Luther)

1er mai

Troisième séance de travail sur la critique de la réforme des cégeps.

Au début des années 60, on nous prédisait la civilisation du loisir, Dumazedier en tête. Le loisir n'est pas au rendez-vous, un demi-siècle plus tard. Ni ici ni ailleurs. À sa place, on a la course pour payer la seconde voiture, le chalet, la garde-rie, le golf, etc. Et puis, on a le chômage, baptisé récession. Il faudrait plutôt parler de la civilisation du chômage, car le chômage est là pour y rester. Dans les pays développés, trop d'esclaves mécaniques ou électroniques exécutent du travail qui, il y a peu, exigeait des bras et des cerveaux humains ; dans les pays du tiers

monde, trop de bras humains produisent, à moindre coût, ce que le reste du monde consomme.

Suicide de Pierre Bérégovoy. « *Propter vitam, vivendi perdere causas* » : perdre le sens de sa vie à la gagner. Le Parti socialiste, auquel il avait voué sa vie, venait d'être lessivé aux élections. De plus, il était sous le coup des attaques de la presse pour un misérable pot-de-vin accepté il y a plusieurs années. Aux funérailles, le président Mitterrand parlera, avec une rare émotion (chez lui) d'un « homme voué aux chiens ». Les chiens de la presse et les chiens de la politique, c'est du pareil au même. Bien avant Bérégovoy, Edith Cresson a été envoyée à l'abattoir par Mitterrand.

4 mai

On me raconte le fait suivant : le propriétaire d'une érablière embauche un voisin chômeur pour le temps des sucres. Il s'agissait évidemment de travail au noir, puisque le voisin recevait déjà ses prestations d'assurance-chômage. Une fois le travail terminé, l'homme présente sa feuille de temps. Le propriétaire lui dit : « Je ne te dois rien. Si t'es pas content, je te dénonce au bureau de l'assurance-chômage. » Exemple d'un pauvre qui exploite un plus pauvre. La pauvreté d'ordre économique n'assure pas automatiquement la béatitude des pauvres de l'Évangile.

5 mai

Lancement, au musée de la Civilisation, de la brochure que j'ai préparée pour le Secrétariat aux affaires autochtones du Québec. J'étais loin de m'attendre à ce que ma modeste expérience en la matière prendrait la forme d'un texte parrainé par le gouvernement !

11 mai

J'accepte de faire une conférence, en octobre prochain, à Alma, à l'occasion de la *Conférence régionale des religieux et religieuses*. J'accepte également de donner une conférence au cégep de Gaspé, le 13 octobre prochain. J'en ai une autre le 25 mai, chez les Ursulines de Québec et je dois aussi agir comme personne-

ressource, pendant deux jours, auprès des capitulants des Servites de Marie, les 22 et 23 juin. Le 1er juin, brève communication au cégep de Sainte-Foy. Le 5 juillet, séminaire à la Faculté de théologie de Sherbrooke, sur la question autochtone. Entre-temps, je dois préparer un dossier pour la *Revue Notre-Dame*, que je dois remettre avant la mi-septembre. De quoi meubler mes vacances.

Yves Mailli, un jeune homme de 37 ans, vient me voir. Il a terminé son cours secondaire et il a réussi à s'inscrire à l'Université Laval, sans avoir fait son cours collégial. Il est divorcé et il est conducteur de machinerie lourde. Il veut écrire. Il me demande comment on s'y prend. Je lui dis en substance : lire et tenir un journal. Il est censé me revoir avec une ébauche de production. On verra.

2 juin

Réunion du Conseil de l'Ordre national du Québec au club de la Garnison. Retour sur les recommandations du Conseil et sur la cérémonie de remise des décorations, en janvier dernier. Préparation des élections du prochain président. Je cause longuement avec Marcelle Ferron, la sœur de Jacques. Elle m'apprend que Jacques s'est suicidé plutôt que d'attendre la mort dans la déroute de son esprit et de son corps.

3 juin

Deuxième visite d'Yves Mailli. Séance de lecture de son journal, qu'il a tenu régulièrement depuis notre première rencontre. La démarche est sympathique, mais le pauvre homme a du chemin à faire. Il ne maîtrise ni la ponctuation, ni la grammaire, ni la syntaxe. Je corrige avec lui une dizaine de pages. Nous passons une heure et demie ensemble. Il me demande quels sont mes honoraires ! Il n'en est pas question. Nous sommes convenus de nous revoir dans un mois, environ.

Publication dans *Le Devoir* d'un article intitulé : « Le bistouri ou la cigarette », dans lequel la soi-disant présidente de l'Association québécoise des non-fumeurs préconise que l'on refuse de soigner les fumeurs atteints de maladies cardiaques ou pulmonaires ou, en tout cas, qu'on les place en bas des listes d'attente. La société, dit-elle en substance, n'a pas à payer pour ceux qui « s'automutilent ». C'est son terme. On voit jusqu'où conduit ce beau raisonnement. Que faire des obèses,

des jeunes qui ont des accidents d'auto ou de moto à cause d'excès de vitesse ? Que faire des vieux qui ne se décident pas à s'en aller ? En arrivera-t-on à fixer un âge où les citoyens devront exercer le « droit de s'en aller » que réclamait Baudelaire, un bel automutilé, soit dit en passant ? Le film intitulé *Le soleil vert* prophétisait cette attitude et, bientôt, ces pratiques.

Note postérieure

L'Association des hôpitaux du Québec vient d'annoncer que l'on devra refuser de dispenser des soins coûteux aux malades dont l'espérance de vie est limitée. *Le Devoir* du 11 novembre 1995 titrait : *La courte paille*. La raison en est que la moitié du budget des hôpitaux sert à soigner des personnes qui ont moins de six mois à vivre. (*Le Soleil*, 13 novembre)

Saint Antoine de Padoue, lors d'un sermon, s'en prenait durement à Simon de Sully, archevêque de Bourges. Remarquant que ce dernier l'écoutait avec un sourire ironique, il descendit de chaire et, secouant l'archevêque par la manche, lui dit : « Tibi loquor, *cornute* : c'est à toi que je parle, mitré ! » (anecdote rapportée par Léo Moulin dans *Le monde vivant des religieux*, Calmann-Lévy, 1964)

9 juin

Ces jours-ci, une équipe d'ouvriers prépare le déménagement du garage où l'on remise la machinerie lourde du Campus : chasse-neige, tracteurs, etc. Je descends souvent pour voir où en sont les travaux. Ce matin, les ouvriers terminaient les préparatifs et s'apprêtaient à déménager la bâtisse. L'un d'eux me dit à brûle-pourpoint : « C'est-y à votre goût ? » Je sentais qu'il était sûr de lui et fier de son travail et de celui de son équipe. J'aime voir travailler des hommes compétents ; des hommes qui savent ce qu'ils font. Qui mesurent les risques. Qui n'en prennent d'ailleurs aucun « juste pour voir », comme on fait si régulièrement en affaires sociales. Des hommes sans cesse et immédiatement en contact avec le réel : les lois de la pesanteur, la résistance des matériaux, etc.

Les hommes de cette équipe sont habitués à travailler ensemble. Au moment d'exécuter une manoeuvre délicate, ils ne se parlent guère que par signes. Si les affaires humaines étaient réglées de cette façon ! Les mots se laissent dire, mais la

matière ne se laisse pas manœuvrer sans respect. Le respect, en l'occurrence, c'est la domination de la raison, mais de la raison qui a commencé par obéir pour surmonter, comme le marin, la mer. Certes, ces hommes profitent du travail intellectuel de centaines d'ingénieurs ; ils sont au bout d'une longue chaîne de calculs. La différence, toutefois, entre le conducteur d'un bélier mécanique et un scribouilleur, c'est que le scribouilleur, lui aussi, est au bout d'une longue chaîne de réflexion, de recherche, mais qu'il peut prétendre repartir à zéro. De plus, il n'a pas à subir le tranchant d'une sentence immédiate et sans appel. Les conséquences de ses erreurs sont différées. En attendant, il peut même être célébré, glorifié.

En matière spirituelle, la mission se dévoile progressivement ; le projet se dégrade.

10 juin

Le Canadien remporte la coupe Stanley. La célébration de la victoire tourne au pillage. Pour comprendre ce genre d'événement, il faut relire *La révolte des masses* d'Ortega y Gasset. Il écrit, par exemple : « La perfection même avec laquelle le XIXe siècle a donné une organisation à certains domaines de la vie, est la cause même de ce que les masses bénéficiaires la considèrent non pas comme une organisation, mais comme un produit de la nature. [...] Comme elles ne voient pas dans la civilisation une invention et une construction prodigieuses qui ne peuvent se maintenir qu'avec de grands et prudents efforts, elles croient que leur rôle se réduit à les exiger péremptoirement, comme si c'étaient des droits de naissance. Dans les émeutes populaires que provoque la disette, les masses populaires ont coutume de réclamer du pain et le moyen qu'elles emploient consiste généralement à détruire les boulangeries. »

Lors de cette « célébration », les jeunes barbares (je dis : barbares selon le sens étymologique qui signifie : étrangers) ont saccagé et pillé notamment les commerces de musique, leur « pain » quotidien.

15 juin

Je me rends à Montréal pour assister à la soutenance de la thèse de doctorat en philosophie de Nicole Jetté-Soucy : *Éléments pour une théorie de l'action politi-*

que. L'épreuve est plus sévère que je ne l'aurais pensé. Dans le métro, un jeune inconnu m'aborde pour me dire que mes écrits l'ont beaucoup marqué. Ce genre de témoignage me réjouit, évidemment, mais il me laisse un peu interloqué.

23 juin

Hier et aujourd'hui, j'ai donné trois conférences par jour à une cinquantaine de Servites de Marie, dans le cadre d'une session capitulaire de l'Ordre. Parmi eux se trouvait l'ancien supérieur général, mais je l'ai appris après coup !

1 er juillet

Aujourd'hui, la communauté locale change de régime : depuis 1965, les Frères Maristes étaient responsables de la gestion de la résidence Champagnat. À compter d'aujourd'hui, c'est la corporation du Campus Notre-Dame-de-Foy qui prend la relève. L'an passé, nous étions dix Frères ; six sont partis dans d'autres résidences. Avec le prêtre domicilié chez nous, nous sommes donc cinq pensionnaires. La communauté m'a nommé responsable.

2 juillet

Troisième séance de travail avec Yves Mailli. Je lis le journal qu'il tient, sur mes conseils, et je lui fais chercher les raisons des fautes qu'il fait ou des termes impropres qu'il emploie. Je ne vois pas bien comment il pourra s'en sortir.

3 juillet

Certains hôpitaux ont menacé de fermer des unités de soins, en oncologie, notamment. M. Bourassa prévient les hôpitaux que le gouvernement ne le permettra pas, car « il s'agit là de services strictement essentiels ». On avait déjà les « services essentiels », un Conseil desdits services ; nous voilà maintenant avec des services strictement essentiels !

4 juillet

Je pars en autobus pour Sherbrooke, où je dois donner demain un séminaire sur les Autochtones organisé par la Faculté de théologie. Je soupe avec Joyce Cochrane-Schweitzer.

Les belles âmes qui ont épousé la cause des Autochtones nuisent aux Autochtones en les enfermant dans leur rêve, dans leur nostalgie, dans leur ressentiment entretenu. Se sentant faussement coupables des torts historiques envers les Autochtones, elles enfoncent les victimes dans leur état au lieu de les élever vers leurs responsabilités actuelles. Elles prennent les péchés des Blancs, mais elles sont bien incapables de les racheter.

6 juillet

Je lis un court poème de Donald Hall publié dans *The New Republic* du 5 juillet. Je le transcris ici et j'en fais une traduction.

« *The Hunters. In the cold mist of a November/morning, pickups park deep/in fallen leaves while hunters/singly into woods, looking for deer that browse/in abandoned apple orchards/by cellar holes. God watches/them move under hemlock and oak/like fleas in a dog's pelt, so many of them, tiny among/the trees - but as the priest and heretic of Gotha put it/ "It makes no difference, a/thousand angels or one.-/There is no number in eternity." »*

(Par un matin brumeux de novembre, les camionnettes sont enfouies dans les feuilles mortes et les chasseurs s'enfoncent isolément dans le bois, guettant par les trous du cellier le cerf qui broute dans le verger abandonné. Dieu les regarde se déplacer sous les pins et les chênes, semblables à des puces dans la fourrure d'un chien, si nombreux parmi les arbres. Mais comme dit le prêtre aussi bien que l'hérétique de Gotha : « Un millier d'anges ou un seul, c'est la même chose : il n'y a pas de nombre dans l'éternité. »)

11 juillet

Je lis l'essai autobiographique de Jean-Noël Tremblay (*Le lieu de mon espérance*, Anne Sigier, 1993). Je décide d'écrire à l'auteur. (Cf. entrée du 5 janvier 1995)

12 juillet

De nos jours, la disparition d'un État n'est pas une hypothèse gratuite. Supposons donc qu'une tourmente politique entraîne la disparition de l'État du Vatican. Le pape devient un réfugié politique. Il administre l'Église par correspondance.

14 juillet

Lever à 4h. Départ pour le Lac-Saint-Jean à 8h avec Claudette Nadeau, Doris et Jean-Marie Laurendeau. Nous filons directement à Péribonka. Dîner sur les rochers près des rapides de la Petite Péribonka. Visite du musée Louis-Hémon. Le lendemain, visite de l'église de Métabetchouan. Je me rends au cimetière pour me recueillir quelques instants sur la tombe de mon père et de ma mère. Modeste pierre tombale. Deux noms, quatre dates :

- Adélard Desbiens, 1884-1971 ;
- Alberta Bouchard, 1893-1985.

Même quand je vivais à Desbiens, je ne me rendais pas souvent au cimetière. Je ne me souvenais donc pas de l'emplacement des tombes. À tout hasard, je m'informe auprès d'un homme qui se trouvait là. Il me répond : « Suivez-moi, c'est moi le fossoyeur ! » À La Baie, en soirée, nous assistons au spectacle *La fabuleuse histoire d'un Royaume*. Spectacle à grand déploiement. De la télévision en trois dimensions. Toute la séduction et aussi toute la superficialité de la télévision.

Le lendemain, nous faisons l'ascension du Cap Trinité où est érigée une colossale statue de la Vierge. Il faut d'abord atteindre le sommet, puis descendre 120 mètres pour arriver à la statue. Au total, il s'agit d'une montée de 500 mètres. Au départ, on informe les marcheurs que le parcours dure de trois à quatre heures. Je réussis poussivement à faire le trajet dans les quatre heures annoncées. Retour à Québec via Saint-Urbain et Baie-Saint-Paul.

17 juillet

Mort de Léo Ferré. Anarchiste en Cadillac.

Des hirondelles bicolores occupent les cabanes plantées sur un poteau près de la résidence. En haut du porche, plusieurs hirondelles à front blanc ont bâti leur nid de glaise. Ces oiseaux travaillent et se querellent constamment. Dire que les hirondelles volent n'est pas un cliché. Ces oiseaux ne se posent pour ainsi dire jamais au sol. Les corneilles, les grives, les merles, Par contre, passent plus de temps au sol qu'en vol.

Charles Trenet donne un spectacle, à 80 ans bien sonnés. L'accueil de la critique et du public est bienveillant. Il reste que je ne suis pas d'accord avec ce genre de « performance ». À 80 ans, on ne fait plus de stepettes.

Les chansons de Trenet n'étaient pas des chansons engagées, des chansons à message ; c'était des chansons naïves, populaires et c'est pour cette raison qu'elles ont duré et qu'elles durent encore. *La mer, Douce France, Y a d'la joie, L'âme des poètes*, etc. seront toujours reprises par quelqu'un, quelque part. Je pense à la remarque de Péguy : « Rien n'est aussi profond que la chanson populaire. Et il n'y a point d'homme aussi sot que celui qui traiterait légèrement une chanson comme *Malbrou*. »

Le jeune Mario Dumont, poussé par Jean Allaire, veut devenir le porte-parole des jeunes en politique. Il vient de publier son manifeste. Baloune ! Il est trop jeune et semble avoir davantage d'ambition que d'idées. Il plonge dans un vide qu'il ne peut pas remplir ni même agiter.

Je ne me lasse pas de fréquenter Montaigne, Pascal, Guitton, Thibon, Légaut, Jünger, etc. Par contre, je ne retourne pas souvent à Mauriac, par exemple. Ce dernier disait d'ailleurs « que l'on n'est jamais que le romancier de sa génération ». Pourtant, romanciers ou pas, je retourne fréquemment à Bernanos (*Journal d'un curé de campagne*) ou à Céline (*Voyage au bout de la nuit*) ou encore, à Vol de nuit, de Saint-Exupéry. Question d'affinité, sans doute ; question de densité, aussi. *Voyage au bout de la nuit*, ce n'est pas l'histoire d'un médecin de banlieue parisienne des années 30 ; c'est la description de la condition humaine.

19 juillet

Honte et division. Bonhoeffer note que la honte cherche à se voiler pour vaincre la division. « L'homme se voile et se cache devant ses semblables et devant Dieu. Chaque esprit profond a besoin d'un masque, dit Nietzsche. Après la faute, Adam et Ève découvrirent qu'ils étaient nus : séparés de Dieu et de son semblable. La honte rappelle à l'homme son divorce d'avec Dieu et d'avec son semblable. La conscience est le signe de la division intérieure de l'homme. » (Bonhoeffer, *Éthique*, Labor et Fides, 1965)

23 juillet

Ce matin, au lever du soleil, je remarque un arc-en-ciel à l'Ouest. On ne se donne pas souvent l'occasion d'observer ce phénomène.

Paradoxe : Accrochez-vous à vos préjugés : ce sont peut-être les seules opinions personnelles que vous avez et que vous aurez jamais. Le reste vient ou viendra de la mode, c'est-à-dire de la télévision.

« Les paranoïaques sont désormais les seuls à faire attention. » (Harper's, juin 1993)

Je lis d'une traite *Oka*, de Jean O'Neil. Je viens de le découvrir, à toutes fins utiles. J'ai lu récemment ses *Promenades et tombeaux*, de même que *Géographie d'amours*. Je tiens cet auteur pour un de nos plus grands écrivains contemporains. Il est pourtant bien loin d'avoir la reconnaissance qu'il mérite.

31 juillet

J'apprends dans *La Presse* d'aujourd'hui que Marlon Brando est décédé en mai dernier, à l'âge de 67 ans. On reproduit un article dévastateur du *Figaro* : ses caprices de vedette, son comportement avec ses femmes et ses enfants, sa déchéance physique des dernières années. Je soupçonne une certaine complaisance ou une forme de ressentiment dans la destruction d'une image. À la mort de Marilyn Monroe, en août 1962 (je me trouvais en Espagne), j'avais éprouvé une forme de tristesse. Ce n'est pas pour rien que l'on parle de monstres sacres à propos des grands acteurs de cinéma. Encore que le type de personnages qu'ils ont incarnés

n'est pas étranger au souvenir qu'on en garde. On n'a pas le goût de s'acharner, après coup, sur un Fernandel, un Bourvil, etc. Ces hommes-là ont incarné des personnages « ordinaires ». Mais dans le cas de Marlon Brando, par exemple, il s'agit de personnages hors du commun. Après coup, on reproche à l'acteur de n'avoir pas été, dans sa vie, conforme à l'image qu'ils nous a donnée dans l'exercice de son art. Sentiment injuste, rejeton erratique de l'exigence de cohérence que l'on est bien incapable d'appliquer dans sa vie privée.

La même remarque s'applique aux écrivains. Les personnages de Claudel dépassent l'homme Claudel. Leurs sentiments, leur noblesse, leur vie sont plus admirables que certains aspects de la vie de Claudel. Par contre, Pascal, Bloy, Bernanos, Saint-Exupéry coïncident davantage avec leur oeuvre. Ce dernier disait : « Écrire est une conséquence. » La force des écrits des saints, c'est qu'elle est cautionnée par leur vie.

1er août

Ces jours-ci, je travaille longuement à rédiger le dossier que la *Revue Notre-Dame* m'a demandé pour septembre prochain, et qui portera sur la vérité. Rien que ça ! Il s'agit, pour moi, d'une longue méditation sur la vérité.

Baudelaire ne recule pas devant le jeu de mots suivant : « Viens de bonne heure. Tu feras le mien. » À rapprocher du jeu de mots peut-être involontaire de Pons du Terrail, à propos d'un cocu : « Il entra, trouva le lit vide et le devint. »

« Profondeur immense de la pensée dans les locutions vulgaires, trous creusés par des générations de fourmis. » (Baudelaire) Du même auteur : « Les démocrates n'aiment pas les chats. » Et encore : « Ceux qui veulent supprimer l'enfer ont de bonnes raisons. »

Promenade dans le bois. J'entends le bruit d'un écureuil, mais ce n'est pas seulement le bruit ordinaire de l'animal. Après son cri strident, il émet un petit grognement que je n'avais encore jamais entendu. Au-dessus de lui, des corneilles rameutent l'escadrille. J'ai comme l'idée que mon écureuil a été surpris à faire un mauvais coup. Il est terrorisé. Il ne bouge pas, il crie et grogne de tout son être. Et les corneilles font un bruit d'enfer. Le calme de la nature ! L'autre jour, j'ai vu un

merle poursuivre un écureuil, le rejoindre et lui appliquer un bon coup de bec à la racine de la queue.

Plusieurs rideaux culturels ont remplacé le rideau de fer, depuis que ce dernier est tombé.

10 août

Crise au *Devoir*. La direction impose des mesures d'austérité. Le syndicat des journalistes refuse certaines dispositions en vue du redressement financier. La directrice suspend la publication du journal. Aussitôt, le syndicat capitule. Ce n'est pas la première fois qu'un syndicat commence par dire : « Le boss est en train de bluffer. » Mais quand la clé est dans la porte, on devient prêt à toutes les concessions déclarées inacceptables deux heures plus tôt.

Cette crisette, par ailleurs, provoque de nombreuses réactions, une « littérature » abondante. Ç'aura été l'événement de l'été par ici. Pour le reste, ce fut festival après festival.

11 août

Il tombe une pluie fine. Trois hirondelles sortent malgré tout faire leur marché aux insectes. J'en vois une revenir à son nid avec une becquée qu'elle dépose directement dans le bec de son petit, sans même s'arrêter : elle fait du surplace à l'entrée du nid et repart. Je vois un oisillon sortir son petit croupion et laisser tomber sa crotte sur la galerie. Oiseau propre ne salit pas son nid.

13 août

Longue rencontre avec Jean-Noël. Deux hommes du Nord, un peu chauds, passé minuit, de quoi parlent-ils ? Ils parlent de la mort, de la vérité. Ils parlent de Dieu.

14 août

Publicité. Dans *La Presse* d'aujourd'hui, une annonce pour Télé-Université. Image de Molise tenant les tables de la Loi. La légende porte ceci : « Moïse n'a jamais vu son maître. En recevant les tables de la Loi il a pourtant répandu un enseignement qui fait encore loi. Cela correspondait aux besoins de l'époque, comme les cours de la *Télé-Université* correspondent à ceux d'aujourd'hui. Ces cours vous valent des crédits en haut lieu ... »

Parizeau défend la position du Parti québécois sur l'affichage commercial. (Manchettes des journaux) Comme s'il pouvait la combattre ! On appelle ça une information.

Il fait très beau, tout est calme. Par la fenêtre, je vois le rideau d'arbres, j'entends les oiseaux. Je me dis : pourquoi suis-je ici et non pas à Sarejevo ?

L'indignation est la face noire de l'espoir. On est indigné parce que l'on est capable d'imaginer, parce que l'on sait qu'il pourrait, qu'il devrait exister quelque chose d'autre. On ne s'indigne pas du froid en février, quand on est normalement normal. On ne s'indigne pas de la fatalité.

Importante saisie de drogue transportée par un cargo. On parle de soixante tonnes. Quelques jours plus tard, ce nombre sera d'ailleurs réduit de moitié. Quoi qu'il en soit, ce battage vise à rassurer le bon peuple. Il revient à dire : « Voyez comme nous sommes vigilants et efficaces. » En fait, on est incapable de rompre la complicité qui existe entre les autorités politiques, financières, et même policières, qui permet que ce commerce continue de s'étendre et de faire des ravages.

19 août

Les mots « élite », « élitisme » continuent de faire peur aux belles âmes et aux beaux esprits. Pourtant, la vie est élitiste. Être en santé, c'est faire partie d'une élite, par rapport aux infirmes, aux malades. De même, être instruit, par rapport aux analphabètes ; être physiquement fort, par rapport aux faibles, etc. Mais dès qu'il s'agit, par exemple, du système scolaire, on rejette systématiquement toute disposition qui pourrait favoriser l'émergence d'une élite.

Note postérieure

Dans *Time Magazine* (29 août 1994), extrait d'un volume de William A. Henry III : In *Defense of Elitism*. Dans le *Harper's* de novembre 1994, un article de Christopher Lasch intitulé *The Revolt of the Elites*, où il écrit notamment : « *Without common standards and a common frame of reference, society dissolves into nothing more than contending factions. [...] The revolt of the elites against time-honored traditions of locality, obligation, and restraint may yet unleash a war of all against all.* »

20 août

Deuxième séance de travail avec Arthur Tremblay, Jean-Noël Tremblay et François Caron afin de préparer notre intervention sur le projet de réforme du niveau secondaire annoncé par la ministre Robillard.

22 août

Rencontre avec Yvan Mathieu et Robert Nusca, deux prêtres que j'ai connus à Jérusalem à l'automne 1990. Robert Nusca m'était tout de suite apparu comme un homme habité par le tragique. Il a fait sa thèse de doctorat sur *l'Apocalypse*. Il me dit : « On peut superposer *l'Apocalypse* et la *Genèse*. » Je ne comprends pas, mais j'intuitionne. Nous dînons ensemble à la résidence Champagnat.

Dans le sentier qui mène au bois, je vois un petit garçon avec sa mère. Il doit mesurer 18 pouces de haut, mais il marche déjà comme un petit homme ; il ne marche pas comme une fillette de même taille. Et on dira que les différences sexuelles sont culturelles, par opposition à naturelles.

Les journaux de fin de semaine nous informent que Einstein était mauvais père, misogyne et, tout ensemble, coureur de jupons. Voulez-vous ben me dire !

Depuis le 1er juillet, je fais office de sacristain et de servant de messe pour la petite communauté que nous formons. J'ai été servant de messe dès l'âge de 10 ans, et longtemps après : au juvénat, au noviciat, au scolasticat, à Rome, à Fribourg. Depuis une trentaine d'années, toutefois, je n'ai plus guère eu l'occasion de servir la messe.

Placer la grande hostie sur la patène, transporter les petites hosties non consacrées dans un modeste récipient de plastique fait réaliser l'anéantissement de Jésus. Saint Thomas disait : « Sur la croix, ta divinité seule était cachée ; ici, ton humanité même est voilée. »

Ceci encore : si le célébrant doit consacrer des hosties pour les déposer dans le tabernacle, je place le ciboire à côté du calice. D'autres hosties sont sur la crédence, trois pas en arrière. Seules deviendront le corps et le sang du Christ les hosties placées dans le ciboire. L'intention du prêtre dirige la « descente » de Jésus. Ce n'est pas pour rien que tout de suite après les paroles de la consécration, le prêtre dit : « Il est grand le mystère de la foi ! »

25 août

Je relève le passage suivant de Jünger, dans *Exposition* (Julliard, 1993) : « Lors d'une retraite, Bolivar fit fusiller huit cents prisonniers qui étaient entre ses mains. Il n'accorda pas même le pardon aux blessés qui gisaient dans les hôpitaux. » Au réfectoire, au juvénat, nous lisions la *Vie de Bolivar* écrite par le Père Berthes, un rédemptoriste. Bolivar nous était présenté comme un héros militaire, politique et catholique. Le détail rapporté par Jünger était peut-être inconnu de son biographe et panégyriste.

Ces dernières semaines, *La Presse* a publié, en feuilleton, l'autobiographie d'André Montmorency : *De la ruelle au boulevard*. L'auteur est un homosexuel pratiquant. Dans plusieurs passages, il décrit ses ébats amoureux. Le chapitre d'aujourd'hui, qui est le dernier, est tout entier consacré à cette besogne. Je ressens une impression de misère et de tristesse.

La description des ébats amoureux ne manque pas dans la littérature. De Laclos à Lawrence, en passant par Brasillach, Étiemble, Romains, Moravia. Il s'agit, chez les auteurs en question, d'amours hétérosexuelles. Mais la description des amours homosexuelles me dégoûte. Il n'est pas question ici de morale chrétienne, puisque toutes les descriptions du genre se situent en dehors de la morale. Ce qui me dégoûte, c'est le caractère anormal des amours homosexuelles. Je suppose qu'il y a un public pour cette littérature, comme il y en a un pour la littérature érotique normale. Je m'en tiens au mot « normal », car je tiens qu'il existe telle chose que la normalité.

28 août

Je suis en train à lire un numéro spécial de *L'Actualité religieuse dans le monde* (qui a pris la relève, il y a une douzaine d'années, de *Information catholique internationale*), sur Eugen Drewermann. Je n'ai encore rien lu de ce théologien allemand qui commence à être connu en traduction française, grâce, entre autres, à son livre-bombe : *Fonctionnaires de Dieu* (Albin Michel). À ce jour, il a déjà publié une quarantaine d'ouvrages. Il a 53 ans. Je m'étais d'abord fait l'objection qu'il n'était pas possible d'écrire autant sur des sujets aussi vastes que ceux qu'il traitait. À cela, je me suis répliqué que Thomas d'Aquin, mort à 49 ans, avait écrit bien davantage, et qu'il ne disposait pas des techniques contemporaines de traitement de texte, même s'il lui arrivait, dit-on, de dicter à douze secrétaires de front. C'est le moment de rappeler Nietzsche : « Les lambins de la connaissance se figurent qu'elle exige la lenteur. »

Remarque extrinsèque : monter un dossier comme celui dont je parle, ce n'est pas rien. Rien de comparable n'existe au Québec ni même n'est imaginable. Le dossier n'est ni un éreintement ni un dithyrambe. C'est un dossier équilibré qui donne à connaître, d'abord, à penser, ensuite. Je peux déjà me dire, en tout cas, que le christianisme, le catholicisme, plus précisément, n'a encore rien vu. La barque de Pierre n'a encore jamais été secouée aussi violemment. En fait, les secousses n'ont pas encore rejoint la barque. La tempête est gréée, au sens où l'on disait au Lac-Saint-Jean : « le temps se graye » (se grée). Les premiers gros coups de vent ont passé. La houle monte sur le lac. Mais la tempête n'est pas déchaînée. Si seulement j'ajoute la critique de Marcel Légaut, toute murmurée, à celles, vociférées, de Drewermann, de Uta Ranke Heinemann (et de combien d'autres que je ne connais pas), je me dis qu'il va falloir tenir la barre par cœur, un bon moment, comme le fameux marin de Conrad. « Allez-vous, vous aussi me quitter ? » demande Jésus aux Douze. Pierre répond : « À qui irions-nous, Seigneur ? » (Jn 6, 67-68)

Drewermann présente le christianisme comme une reprise et un concentré des mythes religieux de l'Antiquité ; il évoque notamment les mythes religieux égyptiens qu'il applique à la naissance de Jésus, à la virginité de Marie, etc. J'ignore s'il

souligne que l'Église nourrit ces mythes (si mythes il y a) et les enrichit. Exemple : l'assomption de Marie.

Pendant ce temps, dans « l'oeil du cyclone », l'Église lance son (nouveau) *Catéchisme catholique*, et le Pape, à Denver, devant un demi-million de fidèles, en majorité des jeunes, dénonce inlassablement la « culture de la mort » et répète qu'on ne peut pas pratiquer un catholicisme « à la carte ». On ne magasine pas dans le catholicisme comme dans un supermarché.

Le mot symbole (en grec. *sumbolon*) signifie mettre ensemble ; le mot diable (en grec : *diabolon*) signifie disperser, rompre, séparer.

1er septembre

Enregistrement à Radio-Canada, d'une émission d'une heure, intitulée : *Sur le bout de la langue*. Il s'agit d'un jeu-questionnaire sur l'orthographe, la conjugaison des verbes, le genre de certains mots, la signification d'un proverbe, la correction d'un anglicisme, etc. Mon adversaire, c'est Pascale LeFrançois, championne, en 1990, de la dictée dite de Bernard Pivot. Chacun des deux adversaires peut recourir à l'aide d'un conseiller. J'avais choisi Thérèse. Je m'attendais à me faire manger tout rond, vu que j'avais affaire à une jeune personne dont le métier est de consulter les dictionnaires et les grammaires depuis sept ou huit ans. Je sors gagnant (325 points contre 265).

5 septembre

Dimanche. La foi qui inspire est aussi la foi qui édifie. La foi vit de la foi.

Au début du mois d'août, j'ai répondu à un appel téléphonique d'une inconnue de Montréal. Ces derniers jours, je reçois une longue lettre de cette inconnue. Elle y fait état de sentiments passablement exaltés, pour dire le moins. Je coupe court.

Il ne faut pas prendre pour soi, un sentiment sans adresse connue, comme dit la poste, quand elle vous retourne une lettre. Le chat qui ronronne sur vos genoux, ronronnerait sur d'autres genoux. Vous n'êtes pas son élu ; il est son propre élu.

Émission de lancement de la saison d'automne, à Radio-Canada. Toujours la même chose : la télévision s'annonce et se proclame elle-même. D'un instrument

d'information et d'éducation populaire, elle s'est transformée en un autre produit de consommation. On a, de plus en plus, de la télévision au carré : la télévision à propos de la télévision.

6 septembre

Dans le *Time Magazine* du 6 août, récit de l'assassinat d'une jeune Américaine (Amy Biehl) à Cape Town, par un groupe de jeunes Noirs. Cette jeune fille envisageait de se consacrer au développement de la démocratie en Afrique du Sud. On l'a tuée bêtement parce qu'elle était blanche, de l'aveu même des tueurs. « *One settler, one bullet* », comme dit le slogan d'un groupe de jeunes étudiants noirs radicaux.

La page suivante du même numéro de *Time Magazine* décrit le chaos qui règne au Nigéria depuis l'indépendance, et notamment depuis le coup d'État militaire de 1985. Un million de morts depuis l'indépendance, en 1960. L'indépendance de qui ?

Deux pages plus loin, il est question de l'assassinat d'un groupe d'Autochtones par des chercheurs d'or, en Amazonie. Les victimes appartiennent à une tribu (les Yanomamis) qui s'est vu concéder une « réserve » dont la superficie est égale à celle du Portugal ! Ils sont environ 9 500. Ces Autochtones en sont pratiquement encore à l'âge de pierre. C'est ainsi, par exemple, que leur système de numérotation ne dépasse pas deux. Tout ensemble de plus de deux unités est désigné par le terme « plusieurs ». En outre, ils ont la coutume de brûler leurs morts tôt après le décès. Il s'ensuit que l'enquête sur les meurtres récents est extrêmement difficile à instruire selon le système judiciaire des Blancs. Un missionnaire italien travaille parmi eux depuis 25 ans.

Toujours dans le même numéro, dossier sur Miami, qu'on appelle le « Hong Kong de l'Amérique latine », à cause de l'influence des entrepreneurs latino-américains dans la région. Grande photo d'un paquebot de luxe. Un million et demi de touristes se sont payé une croisière sur l'un ou l'autre des vingt paquebots du genre qui partent de Miami.

Les êtres humains ne sont pas tous contemporains et il devient difficile de croire qu'ils ont tous la même nature.

8 septembre

Séminaire de lecture avec un groupe de sept professeurs du Campus. On a choisi le *Catéchisme de l'Eglise catholique*. Dès le début de la discussion, plusieurs expriment de sévères critiques, presque une fin de non-recevoir. Le contenu est une simple reprise de vieux concepts ! *Le Catéchisme* n'est pas assez biblique ; les auteurs « ignorent l'exégèse contemporaine » ; on est resté accroché à la vieille imagerie en ce qui concerne le péché originel, etc. Il n'y a guère que Louis-André Richard et moi-même pour « défendre » le catéchisme. Détail : les anges font sourire. Or, il y a un prêtre dans notre groupe. Cet homme invoque les anges chaque jour, juste avant la Consécration ! Je me contente de citer saint Thomas : « Ils forment un très grand nombre, qui dépasse toute la multitude des choses matérielles. » (1, q. 50, art. 3) J'ajoute que nous « croyons » les savants qui nous disent qu'il existe des milliards de galaxies, chacune comprenant des milliards d'étoiles. En vérité, nous les croyons, puisque personne d'entre nous n'a la capacité ou les moyens techniques de vérifier leurs affirmations.

9 septembre

Dans *The Economist*, un article fait état d'une enquête selon laquelle il y aurait un nombre significativement plus élevé de schizophrènes nés en mars ! Ça me fait une belle jambe ! J'avais une manière de « doutance » à ce sujet !

11 septembre

Je soupe avec Alexander Epstein et sa femme au château Frontenac. Cet avocat juif torontois me relance périodiquement depuis une vingtaine d'années. Je l'ai rencontré une fois, à Toronto, avec Gérard Dion et quelques autres. Il est obsédé par l'idée que le Québec pourrait se séparer du Canada. Il s'est donné la mission d'agir auprès des Québécois de bonne volonté pour conjurer cette catastrophe. Dans le domaine international, il intervient auprès de certains hommes politiques et de certains hommes d'Église. Il m'en nomme quelques-uns. Ni lui ni sa femme ne parlent français, mais leurs deux fils sont parfaits bilingues, me dit-il. Pendant

le souper, une jeune fille joue de la harpe. Seule ombre au tableau : nous sommes dans une section non fumeurs !

Je pense à l'expression : « offenser Dieu ». Offenser Dieu en pensée, en parole, en action, par omission. On ne peut pas offenser Dieu. L'idée d'un Dieu que l'on pourrait offenser, comme on offense un homme ou même un ami, est insoutenable. Dans Job, on lit ceci : « Sa femme lui dit : "Vas-tu encore persister dans ton intégrité ? Maudis Dieu et meurs !" (2, 9) Même dans cette extrémité, comment imaginer qu'un Dieu serait offensé parce qu'une créature le nie ou le maudit ? Je trouve une réponse dans une hymne de l'Office : « Qui donc est Dieu, pour nous aimer ainsi ? Qui donc est Dieu, si démuné, si vulnérable ? Qui donc est Dieu qu'on peut si fort blesser en blessant l'homme ? » Dans la religion du Dieu incarné, on ne peut offenser Dieu qu'en offensant l'homme.

13 septembre

Ce matin, à 11h, je regarde l'émission transmise pas une chaîne américaine sur la signature de l'entente entre Israël et l'OLP, sur le gazon de la Maison-Blanche. La télévision à son meilleur : aucune tête d'affiche « maison ». La télévision nous montre ce qu'il y a à voir ; elle ne se montre pas elle-même. Une voix hors-champ décrit sobrement la cérémonie et, sans cesse, la caméra nous fait voir et entendre ceux qu'on ne verrait ni n'entendrait autrement. À la même heure, à la télévision de Radio-Canada, rien. Deux amuseurs hilares mentionnent que la cérémonie est en train de se dérouler à Washington. Point à la ligne.

Il s'agissait d'un événement historique et Radio-Canada n'avait personne sur les lieux.

14 septembre

Démission de Robert Bourassa. Brèves entrevues avec des présumés prétendants à la succession. Seule Lise Bacon répond avec dignité à la question : « Serez-vous en lice ? » Deux ou trois autres, tout en s'abstenant évidemment de répondre, laissent la porte entrouverte, y compris Lucienne Robillard. Pour les chances qu'elle peut avoir !

16 septembre

Je regarde le second épisode des *Garçons de Saint-Vincent*. Radio-Canada a fait une promotion intensive de cette émission. On avait mis sur pied un service d'écoute téléphonique pour venir en aide aux personnes que cette émission pourrait troubler en réveillant chez elles (présument) des souvenirs enterrés depuis longtemps. Mise en scène sur mise en scène.

Il est clair que les autorités civiles et religieuses ont cherché, à l'époque, à étouffer cette affaire. Il est clair aussi qu'on ne la « sort » pas présentement par pur amour de la vérité. Une chroniqueuse de *La Presse* est allée jusqu'à écrire qu'on n'a pas davantage le droit de cacher ce scandale qu'on n'aurait le droit de nier l'Holocauste. Rien que ça ! Comparer la faiblesse humaine de quelques hommes à une entreprise scientifique et délibérée d'exterminer tout un peuple. Au Québec, on peut écrire ce genre de chose.

17 septembre

Je reçois les premiers exemplaires du *Journal d'un homme farouche*. La bouteille est à la mer ! Passé le bref moment de joie que j'éprouve à tenir un exemplaire dans mes mains, je me retrouve un peu triste, inquiet. Je n'ai même pas le goût d'en faire une lecture sélective.

Ces semaines-ci, on échange et on achète, à coups de millions de dollars, les vedettes sportives. Il y a là un scandale autrement plus grand que celui des « garçons de Saint-Vincent ». Il y a là une des manifestations de la « structure de péché » (pour reprendre une expression de Jean-Paul 11) qui mine la société. Mais personne ne se scandalise sérieusement. La société romaine ne se scandalisait pas non plus des jeux du cirque. Elle en redemandait et les autorités lui en donnaient. On n'entend aucun évêque dénoncer la chose.

18 septembre

Pique-nique aux Sept-Chutes avec Robert et Christian. Robert a l'occasion de me rappeler la définition du mensonge formulée par le Père Arthur Dubois qui fut aumônier de la police provinciale et ami de Duplessis : « Le mensonge est l'affirmation de ce que l'on sait être contraire aux faits, en réponse à une question pru-

dente. » Par question prudente, je peux entendre : question légitime, question autorisée. À ce sujet, Bonhoeffer écrit : « Si un maître demande à un enfant s'il est vrai que son père rentre souvent ivre à la maison, l'enfant a parfaitement le droit de nier le fait. Le « mensonge de l'enfant » contient plus de vérité que s'il avait divulgué devant la classe la faiblesse de son père. La faute du mensonge retombe sur le maître »

Voici Alain, maintenant : « Une maîtresse d'école allait faire le portrait de l'ivrogne. Elle s'aperçoit qu'il y avait dans sa classe deux jumeaux qui commençaient à rougir de honte. Il y a des discours qui vous rentrent dans les dents. Ne pas faire rougir les enfants. »

Et que disait le chantre du surhomme, je veux dire Nietzsche ? Ceci :

- « Que trouves-tu de plus humain ?

- Épargner la honte à quelqu'un. »

Et Jésus, il s'est bien mêlé de démêler le cas de la femme adultère !

Note postérieure

Au sujet de ce passage de l'Évangile, il faut lire l'interprétation de René Girard dans *Quand ces choses commenceront*, Arléa, 1994, pp. 179-185.

19 septembre

Dimanche après-midi : entrevue de deux heures avec Gilles Lesage, du *Devoir*, en rapport avec la sortie du *Journal*.

20 septembre

Deux heures d'entrevue avec un jeune journaliste de *Voir*, Jean-Simon Gagné, en vue d'une critique du *Journal d'un homme farouche*. La rencontre me paraît sympathique.

Note postérieure

L'article est plutôt féroce. On y parle, par exemple, de mes « bondieuseries de circonstance ». Remarque gratuite et facile. Remarque d'inculte branché. Chez *Voir*, on est branché sur le provisoire. C'est du monde qui ont épousé « l'esprit du temps ». Ils seront bientôt veufs.

Une religieuse du groupe de celles qui sont en recyclage spirituel dans la résidence De La-Mennais se présente dans mon bureau sans s'être annoncée. Elle est acadienne. Elle a 59 ans. Trois de ses frères ont été prêtres, du type « prêtre-à-môman ». Je veux dire : engagés dans cette voie pour répondre plus ou moins confusément à un désir intense de la mère. Ils ont quitté le clergé tous les trois, de même qu'un quatrième de ses frères qui a été longtemps chez les Frères de l'Instruction chrétienne. La religieuse qui est devant moi, en tout cas, me paraît une femme libérée, sûre d'elle-même, de ce qu'elle veut et de ce qu'elle ne veut pas.

22 septembre

Dîner avec Jacques Lebreton et quelques invités à la résidence Marianiste. Rappelons que M. Lebreton est un Français engagé dans les Forces françaises libres après l'appel de De Gaulle. Au cours d'une bataille en Libye, une grenade éclate dans ses mains. L'accident le laisse presque mort. Il survivra, mais il est aveugle et il n'a plus de mains. Depuis un quart de siècle, il parcourt le monde, portant le témoignage de son combat : combat contre son terrible handicap, contre sa révolte spirituelle, contre son désespoir et, maintenant, pour témoigner de Jésus-Christ. Il a 71 ans ; il s'est marié, il a eu des enfants.

Je suis assis en face de lui, n'osant pas trop poser de questions. J'observe que le fait de n'avoir point de main empêche de faire les gestes les plus élémentaires : se moucher, se mettre la main devant la bouche avant de tousser, aller aux toilettes, etc. Une infirmière l'accompagne. Elle le fait manger comme on fait manger un nourrisson. Et malgré tout cela, il court le monde. L'année dernière, il a donné plus de 250 conférences en France, en Afrique, au Québec.

Entrevue téléphonique à Radio-Canada, suivie d'une brève entrevue pour la télévision.

25 septembre

Avant-hier et hier, blitz promotionnel du *Journal*. Avant mon départ en autobus pour Montréal, entrevue avec Anne-Marie Voisard, du journal *Le Soleil*. À Montréal, entrevue avec Pierre Vennat, de *La Presse* ; entrevue téléphonique pour Radio-Canada (Ottawa) ; entrevue pour *Le Journal de Montréal* ; entrevue en direct avec Christiane Charette, à Radio-Canada ; entrevue pour la télévision (canal TV5) ; entrevue téléphonique pour CIEL ; entrevue en direct pour la radio communautaire CIBL. Ensuite, dîner avec Jean Bernier, Pascal Assathiany et Gabrielle Cauchy, des Éditions du Boréal, puis retour à Québec en autobus.

26 septembre

J'apprends la mort subite du Frère Marcel Godin, f.i.c. J'ai travaillé avec lui au Campus Notre-Dame-de-Foy pendant plusieurs années.

Demande de conférence à Sherbrooke. Refus.

Téléphone de Bernard Landry. Il m'invite à le rencontrer n'importe quand, lorsque je serai de passage à Montréal. Le problème, c'est que je n'ai guère le goût de parler de politique avec un militant.

1er octobre

Départ en autobus pour Métabetchouan où je dois donner une conférence demain matin devant les religieux et les religieuses du diocèse de Chicoutimi. Je soupe et je couche au séminaire, converti, depuis une vingtaine d'années, en une école secondaire privée. Tous les élèves sont partis dans leur famille. Trois vieux prêtres présents, en ce vendredi soir. Accueil simple et attentif.

Ma conférence se termine vers 11h. Les auditeurs sont ensuite invités à formuler des questions ou des commentaires par écrit. Après le dîner, je prends connaissance des questions et je donne mes réponses ou fais mes commentaires. Mgr Jean-Guy Couture est présent toute la journée. Après la messe, je prends l'autobus de 17h20 pour Alma et Québec. Je suis de retour à 21h.

L'auditoire réunissait plus ou moins 230 personnes, dont une petite trentaine de religieux. On me remet un billet d'une vieille religieuse, servante du Très-

Saint-Sacrement, une communauté cloîtrée. Le billet se lit : « Pourrais-je dire un mot au Fr. Desbiens, s.v.p. avant son départ, si possible ? » Je réussis à rencontrer la religieuse. Ce qu'elle me dit revient à ceci : merci de votre exposé, des références historiques, des rapports avec l'actualité. D'où je conclus que cette vieille religieuse, en tout cas, n'a pas perdu contact avec le monde ambiant et qu'elle souffre peut-être un peu de sous-alimentation « naturelle ».

Crise politique en Russie. Titre des journaux : « Eltsine dissout le Parlement ; le Parlement destitue Eltsine ».

3 octobre

Demande de conférence à Lévis : rencontre des professeurs et des élèves sur le thème de l'Avent. Le sujet m'intéresse, mais je suis surchargé. Je refuse.

5 octobre

Les Éditions du Boréal s'appêtent à faire un deuxième tirage du *Journal*.

Valéry reproche à Pascal d'avoir voulu faire de bons chrétiens avec de mauvais arguments.

Demande de Télémétropole de participer à une émission « d'intérêt public » sur le thème : Sommes-nous épais ? Je refuse.

6 octobre

Je me procure l'encyclique *Splendor Vaeritatis*.

Longue rencontre avec Lucien Morin.

7 octobre

Séance de travail avec Arthur Tremblay, François Caron, Jean-Noël Tremblay. Nous mettons le point final à notre long article sur la réforme (projetée) du secondaire.

11 octobre

Fête de l'Action de grâce. Longue entrevue avec Carlos Soldevila, jeune directeur du *Quartier libre*, journal des étudiants de l'Université de Montréal. Il est d'origine espagnole. Il étudie en sciences politiques. Il est de loin celui qui m'a questionné le plus sérieusement sur le *Journal*. Sa première remarque : « Vous ne parlez jamais de musique. » Ensuite, échange sur la foi, l'Église, la démocratie, le syndicalisme, le féminisme, etc. J'ai hâte de voir ce que cela va donner.

Note postérieure

Cela donne un article sympathique, mais ambigu. Un article de jeune ambiteux, chose que j'honore.

12 octobre

Dans le journal du Père Marie-Alain Couturier : *La vérité blessée* (Cerf, 1984), je lis ceci, en date de septembre 1944 : « L'homme qui est arrivé au milieu du chemin de sa vie sent brusquement dans son cœur, dans sa foi, dans son amour de Dieu un grand dépouillement. Déjà, il a dû quitter pour cet amour des êtres, bien des choses qui étaient douces à aimer et qu'il a perdues, ayant été d'ailleurs longuement, obstinément blessé par elles bien avant qu'il ne les perdît, sans que pourtant ni les blessures ni la perte n'aient pu altérer la déchirante douceur du souvenir. Les années, peu à peu, fermeront les blessures, mais le cœur, comme le corps, est désormais trop âgé pour refaire ses forces vives. [...] C'est l'âge où les "consolations pieuses" font hausser les épaules, où les livres de spiritualité deviennent illisibles, les explications, inutiles. »

« Hier soir, dans le chemin obscur, sous les étoiles, mon vieil ami douloureux et résigné, qui a depuis longtemps dépassé ce milieu probable de la vie, me disait, sans hausser ni baisser la voix : "S'il n'y a rien de l'autre côté, comme nous aurons été trichés !" » (p. 127)

À la page 416, il ajoute ceci : « La vérité, c'est que le christianisme est mis en accusation par l'humanité plus durement qu'il ne l'a jamais été : on ne nous massacre guère, mais on nous interroge et on nous demande nos titres. Témoins de l'in-

visible, on nous demande : 1) ce que nous avons vu ; 2) si nous vivons conformément à ce que nous avons vu. »

14 octobre

Montréal, conférence dans le cadre des rencontres de *Cité Libre*. À table, je suis assis entre Trudeau et Gérard Pelletier. Jacques Hébert fait office de maître d'hôtel. Dans ce genre de réunion, on rencontre beaucoup de personnes avec qui on aurait le goût de parler longuement, mais la chose est impossible. J'ai croisé Pierre Billon, Pierre O'Neil, Benoît Lauzière, Jacques Godbout, Jean Bernier, Gabrielle Cauchy, de l'équipe du Boréal. De plus, quoi dire, en trois minutes, à quelqu'un que vous n'avez pas vu depuis dix ans ? Si, en outre, vous devez saluer trois ou quatre inconnus et même signer un autographe à la sauvette. Même durant le souper, je n'arrive pas à échanger quelques mots sérieux avec Trudeau et Pelletier, eux-mêmes sans cesse sollicités par des convives qui vont et viennent.

J'avais choisi la réforme du secondaire comme sujet. La conférence passe plutôt mal. L'auditoire est dissipé, comme il arrive quand on parle après un souper un peu arrosé. Fin de soirée chez Jacques Hébert et quelques amis à lui. J'annonce le sujet de ma conférence du 17 novembre à Ottawa : je traiterai de la récente encyclique de Jean-Paul II : *Splendor veritatis*.

Le lendemain, séance du Conseil de l'Ordre national du Québec. Retour à la résidence vers 18h. Je fais le voyage aller-retour en train. On m'avait réservé un billet en première classe. Fort bien ! Seulement, même en première classe, et à ce prix, on ne peut pas fumer. On peut boire jusqu'aux oreilles, mais on ne peut pas fumer.

24 octobre

Le Soleil publie quelques paragraphes d'une lettre ouverte à l'épiscopat québécois, signée par soixante théologiens, qui marquent leur distance vis-à-vis de la récente encyclique.

25 octobre

Élections fédérales. À cause de la présence du Bloc québécois, je trouve la décision difficile. C'est seulement ce matin, en faisant ma promenade, que j'arrête mon choix. Je voterai pour le parti libéral.

30 octobre

Doris Lussier est mort le 28 octobre. Les journaux publient de nombreux témoignages de sympathie qui sont bien davantage qu'une sympathie « de circonstance ». L'homme était aimé. Il m'écrivait périodiquement de longues lettres, de son écriture ferme, belle, très lisible. Il m'envoyait également ses livres, avec des dédicaces amusantes. L'une d'elles était signée : « Doris Lussier, débeaucé ». Je reproduis ici quelques lettres que j'ai eu l'occasion de lui adresser :

Le 1er décembre 1992

« Les gens graves ne sont pas sérieux. »

Cher Débeaucé,

Vous vous êtes exécuté avec diligence : le 23 novembre, je recevais le texte promis (*Note postérieure*) à la suite d'une rencontre que j'avais eue avec lui, le 19 novembre 1992) et une surprise : *Le père Gédéon*. Sans parler de vos mots si fermement calligraphiés. *Sunt qui habent* une belle main d'écriture.

Ah ! « Lendemain de gloriottes », comme vous dites. Certes, il en faut : une société doit se mirer et « rire de se voir si belle ». Mais enfin, les mondanités, c'est assez peu mon genre. Après ça, lire votre texte sur l'euthanasie fait du bien. Je suis substantiellement d'accord avec votre opinion. Il s'agit là d'un texte secourable, ce qui est bien tout ce que l'on peut demander à un texte.

Après notre rencontre du 19 novembre, j'ai relu la préface à *Vérités et sourires*. Je craignais d'avoir été un peu dur envers le père Gédéon. Ce n'est pas le cas. J'aurais regretté d'avoir été injuste ou sommaire, maintenant que je le connais mieux, après avoir lu la préface de Jean Sarrazin et votre propre récit auto-pseudonymique. La « vie d'artiste » n'est pas facile. Voilà sans doute pourquoi ces êtres ont tant besoin de *recognition*. (Je ne connais pas d'équivalent français satisfaisant.) Proclamation, peut-être.

Je suis sûr que vous aimerez *Obsession de Dieu*. J'espère que vous aurez la patience de résister pendant les 40 premières pages de *L'homme sans qualités*.

Très belle, votre dédicace du *Père Gédéon* à ce fils dont vous êtes orphelin. Je connais un peu les circonstances que vous évoquez.

C'est le moment de vous souhaiter un Joyeux Noël, en souvenir de celui qui est « venu tourner vers l'aube nos chemins ». Au père Gédéon, j'ajoute : meilleurs vieux de la saison ! Je me promets de répéter ce jeu de mots.

* * *

Le 10 janvier 1993

Révérénd Père (Gédéon),

Merci pour votre bonne lettre et les autres textes qui l'accompagnaient. Votre lettre, pour l'essentiel, est une réflexion sur la foi. Croyez bien (c'est le cas de le dire) que je ne vis pas dans la foi comme un poisson dans l'eau. C'est Auguste Valensin, je pense, qui disait que le plus vrai de sa propre affirmation, c'était : « J'espère que je crois ». Quant à moi, je répète souvent la prière que l'on trouve en Marc 9, 24 : « Je crois, Seigneur. Viens au secours de mon incrédulité. » Et puis, qu'est-ce que croire, si l'on n'aime pas son prochain, si l'on ne sait pas pardonner ? J'aime sans réserve le milliard de Chinois, les 800 millions d'Indiens, les 275 millions d'ex-URSSiens, etc. Mais j'ai bien de la misère à endurer Fr. X, avec qui je communie tous les jours.

Curieusement, j'ai moins de difficulté avec le « problème du mal ». Entendons-nous : difficulté d'ordre intellectuel. Le mal vient de la liberté. La « notion » d'un Dieu qui voudrait le mal est irrecevable. Or, mal il y a. Il vient donc d'ailleurs. Il vient de nous. Le frère est le premier homme avec qui l'on se bat. Hegel disait que « toute conscience veut la mort de l'autre ».

S'il n'y avait que les éléments physiques (tremblement de terre, inondation, vents et tonnerre) pour « faire » souffrir l'homme, l'homme souffrirait bien peu. La plupart des maladies elles-mêmes viennent du mauvais usage de la liberté : la sienne ou celle de ses pères. Vous êtes-vous déjà demandé pourquoi l'espèce humaine vieillit si mal ? Je veux dire : pourquoi, passé la première jeunesse, il y a si peu de beaux corps, mâles ou femelles ? Ça prend un spécialiste pour distinguer un vieux cheval d'un jeune cheval. Mais ça ne prend pas un spécialiste pour distinguer un corps humain de 18 ans d'un corps de 30 ans. Quand on parle d'un beau vieux ou d'une belle vieille, on parle de son caractère, de son cœur ; on ne parle pas de son corps.

Les catastrophes physiques elles-mêmes résultent du libre jeu des lois de la nature. Un tremblement de terre est le résultat d'un jeu de forces. Faudrait-il que Dieu intervienne magiquement pour empêcher ces forces de jouer ? D'ailleurs, Dieu ne force personne à s'établir au pied du Vésuve. Mais laissons ces réflexions qui dépassent mon instruction.

J'avais lu, en son temps, votre texte intitulé *La mort du fils*. J'étais alors provincial à Desbiens (Lac-Saint-Jean). Votre texte avait largement circulé en communauté. Je voulais vous en parler, le soir des « gloriottes », mais je n'ai pas osé. J'avais déjà lu également votre collaboration dans *Nouveau dialogue*. Je ne mettrai pas long à lire *Viens faire l'humour*, et à le prêter. Un de mes amis, professeur de philosophie au Campus Notre-Dame-de-Foy, est un grand amateur du Père Gédéon, jusques y compris la « partie de baseball » ! Or, c'est un Frère de Saint-Viateur. C'est pour dire.

Assez parlé de vos écritures ! Venons-en aux miennes ! Je fais présentement la toilette finale de mon *Journal* pour la décennie 1983-1993 (du 1er janvier 1983 au 31 décembre 1992). Je journalise à reculons, comme un écrevisse. Si je trouve éditeur, je vous ferai tenir un exemplaire. Je vise le printemps 1993.

Par association d'idées, je vous signale le *Journal* du Père A.-M. Carré, du moins les deux volumes que je connais : Je n'aimerai jamais assez et *Des heures de grand sens*, au Cerf. Mais peut-être vous en ai-je parlé l'autre soir.

Le 11 février 1993

Cher Débeaucé,

Je répons à votre lettre du 6 février (reçue hier), au fil de ma relecture.

1) La poste. Dans le temps d'avant même la Grande Noirceur, une lettre postée à Métabetchouan atteignait Montréal le lendemain, et ça coûtait 0,03 \$. En 1993, on est tout heureux : a) quand une lettre se rend ; b) quand elle fait le trajet Montréal-Québec en quatre jours. Le progrès se dévore lui-même, comme disait Pascal.

2) Les théologiens. Notre-Seigneur n'a pas remis mon âme entre les mains des théologiens. On n'est pas obligé d'embarquer dans tous les Bœings des théologiens. On peut sauver son âme à pied. Cela dit, bénie soit la race des théologiens. On se « met à genoux », dans les salons, devant un spécialiste de Proust. Pourquoi ne pas rendre grâce et louange à ceux qui ont consacré leur vie à scruter la Parole de Dieu ? Pourvu qu'ils ne se prennent pas pour des « spécialistes de Jésus-Christ ». Les grands ne donnent jamais dans cette prétention.

3) Le mal vient de la liberté de l'homme. Dieu ne veut pas le mal, sous aucune forme. Il ne veut pas le mien, en tout cas. Je parle par expérience. Si

on refuse d'être libre, sous prétexte que la liberté « permet » le mal, on accepte la condition de cloporte. Marie, par grâce, a été « préservée » de la tache originelle. (Nous sommes, aujourd'hui, le 11 février, fête de Lourdes.) Elle n'a pas été préservée de la souffrance, du mal. Jésus non plus. La « raison » en est que la preuve de l'amour, c'est la mort. Mais l'amour est plus fort que la mort, comme dit *Le Cantique des cantiques*.

4) Jamais nous ne comprendrons « les pensées de Dieu » (comme vous dites). La foi n'est pas un savoir ; elle n'est évidemment pas une évidence ; elle est une certitude.

5) La « position » agnostique est une attitude aseptique. C'est une façon de « se laver les mains ». Le problème, c'est qu'on ne peut pas se laver les mains devant la mort. La sienne, bien sûr. Le problème du mal exige une réponse. On a le choix entre la foi ou la révolte. Entre l'absurde ou le mystère, comme dit Jean Guitton. Un de mes amis vient de mourir du cancer, après une phase dite « terminale » qui a duré six mois. Il avait une foi, non pas de charbonnier (ce qu'il n'était pas), mais de patriarche. Je vous fais tenir l'hommage que la famille m'a demandé de rendre après la cérémonie des funérailles. Il n'est pas interdit que vous priiez pour moi.

31 octobre

Dîner chez Alain Bouchard. C'est l'après-midi de l'Halloween. Les enfants du quartier font le tour des maisons, costumés. La coutume veut qu'on leur donne quelques friandises. J'avais prévenu Alain que je souhaitais échanger avec lui et Rachel sur quelques points abordés par Jean-Paul II dans son encyclique, question de me faire un peu la main en vue de ma conférence. Un couple de leurs amis est présent. Nous discutons sur l'avortement, le divorce, l'euthanasie. Je me rends compte de l'extrême confusion morale où nous sommes plongés. Et non seulement morale, mais intellectuelle. Si l'on veut parler sérieusement, il faut littéralement commencer par définir certains concepts. Par exemple, établir la différence entre euthanasie et acharnement thérapeutique.

Depuis la mi-octobre, j'anime une équipe de laïcs et une équipe composée de mes trois confrères pour étudier l'un ou l'autre des sous-thèmes retenus par les organisateurs du synode diocésain. Trois réunions d'environ deux heures chacune sont prévues pour chaque équipe. La première équipe a choisi d'étudier le thème de la vie conjugale ; mes confrères ont choisi le thème de la santé, de la maladie et de la mort. Précisons que ces thèmes (parmi douze) ont été retenus à partir d'un vaste sondage qui a eu lieu au printemps dernier. Les échanges se font dans la

transparence et la liberté. Mais je mesure l'extrême ignorance religieuse des participants et leur éloignement vis-à-vis des positions officielles de l'Église. Or, il s'agit de quatre religieux, dans une équipe, et de cinq laïcs de bonne volonté, dans l'autre.

2 novembre

À la suite de l'article publié dans *La Presse* sur la réforme scolaire, Radio-Canada invite notre équipe à l'émission *Le Point*, avec Jean-François Lépine. Je pense que nous avons fait une assez bonne « prestation ».

6 novembre

Combat d'araignées. Dans *The New Republic* du 25 octobre, je trouve ce détail étrange à propos de Spinoza : « Dans une lettre à Hannah Arendt, Karl Jaspers décrit comment le philosophe avait coutume de s'amuser à placer des mouches dans une toile d'araignées et d'ajouter ensuite deux araignées qu'il observait se battre entre elles pour s'approprier les mouches. Étrange et difficile à interpréter », continue Jaspers. À ce qu'il semble, c'est les seules occasions où le sévère philosophe riait. Cette anecdote introduisait un article sur les guerres ethniques dans les Balkans.

7 novembre

À ce moment-ci de l'année, par rapport à mon point d'observation (la fenêtre de mon bureau), le soleil se couche sur la rive nord du Fleuve. Il va reculer encore un peu vers Saint-Nicolas avant de retraverser le Fleuve et se coucher sur la rive sud, comme du monde.

Les écologistes protestent contre le commerce des pénis de phoques, dont on vante les propriétés aphrodisiaques, comme par hasard.

« Lucidité : la blessure la plus rapprochée du soleil. » (René Char)

13 novembre

Séances de signature au Salon du livre de Montréal. Je rencontre évidemment bon nombre de personnes connues, quelques chers collègues, mais aussi beaucoup d'inconnus qui réussissent à me glisser des témoignages émouvants. Par exemple, cette femme, qui me remet une longue lettre « que vous lirez dans l'autobus », me dit-elle. À tout hasard, elle avait donc écrit sa lettre, sans savoir qu'elle me rencontrerait.

16 novembre

Conférence à la polyvalente de la Commission scolaire des Draveurs, à Gatineau. Beau succès : une quarantaine d'auditeurs !

17 novembre

Conférence dans le cadre des rencontres de *Cité Libre*, à Ottawa. Cent cinquante personnes, environ, sont présentes. Bon nombre de fonctionnaires fédéraux et de professeurs de l'Université d'Ottawa. Je suis plutôt favorable à la position du Pape. On m'écoute poliment, sans plus. Durant la période de questions, je suis pris à partie assez rudement, en particulier par le sénateur Philippe Gigantès qui pense que la « religion » est la racine de tous les malheurs de l'homme. Idée assez primaire et qu'il est affligeant de trouver dans la bouche d'un sénateur. Je termine la soirée chez Jacques Hébert et quelques-uns de ses amis.

22 novembre

Dans *The Economist* du 13 novembre, je lis un article sur le Dr Jack Kevorkian, surnommé « Dr Death ». Il est l'inventeur d'une machine (Le Mercitron) qui permet à ses patients de mettre fin à leurs jours sans souffrance, au moment de leur choix, en pressant un bouton. Quand on lui demande ce qu'il pense qu'il arrive après la mort, il répond : « Absolument rien. On pourrit. » Le débat sur l'euthanasie est bel et bien amorcé. L'article conclut : « *The battle over it may eventually make the little trouble over abortion look like a minor skirmish.* »

23 novembre

Durant la période de questions qui suivait une conférence qu'il venait de donner, et au cours de laquelle il avait utilisé le terme « homme » de façon inclusive, un de mes amis se fait demander le plus sérieusement du monde si le mot « homme » veut aussi dire « femme ». Voilà comment on en est arrivé à brouiller les ondes !

24 novembre

Lancement collectif, au Château Frontenac, des auteurs québécois-de-Québec du Boréal. Je rencontre brièvement Daniel Jacques, dont j'avais fait mention à la télévision. J'ai également publié une recension de son livre *Les humanités passagères* dans la revue *Recherches sociographiques*, de l'Université Laval.

1er décembre

Le *Rapport Baird* sur la condition de la femme recommande que le gouvernement paie les frais encourus par ceux qui ont besoin d'une forme quelconque d'intervention médicale pour pouvoir engendrer un enfant.

Réunion, à Montréal, du Conseil de l'Ordre national du Québec pour le choix des recommandations que le Conseil présente au Premier ministre chaque année.

Publication, dans la *Revue Notre-Dame*, du dossier que l'on m'avait demandé sur la place de la vérité dans le monde contemporain. Je consacre des dizaines d'heures à préparer ce genre de texte.

7 décembre

La revue *Elle-Québec* me demande un texte d'une quinzaine de lignes en réponse à la question : « Si vous pouviez changer le monde, que feriez-vous ? » La jeune chercheuse s'attend à une réponse immédiate, au bout du fil. Je lui demande de me rappeler dans une journée ou deux. La même question sera posée à une quinzaine de personnes. Je réponds ceci : (cf. Annexe 2).

9 décembre

Comme chaque jeudi, réunion avec Arthur Tremblay, Jean-Noël Tremblay, François Caron, pour préparer le texte que nous comptons proposer à *La Presse* sur la réforme du secondaire. Entre chaque réunion, c'est François et moi qui sommes chargés de rédiger la deuxième ou la troisième mouture du texte.

10 décembre

Je préside un comité de trois personnes, nommées par les directeurs généraux du Campus Notre-Dame-de-Foy, du séminaire Saint-Augustin et du séminaire Saint-François dont le mandat est d'étudier les modalités de collaboration entre les trois institutions. Nous nous réunissons une fois par semaine.

21 décembre

Panne d'électricité. S'il n'y avait pas d'électricité, il n'y aurait pas de panne d'électricité.

25 décembre

Toutes les pensionnaires de la résidence sont parties dans leur famille depuis le 17 ou le 18. Aujourd'hui, mes trois confrères sont également absents, de même que le prêtre qui demeure chez nous. Je suis seul et, ma foi, je m'en accommode fort bien.

27 décembre

Ces matins-ci, il fait très froid. Ce matin, -32°C. Je fais quand même ma promenade d'une demi-heure, à 5h30, avec une forme de *smugness* pour moi tout seul.

Il y a plus de 50 000 citoyens français au Gabon. Davantage que durant l'époque coloniale !

29 décembre

Les revues nous informent qu'il y a des dizaines de millions de mines dans les pays d'Afrique, au Viêt-Nam, en Afghanistan. En Afrique du Nord, on trouve encore des mines plantées durant la guerre de 1939-1945. Semence de haine, de mort, de mutilation. Il en coûte, en moyenne, 300 \$ pour désamorcer une mine ; il en coûte aussi peu que 20 \$ pour en produire une.

Note postérieure

À la suite de pressions de divers mouvements et des Églises, le Canada a décidé en janvier 1996 d'appliquer un moratoire sur la fabrication des mines anti-personnelles. Nous en fabriquions donc ! Ben ! L'industrie de la mort, ça crée des emplois.

LES ANNÉES NOVEMBRE :
Journal 1993-1995. (1996)

1994

[Retour à la table des matières](#)

1er janvier

Je suis seul dans la résidence. Je fais de la correspondance. Entre autres, j'écris à André Naud :

Cher Ami,

Quand nous sommes-nous vus pour la dernière fois ? Quand vous ai-je écrit pour la dernière fois ? Il y a trois ans ? Quatre ans ? Je ne sais plus trop. Il est vrai qu'entre-temps, j'ai eu quelques nouvelles de vous par l'entremise de Nicole Jetté-Soucy. N'importe ! Ma première lettre de l'année 94 est pour vous, et voici pourquoi : je reçois aujourd'hui seulement le texte complet de la *Lettre ouverte aux évêques du Québec*, accompagnée de la liste des soixante « théologiens et théologiennes ». L'Église canadienne ne respecte pas la convention collective de la CEQ. Dans la convention, en effet, il faut dire : « théologiennes et théologiens ».

Il y a un bon moment que je voulais mettre la main sur le texte complet et sur la liste des signataires. L'un d'eux vient d'être nommé évêque de Gaspé ! Les journaux (ceux de Québec, en tout cas) n'ont publié qu'une partie du texte, et seuls les noms de Louis O'Neill et de Jacques Grand'Maison ont été mentionnés. Guy Durant, il est vrai, a publié son opinion dans *Le Devoir* du 6 octobre 93 ; mais je ne pouvais pas en déduire qu'il

était un des signataires de la *Lettre ouverte*. Je pouvais bien me douter que vous aviez été « approché », mais enfin, je n'en savais rien.

De mon côté, je m'étais engagé, assez légèrement, un soir de grand vent, à prononcer une conférence sur ce sujet à Ottawa, dans le cadre des Rencontres de *Cité Libre* qui ont lieu chaque mois, alternativement à Montréal et à Ottawa. C'était le 17 novembre dernier, devant 150 personnes, un tiers fonctionnaires fédéraux ; un tiers professeurs ici et là ; un tiers de conjointes et de conjoints. J'ai été reçu poliment. Point. Je vous fais tenir le texte de la conférence. Cela m'a donné l'occasion de me constituer un petit dossier sur le sujet : articles de *Time Magazine*, de *The Economist*, du *Nouvel Observateur*, de *Concilium*, de gauche et de droite. Y compris, bien sûr, une interview de l'inévitable Drewermann dans *Actualité Religieuse dans le monde*. Bon ! Vous verrez où j'en suis, à l'heure qu'il est, et non sans questions sédimentaires.

Si vous avez le temps et le goût, dites-moi un peu comment vous allez, quant à votre santé.

4 janvier

Forte tempête. Tout est bloqué. On est bien content de ne rien faire et d'avoir une bonne excuse.

5 janvier

On apprend la mort, à 70 ans, d'Alphonse Riverin, président-fondateur de l'Université du Québec. Il venait d'être nommé membre de l'Ordre national du Québec.

Deux ouvriers de Casavant sont dans la maison depuis lundi, pour réparer l'orgue de la chapelle. L'un d'eux avait été l'un des constructeurs de l'orgue en question, en 1965. Ces hommes-là se promènent un peu partout. L'un revient tout juste du Texas ; l'autre est allé récemment à Tokyo, où il a participé à la construction d'une des plus grosses orgues au monde. Cet orgue est placé dans un supermarché ! Musique d'ambiance.

C'est un plaisir de les entendre parler de leur métier : de la longueur des tuyaux, de leur diamètre, des alliages qui entrent dans leur fabrication, des variations dans le nombre des vibrations/seconde du la international, selon la température (ou l'altitude, peut-être), etc. L'orgue de la résidence est un instrument de

quatorze jeux. Il a coûté, à l'époque, environ 10 000 \$. Aujourd'hui, il en coûterait 150 000 \$ pour en bâtir un semblable.

6 janvier

Soirée chez Jean et Marie-Louise Desbiens, à Saint-Joachim. La femme est musicienne et professeur de musique dans une école primaire publique. Je l'avais rencontrée il y a deux ou trois ans, au Campus Notre-Daine-de-Foy Je m'étais informé de ses ascendances. Ce soir, avec son mari, je vérifie nos généalogies comparées. Effectivement, nous sommes de la même lignée. Il est né au Lac-Bouchette, ce qui est déjà une indication.

8 janvier

Le climat de la planète ressemble à celui de la politique : incendie majeur en Australie ; inondations en France ; froid record et tenace au Québec.

Je suis à lire *Hitler, cet inconnu* (Henry Picker, Presses de la Cité, 1969). Il s'agit des propos de table que tenait Hitler avec les membres de son état-major Le volume couvre la période allant du 21 juillet 1941 au 31 juillet 1942. Les notes sténographiées d'où le livre est tiré furent prises en cachette, car Hitler avait interdit que l'on prît des notes. L'ouvrage est fascinant. Hitler exprime librement ses idées sur l'art, l'histoire, la justice, l'éducation, la conduite de la guerre, les autres chefs d'État. Ainsi, il mentionne toujours Churchill en le qualifiant d'ivrogne. Hitler ne fumait pas et ne buvait pas non plus. Ce n'était pas un homme dangereux pour ses semblables ! De nos jours, ni Roosevelt, qui fumait, ni Churchill qui buvait en plus, ne pourraient traverser l'Atlantique en avion. Hitler le pourrait.

15 janvier

Mauriac, à André Frossard, de retour du Vatican :

- « Et puis, ce Vatican, Frossard ? »

- Frossard : « Un nœud de vicaires ! »

17 janvier

« Plus on a d'esprit, moins on a de passions incompatibles avec le bonheur des autres. » (Stendhal) À rapprocher de : « Tout bon raisonnement offense. » Ou encore : « Diseur de bons mots, mauvais caractère. » (Pascal)

Il me paraît incorrect de dire : « J'ai toutes les mains froides. » Il faut dire : « J'ai les mains toutes froides ». Par contre, on peut dire indifféremment : « J'ai tout le corps gelé », ou : « J'ai le corps tout gelé. »

25 janvier

Remise des insignes aux nouveaux membres de l'Ordre national du Québec. Parmi les récipiendaires de cette année : Jacques Normand, le Père René Latourelle, s.j. C'est le fils d'Alphonse Riverin qui reçoit les insignes destinées à son père.

26 janvier

Demande d'une conférence au Collège de Montréal en mai prochain. Refus.

27 janvier

Depuis un certain temps, je m'aperçois que je change certains mots en lisant. Signe de vieillesse. Pour le moment, je m'aperçois encore de la chose !

31 janvier

Demande de conférence dans un foyer de vieux à Trois-Rivières, en octobre prochain. J'accepte.

2 février

Conférence dans le cadre du cycle des *Conférences Jarislowsky*, organisées par le Centre d'études québécoises de l'Université de Montréal. Le thème de cette année : « La nation au pluriel ». L'auditoire est principalement composé de jeunes, ce qui n'est pas pour me déplaire. C'est Nancy Huston qui doit prononcer la prochaine conférence. Elle est bien placée pour traiter le thème de cette année : elle vient tout juste de se déclarer *multinationale* !

Le lendemain, longue et bonne rencontre avec André Naud, au Grand Séminaire. André Naud est l'un des soixante théologiens signataires de la lettre à l'épiscopat touchant la dernière encyclique du Pape : *Veritatis splendor*. Nos positions respectives sont pratiquement aux antipodes. À l'intérieur de notre amitié et de mon admiration pour lui, nous pouvons nous confronter sans blessures et sans bassesse.

4 février

Enregistrement d'une émission sur le *Catéchisme catholique* pour un poste de télévision communautaire.

11 février

Splendide coucher de soleil, à 17h10. À ce moment-ci de l'année, vu de mon bureau, le soleil se glisse derrière le Fleuve.

14 février

Le journal *Voir* lance une nouvelle rubrique : il s'agit d'annonces « spécialisées » selon les catégories : Femme cherche homme ; Homme cherche femme ; Homme cherche homme ; » Femme cherche femme. Cela donne des choses comme celles-ci : « Deux hommes désirent homme pour trip à trois. Si tu veux t'amuser avec deux gars simples. Obèse, efféminé, mts (sic) s'abstenir. » Ou encore : « Blonde proportionnée et trippative recherche une jolie fille 18-22 souriante et sexy pour délire sensuel. »

Dans son roman *Les jeunes filles* (1936), Montherlant reproduit deux pages d'annonces matrimoniales tirées d'une revue publiée en octobre 1926. Il commente ensuite longuement ce phénomène. Il rapporte que Montaigne aurait voulu voir dans chaque ville « certain lieu désigné, auquel ceux qui auraient besoin de quelque chose se pussent rendre. Tel veut compagnie pour aller à Paris. Tel s'enquiert d'un serviteur de telle qualité. Tel d'un maître, etc. » Montherlant ajoute : « Le premier qui imagina de faire servir une gazette à ce que des êtres humains trouvent ce qu'ils cherchent, celui-là devrait avoir sa statue. » Ses remarques s'appliquaient à des annonces matrimoniales. On est soixante ans plus tard.

24 février

Dans *Harper's* de mars, je lis que Édouard Chevardnadze, ancien ministre des Affaires extérieures de l'URSS, président actuel de la Georgie, a ordonné que les pillards saisis sur le fait soient exécutés séance tenante. Il a surveillé en personne l'exécution de neuf pillards. Il y a six ou sept ans, cet homme-là se promenait en smoking et en nœud papillon dans les grandes ambassades.

25 février

Massacre à Hébron. Une vingtaine de Palestiniens tués par Baruch Goldstein, médecin juif. Les Palestiniens étaient rassemblés dans la mosquée qui abrite les cendres d'Abraham, le père de tous les croyants. Coïncidence : une lecture de la messe d'aujourd'hui, rapporte le récit du « sacrifice » d'Isaac. Dans le même livre, la bible rapporte en quelles circonstances Abraham dut chasser Agar, sa deuxième femme, et son fils Ismaël. Ismaël devint le père des Arabes. Les Juifs sont les descendants d'Abraham, d'Isaac et de Jacob.

Ce soir, Jean Paillé, avec qui j'ai passé trois mois au Centre biblique Ecce Homo, me téléphone de Trois-Rivières pour partager un peu sa peine et son désarroi à l'annonce de ce massacre.

27 février

J'écoute des airs joués à l'orgue de barbarie sur un vieux microsillon. Souvenir précis d'un après-midi d'automne, à Berlin Ouest. Assis à une terrasse, j'avais longuement écouté un vieil homme jouer de cet instrument.

Lancement, ce soir, du livre de Gilles Drolet : *L'insondable richesse du Christ*, chez Anne Sigier. Gilles m'avait demandé de lire son manuscrit. J'en avais tiré grand profit et je l'avais encouragé à le publier. Il a mis vingt ans de recherche et d'enseignement dans ce livre.

7 mars

J'ai 67 ans aujourd'hui. C'est un lundi. Le 7 mars 1927 était aussi un lundi. Yves Brunelle me téléphone pour me souhaiter un joyeux anniversaire. J'ai travaillé un bon moment avec lui au ministère de l'Éducation. Il me rappelle quelques souvenirs épiques, dont la réunion, à Saint-Hyacinthe, de plus de 250 professeurs des six universités du Québec, représentants de toutes les facultés universitaires. Elle portait sur la révision des projets de programmes des futurs cégeps. Je présidais l'assemblée et je faisais la tournée des ateliers. Je me demande comment j'ai pu avoir tant d'audace.

Yves me dit que ses quatre enfants ont tous terminé leurs études universitaires, et qu'il est sept fois grand-père.

9 mars

Conférence organisée par un groupe de fonctionnaires sur le travail partagé. J'avais déjà lu distraitemment sur le sujet, mais je n'avais guère d'opinion personnelle. J'ai dû me fabriquer une opinion. Je n'hésite pas à employer ce mot : on est obligé de se fabriquer une opinion sur ceci et sur cela. Sinon, on récite. J'ai l'idée de relire *Les trente glorieuses*, de l'économiste Jean Fourastié. D'où je retiens l'idée que le travail est devenu un bien rationné. Au début des années 60, on nous annonçait la civilisation du loisir. Loisir il y a, en effet, mais il prend la forme du chômage ! Les progrès technologiques, d'une part, la nouvelle redistribution mondiale du travail, d'autre part, engendrent le chômage dans les pays développés. En fait, pour un temps, les pays développés exportent le travail ailleurs. Cet « ail-

leurs » s'appelle Corée, Chine, Japon, Mexique, etc. Cet « ailleurs », d'ici à un quart de siècle, nous aura rejoints. Rejoints, je veux dire : aura connu ses « Trente glorieuses », lui aussi. Et alors, la planète entière sera confrontée au problème du travail partagé.

Cette idée, en fait, est une idée panique. L'aménagement de la planète n'est pas terminé. L'aménagement du Québec, de Québec, d'un quartier de la ville de Québec n'est pas terminé. Le problème, c'est qu'il faudra, veut veut pas, vivre la disette en ordre dispersé ou réaliser la solidarité. Ce qui veut dire le partage. Non pas le partage du travail, dont la somme demeurera invariable, mais le partage de la limite humaine. Un seul être peut requérir le temps et la compétence d'un autre être. À l'infini.

11 mars

Ce matin, j'aperçois les premières corneilles de la saison. D'une saison à l'autre, leur départ et leur retour varient très peu.

J'entreprends la lecture de *Testament*, de l'abbé Pierre (Bayard, 1994). Cet homme ne s'est pas contenté de frapper les imaginations et de susciter des émotions, une certaine nuit d'hiver, à Paris, en 1954, par son appel en faveur des sans-abri. Il a créé une œuvre. Il a maintenant 81 ans. Il écrit : « Aujourd'hui, il m'apparaît, avec le recul du temps qui a passé, que le manque que je ressens - oui, en permanence - c'est, en définitive, de n'être que moi. » Cela fait penser au sentiment d'impuissance dont saint Vincent de Paul faisait part à Anne d'Autriche. « Mais qu'auriez-vous donc voulu faire ! - Davantage ! », répondit saint Vincent.

13 mars

Il neige doucement, toute la journée. Je pense au merveilleux poème en prose de Marie-Victorin : « La neige tombe, muette et blanche ... » C'est tout simple. Encore fallait-il savoir le dire. Savoir relever un sujet aussi banal que la neige.

14 mars

J'apprends la mort, à 89 ans, du Frère Lorenzo Tanguay. Il a été mon directeur au scolasticat, en 1945, puis mon provincial, puis mon assistant général. C'est avec lui, sous lui, que j'ai dû affronter la tempête des *Insolences*, en 1960, et les secousses qui ont suivi. Obéissant lui-même comme un soldat, il exigeait une obéissance soldatesque.

15 mars

La communauté vient de rééditer les *Annales de l'Institut*, compilées par le Frère Avit, de la fondation, de 1817 au 31 mai 1891. On y trouve des détails savoureux sur la vie des premiers Frères, leur pauvreté, les mœurs de l'époque. Je note un détail piquant : « Le zèle du curé de Viriville le tenait parfois une heure et plus en chaire. Dans ces cas, le Frère Mathieu traversait gravement le chœur, saluait pieusement Notre-Seigneur, sortait par la sacristie et allait se promener en attendant la fin du sermon. »

21 mars

Mort du Frère Eugène Sauvageau, à 77 ans. Depuis le 30 décembre dernier, c'est le cinquième décès.

22 mars

Procès de Paul Touvier, accusé de crime contre l'humanité. Chef de police à Lyon, sous l'occupation. Il a 74 ans. Je répète que je suis tout à fait opposé à ce genre de procès, à cette justice rétroactive et rétrospective. Pour ce qu'il y en a, de la justice, sur cette planète, on peut toujours commencer par aujourd'hui, au lieu de remonter dans le temps. Ce genre d'hommes, une fois débusqués (et il y a longtemps que Touvier est débusqué), ne peuvent plus faire aucun mal.

Toujours est-il que Paul Touvier se déclare catholique. Il a d'ailleurs toujours bénéficié de la protection de curés ou de moines. Comme catholique, il prétend qu'il n'a jamais été antisémite. L'avocat de la République lui demande, puisque Touvier se déclare catholique, de réciter le credo. (*Le Devoir*, 22 mars 1994) Su-

blime chose ! Au troisième ou quatrième siècle après Jésus-Christ, en pleine confusion arianiste ou pélagianiste ou docétiste ou quoi encore, les fidèles, qui ne savaient plus si tel évêque était catholique ou arianiste ou docétiste, demandaient au président de l'assemblée eucharistique de réciter le credo. Il ne fallait pas que l'évêque se trompât à propos des personnes de la Trinité ! Il aurait été lynché séance tenante. Les fidèles, à l'époque, étaient illettrés. Et justement parce qu'ils étaient illettrés, fallait pas les fourrer sur l'essentiel. Le prix du jambon ne les intéressait pas. Mais pour une fois qu'ils étaient rassemblés pour une messe, ils voulaient savoir laquelle. Ils demandaient donc au président de l'assemblée de réciter le credo.

L'autre midi, présidant le chapelet devant deux confrères, je me suis mêlé dans le credo. Ça n'a pas eu de grosses conséquences. Paul Touvier s'est mêlé, lui aussi. Mais il était dans le box des accusés de la République. L'avocat qui lui a posé la « colle » ne le connaissait peut-être pas, le credo. Cela ne fait rien. Ça fait rire. Moment sublime, quand même. Voici l'avocat d'une République qui demande à un accusé de réciter le credo. On revient au temps des barbares. À ce compte-là, vive la barbarie.

Je n'ai pas besoin de dire : vive la barbarie. Nous sommes, je suis établi dans la barbarie. Pour l'heure, elle est négociée, civilisée. Mais ce temps tire sur sa fin. Il suffit d'un rien, d'une loi sur le commerce, sur le prix des poules ou des morues, pour faire descendre les citoyens dans la rue. Pour faire trembler les gouvernements. Les gouvernements des riches. Les pauvres n'ont pas de gouvernements. Ils ont le nombre et la faim. La démocratie délibérative, consultative, sondée au millimètre, est une idée neuve.

23 mars

Participation à une table ronde, dans le cadre de la célébration des 25 ans de l'ENAP. Le thème était : la modernisation du Québec dans les domaines de la santé, de l'économie, de la culture, de l'éducation. La table ronde était présidée par Arthur Tremblay. Je m'applique d'abord, et longuement, à préciser les termes, sous l'idée d'Alain « qu'une analyse directe des mots usuels permet toujours de traiter honorablement n'importe quelle question ».

Les autres participants présentent des textes remarquables, et qui ont dû demander beaucoup de travail à leurs auteurs. Le Québec n'est pas tout nu. Une ombre au tableau : on avait prévu pour le lendemain deux ateliers qui ont été annulés faute d'inscriptions suffisantes des participants au colloque : l'un sur les jeunes ; l'autre, sur les Autochtones. Faut-il en conclure que les fonctionnaires, qui formaient la presque totalité des inscrits, sont enfermés dans leurs problèmes immédiats de gestion et de coupures budgétaires ?

Jean-Paul II répète inlassablement que l'Église catholique n'est pas une démocratie. Au grand scandale des théologiens de pointe. Mon Dieu ! j'espère bien que l'Église ne sera jamais une démocratie. Je ne connais aucun démocrate. Absolument aucun. Chaque conscience veut la mort de l'autre, comme disait Hegel. Chacun vérifie la chose dix fois par jour. Mais personne ne se le dit sérieusement.

25 mars

Je l'ai déjà noté, mais qu'importe ! Voici le jour précis, l'heure précise où Dieu s'est incarné dans l'ombre humaine. Dans l'utérus d'une femme. Lieu de nuit par excellence. Lieu fermé, lieu clos. Et cela est advenu hier, à l'échelle de l'histoire. Non pas même hier, mais il y a quelques minutes.

Je sors faire ma promenade quotidienne. Tout heureux d'être là, d'être en vie. Tout à coup, je me dis : « Tu es content d'être en vie. Si tu étais mort cette nuit, comment penses-tu que tu serais ? » Ma foi me dit que je serais avec Jésus. Je récite l'hymne *Ave, maris stella*. On y dit : « *Vitam presta puram, iter para tutum, ut videntes Jesum* : donne-nous une vie pure, assure-nous des chemins sûrs, pour que, voyant Jésus, nous nous réjouissons éternellement avec toi. »

26 mars

Départ, en autobus pour Hull, où je suis invité à une table ronde sur la « littérature intime », à l'occasion du Salon du livre de l'Outaouais. Je « panélise » avec Jacques Godbout, Madeleine Gagnon, France Théoret. Dès le début, j'insiste pour distinguer : mémoires, autobiographie, entretiens, journal. Et même à l'intérieur de la catégorie journal, il faut établir des distinctions. Le journal de Claudel, de

Guitton, de Renard, de Jünger, de Bloy, de Julien Green, etc. sont autant de journaux différents les uns des autres.

27 mars

Dimanche des Rameaux. Je déjeune avec Jacques Godbout qui a un projet de documentaire sur la Révolution tranquille qu'il souhaiterait réaliser avec moi, chacun de son côté de la barrière, comme il dit. Moi, comme catholique ; lui, comme agnostique, même s'il ne dit pas ce mot. Il envisage comme titre (provisoire) : *Rome-en-Québec*, comme on dit Venise-en-Québec. Cet endroit de villégiature est situé sur les bords du lac Champlain. Je m'y suis déjà trouvé pendant deux ou trois jours avec Jacques et Laura Tremblay. Histoire à suivre.

Vers 9h30, je demande à un taxi de me conduire à l'église la plus proche. Je me retrouve à l'église Sainte-Bernadette. J'y suis rejoint par Sylvie Giasson, ancienne élève du Campus Notre-Dame-de-Foy, à qui j'avais téléphoné. Nous dînons ensemble et je reprends l'autobus pour Québec. Onze heures d'autobus, *non smoking runs*, pour une heure de table ronde, une heure de séance de signatures. En fait, je ne signe rien ! Faut aimer la promotion du livre !

Dans la file de ceux qui attendent l'embarquement pour Montréal, arrive un homme dans la trentaine, dont la démarche me paraît un peu bizarre. Je m'aperçois qu'il a les deux mains directement soudées tout en haut des humérus. Je pense à lui un peu tout le long du voyage. Comment fait-il pour voyager, présenter son billet, prendre soin de son corps ? Devant un malheur aussi grand, on a honte des souffrances de luxe que l'on s'impose à cause de son propre caractère.

28 mars

Je m'attelle maintenant à préparer ma conférence du 13 avril devant les membres de l'Association des directeurs généraux des services de santé et des services sociaux du Québec. Je suis incapable de préparer deux conférences en même temps. Il faut que je m'en mette une derrière l'épaule avant d'en entreprendre une autre. Je me suis engagé à donner une autre conférence, encore à Hull, sur l'Année de la famille. Également, à préparer un dossier sur l'avenir du français, pour la *Revue Notre-Dame*, d'ici au 15 juin.

Je ne démêle pas clairement ce qui me pousse à hypothéquer mon temps de cette façon. Obscurément, il y a l'idée qu'il faut assurer un certain service. Dans mon cas, mon seul outil, ma seule compétence, c'est le traitement des mots.

31 mars

Jeudi saint. Toutes les pensionnaires sont parties pour le long congé de Pâques. Nous demeurons quatre dans la résidence. Je passe la journée à travailler à ma conférence du 13 avril. Mon sujet : « *L'éthique à l'heure des choix difficiles* ». Pour me réchauffer, je relis le *Discours aux chirurgiens*, de Valéry, prononcé en 1938. Valéry fait état des prodigieux progrès de la médecine et de la chirurgie. Or, c'était avant la découverte des antibiotiques, avant le laser, avant la biotechnologie, avant l'informatique, avant les transplantations d'organes, etc. Depuis l'année de ce discours, qui n'est pas si loin, et maintenant, il y a un monde. Comme il y a un monde, entre le Québec de 1960 et le Québec de maintenant. Le 23 mars, je participais à un colloque organisé par l'ENAP. Arthur Tremblay et moi, nous nous faisons la réflexion : « On a peine à croire que nous avons vécu, dans notre âge adulte, ces énormes transformations ». Arthur ajoutait : « Parfois, il faut que je me pince pour vérifier qu'il s'agit bien de moi ! »

Parallèlement, toujours pour me réchauffer, je relis *Introduction à l'étude de la médecine expérimentale*, de Claude Bernard (1865). Le discours de Claude Bernard a moins vieilli que celui de Paul Valéry. C'est que Claude Bernard décrit l'établissement de la médecine expérimentale. Or, les principes fondamentaux ne vieillissent pas, tandis que le progrès dévore le progrès. Voilà bien pourquoi, du primaire jusqu'à l'université, il faut enseigner longuement les fondements. Les recherches pointues aussi bien que les découvertes inattendues reposent sur les fondements solides.

De 20h à 21h, je fais une heure d'adoration, seul à la chapelle. Je me répète quelques versets de *l'Évangile* : « Il entra librement dans sa passion » - « N'avez-vous pu veiller une heure avec moi ? » - Je pense au dialogue avec le Bon Larron. Je pense à Pascal : « Jésus a versé telle goutte de sang pour moi. Jésus sera en agonie jusqu'à la fin du monde ; il ne faut pas dormir pendant ce temps-là. » Je me redis ces phrases. Je les berce dans mon esprit, sinon dans mon cœur.

1er avril

Vendredi saint. À 6h30, je suis dehors pour ma promenade quotidienne. Je me dis : vers cette heure-ci, Jésus était devant Pilate, ou sur le point de comparaître. La nuit avait été rude. Pilate et Jésus ont dû se voir seul à seul, à deux reprises durant le procès civil. Il n'est pas possible qu'ils n'aient pas été au moins une demi-heure ensemble. En quelle langue se parlaient-ils ? Jésus ne connaissait ni le latin ni le grec. Pilate devait connaître les deux langues, mais connaissait-il l'araméen ? Il était en Palestine depuis un an à peine. Autre question : saint Jean rapporte quelques bribes du dialogue de Jésus avec Pilate. Qui a pu lui rapporter le contenu de cet échange ? Jésus lui-même, après la résurrection ? La chose est plausible, mais j'imagine mal Jésus raconter cette rencontre. Il était trop seigneur pour s'attarder à un épisode de ce genre. Il est venu pour faire la volonté du Père. Il l'a accomplie. Son dernier mot, chez Jean, c'est : « Tout est consommé. » Jean, davantage que les trois autres évangélistes, nous montre la Passion comme le sommet de la vie de Jésus, son exaltation. Son Heure. Tout le long de son récit, c'est Jésus qui garde l'initiative : « Vous cherchez Jésus, le Nazaréen ? C'est moi. » Avec Pilate, il retourne les questions de ce dernier, au point de l'exaspérer. Sur la croix, il remet sa mère à Jean. Jean ne mentionne pas le « grand cri ». Il dit simplement : « Inclinant la tête, il remit l'esprit. »

Depuis plusieurs années, un groupe d'universitaires et d'anciens hauts fonctionnaires ont l'habitude de faire une récollection, le Vendredi saint, au Grand Séminaire de Québec. On y retrouve Arthur Tremblay, Fernand Dumont, Richard Marceau, André Lacombe, Louis O'Neill, Roger Marrier, Maurice Leroux, André Juneau, Marc-André Lessard, Georges Lamy, Bernard Corriveau, André Lux. La rencontre de la matinée consiste en un exposé sur l'Évangile, un échange, la récitation de l'office du milieu du jour. L'après-midi comprend un deuxième exposé suivi, d'un échange et de l'office du Vendredi saint, à 15h.

Les séminaristes font les diverses lectures. Et là, on entre dans une autre forme de passion. Ils ne savent pas lire. Point. Il s'agit de textes français. Or, si l'on ne disposait pas soi-même des textes en question, on ne comprendrait tout simplement pas. A ce compte-là, retournons au latin, lequel, au moins, possédait sa propre musicalité ! Quant à la musique elle-même, je veux dire les chants, c'est à pleurer. Les futurs prêtres, moi, je leur apprendrais d'abord à lire et à prononcer comme du monde. Ils vont parler toute leur vie à des fidèles captifs.

Cela dit, j'ai raison sur un point, j'en suis sûr : à force d'avoir joué avec les rites ; à force d'avoir « modernisé » les cantiques ; à force d'avoir suivi la mode ; à force d'avoir voulu se mettre à la portée et au goût du jour, on est tombé dans l'insignifiance et la gélatine. Personne n'est nourri et personne n'est content. L'organiste, cet après-midi, a voulu (j'imagine) suggérer le tremblement de terre dont parle Mathieu. Toujours est-il que ça s'est mis à siffler, cette machine-là, à gronder, à trembler, au point que j'ai cru, un moment, qu'il s'agissait du bruit d'une machine de voirie, quelque part non loin. Pendant ce temps-là, Jésus, sur la croix, entendait les ricanements de la foule. Même s'il n'était pas Fils de Dieu, il faudrait au moins convenir qu'il était terriblement seigneur. Je trouve qu'on n'insiste pas suffisamment sur le courage de Jésus, tout au long de sa vie publique et, notamment, durant la Passion. Je ne parle pas du courage des bêtes traquées ni même du courage du soldat surinjecté d'adrénaline. Je parle du courage longuement décidé, au sens où Jünger dit que vient parfois le moment où un homme agit non pas pour sa conservation, mais pour sa signification.

Ce qui m'étonne toujours, c'est de voir que personne dans le groupe que nous formons, ne fait le lien entre le mal, la souffrance et la liberté. S'il n'y avait que le chaud et le froid, les tremblements de terre et les inondations, les cyclones et les accidents mécaniques, pour faire souffrir les hommes, ils ne souffriraient pas beaucoup, tout compte fait. L'immense majorité des souffrances des hommes vient des hommes. Y compris la plupart des maladies.

Jésus a guéri des boiteux, des fiévreux, des paralytiques, des aveugles. Il a ressuscité quelques morts. Il aurait pu guérir tous les malades de Palestine. Tous les malades du monde, les malades de son temps et les malades à venir. Il est venu annoncer la bonne nouvelle aux pauvres. Aux pauvres hommes. Il n'est pas venu nous débarrasser de notre liberté. Autrement, il n'aurait pas eu d'interlocuteurs dignes de lui ; dignes de sa proposition qui est. « Accueillez-vous l'amour de Dieu ? » Et, afin que cet amour ne soit pas écrasant pour l'homme, il s'est anéanti. Et davantage anéanti dans son mémorial, l'eucharistie, que sur la croix elle-même. Sur la croix, comme dit saint Thomas d'Aquin, seule sa divinité était cachée ; dans l'hostie, son humanité même est cachée. En s'incarnant, il s'est fait homme ; dans l'hostie, il est poussière de blé.

Laissant à l'homme sa liberté, il n'a pas transformé la politique de son temps. Il ne transforme toujours pas la politique contemporaine. Il n'a pas aboli la bêtise.

Il a laissé César faire son César, Hitler faire son Hitler, Staline faire son Staline. Il a laissé son Église proposer misérablement son message. Bien par-dessus les comportements tordus de l'Église, par-dessus le césaro-papisme, les papes de la Renaissance, l'Inquisition, le mur que dresse présentement Jean-Paul II, il y a ceci : l'Église, c'est la coupe qui contient le sang du Christ. Brisez la coupe, vous perdez tout. Je tiens cette image de Gustave Thibon, dans *Au soir de ma vie*. L'homme a présentement 93 ans. Il est détaché de son détachement même. Il est catholique à part entière et libre comme un vieux chêne. Il ne s'embarrasse guère des querelles de théologiens. Moi non plus, faut dire ! Il n'est d'ailleurs pas délivré de l'angoisse devant la mort. Ben ! Ça serait un manque d'imagination, avant d'être une infirmité intellectuelle.

Ce matin, dans notre groupe, quelqu'un a dit (c'est un chirurgien) qu'il était pour l'euthanasie. Au dîner, je lui ai demandé des explications. J'ai vérifié, une fois de plus, que les hommes disent n'importe quoi. Les meilleurs hommes du monde ! Imaginez les charognes intégrales. Justement, je lisais récemment les *Propos de table de Hitler*. Cela se passait durant les années 1941-1942. Hitler était au sommet de ses succès militaires. Il organisait le monde pour 1000 ans. Il disait, par ailleurs, des choses fort justes. Des choses qu'il faudrait faire. En éducation, notamment. Le problème, c'est qu'il ne s'inquiétait guère de la liberté des personnes. Il avait d'ailleurs écrit dans *Mein Kampf* qu'il était venu pour libérer les hommes de leur conscience. Jésus n'est pas venu nous libérer de notre conscience. Quand on est l'Amour substantiel, quand on propose une alliance d'amour, on a besoin de la liberté de l'autre. Aimer, c'est rendre libre.

Détail : même si cela fait maintenant trois fois que je rencontre le même groupe, j'ai toujours de la difficulté à mettre un nom sur certains visages. Je demande à Arthur Tremblay : « C'est qui, celui-là, à gauche de X ? » Il répond : « Je ne sais pas. » Je fais le même exercice une couple de fois, avec d'autres membres du groupe. Même réponse. Au début de la réunion, je demande que chacun se nomme, et que l'on fasse circuler une feuille à cette fin. Élémentaire ! Le fait est que chacun s'estime connu de tous. Ou bien s'en fout. Je trouve quand même pénible de parler à quelqu'un, ou de l'écouter, dans un groupe restreint, sans savoir qui il est. Car, on parle toujours d'un lieu, d'un point de vue, qui est soi. Déjà que personne, ou presque, ne s'occupe de distinguer les concepts, qui sont la menue monnaie de nos échanges.

L'abbé Pierre Gaudet qui nous a donné les conférences d'aujourd'hui est l'ancien doyen de la faculté de théologie de l'Université Laval. Il me dit, à un moment donné : « Je vous dois mon décanat ». Je me demandais bien comment. Il m'explique : « Cette année-là, j'étais en ballottage avec Y. Or, vous aviez écrit un article féroce contre lui. J'ai passé là-dessus. » Je me souvenais très clairement de cet article, qui remonte à 1973 et qui avait été publié dans l'éphémère et (évidemment) défunt journal *À Propos*, piloté par le (futur et ancien) maire de Québec Jean Pelletier. Gérard Dion, Martin Blais, Marc-André Lessard, Julien Béliveau, Vincent Lemieux et moi-même y publions des billets hebdomadaires.

Ceci encore, qui a rapport avec le Vendredi saint. La pauvreté, l'anéantissement de Dieu, je l'ai vu à Jérusalem, dans la basilique du Saint-Sépulcre. Édifice délabré, sale, sans prestige. Les chats se promènent et miaulent durant les cérémonies. J'ai vu la chose, sans aucune espèce de scandale ni même d'étonnement, d'ailleurs. Je n'étais pas allé à Jérusalem dans l'espoir d'éprouver des émotions spirituelles.

Comparé à la mosquée d'Omar, qui domine la ville de son dôme et de son luxe, le Saint-Sépulcre est une risée. Une carte postale de Jérusalem vous montre la mosquée, mais non pas le Saint-Sépulcre. Justement, le Saint-Sépulcre, c'est le tombeau vide. C'est le signe, en creux de la résurrection.

À Rome, c'est le contraire. C'est le christianisme triomphant. Le christianisme d'après Constantin ; le christianisme de la Renaissance ; le christianisme de Pie XII, de Jean XXIII, de Paul VI ; de Jean-Paul II. Mais ici, il faut faire attention. Je viens de mentionner la Renaissance. Qui me dit où nous en sommes, présentement, par rapport au christianisme ?

Je suis en train de lire *Au soir de ma vie*, de Thibon. L'homme a 93 ans. Guitton a à peu près le même âge. Jünger est un peu plus vieux. Légaut est mort en 1990, à 86 ans. L'abbé Pierre, 81 ans, vient de publier son *Testament*. En ce qui me concerne, en tout cas, je n'aurai pas manqué de témoignages sur mon siècle.

Quant à Jean-Paul II, il paraît être l'homme qui se dépêche d'ériger des murailles contre l'invasion des barbares. Il parle contre la « culture de la mort ». Il prêche la culture de la vie, malgré la démographie galopante dans le Tiers-Monde. « *Choose life* », dit-il. Pas seulement pour vous autres, riches, mais pour tout le monde. L'Occident, exporte le travail dans le Tiers-Monde, en même temps que

les bombes, la pilule et les condoms. Parfait ! On peut très bien voir que le « petit Blanc » est foutu.

2 avril

Ces matins-ci, au cours de ma promenade matinale, je m'arrête près d'un regard placé le long du chemin, pour écouter le bruit de l'eau dans le tuyau d'écoulement. Ce bruit est agréable à la fin de l'hiver.

Visite inattendue de Denise Pothier. Nous passons une couple d'heures ensemble. Elle est infirmière de formation. Elle a vécu tout ce que vivent, ces années-ci, les êtres dans la trentaine : mariage, maternité, profession, divorce. Le lot humain.

Je ne pense pas que les êtres souffrent plus ou moins maintenant que jadis. Barabbas et les deux Larrons, et Judas ont porté le poids de la condition humaine. De même que le réfugié de Somalie ou de l'Ouganda. De même que ma mère et mon père. Proust disait : « Il en est de la vieillesse comme de la mort. Quelques-uns les affrontent avec indifférence, non pas parce qu'ils ont plus de courage que les autres, mais parce qu'ils ont moins d'imagination. »

Denise Pothier vient de publier un livre sur *Le soin du pied*. Ben ! Ça peut être davantage utile que la *Nausée* de Sartre. Le pied, c'est la liberté : la première de l'enfant ; la dernière du vieillard. Pour célébrer un vieux, on dit (on disait) : « bon pied, bon œil ». J'ajouterais bien, pour ma part : « bons concepts » !

3 avril

Pâques. Nous passons à l'heure dite d'été. J'avais tout prévu, il me semble. Mais j'ai failli passer tout droit. Je lisais le journal quand on est venu me dire que la messe commençait ! Je n'avais pas fait ma promenade quotidienne de ramonage. Je n'avais pas préparé le café, comme je fais d'habitude. J'avais projeté de m'habiller « en dimanche », de m'endimancher, comme on disait autrefois. Bernique !

Ce matin, je veux écouter du grégorien sur cassettes. Mais je suis incapable de lire et à plus forte raison d'écrire, en écoutant de la musique avec paroles. Surtout

du grégorien, ou les mots et les phrases sont tellement riches et construits. Je mets de la musique instrumentale.

Je suis seul dans cette immense résidence avec un confrère qui loge à l'autre bout, et que je croise une ou deux fois par jour. Nous nous débrouillons pour les repas. Ce régime me convient parfaitement. Le silence, ce dernier luxe, est total. Que veux-tu de plus, mon beau petit lapin en chocolat au lait ? En vérité, rien. C'est pas vrai. Il me manque de parler à un être. On n'a pas toujours un être devant soi. Au nom de quoi, d'ailleurs, aurais-je un être à ma disposition ? Suis-je à la disposition des autres ? Certainement pas.

Le Pape déclare qu'il a la conviction que la première annonce de la résurrection fut faite à Marie par Jésus lui-même. Les évangélistes ne font pas mention de la chose.

4 avril

Ce matin, j'entends le pluvier pour la première fois cette année.

J'ai passé la fin de semaine à préparer ma conférence que je dois donner le 13 avril devant les directeurs généraux des services de santé et des services sociaux du Québec. Le thème général du congrès : *L'éthique à l'heure des choix difficiles*. Je dramatise peut-être, mais je sens une responsabilité considérable du fait que je m'adresserai à une bonne partie des responsables de ce secteur, en cette période de sévères compressions budgétaires.

6 avril

Dans *Time Magazine*, photo de guerriers zoulous. Même costume, mêmes armes que dans les photos des revues missionnaires de mon enfance. La différence, c'est qu'il y a cinquante ans, ils ne représentaient pas une menace pour les Blancs.

7 avril

Ce matin, je rencontre assez longuement les deux principaux responsables du congrès des directeurs généraux en vue de ma conférence. Leur problème, c'est qu'ils ont à administrer une réforme administrative et non pas, comme c'était le

cas en 1970, à concevoir et à implanter une réforme généreuse, portée par la dernière houle de la Révolution tranquille.

11 avril

Les médias nous rapportent informations et photos touchant les récents massacres au Rwanda. On parle de milliers de morts atroces. Bon nombre de missionnaires québécois travaillent dans ce pays. J'en connais plusieurs. Je connais également quelques Frères maristes belges et rwandais. À l'automne 1982, j'avais passé quelques jours dans nos communautés de Butare, de Save.

On n'arrive pas à voir comment l'Afrique va se sortir du chaos. On n'arrive pas non plus à voir comment l'ex-Yougoslavie va se tirer d'affaire. Parallèlement, le Pape préside le premier synode des évêques africains. À quoi peuvent penser les évêques de ces pays ? Il est vrai que l'Église n'en est pas à ses premières secousses. On célèbre aujourd'hui la fête de saint Stanislas, évêque de Cracovie, mis à mort sur l'ordre du roi Boleslas, en 1079. Ce dernier, détrôné peu après, devint moine bénédictin et il fut, lui aussi, canonisé. Feuilletant mon missel, je vois que dans deux jours, ce sera la fête du pape Martin 1er (649 à 655). Il fut pris dans les querelles politico-théologiques de l'époque. On tenta de l'assassiner dans la basilique Sainte-Marie-Majeure. Finalement, on l'exila en Crimée où il succomba d'épuisement.

12 avril

Je termine de justesse mon texte pour la conférence de demain. Il est 16h45 quand je me rends à l'école pour faire des photocopies. Je n'ai même pas le goût de relire le texte une dernière fois, pour corriger les (inévitables) fautes de frappe. Je me couche tôt, sans souper. Je dors bien.

13 avril

Ce matin, je suis tendu, mais en bonne forme. La conférence passe bien, du moins je le pense. Mais comment savoir pour de vrai ? Comment savoir si l'on a

été de quelque utilité ? Quand on sait ce que coûte ce genre de rassemblement, on se sent obligé de contribuer à sa rentabilité !

14 avril

Enregistrement d'une émission de la série *Sur le bout de la langue*, à Radio-Canada. Je me retrouve à l'émission éliminatoire. J'ignorais que j'avais couru tout ce temps ! Le 1er septembre 1993, en effet, j'avais participé à une émission de la même série, avec, comme concurrente, Pascale Le François. Ce soir, je suis le concurrent de Jules Bélanger, ancien professeur de français au séminaire, puis au cégep de Gaspé. Je sors gagnant, mais il me manque une vingtaine de points pour participer à l'émission finale.

16 avril

Sortant de mon bureau, ce matin, vers 10h, j'aperçois un homme dans le hall d'entrée. Je lui demande si on lui a répondu. Il se présente comme venant de Saint-Hyacinthe ; il connaît les Frères Maristes. Il me nomme, sans raison aucune, l'évêque de Saint-Hyacinthe. Il veut parler à un Frère. Je lui demande de se retirer. Il s'indigne ; il invoque son appartenance à l'Église, le devoir des religieux de parler aux laïcs. Je connais la chanson.

Je ne sais jamais trop comment réagir devant ce genre d'exploitation. Je pense à ce Père du désert qui disait préférer se faire voler neuf fois par de faux pauvres, que de refuser une seule fois à un vrai pauvre. Une couple d'heures plus tard, je me souviens que le même homme s'était présenté en décembre dernier et m'avait chanté la même chanson. Cette fois-là, il m'avait parlé des Frères Maristes du collège Laval, de Mgr Turcotte, etc. Il m'avait soutiré 20\$. Ces 20\$ ne m'attendent pas au Paradis, car je ne les ai pas donnés de bonne grâce, mais pour me débarrasser de lui.

J'apprends aujourd'hui le décès (survenu le 10 avril) de Cyrias Ouellet, à l'âge de 88 ans. Un de nos premiers scientifiques modernes. J'apprends son décès par hasard : l'avis de décès est publié dans la page des petites annonces du *Devoir*. Disons d'abord que je le croyais mort depuis longtemps. Notons ensuite que les journaux ont consacré cent fois plus d'espace au suicide de Kurt Cobain, chanteur

du groupe Nirvana. Voilà bien un signe entre mille de la culture médiatique et de la culture contemporaine.

Culture médiatique, je veux dire : influence de la musique et son écho dans les médias. Culture contemporaine, je veux dire : un chanteur comme Kurt Cobain a rejoint un plus grand nombre d'êtres que Cyrias Ouellet. Qui a été le plus constructeur ? Cyrias Ouellet. Qui a davantage enregistré, annoncé et entretenu la sensibilité contemporaine ? Kurt Cobain. Avant les sismographes, les poules annoncent les tremblements de terre.

Je tape tous mes textes moi-même. J'ai vingt fois l'occasion de me relire. Or, une fois un texte imprimé et photocopié, si je le relis, je trouve toujours deux ou trois fautes de frappe, de fond, de sens. Est-ce un effet du vieillissement ?

Influence de la télévision. Les anciens élèves du Campus Notre-Dame-de-Foy honoraient ce soir deux de leurs professeurs des premières années. Les organisateurs avaient choisi la formule dite du « bien-cuit », popularisée par l'émission *Le Club sandwich*.

19 avril

Les dix auteurs le plus souvent cités dans les programmes, les études, les recherches dans le secteur des humanités sont (par ordre) : Marx, Lénine, Shakespeare, la Bible, Aristote, Platon, Noam Chomsky, Freud, Hegel, Cicéron. (*The Economist*, 9 avril 1994) Dans le numéro du 5 février, j'avais noté qu'il y a présentement 6 000 langues vivantes dans le monde, mais que la moitié d'entre elles sont appelées à disparaître d'ici un siècle, faute de sujets porteurs.

Vol de près de quatre millions de dollars au quartier général de l'ONU, à Mogadiscio. Les lieux étaient censément protégés par une haute muraille, et sous surveillance armée. Ironie de cette situation où le puissant est roulé par le petit.

22 avril

Séance de travail avec Arthur Tremblay et François Caron. Jean-Noël Tremblay ne peut venir aujourd'hui. C'est notre quatrième séance sur le même sujet : école et emploi. Nous avons bien du mal à trouver l'angle d'attaque.

Depuis maintenant un an, nous avons dû tenir une bonne quinzaine de séances ensemble, sans compter les réunions intercalaires que je tiens avec François. Nous abordons des sujets complexes et il n'est pas facile, à quatre, d'arriver à des positions communes.

La structure de nos rencontres est toujours la même : trois heures de discussion autour de la table de travail, puis nous poursuivons nos échanges sur diverses questions, généralement d'ordre politique, tout en prenant un apéro prolongé. Ensuite, nous soupçons de viandes froides et de fromage. La fin de la rencontre est à « aire ouverte », mais nous avons comme règle de commencer à 14h précises. Nous avons également comme règle de rédiger un texte en vue d'une publication dans un journal. Jusqu'à maintenant, *La Presse* nous a accordé une généreuse hospitalité.

23 avril

Mort de Richard Nixon.

Il neige une partie de la matinée. Notons cela contre ceux qui diront que ça n'est jamais arrivé ! Qu'est-ce qu'on a fait au bon Dieu !, qu'il s'agit de l'effet de serre, etc.

À propos des récents massacres au Rwanda et en Afrique du Sud, je me rends compte qu'indépendamment des informations dont les médias nous inondent, le fait pour moi d'appartenir à une communauté internationale contribue à me sensibiliser aux événements qui surviennent dans ces pays.

Ainsi, la dévaluation du franc camerounais n'aurait sans doute pas retenu mon attention si je ne connaissais personne au Cameroun. Mais les Frères Maristes y tiennent deux collègues. Idem pour le Rwanda : j'y suis déjà allé ; je connais des Frères belges, rwandais et zaïrois qui y travaillent ; j'ai séjourné brièvement dans plusieurs de ces établissements.

Dans le courant de l'après-midi, je visite *l'Expo-Sciences* qui a lieu au Campus Notre-Dame-de-Foy, cette année. C'est merveille de voir l'application et l'ardeur que ces jeunes du secondaire, pour la plupart, mettent à expliquer leurs montages, leurs expériences, leurs anticipations. Je remarque le nombre important de visages asiatiques. Je note aussi que trois thèmes principaux reviennent : l'informatique, la

santé, l'écologie. En vérité, l'informatique est presque partout comme support, sinon comme objet même des montages ou des expériences. Il est rafraîchissant de prendre contact avec l'effort et la conscience de ces jeunes.

En fin d'après-midi, je reçois la visite d'un jeune journaliste pigiste, Luc Dupont, qui travaille notamment au journal *Le jeune débrouillard*. Il se trouvait de passage à l'occasion de *l'Expo-Sciences*. Il a formé le projet d'écrire une quinzaine de portraits d'artistes ou d'écrivains qui, d'après lui, ont contribué à maintenir ou à former l'identité québécoise. Il a déjà publié quelques articles sur Gabrielle Roy. Il envisage de rencontrer Jean Lemoyne, Guy Maufette, etc. Il me parle aussi de Fernand Dumont, Pierre Vadebonceur, Pierre Perreault. Une histoire à suivre, comme on dit.

D'emblée, le jeune homme, après m'avoir dit qu'il me lit depuis son passage au cégep, me parle de *La mort d'un seigneur*. Ce texte a été publié en 1971.

27 avril

Cet hiver, le sol a gelé en profondeur. C'est ce matin seulement que je vois les premiers vers de terre. Je mentionne la chose au déjeuner. Quelqu'un me dit : « Les hirondelles ne tarderont pas. » Effectivement, dans le courant de la matinée, je vois les premières hirondelles bicolores.

Salon du livre. À 16h, entrevue d'une vingtaine de minutes à Radio-Canada, avec Laurent Laplante. Il utilise la technique journalistique de la citation hors texte. Il dit : « À telle page, vous écrivez ceci ou cela. » Il me revenait de situer la citation dans son contexte ou bien de m'expliquer plus longuement sur le sens de telle ou telle notation. Par exemple : « la démocratie, c'est le règne de la quantité. » En l'occurrence, contexte il y avait !

Durant la séance de signature, au kiosque des Éditions du Boréal, je parle un bon moment avec Henri-Paul Cunningham, professeur de philosophie à l'Université Laval, auteur de *Les impasses de la raison*, livre que j'ai lu et qui m'avait plu.

Je rencontre une ancienne élève du Campus des années 1972-73. Elle est professeuse depuis une vingtaine d'années, dont une dizaine auprès des enfants handicapés du Centre Cardinal-Villeneuve. Je reconnais son visage et sa voix, mais je n'aurais pas su mettre un nom sur ce visage. Elle me présente son ami. Plus per-

sonne ne dit : mon mari, ou mon épouse. Les deux voyagent beaucoup, notamment en Allemagne. L'homme parle couramment l'allemand. L'été prochain, ils se proposent de rencontrer Eugen Drewermann, dont nous parlons assez longuement.

Ils sont tous les deux dans la petite quarantaine. Très inquiets de l'allure que prennent les choses en éducation, en religion, en politique. Je peux concevoir que l'on pouvait éprouver ce genre de sentiment au début de la Réforme. Ils me parlent d'une interview à la télévision française de Drewermann avec Paul Valadier, ancien directeur de la revue *Études*. Valadier vient de publier *Éloge de la conscience* (Seuil, 1994). Le champion de la conscience contre le champion de l'inconscient. En cours d'émission, l'animateur a demandé à Valadier : « Mais n'avez-vous pas été viré de la revue *Études* ? » Je n'ai pas vu l'émission en question. J'imagine que Valadier a répondu comme savent le faire les jésuites. Généralement, en posant une autre question ?

Il a plu une partie de la journée. Le jeune chauffeur de taxi qui me ramène me dit : « Tiens ! le soleil se lève juste avant de se coucher. »

Une femme me dit qu'elle m'a défendu, dans une assemblée de féministes où j'avais été pris à partie à cause de l'article que j'avais publié dans *La Presse* après la tuerie de Polytechnique.

« *The boatpeople are waking up to the fact that they are yesterday's news.* » (*Time Magazine*, 2 mai 1994) Des milliers de ces réfugiés seront bientôt forcés de retourner au Viêt Nam. Les camps d'accueil des Philippines ou de Hong Kong ne veulent plus les garder. Par ailleurs, l'effet de pitié (ou de culpabilité) des autres pays, dont le Canada, ne joue plus en faveur de ces réfugiés. Près d'un million de ces « *boat people* » ont pourtant été acceptés depuis le grand exode de 1975. L'article se termine sur la remarque suivante : « *No good deed ever goes unpunished.* »

28 avril

Quand on perd le sentiment d'appartenance à une communauté (famille, ville, nation), on cherche à mousser son identité par l'affirmation de sa différence. Lors de la dernière parade annuelle des Irlandais, à New York, les homosexuels voulaient participer, badine au vent. Le cardinal O'Connor s'est objecté. Il s'agissait

de la parade des Irlandais, non pas de la parade des Irlandais battus, masturbateurs, ivrognes, chauves, roux, cadres, chauffeurs de taxi. Sinon, à quoi bon faire une parade d'Irlandais ?

« Il est vain de compter sur le semblable et de lui traîner un semblable à dé-sennuyer. Cette vue glace les courages. Non, c'est de soi qu'il faut être heureux. Et la seule crainte de ne l'être pas assez est un grand malheur. Toutefois le plus grand malheur de notre condition moyenne est la résolution de ne pas être heureux ; c'est une précaution hautaine. » (Alain)

Si la procréation des enfants est la fin principale, sinon exclusive, du mariage, le couple, du fait de l'augmentation de l'espérance de vie, serait en déficit de finalité depuis plusieurs décennies !

Je connais un être qui lit très peu, même pas les journaux, qui gagne sa vie depuis plus de trente ans ; qui est célibataire. Cet être est aussi heureux qu'on peut l'être ; en tout cas, on ne l'entend jamais se plaindre. Cet être est secourable ; il est entouré d'amis des deux sexes ; il aime recevoir dans sa maison et on aime le recevoir. Dans son travail, il est efficace et plus qu'efficace : il est un recours, un auxiliaire. Avec lui, on peut aborder utilement n'importe quelle question. Je veux dire : parler avec profit des problèmes de la société et des siens propres. Je répète que cet être lit très peu ; il n'a donc pas été dispensé de penser pour avoir trop lu. Il n'est pas le genre à citer Alain, Bernanos, Jünger, la Bible, à tout propos. Ajoutons qu'on ne lui connaît pas d'ennemis et qu'il ne nourrit aucune animosité envers personne. Il ne s'agit pourtant pas d'une belle âme, ni d'une tête heureuse, ni d'un dévot. Il s'agit tout simplement d'un être harmonieux et bon. Il s'agit de mon contraire.

29 avril

Les juifs. « *La Bible* : le secret de famille inavouable de l'humanité. Pensée de l'avenir, pensée de la Promesse. [...] Que resterait-il de la culture qui est la nôtre si l'on enlevait ce trésor caché dans notre armoire ? Imaginez que l'œuvre de Rembrandt soit exposée sous nos yeux et que l'on ne sache rien de Bethsabée, de David, de Salomon, que resterait-il de son œuvre ? Tout l'art, la peinture, la musique deviendrait aux quatre cinquièmes indéchiffrable. » (Jean-Pierre Faye et Anne-Marie

de la Vilaine, *La déraison antisémite*, dialogue su. l'histoire et l'identité juive, Actes Sud, 1994)

Je réponds amèrement que ce que les auteurs imaginent est arrivé. Pour la plupart de ceux qui ont 30 ou même 40 ans aujourd'hui, l'œuvre de Rembrandt est indéchiffrable, car elle dépend des références que les auteurs en question invoquent. Et quand Eugen Drewermann aura fini de délayer les Écritures dans les mythes égyptiens et asiatiques, c'est la judéité elle-même qui sera devenue indéchiffrable.

Les émotions pétrifient la conscience ; elles la pulvérisent. (Pulvériser : réduire en poussière.) Il n'y a pas d'incohérence à employer les verbes pétrifier et pulvériser, en l'occurrence. Les deux mots renvoient à l'idée de « Pierre ». Cohérence des métaphores : premier secret de l'écriture. Le second : le bon usage des prépositions, particulièrement difficile pour les Québécois francophones, à cause de l'environnement anglais dans lequel nous baignons.

Le Pape vient de subir un autre accident. Il s'est cassé le fémur en glissant au sortir du bain. Signe de fatigue bien plus que de vieillissement. C'est la sixième fois que ce Pape est hospitalisé.

Souper-bénéfice de la Fondation du Campus Notre-Damede-Foy. Conférence d'ouverture de Pierre Péladeau, sur le thème : *Le Québec, une puissance économique*. M. Péladeau raconte à grands traits son aventure d'entrepreneur. Il mentionne qu'il dirige un holding qui emploie quelque 20 000 employés et dont le chiffre d'affaires s'élève à plus de trois milliards de dollars. Il ne tient évidemment pas un discours humaniste ni non plus académique. C'est davantage sa personnalité que ses propos qui passent la rampe, quant à moi, en tout cas. On ne peut pas dire non plus qu'il parle un français qui est à la hauteur de ses convictions nationalistes. Mais l'homme est sans prétention comme sans complexes.

La soirée était sous la Présidence d'honneur de Mme Paule Gauthier, ex-présidente de l'Association du barreau canadien. Elle prononce un discours d'une haute élévation morale et culturelle.

30 avril

Séance de signatures au Salon du livre. Entrevue pour une station de radio communautaire, et deuxième séance de signatures. En fait, durant l'heure et demie de ma prestation, je ne dédicace qu'un seul exemplaire ! Par contre, je dédicace deux ou trois exemplaires des *Insolences* que me présentent des visiteurs.

1er mai

Messe du jour. Paul avait participé au meurtre d'Étienne. Converti peu après, il annonce Jésus-Christ à Jérusalem. « Les Juifs cherchaient à le tuer. » (Actes, 9, 29) On a du mal à imaginer un milieu aussi passionné en matière religieuse. Jérusalem n'était quand même pas une grande ville. Physiquement, c'était un espace restreint. Il ne devait pas être facile, pour les premiers chrétiens, de vivre dans cette ville, où un des leurs était massacré tous les deux ou trois mois.

« Les anciens Perses débattaient toutes choses à deux reprises : une première fois quand ils étaient ivres, et une seconde fois quand ils étaient sobres. » (Hérodote, *l'Enquête*, 1, 133).

Il faut se mettre à l'abri de Dieu, non pas au sens où l'on dit : se mettre à l'abri de la pluie ou du froid, c'est-à-dire se protéger contre Dieu. Il faut se mettre à l'abri de Dieu comme un enfant se met à l'abri de sa mère.. Dans la confiance totale, en deçà et au-delà de tout raisonnement, de toute « critique ». Je dis « critique » ; je veux dire : raisonnement. « Il n'y a rien de si conforme à la raison que ce désaveu de la raison. » (Pascal)

2 mai

Les goélands, le matin, font une musique rouillée. Les quelques vers qui s'engagent sur l'asphalte ne font pas vieux os. De toute façon, ce sont des invertébrés.

« L'histoire de l'Église doit être proprement appelée l'histoire de la vérité. » (Pascal)

Montaigne : « J'écris mon livre à peu d'hommes et à peu d'années. Si c'eût été une matière de durée, il eût fallu commettre à un langage plus ferme. Selon la

variation continue qui a suivi le nôtre jusques à cette heure, qui peut espérer que sa forme présente soit en usage, d'ici à cinquante ans ? Il écoule tous les jours de nos mains et depuis que je vis s'est altéré de moitié. Nous disons qu'il est à cette heure parfait. Autant en dit du sien chaque siècle. Je n'ai garde de l'en tenir là tant qu'il fuira et se difformera comme il fait. C'est aux bons et utiles écrits de le clouer à eux, et ira son crédit selon la fortune de notre État. » (*Essais*, t. 3, chap. 9)

Montaigne pratiquait l'orthographe phonétique pour son usage personnel. De toute façon, il est très difficile de lire Montaigne aujourd'hui, même dans une édition rafraîchie. Dans la version originale, il est pratiquement incompréhensible. Or, Montaigne était un contemporain de Jacques Cartier. Les *Essais* ont été publiés en 1588. Pascal entreprit de classer ses pensées en 1658. À soixante ans de distance, Pascal fixait le français. Il est encore parfaitement lisible. Tandis que Montaigne, même dans une édition rafraîchie, accompagnée de nombreuses notes en bas de pages, est d'une lecture malaisée. Il doit, littéralement, être traduit en français contemporain.

3 mai

Dîner avec Jacques Godbout et son assistante, Louise Héroux. En novembre dernier, Jacques Godbout m'avait fait part, rapidement, d'un projet de film pour l'ONF Nous en avons reparlé à Hull. (Cf entrée du 27 mars) Depuis, le projet a évolué ou, plutôt, il a été écarté par un autre projet. Il s'agirait maintenant d'une série de quatre épisodes d'une heure chacun, où il serait question de retracer l'histoire du français, vue du Québec, et en collaboration avec la France. Dîner très animé, stimulant, décontracté. La jeune chercheuse est une « décrocheuse » qui m'a tout l'air de s'être très bien passée de l'école qui est la nôtre. Mais on ne peut pas extrapoler son cas à l'échelle d'une société. On n'a pas le droit d'organiser le naufrage pour se donner le plaisir d'identifier les meilleurs nageurs.

Pendant que nous dînions, Denis Vaugois arrive à l'improviste à notre table. Cet homme, en ce qui me concerne, n'a jamais changé d'attitude : fonctionnaire, ministre, ex-ministre. Envers moi, il n'a pas changé. Quant à la nouvelle forme que prendra ma carrière cinématographique, on verra.

Note postérieure (29 mars 1996) : C'est tout vu ! Je n'en ai jamais plus entendu parler.

Durant le dîner, en tout cas, j'ai eu l'occasion de raconter ce que j'écrivais hier sur le français selon Montaigne. Confirmation imprévue de l'utilité de tenir journal. Cela permet, par exemple, de parler avec précision d'une question, elle-même imprévue, avec le mot à mot et les dates exactes. Personne n'est tenu de savoir ce genre de chose, mais le fait de les savoir ne nuit pas. Il n'y a pas d'ignorance utile.

Hier, j'apprenais la mort de la mère de Jean-Claude Béland, professeur au Campus Notre-Dame-de-Foy depuis vingt ans. Homme admirable de compétence, de fiabilité, de discrétion. Sa mère avait 91 ans. Il s'en occupait depuis toujours, si je peux dire. Notamment depuis une vingtaine d'années, alors qu'elle était très malade, en perte totale d'autonomie. Cet homme a fait cela pendant vingt ans, sans que rien ne paraisse. Tout aussi disponible pour son travail qu'il l'était chez lui, pour sa mère. Les médailles sont rarement accrochées à la clavicle des vrais héros.

Parlant de médailles, dans les journaux d'aujourd'hui, on donne la liste des cinquante personnes les plus influentes au Québec. En queue de liste, Dominique Michel. Au quarantième rang, Pierre Foglia. Au sixième rang, Pierre Péladeau. Le juge en chef de la Cour suprême est au treizième rang. Ce classement-là vaut ce que valent les instantanés : ils reflètent un instant, une posture, une position.

Quant à moi, j'aurais inscrit Lise Payette, Claire Lamarche et Janette Bertrand sur la liste. À l'heure qu'il est, ces trois femmes ont plus d'influence que l'épiscopat. J'aurais placé Foglia plus haut. Je ne parle pas, ici, de mes propres préférences ; je parle de ma perception des choses.

La véritable influence, c'est l'influence de telle mère, tel père, tel professeur. Je me donne l'occasion de mentionner Clément Olivier, qui vient de publier *L'amour assassin*, chez Stanké, qui relate son expérience de médecin auprès des sidatiques. C'est un ancien élève du Campus Notre-Dame-de-Foy. Il parle avec éloge de deux ou trois de ses maîtres. Ceux-ci, par ailleurs, se souviennent de lui avec honneur. J'ai toujours refusé de tirer gloire des anciens élèves. Les anciens élèves sont ce qu'ils sont devenus, eux. Qu'ils aient de la reconnaissance, cela les regarde. Il ne faut pas exagérer sa reconnaissance. Pour la même raison, il ne faut pas exagérer son ressentiment. Il faut seulement honorer sa propre liberté. Et bénir

le Seigneur de nous avoir créés, qui était, me dit-on, une des oraisons jaculatoires préférées de sainte Claire d'Assise.

Reçu aujourd'hui mes droits d'auteur pour *Journal d'un homme farouche*. J'ai déjà écrit que l'on devrait payer des droits de lecteur. Un lecteur achète votre livre. Il en a pour son argent, ou bien il ne retire rien de sa lecture. En la matière, qu'est-ce qu'en avoir pour son argent ? C'est avoir été aidé, secouru, confirmé par sa lecture. Distrain, aussi. Mais alors, il ne faut pas que ça coûte plus cher qu'un San Antonio. Un bon lecteur, donc, devrait pouvoir dire à l'auteur ; « J'ai bien aimé votre dernier ouvrage. J'en fournis la preuve en ceci ou en cela. Versez-moi mes droits de lecteur. ». Il resterait à trouver la mécanique appropriée.

François Caron m'appelle ce matin pour savoir si nous tenons salon vendredi prochain. Je lui dis que oui. J'ajoute que j'ai une conférence demain, à Hull. François se présente toujours, à nous, comme rentier. Je lui dis : « Toi, tu es rentier ; moi, je suis conférentien » Un jeu de mots comme ça, ça se place dans un REER !

4 mai

Départ pour Hull, par train, à 10h40. Arrivée à Ottawa à 16h50. Ma conférence est à 19h30. J'ai le temps de prendre une douche à l'hôtel et de souper en vitesse. La conférence est organisée par les Services à la collectivité de l'Université du Québec à Hull. On m'avait demandé de traiter le sujet l'école et la famille. L'auditoire est composé d'une soixantaine de personnes. C'est plus que je n'aurais pensé, vu qu'il fait très beau. Je rencontre un professeur de l'université, Flamand d'origine, qui a commencé sa carrière à l'externat classique d'Alma, l'année même où je partais pour Rome.

En route, je commence la lecture de *Fonctionnaires de Dieu*, d'Eugen Drewermann (Albin Michel, 1993). Une brique de 747 pages, grand format, dont près de cent pages de notes en petits caractères.

Retour, le lendemain, par Via Rail. Départ d'Ottawa à 10h ; arrivée à Sainte-Foy, à 16h30. Le train a trois quarts d'heure de retard, à cause de travaux sur la voie. C'est pas demain qu'on aura le TGV dans le corridor Québec-Windsor. Sur le billet, il est écrit : « Pour le confort de nos voyageurs, tous nos trains sont non-fumeurs ». Puisque c'est écrit ! Mais tout le long du voyage, une couple d'enfants

font un train d'enfer. Les parents sont là ; ils ont payé leur siège ; le wagon tout entier appartient à leurs enfants. Pour le confort des voyageurs.

6 mai

Séance de travail avec Arthur Tremblay, Jean-Noël Tremblay, François Caron. Notre sujet, depuis quatre séances, c'est : l'école et l'emploi. Je ferai une dernière proposition de texte et si le pain ne lève pas, je laisse tomber.

9 mai

Première séance de travail avec Jean-Paul Tremblay, Bertrand Fournier, Marc-Adélar Tremblay. Nous envisageons de rédiger une manière de manifeste sur l'identité québécoise. Au nom de quoi je m'embarque tout le temps ?

10 mai

Éclipse de soleil. Le ciel est dégagé, mais ici, à Québec, l'éclipse n'est guère sensible. C'est à peine si je remarque un léger obscurcissement.

J'avance dans ma lecture de *Fonctionnaires de Dieu*. Ses descriptions de cas correspondent à mon expérience en bien des points. Compte tenu de mon enfance et de la formation » reçue au noviciat surtout, je me dis que je pourrais être pas mal plus fou que je ne le suis !

11 mai

Soleil splendide, ce matin. A 5h30, il était tout rond, juste au-dessus de la tête des arbres, comme pour signifier que son éclipse d'hier ne l'avait pas gêné.

Je plonge dans la lecture de *L'amour assassin*, de Clément Olivier (Stanké, 1994). Témoignage accablant et tonique, tout ensemble. Superbement écrit. On ne rencontre pas souvent un livre d'une telle maturité spirituelle et humaniste.

L'inconscient. À force de se faire dire que l'inconscient explique tout, on devient agacé. Bon ! Drewermann nous dit que la clé de tout est dans l'inconscient ; lui-même est psychanalyste. Il s'explique le monde, la littérature universelle, la

Bible à la lumière de l'inconscient. Je répugne à accorder plus d'importance à mon inconscient qu'à mon conscient. Je démêle depuis longtemps certains de mes (longs) comportements ; je sais qu'ils furent des manifestations de mon inconscient. Justement, je démêle la chose depuis longtemps. Par ailleurs, j'ai connu une bonne douzaine d'individus (d'aucuns, il y a plus de quarante ans), qui se sont fait psychanalyser plus ou moins longuement, qui ont entrepris des études dans ce domaine, qui sont devenus praticiens de ce métier. Bon nombre d'entre eux ne sont pas plus drôles qu'ils étaient avant leur cure ; d'autres ne semblent guère avoir développé une quelconque sensibilité aux autres. Je me souviens d'une doctoresse en psychologie : elle n'avait pas sa pareille pour parler de corde dans la maison d'un pendu.

Clément Olivier, dans son livre, rattache les cas qu'il présente aux traumatismes de l'enfance. Je me demande s'il existe des enfances sans traumatismes. Ce que je vois bien, par contre, c'est des êtres sans lucidité sur eux-mêmes. Des êtres qui ne se nomment pas. Et qu'il serait trop cruel de nommer, eux-mêmes à eux-mêmes. Le recours à l'inconscient permet de faire l'économie du Malin. Disant cela, je m'enferme dans le « raisonnement » de Drewermann : le Malin, c'est l'inconscient ! Quant à moi, je crois que c'est Satan.

Note postérieure

Dans *The New Republic* du 29 janvier 1996, je lis une recension du volume de Andrew Delbanco (Farrasm Straus and Giroux) intitulé : *The Death of Satan. How Americans Have lost the Sense of Evil*. Le mal est devenu une simple malchance d'ordre sociologique ou biologique. La perte du concept même de péché est la grande catastrophe contemporaine. *Evil ends when the movie ends*. Et maintenant, un mot de notre commanditaire !

12 mai

Je lisais l'information suivante dans Le Devoir du 10 mai « Deux religieux français, le Père Henri Vergès et Sœur Paule-Hélène Saint-Raymond ont été tués quelques heures après la marche pour la réconciliation nationale d'Alger. » J'apprends aujourd'hui, par un communiqué officiel de la communauté, que le Père

Vergès est, en fait, un Frère mariste qui exerçait son apostolat à Alger depuis 1969. Il avait été envoyé à Alger à l'âge de 39 ans. Il avait appris l'arabe et même demandé la nationalité algérienne. Il avait toujours travaillé auprès des plus pauvres. Il a été assassiné par deux jeunes islamistes. Il avait 64 ans.

À propos de Drewermann : la psychanalyse, un psychanalyste, un psychologue, un psychothérapeute ont toujours raison. La toile d'araignée est sphérique. Si tu oublies ton parapluie chez l'épicière, ça signifie quelque chose ; si tu ne l'oublies pas, ça signifie encore quelque chose. L'araignée de l'inconscient finira par te dévorer, petit moustique du conscient, sous anesthésie locale, une heure à la fois. Car, ou bien t'as été battu, enfant, par ton père ou par ta mère, et alors, t'es traumatisé. Si t'as pas été battu, t'aurais dû l'être. Et voilà pourquoi t'es homo, lesbienne, macho, rose, divorcé, célibataire, ivrogne, militaire ou fonctionnaire de Dieu.

Selon Drewermann, tous les clercs (prêtres, religieux, religieuses) doivent leur vocation à leur inconscient ; un inconscient suralimenté par la doctrine de l'Église catholique. Et lui, Drewermann, a-t-il été battu, juste assez, pas assez ? Sa phase orale, sa phase anale, ça s'est arrangé comment ? Faut-il reprendre la vieille plaisanterie devant laquelle Koestler ne reculait pas : « La psychanalyse, c'est une maladie qui se prend pour sa guérison » ?

Sed contra : Drewermann a parfaitement raison dans sa description des êtres étriqués, pognés, sous-humains qui sont le produit des séminaires ou des communautés religieuses. Étriqués, ravagés, quand ils ne sont pas dangereux et, surtout, terriblement jugeurs. Sortant de la lecture du livre de Clément

Olivier, je vois bien le lien entre les traumatismes de la prime enfance et les comportements suicidaires ou pervers (ou les deux) des cas qu'il présente.

Je reproduis ici ma lettre à Clément Olivier.

Le 15 mai 1994

Monsieur Clément,

J'ai lu votre livre pratiquement d'une traite, ce qui est trop vite. Auparavant, je l'avais prêté à un confrère, qui a fait la même chose et ce dernier l'a passé à un autre confrère, qui l'a lu en une soirée et une nuit.

Disons pour commencer (et à la suite des recensions que j'ai lues) que l'écriture est très belle. Pleine de trouvailles. Un exemple : « La mère et le mur ne font qu'un. » (p. 24) Quoi dire ensuite, après cette descente aux enfers, même s'il s'agit d'une descente vicariale, et accompagnée ? La misère de l'homme est insondable.

Les pages où vous décrivez votre propre rupture sont d'une grande profondeur et d'une grande sobriété. « Quand mon cœur a eu fini de donner, mon corps a pris la relève. Jusqu'à ce qu'il craque. »

Au sortir de cette première lecture, je reste avec une question : dans la description des cas que vous avez retenus, vous établissez un lien très fort entre les traumatismes de la prime enfance et le sida. Johanne de Montigny reprend la chose à sa façon : « Mourir donc pour être aimé. Non pas mourir d'amour, mais bien mourir pour enfin être aimé. » Je ne veux pas faire de la « psychanalyse du dimanche », mais enfin, je n'entre pas facilement dans l'explication par l'enfance ou encore : l'explication par l'inconscient. Et comme je suis présentement en train de lire *Fonctionnaires de Dieu*, de Drewermann, je résiste davantage. On pourrait m'objecter : C'est justement la preuve !

Vous connaissez la blague : si on oublie son parapluie chez l'épicière, ça veut dire quelque chose ; si on n'oublie pas son parapluie chez l'épicière, ça veut encore dire quelque chose. Quand tout veut dire quelque chose, plus rien ne veut rien dire. Et alors, trois pieds de béton sur l'inconscient et les mythes pharaoniques, et ne jurons plus que par le conscient et les Évangiles.

En fait, je me dis souvent qu'avec l'enfance que j'ai eue et la formation du noviciat par-dessus, je pourrais être pas mal plus fou que je ne le suis. J'arrive mal à formuler la difficulté que j'éprouve. D'une part, je ne nie aucunement l'influence de l'inconscient dont je crois savoir qu'il se forme durant la prime enfance et peut-être même dans le sein de la mère. Disant cela, j'écarte toute la question de l'héritage proprement génétique. Avec la loterie génétique, cependant, on est dans la chimie, donc dans l'expliqué ou dans l'explicable à venir. D'autre part, je ne peux pas expliquer la misère ou la perversité de l'homme uniquement par les influences fondatrices d'un être, d'un psychisme. Non seulement le mal existe (c'est assez une évidence, merci !), mais le Malin existe. « Yahvé dit au Satan : « D'où viens-tu ? » Le Satan répondit à Yahvé : « De rôder par la terre et d'y circuler » (Job, 1, 6-7) Et Malraux : « Avec les camps d'extermination, Satan a reparu sur le monde. » Et au Rwanda ?

Sur un registre plus proche du vôtre, Saint-Exupéry disait : « Celui qui n'est pas considéré, il tue. » Je me suis déjà permis de modifier cette remarque : s'il est fort, il tue ; s'il est faible, il se tue.

Stefan Zweig, dans *La fin d'un monde*, décrit les ravages et la terreur de la syphilis dans la Vienne brillante et décadente de la fin du 19^e siècle.

À ce moment-là, et jusqu'aux antibiotiques, la syphilis était bien comparable au sida des années 80 jusqu'à maintenant. Avec cette différence, toutefois, que la civilisation s'est fragilisée, depuis, à tous égards, puisque l'on peut attraper le sida à l'intérieur même des applications de la technologie. Cf. votre chapitre *À cœur ouvert*. Le mal est l'ombre portée du bien. Plus haut l'arbre, plus longue l'ombre.

Dans vos remerciements, vous mentionnez Adèle Lauzon. Je l'ai rencontrée à Alma, à l'automne 1960. Elle travaillait alors pour le magazine *MacLeans*. Depuis, je ne l'ai revue qu'une fois, un peu comme je vous ai vous-même revu, c'est-à-dire dans des circonstances mondaines. Je souhaite que nous puissions nous revoir plus sérieusement, vous et moi. Mais je suis farouche. Farouche tant qu'on voudra, j'avais formé le projet de vous saluer au Salon du Livre de Québec, comptant sur le hasard des horaires. Le hasard fait les choses aussi bien que les *planificatores magnifici* !

Merci d'avoir été ce que vous êtes pour les sept cents morts que vous avez accompagnés, alpiniste des abîmes, encordé à l'ancre d'espérance. On appelait ainsi, l'ancre la plus forte des voiliers d'autrefois. Pion j'étais, pion je mourrai. Cochon aussi, comme dit Céline dans son *Voyage au bout de la nuit*.

Je n'ai pas répondu à Mme Margot Verdy, qui m'invitait à sa table, à tout hasard, et où elle disait que j'aurais l'occasion de vous rencontrer. Je me risquerai peut-être à donner suite, un bon jour. Le problème est que je suis toujours de passage à Montréal, entre deux autobus. Et puis, je fume, entre autres. Et j'ai toujours un peu peur de me retrouver avec un groupe d'écolos-granolos-fibreux.

Note postérieure

J'avais informé Clément Olivier que je lui écrivais. C'est fait. Je n'ai reçu aucune réponse. Mon idée, c'est qu'il n'a pas aimé mon dernier paragraphe. N'importe ! Faut s'annoncer.

Les animaux ne font pas tant de chichi à propos du sexe. Il est vrai que les animaux n'ont pas eu d'enfance, au sens où la psychanalyse parle de l'enfance, et ils vieillissent autrement mieux que les hommes. Il faut être un bon connaisseur des chevaux, par exemple, pour distinguer un cheval de cinq ans d'un cheval de vingt ans. Distinguer à vue, je veux dire. Il est plus facile de distinguer un homme de quarante ans d'un homme de vingt ans. Ne disons rien des femmes. Elles ont tous les moyens de ne pas blanchir, par exemple. Mais, flambez-les tout nus,

hommes et femmes. Pas besoin de les faire courir ou de les faire tramer une charge en montant une côte. Mauriac disait : « L'amour exige la sainteté des corps. »

L'explication, ce n'est pas l'inconscient, c'est précisément le contraire : c'est la conscience, c'est-à-dire la liberté. La vérité, c'est que l'homme est blessé dans sa nature même. Dans la limitation de son être. Le péché originel, c'est une évidence. Le mot sexe, par exemple (ce qui ne laisse pas beaucoup de monde en dehors) veut justement dire : division. Le mot diable, aussi. En latin, *diabolum* et *symbolum* sont deux mots contraires. Le diable sépare ; le symbole rassemble. Le génie de l'Église catholique, c'est d'avoir assumé tous les symboles de l'humanité. Là-dessus, Drewermann mène un combat dépassé. Alain, qui n'était pas freudien pour deux cennes, l'avait très bien vu, quand il écrivait : « Les psychologues se trompent sur tout, et d'abord sur eux-mêmes. »

Ce n'est pas pour rien que l'on dit : « symbole des apôtres », pour désigner le résumé de la foi. Cela revient à dire : « Dis-moi ton symbole ; dis-moi ce qui te rassemble. Dis-moi ta conscience. Et non pas : dis-moi ton diable, dis-moi ce qui t'a désarticulé, fendu en deux, atomisé. »

Drewermann, c'est le fils de Luther. C'est peut-être un nouveau Luther dans le flanc de l'Église catholique. Encore que, ces temps-ci, je ne pense pas qu'un nouveau Luther soit possible. Un Luther n'est possible que dans une civilisation, une région homogène. Drewermann, est comparable à qui ? Un Joachim de Flore ? Un Giordano Bruno.

Dans les aventures collectives (guerres tribales, guerres civiles, guéguerres politiques, en démocratie), il est toujours question de ce qui sépare ; de ce qui est diabolique, et non pas de ce qui rassemble. Certes, le discours rassembleur, le discours symbolique ne rejoint pas, d'abord, l'individu. Je comprends : l'individu, c'est l'indivis. Le mot le dit. Si les grains de sable avaient une conscience, ils resteraient grains, chacun de son côté. S'il fallait en plus qu'ils aient un inconscient, on ne pourrait jamais faire du ciment.

On dira : une belle plage vaut bien un échangeur. Fort bien ! Mais pour se rendre sur une belle plage, il faut un échangeur en ciment. Et plutôt deux cents qu'un seul.

Quand je lis Drewermann, je lis ma propre (petite) aventure. Je dis : petite. Mais c'est tout à fait la seule que j'aurai. Comme les 500 000 Rwandais hachés,

ces semaines-ci. Après 800,000 autres, il y a quinze ans. On n'en parle plus. Moi, je peux la raconter mon aventure. Quand je lis Drewermann, je lis ma propre aventure. Je fais ma propre lecture de moi-même. Sous ma propre lumière. Je n'ai jamais passé une seconde sur un sofa. Je dis : Sous ma propre lumière. Ce n'est pas si simple. Sous la lumière des très grands, avec qui je converse depuis longtemps. Disons : Pascal, Augustin, Thomas, Céline. Céline, parfaitement. Job sans Dieu. Mais Job tout seul, infiniment amer, n'ayant jamais aimé, que les longues cuisses lisses des longues danseuses. Pour quoi (en deux mots), il détestait le tabac et la boisson. Les fascistes commencent par n'aimer que les corps purs, ils finissent par les enterrer en masses.

Drewermann dit ceci, qui est capital, en plus de sa charge contre l'Église catholique, dont il est lui-même un produit. Un produit exclu, mais, quand même, un produit. « Il n'est d'exigence morale à laquelle l'homme libre ne puisse répondre, puisque cette morale se fonde sur la liberté que Dieu nous a donnée. » On n'est jamais libre ; on est toujours en voie de libération. La dernière libération, c'est la mort. Disant cela, je ne me sens aucunement morbide, et encore moins platonicien. Je dis seulement que je refuse la vie sublunaire, c'est-à-dire l'histoire de l'humanité, comme le dernier mot. Encore que je ne manque pas de mots. Mais les 500 000 Rwandais taillés à la machette, ces semaines-ci, n'ont pas eu beaucoup de mots à dire sur eux-mêmes, leur histoire, l'Histoire.

Je lis les journaux de fin de semaine. Des pleines pages intitulées : « Ce qu'il faut voir cette semaine » ; « Où aller », que sais-je ? Je mets en évidence que si l'on additionnait, n'importe quel samedi de l'année, tous ceux qui sont attablés dans un restaurant ou à une terrasse de la rue Saint-Denis ; assis dans une salle de cinéma ou un forum ; debout dans un musée, et ce à Montréal seulement, cela ne ferait quand même pas grand monde. Le gros du monde ne parle guère, n'écrit rien, gagne sa vie, aime convenablement son petit monde à lui, mange, boit une bière, regarde distraitemment le grouillement des vedettes de la télévision, paye ses taxes, vote de temps en temps, se couche. Il n'en pense pas moins.

Ce matin, température 2°C. Fort vent, comme toujours, ici, dans l'axe du Fleuve. Je fais trois tours de piste, ce qui veut dire trois-quarts de mille. Avec deux séances de respiration profonde, au début et à la fin, le dos appuyé contre le mur de l'école. On peut s'éjecter un disque vertébral en éternuant. Ou se ramasser, comme Clément Olivier (qui n'élabore guère sur ce sujet), couché dans une posi-

tion foetale, pendant de longs mois. Il interprète la chose à la façon contemporaine et presque scientifique. Je me demande bien ce que l'on faisait avant la science. Ben ! On vivait. Sans commentaires. Présentement, on est écrasé de commentaires, de précautions, d'avertissements. Tenez : l'éclipse du soleil du 10 mai : les médias ont multiplié les avertissements contre le danger de brûlure de la rétine. Les bulletins de nouvelles nous parlent de quinze rétines brûlées. Là-dessus, on interview une adolescente, belle comme un cœur, qui s'est brûlée la rétine, pour le kick. Quand tu meurs pas à coup de machette, tu meurs (un peu) pour le *kick*.

La petite différence, entre le Québec et le Rwanda, c'est que le *kick*, c'est une question de vie ou de mort. Une fois en vie, quand on n'a pas une vraie raison de vivre, c'est-à-dire une raison qui dépasse son être, on se brûle la rétine, pour le *kick*. On sait que les services publics s'occuperont de la chose. Et les médias. Mais quand on est Rwandais, qu'est-ce qu'on fait ? Réponse : on dit absolument rien, quand on est un enfant qui tête sa mère, morte. Quinze ans plus tard, il cherchera qui a bien pu tuer sa mère. Et tout recommencera.

15 mai

Fête de l'Ascension. Jésus introduit l'humanité dans l'éternité.

18 mai

Je m'attelle à la rédaction du dossier que je dois remettre le 15 juin à la *Revue Notre-Dame*. Le sujet est tout neuf : Le français a-t-il un avenir au Québec ?

Richelieu a créé l'Académie française en 1635. Il voulait en faire la régulatrice de la langue. Dans le *Larousse du XXe siècle*, on donne la liste de tous les titulaires des quarante fauteuils, depuis la fondation. On y trouve, bien sûr, des noms éminents, et qui ont traversé trois siècles et demi. On remarque aussi des absences non moins éminentes. Même en ce qui concerne les membres contemporains, la plupart sont maintenant oubliés ou inopérants. Je doute fort que l'Académie ait tellement réussi à régenter la langue. Une petite douzaine de grands écrivains ont fixé la langue, vers le milieu du 17e siècle : Malherbe, Boileau, Corneille, Racine, Molière, La Fontaine, Bossuet, Pascal. Un siècle plus tard, Montesquieu et les Encyclopédistes portèrent le français au sommet de sa prose et de la pensée. Mais

l'expansion du français et son hégémonie en Europe, qui dura, à certains égards, jusqu'à la guerre de 1939-1945, furent le résultat de la politique, donc de la force. La langue suit la force. C'est d'abord dans une visée politique que Richelieu se préoccupait de la langue et que Louis XIV prit le relais.

Dieu comme explication. Dieu n'est pas une explication. Si Dieu est une explication, il est inférieur au phénomène, aux événements, à l'histoire qu'on lui demanderait d'expliquer. Valéry : « L'histoire. Dieu se réveille et dit : j'ai fait un cauchemar. »

Pour blâmer ce qu'il appelait mon pessimisme, l'abbé Jean-Paul Tremblay me racontait il y a longtemps, l'apologue suivant : « Un jeune rayon de soleil écoute avec le scepticisme de son inexpérience les propos d'un rayon de soleil mis à la retraite. Fort d'une longue carrière à travers les mondes, ce dernier attestait qu'il existe toujours sur la terre des lieux obscurs et d'épaisses ténèbres. N'en voulant rien croire, le jeune rayon de soleil partit à la recherche de tels lieux. Il explora les sous-bois, les cavernes, les abîmes. Or, partout où il alla, il trouva de la lumière. »

Note postérieure

L'abbé Jean-Paul Tremblay a toujours fait profession d'un vigoureux optimisme. Symétriquement, il m'a toujours reproché mon pessimisme. Je n'ai jamais accepté ce genre d'étiquetage : optimisme, pessimisme ; gauche, droite, etc. L'Abbé, en tout cas, a toujours eu la décence de dire que l'optimisme, c'est largement une question de glandes. À moins de faire partie du club optimiste ! Autrement dit : une question de santé, d'abord ; une question d'expériences personnelles, ensuite. Je dis : expériences personnelles. Je ne parle pas de durée. Or, tout récemment (le 3 octobre, pour être bien précis), revenant d'un voyage en France et en Espagne, il était tout changé, physiquement et, surtout, mentalement. D'un côté, il « accuse » ses glandes, comme il disait à l'époque (il approche la quarante-vingtaine) ; d'un autre côté, il est un peu paniqué par la frénésie de la réorganisation de l'économie et du commerce mondial.

Moralité : ne s'en rapporter ni à ses glandes, ni à rien en dehors de soi. Les glandes sont en dehors de soi, en ce sens que l'on n'a aucun pouvoir sur elles. Quand elles se mettent à vous manquer, vous êtes encore vous. Il suffit d'un peu de détachement. L'important, c'est de conserver active la glande à indignation. Le

seul vrai test de soi-même vis-à-vis de soi-même, c'est le suivant : dans nos sociétés, on vous apprend que vous avez le cancer. Ou bien, vous avez un revolver sur la nuque (ou une machette, dans les pays sous développés). Le vrai test alors, c'est de vérifier si vous avez un point de vue spirituel, comme disait Soljenitsyne. J'ai été témoin de la force de ce « point de vue » à l'occasion de la maladie de Legroulx. Il a continué à tenir son « discours », y compris sur le Parti québécois (il était pour), mais, surtout, sur tout le reste. Mais les Legroulx, ça ne pleut pas.

Séance de travail avec Arthur Tremblay, Jean-Noël Tremblay et François Caron. Nous mettons la dernière main au pensum que nous nous étions imposé sur l'école et l'emploi. Puis nous parlons du débat politique en ordre dispersé. À un moment donné, Arthur Tremblay fait cette remarque : « Ne pas renier ne peut être qu'objet d'espérance ».

L'harmonie de la nature. Trois cabanes d'oiseaux sont installées devant la fenêtre de mon bureau. J'observe les hirondelles. C'est la guerre incessante entre elles et les moineaux.

Je me plais à penser, contre l'étymologie, que jargon vient de jars, le mâle de l'oie, volailles qui se déplacent en groupe, comme les catastrophes. Le jargon du ministère de l'Éducation forme une belle troupe. C'est toujours enquête scientifique, quantité et qualité des services, critères, standards, objectifs. Ou bien : objectifs, compétence, standard, ou quoi encore ? Je dis : « Les oies de la Capitale ». François rétorque : « Propos oiseux ! »

20 mai

Consécration épiscopale de Mgr Raymond Dumais, évêque de Gaspé. Il avait été désigné par le Pape en décembre dernier, mais sa consécration a été différée après que Rome se fût rendu compte qu'il était l'un des soixante théologiens signataires de la lettre ouverte qui marquait de fortes réticences vis-à-vis de l'encyclique *Veritatis splendor*. La lettre dissidente avait été publiée en octobre. Les positions de Mgr Dumais étaient donc censément connues de Rome au moment de sa nomination.

Dans un geste manifeste de solidarité, une trentaine d'évêques se sont rendus à Gaspé pour la circonstance. La pilule doit être un peu dure à avaler pour le Pape. L'Église a connu pire. Au concile de Nicée, en 325, on se battait dans les rues.

21 mai

Jubilé d'or d'ordination sacerdotale de Jean-Paul Tremblay, à Baie-Saint-Paul. Je le connais depuis près de quarante ans. Il a été, sans conteste, un de mes maîtres. Il a d'ailleurs été le maître de plusieurs douzaines d'élèves, notamment ceux qui firent partie, à un moment ou l'autre, des équipiers de Saint-Michel. Cette quinzaine de jeunes hommes entreprenaient, chaque été, à pied ou à bicyclette, de longues randonnées, au Québec, en Ontario, à Vancouver et même en France. Ils couchaient sous la tente ou dans des sous-sols d'église, donnaient des spectacles et se nourrissaient de la spiritualité de Paul Doncœur, s.j.

Au cours des années, j'ai rencontré plusieurs de ces équipiers : Louis-Marie Tremblay, James Bamber, Louis Martin et son frère, Luc, Gérard Prévost, Jules-Yvon Dumont, o.p., Arthur Simard, Jacques Tremblay, etc.

L'abbé Jean-Paul aura été d'abord et avant tout un éducateur. Il s'est aussi beaucoup adonné à l'écriture : histoire de la famille Tremblay, monographies historiques, essais sur le loisir et sur les problèmes d'éducation et de culture.

Il a toujours été un homme d'une grande liberté intérieure et d'une grande liberté de mouvement. Il a toujours su, cependant, éviter les attaques frontales dans lesquelles plusieurs de ses amis, prêtres et professeurs au séminaire de Chicoutimi, se sont laissés entraîner et furent détruits.

En 1967, j'ai largement contribué à lui obtenir un poste de professeur au cégep de Sainte-Foy et, en 1974, je l'avais embauché au Campus Notre-Dame-de-Foy.

Lisant *Fonctionnaires de Dieu*, ces semaines-ci, je note que l'abbé Jean-Paul a pressenti (et réalisé jusqu'à un certain point dans sa vie) plusieurs des comportements et des mesures que préconise Drewermann.

En même temps que je fréquentais régulièrement l'abbé Jean-Paul, je faisais la connaissance de Gérard Dion. Les deux hommes se connaissaient, s'estimaient, mais ne se rencontraient guère. L'un et l'autre furent mes maîtres.

Je rencontre Gérard Prévost, ancien élève à Chicoutimi. Il me présente son fils, pilote de F- 18 dans l'armée canadienne. Ces engins coûtent 25 millions de dollars chacun. La formation d'un pilote coûte cinq millions.

22 mai

Pentecôte. Temps splendide. Au cours de l'après-midi, promenade dans les sentiers du bois. Je croise un vieux frère, haletant (il est cardiaque), tenant dans sa main une petite boîte de graines. « Les mésanges ne sont pas venues, aujourd'hui, me dit-il, elles restent à l'ombre ; il fait trop chaud. » En fait, c'est le premier coup de chaleur de la saison. Vers 18h, le temps « se graye » (se grée), comme on disait. Ce sera bientôt l'orage.

À deux milles, en ligne droite, de l'aéroport, je suis bien posté pour assister, plusieurs fois par jour, à la victoire de l'homme : la montée ou la descente d'un avion. J'en vois un, à l'instant, qui s'est levé contre le vent, et l'orage déjà tout monté : éclairs et grondement de tonnerre. L'avion file vers l'est. Les goélands profitent du changement de temps : ils ne volent pas ; ils jouent dans le vent.

Je passe plusieurs heures à lire Drewermann. Je me demande si, depuis Luther, une bombe d'une telle puissance aura été déposée dans l'Église. Malgré mes vieilles réticences vis-à-vis de la psychanalyse, je dois bien souscrire aux analyses de Drewermann. À beaucoup d'égards, c'est mon histoire qu'il décrit. Mon histoire, je veux dire : celle de mon inconscient, de mon enfance, donc ; celle, surtout, de la formation que j'ai reçue, celle que je continue de voir se dérouler sous mes yeux chez ceux qui sont de ma génération et de la génération postérieure. Pour l'heure, je note que si je suis ce que je suis, c'est à cause de mon héritage, mon héritage génétique, mon héritage culturel. C'est aussi à cause de tout ce qui m'est advenu. En vérité, toujours l'Esprit planait au-dessus de mon chaos. Ravagé et ravageur, grâce soit rendue à Dieu pour son immense gloire et de son éternel amour !

Autant je me sens libre, maintenant, vis-à-vis de l'institution, autant je sais que c'est l'institution qui m'a mené où je suis.

24 mai

J'arrive tout juste de la célébration du jubilé d'ordination sacerdotale de Jean-Paul Tremblay et, ce matin, je reçois une invitation de l'Université du Québec à Chicoutimi pour la remise d'un doctorat honorifique à Gérard Arguin, le 21 juin prochain. Entre-temps, je préside, le 5 juin prochain, la remise des certificats de l'Ordre du mérite nord-côtier, à Sept-Îles. À l'âge que j'ai, ce genre de figuration va se répéter, j'imagine.

Je me souviens, j'avais 20 ans et j'étais tuberculeux fin fini. C'était en 1947. Je commençais à lire. Je lisais, par exemple, la *Chronique des Pasquier* (10 volumes, en ligne), de Georges Duhamel. Plutôt ébloui, et avec raison, je le maintiens. Mais Georges Duhamel, pour moi, c'était un inconnu. Il avait été élu à l'Académie française en 1935. Je m'enquérerais de cet écrivain auprès d'un jésuite, hospitalisé, lui aussi, à l'hôpital Laval.

Ce jésuite avait été surpris par la guerre de 1939-1945, alors qu'il se trouvait sur l'île Jersey, Dieu sait comment et pourquoi. Il s'était évadé et avait rejoint la Résistance. Quand je l'ai connu, il pouvait avoir une quarantaine d'années. À propos de Duhamel, il me disait : « Oh ! lui, il est président de toutes les associations imaginables. Il fait de la figuration ». La remarque du jésuite m'avait un peu inquiété. J'étais fragile, et sans recours intérieur.

Une dizaine d'années plus tard, je lisais, dans Alain : « Cérémonie fait orthodoxie. » Je démêle très bien, maintenant, la nécessité d'une certaine figuration. Durant les années 1960-1980, les collations de diplômes universitaires disparaurent. Personne ne s'en plaignait. Elles refont surface, ces dernières années, avec tout le cérémonial de naguère : défilé en toges, épitoges et mortiers ; discours de circonstance, etc. Les jeunes et leurs parents, qui sont nés en 1945, sont preneurs.

L'homme veut être proclamé. La proclamation des jeunes est particulièrement importante, surtout si elle est désintéressée. Il ne s'agit pas de dire : « Parfait ! jeunes gens. Vous êtes la relève. Vous serez nos successeurs. On n'est pas pressé, remarquez, de vous céder nos places. Continuez ! Nos sièges vous attendent, tout tièdes. »

Il importe de célébrer l'obtention d'un baccalauréat, d'une maîtrise, d'un doctorat. Il importe que la société dise, avec un peu de solennité, qu'elle reconnaît l'effort, la ténacité, les vainqueurs de la course à obstacles. Elle le fait d'ailleurs pour

les coureurs olympiques, pourquoi ne le ferait-elle pas pour les coureurs intellectuels ?

À Chicoutimi, le 21 juin prochain, l'Université du Québec décernera donc un doctorat honorifique à Gérard Arguin. Voilà bien un artisan de la réforme scolaire. Non pas un artisan méconnu, mais un artisan obscur. Quand je travaillais avec lui, il était oblat de Marie Immaculée. Il avait été un des maîtres d'œuvre de la fondation du collège classique de Jonquière, qui devint cégep en 1967. Il fut ensuite recteur de l'Université du Québec à Chicoutimi. C'est à lui que je dois le doctorat honorifique reçu en 1983. Ce fut une grande et durable joie.

Au fond, il s'agit de ceci : les vieux arbres protègent les jeunes pousses. Encore faut-il avoir la mentalité forêt, et non pas la mentalité déluge.

Par association d'idées, je pense à Drewermann : il a la mentalité Noé. Au bout de ses 747 pages sur les *Fonctionnaires de Dieu*, il écrit : « Poète et prêtre ne faisaient qu'un, au commencement, et ne se sont différenciés que plus tard. Mais le vrai poète est toujours demeuré prêtre, de même que le vrai prêtre est toujours resté poète. Et l'amour ne va-t-il pas nous ramener l'ancien état des choses ? [Novalis] C'est dans la perspective d'un tel espoir qu'il faut sans aucun doute comprendre l'amour de Novalis pour le catholicisme et, en définitive, les critiques que le présent ouvrage adresse au catholicisme sont guidées par le même espoir. » (p.742)

26 mai

À suivre les événements du Proche-Orient, à lire les déclarations des leaders arabes ; je ne donne pas cher du traité de paix entre Israël et l'OLP.

27 mai

La rubrique « Lettres des lecteurs », dans les journaux ou revues, est significative en ceci que l'on peut être sûr que derrière chaque lettre publiée, il y a bon nombre d'autres lecteurs qui partagent la même opinion. J'imagine que l'on a dû déjà établir une corrélation entre le tirage d'un journal ou d'une revue, et le nombre approximatif de lecteurs qui partagent l'opinion de ceux qui prennent la peine d'écrire la leur.

Dans le *Time Magazine* du 30 mai, je lis une lettre dont je donne, ici, une traduction : « En Afrique du Sud, nous sommes en train d'opérer une transition responsable au lieu d'une décolonisation comme celles qui ont eu lieu ailleurs en Afrique ces derniers trente ou quarante ans. Comme Aristote le disait, il n'y a que trois formes de gouvernement : la monarchie, la démocratie, l'aristocratie. En Afrique du Sud, le temps est venu de passer de l'aristocratie à la démocratie. Soyons-en fiers ! Il s'agit d'une victoire de la civilisation. L'écroulement des barrières culturelles permettra le développement d'une société racialement égalitaire. » On verra ! Au fond, c'est tout vu : ça sera du pareil au même. « C'est avec des gens heureux qu'on fait les meilleurs damnés. » (Céline)

1er juin

Les Sadducéens posent une colle à Jésus en lui demandant de qui, une femme sept fois veuve de sept frères, serait l'épouse après la résurrection. Jésus répond : « Vous êtes complètement dans l'erreur : *vos ergo erratis multum.* » (Mc 12, 27)

Ces derniers jours, c'était la guerre contre les moineaux pour l'occupation des lieux. Ce matin, il semble que les moineaux ont renoncé. Je vois une hirondelle entrer dans la cabane avec une brindille dans le bec, pendant que son conjoint fait le guet. Le temps d'écrire ces lignes, l'hirondelle a fait deux voyages. Et toujours, je dis : « Et vous, les oiseaux du ciel, bénissez le Seigneur ! » (Dan. 3, 80)

2 juin

Visite à mes deux soeurs, à Roberval. Je fais le voyage avec Alain Bouchard, qui se rend à Saint-Félicien pour ses affaires. Au retour, entretien de deux heures avec Pierre Lajoie, promoteur d'un projet d'aménagement hydroélectrique à Val-Jalbert. Il doit défendre son projet devant le Bureau d'audiences publiques sur l'environnement (BAPE). Depuis cinq ans, il rencontre beaucoup d'opposition. Il nous demande notre appui.

4 juin

Départ pour Sept-Îles à 12h30 ; escale à Baie-Comeau ; arrivée à Sept-Îles à 14h. De ma chambre d'hôtel, vue sur la baie et sur les installations de l'aluminerie Alouette. Souper chez la présidente de l'Ordre, Jeannine Pelletier, son mari Urgel, Gustave Gauvreau, un vieux prêtre de 83 ans, et la mère de Mme Pelletier, 91 ans, vive, alerte.

5 juin

Cérémonie d'investiture des nouveaux membres de l'Ordre du mérite nord-côtier. Messe à 11h ; remise des insignes à 14h. Près de 300 personnes venues de toutes les villes et villages de la Côte. La soeur de l'un des membres est venue de Floride ! Intermède de musique par l'harmonie locale : des jeunes de 2e et 3e secondaire, qui jouent avec brio des pièces qui me paraissent difficiles. À 16h, brève cérémonie à l'hôtel de ville. Banquet à 18h. Je transcris quelques extraits de l'allocution de circonstance. (Cf. annexe 3)

Le lendemain, dans la matinée, tournée en hélicoptère au-dessus de la baie et de l'embouchure de la rivière Moisie. Le jeune pilote est un ancien élève du Campus Notre-Dame-de-Foy.

7 juin

Rencontre avec Robert Sabourin, que je n'avais pas vu depuis 1968. Nous avons travaillé ensemble à la mise sur pied des cégeps. Par la suite, il a été dix ans directeur du Centre François Charron, à Québec. Retraité, il entreprend ce qu'il appelle un pèlerinage auprès des associations de familles dans les seize régions du Québec. Du même coup, il entend rencontrer le plus grand nombre possible d'Autochtones dans les diverses réserves. Aux groupements de familles, il veut proposer un plan quinquennal de développement ; auprès des Autochtones, il veut trouver moyen de dégager les valeurs spirituelles de leur culture, dans une perspective oecuménique.

8 juin

Première rencontre de travail avec Marcel Côté, professeur de philosophie. Il a formé le projet d'écrire une biographie thématique du Frère Untel.

9 juin

Après une longue discussion, Alain Bouchard et moi décidons d'envoyer un bref mémoire au Bureau des audiences publiques sur l'environnement (BAPE), à l'appui du projet de Pierre Lajoie. J'en donne ici le texte. (Cf. annexe 4)

L'hirondelle a commencé à couvrir. Le mâle fait le guet sur le toit de la cabane. Il vente très fort. Par moment, l'hirondelle est incapable de rester agrippée.

10 juin

On m'informe que la police a fait payer 115\$ d'amende à un jeune homme qui s'était arrêté pour pisser le long du Chemin du Roi, à Saint-Augustin-de-Desmaures. Notre jeune homme pissait dans un clos de vaches. Un policier et une policière de la Sûreté du Québec passent par là. Ils appliquent le règlement, parfaitement justifié s'il s'agissait de la promenade Dufferin, ou des Plaines d'Abraham. Mais dans un clos de vaches ! Le plus drôle, c'est que c'est la policière qui est sortie de l'auto-patrouille pour rédiger le procès-verbal. Pourvu qu'elle n'ait pas ajouté au dossier : « Surpris en grossière indécence ». Il est bien connu, en effet, qu'il n'existe pas d'indécence ordinaire, journalière, accoutumée. Une indécence est grossière ou elle n'est pas. Mon idée, c'est qu'il y a tout plein d'indécences vulgaires. Encore faut-il distinguer : grossier et vulgaire. Ceux qui ne font pas la distinction entre les deux sont précisément vulgaires.

11 juin

Souper chez Thérèse et Paul-André Moisan. Cette dame connaît Sr Andrée Renault, qui travaillait à l'hôpital Laval du temps où j'y étais. La religieuse voulait me rencontrer. Elle a maintenant 83 ans. C'est ainsi que je me retrouve avec trois inconnus, à toutes fins utiles. Pour un homme farouche, c'est un exploit.

12 juin

Rencontre et souper avec l'abbé Jean-Paul Tremblay. Nous mangeons un bouilli que j'avais préparé la veille. Nous revenons sur la célébration de son jubilé d'ordination sacerdotale ; nous échangeons nos points de vue sur *Fonctionnaires de Dieu, L'amour assassin, Le Tricheur*. Nous observons les hirondelles. L'abbé demande : « Quel est le sens de tout ça ? » Voulant dire : d'une telle activité et aussi, d'une mécanique aussi précise.

14 juin

On estime que 200 000 personnes sont mortes du sida, en Amérique, depuis l'apparition de cette maladie, il y a treize ans.

16 juin

Dernière réunion de l'équipe avec laquelle j'ai analysé un des sous-thèmes du Synode Québec : « Vie conjugale et vie familiale ». La démarche a d'abord consisté dans la publication d'un questionnaire auquel plus de 40 000 diocésains ont répondu. Les réponses firent l'objet d'un premier rapport qui fut analysé par 1800 équipes. Chaque équipe devait formuler une ou deux propositions à partir de ce premier rapport et du sous-thème retenu par l'équipe. Le travail de ce soir consistait à faire un choix parmi les propositions se rapportant à notre sous-thème, en vue de la présentation finale qui sera faite à l'assemblée générale, dans le courant de l'été.

J'ai également animé l'équipe formée de mes confrères de la communauté locale. Le sous-thème que nous avons choisi était : santé, maladie et mort. Nous avons tenu notre dernière réunion dimanche dernier.

19 juin

Dimanche : Cet après-midi, rencontre de près de quatre heures avec Luc Dupont, jeune journaliste pigiste de 35 ans, que j'ai mentionné plus avant. (Cf. Entrée du 23 avril.) Récemment, il m'écrivait : « Je voudrais revoir avec eux [quelques artistes québécois] certains éléments structurants, certains éléments de référence

qu'utilisent à tous les jours les Québécois pour se définir : Révolution tranquille, la grande noirceur, l'anglo-canadien dominateur et capitaliste, etc. »

20 juin

Séance de travail avec Marc-Adélarde Tremblay, Jean-Paul Tremblay et Bertrand Fournier. C'est notre troisième séance. Le projet prend forme : rédaction d'une brochure sur l'identité québécoise, l'état de la question, les enjeux, les pistes pour sortir de la situation actuelle. Nous étions convenus, lors de la dernière rencontre, de produire, chacun, un bref document indiquant notre sentiment actuel là-dessus. Nous nous quittons en nous donnant comme devoir de vacances de rédiger le plan de la brochure et quelques développements en pointillés. Lors de notre prochaine rencontre, nous verrons si un plan commun et acceptable par nous quatre se dégage.

21 juin

À 10h48, solstice d'été. À 14h15, départ en autobus pour Chicoutimi où aura lieu ce soir la remise d'un doctorat honorifique à Gérard Arguin. Le lendemain, bonne et longue rencontre avec Mozart. Il fait très beau, mais le vent est terrible. Nous pique-niquons dans le parc Rosaire-Gauthier. Je reprends l'autobus à 17h30.

Ces jours-ci, je ne me lasse pas de contempler les hirondelles qui s'agitent dans, autour et sur la cabane placée devant la fenêtre de mon bureau. Ces oiseaux-là sont sans cesse en mouvement, même perchés sur le toit de la cabane, ou la fale appuyée sur le bord du trou de la cabane, le bec comme un museau de Concorde. Je me demande si ces oiseaux dorment, et comment. Au fait, à part les chats et les chiens, quel animal ai-je bien pu voir dormir ? Je n'ai pas souvenir d'avoir vu dormir une vache, ni un cheval. Il n'y a guère que dans les zoos où l'on peut voir dormir des bêtes.

Note d'ordre stylistique : j'avais d'abord écrit : « voir dormir des bêtes ». Autant que possible, placer le complément direct juste après le verbe commandant la phrase. J'ai vu dormir des ours, des lions, des panthères. Mais je n'ai jamais vu dormir une libellule. J'en ai vu s'accoupler, cependant, carlingue aboutée à carlingue, longuement plaquées sur un moustiquaire. Voyeur d'insectes ! C'est beau !

23 juin

Alain disait : « Polynésien téléphonant, cela ne fait pas un homme. » Mais qui n'est pas Polynésien téléphonant ? Quel conducteur d'auto connaît l'abc d'un moteur à quatre temps ? Qui connaît le fonctionnement du téléphone ? Du four à micro-ondes ?

Il y a trois ans, je me suis procuré une machine à traitement de texte. Une machine de l'âge de pierre, dans ce domaine. Je n'ai même pas tiré 40% de son potentiel. Mais comme elle donnait des signes de fatigue, vu son âge, j'ai fait un bond dans le XXe siècle. Ces semaines-ci, j'apprivoise une machine contemporaine (pour l'heure). Elle offre cent fois plus de possibilités que mes besoins, ma patience et ma curiosité en cette matière. Mais je ne pouvais pas revenir à mon Olympia à pioches. Je ne pouvais pas davantage en rester à mon Olivetti ETV-260. Les vendeurs de l'époque sont passés sous les puces d'une autre (provisoire) compagnie. Si l'on appelle pour une réparation quelconque, on nous renvoie à un répondeur qui vante la fiabilité de la « compagnie de succession ». Si vous finissez par rejoindre un technicien de ladite compagnie, il se met à soupirer dès que vous lui donnez les numéros de votre machine. C'est tout juste s'il ne vous dit pas : Monsieur, arrivez en ville ! Bref, je suis un Polynésien téléphonant, et obligé de l'être. Il me faut maintenant investir des heures et des heures de rage et de panique avant de parvenir au point où j'étais parvenu avec mon Olivetti archéologique.

Note postérieure

En liaison avec ce qui précède, je place ici un fait récent (janvier 1996). Mon appareil à traitement de texte a fait défaut. Je communique avec une maison spécialisée dans la vente et l'entretien de ces machines. J'explique mon problème. On me répond : « Nous ne fournissons plus le service de dépannage. Veuillez communiquer avec M. X » Or, M. X. est stationné à Ottawa ! Inutile de raconter la suite. Ce que je note, c'est qu'il n'y a plus guère de répondants qui assurent un service après vente complet. Les entreprises et les services sont fractionnés. On est obligé de se promener de boîte vocale en boîte vocale. Et en attendant de pouvoir parler à quelqu'un, on est obligé d'écouter la zizique-maison.

À l'occasion du cinquantième anniversaire du débarquement allié en Normandie, un lecteur de *Time Magazine*, un juif, proteste contre le terme croisade, qui était le titre des mémoires du général Eisenhower, terme largement rappelé ces derniers jours. Il proteste contre l'usage de ce terme, à cause même de son histoire : l'histoire du mot et son histoire de juif.

24 juin

La Saint-Jean. Je l'ai déjà écrit quelque part, mais je le répète ici, pour la joie de quelque improbable vieux et, qui sait ? la fraîche surprise de quelque jeune : les syllabes initiales de la première strophe de l'hymne de la fête, composée au VIIIe siècle, par Paul Diacre, moine du Mont Cassin, ont servi à désigner les notes de la gamme et ont beaucoup facilité l'étude des intervalles musicaux. Je tire cette information d'un vieux missel. Voici donc la première strophe en question :

*Ut queant laxis/Resonare fibris/Mira gestorum/ Famuli tuorum/Solve
polluti/Labii reatuni/Sancte Joannes.* (Traduction : Pour que vos serviteurs puissent à pleine voix chanter les merveilles que vous avez faites, bannissez le péché de nos lèvres souillées, ô saint Jean !)

Côté gamme, on a le ut, (do), le ré, le mi, le fa, le sol, le la et le si, étant entendu que le J, en latin, équivaut à un I.

Note postérieure

Dans *Sélection* de décembre, je lis le même historique sur cette solmisation qui est restée à la base du solfège moderne. Son auteur s'appelle Guy d'Arezzo, et non Paul Diacre, et l'invention est datée du XIe siècle, et non du VIIIe. *Sélection* écrit « hymne » au masculin, alors que ce mot est du genre féminin, quand il désigne un chant religieux.

À 11h30, réception annuelle du Premier ministre. Cette année, elle a lieu au Musée du Québec. La dernière fois où j'ai assisté à cette cérémonie, c'était en

1990. Le lendemain de Meech ! Discours de Bourassa : « Jamais plus nous ne négocierons à onze ! » Il a négocié à dix-sept, à Charlottetown.

Ce jour-là, l'atmosphère était à la fête. J'avais rencontré Gérard Dion, Roger Lemelin, le Père Georges-Henri Lévesque. Aujourd'hui, le paysage humain est tout autre : très peu de visages connus de moi. Beaucoup d'étrangers. J'emploie ce mot pour signifier la relative importance des allophones et des colorés. On ne sait plus comment nommer cette réalité, surtout à Québec. Un autre invité me fait d'ailleurs la même remarque. La foule est peu nombreuse. Pendant le discours du Premier ministre Daniel Johnson, les invités continuent à prendre un verre et à parler entre eux. Le Premier ministre est d'ailleurs très bref, très sobre, très aseptique.

Quelqu'un me dit : « L'année prochaine, dans la même circonstance, le paysage humain sera fort différent. » C'est tout à fait probable, et ça ne prouvera rien, sinon que le râtelier a changé de troupeau.

Je ne prétends pas, j'affirme que je suis totalement détaché. Il n'y a de force que dans le détachement plus l'ambition. Mais je viens de ne rien dire : si l'on est ambitieux, on l'est très tôt, et sans relâche. Mais je ne suis pas ambitieux. Même pas vaniteux. Curieux et détaché.

Alain : « Chacun a ce qu'il veut. La jeunesse se trompe là-dessus parce qu'elle ne sait bien que désirer et attendre la manne. Or, il ne tombe jamais de manne. Tous les ambitieux que j'ai vus partir d'un pied sûr, je les ai vus aussi arriver, et même plus vite que je n'aurais cru. Il est vrai qu'ils n'ont jamais différé une démarche utile, ni manqué de voir régulièrement ceux dont ils pensaient se servir, ni aussi de négliger ces inutiles qui ne sont qu'agréables. [...] Dès que l'on veut gagner, il faut vouloir les moyens, c'est-à-dire faire des sommes des petits profits »

Mais alors, pourquoi étais-tu présent, très cher ? J'y étais par curiosité. Je n'ai d'ailleurs parlé à personne, sauf à Mme Denise Grenier, directrice de l'Ordre national du Québec, au nom de quoi j'étais invité. Je n'ai même pas mangé deux hors-d'œuvre. Pour revenir chez moi, je traverse les Plaines d'Abraham, pleines de pique-niqueurs. Voilà où est la vraie fête : manger, boire, assis sur l'herbe, disant mille choses insignifiantes. Comme : « Fait-il assez beau ! » Quand il fait beau, on ajustement le goût de le dire ! Et si l'on est seul à se le dire, il manque quelque chose à sa petite joie de l'heure. Le BIEN, le BEAU, pour ÊTRE vraiment, doi-

vent être proclamés. C'est l'explication de la création : Dieu n'a pas voulu être seul à chanter son oeuvre.

Ayant marché, cravaté et en blazer, pendant une petite heure, je finis par héler un taxi en maraude : il vient de Chicoutimi ! Il me dit d'emblée : « Monsieur Desbiens, où allez-vous ? »

Détaché, on peut le devenir. Ce qui ne veut pas dire indifférent. Je mourrai sans ambition, détaché et indigné. Indigné par le mensonge. Le vice ne m'indigne pas. Le mensonge et la prétention m'indignent.

Je reviens sur les hirondelles : elles vont bientôt nous quitter. Vers la mi-juillet. Pour l'heure, elles nourrissent leur couvée. Elles se parlent continuellement, et à distance. Elles poussent des petits cris impératifs pour exiger leur remplacement dans la cabane. Je note ici qu'il y a toute la différence du monde entre tenir un serin ou une serine en cage, et contempler les hirondelles comme je le fais. Les hirondelles sont en liberté ; elles ne sont pas en cage. Elles font ce qu'elles feraient à trois cents pas de la galerie, si elles n'y avaient pas trouvé une cabane. Elles connaissent leur métier depuis plusieurs millions d'années. Elles ne connaissent pas le mien qui est, ces semaines-ci, de les considérer.

Et voici qu'à compter de maintenant, les jours vont commencer à décroître. Il fut un temps, quand j'étais à l'hôpital Laval, voulez-vous bien me dire pourquoi, j'éprouvais une forme de tristesse à prendre en compte la diminution des jours, à compter de ce jour même ? Je n'avais même pas le droit de sortir de ma chambre ! Aujourd'hui, c'est l'inverse. Depuis le temps que je devance l'aurore, je n'arrive plus à la devancer en été. L'hiver est devenu ma saison. Alain disait : « Le dieu de l'été, c'est le soleil ; le dieu de l'hiver, c'est l'homme ».

Hier soir, feu de la Saint-Jean, sur les plaines d'Abraham. Le maire Jean-Paul Lallier me dit : « Tout s'est bien passé. Sauf que vers 3 heures du matin, un policier a voulu empêcher un jeune de se mettre flambant nu, Place d'Youville. Protestation de quelques dizaines de fêtards. (Je devrais dire : fête-tard). Une voiture de police arrive. On lance quelques bouteilles de bière, on s'excite. On met le feu à deux voitures de police. »

Voulez-vous bien me dire pourquoi la police empêche un jeune de se mettre flambant nu, à 3 heures du matin, le jour de la Saint-Jean ? Ce n'est pas un geste qui risque de faire contagion. En février, il n'y a pas grand monde qui a envie de

se mettre flambant nu. Et c'est toujours février, par ici, sauf quelques heures par année. C'est comme pisser en ville. On ne le fait pas tant que ça ! en ville. J'ai fait mon numéro à ce sujet il y a quelques jours.

25 juin

Les Dion d'Amérique font leur sixième rassemblement à Saint-Nicolas, de l'autre bord du Fleuve, juste en face du Campus Notre-Dame-de-Foy. Certains dimanches, on entend les cloches, quand le vent porte. Cette année, à l'occasion du tricentenaire de Saint-Nicolas, on a voulu célébrer la « Journée Gérard Dion ». On m'a demandé de dire un mot de circonstance. J'en aurai dit, des mots de circonstance ! Sertillanges, dans *La vie intellectuelle*, estimait que ce genre était l'un des plus difficiles. Voici le mien, en tout cas, en la circonstance. (Cf. annexe 5)

L'assistance est peu nombreuse. Le temps est mauvais et, de plus, c'est la longue fin de semaine de la Saint-Jean. Beaucoup de familles ont prévu d'autres déplacements. Le plus vieux des Dion répertoriés est présent. Il a 98 ans. Il se tient debout, cravaté, flageolant. Bien d'autres, un peu moins vieux, un peu moins vieilles, sont là. Je n'admire aucunement ce genre de performance. Et il n'y a rien là pour attirer une relève quelconque de l'Association ! On a tout à fait le droit de prendre soin des vieux matous ou des vieux chiens, ou des vieux chevaux. Mais on ne les fait pas parader dans les expositions !

26 juin

Dimanche. Messe du jour : « Dieu n'a pas fait la mort, il ne prend pas plaisir à la perte des vivants ». (Sag. 1 13) Il faut le répéter en latin : « *Deus mortem non fecit nec laetatur in perditione vivorum* ». Et dans la seconde lecture, comme on dit maintenant, je vois ceci : « Il ne s'agit pas de vous mettre dans la gêne en soulageant les autres, il s'agit d'égalité. » (2 Co. 9, 13) J'ai un peu sursauté en écoutant la chose : l'égalité ! En fait, il ne s'agit pas d'une égalité politique, immédiate et votée. Il s'agit de l'égalité ontologique de tous les êtres, également aimés Par Dieu. Il s'agit de l'égalité qui apparaîtra, sans discussion possible, sans sondage, sans autre cérémonie, sous la lumière du Soleil de Justice, Notre-Seigneur.

27 juin

J'entreprends la lecture de *La légende des anges*, de Michel Serres (Flammarion, 1993). Un tel titre ne pouvait pas ne pas me retenir. Livre somptueux, texte et illustrations.

29 juin

Séance de travail à Saint-Édouard-de-Frampton, chez Jean-Noël Tremblay, avec François Caron et Arthur Tremblay. Nous entreprenons un nouveau sujet : la prochaine élection au Québec. La tâche sera rude, pour deux raisons :

- nos violons sont loin d'être accordés ;
- la politique est diviseuse par essence.

Aussi bien, la séance de travail est-elle, disons, tempêteuse !

Fête des saints Pierre et Paul. Dans les journaux, des pages complètes reproduisent la protestation signée par quelque sept cents signataires contre la récente mise au point du Pape touchant l'ordination des femmes. Au nombre des signataires, Monique Dumais, théologienne de Rimouski et sœur du nouvel évêque de Gaspé. Il est bien clair que cet interdit ne sera pas levé du vivant du Pape actuel.

Parallèlement, la Centrale de l'enseignement du Québec s'engage dans la bataille pour la laïcisation des écoles. En octobre dernier, une soixantaine de théologiens avaient exprimé publiquement leur distance vis-à-vis de l'encyclique *Veritatis splendor*. Décidément, au Québec, on est de plus en plus rétif à l'égard des positions de l'Église.

En ce qui concerne l'école, mon opinion est faite : je favorise une division linguistique des commissions scolaires. En ce qui touche l'ordination des femmes, je n'ai pas, pour l'heure, de position arrêtée. Il ne s'agit pas, en effet, de parer au manque de prêtres, autrement, le Pape ne serait pas contre ! Par ailleurs, les arguments invoqués par le Pape me paraissent faibles. Le fond de l'affaire, c'est qu'on ne fait jamais sa part à une idéologie. Or, le féminisme est une idéologie. Et l'Église, en acceptant de féminiser de façon d'ailleurs tout à fait incohérente la langue liturgique, a ouvert la porte.

30 juin

La photo d'un bambin haïtien sauvé des eaux par la garde côtière américaine a fait le tour du monde. C'est Moïse sauvé des eaux par la fille du Pharaon.

1er juillet

Fête du Canada. Visite de deux confrères missionnaires en Afrique ; l'un au Malawi ; l'autre, au Kenya.

2 juillet

Avec Robert Trempe et Christian Nolin, je maintiens la tradition du pique-nique annuel, incluant la visite des églises situées sur notre route. Cette année, nous prenons la direction de la Beauce. Première église, Saint-Isidore-de-Dorchester. Un bijou. Deuxième église, Sainte-Hénédine. Un autre trésor. L'église de Sainte-Marguerite est fermée. Nous visitons ensuite l'église des Saints-Anges. Ce temple est plus pauvre, à tous égards. Des fils tenseurs traversent la nef pour retenir les murs. Nous pique-niquons dans une halte municipale, de l'autre côté de Beauceville. Violent orage vers 15h. Retour au Campus Notre-Dame-de-Foy.

3 juillet

Dimanche. Pique-nique, prise 2. Nous visitons l'église de Giffard, de Beauport, de Courville, de Saint-Joachim. Nous pique-niquons dans la réserve faunique du Cap-Tourmente. À Beauport, nous avons la chance d'assister à la fin de la messe célébrée à l'occasion du festival international de folklore des Jeunes du Monde. Robert fait remarquer qu'il y a à peine dix ans, un tel événement aurait été impensable. Se trouvaient là des jeunes Hongrois, Roumains, Philippins, etc. Tout cela sans grands moyens financiers. On imagine les centaines de bénévoles qu'il faut mobiliser pour organiser un tel événement.

4 juillet

Posons l'existence de Dieu. Si Dieu existe, toute patristique, toute théologie oubliées, toute *Bible* ignorée, il n'est pas un Dieu vengeur, irritable, jaloux, bou-

deur, impatient. Si Dieu existe, il est bon ; autant qu'un père de famille moyen, autant qu'une mère. Si Dieu existe, il est au moins aussi compatissant, miséricordieux, patient qu'un père ou une mère de famille. Bref, si Dieu existe, il est Amour. Je veux dire qu'il possède cet attribut qui situe l'homme au plus haut de son humanité. Mais ici, il faut faire attention. L'amour doit être chirurgical, parfois. L'amour ne fait pas le mal, mais l'amour fait toujours mal.

5 juillet

Chaque année, la population de la Chine augmente de seize millions d'âmes. Environ une Australie de plus, chaque année ! J'imagine que l'Australie connaît quelques problèmes d'ordre politique ou autre. Au Québec, on en connaît, il me semble. Quels problèmes peut bien connaître un pays qui s'augmente d'une Australie par année ? Sans parler des problèmes qu'il connaissait déjà l'année précédente et l'autre d'avant.

Le mot Brésil vient de « bois de braise », qui était le nom de sa monnaie (pau brasil) avant la trente-huitième (le real) qui vient d'être créée, pour contrer une inflation galopante.

7 juillet

Des neurologues américains auraient identifié des points (faut-il dire : des lieux ?) dans le cerveau humain qui seraient le centre de la conscience morale (*human moral compass*). Détériorés ou réparés, ces centres feraient la différence entre un être privé de toute forme de moralité, ou rétabli selon la norme.

On sait depuis longtemps que les maladies mentales dépendent de quelques milligrammes de ceci ou de cela. On sait aussi où se trouvent les centres de la vue, de l'odorat, de la parole, etc. On sait aussi que l'alcool altère la conscience. Tous les degrés sont connus entre la gaieté, l'euphorie, qui résultent d'un verre ou trois, et l'hébétude, la colère, qui résultent de l'abus. On dit justement : facultés affaiblies, dans ce dernier cas. Tout cela est connu depuis longtemps ; depuis Noé, depuis Lot. Mais ces effets sont passagers.

La récente découverte, si elle est confirmée, est plus troublante. Elle signifierait que l'on pourrait détruire le sens moral d'un être. On pourrait aussi l'améliorer, direz-vous. Selon quels critères ?

Dans cette perspective, que signifie *Veritatis splendor* ? De quelle tare étaient atteints un Hitler, un Staline, ou tel meurtrier en série ? De quoi dépendent mon sens moral, mon sens de la responsabilité ? De ma raison, de mon éducation, de ma foi ? Sur cette erre d'aller, je pense au film *Vol au-dessus d'un nid de coucou*. Je pense aussi à la description d'une expérience rapportée par Jean Schlumberger, laquelle consistait à placer sur une plaque chauffante un insecte et quatre ou cinq de ses petits. Au début du réchauffement, l'insecte plaçait ses petits sur son dos, pour les protéger, mais à un certain degré de chaleur, l'insecte ramassait ses petits sous ses propres pattes. Chez les animaux, l'instinct commande des comportements admirables, si on les interprète d'un point de vue humain, mais passé un certain degré de danger ou de douleur, ce qui prend le dessus, c'est l'instinct de conservation. Seul un être humain peut se hausser au-dessus de l'instinct de conservation, en faveur d'un autre ou bien en regard d'une valeur. Jünger écrivait : « Vient le temps où l'homme n'agit plus selon ce qu'exige sa conservation, mais selon ce qu'exige sa signification. » Je pense à Maximilien Kolbe, par exemple.

Leibniz disait qu'une pierre qui tombe, si elle pensait, penserait qu'elle est libre de tomber.

Téléphone, cet après-midi :

- Jean-Paul ?

- Oui.

- Tu as égratigné mon char, hier soir.

- Je n'ai pas de voiture et je ne sais pas conduire.

- Tu as laissé un mot sur mon pare-brise, avec ton numéro de téléphone.

Ça ne vaut pas la peine de rapporter le reste de la conversation. Celui qui appelait n'était d'ailleurs pas discourtois. Il trouvait même que le mot laissé sur le pare-brise de sa voiture était bien rédigé. C'est toujours ça de pris ! Mais qui est le plaisantin qui a laissé ce mot, avec mon nom et mon numéro de téléphone ?

8 juillet

Visite de François Caron. Nous passons une petite heure à examiner le brouillon du texte que nous soumettrons aux deux autres membres du groupe que nous formons, lors de la prochaine séance de travail. Nous finissons par un pique-nique improvisé dans mon bureau.

9 juillet

Progrès de la tolérance. Une pièce de Voltaire, *Mahomet*, présentée à Paris en 1742, fut retirée de l'affiche de la Comédie française à la suite de la protestation de Port-Royal. On devine que le sujet de la pièce avait peu à voir avec l'islamisme, mais qu'il avait tout à voir avec l'exclusivisme catholique de l'époque. En 1994, à l'occasion du tricentenaire de la naissance de Voltaire, la même pièce a dû être retirée de l'affiche, à Genève, sous la pression de divers groupes islamistes.

Au-delà de l'aspect ironique de l'événement, se pose la question des limites de la tolérance à l'intolérance. Le slogan, mort à l'intolérance est un paradoxe du genre : tout est relatif, qui est une affirmation absolue. Ou encore : « Tous les Crétois sont menteurs », dit un Crétois. Ou encore, le paradoxe du catalogue qui contient la liste de tous les catalogues. Ou encore : un nombre infini de paires de bottes, qui amusait fort Alain.

La tolérance ne peut être le fait que du plus fort, assuré de pouvoir siffler, n'importe quand, la fin de la récréation. Dans le domaine des idées, il est impossible de faire sa part à l'idée contraire. Impossible, par exemple, de faire sa part à l'idée de liberté. Si l'on entrouvre la porte de la cage, tôt ou tard, il faudra vider la cage. Ainsi, la confessionnalité des écoles ne peut pas indéfiniment cohabiter avec ce qu'on appelle le pluralisme. L'étrange, c'est qu'au nom du pluralisme, on interdise la reconnaissance du catholicisme dans l'école. Autrement dit, pour que l'athée, l'incroyant, l'agnostique, le musulman se sentent libres, le catholique doit s'effacer.

Gros orage, cet après-midi. Les hirondelles sont obligées d'interrompre leur marché aux insectes. Les deux petites ont beau se pointer le bec à l'ouverture de la cabane. Mais dès que la pluie diminue un peu, les père et mère reviennent, le bec débordant. Elles fourrent leur bec directement dans celui des oisillons, en donnant

un petit coup de nuque. Elles font deux ou trois marchés à la minute. Faut-il qu'il y en ait des insectes à la ronde, pour que, même sous une forte pluie, les hirondelles en ramassent autant ! Sans d'ailleurs rassasier les petites qui, aussitôt une becquée enfournée, en réclament une autre. Comme les enfants, vis-à-vis de leur père et mère, quand ils ont l'un et l'autre, ces années-ci.

L'Évangile de la messe du jour portait justement sur l'insouciant du lendemain. Jésus dit : « Votre Père nourrit les oiseaux du ciel. Ne valez-vous pas plus que tous les oiseaux du monde ? » (Mt 6, 26) Et combien vaut un Rwandais, ces mois-ci ? Éléments de réponse :

- S'il n'y avait que cette vie, celle que nous connaissons, les paroles de Jésus conserveraient leur beauté, leur élévation, leur pouvoir de réconfort, mais enfin, elles seraient, au mieux, un analgésique.

- S'il y a une autre vie, vaut-il mieux mourir d'un coup de machette ou d'un cancer ?

- Les oiseaux ne sont pas libres ; ils n'ont pas d'histoire. Les oisillons ne paient pas pour les crimes de leurs pères ou de leurs grands-pères. Et les maringouins ne peuvent pas se révolter contre les hirondelles, former une coalition d'insectes, et en finir avec elles.

- Mon sentiment dominant, depuis que j'observe les hirondelles comme je ne l'ai encore jamais fait, c'est l'aspect dérisoire de ces merveilleuses mécaniques :

- Tu t'accouples, conformément aux instructions de ton instinct ;

- Tu passes le reste de ta vie à faire le marché aux insectes, et ça recommence.

Transposons : tu es un homme, tu travailles toute ta vie, tu prends toutes sortes d'assurances, le gouvernement coupe ta pension de retraite, ou bien l'inflation te l'érode et, au mieux, tu es bien soigné durant tes derniers six mois comateux.

Entre-temps, auras-tu aimé ? Auras-tu été utile ? Nourrissier ? N'auras-tu été, comme Céline, que le révélateur de la bêtise, ou, comme Job, auras-tu tout simplement enregistré avec adoration la transcendance de Dieu ?

Congrès des jeunes libéraux, au Campus Notre-Dame-de-Foy. Ils sont cent cinquante dans la résidence. Deux matelas par chambre, pour d'aucuns. Tout compte fait, tranquilles et efficaces. Courtois, aussi, mais lointains. Si vous ne

leur parlez pas, ils vous ignorent ; si vous leur parlez, ils vous répondent comme on répondrait à un Martien : « Oui, je viens d'ici ou de là ; non, on n'est pas aussi nombreux qu'on espérait ; oui, le moral est bon. » Aucune question en retour.

Parmi eux, tôt ou tard, plutôt tôt, un futur député, une future ministre. La politique est un métier ; il faut y faire ses muscles. Elle exige ses professionnels, comme les autres métiers. Seuls les saints ne sont pas des professionnels, sauf en sainteté. Mais justement un saint, saint François, par exemple, ne s'est pas levé, un bon matin, en disant : « Je serai saint François d'Assise. » Il s'est même trompé de rêve et d'église : il s'est mis à réparer une vieille église qui tombait en ruine, alors que le message de son rêve était qu'il devait réparer l'Église. Il l'a réparée, en fait, en ceci qu'il a rappelé, en son temps, le plan de l'Église. Je dis plan au sens architectural du terme. Quel plan défend présentement Jean-Paul II ? Faut-il ou ne faut-il pas, par exemple, bloquer l'ordination des femmes ? Pour l'heure, la discussion est bloquée.

Des hommes verrouillent, des hommes déverrouillent. L'Esprit plane au-dessus du chaos. Jésus a dit : « Quand deux ou trois d'entre vous seront réunis en mon nom, je serai au milieu d'eux. » Il n'a pas fixé la barre très haut, il a dit : deux ou trois. Que parmi ces deux ou trois, quelque part sur la planète, il y ait une femme, et qui préside l'Eucharistie, pourquoi pas ? Il ne s'agit pas d'un pouvoir politique, il s'agit d'un pouvoir qui transcende la provisoire division des sexes et le très provisoire affrontement des cultures.

Mort subite de Kim Il Sung, en pleine réunion du groupe des Sept. On pense au mot de Pascal : « Cromwell allait ravager toute la chrétienté ; la famille royale était perdue et la sienne à jamais puissante, sans un petit grain de sable qui se mit dans son uretère. »

10 juillet

Légaut distingue le témoin du spectateur. Le témoin est changé par ce dont il a été témoin ; le spectateur dresse un procès-verbal.

13 juillet

Selon la Croix-Rouge, les massacres au Rwanda auraient fait un million de morts. En outre, c'est par millions que l'on compte les réfugiés. Par ailleurs, on apprend que le règne de Mao aurait coûté quatre-vingts millions de morts. Personne ne sait, à dix millions près, le nombre de morts des deux guerres mondiales. On sait cependant que les divers conflits survenus depuis la fin de la guerre de 1939-1945 ont fait plus de vingt-cinq millions de morts. Décidément, le XXe siècle aura été le plus meurtrier de l'histoire. Et il n'est pas terminé !

Il reste un oisillon dans la cabane. L' autre est sorti hier, tout piteux. Il devra désormais faire son marché aux insectes tout seul. À un moment donné, il s'est mis à heurter la vitre de la porte qui donne sur la galerie. Il ne distingue pas encore clarté et liberté. On finit par développer une forme de tendresse et de sollicitude pour le petit d'une hirondelle, que l'on n'a pas créé. On peut extrapoler que Dieu, qui nous a créés, s'occupe de ce qui nous arrive. Aucune commune mesure entre Dieu et moi, et entre moi et une hirondelle.

15 juillet

Brève visite dans le Vieux-Québec avec Claudette à l'occasion du festival d'été. Les fréquentes averses nous obligent à rentrer tôt. Nous décidons d'aller souper au Riviera.

16 juillet

Pique-nique sur les Plaines d'Abraham, avec les Laurendeau et Claudette.

17 juillet

Au déjeuner, je parle des hirondelles fraîchement sorties du nid. Elles sont sur la galerie depuis quatre ou cinq jours. Le curé me dit : « Elles ne sont pas sûres d'elles. » Je comprends : elles ne sont pas sûres d'ailes.

Évangile du jour : retour des Apôtres après leur première mission. Comme toujours chez Marc, le récit est nerveux, pressé. Les Apôtres sont tout contents de raconter ce qu'ils viennent de vivre. Il est à noter que Judas vient de vivre la mê-

me expérience que les onze autres. La foule les presse ; ils n'ont pas le temps de manger et de se reposer. Ils traversent le lac. La foule devine leur intention. Arrivés de l'autre côté, ils sont de nouveau entourés. Jésus se met alors à enseigner longuement la foule. Il n'est fait aucune mention du contenu de cet enseignement.

À l'âge que j'ai, ma compréhension de la *Bible* n'a pratiquement plus rien à voir avec celle que j'avais dans mon enfance et même jusqu'à il y a une vingtaine d'années. Je dis : compréhension intellectuelle et non pas existentielle. Il n'y a donc pas longtemps, en fin de compte, que j'ai appris et compris que les paroles, les faits, les gestes rapportés par les évangélistes (pour m'en tenir à ces quatre livres de la *Bible*) sont de brefs résumés destinés à de petites communautés de premiers chrétiens. Ces résumés fixaient d'abord l'expérience même des Apôtres et ensuite, plusieurs dizaines d'années de leur propre prédication. En ce sens, la *Bible*, le *Nouveau Testament* lui-même ne sont pas la parole de Dieu. La parole de Dieu, c'est le Verbe incarné. Les trois chapitres de Matthieu, par exemple, intitulés *Sermon sur la montagne*, n'épuisent pas l'enseignement de Jésus sur les thèmes en cause. Les versets sont comme des instantanés d'un vaste paysage. Ou encore, une expression parmi les centaines que peut prendre un visage. À la limite, peut-on dire que nous ne connaissons pas, à partir des Évangiles mêmes, une seule parole de Jésus, une seule phrase, telles qu'effectivement prononcées par lui ? C'est seulement après la résurrection et après la Pentecôte que les Apôtres compriront, dans l'Esprit, l'esprit de l'enseignement de Jésus et la signification véritable de ses gestes et de sa vie.

19 juillet

Le Père Marcel-Marie Desmarais est mort samedi dernier, à l'âge de 86 ans. À la fin des années quarante, il prêchait le Carême au Colisée de Québec. Il remplissait le Colisée. Il m'arrivait d'écouter la retransmission de ses sermons à la radio. Il avait lancé la formule l'essentiel, c'est le ciel. Tout ignorant que j'étais, je ne marchais pas dans ce genre de facilité. À quelques années près, il était le contemporain de Guitton, Légaut, Thibon, Lubac, Congar, pour m'en tenir à quelques auteurs que je connais bien.

Plus tard, il anima le courrier du cœur, toujours à la radio. De quoi il tira ses capsules d'optimisme, publiées en petits volumes qui se vendirent par dizaines de milliers d'exemplaires.

Note postérieure

(novembre 1995) Je viens de mettre la main sur un mémoire de maîtrise présenté par E.-Martin Meunier à l'école des diplômés de l'Université Laval : *De Forbin-Janson à Pierre Lacroix : le prédicateur populaire et la gestion du charisme* (1992) Un chapitre est consacré au Père Victor Lelièvre. Le chapitre consacré au Père Marcel-Marie Desmarais s'intitule : « La modernisation » (de la prédication populaire).

Ces jours-ci, je relis *Introduction à l'intelligence du passé et de l'avenir du christianisme*, de Marcel Légaut. Légaut fait bon marché de la littérature pieuse. Les écrits spirituels ne manquent pas. Je dis : les vrais, les costauds, mais ils ne font pas partie des étalages sur le marché de la consommation pieuse. La consommation de la piété existe, comme existe le marché de la consommation des céréales. La peur du cholestérol a remplacé celle de l'enfer, d'une part ; d'autre part, il y a toujours eu des marchands de valium spirituel. Jérémie dénonçait le faux prophète Ananie en lui disant : « Tu rassures ce peuple par un mensonge. » (28, 15)

Qui aura été le plus secourable, décennies pour décennies : Légaut ou Desmarais ? L'assonance aidant, je me demande qui aura été le plus secourable : Marcel Légaut ou le Père Paul-Émile Legault ? En tout cas, entre le Père Paul-Émile Legault et le Père Marcel-Marie Desmarais, l'altitude n'était pas la même. Tous deux furent des pionniers dans l'usage des ondes à des fins de formation et d'information religieuses. Paul-Émile Legault travaillait plus haut que Marcel-Marie Desmarais. Mais ils ne s'adressaient pas aux mêmes auditoires.

22 juillet

Depuis une semaine, j'ai passé plusieurs heures au marché aux puces électroniques de mon nouvel ordinateur et je n'en suis pas encore au point de domination de la machine que j'avais fini par atteindre avec mon Olivetti.

23 juillet

Depuis le départ des hirondelles, j'ai installé une mangeoire pour les oiseaux-mouches. Il s'agit d'un contenant de couleur rouge dans lequel on verse de l'eau sucrée selon les proportions indiquées. À la base du bocal, quatre petits trous. Ce matin, je reçois un premier visiteur. D'aucuns prennent une vingtaine de becquées à chaque visite.

Chaleur et humidité écrasantes, ces jours derniers On n'ose même pas penser aux dizaines de milliers de Rwandais qui piétinent dans la boue, les excréments, les cadavres, de peur d'en faire un alibi.

24 juillet

À quoi peut servir un vieux qui veut servir ? Vieux, je veux dire :

- Quelqu'un qui subit les aménités de la vieillesse : diminution de la résistance physique, de la dextérité, de l'ouïe, etc.

- Quelqu'un qui, par conséquent, est moins familier avec les nouveautés de quelque ordre qu'elles soient.

- Quelqu'un qui est encagé dans ses propres expériences, dont il sait que la plupart furent, sinon désastreuses, du moins misérables. Cet homme, dis-je, à qui, à quoi peut-il servir ?

Si cet homme est encore assez fin pour ne pas vanter le bon vieux temps, il demeure qu'il n'est pas capable d'habiter le présent, Je me souviens de cette femme, point trop vieille, qui s'était retrouvée avec moi, par hasard, sur la même banquette d'un autobus. Elle se plaignait de la rudesse des chauffeurs quand ils appliquaient les freins ou quand ils démarraient. À l'époque, je possédais un sens de l'équilibre digne d'un skieur alpin de bonne catégorie. Maintenant, je ne fais aucun mouvement avant l'arrêt complet de la machine, suivant les instructions des chauffeurs au long cours.

Je disais donc : comment habiter le présent ? Certes, je ne manque pas de références d'ordre culturel, et la culture peut être une consolation, sinon un alibi. Il ne sert à rien d'être plus cultivé que le soldat qui vous tue de loin ou distraitement. Il

ne servit à rien à Archimède d'en savoir mille fois plus long que le soldat romain qui l'a décapité pour la raison qu'Archimède, distrait par ses calculs, n'avait pas obéi à son ordre. Il reste que le soldat en question est un soldat inconnu, mais que nous profitons encore, sans le savoir le plus souvent, des expériences d'Archimède. Décapiter un homme, cela est aussi vieux que l'âge de fer. Mais le principe des corps flottants date d'Archimède. Les Rwandais décapitent à tour de bras, ces mois-ci ; quatre-vingt dix-neuf pour cent ne connaissent pas la « vis d'Archimède ». Ils peuvent décapiter, mais ils ne sont pas capables de s'abreuver en eau potable.

Passons à Haïti. Le pays a plus ou moins la même dimension et la même population que le Rwanda. Il est situé à une heure de vol de la Floride. Son président en exil a beau être un (ancien) prêtre catholique, il n'est pas un contemporain. C'est un magicien vaudou. La cravate ne change rien à l'affaire. Je comprends que Clinton, ou Bush avant Clinton, n'aient eu que mépris pour cet agité du bocal. Le vrai, le terrible problème où nous sommes, c'est que la Planète est habitée, en même temps, par des hommes qui ne sont, d'aucune façon, des contemporains. Nous sommes tous contemporains parce que nous vivons tous en 1994, mais les trois quarts de l'humanité sont quelque part entre l'âge de fer et l'internet. Il me vient à l'esprit que je n'ai ni conçu ni fabriqué mon ordinateur. Maurras disait : « La civilisation, c'est la différence entre ce que l'on trouve en naissant et ce qu'on y apporte. » Or, on n'y apporte que des besoins plus son potentiel, ses virtualités, son héritage génétique.

Je viens d'écrire internet et je reçois ce matin le numéro du mois d'août de *Harper's*. Un lecteur écrit à propos d'un article récent sur ce sujet publié dans ce magazine. « Bien avant l'invention des médias électroniques interactifs, Pierre Teilhard de Chardin a parlé du point oméga vers lequel toute l'histoire humaine est orientée et qui n'est rien d'autre qu'un immense organisme pensant : l'esprit, une conscience suffisamment intéressante pour tenir compagnie à Dieu. »

25 juillet

La tenue des élections, le 12 septembre, a été annoncée hier. Titre du *Soleil*, ce matin : *Le Québec décide de son destin*. Voire !

Journée pénible, journée sans obligations objectives, sans échéances. Ce que j'ai à faire ne se présente pas sous forme de commandement. J'aurais au moins deux articles à écrire ou, en tout cas, à mettre sur le métier, mais aucune échéance pressante ne m'y pousse. Donc, je diffère et je me culpabilise en pure perte.

Je relis *Ce que je crois*, de Gilbert Cesbron. (1971) Ce n'est pas le volume le plus dense de la collection, mais il respire la simplicité. C'est une confession pleine de coeur.

Saint Louis disait à son fils : « Prends toujours le parti du pauvre, jusqu'à ce que tu sois certain de la vérité. » Cette remarque est à placer dans le contexte des jugements que saint Louis rendait sous un chêne. En plus sophistiqué, c'est ce que l'on retrouve dans la série télévisée : *La cour en direct*. En 1962, à Valencia, j'ai assisté à une séance de jugements de cour sous un arbre. Il s'agissait, bien sûr, de chicanes de clôture, mais ce n'était pas un jeu. J'ignore si la coutume s'est maintenue.

Campagne électorale : cinquante jours de discours et de sondages ; cinquante jours *d'obfuscation* de la vérité. Le mot *obfuscation* n'existe pas en français. Il signifie : filtrer, tamiser, brouiller, troubler, obscurcir. Les régimes totalitaires mentent carrément ; ils trompent systématiquement par la propagande, la peur, le secret. Les régimes démocratiques trompent eux aussi ; eux aussi, ils masquent la vérité. Ainsi, l'enjeu des prochaines élections, c'est la sécession du Québec ou la poursuite de l'expérience canadienne. Mais aucun parti ne pose la question en ces termes.

On sait que le statu quo est impossible ; mais faire sécession, ce serait rompre avec une expérience politique vieille de 127 ans, et qui n'a pas desservi le Québec.

26 juillet

Fête de sainte Anne. La *Bible* ne dit rien à son sujet, encore moins au sujet de son mari, Joachim. N'importe ! Marie est née d'un père et d'une mère. Donc, Anne est la grand-mère de Jésus. Ainsi donc, pas un mot sur Anne dans le *Nouveau Testament*. Très peu sur Marie elle-même, d'ailleurs. Exactement cent vingt-quatre mots, dans la version latine. Et alors, sur quoi vivons-nous, sur quoi vis-je ? Réponse : sur le témoignage des Apôtres et sur l'intelligence de leur témoi-

gnage. Je dis : intelligence, au sens où l'entend Marcel Légaut, c'est-à-dire appropriation personnelle d'une seule phrase de l'Évangile, au bout du compte : Jésus est le fils de Dieu. Et puisque Jésus, c'est le Verbe incarné, l'humanité est fille de Dieu.

27 juillet

Sondage : glorification de l'anonyme. Le sondé est tout honoré d'être consulté. Il a été choisi au hasard, à même l'annuaire téléphonique grillagé par quelques paramètres : sexe, lieu de résidence, revenus, que sais-je ? Les quelques fois où j'ai ai été appelé à ces fins, j'ai refusé de répondre. Si chacun faisait de même, il n'y aurait plus de sondages. Je refuse également toute autre forme de sondage, sauf s'il est proposé par écrit, avec indication du nom, de l'adresse et d'autres informations. Dans le monde de l'internet, ma position en est une d'arrière-garde.

28 juillet

Rwanda. Photos et articles dans *Time Magazine* du 1er août. Ce ne sont que des photos et des mots. On n'a pas l'odeur des cadavres, on n'entend pas les cris, on ne voit même qu'une infime partie de la réalité. Je me sens reporté en 1945 ou 1946, au moment où l'on a pu voir les première photos des camps d'extermination nazis. Plus tard, les premiers documentaires, les premiers films. Or, l'Holocauste a duré six ans. Il a fallu six ans d'organisation industrielle pour obtenir ce beau résultat. En trois mois, on a pire, au Rwanda. Face à l'Holocauste, l'opinion mondiale pouvait plaider l'ignorance ; devant la tragédie rwandaise, aucune ignorance.

Note postérieure

Longue analyse de deux livres récents dans *The New Republic* du 29 janvier 1996. Sous le titre *An Age of Genocide*, David Tief fait une recension élaborée (10 pages) de *The Rwanda Crisis : History of a Genocide* (Gérard Prunier, Columbia University Press). Et de *Rwanda and Genocide in the Twentieth Century* (Alain Destexhe, New York University Press.) J'y apprends, entres autres, que c'est un juriste juif d'origine polonaise, Raphaël Lemkin, qui a forgé et défini le terme génocide, vers 1944. Durant la guerre de 1914-1918, on comptait 90 soldats tués,

contre 10 civils. En 1939-1945, on comptait 67 civils tués contre 10 soldats. À l'heure qu'il est, on compte 90 civils tués contre 10 soldats dans les conflits qui font rage depuis 1945. Exactement l'inverse de la proportion de la première guerre mondiale.

Destexhe dénonce la banalisation du langage qui conduit à parler de génocide ou d'holocauste à propos de crimes, certes, mais qui n'ont rien à voir avec un génocide. Il estime que le massacre massif des Tutsis par les Hutus est une tentative de génocide. Pour Lemkin, cette horreur relève d'une autre étiquette, pour autant, évidemment, qu'il ne suffit pas de nommer un mal pour le maîtriser ! L'auteur de cette magistrale recension conclut : « *The victims will still be there, as will the need for human solidarity, without whose rebirth our world will soon become morally uninhabitable.* »

Il va sans dire que les deux ouvrages, tels qu'analysés par l'auteur de cette recension, soulignent la démission morale des grands chefs de la démocratie, notamment Clinton et Mitterrand. Tout ce beau monde ne pense qu'à leur réélection. Mais pourquoi veulent-ils donc tant être élus ou réélus ?

29 juillet

Je note une réclame de WorldPlus, dans le *Time Magazine*. Presser la touche 1 pour placer un appel sans avoir à chercher l'accès au système téléphonique d'un autre pays ; presser la touche 2 pour télécopier votre message ; presser la touche 3 pour indiquer votre propre numéro de téléphone ; presser la touche 4 pour organiser une conférence téléphonique internationale ; presser la touche 5 pour obtenir immédiatement un interprète (140 langues disponibles). Pour obtenir gratuitement un abonnement à vie à ce service, il suffit de composer un numéro de onze chiffres. Le coût d'abonnement pour les années subséquentes est gratuit si vous utilisez le service pour un minimum annuel de 100\$.

Note postérieure

Ce matin, 22 août, je reçois une lettre « personnalisée » me disant que « *right now you can enjoy Worlfflus service membership free for life, etc.* »

Je n'ai aucunement besoin de ce service. Mais cette réclame m'a frappé. Dans dix ans, ce service sera devenu banal, pour ainsi dire, comme le four à micro-ondes l'est devenu en moins de dix ans. Et dire que je n'ai même pas de téléphone à clavier ; j'en suis encore au téléphone à roulette, comme le camembert de San Antonio !

Santé ! Vers la mi-juillet, j'ai passé une série d'examens du sang : cholestérol, thyroïde, prostate, foie, sucre, etc. Mon dernier examen du même genre remontait à 1991. L'entente tacite, c'est que si votre médecin ne vous appelle pas dans les dix ou douze jours après l'examen, cela veut dire que tout est normal. Hier, j'ai appelé mon médecin. La secrétaire me répond que les résultats sont rentrés et que le médecin me rappellera. Aussitôt, je me suis construit plusieurs scénarios, y compris le pire. Ce matin, téléphone du médecin. Tout est normal, compte tenu de mon âge et de mon état de sainteté.

30 juillet

Remarque de Cesbron : La vie publique de Jésus aura duré quelque mille jours. Dans l'Évangile du jour, on rapporte l'exécution de Jean-Baptiste. Comment, à la demande d'une jeune danseuse, on apporte la tête de Jean sur un plat, que l'on remet à la jeune fille, qui l'apporte à sa mère. (Mt 14, 11) Le texte continue : Les disciples de Jean allèrent en informer Jésus. Ainsi donc, Jésus pouvait très bien imaginer comment ses mille jours finiraient. D'un point de vue purement humain, cela suppose du courage. Le courage : mon obsession, comme, pour les pauvres, l'argent.

31 juillet

L'oiseau-mouche, quand il fait du sur place, ressemble à un jongleur monocycliste.

Les journaux nous apprennent que la loi Toubon pour la protection du français est passée au laminoir par le Conseil constitutionnel. On invoque le principe de la liberté d'expression. On ne peut pas faire payer l'amende à un citoyen qui préfère parking à stationnement. Cette décision ne sera pas sans conséquence de ce côté-ci de l'Atlantique.

1er août

Séance de travail avec François Caron en vue de la publication de trois courts textes sur l'enjeu de la présente campagne électorale : lettre aux fédéralistes fatigués ; lettre aux sécessionnistes ; lettre aux indécis. Prochaine séance, mercredi.

Rwanda. Au commencement de la tragédie, nous avons trente-deux Frères maristes rwandais, dont quatorze Hutus. Trois Frères ont été assassinés dans notre collège de Byimana, en même temps que quatre postulants. La communauté a été obligée d'assister à la torture et à la mort de ces confrères. On est sans nouvelles de plusieurs autres, dont l'ancien provincial, Étienne Rwesa, que j'ai rencontré à plusieurs reprises, et avec lequel j'ai voyagé de Rome à Bruxelles et au Zaïre-Rwanda, en 1982.

Les faux prophètes disent au peuple ce qu'ils savent que le peuple veut entendre. Les vrais prophètes ne prédisent pas l'avenir ; ils sont le battant de la cloche qui indique l'heure qu'il est, car l'avenir est inscrit dans le présent.

Le 25 juin, un assistant général anglais, Frère Christopher Mannion, s'est rendu à Butare et il comptait se rendre à Save. Depuis, on est sans nouvelles de lui.

6 août

Fête de la Transfiguration. Pierre, Jacques et Jean sont témoins. Ils voient Jésus qui s'entretient avec Moïse et Élie. Les deux sont morts depuis plusieurs centaines d'années, mais leur présence avec Jésus ne semble pas étonner les trois apôtres. Quelques versets plus loin, Jésus annonce sa mort et sa résurrection. Marc, qui fut le secrétaire de saint Pierre, conclut le récit en disant : « Ils discutaient entre eux sur ce que signifiait "ressusciter d'entre les morts". » Or, ils venaient de voir Moïse et Élie !

Pique-nique avec Thérèse à la plage Jacques-Cartier. Température splendide. On bénéficie d'un des plus beaux points de vue de toute la région. On est au ras du Fleuve, on voit les deux silhouettes des deux ponts. Aménité importante, si l'on doit séjourner plusieurs heures : des toilettes ont été aménagées à même le rocher. À l'entrée, un panneau indique toutes les choses défendues sur cette plage : pas de

bicyclette, pas de chien, pas d'alcool. Pique-niquez à l'eau minérale ! Plage publique de maîtresse d'école des années 40 !

Je suis en train de lire *Demosclerosis* (Jonatham Rauch, Times Books, 1994). L'auteur décrit la genèse, le développement, l'influence des groupes de pression, et le danger qu'ils représentent pour la santé de la démocratie. L'une de ses affirmations capitales, c'est que les groupes de pression ne visent pas, ne visent plus, à produire de la richesse, mais à distribuer la richesse existante à des groupes d'intérêts particuliers, découpant et redécoupant toujours la même tarte. « *The more transfer-seeking battles they manage to spark, the better off they will be. Every new legislative fight, every new lawsuit, every new regulatory struggle means new fees for politicians and lawyers and lobbyists, at least in the short and medium term. They win, as a class, no matter who else loses.* » (p. 88)

7 août

Dimanche. Journée splendide. Dans ce pays, il vaut la peine de noter la chose !

Je relis le *Journal* de Jules Renard avec autant de plaisir que j'en ai tiré quand je l'ai découvert à l'automne 1990. Je retrouve mes soulignés d'alors et j'en rajoute ! Ceci, par exemple : « Je crois à la langue française. J'ai la conviction qu'un Bossuet de nos jours écrirait mieux que le Bossuet classique. »

Eurêka ! J'avais un vague souvenir des circonstances qui amenèrent Archimède à découvrir le principe qui porte son nom, mais je me suis embrouillé, l'autre jour, en essayant de les raconter. En fait, ce n'est pas si simple. Le récit de l'événement prend une page complète dans *Histoire de la science* (encyclopédie de la Pléiade).

On pourrait dire : et après ? Qu'est-ce que cela donne de savoir cela ? Réponse : cela donne de la joie. Tout savoir n'est pas utile, mais il n'y a pas d'ignorance utile. Savoir que le principe d'Archimède s'applique aux navires n'empêche aucunement d'admirer le spectacle d'un navire glissant sur le Fleuve et cela donne, en plus, une joie intellectuelle. Alain a écrit un propos intitulé *Pourquoi le couteau coupe-t-il ?* Je ne connais pas grand-monde qui peut répondre à cette question.

9 août

Je fais office de sacristain, ici à la résidence. Je me faisais l'autre matin la réflexion suivante : supposons que par distraction je mêle des hosties non consacrées avec celles qui sont déjà dans le ciboire. Il n'y aurait plus aucun moyen de distinguer les unes des autres. Cela m'amenait à une strophe d'une hymne de l'Office : « Qui donc est Dieu pour se livrer perdant aux mains de l'homme ? »

Une fois lancé dans l'aventure de l'incarnation, il fallait que Dieu se fit poussière, pour laisser toute la place à notre liberté. Comme dit une autre hymne : « Nous n'avons pour seule offrande que l'accueil de son amour ».

À l'âge que j'ai, et sous l'influence de Légaut, je n'ai plus guère que les questions suivantes :

- En commençant ma promenade le matin, souvent je me dis : je marche ; je suis vivant ; j'aurais pu mourir cette nuit. Si j'étais mort, où serais-je ? Dans cette question, il y a une forme de pétition de principe : le *je* qui dit je marche est une personne ; le Je de « si j'étais mort » présuppose connue la réponse à la question, puisque ce *je* s'établit comme existant après la mort.

- Qu'est-ce que prier ? Pour informer Dieu sur l'état du monde ? Sur mon propre état ? Il n'en sait rien, je suppose.

Question insistante de Jésus à ses disciples : « Qui dites-vous que je suis ? Jérémie ? Jean-Baptiste ? Pour vous, qui suis-je ? Toute l'œuvre de Légaut est suspendue à cette question ; c'est tout le sens de son oeuvre rocailleuse comme un sentier de montagne.

Je contemple les hirondelles ou les oiseaux-mouches et je bénis le Créateur de ces admirables petites machines. Je vois aussi des photos du carnage au Rwanda. Et je ne sais plus si je ne suis pas tout simplement un imposteur ou un rêveur.

10 août

Séance de travail du GT-4S (groupe de travail des Quatre Salopards, ainsi que nous nous appelons cavalièrement entre nous). Nous n'avançons guère. À toutes fins utiles, le groupe que nous formons est divisé en deux : fédéralistes contre sécessionnistes.

Soudaine et grosse averse, hier soir, vers 19h. L'averse se monte et se montre dans le pan de ciel noir, au sud-ouest. Une ou deux minutes avant qu'elle ne frappe la galerie de la résidence, elle s'annonce par un sourd grondement que fait la pluie tombant sur le bois. Deux adolescents jouaient au tennis tout près de la résidence. Je m'attendais à ce qu'ils courent se mettre à l'abri. Ils ont continué à jouer avec une indifférence de soldats.

Si l'on me demandait de dresser une liste close (mettons vingt) des inventions les plus humbles et les plus utiles dans la vie de tous les jours, je placerais : les lacets de souliers à ferret, le papier d'aluminium, l'ampoule électrique, l'allumette, la pile électrique, le téléphone, le réfrigérateur, le crayon, le papier, les lunettes, la radio, le transistor, le vin, la cuisinière électrique, la télévision, le train, le bateau, l'automobile, l'avion.

Je mets délibérément de côté l'invention de la roue et celle du zéro ; l'invention de l'écriture et celle de l'imprimerie, etc. Je ne mentionne pas non plus l'invention de l'électricité : personne ne l'a inventée ; personne n'a inventé non plus le feu. À ce compte-là, personne n'a inventé le cheval, la poule, le chien, la vache, la pomme de terre.

J'escamote également la domestication des animaux (veaux, vaches, cochons, couvées) ; l'invention du cuir, du lin, de la laine, du coton, etc. Il reste cependant que ceux qui ont découvert la fabrication du cuir, de la laine, la culture du coton, etc. sont à placer au nombre des grands bienfaiteurs de l'humanité.

12 août

Évangile de la messe du jour : enseignement de Jésus sur le mariage. « Ce que Dieu a uni, que l'homme ne le sépare pas ! » Il parle ensuite des eunuques de naissance, de ceux qui ont été rendus tels par les hommes et de ceux qui se sont rendus eunuques eux-mêmes à cause du royaume des cieux. Et il termine en disant : « Que celui qui peut comprendre comprenne ! » (Mt 19, 12).

Or, il arrive que dans le *Time Magazine* de cette semaine, je trouve un dossier sur le caractère génétique de la fidélité, aussi bien chez les animaux que chez les hommes. En bref, la fidélité « conjugale » serait plus ou moins inscrite dans les gènes, et à des fins différentes chez les femelles et chez les mâles. Lisant cela, me

revient à l'esprit une remarque de Thibon dans *Au soir de ma vie* (Plon, 1993) : « Comme le sabbat, le mariage est fait pour l'homme et non l'homme pour le mariage. »

13 août

Visite de Mozart. Nous parlons longuement de ses enfants et de notre propre enfance, à nous deux. Son analyse coïncide avec la mienne quant à l'origine de notre caractère farouche.

17 août

Visite de Philippe Poulin. Je l'ai connu au scolasticat de Valcartier en 1953. En 1960, nous étions ensemble à Alma. Il a quitté la communauté au début des années 60. Il a été, par la suite, proviseur du Lycée de Bona-Béri, au Cameroun, puis directeur de lycées en France et à Londres. Tout ce temps, je ne l'ai guère croisé qu'à deux ou trois reprises. Ne sachant pas que « les écrivains aiment leurs œuvres, comme les pères, leur fils » (Aristote), il me dit, parlant du *Journal d'un homme farouche*, qu'il avait par-devers lui : « Ce n'est pas un grand livre, mais on y revient. » Je suis tout à fait d'accord, ma parole !

Il me parle longuement de ses rêves récurrents, à quoi il semble attacher de l'importance. Il m'arrive de raconter mes propres rêves et même d'en noter quelques-uns, car je rêve beaucoup. Dans son journal : *La vérité blessée*, le Père Couturier note : « Les rêves puisent sans fins dans les trésors perdus de la mémoire. Sans quoi comment expliquer les détails infinis de ces mondes suscités en une seconde ? »

19 août

Visite de Nicole. Nous allons pique-niquer sur la plage Jacques-Cartier, mais un orage soudain nous oblige à regagner l'auto en vitesse et à rentrer. Nous mangeons les sandwiches dans mon bureau.

21 août

Dimanche. Évangile du jour : Jésus déclare : « Qui mange ma chair et boit mon sang vivra éternellement. » Beaucoup de disciples trouvent ce discours intolérable : *durus est hic sermo, et quis potest eum audire ?* Qui peut encore écouter cet homme ? Connaissant ces réactions, Jésus demande aux Douze : « Voulez-vous partir, vous aussi ? »

Il n'est pas difficile de comprendre la réaction des disciples. Ces hommes-là (quelques centaines ? Quelques milliers ?) suivaient Jésus depuis plusieurs mois. Ils étaient sincères. Ils espéraient confusément que Jésus était le Messie ou, en tout cas, un porte-parole inattendu de Yahvé ; inattendu, inespéré, mais enfin là. Juste avant lui, il y avait eu Jean-Baptiste, qui avait réveillé beaucoup d'espoir. Ces hommes-là étaient tous prêts à recevoir Jésus comme un autre Jérémie, un autre Élie. Ce peuple-là avait toujours vécu de prophète en prophète. Il attendait toujours le dernier prophète. Mais d'entendre un homme leur proposer de manger sa chair et boire son sang, cela ne passait pas. C'était intolérable. On n'écoute pas plus longtemps un tel exalté.

C'est Pierre qui répond au nom des Douze : « À qui irions-nous si, nous aussi, nous nous retirions ? » Judas était parmi les Douze. Que Pierre ait vraiment dit ces mots, ces mots-là, nous ne le saurons jamais. Ce que nous savons, c'est qu'il est mort pour en témoigner. Nous ne saurons jamais non plus ce que pouvaient bien penser dans leur cœur les onze autres. Mais ils sont tous morts pour en témoigner, y compris Judas, à sa façon.

Il est futile de penser qu'il était plus facile de croire en Jésus de son vivant, à cause des miracles qu'il accomplissait, qu'il ne l'est en 1994. Le concept (si l'on peut parler de concept) de miracle, pour les contemporains de Jésus, et le même concept pour les hommes qui vivent en 1994, n'ont aucune commune mesure. De toute façon, pour ses contemporains, la mort ignominieuse de Jésus abolissait tous ses miracles. Un homme de Dieu ne meurt pas de cette façon. Surtout si cet homme s'est proclamé fils de Dieu. C'est pour cela, d'ailleurs, qu'on l'a tué.

Bien plus ! Et Légaut a bâti toute son oeuvre sur cette intuition : la mentalité moderne, la mentalité contemporaine est plus imperméable au message de Jésus que ne pouvait l'être la mentalité de ses contemporains. On est maintenant plus savants. On a le four à micro-ondes et un cylindre d'acier déposé par nous sur la

lune. Je rappelle que dans ce cylindre, la NASA avait déposé, entre autres, le psaume 8, transcrit en main propre par Paul VI.

24 août

Séance de travail avec le GT-4S. François et moi, nous avons préparé une énième version de notre projet d'article sur le prochain scrutin. Nous avons commencé notre réflexion commune le 29 juin ; depuis, nous avons tenu une réunion plénière le 10 août. Entre-temps, François et moi, nous nous étions rencontrés quatre ou cinq fois, en séances intercalaires. Notre projet ne passe pas. Jean-Noël Tremblay et Arthur Tremblay refusent de signer le texte avec nous. N'importe ! Nous le publierons sous nos deux seules signatures. La politique est diviseuse. Je ne suis pas sûr que nous pourrions continuer de nous rencontrer. Toute fêlure prophétise l'éclatement.

26 août

Longue et bonne rencontre avec Alain Bouchard. Après dîner, promenade sur la plage Jacques-Cartier, par un temps splendide.

27 août

Visite de Jean-Paul Tremblay et Bertrand Fournier. Deux mordus de l'avenir de la race ! Je coupe court à toute discussion politique, mais je leur fais lire l'article que je viens d'envoyer à *La Presse* ! On est objectif ou on ne l'est pas !

28 août

Dimanche. Réunion communautaire, en vue de l'organisation de la nouvelle année scolaire. L'année dernière, nous étions convenus de réciter le chapelet avant le dîner, les samedis et les dimanches. Dans les faits, j'étais souvent le seul à la chapelle ; parfois, nous étions deux ; rarement trois ; pratiquement jamais tous les quatre. Ce matin, je remets la question à l'ordre du jour. Le premier qui prend la parole déclare que le chapelet ne lui dit absolument rien ; qu'il ne voit aucun sens à cette récitation répétitive. Les deux autres disent à peu près la même chose en

termes moins directs. Dans cette situation, il ne sert à rien de vouloir imposer cet exercice.

Je suis un peu déçu. Je suis tout à fait capable de réciter mon chapelet tout seul. Je le fais tous les jours. C'est une prière pacifiante et pleine de sens, qui vaut bien les improvisations sentimentales, et privées de toute espèce de concepts, qu'on nous sert souvent en guise de partage communautaire. Il faut certes des prières dites « personnelles » ou privées. Il faut aussi des prières communautaires ; des prières en communauté. La foi s'augmente en se disant. Dans la prière en commun, on exprime et on soutient la foi de ceux qui prient avec nous.

29 août

Vers 11h45, on m'informe qu'un confrère vient d'avoir un accident d'auto, à cinq ou six kilomètres de la résidence. Heureusement, j'étais avec un confrère qui conduit l'auto. Dix minutes plus tard, nous étions sur les lieux. Ambulance, quatre voitures de police, mais rien de grave. Le confrère n'a aucun mal. Le sac gonflable (dont j'ignorais l'existence) l'a sans doute protégé. La jeune femme de l'autre voiture est consciente, elle parle, mais elle a un peu de sang sur le visage. J'aurais souhaité communiquer avec elle. J'ai essayé de trouver son nom, mais un policier me dit qu'il n'a pas le droit de divulguer le nom d'un blessé. Je ne ferai quand même pas le tour des hôpitaux de Québec.

Deux dépanneuses sont déjà sur les lieux. Elles y étaient avant les policiers, me dit l'un d'eux. C'est une heure (et un carrefour) d'affluence. Un chauffeur s'impatiente. Il finit par se faufiler entre une voiture de police et une dépanneuse. Dans notre civilisation sur roues, trois minutes d'attente incitent au meurtre.

Les constats terminés, je renvoie le chauffeur victime de l'accident à la résidence et je m'occupe du reste. Le garage de débosselage est fermé jusqu'à 13h, mais j'ai une sérieuse envie de pisser. J'entre dans l'atelier de réparation et l'on m'indique l'endroit idoine, sans cérémonie. Ensuite, j'attends l'heure d'ouverture où je dois produire divers papiers. J'ai l'occasion de noter que les frais de remorquage s'élèvent à 131\$. Entre-temps, le chauffeur du camion me dit que les frais de réparation s'élèveront à cinq à six mille dollars. Dans la salle d'attente, une grosse affiche : avis aux consommateurs. Le tarif horaire du garage est de 68,95 \$, TPS en sus. Pour rentrer à la résidence, la course en taxi me coûte 19 \$.

Au total, il se sera passé trois petits quarts d'heure entre l'accident et le nettoyage des lieux. Le reste, c'est du brassage de papiers et beaucoup d'argent. Le confrère qui m'a conduit sur les lieux de l'accident oeuvre en Afrique (Malawi et Kenya) depuis une trentaine d'années. Il me dit qu'un accident du même genre, à Nairobi, par exemple, prend quatre ou cinq heures avant d'être réglé.

L'administration générale de Rome nous informe, en date du 24 août, que le Frère Christopher Mannion (un Frère britannique) a été tué au Rwanda. On était sans nouvelle de lui depuis son départ de Rome, à la fin de juin dernier. (Cf entrée du 1er août.) « Nous venons de recevoir une lettre de M. Faustin Twagiramungu, Premier ministre du Rwanda. Elle nous confirme la mort de Frère Christopher Mannion et de son enterrement. » Voici un homme qui, à 24 heures d'avis, quitte Rome, sur l'ordre de ses supérieurs et qui est assassiné, on ne sait pas encore quand ni comment, en cherchant à porter secours à d'autres confrères. Cela s'appelle mourir comme un soldat. Quand j'avais dix ou douze ans, j'apprenais des nouvelles comparables touchant les Frères maristes d'Espagne. À l'heure qu'il est, six Frères sur trente-deux ont été assassinés au Rwanda.

En soirée, le débat des chefs. La cérémonie est réglée comme un ballet. Dès l'ouverture, chacun des deux chefs dispose de trois minutes pour livrer son message. Aucun des deux n'improvise. Ils lisent ostensiblement un texte. Ben ! alors, pour quelques centaines de mots préparés depuis longtemps, avec l'assistance de spécialistes de la communication, ça va pas virer loin. Ça manque de souffle. A la fin, conclusion de chacun des deux chefs. M. Johnson, pour sa part, déclare en substance : « Si vous reportez le Parti libéral du Québec au pouvoir, je dirai sur l'estrade ; merci de m'avoir fait confiance, merci de, merci de. » Je trouve cette envolée bizarre. Le pouvoir est censé être une charge. On n'a pas à remercier ou à promettre de remercier d'avoir été chargé. On doit dire ce que l'on entend faire avec.

30 août

Je continue ma relecture de Légaut. Prose et pensée chirurgicale. Jésus a-t-il voulu fonder une religion ? Jésus a voulu susciter des disciples, c'est-à-dire des hommes qui referaient son propre trajet ; des hommes qui, comme lui, se nourri-

raient de la volonté du Père. Très rapidement, il a fallu organiser les disciples. La religion chrétienne découle de cette nécessité inhérente à la nature de l'homme.

Après Constantin (313), l'Église catholique a emprunté les structures administratives de l'empire romain. Les diocèses, par exemple, avaient été créés par l'empereur Dioclétien.

3 septembre

Au bout du bout, et nonobstant les énormes problèmes déterrés depuis un siècle par les recherches en exégèse et par la réflexion spirituelle ou proprement théologique (je pense à Légaut, Teilhard de Chardin, Drewermann, entre mille autres), au bout du bout, donc, le commandement le plus terrible, le plus térébrant, c'est : « Aimez-vous les uns les autres, comme je vous ai aimés. » Ou son envers : « Ne jugez pas. » Chaque jour, je suis placé devant ce choix. Chaque jour, je fais le mauvais choix.

À un kilomètre de mon bureau, on procède aux travaux de terrassement du nouveau quartier résidentiel. Les camions et les pelles mécaniques émettent un bruit strident quand ils reculent. Cet avertissement a du sens quand plusieurs hommes travaillent à proximité des machines, mais il n'est d'aucune utilité quand les machines opèrent avec leur seul conducteur. N'importe, pendant des heures et des heures, on entend ce son perçant à deux kilomètres à la ronde. Exemple comme il y en a mille de solution systématique à un problème ponctuel. Solution de bureaux d'assurances.

4 septembre

Depuis plusieurs jours, vu que la température a baissé, je ne comptais plus revoir les oiseaux-mouches. Il est 14h 07 et je viens d'en voir un. Il a pris deux ou trois becquées seulement. Il connaît son affaire. Il vole moins ; il s'engraisse pour pouvoir se pousser en Floride ou à Costa Rica.

5 septembre

Fête du Travail. Aucun journal à lire ce matin, en prenant un café. Je prolonge donc ma promenade quotidienne avant les dévotions et la préparation de la messe et du déjeuner. Je fais deux milles et demi. Je compte mes pas, comme un obsédé compulsif Je mesure aussi mon « temps ». J'ai baissé. J'ai déjà fait 125 pas à la minute. D'après mon comptage de ce matin, je fais 100 pas à la minute. C'est un rythme de légionnaire : le mille romain comptait 1000 pas de légionnaire. La petite différence, c'est que les légionnaires faisaient pas mal plus de milles par jour que moi.

Koestler, dans *Le cri d'Archimède* (Calmarin-Lévy), rapporte ce mot de Bertrand Russell : « Les mathématiques naquirent lorsqu'on découvrit qu'il y a quelque chose de commun entre un couple de faisans et une paire de gifles : à savoir le nombre deux. » Le volume est sous-titré : *L'art de la découverte et la découverte de l'art*. Il a été publié en 1965. Sur le rabat de la couverture, l'éditeur écrit : « Ce sera bientôt un classique parmi les livres récents consacrés à la science de l'esprit humain. » Effectivement, je le relis avec émerveillement. Mais que veut dire récent et que veut dire classique à l'époque où nous vivons ? Je veux dire : submergés que nous sommes d'images et aussi d'imprimés. Qui lit encore Koestler, que je tiens, quant à moi, comme un des auteurs qui m'auront influencé ?

Par association d'idées, je rapporte ici une information délicieuse tirée de la revue *Sélection* de septembre : « Dans la réédition de 1948 de *L'être et le néant*, il manquait 30 pages par la faute de l'imprimeur. C'était assez pour rendre ce livre proprement incompréhensible ! Sur les 8000 exemplaires vendus, l'éditeur ne reçut pourtant que deux lettres de protestation de lecteurs. » (Michel Contat, *Le Monde*)

Le Pape ira-t-il ou n'ira-t-il pas à Sarajevo et à Zagreb, le 8 septembre ? Zagreb : le procès de Mgr Stépinac, sous Tito. Les photos de l'époque : ce regard de bête traquée sous la torture, mais dont on produit le corps, pour bien montrer que l'on est civilisé. Mgr Stépinac était l'archevêque de Zagreb sous les nazis. Qui pense encore à cela, en cette époque de la « banalisation du mal », comme disait Hannah Arendt ? En cette époque où les légionnaires français enterrent les Rwandais à la pelle mécanique.

Les Serbes ont déjà déclaré qu'ils ne garantissaient pas la sécurité du Pape. Et après ? Qui garantissait la sécurité de Jésus tout au long de ses trois ans de vie publique ? Pour ce que cela peut importer, je note ici que je souhaite qu'il y aille. Et aujourd'hui, le 5 septembre, je note la chose. Je ne dispose évidemment d'aucune « information » privilégiée à ce sujet. Mais je suis sûr qu'il va y aller. Il devrait même y rester jusqu'à ce que ce monde-là fasse semblant de s'entendre. A ce compte-là, il devrait aussi aller à Jérusalem, en Somalie, en Angola, à Alger, à Port-au-Prince. Et où encore ? À Pékin ?

Irais-je à Sarajevo ou à Butare ? Le Frère Chris Mannion (voir plus haut) y est allé, sur ordre, et il est mort, comme plusieurs millions de soldats, comme n'importe quel soldat, de quelque bord qu'il soit. Quand on risque sa vie, on n'a pas d'explications à fournir. Les chansons et les poèmes pâmants, ça vient après. Ça vient des survivants. Des survivants pour combien de temps ? Mon idée, en tout cas, c'est qu'on n'a le droit de pousser à la guerre que si l'on est en âge d'y aller. Les vieux notaires qui disent : « Ah ! si j'étais jeune, je volerais à la guerre », très peu pour moi. Ma mère me rapportait ces propos, tenus par le notaire Plourde, au moment de la guerre de 1914-1918. Elle rapportait la chose avec l'ironie dévastatrice de quelqu'un qui connaît la vie, comme on dit familièrement, quelqu'un qui ne s'est jamais résigné à la bêtise, ni au mensonge. Ça fait pas vivre tellement plus heureux, mais ça fait vivre clair.

En cette époque d'images, les symboles sont déterminants. Les symboles et les lapsus. Johnson n'a pas fini de s'expliquer (inutilement) sur ses « maux de femmes », qui lui ont échappé lors du débat des chefs. Il voulait dire : hystérectomies. Il avait pourtant quelque excuse : le mot hystérectomie, ne vient pas spontanément à l'esprit, surtout lors d'un débat télévisé, donc sous les yeux et les oreilles de quelques millions de téléspectateurs qui ne risquent rien.

7 septembre

Le Pape annule sa visite à Sarajevo. Sa sécurité était trop menacée, de même que celle des milliers de personnes qui se seraient trouvées rassemblées à portée des obus serbes ou musulmans.

Entrevue pour Radio-Canada sur la fermeture des dernières écoles de quartier ou de village. La journaliste voulait faire l'entrevue par téléphone. Je refuse. Mais

à sa demande, je lui suggère le nom de quelqu'un qui pourrait fort bien répondre à ses questions. Dix minutes plus tard, sans avoir contacté la personne suggérée, elle me rappelle pour prendre rendez-vous. J'accepte.

8 septembre

Dans le cadre des célébrations du 85^e anniversaire du *Devoir*, le printemps prochain, j'ai déjà accepté, à l'heure qu'il est, de participer à un atelier organisé par l'UQAM. Cette après-midi, je rencontre Nicole Lemay, muséologue-consultante chargée de préparer une exposition sur divers thèmes illustrant divers aspects de la vie du journal. A propos du thème de l'éducation, on veut monter un tableau portant sur l'aventure des *Insolences*. C'est un billet de Laurendeau qui avait déclenché mes lettres au *Devoir*, qui devinrent les *Insolences*. C'était il y a 34 ans, jour pour jour. Il convenait qu'une muséologue s'occupât de la chose ! Elle passe près de trois heures dans mon bureau, à feuilleter les albums de coupures de presse de l'époque, que j'avais réunies. Elle part avec deux gros sacs de documents.

9 septembre

Marcel Légaut distingue les religions d'autorité et les religions d'appel. La dimension autorité est indispensable, mais elle ne constitue pas l'essentiel. Thibon, de son côté, écrit : « Je sais bien que l'Église est nécessaire, comme la coupe est nécessaire au vin ; je sais bien qu'un Dieu sans Église, c'est le commencement des Églises sans Dieu. » (*Au soir de ma vie*)

Plus loin, et dans un autre ordre d'idées, il note : « Le désespoir est bien le signe que nous ne sommes pas faits pour lui. »

Élections. A-t-on idée des coûts d'une élection générale dans une démocratie ? Coûts financiers : recensement, publicité, sondages, voyages. Coûts sociaux : les centaines d'heures/personnes investies en discours, en commentaires, en discussions. Coûts moraux : l'obfuscation de la vérité, l'approfondissement des divisions.

Les campagnes électorales, surtout depuis l'avènement de la télévision, sont trop longues et surtout, elles sont trop assujetties aux exigences mêmes de la télévision.

10 septembre

Je lis d'une traite *Je voulais te parler de Jeremiah, d'Ozélina et de tous les autres* de Jean O'Neil (Libre expression, 1994). Il s'agit d'une réédition de l'ouvrage publié en 1967. Le livre est une espèce d'autobiographie de la jeunesse de l'auteur en même temps qu'une manière de généalogie de sa famille. Il est d'ailleurs dédié à son fils Martin. Je connais cet auteur depuis peu. Je relate ici les circonstances de ma rencontre avec cet écrivain, que je tiens pour un de nos meilleurs.

Le 8 février 1993

Monsieur O'Neil,

Cet été, j'avais formé le projet de vous écrire en écho à la série d'articles publiés dans *Le Devoir* sur les îles du Fleuve. J'espère ne pas me tromper d'été ! C'était précisément à la suite de votre article intitulé « *Maudits Irlandais* ». Quand on s'appelle O'Neil, on a le droit de parler ainsi, comme un chanoine a le droit de critiquer l'Église. J'ai lu tous vos articles de cet été-là, avec admiration et une pointe d'envie. Je voulais vous féliciter, mais je n'ai pas donné suite à mon projet. Samedi, en lisant votre *Promenades et tombeaux* dans *La Presse*, je me suis dit : « Je lui écris demain ». Je ne l'ai pas fait. Et voici qu'aujourd'hui, en lisant le chapitre 10, je tombe sur un paragraphe où il est question de mon cher *je*. Je vous aurais écrit hier, ou l'été dernier, que j'aurais moins l'air de renvoyer l'ascenseur. N'importe ! C'est écrit dans mon agenda, en date d'hier : « Écrire Jean O'Neil ». Venez vérifier !

Je comprends mieux vos « îles », maintenant que je sais votre admiration pour Félix-Antoine Savard. Vous dites des choses très justes à son sujet dans le chapitre publié aujourd'hui. J'ai bien aimé votre « saint-denysgarneautait ». Pour avoir un peu fréquenté André Laurendeau, vers 1964, je connaissais le culte que certains milieux montréalais vouaient à Saint-Denys Garneau. Je ne suis jamais entré dans cette religion.

Ce que vous dites incidemment de René Lévesque est bien vu. Lui et Félix Leclerc sont fort surfaits, à beaucoup d'égards.

Je vous envoie mon petit mot via votre éditeur, ne sachant pas comment vous rejoindre autrement. Continuez vos amoureuses promenades.

Depuis, j'entretiens une correspondance assez régulière avec Jean O'Neil. Et quant à y être, je reproduis ici la lettre que je viens de lui envoyer à la suite de ma lecture de son *Jeremiah* :

Le 11 septembre 1994

Cher écrivain,

Décidément, vous êtes un bon écrivain. Si je ne dis pas : « un grand », ce n'est pas par mesquinerie, mais par souci de ne pas banaliser le compliment. Chose certaine, mon admiration pour ce que je connais de votre oeuvre, à cette heure, n'est entachée d'aucune jalousie : nous ne courons pas sur la même piste.*

La preuve (le signe) que vous êtes un bon écrivain, c'est que j'ai lu, hier, d'une traite, votre *Jeremiah*, et que, ce matin, très tôt, avant mes dévotions matutinales, j'en ai relu une vingtaine de pages. Une autre preuve, c'est que ce livre a traversé vingt-sept ans, sans aucun battage médiatique. Bien au contraire ! Je crois me souvenir que vous m'avez écrit que votre *Jeremiah* avait été éreinté dans *Le Devoir* au moment de sa parution.

Je vous l'ai déjà écrit : je ne vous connais comme écrivain et même comme journaliste que depuis votre série d'articles publiés dans *Le Devoir* durant l'été 92 ou 93. Vous connaissez la suite.

Que l'on vous ait éreinté, en 1967, n'est pas étonnant. Votre chapitre intitulé *Cul-de-sac* n'était pas de nature à vous faire inviter à souper en ville. Que l'on vous re-sorte en 1994 est la preuve (le signe) que le « bruit et la fureur » font long feu. J'emploie ce cliché selon son vrai sens et non selon le contresens courant.

Digression. Je vous interdis d'employer le mot incontournable (ce que vous ne faites pas), qui a remplacé le peaufiné de naguère (je ne dis pas jadis) dans les papiers peaufinés et incontournables de nos journalistes. Fin de la digression.

Deux mots sur *Jeremiah* : a) on y découvre votre être libertaire et pourtant chaloupant les contraintes de la vie ; b) votre dédicataire est bien chanceux. Il ne le sait peut-être pas ; il le sait peut-être. Mon père ne savait ni lire ni écrire ; c'était quand même un seigneur ; ma mère savait lire et écrire et, en plus, elle parlait anglais. Ça lui a nui de savoir parler anglais : elle était perçue comme trop haute par les volailles des corde à linge. La voisine, justement, faisait exprès pour faire sécher ses corsets à baleines du côté de la maison chez nous, sachant que ma mère n'avait pas les moyens de s'en payer.

Post-scriptum. Haineux : vous n'êtes pas doué pour les titres commerciaux. Je plains l'élève qui doit inscrire votre *Jeremiah* au complet sur une fiche d'emprunt à la bibliothèque.

* « De socle à socle, on ne se salue guère. » (Mauriac, à propos de Cocteau.)

11 septembre

Jean-Paul II à Zagreb. Près d'un million de personnes rassemblées pour la messe.

Je relis la quarantaine de pages qui constituent les derniers chapitres de *Au soir de ma vie*, de Gustave Thibon : *Le ciel sans promesses* et *Confession d'un vieillard*. Il y est question de la foi, de l'Église, de la mort, de la vieillesse. L'auteur écrit : « Dans le domaine de la foi, j'ai appris, au fond, à désapprendre. » Il cite cet admirable maxime : *Umbram praebet lux/Mysteria autem veritas* (La lumière fait l'ombre ; la vérité fait les mystères). Et encore : « La vieillesse rend presque immanquable l'épreuve de la tentation contre la foi [...] Entre le mystère et l'absurde, il faut choisir, et j'ai choisi. », rejoignant mot pour mot la position de son contemporain, Jean Guilton. Il parle du corps qui « avait été un long et silencieux complice, et qui devient bourreau ». Il affirme vouloir mourir vivant « sans anesthésie, d'une agonie sans orgueil, mais sans bassesse. Le Christ a refusé le breuvage destiné à engourdir ses souffrances. Je refuse les consolations de la religion et les stupéfiants de la science. » Enfin, et ce sont les derniers mots du livre : « Pour tout résumer, contre le poids des apparences et contre moi-même, je crois que Dieu est amour. »

C'est un don splendide qu'un homme comme lui fait au lecteur, avec l'humilité et la crédibilité que lui confère son extrême vieillesse. Aucune pose, dans ses propos, aucun reniement, aucune surenchère. Simplement, la confession de la condition humaine, nullement abolie par la foi ; au contraire, rendue plus tragique.

12 septembre

Élections provinciales. À dix heures, je me rends au bureau de vote. Le rituel est connu ; il ne laisse pas d'être impressionnant. La fraude n'est plus guère possible. Le citoyen-électeur est parfaitement libre, s'il a pris la peine de se rendre li-

bre, c'est-à-dire de s'informer et de se bâtir une opinion. En l'occurrence, ce n'était pas chose si facile. Avec François, Jean-Noël et Arthur, j'ai passé plusieurs heures à préparer un texte pour *La Presse* sur l'enjeu de ce scrutin. Arthur et Jean-Noël ont refusé de le signer avec nous. Nous avons pourtant déjà publié, entre décembre 1992 et juin 1994, six articles ayant trait aux projets de réforme scolaire. L'accouchement avait toujours été laborieux, mais nous avons toujours fini par nous entendre suffisamment pour pouvoir signer de nos quatre mains. Cette fois-ci, la chose a été impossible.

13 septembre

Hier, soirée des élections chez Claudette, avec les Laurendeau et Gérard Blais. Ce matin, je prends connaissance des résultats finals. Certes, le Parti québécois est revenu au pouvoir, mais il n'y a pas là de surprise. Le fait dominant du scrutin d'hier, c'est que le Parti québécois et le Parti libéral du Québec ont recueilli un nombre à peu près égal de votes. L'atmosphère politique n'est donc aucunement nettoyée. Les titres des journaux sont révélateurs : « *Une victoire à l'arraché* » (Le Devoir) ; « *Le Parti Québécois reprend le pouvoir* » (Le Soleil) ; « *Vers le référendum* » (*La Presse*).

Rude métier que celui de politicien en démocratie libérale. Les risques sont énormes. Combien de vaincus, aujourd'hui, après des efforts surhumains ? Combien de marins, combien de capitaines, engloutis, ce matin, au fond des urnes ?

16 septembre

Évangile du jour : saint Luc nomme, entre autres, « Jeanne, femme de Kouza, l'intendant d'Hérode, Suzanne, et beaucoup d'autres femmes qui les (Jésus et les Douze) aidaient de leurs ressources. » La femme de l'intendant d'Hérode devait bien avoir un peu d'argent de poche dans son réticule !

Aux bulletins de nouvelles et dans les journaux, photos du porte-avions Eisenhower, en route vers Haïti. Une île d'acier, d'avions et d'explosifs, contre des fusils de bois, pour « restaurer » la démocratie et remettre sur le fauteuil présidentiel un homme drogué d'une mixture de théologie catholique et de magie vaudou.

L'armement le plus sophistiqué de la plus grande puissance du monde, contre une population de l'âge de pierre.

Dans *The New Republic* du 19 septembre, j'apprends que selon le dernier rapport de la ligue des droits de l'homme, l'industrie de transplantation d'organes en Chine, est florissante. « *(It) is harvesting the internal organs of about 2 000 executed prisoners a year, and selling them to foreigners. To snare a cornea, firing squad shoot at the heart. For a kidney, they aim at the head. Sometimes, to keep organ fresh, they botch the execution so a surgeon can remove the desired item while the prisoner is still alive.* »

17 septembre

Évangile du jour : la parabole du semeur. Jésus précise que la semence, c'est la parole de Dieu. Le Verbe incarné est un germe enfoui dans l'utérus de l'histoire, terrain rocailleux, terrain de ronces et aussi, de cœur en cœur, terrain où la semence produit patiemment (*in patientia*) son fruit : (Le 8, 15)

Je me suis procuré le dernier volume du journal du Père Carré *Vient le temps de chanter* (1991-1993, Cerf, 1994). Je le ménage : je me retiens de n'en point trop lire d'une traite.

Le premier volume (*Je n'aimerai jamais assez*) couvrait la période 1970-1987 ; le deuxième (*Des heures de grand sens*) portait sur les années 1988-1990. Il est bien évident que le premier volume a dû faire l'objet d'un tri serré. Les deux derniers sont sans doute le résultat de notations plus régulières. Le Père Carré note avec humour que, dans une présentation de son deuxième volume, on avait écrit : « Des heures de grand bon sens. » Ben !

Dans l'autobiographie de Lucien Bouchard *À visage découvert* (Boréal, 1992), je lis ceci : « ... Dans la réalité, (les externats classiques) étaient pris en charge et dirigés par des Frères. [...] À Alma, le corps enseignant était constitué de Frères Maristes, dont Jean-Paul Desbiens, mieux connu plus tard sous le nom de Frère Untel, lui aussi un descendant direct, par sa mère, née Bouchard, de l'arrière-grand-père Sixte. » Dans le chapitre intitulé *Vingt ans après*, l'auteur (il est alors ambassadeur à Paris) note : « Mon mariage se brisa définitivement et celle qui avait été ma femme pendant près de vingt ans rentra au pays, pour des raisons et

des circonstances dont je m'estimais responsable. » Cet aveu ne manque pas d'élégance.

21 septembre

Haïti. Au bulletin de nouvelles, hier soir, images de la dure répression de la police contre des partisans du président Aristide, sous les yeux des soldats américains qui ne bougent pas. Ils ont l'ordre de tirer seulement pour se défendre, dit-on. Je me suis réjoui le jour de l'invasion pacifique. Mais je ne crois pas que l'opération *restaurer la démocratie* puisse se faire sans coup férir, selon la vieille expression. L'armée haïtienne, si insignifiante qu'elle soit vis-à-vis de la puissance américaine, ne pourra pas accepter de perdre la face, même avec la promesse d'amnistie qui (serait) partie de l'entente. Voici quand même 7 000 hommes à qui on a fait accroire qu'ils formaient une armée. Voici 7 000 hommes bien connus de leur entourage respectif, à qui on demande de rentrer chez eux tranquillement et dont la plupart battent ou tuent du monde depuis combien d'années ?

De plus le président Aristide, durant les quelques mois où il fut en exercice, avait promis des *Pères Lebrun* aux partisans d'un des successeurs de Bébé Doc. Dans des circonstances aussi dramatiques, la France pouvait faire confiance à un revenant qui s'appelait de Gaulle, car tout le monde savait qu'il ne s'agissait pas d'un « agité du bocal », comme disait Céline, à propos de Sartre.

Note postérieure

Décembre 1995 : Ces jours-ci, on apprend que le Président Aristide vient de convoler. Bon vol ! Une belle âme ! Ancien prêtre, trois ans en exil à quêter l'appui des États-Unis ; plus ou moins vaudou. Il convole. Y va se faire manger tout rond. Y aura pas de marines américains pour le protéger durant ses oaristys.

On dit aussi que le président Clinton, à la veille des élections pour le Sénat et le Congrès, a besoin d'une victoire en matière de politique étrangère. Une victoire, c'est-à-dire la restauration de la « démocratie » en Haïti, sous la protection américaine, mais sans perte de vies américaines. La démocratie occidentale, pour une population de l'âge de pierre ! Avant, et pour, la démocratie, il faut de l'ordre. L'Ordre bénédictin, je le dis sans jeu de mots. Car c'est les bénédictins, c'est l'Or-

dre bénédictin qui a construit et instruit l'Europe du temps de la barbarie qui avait succédé à l'ordre romain.

Hier matin, vers 9h30, panne d'électricité. Quelques minutes après le début de la panne, une cinquantaine d'élèves du Campus Notre-Dame-de-Foy se retrouvent devant le bureau du directeur général : ils voulaient que le directeur ferme l'école. Le même jour, une élève dit à un professeur ; « Je ne peux pas préparer votre examen : je travaille trente heures par semaine. » Le même jour, le directeur d'une école voisine (du niveau collégial) ferme l'école pour la journée, à cause de la panne d'électricité et pour des raisons d'assurances.

Le trait commun entre ces petits faits vrais, c'est le suivant : l'école n'est pas importante. L'école n'importe pas. L'école passe après n'importe quel prétexte, n'importe quel caprice. Tous les discours politiques, tous les discours des cœurs saignants contre le phénomène du décrochage scolaire ne signifient rien. Ou plutôt, ils signifient que les jeunes ont très bien compris que l'école ne signifie plus rien. L'école n'est plus sacrée. L'école facile, à tous égards, c'est l'école que l'on quitte (ou que l'on ferme) pour un oui ou pour un non. Pour trois flocons de neige appréhendés ; pour une panne d'électricité ; pour les trente sous de la troisième décimale de la clause 3 247, de la section B de la convention collective.

Ce matin, séminaire de lecture au Campus Notre-Dame-de-Foy. Le volume à l'étude : *Fonctionnaires de Dieu*, de Drewermann. Énorme confusion, dès le départ. Aucune distinction entre l'insécurité ontologique, au sens métaphysique, et l'insécurité ontologique, au sens de la psychanalyse. Être révolté devant sa condition de mortel, et être révolté contre son père ou sa mère, ce n'est pas la même chose. Dans le premier cas, on est placé entre « l'absurde ou le mystère », comme dit Guitton ; dans le second cas, on se fait soigner sur un divan, ou bien on met trois pieds de béton sur son « inconscient ». Ou bien encore, on le nomme tout seul, son inconscient. *Nominare = dominare*.

À 13h30, entrevue avec un rédacteur du journal *L'Enseignant*. Questions habituelles sur la démocratisation de l'enseignement, sur la qualité de la langue, etc.

Adolescent : de *adolescere*, qui veut dire : grandir. Sur une autre branche, mais sur la même racine étymologique, *abolescere* signifie : vieillir. Vieillir, c'est s'abolir graduellement. Le défunt, c'est celui qui s'est acquitté de toutes ses fonctions. Il s'est acquitté de la vie. Il est dé-fonctionnalisé.

24 septembre

Château-Richer, réunion des supérieurs des communautés de la province. Il s'agit de déterminer le cadre général dans lequel chaque communauté inscrira son projet particulier de vie communautaire. Le cadre général est fourni par les actes du chapitre général tenu en septembre dernier. Le document en question vise l'ensemble des Frères maristes, répartis dans plus de soixante pays.

Dix des douze supérieurs sont présents. Notre situation est bien différente de celle de la plupart des autres provinces. Notre moyenne d'âge est de 70 ans. Il n'y a plus que sept Frères directement engagés dans l'enseignement, sur les 159 Frères de la province. Parmi ces 159 Frères, seulement 115 sont au Québec ; les autres sont dans divers pays d'Afrique. Et parmi les 115 résidant au Québec, 41 sont à la maison provinciale, retraités ou à l'infirmerie.

Après le dîner, avant la reprise de la séance de travail, je me rends à l'infirmerie. Je rencontre un bon moment un Frère de 82 ans, assez mal en point physiquement, mais parfaitement lucide, ce qui n'est pas le cas de plusieurs autres. Ce Frère me dit qu'il ne voit pas en quoi vieillir est une grâce « comme on nous disait », ajoute-t-il. Je lui rétorque : « Avez-vous hâte de mourir ? » Il esquive ma question.

Dans une chambre, un Frère hurle en anglais, demandez-moi pourquoi. Il a 98 ans. Il n'est pas souffrant, me dit-on, mais qui peut savoir ce qui se passe dans sa vieille tête ?

25 septembre

Dimanche. De 10h30 à 17h30, je travaille avec Claudette à la mise au point de la brochure que nous voulons publier, dans laquelle seraient réunis les textes publiés dans *La Presse* entre décembre 1992 et juin 1994, touchant la question de l'école. J'ai déjà noté que ces textes ont été rédigés en collaboration avec François, Arthur, Martin et Jean-Noël. La brochure sera précédée d'une assez longue présentation et comprendra également une manière d'épilogue, entièrement de ma composition. Elle devrait compter une quatre-vingtaine de pages.

26 septembre

Présentation du nouveau Cabinet de M. Parizeau. Je note avec plaisir (pour l'heure !) la nomination de Jean Garon au ministère de l'Éducation et celle de Marie Malavoy au ministère de la Culture et des Communications, et ministre responsable de l'application de la Charte de la langue française. Elle est la fille d'Anne-Marie Malavoy, dont j'ai déjà parlé dans ce journal.

Depuis une trentaine d'années, j'en aurai vu de ces photos de famille des nouveaux cabinets, fédéraux ou provinciaux.

27 septembre

Je passe toute la journée à faire la toilette, à l'ordinateur, du texte du volume des Quatre Salopards. J'en aurai mis des heures là-dessus, en plus de celles consacrées à la publication, par tranches, dans *La Presse*. J'y trouve du plaisir, mais cela ne fait pas taire mon démon À-quoi-bon ? Je suis atteint *d'aquabonite*.

Légaut, dans son *Introduction à l'intelligence du passé et de l'avenir du christianisme*, formule des critiques (je devrais dire des méditations, des ruminations) radicales sur l'Eucharistie, par exemple. Ces jours-ci, juste avant la messe, je lis le chapitre sur le « Faites ceci en mémoire de moi ». Certes, le souvenir de Jésus est déjà une « nourriture ». Mais la consommation de Jésus sous les espèces de l'hostie et du vin (pour employer le langage de la théologie) doit être davantage qu'un souvenir, un rite, un rituel, une dévotion, fût-elle la première et la plus haute.

« Faites ceci en mémoire de moi. » Or, qu'a-t-il fait, Jésus, sinon mourir par et pour la fidélité à sa mission. Et sa mission, c'était de nous révéler que Dieu est amour. Faire cela, en mémoire de lui, c'est aimer son plus proche prochain comme lui a aimé le monde. Cela dit, le mystère de la foi demeure grand. « Il est grand, le mystère de la foi », comme nous disons justement après la Consécration.

Légaut possède une syntaxe et une ponctuation impeccables, mais il est difficile à lire : il nous fait assister à sa réflexion pas à pas, au lieu de nous en livrer le fruit, comme Guitton, par exemple. Mais la promenade vaut les détours.

Je feuillette un délicieux petit volume intitulé *Prayers From The Ark*, de Carmen Bernos de Gasztold, dans la collection *The Penguin Poets*. Illustrations de Jean Primerose, avec de brèves légendes en français. Je reproduis ici la prière du

singe : « *Dear God, why have You made me so ugly ? With this ridiculous face, grimaces seem asked for ! Shall I always be the clown of Your creation ? Oh ! Who will lift this melancholy from my heart ? Could You not, one day, let someone take me seriously, Lord ? Amen* » L'auteur fait dire au chien : « Il n'y a que Vous et moi pour comprendre ce que c'est que la fidélité. » Et au porc : « Pourquoi m'avez-Vous fait si tendre ? »

L'échelle américaine : le général Colin Powell reçoit 60 000 \$ pour chaque conférence qu'il prononce.

29 septembre

Séance de travail avec François et Arthur en vue de la préparation de la brochure sur la question de l'école.

Tension à Cuba. En 1960, j'étais professeur à Alma. J'avais dans ma classe des jeunes hommes de 18 à 20 ans. A l'époque, c'était la coutume de dire une dizaine de chapelet au début du premier cours de l'après-midi. Je me souviens qu'un certain jour, j'avais fait quelques remarques préliminaires sur la situation à Cuba.

J'ai retrouvé un de mes élèves d'alors, Marc Desmeules, comme médecin en charge de mon dossier, à l'hôpital Laval, où je me trouvais avec une pneumonie double. C'était en 1989. Comme tous les médecins, Marc Desmeules était contre la cigarette, le cholestérol et autres aménités de la vie. Il avait quand même fini par me dire qu'il y avait davantage de vieux ivrognes que de vieux médecins.

À propos de Fidel Castro, je note que dans les familles, comme dans les sociétés, beaucoup de malheur vient de ce que des êtres s'accrochent au pouvoir. Dans les communautés religieuses, cela donne des vieux sourds ou des vieux timbrés qui n'en finissent plus d'imposer leur surdité ou leurs timbres à des populations captives.

L'Évangile dit : ne vous imposez pas. Proposez. Et si on ne vous reçoit pas dans une ville, changez de ville. Secouez la poussière de vos souliers. Votre paix vous reviendra.

30 septembre

Fête de saint Jérôme. J'avais reçu ce nom lors de ma prise d'habit, en 1944. L'expression marquait une forme d'absolu, de radicalité : la soutane devenait l'habit de l'homme nouveau que l'on s'engageait à devenir. *Idem* pour le changement de nom.

À peine un quart de siècle plus tard, je reprenais mon nom de baptême, et l'habit civil. Quant à moi, j'aurais volontiers conservé le nom de Pierre-Jérôme, mais j'étais bien d'accord pour revenir à l'habit civil. Encore que si l'on avait su trouver une manière d'uniforme, ç'aurait été préférable. Le seul modèle qui s'est imposé, ce fut ce que l'on appelait le *clergy man*. On ne s'y est point tenu longtemps. Cet emprunt américain ne nous convenait pas. Je remarque, 33 ans plus tard, que les musulmans, entre autres, font plus de manières vis-à-vis de leur habit et de leur foulard. Je ne vois pas là un signe de fidélité supérieure, chez eux, par rapport à nous. Je vois, chez nous, un signe d'indifférence vis-à-vis de l'accidentel, de l'accessoire. Jésus s'habillait comme les hommes de son pays, de son époque, de sa religion.

Je parlais de saint Jérôme. Le jour de sa fête, selon la liturgie, demeure important pour moi. Et je suis heureux d'avoir été placé deux fois sous son invocation : la première, lors de mon baptême en l'église de la paroisse de Saint-Jérôme ; en 1927, la seconde, lors de ma prise d'habit en 1944.

Ces réflexions m'amènent à souligner l'ouvrage de Jean Marcel *Jérôme ou de la traduction* (Léméac, 1990) dont je m'étonne que l'on ait si peu parlé. Si peu, je veux dire : de ce volume et de cet auteur. N'importe, les grands textes trouvent toujours leurs lecteurs, comme la lumière des étoiles mortes traversent les galaxies. Je reproduis ici la recension que j'avais faite de l'ouvrage de Jean Marcel, pour la revue *L'Analyste* (no 34, été 1991), sous le titre *Mémoires d'un lion*. (Cf. annexe 6)

Au total, il y a ceci pour moi : l'invocation de saint Jérôme met en cause ma foi toute entière. Je n'invoque pas Socrate. J'invoque saint Jérôme, parce que je crois à la communion des saints. J'invoque aussi, et pour la même raison, Léopold Legroulx. La même question se pose à propos de Jésus. N'importe quel psychologue reconnaîtra quelque profit à la prière. Ça arrange le vécu ; ça coûte rien. Ça peut pas nuire, en tout cas. Au demeurant, je ne ris pas des « moulins à prières » des Tibétains.

Alain : « Quand vous moquez la superstition de la paysanne bretonne qui égrène son chapelet, vous ignorez qu'elle cherche peut-être plus que vous, à sa manière, à adhérer à l'éternelle nécessité, comme Spinoza et Marc-Aurèle, et si vous réduisez sa religion aux petits grains de bois, vous êtes plus idolâtre qu'elle. »

Il reste que prier, pour moi, c'est autre chose. Je prie dans la foi. Je n'attends rien de sensible, rien de vérifiable. Surtout pas des émotions spirituelles. Je n'en suis pas à prier dans la nuit, comme disent les mystiques ; mais j'en suis depuis longtemps à prier dans la foi, c'est-à-dire dans la non-évidence.

1er octobre

Je passe une bonne partie de la journée à faire la toilette de la brochure *L'école, pour quoi faire ?* L'avènement de l'ordinateur personnel a déplacé ce genre de travail : il y a peu, c'était les typographes et les correcteurs d'épreuves qui faisaient ce travail ; aujourd'hui, c'est l'utilisateur lui-même qui doit se corriger ; qui doit uniformiser les passages en caractères italiques, bref, faire la cuisine et la vaisselle.

Je continue d'être émerveillé par ces machines, si peu que je les connaisse et sache les exploiter. Je suis toujours surpris de constater que telle ou telle « commande » s'exécute. Tiens ! Ça marche, que je me dis. Ça marche parce qu'il y a beaucoup d'intelligence concentrée dans ces appareils.

Les seigneurs donnent, ordonnent ou se retirent.

Nouvel emballage des paquets de cigarettes. On peut maintenant lire les avertissements suivants : « Fumer peut vous tuer. » Aussi raide qu'une balle de revolver. Ou encore : « La cigarette cause le cancer ». Et autres aménités.

Cette nouvelle présentation est le cadeau-souvenir de Benoît Bouchard. Lui, c'est le bulletin de vote qui l'a tué ! Je l'ai déjà rencontré du temps qu'il était directeur général du cégep de Saint-Félicien. Déjà plein de broue. Plus tard, il se gonfla en grenouille à Ottawa. Plus tard, il se retrouve ambassadeur à Paris, où il est toujours, à cette heure. Durant ses derniers mois comme ministre de je ne sais plus quoi, à Ottawa, il a beaucoup pleurniché à la télévision. Une âme sensible.

À l'émission *Raison passion*, entrevue de Michel Jasmin par Denise Bombardier. L'invité s'en tire avec une grande transparence donc, du courage. Gravité du ton et des propos. Il fait état de sa triple « minorisation » : la notoriété, son handicap physique (consécutif à un accident d'auto), son orientation sexuelle. Seuls les minoritaires de l'une ou l'autre des minorités peuvent comprendre certains petits faits vrais auxquels il fait allusion. Il y a beaucoup de minorités : la force, la faiblesse, la culture, l'excellence *minorisent* elles aussi, chacune à sa façon.

3 octobre

Troisième séance de travail avec Jean-Paul Tremblay, Bertrand Fournier, Marc-Adélarde Tremblay. Nous envisagions de préparer une manière de brochure sur l'identité québécoise. Pour l'heure, le projet est suspendu. Nos angles d'attaque sont trop divergents. Je rédigerai peut-être un document pour fin de discussion d'ici les Fêtes.

4 octobre

Fête de saint François d'Assise. Je transcris une strophe de l'hymne du jour, à l'office du matin :

Béni sois-tu et loué
pour la lune et les étoiles :
tu fais tenir le Baudrier d'Orion ;
tu conduis la Grande Ourse et ses petits
autour de la Polaire immobile ;
tu sais le nom de leurs myriades, et chacune obéit à ta voix.

Plus ça change, plus c'est pareil : enfant, j'entendais parler des amours d'Edouard VIII et de Wallis Simpson. Aujourd'hui, j'entends parler des amours de Lady Di.

Les chefs de pupitre multiplient les titres qui font calembours. Dans *La Presse* du jour, je note : « Les bleus sont dans le rouge. » Il y a quelques étés, la Grèce

avait subi une vague de chaleur particulièrement intense. Sur une photo, on voyait une femme plutôt corpulente secourue par des ambulanciers. La légende de la photo portait : « La Grèce fond. »

Quant à y être, ajoutons cette vieille blague, neuve pour moi :

- Le mari, à sa femme : « J'ai perdu dix livres. »

- La femme : « Je les ai trouvées. »

5 octobre

Depuis longtemps, il existe une hydrobase sur le lac Saint-Augustin. Au début, les hydravions sortaient principalement durant les saisons de pêche et de chasse, et pour des vols d'entraînement. Depuis quelques années, on s'est avisé d'offrir des tours de ville aux touristes. Les citoyens riverains et même ceux des villes de la rive sud du Fleuve protestent contre cette nuisance. En juin, juillet et août, on a enregistré près de 5 000 vols, soit une moyenne de cinquante-quatre par jour. Je dis : moyenne, car, certains jours, plus de soixante-dix envolées ont été enregistrées.

Les six ou sept machines s'élèvent à la queue leu leu, reviennent et repartent. Le bruit est tel que l'on est obligé d'interrompre une conversation ou un cours quand les hydravions passent, à basse altitude, au-dessus du Campus Notre-Dame-de-Foy. Les maires des municipalités victimes répondent que la réglementation des airs est de juridiction fédérale. J'ai écrit au ministre des Transports et au député fédéral. Plusieurs manifestations ont été organisées. Rien n'y fait. Le propriétaire de l'hydrobase invoque ses droits acquis. Comme si le droit d'avoir un chien justifiait l'exploitation d'un chenil en plein quartier résidentiel.

On peut être gêné de noter ce genre de nuisance, quand on pense à ce qui se passe ailleurs dans le monde. Mais non ! La bêtise d'ailleurs ne supprime pas la bêtise d'ici. Les mêmes gouvernements qui nous aiment à mort, qui légifèrent contre la boucane des fumeurs, encouragent le bruit. Dans les autobus, il est interdit de fumer depuis longtemps. Fort bien ! Mais on inflige la radio. Idem dans les restaurants, les ascenseurs, les salles d'attente, sans oublier les « attentes » au téléphone. Appelez n'importe quel organisme public ou privé. Une voix vous assu-

re, vous susurre, qu'on vous aime beaucoup, qu'on vous remercie d'avoir appelé. Puis on vous met de la musique que vous n'avez pas demandée. Cela commence, Ô ironie, par Bell Canada ! Or, il n'y a aucune protection contre le bruit, en deçà de la surdité. On peut combattre le froid, la chaleur, la pluie. On ne peut rien contre le bruit imposé. Le silence était la première règle des moines ; il est devenu le dernier luxe des citoyens.

Un vieux Frère me faisait remarquer, jadis, que la règle du silence, au déjeuner, était fort sage. En effet ! C'est le matin que tu risques d'être le plus vulnérable, donc, offensant. À l'autre bout de la journée, il faut se méfier des pensées « crépusculaires », comme disait Alain. Il ne faut pas parler selon sa mauvaise humeur, le matin ni, non plus, selon sa fatigue, le soir. Silence aux deux bouts, et le plus possible entre les deux.

J'ai appris, ces derniers jours, que l'épouse d'un ami est gravement malade. Je lui écris :

On m'informe de la maladie qui te frappe. Je me sens autorisé à faire état de cette information.

Je veux simplement te signifier ma sympathie. Je n'ai pas de dissertation à te soumettre. Il faut du génie pour parler de maladie à un malade quand on n'est pas soi-même dedans. Le Psalmiste écrit : « Quelqu'un vient-il me voir, il dit des insignifiances. » (Ps 41, 7) Le psaume en question est intitulé : « *Prière dans la maladie et l'abandon.* »

J'ai préféré t'écrire à te téléphoner, à toi ou à J. par une forme de pudeur : le téléphone est brutal. Celui qui appelle ignore dans quel état, dans quel sentiment se trouvera son répondant.

Je sais, en tout cas, que tu es une grande liseuse. Je te suggère donc les trois tomes parus à ce jour du journal du Père A.-M. Carré, aux éditions du Cerf. Je précise que le Père Carré est octogénaire.

Je n'aimerai jamais assez (1970-1987)

Des heures de grand sens (1988-1990)

Vient le temps de chanter (1991-1993)

En quatrième de couverture, on lit ceci : « La peine et la joie, l'obscurité de l'existence et son charme prometteur d'au-delà dessinent en filigrane, pour chacun et pour tous, la vie éternelle. Beaucoup plus qu'une série d'aveux, ce livre est l'acte de foi quotidien d'un homme-prêtre : lumineux et bienfaisant. » Ayant lu les trois tomes, je souscris à ce jugement.

Bénéissons le Seigneur en tout temps.

6 octobre

À 8h20, entrevue téléphonique à Radio-Canada de Chicoutimi sur le dossier que j'ai publié dans *La Revue Notre-Dame* d'octobre, sur (encore une fois) la langue que nous parlons.

J'ai moi-même bien de la misère à écrire et davantage encore à improviser en français correct ! Sacrée langue où il faut faire accorder le participe passé conjugué avec l'auxiliaire avoir, en même temps que l'on forme sa pensée.

À ce moment-ci de l'année, quand je sors pour ma promenade, à 5h30, il fait nuit . Puis le ciel rosit à l'Est. Ce matin, splendide lever de soleil. Curieusement, cette nuit, j'ai rêvé que je voyais un arc-en-ciel à l'Est. Dans mon rêve, je le voyais se construire d'abord sous la forme d'un accent circonflexe ; ensuite, les couleurs se présentaient, pour s'effacer aussitôt. J'ai trop travaillé devant l'écran de ma machine, hier !

Suicide collectif, en Suisse, d'une cinquantaine de membres de la secte de l'Ordre du temple solaire. Suicides voulus individuellement, ou assassinats, comment savoir ? Ce que l'on sait, c'est que ce genre de drames se produit souvent, bien qu'à une échelle moindre. Comment expliquer ces envoûtements collectifs ?

Je lisais hier l'introduction au livre d'Amos, par Émile Osty. A cette époque, il existait une corporation de prophètes de carrière (Amos n'en était pas) qui « parcouraient le pays en bandes souvent tapageuses et quelque peu excentriques (qui recouraient) à des pratiques pour se procurer l'extase et favoriser l'inspiration : harpes, tambours, flûtes, cithares, chants, cris, incisions ».

8 octobre

Je lis *Marie-Madeleine*, de Raymond-Léopold Bruckberger, o.p. (Albin Michel, 1992) L'ouvrage a été publié en 1952, avec *imprimatur, nihil obstat*. Dans mon exemplaire l'introduction est datée de 1974. Entre-temps, ce sacré bonhomme aura vécu les aventures qu'il raconte dans les deux derniers tomes de son autobiographie en trois volumes : *Tu finiras sur l'échafaud ; Au diable, le père*

Bruck ; À l'heure où les ombres s'allongent. Un homme comme devait en produire le moyen âge. Ou comme pouvaient être les condottières de la Renaissance.

Je note ce passage : « Quand il parut sur les chemins et les places publiques de Galilée, Jésus s'insinua comme une mélodie dont le charme et la puissance d'envoûtement envahissaient le ciel de tous et l'âme de chacun. [...] À un certain niveau de profondeur, la nature elle-même aspire à se mettre en accord avec l'harmonie universelle, ainsi qu'un violon, accordé à un autre violon, se met à jouer tout seul quand le violon jumeau est manié par un virtuose. Telle fut la rencontre entre Jésus et Marie-Madeleine. » Il est difficile de suggérer davantage en moins de mots.

Hier soir, rencontre, à Lévis, avec une vingtaine de confrères venus du Saguenay-Lac-Saint-Jean, de la Beauce et de la région du Québec métropolitain, pour célébrer les 80 ans du Fr.X. La rencontre fut agréable et, surtout, pleine de sens.

Tout a commencé par une manière de liturgie, de célébration de la Parole qui a duré une bonne heure. Fr. X avait sorti une brochure que j'avais écrite en 1954, et qu'il avait illustrée. Il a donné lecture lui-même de larges extraits. Il s'agissait de méditations sur *l'Ave*, le *Magnificat*, le *Salve Regina*. J'étais tout surpris d'entendre lire ces quelques pages, écrites il y a quarante-quatre ans. Je sais, moi, mais personne ne le sait, dans quel état j'étais à l'époque ! Je me suis toujours halé moi-même à moi-même.

Après cette liturgie, apéro et souper. Comme nous sommes tous des vieux et des très vieux (parmi la vingtaine que nous étions, sept ont 80 ans et plus), nous nous racontons des histoires de vieux.

En entrant à Lévis, à partir de l'autoroute vers Rivière-du-Loup, je suis frappé par la laideur de cette entrée de ville. Sur un bon kilomètre, il n'y a que des enseignes, toutes laides, de restaurants *fast food*, de garages, de dépanneurs. Or, nous sommes dans une société riche. L'argent ne génère pas la beauté. Disant cela, je dois faire attention : autos il y a, et j'en profite ; dépanneurs il y a, et j'en profite. J'admire, on admire la beauté des petites villes d'Europe, celle même du Vieux-Québec. Mais comment y vivait-on, à l'époque ? La beauté est toujours une invitée inattendue. Le sous-produit de la transcendance. Les bénédictins n'ont pas été créés et mis au monde pour faire de la Bénédictine et du fromage. Ils ont fait les deux, plus le grégorien.

Mgr Zoa, archevêque de Yaoundé, me disait un jour : « Je répète au Président que ce qu'il faut au Cameroun, c'est trois choses : de l'eau, des routes et de l'électricité. » Lénine disait à peu près la même chose. Le problème, c'est que et l'exURSS et le Cameroun, n'ont toujours pas les trois choses. Et que nous, nous les avons avec nos entrées de ville affreuses en prime.

Je suis ramené au Père Bruck : c'est la musique qui a manqué. Entendons-nous ! si je peux dire : la musique ne manque pas. En fait, il n'y a plus de musique ; il y a la rage. *Non impediatis musicam* : n'empêchez pas la musique » (Eccli 32, 5) La musique, la mélodie de Jésus.

9 octobre

Dimanche. Temps splendide, encore aujourd'hui. Les feuillus sont dans tout leur éclat. Évangile du jour : la parabole du jeune homme riche, qui sert de leitmotiv à l'encyclique *Veritatis splendor*. Le jeune homme observait la Loi depuis son enfance. Jésus lui propose de vendre ses biens, d'en donner le prix aux pauvres, et de le suivre. À cette parole (*in verbo*) le jeune homme devient tout sombre et s'en va : « *Contristatus, abiit mœrens* : triste, abattu, affligé. (Mc, 10, 22) Julien Green, dans son *Journal*, s'identifie au jeune homme riche. Il parle de son sentiment d'alors, de s'être senti libéré, le jour où il renonça à son projet d'entrer au monastère. « En remontant l'escalier de la crypte, je me suis arrêté un instant sur une marche, le cœur débordant de tristesse à l'idée du monde que j'allais quitter, ainsi que de tout ce qu'il aurait pu me donner et que je refusais pour me retirer dans un monastère. Tout à coup, je sentis se formuler en moi le "grand refus" qui devait prêter à ma vie un aspect si particulier. Un poids immense me fut ôté au même instant : c'était le poids de la croix. » (avril 1919)

Le jeune homme riche, il avait tout. Il lui manquait le manque. Peu après cette rencontre, Pierre dit à Jésus : « Voici que nous, nous avons tout laissé et nous t'avons suivi ! » En fait, Pierre et les autres avaient laissé moins qu'il n'était demandé au jeune homme de laisser. Quelques mois plus tard, le même Pierre reniera son Maître tranquillement, par trois fois en moins d'une heure. Aussi bien, Jésus rétorque : « Vous aurez le centuple, avec des persécutions, plus la vie éternelle. »

Je lis ce passage depuis mon enfance. Je n'ai pas laissé grand-chose ! Le centuple, c'est seulement sur le tard, et presque après coup, que l'on s'aperçoit qu'on l'a effectivement reçu. En regard de ce qui est proposé, personne ne laisse jamais grand-chose. Beaucoup, en fait, laissent bien davantage qu'ils ne savent ou ne pensent, ou ne se sont proposé de faire. Les pères et mères de famille, notamment.

Contrairement à l'application que l'on nous faisait de cette parabole, tout au long de nos années de formation, comme on disait, cette parabole ne s'adresse pas aux seuls religieux institutionnels. D'ailleurs, tout au long de l'Évangile, on signale que les premiers seront les derniers, et que les prostituées (vous) devanceront dans le royaume des cieux. Dans *Marie-Madeleine*, le père Bruckberger, qui a tout intérêt à la chose, vu son histoire personnelle, qu'il raconte sans vergogne dans *A l'heure où les ombres s'allongent*, rappelle que Marie-Madeleine était libre, mais non libérée, quand elle s'accorda à Jésus, pour reprendre la comparaison du père Bruck, rapportée plus haut.

Ouais ! Voilà une phrase un peu longue. Ce n'est pas mon genre. Travailler directement avec l'ordinateur risque de modifier le style. Le programme « grammaire », incorporé dans le logiciel, m'en avertit ! Je viens de vérifier, séance tenante. Comme de fait, le « programme » affiche : « Phrase longue. Les longues phrases peuvent être difficiles à lire ou à comprendre. » Où ai-je lu que la longueur moyenne des phrases, dans les Évangiles, était inférieure à 20 mots ?

Tôt le matin, j'entends le pluvier. C'est peut-être le seul qui a passé la saison par ici. Il n'y en a plus beaucoup. C'est une espèce menacée, dans notre région, en tout cas. Cet oiseau fait son nid sans précautions, à même le petit gravier, ou en pleine prairie. Les oeufs sont donc la proie facile des corneilles, des goélands, des chiens renifleurs et des tondeuses à gazon. Or, les corneilles et les goélands prolifèrent depuis qu'il y a des conteneurs un peu partout. L'écologie est une religion myope. C'est le marxisme des repus. De ceux qui veulent vivre plus longtemps que les corneilles, mais sans corneilles dans leur cour !

J'ai toujours aimé les corneilles, parce qu'elles sont intelligentes. En plus, elles vivent vieilles : « *Brevior est vita hominum quam cornicum* : la vie des hommes est plus brève que celle des corneilles. » Quant aux goélands, ils volent comme des seigneurs ! Ce qui manque aux pluviers, c'est un peu plus d'esprit normand. Ils comptent un peu trop sur la chance et leurs échasses. À moins d'être un chrétien,

faut se méfier. Toute conscience veut la mort de l'autre. La chose se remarque dans la moindre conversation. Chacun se débat, plus ou moins poliment, pour placer son mot, son historiette. Bien sûr je ne fais jamais ça !

En faisant une deuxième promenade, durant la matinée, je remarque que, dans le quartier en développement, non loin de la résidence, on a prévu qu'une rue s'appellerait Doris-Lussier. Je marche déjà dans les rues Marie-Le-Franc, Marius-Barbeau, William-Chapman, Saint-Denys-Garneau, Lionel-Groulx, Clément-Lockquell. Les jeunes qui marchent dans les mêmes rues ne savent absolument rien des porteurs de ces noms, sauf peut-être, pour l'heure, celui de Doris Lussier. À Paris, je l'ai déjà noté, je me suis trouvé rue Jean-Dolent. Je m'informai. Personne ne sut me répondre. Il s'agit d'un héros de la Résistance. Je l'ai cherché et trouvé tout seul. Or, c'est pas si vieux, la Résistance, et je m'adressais à des Français résidant dans cette rue. Sic *transit gloria mundi* : ainsi passe la gloire de ce monde. Et ainsi passent les passants dans une rue ; les écoliers, dans une école, les abonnés de la bibliothèque Gabrielle-Roy, à Québec, ou Alain-Grandbois, à Saint-Augustin-de-Desmaures.

10 octobre

Fête de l'Action de grâce. Durant l'après-midi, longue promenade, avec Thérèse, le long de la Plage-Saint-Laurent, qui est un chemin privé. Un bon dix kilomètres. L'air est grand, le long du Fleuve et les arbres font leur *célébration de l'automne*, pour reprendre le titre d'un chapitre d'une très belle brochure du Père Benoît Lacroix : *Célébration des saisons* (Anne Sigier, 1989).

Béni sois-tu, Seigneur, non pas pour ceux qui t'ont aimé, car ils sont déjà bénis, mais pour ceux qui t'aiment maintenant, de par le monde, et beaucoup sans le savoir, du seul fait qu'ils aiment un être.

12 octobre

En lisant le Père Carré, j'apprends que plusieurs diocèses de France ont inscrit la fête du Bon Larron dans leur ordo, à la date du 12 octobre.

La Tradition lui attribue le nom de Dismas. Il fut canonisé par Jésus lui-même, quelques heures ou même quelques minutes avant la mort de Jésus.

L'Évangile précise, en effet, que Jésus, crucifié en même temps que deux bandits, rendit l'esprit avant eux. C'est au bon larron que Jésus dit : « Aujourd'hui même, tu seras avec moi au paradis. » Au moment où il prononçait ces mots, Jésus devait séjourner au tombeau pendant une trentaine d'heures. Dismas devenait ainsi le premier canonisé, si tant est que ces notions de temps ont quoi que ce soit à faire avec le mystère de la Rédemption.

Une semaine après l'événement, les journaux sont encore pleins de commentaires et de révélations au sujet du suicide (ou du meurtre) collectif des membres de l'Ordre du temple du soleil. On en est déjà rendu au sigle : OTS.

15 octobre

Conférence à Amos sur l'évolution de l'éducation au Québec. Départ de la résidence pour l'aéroport à 6h. Escale à Montréal, Rouyn et Val-d'Or. De Val-d'Or à Amos en auto. Arrivée à 1 lh30. Conférence en soirée. Auditoire attentif et bienveillant. Il s'agit de l'Association régionale des retraités de l'enseignement. Au souper, je suis à la même table que plusieurs anciennes maîtresses d'école. Elles me racontent leurs premières années d'enseignement, seules toute la semaine dans une école isolée. L'hiver, chaque matin, elles devaient allumer le poêle dans la classe. Sauf dans les villes, la même chose se passait partout au Québec, à l'époque. L'évolution de l'éducation, elles l'ont vécue bien mieux que je ne peux la décrire avec des mots, encore que, écolier, j'ai connu cette situation : il y avait un poêle à bois dans chaque classe. Le couvent, cependant, était équipé du chauffage central !

Le temps est splendide. Du haut des airs, on distingue les taches jaunes des massifs de mélèzes. Je fais une brève visite à la cathédrale, dont l'architecture est assez étonnante. Faut-il parler d'inspiration byzantine ? Il s'agit d'un cylindre de béton surmonté d'un dôme et d'une croix. Le conducteur de l'auto me dit que les pilotes l'appellent irrévérencieusement : le téton d'Amos.

Après plus de quarante ans, je rencontre Robert Poirier, à qui j'ai enseigné au scolasticat-école normale de Valcartier, en 1953 ou 1954. Il a quitté la communauté en 1963. Je rencontre également Paul-Émile Gélinas, un ancien Frère des Clercs de saint Viateur. Tous les deux ont poursuivi une carrière féconde dans

l'enseignement, et tous les deux sont fort engagés dans divers mouvements sociaux ou caritatifs.

Le taux de persévérance des religieux frères était élevé, au moment de la fondation des communautés ou de leur établissement dans un pays, le Québec, par exemple. Ce taux s'est maintenu à un assez haut niveau jusque vers le début de la décennie 60. Puis ce fut la chute vertigineuse. Près de 50% des Frères ont quitté la communauté, à compter de ce moment. Et il n'y a pratiquement pas eu de relève. Dans la province de Desbiens, pas un seul Frère n'est entré en communauté et y est demeuré, de 1960, année de la fondation de la province, jusqu'à sa fusion avec la province de Lévis, en 1983. Le même phénomène s'observe, bien qu'à un degré moindre, chez les religieuses et dans le clergé régulier ou séculier.

Un grand nombre de ceux qui ont quitté leur communauté lui garde une profonde reconnaissance et ils ont fait bénéficier la société de leurs talents et de la formation qu'ils y avaient reçue. Bon nombre d'entre eux sont moins sévères que je ne le suis à ce sujet !

« Le souvenir des fatigues est agréable », disait Alain à propos des anciens combattants. Il me vient à l'esprit la comparaison suivante : de même que les immigrants sont souvent des êtres dynamiques, aventureux, audacieux, de même, bon nombre de ceux qui ont quitté leur communauté respective après un séjour plus ou moins prolongé comptaient souvent parmi les meilleurs éléments de leur communauté. De la sorte, il est arrivé que les communautés, contre leur gré, si je peux dire, ont continué de servir la société et l'Église.

18 octobre

Dans Légaut (*Introduction à l'intelligence du passé et de l'avenir du christianisme*), je lis : « Être seulement soi-même avec modestie et courage, comme le demande le christianisme d'appel quand il est possible, paraît ne pas convenir à l'état ecclésiastique dont la fonction est d'être exclusivement le représentant et l'organe d'une Autorité considérée comme essentielle. Pourtant, sans cette sincérité humble et courageuse, on ne peut pas vivre dans une authenticité réelle, mais seulement dans une conformité vertueuse ; on n'est pas digne du charisme apostolique ; on ne peut être qu'un professeur ou un avocat. À force de tenir un rôle,

nombre de prêtres arrivent ainsi à s'identifier avec lui et font dégénérer leur vocation en fonction. »

Légaut écrivait cela en 1973. Un quart de siècle plus tard ' c'est toute la thèse de Drewermann dans *Fonctionnaires de Dieu*. Légaut menait sa réflexion d'un point de vue proprement spirituel ; Drewermann. conduit la sienne à la lumière de la psychanalyse.

Séance de travail avec Marcel Côté en vue de la biographie thématique du Frère Untel qu'il se propose d'écrire.

19 octobre

Le curé n'a pas entendu son réveille-matin ; j'ai dû aller le réveiller pour la messe. Il s'est présenté dans la sacristie tout ébouriffé ; il s'est trompé de couleur de chasuble. La messe est quand même valide, je suppose ! Mais quand on compare l'habillement du prêtre pour la messe, ces années-ci, avec ce qui était de rigueur il y a trente ans, on peut prévoir bien des changements à venir, et dans des domaines autrement plus importants.

Chaque soir, au bulletin de nouvelles, images des foules haïtiennes, en liesse dans un coin de la capitale ; en train de lyncher un ancien « attaché », dans une rue voisine. L'autre soir, on montrait un Haïtien sauvé *in extremis* par les Marines, du supplice du Père Lebrun qui consiste, notons-le pour la postérité (qui vient rapidement en ces temps de la banalisation du mal) à placer un vieux pneu autour du cou d'un homme, et à y mettre le feu, tout bonnement.

Lu le même jour, dans le même journal : trois jeunes Québécois sont allés se suicider en Colombie canadienne, il y a quelques jours. Des indices laissent croire qu'ils se seraient suicidés sous l'inspiration du suicide du chanteur rock Kurt Cobain. Entre un Haïtien adepte du vaudou et ces trois jeunes, quelle différence ? On apprend aussi que trois Marines se sont suicidés depuis leur débarquement en Haïti. Les Marines ont pourtant le cuir épais. Je pense à la remarque de Valéry : « Un adolescent devant son lycée, avec son Virgile et son Corneille sous le bras. Il lit un journal, tableau d'horreur en grosses lettres.

- Que fais-tu là ?

- Bonjour, Monsieur. Je fais mes inhumanités. »

Correction ! L'autre jour, j'écrivais à quelqu'un : « Je m'excuse d'avoir mal orthographié votre nom. » La tournure est bizarre. Orthographe signifie : bien écrit ; écrit correctement. Ma phrase revenait à dire : j'ai mal bien écrit votre nom ! Il aurait fallu dire tout simplement : j'ai mal écrit votre nom. Mais dans le *Robert*, je lis ceci, à titre d'exemple : « Son nom est mal orthographié dans l'annuaire. »

Dans le même ordre d'idées, Michel Tournier note qu'écrire le fond de l'abîme, est une absurdité, vu que le mot abîme signifie précisément : sans fond ! Et ceci encore, quant à y être : le mot homme est inclusif, il signifie homme et femme. Ce qui faisait dire à Groucho Marx : « Les hommes sont des femmes comme les autres ».

Séminaire de lecture au Campus Notre-Dame-de-Foy sur *Fonctionnaires de Dieu*. Je note une forte tendance, chez les participants, à réduire l'application de l'analyse de Drewermann au clergé allemand, à une autre génération de clercs, aux types de cas qu'il a eu à traiter dans l'exercice de sa discipline. Par contre, on adhère sans réserve à sa critique de l'autorité romaine. Autrement dit, c'est tout croche quant à son application pour nous ; c'est tout correct quant à son application pour d'autres.

20 octobre

Je me demande souvent : qu'est-ce que prier ? Quand je prie, est-ce que je ne suis pas tout simplement en train de me parler et de me répondre ? Est-ce que prier est une opération mentale du même type que celle de « se raisonner » ? Au sens où l'on dit : pour faire ceci, ou taire cela, je me suis raisonné. D'autre part, prière et précaire ont la même racine étymologique. Invoquer un être suprême, une quelconque puissance présumée, du seul fait que l'on ressent sa propre précarité, est-ce prier ?

La prière est un acte de foi radical. La prière suppose la foi, même la prière que l'on peut faire pour obtenir le don de la foi.

Note postérieure

Ce matin, 9 décembre, en lisant Légaut, je trouve ceci : « Parler à Dieu, c'est se parler à soi-même avec des paroles vraies. Entendre Dieu, c'est s'entendre soi-

même dire des paroles vraies. Quand je me parle ainsi, Dieu m'écoute. Quand je m'entends ainsi, Dieu me parle. » (*Intériorité et engagement*, Aubier, 1977) Faut-il préciser que les « paroles vraies » dont parle ici Légaut ne peuvent être formulées que dans un extrême dépouillement. En d'autres termes, ces paroles vraies sont celles qui s'approchent le plus de notre humanité à son plus haut, à son plus profond. Ce n'est pas la sincérité qui est en cause ici ; c'est l'authenticité. « On doit forger sa prière peu à peu, à partir de ce qu'on est, de ce qu'on devient, sous le choc des événements, le poids des situations, la grâce des rencontres, l'invention progressive de sa mission. »

Pour éclairer ces remarques, on peut citer Francis Jeanson, que Légaut approuve en substance : « La prière, elle n'est pas réservée aux chrétiens, elle existe pour tout homme qui réalise une vie véritablement humaine dans la fidélité à son être profond. »

22 octobre

Dans un groupe, dans une société, il est souhaitable que la pyramide des âges reproduise la forme de la pyramide : à la base, une masse de jeunes ; au milieu, une masse moins importante des groupes d'âge moyen (les 30-50 ans) ; au sommet, le reste de la population. Si la pyramide des âges est inversée, on est devant une société moribonde.

En matière économique, il importe que l'on trouve une solide classe moyenne. Sinon, c'est, à plus ou moins court terme, le désordre politique.

Dans le domaine socioculturel, il faut des savants, des chercheurs, des créateurs. Il faut aussi des vulgarisateurs : critiques littéraires, commentateurs politiques, vulgarisateurs scientifiques. C'est eux qui alimentent la classe culturelle moyenne. Il me semble que la France produit un grand nombre de ceux que j'appelle ici les vulgarisateurs. D'aucuns, d'ailleurs, pratiquent les deux métiers : celui de savant et celui de vulgarisateur. Je pense à cela parce que je suis à lire, avec un retard notable, *L'Homme*, de Jean Rostand. (Collection « Idées », Gallimard, 1962) En fait, c'est à l'école que ce rôle incombe d'une façon particulière.

Dans le domaine religieux, il faut des théologiens, des forceurs et des fonceurs. Il faut aussi les porteurs de la doctrine moyenne, si je peux m'exprimer ain-

si. La doctrine commune, la doctrine assimilable à un moment donné, pour un groupe donné.

Dans le domaine proprement spirituel, c'est les saints qui génèrent la richesse dont profitent les « classes moyennes du salut », pour reprendre le titre d'un roman de Joseph Malègue.

Vie commune. On le dit depuis qu'il y a des moines : « *vita communis, maxima paenitentia* : vie commune, pénitence majeure ». Et toujours, ou presque, à propos de détails. Mais la vie, c'est les détails. Misérable notation de misérables misères. Je pense à une remarque de Pascal : « Ma fantaisie (mon imagination) me fait haïr un croasseur et un qui souffle en mangeant. » Il ajoute que l'on ne peut guère résister à cela.

Cherchant cette référence, je tombe sur cette remarque qui justifie, à sa façon, la tenue d'un journal : « Hasard donne les pensées, et hasard les ôte ; point d'art pour conserver ni pour acquérir. »

25 octobre

Le verbe distribuer a donné les substantifs : distribution, distributeur. Le verbe contribuer a donné contribution, mais le mot contributeur, reçu par Littré, est devenu obsolète. On pourrait faire la même remarque à propos d'assommer, par exemple, Assommer existe, mais assommage n'existe pas. On en aurait pourtant besoin ! Par contre, on a abattre, abattage, abattoir.

Je pars cet après-midi pour Trois-Rivières, où je dois prononcer une brève allocution à l'occasion du cocktail-bénéfice de la fondation du centre hospitalier Cooke. J'ai accepté l'invitation en février dernier ! Voilà beaucoup d'heures de préparation et de déplacement pour une « prestation » d'une vingtaine de minutes.

L'hôpital Cooke compte plus de 500 employés, auxquels il faut ajouter une centaine de bénévoles. Il accueille quelque 200 patients, principalement des vieux en « soins palliatifs », comme on dit. En clair, qui sont là pour y mourir. Dans l'assistance, quelques patients. Un ancien directeur d'école que j'ai rencontré du temps que je travaillais au ministère de l'Éducation. Il est atteint de sclérose en plaques depuis 1980 ; hospitalisé depuis sept ans. Il est parfaitement lucide, mais incapable de se nourrir seul. Un autre patient est installé dans un fauteuil roulant

automoteur, qu'il dirige avec sa bouche. En l'observant, j'ai d'abord pensé qu'il buvait un breuvage quelconque avec une paille. En fait, c'est au moyen de cette paille, adaptée à des contrôles électroniques, qu'il dirige son fauteuil roulant. Au début de mon allocution, j'avais cité Jean Rostand : « Le débile, comme le vieillard, est un produit de la civilisation. » Je transcris ici quelques extraits de mon allocution. (Cf. annexe 7)

27 octobre

Rencontre avec deux élèves du cégep de Sainte-Foy qui ont une présentation des *Insolences* à faire en classe de français. Ils me soumettent un questionnaire et ils enregistrent mes commentaires sur une vidéocassette. Une de leurs questions se lit ainsi : « Même si nous sommes dans un milieu plus démocratique, pourquoi est-ce que les Québécois ont encore peur du changement ? »

À quoi je réponds que notre société a provoqué, subi, digéré d'énormes changements depuis 1960 ; davantage que n'importe quelle autre société, et que notre hésitation devant la question de l'indépendance s'explique par d'autres raisons que la peur du changement.

Le questionnaire qu'ils ont préparé comprend une centaine de mots et une demi-douzaine de « grosses » fautes. On y rencontre l'incontournable mot incontournable, qui est devenu le mot *darling* des journalistes électroniques. Le texte est écrit, évidemment, sur une machine à traitement de texte. Mais ces machines ne traitent pas le français sans instruction(s) préalable(s) !

La cause de l'orthographe et de la syntaxe est perdue. La civilisation de l'audiovisuel engendre un nouveau modèle de fonctionnement mental. Des intelligences mosaïques. Quoi que l'école fasse, elle ne dégagera plus qu'un faible pourcentage d'élèves qui auront eu le goût et la volonté d'apprendre à lire et à écrire. Ils seront des écrivains publics, une profession homologuée, comme on en trouve dans les pays d'analphabètes. Au Cameroun, j'ai vu sur certaines maisons, des plaques annonçant : M. X, écrivain public, comme on voit ici : notaire, avocat, dentiste.

Les deux jeunes sont polis sans aucune obséquiosité, libres d'allure, grands et minces, très sévères dans leur jugement sur les deux polyvalentes qu'ils ont fré-

quentées. « C'est au cégep que j'ai commencé à travailler » dit l'un d'eux. Et l'autre : « Au secondaire, je faisais partie du conseil des étudiants. L'animateur socioculturel nous faisait organiser des parties. »

29 octobre

Au Campus Notre-Dame-de-Foy, ce soir, modeste célébration, organisée par les Frères des Écoles chrétiennes, à l'occasion du cinquantenaire de la mort de Marie-Victorin. On m'a demandé de prononcer l'allocution d'ouverture. En voici quelques extraits. (Cf. annexe 8)

1er novembre

La Toussaint. Cette gravité aux portes de l'hiver. Toute la journée, il me trotte dans la tête la phrase solennelle de *l'Apocalypse* : « *Hi sunt, qui venerunt de tribulatione magna*. Voici ceux qui ont traversé la grande tribulation. » (7, 14) La grande tribulation, c'est la vie de tout un chacun.

Classique journée de novembre : vent du nord-est, nuages bas, la pluie collée au ventre. Un goéland tout seul dans le ciel. Que peut-il bien trouver à manger par ce temps, à cette hauteur ? Peut-être vole-t-il seulement pour combattre la nécrose de ses pectoraux. Les animaux ne font pourtant rien d'inutile. « L'inutile est la marque de l'humain. » (Alain)

Septième anniversaire de la mort de René Lévesque. Les Éditions du Boréal en profitent pour lancer *René Lévesque, un enfant du siècle*, de Pierre Godin. Comme d'habitude, les journaux ont tôt fait de rapporter les détails et les anecdotes les plus juteux ou les moins connus.

De 1964 à 1976, j'ai rencontré René Lévesque assez souvent, chez des amis communs, et une fois, longuement, à bord d'un train. Cette fois-là, à cause d'un déraillement, le train de Montréal à destination de Québec avait fait le détour par Richmond. Le trajet durait près de cinq heures. C'était l'époque où l'on pouvait manger dans le wagon-restaurant. Nous avons pris l'apéro et soupé ensemble.

En vue des élections de 1972, il était venu me rencontrer pour m'inviter à me présenter comme candidat. Je pense bien qu'il m'en a toujours voulu d'avoir refusé. Le lendemain de la victoire du Parti québécois, en 1976, je faisais partie d'une table ronde avec Louis Laberge, Éric Kierans, Pierre Bourgault. René Lévesque m'avait salué froidement.

4 novembre

Tous les matins, en mettant le pied dehors, je me dis : « Tu es vivant et tu marches. » Je me récite une strophe de *l'Ave, Maris stella* : « *iter para tutum/Ut videntes Jesum...* Assure-nous des chemins sûrs, afin que, voyant Jésus ... » Avoir la foi et avoir peur de mourir. Ainsi donc, je n'ai pas tant hâte de voir Jésus !

D'abord, je n'en suis pas sûr. Ensuite, avoir la foi et avoir peur de mourir ne sont pas contradictoires. La foi est une certitude, mais elle n'est pas un sentiment, tandis que la peur de mourir est un sentiment ; la mort, une certitude. La certitude de la foi et la certitude de la mort ne sont pas du même ordre. La foi, c'est la profession d'une espérance.

Ces jours-ci, je prie pour une amie atteinte du cancer. Mais qu'est-ce que prier pour quelqu'un ? Si l'on peut faire autre chose que prier, il faut d'abord faire cette autre chose : le visiter, l'accompagner, lui écrire, lui parler, etc. Il faut aussi prier, si l'on a la foi. La prière est l'acte le plus radical de la foi. Il y a au moins ceci : je n'ai pas l'idée de m'adresser à Socrate. Jésus m'est quand même plus que Socrate ou Pascal. Encore que tous ceux qui ont vécu dans l'amitié de Dieu, comme on dit au Canon de la messe, peuvent être invoqués. Le catalogue de l'Église n'épuise pas la liste de ceux qui ont vécu dans l'amitié de Dieu. Il est quand même surprenant que ceux que le Père classe à sa droite, dans la parabole du jugement dernier (Mt 25, 31-46), manifestent tous leur surprise de se retrouver de ce côté-là.

Je ne suis pas mécontent de trouver la remarque suivante dans *Harpers* de novembre 1994 : Les traumatismes de l'enfance. « *One its born and in passage through childhood suffers some grave harm. Subsequent goodfortune is meaningless because of its injury, while subsequent misfortune is highly significant as the consequence of is injury. The work of one's life is to discover and name the harm one has suffered.* » (Marilyn Robinson, dans son essai *Hearing Silence : Westem Myth Reconsidered*, qualifie cette attitude de « *mean little myth of our time.* »

Dans le même numéro de *Harpers*, je vois ceci : « Augmentation du taux d'inflation, en Serbie, durant l'année 1993 : 363 000 000 000 000 000 » Je suis absolument incapable d'imaginer ce que cela peut vouloir dire. L'information suivante, tirée du même numéro, peut peut-être éclairer la précédente : « En Lituanie, nombre de tonnes de papier-monnaie converti en papier de toilette, depuis 1992 : 30. »

Légaut distinguer : « donner un sens à sa vie » et « trouver un sens à sa vie. » Donner un sens peut être une opération « volontariste », plus ou moins artificielle, plus ou moins fausse et faussée ; trouver un sens, c'est découvrir lentement sa mission.

11 novembre

Je lis *Le grand mensonge des intellectuels* de Paul Johnson (Laffont, 1993). L'ouvrage est sous-titré : *Vices privés et vertus publiques*. L'auteur passe en revue la vie et l'œuvre d'une douzaine de grands noms : Rousseau, Karl Marx, Brecht, Sartre, etc. , tels qu'ils se révèlent dans les biographies qui leur ont été consacrées, dans leurs œuvres, dans leur correspondance, dans les témoignages de leurs contemporains. Les notes et la table onomastique comptent plus de quarante pages.

Note postérieure

Dans le *Harpers* de janvier 1996, je lis ceci : « Karl Marx, tout le temps qu'il écrivait son oeuvre "tapait" régulièrement Engels, lequel possédait, en Angleterre, de fort profitables usines de textile opérant d'après le modèle du capitalisme le plus sauvage. »

Le récit des turpitudes de Rousseau, de Brecht, d'Ibsen et de certaines d'autres ne m'apprend rien de bien neuf. Le péché est la plus vieille chose au monde. C'est le mensonge délibéré de ces hommes qui est navrant. L'auteur se proposait d'ailleurs de faire ressortir ce trait de caractère des auteurs qu'il examine.

Lecture un peu fastidieuse. On pourrait objecter qu'il n'y a pas de grand homme pour son valet de chambre. L'objection ne tient pas. Je mets en fait qu'on ne

trouverait pas autant de turpitudes, sexuelles notamment, chez Alain, Claudel, Bernanos, Péguy, Guitton, Thibon, Céline même. Ni un mensonge aussi colossal. C'est bien pourquoi ces derniers ne trouvent pas, n'ont jamais trouvé, en ce siècle du moins, l'accueil qu'ont trouvé les autres. Mais auprès de qui, justement ? Auprès des thuriféraires du Mensonge. La cour de Satan. Le Prince de ce monde, c'est le Père du Mensonge.

On pourrait objecter qu'il ne suffit pas d'être vicieux pour être grand. Sinon, en effet, n'importe quel criminel mériterait son monument. Ibsen ou Brecht (pour m'en tenir aux auteurs examinés par Johnson) ont bien pu être des ivrognes, des pervers sexuels, des batteurs de femmes, il demeure qu'ils ont produit des œuvres, et des œuvres marquantes. Rousseau ne pouvait pas n'être qu'un paranoïaque, affligé, en plus, d'un problème de pénis : il se pissait sur les cuisses et les mollets, au lieu de pisser par en avant, comme tout le monde. Il y a un nom pour ça : hypospadias.

Hitler est un monstre, mais les monstres sont grands. Sinon, n'importe quel handicapé, n'importe quel violeur, n'importe quel malade mental pourrait invoquer son enfance malheureuse, sa loterie génétique ou sa difformité physique, et justifier sa hargne contre la société. Et battre sa femme en rentrant de la brasserie. En fait, les grands dans la misère, dans la dépravation ne sont pas grands à cause de leur misère, de leurs vices ; ils sont grands parce qu'ils sont la grimace de Dieu, comme leur maître, Satan.

Chacun est la grimace de Dieu dans sa petite vie, sans vices majeurs (dignes d'être consignés dans une biographie, ou une notice nécrologique), sans péchés publics, sans œuvres, non plus. Nietzsche disait bien : « On a son petit péché pour le jour ; son petit péché pour la nuit, mais on ménage sa santé ». Lui, en tout cas, Nietzsche, est allé jusqu'au bout de sa grimace. Il est mort en embrassant un cheval battu dans une rue de Turin, après avoir promené Lou Salomé attelé à une charrette, comme un cheval, avant de devenir fou, accident physiologique qui peut arriver à n'importe qui. Mais quand on a été le chantre du surhomme, c'est un peu plus gênant.

Il ne suffit pas d'être pervers ou tordu pour être grand. Mais on peut être grand sans être ni pervers ni tordu. C'est le cas de l'immense majorité des êtres humains. Ceux qui occupent les journaux, les revues, les rétrospectives littéraires et, au

Québec, le pays des festivals et des galas, ne sont ni plus ni moins grands que les autres.

Pascal exigea de mourir à l'hospice public ; par contre, Valéry, qui ne pouvait pas supporter Pascal, eut des obsèques nationales, sur l'ordre de De Gaulle. Le même de Gaulle refusa de faire arrêter Sartre en disant : « On n'emprisonne pas Voltaire ». Sartre n'aurait pas demandé mieux que d'être emprisonné par de Gaulle ! C'est tout ce qu'il lui restait pour continuer à occuper les manchettes. Il est tombé sur un chef d'État (conseillé par Malraux, en l'occurrence) qui avait de la culture et un peu d'altitude. Des chefs de ce calibre-là, ça ne pleut pas.

Parallèlement, je lis *Quand ces choses commenceront* de l'anthropologue catholique René Girard (Arléa, 1994). Je ne suis pas le « valet de chambre » de René Girard, pas plus que je ne le suis de Sartre ou de Brecht. Mais enfin, la recherche de René Girard est autrement plus importante, plus vitale que celle des auteurs analysés par Johnson, d'une part. D'autre part, la vie privée de René Girard, j'en suis sûr, ne recèle certes pas les abominations dévoilées par Johnson au sujet de ses « morceaux choisis ».

Je n'ai pas le goût, le courage, plutôt, de résumer la théorie anthropologique de René Girard sur les grands récits fondateurs de l'humanité, même si je le fréquente depuis une bonne vingtaine d'années. Depuis *La Violence et le Sacré* (Grasset, 1972). Je dis ceci, quand même : j'aurai rarement lu un volume écrit d'aussi bonne humeur, aussi baveux et aussi tonique. Il faut voir, par exemple, la superbe avec laquelle il parle de « la dégringolade de l'existentialisme au structuralisme et du poststructuralisme. Sans parler, bien sûr, des trente-sixième dessous du père Dreyermann ». On sent l'homme (il a 71 ans) qui se promène dans la vie intellectuelle en se moquant gentiment des chers collègues, détaché et ironique.

Non pas ironique : plein d'humour. L'ironie, c'est pour les hommes sérieux, les notables ; l'humour, pour les gens tragiques. Un chef d'État, par exemple, est toujours tout à fait sérieux quand il dépose une couronne de fleurs sur le cénotaphe du soldat inconnu, le 11 novembre. Il s'apprête peut-être à envoyer un régiment quelque part en Afrique ou en Haïti.

Parizeau vient de le faire. Je veux dire : déposer une couronne sur le cénotaphe du soldat inconnu, à Québec et du Québec, comme le soldat en question ne le savait pas, avec l'air onctueux de circonstance. J'ai bien hâte de voir Parizeau en-

voyer un régiment (un régiment de qui, de quoi) pour défendre les frontières du Labrador. Y aura pas foule de volontaires. On n'a pas d'armée. On a une police syndiquée. Mais les États trouvent toujours des volontaires. S'il en manque, on en décrète. Je n'ai rien contre cela, à part d'être trop vieux pour être expédié à LG-2 pour protéger les pylônes d'Hydro-Québec contre les Cris ou les Inuit. Pas de s, à Inuit. Le mot veut déjà dire : les hommes.

Mourir de vieillesse, du cancer ou autres aménités, vaut-il mieux que mourir pour les frontières du Labrador ? Il n'y a pas une seule mère de famille qui ne préférerait dire à ses enfants : « Votre père est mort pour défendre les frontières du Labrador », plutôt que de leur dire : « Votre père est mort d'un cancer des intestins ». Ou d'un des deux autres organes de la digestion. Sans parler du reste de notre équipement physiologique.

Mais revenons à René Girard. Je relève ceci, qui me paraît fondamental dans son entreprise de relecture des récits fondateurs : « La crucifixion montre que les hommes repoussent la vérité de Dieu et que Dieu, ne voulant pas triompher par la force, ce qui n'aurait aucun sens pour lui, s'arrange pour se manifester aux hommes sans violer la liberté humaine.[...] Le prologue de l'Évangile de Jean est une espèce d'inversion de la *Genèse* qui montre que ce n'est pas Dieu qui expulse l'homme, comme la scène du paradis terrestre nous le dit, mais que c'est l'homme qui a expulsé Dieu. C'est ainsi, à mon avis, que doit se définir le péché originel. »

Ah ! Et puis, je ne peux pas laisser passer ceci, à propos de la subversion du langage, la mode de la langue de bois, qui n'appelle plus rien par son nom. Girard note, qu'aux États-Unis, des professeurs féministes veulent remplacer le terme séminaire, jugé sexiste. Le terme vient de *seminarium* (pépinière) qui vient lui-même de *semen* (semence) par celui d'*ovarium*. Quand est-ce qu'on sera invité à un *ovarium* ?

15 novembre

Je passe une couple d'heures avec Marcel Côté à travailler au projet de biographie thématique.

Le vent de l'ouest a nettoyé le ciel. Cet après-midi, je dis mon chapelet debout en contemplant le soleil qui glisse lentement derrière le Fleuve. Un Martien inculte qui m'observerait pourrait penser que je suis un adorateur du soleil.

L'architecture et l'auto. Dans les nouveaux quartiers qui se développent autour du Campus Notre-Dame-de-Foy, on construit des maisons cossues. Le coût minimum est de 250 000 \$. Un garage, parfois un garage double, est incorporé à la plupart d'entre elles. Dans ce cas, le garage occupe facilement 20% du volume total de la maison. Un peu partout ailleurs, on a commencé à installer les garages d'hiver.

« Je m'adresse au petit nombre de ceux qui, par-dessous les tapages et les modes, restent fidèles au combat contre le mensonge et la barbarie, ce qui exige, comme savait Péguy, qu'on change parfois d'adversaires, sinon d'amis. L'ère des masses, enfin réalisée, rend aux âmes ferventes et aux groupes fraternels une importance qu'aucune statistique n'enregistre. » (Jean-Marie Domenach, *À temps et à contretemps*, Éditions Saint-Paul, 1991)

Le même, sur le féminisme : « Le féminisme a gagné, mais il n'a pas su profiter de sa victoire. Les femmes ont obtenu des droits égaux, et c'est bien. Elles sont devenues productrices, consommatrices, au même titre que les hommes. Mais leur dignité et leur différence ne sont-elles pas plus menacées qu'autrefois ? Menacées non point par les restes de la domination masculine, mais par les conséquences d'une idéologie qui ne garde des données physiologiques de la féminité que ce qui est indépendance et plaisir - la sexualité - et refuse ce qui entraîne souci, contraintes et parfois douleur : la maternité. Il en est ainsi des révolutions dans les mœurs comme dans la politique : ignorant leurs limites, elles finissent bientôt par détruire l'espérance qu'elles incarnaient. »

Sous le règne de Jean Lesage, les journalistes avaient inventé « la Corinne parlementaire », pour désigner la femme du Premier ministre. On vient d'inventer « l'Elysette », pour désigner la résidence québécoise de M. Parizeau. C'était couru.

18 novembre

Réunion, à Montréal, du Conseil de l'Ordre national du Québec. Louis Berlinguet est élu président. Le Conseil accueille deux nouveaux membres : Mme Thérèse Gouin Décarie et le Dr Jacques Genest.

Hier soir, avec un groupe d'amis, je regarde l'émission *Miséricorde*, qui est censée donner une image de la vie religieuse féminine durant la décennie 60. Certains épisodes sont carrément anachroniques, sinon purement inventés pour les besoins de la dramatisation : par exemple, l'examen gynécologique de la postulante. Jadis, cette pratique avait peut-être cours, mais certainement pas dans les années 60. Au moyen âge, on pratiquait une vérification analogue de l'équipement d'un nouveau pape. La chose faite, on prononçait solennellement : « *duos habet, et bene pendentes* » : il en a deux, et bien suspendues. Je doute fort aussi que l'on ait jamais intercepté la nouvelle de la maladie du père ou de la mère d'une postulante.

La critique de l'émission, par Serge Drouin, dans *Le Journal de Québec*, est bien faite. Il s'est donné la peine de se faire inviter dans une communauté de religieuses pour regarder l'émission. Excellents sous-titres : *Trop sévère pour 1967, Un amalgame de plusieurs communautés, c'est-à-dire concentration, dans une seule communauté, des pratiques les plus outrées de plusieurs communautés différentes.* Comme dans les conventions collectives de travail, où l'on additionne le meilleur des différentes conventions collectives.

Titre d'un article dans le *Harpers* de décembre 1994 : *The Closing of the American Mine.* Il s'agit de mines de charbon en Virginie. À une lettre près, c'est le titre, en anglais, du livre d'Allan Bloom : *The Closing of the American Mind* (*L'âme désarmée*, Julliard, 1987) Piraterie, coïncidence, clin d'œil ?

20 novembre

Température splendide. Longue promenade avec Claudette tout le long de la plage Jacques-Cartier. Des centaines de personnes, beaucoup de couples avec de jeunes enfants profitent également de cette rémission climatique. En revenant, nous avons tout le loisir de contempler le coucher de soleil sur le Fleuve.

21 novembre

Les Éditions du Boréal acceptent de publier le document sur l'école qui comprendra les articles publiés dans *La Presse* entre décembre 1992 et juin 1994. On nous demande toutefois d'ajouter une manière de post-scriptum qui ferait état des réactions publiques à la réforme du collégial et au projet de réforme du primaire et du secondaire. Ce matin, François et moi, nous nous attelons à la rédaction de cette mise à jour.

Élections scolaires, hier, partout au Québec. Le taux de participation est très bas : entre 15% (à Montréal) et 38% (dans la Beauce). Plusieurs causes expliquent cette désaffection. D'abord, les niveaux primaire et secondaire ne touchent directement qu'une minorité d'électeurs : ceux qui ont des enfants qui fréquentent ces deux niveaux. Ensuite, l'omniprésence normative et financière du ministère de l'Éducation a réduit à presque rien le pouvoir et la responsabilité des commissions scolaires. Je m'étais fait ces objections ; je suis quand même aller voter avec une intrépidité républicaine. Au fait, *La Presse* d'aujourd'hui rapporte que les vieux ont voté en grand nombre. Soyons précis : *La Presse* titrait : *Les personnes âgées ont voté en grand nombre.*

Je termine la lecture de *Poil de Carotte* de Jules Renard. Il était temps ! Petit chef-d'œuvre d'écriture distillée, d'observation d'épervier (ou d'hirondelle, si vous préférez : c'est du pareil au même, en plus petit), de scepticisme glacé. (J'ai bien de la misère avec ce mot : il faut que je le cherche, chaque fois, par tous les bouts : sc, cs, sep, cep.) La solution, c'est de le prononcer en anglais !

On y trouve la terrible remarque de Poil de Carotte à son parrain, qui l'aimait un peu bien : « Tout le monde ne peut pas être orphelin. » Renard est le maître de la litote, dont Montherlant disait qu'elle était la figure de style par excellence du français. Tout en bouquinant, je voyais, presque côte à côte, *Poil de Carotte* (1894) et les *Caprices de Marianne*, de Musset (1833). Le livre de Renard est autrement plus moderne que celui de Musset. Les soixante ans entre les deux ouvrages ne font rien à l'affaire. Le romantisme de Musset ne nous rejoint plus ; le détachement hautain de Renard fait penser à Céline.

Je rapproche l'épithète que Renard avait imaginée pour lui-même : « À Jules Renard, ses compatriotes indifférents », et la notation qui clôt le premier chapitre de *Voyage au bout de la nuit* : « Alors on a marché longtemps. Y en avait plus

qu'il y en avait encore des rues, et puis dedans des civils et leurs femmes qui nous poussaient des encouragements et qui lançaient des fleurs, des terrasses, devant les gares, de pleines églises. Il y en avait des patriotes ! Et puis il s'est mis à y en avoir moins des patriotes. Le pluie est tombée, et puis encore de moins en moins et puis plus du tout d'encouragements, plus un seul, sur la route. Nous n'étions donc plus rien qu'entre nous ? Les uns derrière les autres ? La musique s'est arrêtée. En résumé, que je me suis dit alors, quand j'ai vu comment ça tournait, c'est plus drôle ! C'est tout à recommencer ! J'allais m'en aller. Mais trop tard ! Ils avaient refermé la porte en douce derrière nous les civils. On était faits, comme des rats. » À cette différence près que Céline ne pratique pas la litote comme Jules Renard, tous les deux partagent le même scepticisme.

22 novembre

Amour-propre. On ne peut pas repasser sa vie comme on repasse une nappe.

« Nous ne demandons pas que le pli de la nappe
Soit effacé devant que revienne le maître.
Régente de la mer et de l'illustre port
Nous ne demandons rien dans ces amendements
Reine que de garder sous vos commandements
Une fidélité plus forte que la mort. » (Péguy)

Des souvenirs vous reviennent, increvables et vicieux. Les pires ont rapport à l'amour : vos blasphèmes de l'amour et vos blessures d'amour-propre. Ils ne sont pas du même ordre, mais les deux sont toujours aussi cuisants. Aussi cuisants après vingt ans, trente ans, quarante ans que l'instant d'après le fait.

Les blessures d'amour-propre peuvent avoir été un petit fait, une maladresse, un manque de jugement dans l'exercice de votre vie professionnelle qui peuvent n'être connus que de vous seul. N'importe ! Quand ils traversent votre mémoire, ils vous brûlent toujours aussi vivement. Il peut s'agir aussi d'une conduite longuement erratique.

« Quand il fallut s'asseoir à la croix des deux routes
Et choisir le regret d'avecque le remords. » (Péguy)

Les faits en question n'ont pas nécessairement été des fautes morales. Les péchés sont objets de miséricorde et de pardon. Mais nul ne peut se pardonner à soi-même. Il faut un tiers. Dans une blessure d'amour-propre, personne ne peut s'interposer entre vous et vous-même. Pourtant, « Merveille, cette unité qui se constitue à partir de tant d'éléments disparates, et même parfois funestes, mais qui, sous l'influence de la fidélité soutenue par la foi, s'agrègent et se cimentent les uns aux autres pour devenir la réalité unique que le temps ne saura faire disparaître quand il s'évanouira ». (Marcel Légaut, *Devenir soi et rechercher le sens de sa propre vie*, Aubier, 1981)

Il existe une transcendance de soi vis-à-vis de soi, image de la transcendance de Dieu. Cette transcendance s'exerce par rapport au passé et par rapport à l'avenir, peu importe la durée qu'il nous reste à vivre sous la lune. Cette transcendance s'exerce dans l'éternité, qui est le point d'insertion de notre liberté dans le temps. Que dire à propos des êtres qui n'ont pratiquement pas eu de passé (je pense aux enfants morts en bas âge) ? L'Église balbutie une réponse par sa proclamation des Saints Innocents : elle les déclare accomplis, puisque saints, et sujets d'invocation.

23 novembre

Séminaire de lecture au Campus Notre-Dame-de-Foy, toujours sur *Fonctionnaires de Dieu* de Drewermann. Je rapporte quelques passages : « C'est un paradoxe parmi d'autres de la psychanalyse qu'on conteste souvent ses résultats avec le plus de violence lorsque leur pertinence se fait manifestement le plus sensible. » Que tu oublies ton parapluie chez l'épicière ou que tu ne l'oublies pas, il y a une raison psychogénétique.

« Le risque constant que présente tout ouvrage de psychanalyse (c'est d'obliger le patient) à se confronter à des données qu'il est soit trop tôt, soit trop tard, pour admettre et en tirer profit. » Ben ! alors ?

« Aucune sorte de sainteté n'est plus crédible aujourd'hui, cent ans après la découverte de la psychanalyse, si elle ne « colle » pas humainement. » Quelqu'un fait remarquer qu'à ce compte-là, la moitié de l'humanité devrait psychanalyser l'autre, et vice versa. On bloque tout, on se débobine et on se rembobine.

« Pour que s'enclenche le mécanisme d'angoisse, de culpabilité et de responsabilité qui engendre le futur clerc. [...] Seuls se sentent "appelés" à la vie cléricale ceux auxquels, dès leur prime enfance, le milieu familial a appris à compenser leurs sentiments de précarité ontologique et de manque de justification de l'existence par une volonté de réparer d'une manière ou d'une autre. »

Là-dessus, un des participants fait remarquer : « Il ne doit plus y avoir beaucoup de conflits, puisqu'il n'y a plus de clercs ! »

24 novembre

Séance de travail avec François. Nous mettons la dernière main au post-scriptum du document sur l'école que nous devons soumettre aux Éditions du Boreal le plus tôt possible si nous voulons qu'il ait quelque utilité dans le débat sur l'éducation qui s'engage. Je passe ensuite tout l'après-midi et une partie de la soirée à rédiger le brouillon qui sera soumis, la semaine prochaine, aux deux autres cosignataires.

25 novembre

Hier soir, j'ai regardé le second épisode de *Miséricorde*. Le jeu des comédiens est excellent. Mais on a beau être une comédienne professionnelle, il ne doit pas être facile, par exemple, de se dévêtir et de simuler les gestes de la « bête à deux dos », comme disait Léonard de Vinci. La séquence en question est d'ailleurs exagérément longue et appuyée. Par contre, et je ne veux pas écraser l'émission en question sous la comparaison, il y a quelque chose de bernanosien dans le lien implicite entre le suicide de la jeune religieuse (Édith) et l'abandon du couvent par Marie. La fin de la série est artificielle, une manière de *happy end* à l'américaine : Marie quitte le couvent pour épouser Pierre. Ils vivent trois ans ensemble, n'ont pas d'enfant, puis se séparent. En voix hors champ, Marie est quelque part en Afrique où elle s'occupe d'une centaine d'enfants misérables. Elle se déclare heu-

reuse. Il n'est jamais prudent de se déclarer heureux, et il est souvent exagéré de se déclarer malheureux, car enfin « peu de chose nous console, parce que peu de chose nous afflige. » (Pascal)

26 novembre

Hier, démission de la ministre Marie Malavoy. Depuis plus d'un quart de siècle, elle avait délibérément exercé le droit de vote alors qu'elle ne possédait pas la citoyenneté canadienne (demandée et obtenue il y a seulement un an). Pour une militante politique, une députée et une ministre, la faute est grave. La raison qu'elle donne elle-même de son retard à demander la citoyenneté canadienne, c'est que, dans son esprit, elle ne reconnaissait pas le Canada comme son pays. Son pays devant être le Québec. Combien de dizaines de fois, durant vingt-cinq ans, Marie Malavoy n'a-t-elle pas dû indiquer sa citoyenneté sur l'un ou l'autre document qu'elle a dû remplir : demande de passeport, curriculum vitae, etc. ?

Faisant allusion à ce mouvement de ferveur qu'il trouve sympathique, M. Parizeau déclare que, comme chef d'État, il n'avait pas d'autre choix que d'accepter la démission de Mme Malavoy, mais que, comme homme, il comprenait son geste. Bernique ! Comme citoyens, ce que nous voulons connaître, c'est la décision du chef de l'État et son fondement. L'opinion ou les sentiments de l'homme Parizeau, de l'époux Parizeau, du locataire Parizeau n'ont rien à faire dans ses décisions comme chef d'État.

Le Devoir d'aujourd'hui est particulièrement dur. D'abord, par la position éditoriale de Lise Bissonnette. Ensuite, même s'il s'agit d'une coïncidence, la première page présente une grande photo de la ministre Malavoy tout en pleurs et, dans le cahier consacré à la remise des divers prix du Québec, une photo de la même ministre, en tête d'un texte signé par elle en qualité de ministre de la culture.

Ajoutons ceci : le Parti québécois, davantage que n'importe quel gouvernement, a besoin de confiance et de crédibilité. Quand on s'apprête à demander au Peuple de faire un bond politique majeur, on a le devoir d'être particulièrement crédible en ce qui concerne ses mœurs démocratiques.

Concours d'excellence au Campus Notre-Dame-de-Foy. Quelque deux cents élèves de 5e secondaire de l'Est du Québec se sont inscrits. Un des questionnaires

du concours portait la question suivante : « Donner deux raisons POUR et deux raisons CONTRE l'indépendance du Québec. »

La plupart des réponses POUR ramenaient la mention de la sauvegarde de la langue et de la culture ; l'avantage qu'il y aurait à supprimer le chevauchement des juridictions ; la diminution du déficit (sic).

La plupart des réponses CONTRE faisaient état de l'avantage d'appartenir à un grand pays ; des risques économiques d'une sécession ; de la difficulté qu'il y aurait à créer une nouvelle monnaie, de maintenir les services sociaux actuels ; de la nécessité d'une armée.

Beaucoup de réponses révélaient une information assez poussée sur l'actualité politique. D'aucunes laissaient voir également des traces de racisme ou, en tout cas, de xénophobie. Un candidat a refusé de répondre à la seconde partie de la question en écrivant : « J'ai donné mes raisons POUR ; je n'ai pas de raisons CONTRE. » Il a perdu des points par trop de cohérence ! Les correcteurs devaient s'en tenir à la question posée qui visait précisément à forcer un peu le jeu du pour et du contre.

27 novembre

Premier dimanche de l'Avent. Mémoire de l'aventure de l'Incarnation. Dans des moments de défaillance, on pourrait avoir la pensée blasphématoire de Jacques Prévert : « Notre Père qui êtes aux cieux, restez-y ! » Autrement dit : pourquoi cette terrible tension introduite par le christianisme ? Comment supporter cette insoutenable proposition ? En vérité, Dieu ne nous demande rien ; il nous offre l'inimaginable. J'aime bien ce verset d'une hymne de l'Office : « Nous n'avons, pour seule offrande, que l'accueil de ton amour. » Une autre hymne dit ceci : « Qui donc est Dieu pour se livrer perdant aux mains de l'homme ? »

J'écris deux lettres à des amis que le malheur vient de frapper, dans le corps ou dans l'âme. Frappé dans son corps, on l'est, indivisiblement, dans son âme. Je dirais mieux : dans son être. Frappé dans son âme, on n'est pas nécessairement frappé dans son être. C'est toute la différence entre un accident professionnel, une blessure d'amour-propre, et l'annonce que l'on est atteint du cancer. Les souffrances physiques sont les plus pures. Au reste, il est bien difficile d'écrire à quelqu'un

que le malheur vient de frapper. « Il n'y a pas d'école d'apprentissage du malheur », comme disait Raymond Aron, à propos de la mort de sa fille. En l'occurrence, il ne parlait pas d'une blessure d'amour-propre. Il parlait comme père. Les pères et les mères sont peut-être les seuls à pouvoir souffrir, purement, dans leur corps et dans leur âme. Mais, n'anticipons pas.

30 novembre

Hier, discours inaugural par le Premier ministre ; ce matin, réponse du chef de l'Opposition. J'écoute les deux discours, en bonne partie. Ce que j'admire davantage, c'est la capacité de synthèse de Jean Bédard, de Radio-Canada. Il n'est pas simple, presque à brûle-pourpoint, et pressé de sous-questions par Bernard Dero-me, de dégager les lignes de force d'un discours de près d'une heure. M. Parizeau, lui, a eu tout le temps de préparer son discours, entouré de conseillers.

Pierre Anctil, chef du cabinet de M. Johnson, a été, lui aussi interrogé à Radio-Canada, avant le discours de M. Johnson. Il ne fallait pas qu'il vende la mèche. Il a répondu avec maîtrise et dans une langue impeccable.

Je viens d'écrire : « brûle-pourpoint ». À l'époque des pourpoints (du XIIIe au XVIIe siècles), tirer à brûle-pourpoint signifiait : tirer de très près, de manière à brûler le pourpoint. L'équivalent, maintenant, de : tirer à bout portant.

Le Devoir publie aujourd'hui le texte de la chanson de Dan Bigras (demandée par Madame) intitulée *Bientôt un pays*, et appelée à devenir la chanson référendaire. On y trouve ceci, entre autres couplets :

Bientôt je t'offrirai une aquarelle ensoleillée
 Un bouquet de printemps, mille arpents de coton blanc
 Troubadour, je te ferai voir les géants de notre histoire
 Un rocher si bien percé sur lequel t'iras voler.
 (Refrain) Là où on fait la guerre, la furie, la démence
 Là tu me feras l'amour, la paix et l'indépendance.

Ça casse rien, et on en fera peut-être notre hymne national. Après tout, *La Marseillaise* fut composée en une nuit, après un repas bien arrosé. On y trouve des amabilités comme : « Qu'un sang impur abreuve nos sillons. » Ou encore : « Nous entrerons dans la carrière/Quand nos aînés n'y seront plus [...] /Bien moins jaloux de leur survivre/Que de partager leur cercueil. »

Dan Bigras n'a pas l'inspiration aussi guerrière que Rouget de Lisle. Le derrière l'inspire davantage. « Il reste toujours un peu de curiosité pour le derrière », disait Céline. Il ne doit pas, non plus, être jaloux de partager le cercueil de ses aînés. Quant à ça, il n'est pas le seul non plus.

1er décembre

Séance de travail avec les trois autres cosignataires pour la mise au point finale du texte que je dois envoyer aux Éditions du Boréal le plus tôt possible.

Pendant la réunion, Nicole m'appelle, de Montréal, pour m'annoncer le malheur qui vient de frapper Lucien Bouchard. Il est bien évident que nous laissons de côté notre discussion sur l'école.

2 décembre

Récollecion de l'Avent au Grand séminaire de Québec, avec le groupe dont j'ai déjà fait état. La structure de la rencontre est tout ce qu'il y a de plus classique : instruction (cette année par le Père Jean-Paul Montminy), période de silence, période d'échange et de partage. A midi, prière à la chapelle. Idem durant la séance de l'après-midi. Réflexion de Fernand Dumont : « Les chrétiens sont marginaux. Ils l'étaient aussi du temps de la chrétienté. Ils le sont d'autant plus, ces années-ci, que la mentalité régnante nous laisse croire que le progrès de la technique, l'idéal démocratique, le souci écologique, les droits de l'homme ont réalisé le message de Jésus. En fait, la civilisation judéo-chrétienne a donné ses fruits. C'est la fin de l'histoire, comme disait Fukuyama, à quelques petits aménagements près. »

Auparavant, nous avons rappelé les trois grandes articulations de l'Histoire : la *Promesse*, la *première Venue de Jésus*, son *Retour* à la « fin des temps ». Les juifs sont toujours les détenteurs de la *Promesse* ; les chrétiens croient que la

première Venue de Jésus a eu lieu. Combien attendent activement son *Retour* ? Il faut bien essayer de dire ces choses avec des mots. Voilà deux mille ans que les Pères de l'Église et les théologiens s'y emploient. Mais cet effort demeure misérable.

La fin des temps, c'est maintenant, quand un homme meurt. *La première Venue*, c'est maintenant qu'il faut l'accueillir ; le *Retour*, c'est maintenant qu'il faut le manifester. Je dis ces choses le mieux que je peux. Je parle au-dessus de mon instruction, mais non pas en dessous de ma conviction ou, en tout cas, de mon espérance. Croire, c'est professer son espérance et non pas la réalité de sa vie.

3 décembre

Les médias sont pleins de commentaires sur la maladie de Lucien Bouchard. Il y a davantage que des propos de circonstance de la part des hommes politiques ; il y a une émotion vraie. Dans la population, également. L'homme est manifestement aimé et admiré. Je me dis quand même ceci : la maladie et la rechute de M. Bourassa n'ont pas soulevé, en leur temps, semblable marée de sympathie. Certes, sa maladie ne présentait pas le caractère de soudaineté que présente celle de M. Lucien Bouchard. Mais il y a au moins une autre raison qui explique la différence dans les réactions de la population et celle des médias. Cette différence, c'est le style.

MM. Bouchard et Bourassa sont deux hommes politiques. Leurs options politiques, pour l'heure (et alors) sont partagées à peu près également par l'ensemble de la population. L'un et l'autre masquent, trafiquent, dissimulent la vérité, l'ont fait, le feront. Mais le style de Lucien Bouchard est tout flamboyance, passion, ferveur ; le style de Bourassa (était) tout souplesse, nuance, grisâtrerie. Et quand je dis style, je ne parle pas seulement du style écrit et du style parlé ; je parle aussi du style corporel, gestuel. « Ceux qui l'écoutaient (Lorenzo Surprenant) étant d'une race sensible à la parole, se sentaient entraînés. » (Louis Hémon, *Maria Chapdelaine*)

« Trente-huit mille emplois créés au Québec en novembre. » (*La Presse* du jour). Et on dira que novembre est le mois le plus *dull* de l'année ! Il faut combien de millions de dollars d'investissement pour créer un seul emploi permanent ? L'obsession de l'emploi fait que l'on voit ou feint de voir des emplois partout,

comme on voit des loups partout quand on pense rien qu'aux loups. En 1972, M. Bourassa promettait 100 000 emplois pour la durée de tout son mandat. Et il avait le LG-2 dans sa manche. Si tout ça est vrai, il n'y aura plus de chômage avant la fin de l'année prochaine.

4 décembre

L'autre matin, à la messe, le célébrant a versé dans un ciboire les hosties consacrées contenues dans un autre ciboire. Le même geste aurait pu être fait avec des contenants de farine. Extrême humilité de Dieu dans l'Eucharistie. Pour laisser toute la place à notre liberté, Dieu est allé jusqu'à cet effacement, cet anéantissement, comme dit saint Paul.

7 décembre

Trouvilles d'experts rapportées ironiquement par *The New Republic*, du 12 décembre 1994 :

-« *Women who kill children rare, experts say.* »

- « *Poorer areas lacking resources, studyfinds.* »

Parizeau révèle son astuce. « Dessinez-moi la sécession », dit le (petit) Prince. Elle consiste à demander aux sécessionnistes et aux fédéralistes de bâtir ensemble la sécession du Québec, en participant, toutes couleurs confondues, à des commissions itinérantes. J'espère que les fédéralistes à l'est et à l'ouest de l'Outaouais refuseront de jouer avec ce bloc enfariné, comme disait le vieux rat du Bonhomme.

Je me laisse aller aux associations d'idées : Groucho Marx disait : « Je n'accepterais jamais d'être membre d'un club qui m'accepterait comme membre. » Sur un ton plus sérieux, Alain écrit : « Si vous fondez une assemblée de saints, ils n'y viendront pas. »

11 décembre

Funérailles, à Bienville, de la mère de Guy Forgues. Je ne suis pas un coureur de salons funéraires et de funérailles. L'amitié et la piété véritables n'y trouvent

plus guère de place. La cérémonie d'hier fut très digne et pleine de sens, grâce au célébrant qui prit le temps d'expliquer de façon efficace le symbolisme de l'aspersion, de l'encens, des cierges allumés au cierge pascal, symbole lui-même de la Résurrection. Guy Forgues rend un hommage à sa mère, sobre et bien articulé. Je me serais toutefois passé de *L'hymne à la liberté*, de Félix Leclerc qui finit par : « Et les crapauds chantent la liberté ». (bis) Bon ! Voilà que les crapauds chantent. Si au moins il avait parlé des reinettes (ou : rainettes) dont les concerts, les premiers soirs de mai, annoncent la libération de l'hiver de façon autrement plus musicale et plus allègre que les crapauds.

Lettrine : Je relis *Béru et ces dames*, de San Antonio. En commentaire à la lettre Q, illustrée par le dessinateur Roger Sam, San Antonio écrit ; « QUADRAGÉNAIRE ! S'étonna Berthe, À votre âge, c'est rare ! »

12 décembre

Enregistrement, à Montréal, d'une émission sur l'éducation à Radio-Québec. Voyage aller-retour en autobus. « J'expertise » avec Antoine Baby. On nous avait convoqués pour 12h30. L'enregistrement commence vers 14h30 et se termine vers 16h30, y compris la pause-café syndiquée. Je suis parti de la résidence à 7h30 et j'étais de retour à 21 h. Tout ça pour douze minutes d'improvisation.

15 décembre

Hier et aujourd'hui réunion, à Montréal, du Conseil de l'Ordre national du Québec, pour établir la liste des candidatures qui seront recommandées au Premier ministre en vue de la prochaine promotion.

Après la réunion, j'attrape de justesse l'autobus de 14h. Il s'agit d'un autobus accordéon. Il me paraît complet. J'avise une banquette double, occupée par une jeune femme. Sur l'autre siège, elle a déposé son sac à main, une mallette, ses gants. Je demande : « C'est libre ? » Aucune réponse. Elle rainasse ses effets. Je lui offre de les placer dans le casier situé au-dessus des sièges. Elle refuse, l'air renfrogné. Je m'assieds. Après tout, j'avais mon billet pour un siège, et elle aussi. Mais, manifestement, elle espérait faire le voyage avec un peu plus d'arse.

Durant le trajet, je me serais volontiers levé pour aller pisser, même si l'opération est doublement périlleuse dans un autobus-accordéon, mais la jeune femme a dormi tout le long du voyage et je ne voulais pas la réveiller, non point par galanterie, rosière ou charité chrétienne, mais tout simplement pour éviter de me faire faire la tête une seconde fois durant le même voyage.

À ce sujet, Alain a écrit un propos. Sur quoi ? Sur la justice. En voici un extrait : « Le rêve de chacun, c'est d'avoir un compartiment pour lui tout seul. [...] L'un dispose des paquets et des couvertures en forme de voyageurs endormis. Un autre barre le chemin et lance des nuages de fumée. On voit bien là comment se forment les nations. Les voyageurs déjà installés dans un même compartiment sont alliés ; ceux qui arrivent sont pour eux des ennemis ; mais s'ils s'installent, alors ils deviennent des alliés contre de nouveaux arrivants ; et, Presque tout de suite, ils font aux autres ce qu'ils ne voulaient pas qu'on leur fit tout à l'heure ; ils dissimulent des places libres avec sérénité.

Prêchez donc la justice, alors que dans une circonstance de ce genre, des hommes qui passent pour honnêtes, et sont sans doute charitables, n'hésitent pas, pour conserver un petit plaisir, à imposer une grande peine à leurs semblables. Au cours des voyages que j'ai pu faire, je n'ai jamais rencontré un homme qui applique la maxime évangélique, et qui, se mettant à la portière, annonce : trois places libres par ici. Du reste, il serait méprisé. » Lors du premier Noël, l'hôtellerie affichait complet. (Lc 2,8)

Alain écrivait ce propos avant 1914 et il parle des compartiments des chemins de fer français. Mais ces remarques s'appliquent aussi aux boîtes à peuple de 1994.

16 décembre

Maurice Carrier, professeur d'histoire à l'Université du Québec à Trois-Rivières, me remet un exemplaire de la revue *La Nouvelle-France* (vol. VIII, septembre 1909). Il s'agit d'une « revue des intérêts religieux et nationaux », publiée à Québec. Prix de l'abonnement : Canada, 1,00 \$; États-Unis et ville de Québec, 1,25 \$; autres pays de l'Union postale, 1,40 \$.

J'y trouve un article sur Montcalm. Arrivé à Québec le 13 mai 1756, il devait mourir sur les Plaines d'Abraham le 13 septembre 1759. Il a donc disposé de trois ans et demi pour redresser la situation. Mais la colonie était perdue, abandonnée par la métropole et spoliée par Bigot. Dans ses lettres à Lévis, Montcalm fait état des abus scandaleux des jeux de hasard et des folles dépenses qui s'étaient sans pudeur aux yeux du peuple affamé. Montcalm lui-même se laisse entraîner : « Mardi, l'intendant chez moi ; jeudi, monseigneur. Je soutiens noblesse et dignité, mais je mange mon bien et je frémis pour l'avenir. Du 1er avril 1757 au 1er janvier 1758, 57,000 livres d'argent sec dépensées. » Mon voisin de bureau, curé un peu chercheur en matières historiques, m'informe que la « livre », en dollars constants (?) devait valoir trente sous. Je veux dire : 0,25 \$.

17 décembre

À compter d'aujourd'hui, la liturgie présente les sept grandes antiennes dites *Les antiennes O*, parce qu'elles commencent toutes par l'interjection Ô : *ô Sapientia ; ô Adonai ; ô Radix Jesse ; ô Clavis David ; ô Oriens ; ô Rex Gentium ; ô Emmanuel*. Lues de droite à gauche, les premières lettres de ces antiennes forment les mots *ero cras*, c'est-à-dire : « Je serai (là) demain », ce qui est justement la signification du mot : Emmanuel.

20 décembre

Suicide du médecin montréalais, J.-Raphaël Boutin. Il avait 82 ans. Les journaux publient la lettre qu'il leur avait adressée avant de mettre fin à ses jours, le 12 décembre dernier. Il avait été directeur médical de l'hôpital Notre-Dame pendant 36 ans. Il a dû en voir mourir, du monde, pendant tout ce temps ! Paradoxe : en hébreu, Raphaël signifie : Dieu guérit.

Deux jours plus tard, je lis la notice nécrologique suivante dans *Le Soleil* : « À Pont-Rouge, le 20 décembre, à l'âge de 39 ans, est décédé, en mettant fin à ses jours, M. Michel Bussières. Conformément à ses dernières volontés, il n'y aura aucune célébration religieuse ou de quelque nature que ce soit. Michel sera incinéré et ses cendres seront dispersées à un endroit qu'il a lui-même déterminé. » La famille souhaite que les dons de sympathie soient remis à l'Association québécoi-

se des dépressifs et maniaco-dépressifs, qui vient en aide aux personnes qui ont à vivre avec des troubles affectifs bipolaires. Elle se termine par la citation suivante de Ella Wheller Wilcox : « Pécher par le silence, quand ils devraient protester, transforme les hommes en lâches » On trouve moyen de culpabiliser les survivants même après sa mort ! Les misérables misérabilisent.

Je vois un signe des temps dans cette notice. Il y a cinq ans (mettons dix, pour les scrupuleux ès statistiques), on n'aurait jamais publié une telle notice nécrologique.

L'Ancien Testament ne rapporte qu'un seul cas de suicide : « Ahitophel, voyant que son (ordre de bataille) n'avait pas été suivi, sella son âne, se mit en route et alla dans sa maison, dans sa ville ; il mit ordre à sa maison, s'étrangla et mourut. Il fut enseveli dans le tombeau de son père. » (2 Samuel, 23)

Pour faire bonne mesure, hier, je rencontrais un vieil ami, qui était au jувénat en même temps que moi, en 1942, avec qui j'ai enseigné à Chicoutimi. Rencontre enjouée et intense. Au cours de la conversation, il me déclare le plus tranquillement du monde qu'il est complètement et totalement athée. J'essaie de vérifier s'il veut dire qu'il est tourmenté en matière de foi (ce qui est la moindre des choses), qu'il est en « recherche », que sais-je ? Mais non, il insiste : athée. Point. J'aurai peut-être l'occasion de revenir sur cette question avec lui, car c'en est une. Je sais très bien que les mots se laissent dire : le mot feu ne brûle pas ; le mot liberté ne libère pas et le mot athée ne supprime pas Dieu. Ni pour lui ni pour moi. Et la soif ne creuse pas le puits, non plus.

Pendant ce temps, si je peux ainsi dire, *Time Magazine* choisit le Pape comme homme de l'année. Excellent dossier, y compris l'article de fond signé par Paul Johnson. La même semaine, *The New Republic* consacre sa une et deux articles au Pape. Sous un titre trompeur, (*Pope fiction*), Camille Paglia signe un article intelligent et empathique, si j'ose utiliser ce mot qui dépasse mon vocabulaire familier et mon vécu itou. Empathie mon oeil ! Commençons par vérifier les concepts. « Il faudra en revenir à savoir ce qu'on pense. » (de Gaulle à Malraux) Ben !

Le même Malraux écrivait, en 1971 : « En 2000, le Tiers Monde sera dressé en face de la civilisation qui conquiert la lune et perd sa jeunesse. » Les sept ou huit derniers numéros du *Nouvel Observateur* que je lis ces jours-ci disent la même chose, en plus long.

Malraux et de Gaulle, étaient, chacun à leur façon, sous le coup de mai 1968 en France. Les jeunes de Malraux ont aujourd'hui 40-45 ans. Ils sont au pouvoir un peu partout, du moins dans les démocraties libérales. Et les jeunes de 1994 sont encore perdus. Malraux toujours : « Valéry me disait de Gide : "Je ne peux pas prendre au sérieux un homme qui se soucie du jugement des jeunes gens." »

En effet, ce n'est pas du jugement des jeunes gens dont il faut s'inquiéter ; c'est de leur âme. Malraux encore : « Si notre civilisation n'est certes pas la première qui nie l'immortalité de l'âme, c'est bien la première pour laquelle l'âme n'ait pas d'importance ». Le Pape, en tout cas, a bien l'air de croire que les jeunes et les vieux ont une âme, et qu'elle importe.

Ce Pape récapitule le XXe siècle, non pas à la manière d'un résumé de préparation à un examen scolaire. Il le récapitule en ceci qu'il a connu la guerre de 1939-1945, l'Holocauste, l'occupation nazie et soviétique de la Pologne, le régime communiste, la chute du mur de Berlin, un attentat terroriste contre sa personne, l'implosion de l'URSS, six interventions chirurgicales, etc. Il a aussi un peu voyagé. Je remarque qu'on en parle avec beaucoup plus de respect et de culture dans le *Nouvel Observateur*, que dans nos revues ou journaux québécois. Or, le *Nouvel Observateur* n'est pas précisément les *Annales de Sainte Anne* ou la *Revue de l'Oratoire*. Encore que je n'ai rien contre ces deux dernières revues.

23 décembre

Hier, j'ai reçu quelques amis à l'occasion de Noël : les Laurendeau, les Beaudoin, Claudette et François. Nous étions heureux d'être ensemble. Être ensemble dans l'amitié est toujours une grâce. On l'est si peu, si rarement en ce siècle, dans les siècles d'avant et dans les siècles à venir. Le présent est un don, comme le dit si bien le mot présent, synonyme de cadeau.

Je passe une bonne partie de l'après-midi à lire quelques récents numéros du *Nouvel Observateur* qu'un ami me prête périodiquement, notamment le numéro du 17 novembre dernier, consacré aux trente ans de cet hebdomadaire. Une formidable revue de l'histoire des trois dernières décennies. Y a pas à dire, il y a de l'intelligence là-dedans. Ce numéro est une pièce de collection et de référence.

Jacques Delors, qui vogue sur la marée montante des sondages comme futur président de la gauche substantielle (nous de la gauche, comme on lit souvent sous la plume de Jean Daniel, entre autres) se désiste, en même temps qu'il publie un livre-entretien intitulé : *L'unité d'un homme* (Odile Jacob) Je n'ai évidemment pas le volume sous la main, mais je fais l'hypothèse que Jacques Delors, un peu comme de Gaulle en 1958, serait bien prêt à ramasser le pouvoir par terre, mais qu'il répugne à le quémander aux appareils et à faire la tournée des supermarchés en embrassant les gosses, ou la tournée des usines avec un casque blanc sur la tête. Le casque des *boss*.

25 décembre

Hier, coucher à 20h. Juste après avoir regardé la dernière partie de la revue hebdomadaire de RBO à Radio-Canada. Toujours la dérision : dérision des visites aux salons funéraires, dérision de Noël, dérision des curés. Dans *Le Devoir*, un article d'Odile Tremblay intitulé : *Pour un Noël kitsch, où l'inculture s'étale bien davantage que l'irréligion*. Elle confond Fatima et Lourdes. Personne n'est tenu de croire à l'une ou à l'autre, même pas les catholiques. Mais on est autorisé à ne pas les confondre ! Comme je suis parfaitement autorisé à ne pas confondre Bucarest et Budapest. Ou encore, pour reprendre Pascal : « On n'est pas obligé de porter à la piété : mais on est toujours obligé de n'en point détourner. »

D'où vient la joie de Noël ? Joie est un trop grand mot, un mot ambigu. La joie, c'est un peu autre chose que « le fun ». D'où vient cette rémission, cette pause, ce repos ? Cela vient du paganisme. Parfaitement ! « Le 25 décembre était dans le monde païen la fête du *Natalis Solis invicti* : la fête du soleil renaissant, toujours vainqueur des ténèbres. » (Encyclopédie *Catholicisme*) Que cette fête vienne du paganisme ne m'embête aucunement, car enfin, le paganisme, c'était le bégaiement du christianisme. Contrairement à ce que l'on m'a appris dans mon enfance, un païen n'est pas celui qui ne croit pas en Dieu. Les païens ont toujours cru en Dieu. Plutôt plus que moins.

La nouveauté du christianisme, tout à fait méconnue encore, c'est que le christianisme est la révélation que Dieu est Amour. Le christianisme est tout jeune. Il est même plus jeune que la démocratie. Et l'on sait que la démocratie est balbutiante. Provisoirement, elle régresse. Sous la double pression de la technique

(comprenez : sondages) et de l'intégrisme (comprenez : panique des oppresseurs glorifiée par le recours à Dieu). Dieu n'est pas un refuge ni un alibi. Dieu est un sauveur perdant. Il est « la puissance qui refuse la force », comme disait mon maître (athée) Alain.

Le paganisme n'existe plus. Il est impossible d'être païen avec des balladeurs sur les oreilles. Mais il y a pire que le paganisme, c'est la frivolité qui prétend avoir réglé la question de Dieu. La frivolité qui ignore le tragique de la condition de l'homme. On n'est pas obligé de croire à la doctrine catholique, à la liturgie catholique. Mais il faut toujours bien reconnaître qu'elle n'évacue pas le tragique. Jésus est un enfant rejeté avant sa naissance, durant toute sa vie et, à la fin, il est crucifié. Le Credo de la messe de Noël, comme celui de la messe de Pâques, le rappelle tranquillement. Dès demain, l'Église célèbre le martyr de saint Étienne et, dans quelques jours, celui des saints Innocents.

Un ami me communique un vieux Noël polonais :

« Endors-toi, petit Jésus, mon doux trésor,
Endors-toi, mon chéri, je te berce encor.
Endors-toi, petit Jésus, vite endors-toi.
Je donnerai à Jésus de fraîches baies.
Au cœur de sa mère, avec lui je jouerai.
Je donnerai à Jésus du pain beurré,
Dans sa crèche, je mettrai une poupée. »

Le Credo, le curriculum vitae de Jésus, est expéditif. Je note ceci :

- *Natus ex Maria Virgine* (né de la Vierge Marie).
- *Passus sub Pontio Pilato* (a souffert sous Ponce Pilate).

En ligne droite, deux noms et deux participes passés. Entre ces deux mentions, 33 ans.

26 décembre

Durant l'après-midi, promenade dans le bois avec Thérèse sur la piste durcie par les motoneiges. Elle refuse de s'aventurer sur le lac. Forte colonie de mésanges qui viennent chercher des morceaux d'arachides dans le creux de nos mains. Elles préfèrent les arachides aux graines de tournesol. On sent leurs petites pattes froides. Avec un peu de patience, on arrive à les amener cueillir un morceau d'arachide que l'on tient entre ses lèvres. Et alors, c'est sur le menton que l'on sent leur petites pattes. Un écureuil se présente, lui aussi. Il ondule sur la neige comme une portée de musique.

27 décembre

Long téléphone de Jacques Dufresne. Nous parlons évidemment de *L'Agora*. Cet entrepreneur intellectuel est toujours plein de projets. Pour l'heure, il envisage la publication d'un essai de vulgarisation sur le rôle civilisateur du christianisme. Je serai probablement appelé à y collaborer.

On découvrira peut-être un jour que Jacques Dufresne aura joué un rôle important d'animateur intellectuel dans notre société, depuis un quart de siècle. Il a fondé, et tenu pendant une dizaine d'années, la revue *Critère*. Il a organisé des dizaines de colloques sur la santé, la justice, l'éducation, l'écologie. Il a tenu pendant dix ans une chronique hebdomadaire dans *La Presse*. Auparavant, il avait tenu une chronique hebdomadaire dans *Le Devoir*. Il vient de risquer son va-tout dans l'aventure de *L'Agora*.

Longue promenade solitaire sur le lac Saint-Augustin. J'établis mon record de la saison. 6 000 pas en soixante minutes. J'ai maintes fois calculé que 1800 pas font un mille. J'ai donc fait trois milles et un tiers en une heure. Comme j'étais habillé un peu trop chaudement, et qu'il est malaisé de marcher sur une piste glacée, je dois prendre une douche en arrivant. C'est toujours ça de pris, comme chantait Ray Ventura et son orchestre !

28 décembre

Lever à 5h. Départ, à 7h, pour Roberval, avec Alain Bouchard. Je rends visite à mes deux sœurs. Vers 16h, nous filons à Chicoutimi. Je soupe avec Mozart. Retour à la résidence à 22h30.

En voyageant, je disais à Alain que mon erre et mon aire allaient diminuant. Il objectait : « C'est un signe de vieillissement. Faut pas se laisser aller. Faut maintenir son rythme, etc. » Discours d'aérobicien du dimanche !

Je trouve ce genre de propos futiles, et je le lui dis. On ne peut pas, à 68 ans, performer comme à 30 ans, ni même comme à 60 ans. Nonobstant sa discipline de vie, ce qui, dans mon cas, est tout à fait aléatoire. Cela me fait penser à Michèle Morgan, aussi belle, à 65 ans (mettons !), qu'elle l'était dans le film *Le déserteur*, avec Gabin. Parfait ! Elle est (était) toujours belle. Mais elle ne fait que ça. Et ça dure le temps d'une sortie, le temps d'une photo dans *Paris Match*.

Depuis la mort de Dieu, les hommes ne veulent plus mourir, sauf les jeunes.

Jean-Paul II : « De quoi faut-il ne pas avoir peur ? Avant tout, de faire la vérité sur nous mêmes. »

Lucifer ne manquait pas de lucidité. Son nom signifie : porteur de lumière. Il voulait protéger Dieu contre son amour. Il n'acceptait pas que Dieu voulût s'incarner, descendre plus bas que les anges, dont lui, Lucifer, était le chef. D'où le cri de Michel, un ange inférieur : « *Quis ut Deus ?* Qui donc est plus Dieu que Dieu, par ici » Je ne garantis par le *verbatim* de ce dialogue transhistorique.

« La lucidité est le pire des aveuglements quand on ne voit rien au-delà de ce qu'on voit. » (Françoise Chauvin, *L'autre côté du rêve*, édition de l'Agora, 1990)

29 décembre

J'entreprends la lecture de *Entrez dans l'espérance*, livre-entretien de Jean-Paul II avec le journaliste italien Vittorio Messori (Plon/Mame, 1994)

Le vent du sud-ouest frappe les fenêtres de mon bureau. Je l'entends gémir à travers les fentes des sections coulissantes. J'aime entendre ce gémissement du vent, ce rappel de notre précaire victoire sur l'hiver. Toute victoire est précaire et, souvent, l'envers de son apparence. On se regarde vivre, comme dans un miroir à

l'envers. « Si quelqu'un écoute la Parole sans la mettre en pratique, celui-là ressemble à un homme qui regarde dans un miroir le visage que lui a donné la nature ; il se regarde et s'en va, et aussitôt il oublie comment il était. » (Jc 12,3)

30 décembre

Au signal du réveil-matin, à 5h, un coup de genou dans les couvertures et hop ! les jambes hors du lit. Aussitôt, je me signe. Drôle d'expression : on signe une lettre, un formulaire, etc., pour attester que le document en question est bien de soi et que les déclarations sont exactes. Si je me signe, je me déclare chrétien, en tout cas devant moi-même. Certes, le contrat est signé, mais la besogne n'est pas terminée.

Vérifiant dans le *Robert* l'expression se signer, il arrive, comme toujours, que je me mets à lire quelques citations. Je note la suivante, qui ne manque pas d'humour : « Un individu est mené à la pêche par un ami, qui jette l'épervier (filet de pêche de forme conique) et retire une pierre sur laquelle est écrit : Je n'existe pas. Signé : Dieu. Et l'ami athée lui dit : Tu vois bien ! » C'est tiré du *Journal* des Goncourt, novembre 1858.

31 décembre

Récemment, quelqu'un me remettait sous les yeux le passage suivant de Marie Noël. Il y avait là un message subliminal à mon endroit.

« Il arrive que nous cherchons, dans notre ami, la consolation et qu'elle ne s'y trouve pas aujourd'hui.

Il arrive que nous ayons soif et que la tendresse de notre ami oublie aujourd'hui de nous donner à boire.

C'est que la source de douceur humaine n'est pas inépuisable. Le consolateur a, comme nous, son heure de sécheresse. Celui qui nous donne la force manque aujourd'hui de force. Celui qui relève notre joie est tombé, aujourd'hui, de sa joie.

Comprenons-le. Ayons compassion à notre tour de cette pauvreté. N'exigeons rien. Ne réclamons pas sans cesse de l'amitié, de la bonté, le plus dont elle est

capable, mais soyons toujours reconnaissants pour le moins dont elle dispose, le peu qu'elle a et nous donne.

Et sachons attendre. L'instant vient où la grâce de l'ami lui sera et nous sera rendue » (*Notes intimes*, Stock, 1988)

La fin de l'année civile a beau être une date arbitraire et sans références spirituelles, on n'échappe pas à une certaine gravité. C'est la dernière journée de l'année. Que de choses auront été les dernières pour moi durant l'année qui se termine, même si j'ignore lesquelles ? Et combien d'êtres, j'en connais quelques-uns, qui doivent se dire : « Demain, c'est mon dernier jour de l'an. » J'écris ces mots sans vérité, en fin de compte. Car, je compte bien être debout, demain matin. Et même, en janvier 96. Je n'en sais rien. Mais celui qui est en phase terminale, il sait. Et il ne se raconte rien. Les autres, non plus. Peut-être encore moins.

Cet après-midi, longue marche sur le lac. Silence total, brièvement rompu par trois motoneiges. De toute façon, je profite de leurs pistes. Sinon, il me faudrait des raquettes ou des skis. Mais je veux exercer mon autonomie sans prothèses. Je veux être mon propre tracteur.

Marcher est la première libération de l'enfant : la libération de l'espace. Marcher est la dernière liberté du vieillard. C'est la même.

LES ANNÉES NOVEMBRE :
Journal 1993-1995. (1996)

1995

[Retour à la table des matières](#)

1er janvier

Souper avec Claudette.

2 janvier

Souper avec les Laurendeau chez Claudette. Depuis le 24 décembre, sauf une brève visite de Thérèse, je suis seul dans la résidence, avec un confrère que je vois le matin, à la messe, et que je ne revois plus de la journée. C'est d'ailleurs notre choix commun ! Il n'y a pas de cuisinier, mais la nourriture ne manque pas. Bref, nous sommes en pique-nique, chacun de son bord.

3 janvier

J'envoie aux Editions du Boréal le manuscrit de mon Journal pour la période qui va du 1er janvier 1993 au 31 décembre 1994. Quelque 200 pages. Ces deux dernières années, j'ai tenu mon journal très régulièrement et je l'ai écrit avec l'intention de le publier, ce qui n'était pas le cas des tranches précédentes. Je suis maintenant suspendu au bon vouloir d'un comité de lecture dont j'ignore la com-

position. Je me prépare à un refus. Il faut toujours se préparer au pire, et l'intérioriser. C'est La Fontaine, je crois, qui disait (mais je ne ai jamais pu retracer le passage) :

Je me suis, des malheurs, une image tracée
Et les ai, par avance, vaincus dans ma pensée.

Quoi qu'il advienne du manuscrit que je viens de soumettre, je continuerai à tenir régulièrement mon journal, car j'y trouve mon profit personnel.

4 janvier

Il est tombé cette nuit et il tombe encore ce matin une neige vaporeuse comme une chevelure de blonde.

5 janvier

J'écris une assez longue recension du livre de Jean-Noël Tremblay : *Le lieu de mon espérance*, pour *La société canadienne d'histoire de l'Église catholique*, à la demande de Guy Laperrière, professeur à l'Université de Sherbrooke. (Cf. annexe 9)

L'enfer se refroidit. Lu dans *Harper's* de janvier 1995 : « *Record low temperature last January in Hell, Michigan : -25 °F.* »

6 janvier

Reçue, hier, une carte de Martin Molyneux, prêtre britannique, que j'ai connu à Fribourg. Sa dernière lettre date de 1986. Avec un nom comme ça, il doit descendre en ligne directe de Guillaume le Conquérant ! Pourtant, il n'y a pas *plus British* que lui.

J'ai reçu ta carte de bons vœux hier. Mais, avec une superbe toute britannique, tu n'as pas indiqué ton adresse. Tu imagines peut-être, vu ton statut dans la hiérarchie catholique, qu'il suffit que j'adresse ma réponse à :

Sa Grandeur Martin Molyneux
Grande-Bretagne ou Albion la perfide

J'ai donc cherché dans mes classeurs si, par hasard, je ne trouve rais pas quelque trace de tes écritures. J'ai trouvé une vieille lettre de moi à toi, datée du 28 janvier 1967, adressée à Northon College, England.

J'en ai trouvé une autre, de toi à moi, datée du 1er janvier 1986, en provenance du Collegio Beda, à Rome. Faute de mieux, je décide donc d'envoyer la présente lettre à cette adresse, avec l'espoir qu'on la fera suivre !

Voilà donc neuf ans que je n'ai pas eu de tes nouvelles, rare homme ! Dans ta lettre de 1986, tu me disais que tu quittais Rome pour reprendre du service sacerdotal dans ton diocèse de Lancaster. Cela ne me donne pas beaucoup de prise pour te demander des nouvelles un peu précises. J'ignore même quel est ton âge, mais je sais qu'on ne doit pas demander des informations personnelles à un gentleman. Je fais donc l'hypothèse que tu as le même âge que moi (68 ans). Je me souviens cependant que ton anniversaire de naissance est le 30 avril, car ce jour-là, tu m'avais invité à prendre le thé dans un restaurant non loin de la rue Louis-Braille, à Fribourg. Je me souviens aussi que tu avais trouvé, mystérieusement, un soutien-gorge, sur les rives de la Sarine, un certain jour de pique-nique. Je donnerais cher pour vous revoir, toi, Gianfranco Balestra et Jacques Roussel.

Je n'ose donc pas m'informer de ta santé, de ta piété, de tes oeuvres apostoliques, de tes sentiments sur les *Fonctionnaires de Dieu*, de tes opinions sur l'Europe des Douze, sur le général Rose, sur le Prince de Galles, sur Lady Di, etc. Plus sérieusement, je ne doute pas que tu sais que le XXe siècle a pris fin en avril 1989, avec la chute du Mur de Berlin.

Quant à moi, voici mon curriculum vitae depuis 1986 :

Juin 1986, directeur général au Campus Notre-Dame-de-Foy.

Automne 1990 : séjour d'études de trois mois à Jérusalem, en pleine « crise du Golfe ».

1991 à nos jours : retraité de tous les gouvernements *from coast to coast*.

Je demeure toujours dans notre résidence au Campus Notre-Dame-de-Foy, avec trois confrères, un vieux prêtre retraité (et 100 jeunes filles pen-

sionnaires !) mais je n'ai plus aucune affectation régulière. Je suis cependant fort occupé : conférences, prestations médiatiques, articles dans divers journaux ou revues. J'ai publié mon « journal de voyage » à Jérusalem sous le titre *Jérusalem, terra dolorosa*. J'ai également publié mon journal pour la période 1983-1992, sous le titre *Journal d'un homme farouche*. Sortiront bientôt, *L'école, pour quoi faire ?*, qui est une réflexion sur notre système scolaire, de même qu'une nouvelle tranche de mon journal couvrant les deux dernières années. (1er janvier 1993-31 décembre 1994). Je t'envoie les dernières pages, dans la vaniteuse ambition qu'elles te donneront le goût de me demander les précédentes.

Je lis aussi beaucoup, il va de soi : Gustave Thibon, Jean Guilton, Ernst Jünger, Eugen Drewermann, René Girard, Marcel Légaut, etc. Soit dit en passant, je suis abonné à *The Economist*, que j'aime beaucoup et où je trouve toujours quelques traces de l'humour britannique. Il est bien dommage que je ne puisse pas échanger avec toi sur l'immense production de Jean-Paul II, notamment *Veritatis Splendor*, et son livre-entretien avec Vittorio Messori *Entrez dans l'espérance*. En bas latin : *Crossing The Threshold Of Hope* (Jonatham Cape, editor), dont on trouve une recension un peu cavalière dans *The Economist* du 24 décembre 1994, p. 104.

Si ma lettre te rejoint et si tu me donnes ton adresse exacte et complète, je te ferai parvenir quelques pièces de mes saintes écritures. En attendant, note bien mon adresse, telle qu'elle figure au bas de cette page.

Je souhaite que la Paix et la Joie de Notre-Seigneur te rejoignent dans ton humanité profonde, et je me recommande à tes prières.

P.S. Sa Grandeur aura noté que je tape mes textes moi-même, personnellement, avec un ordinateur *almost up to date* !

8 janvier

Marcel Adam signe aujourd'hui dans *La Presse* un article remarquable sur le suicide récent du Dr Boutin. Cet événement a suscité de nombreuses réactions. J'estime qu'il s'agit là d'un phénomène culturel important. Avec Gérard Blais, je travaille à préparer un petit dossier sur cette question, à l'intention du personnel et des étudiants du Campus Notre Dame-de-Foy. Entre-temps, j'envoie une lettre à Marcel Adam, que je transcris ici :

Il est assez rare que j'écrive à un journaliste. Certes, je vous lis régulièrement et j'admire votre ligne d'écriture politique. Je veux dire, votre ténacité, et votre capacité d'apprêter la même farine, comme les vieilles pau-

vres ménagères excellaient à présenter les patates sous dix recettes différentes. Ma comparaison se veut positive.

À mon souvenir, nous ne nous sommes guère rencontrés. Une fois, ce fut, avec Jean Pellerin, du temps que je travaillais à *La Presse*. C'était le jour où nous apprenions la mort de Nasser. Nous avons pondu ensemble un billet.

Ce qui m'amène aujourd'hui, c'est votre article sur le suicide du Dr Boutin. Cela me paraît un article définitif, compte tenu du format qui est le vôtre. Un article que l'on aurait voulu signer soi-même. C'est comme rien, vous avez dû y mettre beaucoup de temps. C'est une réflexion nécessaire. Pourquoi ne la proposez-vous pas aux bulletins paroissiaux : vous devez bien avoir vos entrées auprès de Monsieur le nouveau Cardinal ? En termes journalistiques, l'événement est vieux ; mais en termes de question de société, c'est tout neuf ; aucunement débroussaillé, aucunement déchiffré et défriché.

Les deux bouts de la vie sont laissés aux hommes du milieu, les législateurs et les formateurs d'opinion. Je dis : milieu, pour la raison qu'ils sont nés, donc n'ont pas été avortés, et qu'ils ne sont pas en phase terminale. Donc ils légifèrent froidement sur le débranchement des autres.

Je ne me lasse pas de rappeler à ce sujet la réflexion de Jünger, qui aura cent ans le 29 mars prochain. (Cf *Magazine littéraire*, novembre 1994) : « Quand on observe l'irruption de la douleur dans le domaine de la procréation, on ne doit pas oublier l'offensive contre les enfants d'avant leur naissance : offensive où se démasque sans équivoque le caractère bestial d'une époque individualiste. L'esprit, dont le manque total de discernement se dévoile dans la confusion entre la guerre et le meurtre, où le crime et la maladie choisira nécessairement dans la lutte pour l'espace vital la manière d'assassinat la moins dangereuse, la plus pitoyable. Dans un tribunal on n'entend que les souffrances évoquées par le réquisitoire, mais non pas celles des sans-défense et des muets. » (*Magazine littéraire*, novembre 1977)

Bonne Année ! Et bon courage : dans votre milieu, (en vérité, je ne le connais pas). Vous devez parfois être bien seul, ce qui n'est pas une disgrâce. La disgrâce, c'est de placoter sans repères.

10 janvier

Séance de travail avec François Caron, en vue d'un prochain dossier sur le référendum.

12 janvier

Suicide d'un enfant de 11 ans, à Saint-Pierre de l'île d'Orléans. Dans la notice nécrologique publiée dans *Le Soleil*, on lit ceci, signé par la mère : « À tous ces enfants qui écoutent la musique négative de Nirvana, voilà le résultat de la cassette finale. »

J'ai toujours pensé que le premier devoir, la première dignité, c'est de gagner sa vie à soi, d'abord, avant de planifier la distribution de l'argent des autres. Il y a des gouvernements pour ça ! Puis, je me fais l'objection : Jésus a-t-il gagné sa vie ? Je me suis répondu : oui, il l'a gagnée, au sens où j'emploie cette expression maintenant. Il était fils du charpentier Joseph. Durant dix-huit ans, au moins, il a bien dû travailler avec son père et aider à faire vivre la famille.

14 janvier

En lisant divers commentaires à propos du suicide du Dr Boutin (dont un excellent article de Lysianne Gagnon dans *La Presse* d'hier), il me revient quelques réflexions lues récemment.

Par exemple, Jean Rostand, dans *Carnets d'un biologiste* (Stock, 1959) cite Teilhard de Chardin : « Ce jeu en vaut-il la peine ? Ou sommes-nous dupes ? Question à peine formulée au cœur de l'homme, habitué depuis des centaines de siècles à « marcher ». Mais question dont le simple murmure, déjà perceptible, annonce infailliblement les prochains grondements. Le dernier siècle a connu les premières grèves systématiques dans les usines. Le prochain ne s'achèvera certainement pas sans des menaces de grève dans la noosphère. Les éléments du monde refusant de servir le monde parce qu'ils pensent. [...] Quelle chose absurde en apparence que la vie ! Tellement absurde qu'on se sent rejeté sur une foi opiniâtre et désespérée en la réalité et les survivances de l'esprit. Autrement (s'il n'y a pas un Esprit, veux-je dire), il faudrait être des imbéciles pour ne pas faire grève à l'effort humain. » (extrait d'une lettre à l'abbé Breuil)

Renan, de son côté, et dans le même sens écrivait : « Les abeilles cesseraient de travailler si elles lisaient des articles où elles apprendraient qu'on leur soustrairait leur miel et qu'elles seront tuées en récompense de leur travail. L'homme va toujours... »

Ce matin, en lisant quelques pages de Légaut, dans *Intériorité et engagement* (Aubier, 1977), je trouve ceci : « Sur cette terre, l'homme se découvre peu à peu comme une réalisation improbable, toujours plus précaire à mesure qu'il prend mieux conscience de sa condition. Ne se trouve-t-il point paradoxalement menacé dans son humanité (intériorité, sens de la vie, voire seulement goût de vivre) par les progrès même de sa connaissance et de sa puissance ? C'est à ce niveau qu'il faut saisir la vie de Jésus. »

Je viens de citer des hommes comblés d'honneurs, d'intelligence et d'années. L'homme a besoin d'espoir, mais, passé l'élan de la vitalité première, ni ses connaissances ni son expérience, y compris cette expérience collective qui s'appelle l'histoire, ne sont capables de le faire entrer et demeurer dans l'espérance, comme Jean-Paul II invite ses contemporains à le faire.

15 janvier

Le Pape vient de limoger Mgr Jacques Gaillot, évêque d'Évreux depuis 1982. Depuis de nombreuses années, cet évêque est connu pour ses prises de position anticonformistes en faveur des exclus de toutes sortes et, symétriquement, en faveur des mouvements pour le mariage des prêtres, l'admission des femmes au sacerdoce, les mesures anticonceptionnelles condamnées par le Pape. La décision du Pape provoque évidemment de vives réactions en France, où Mgr Gaillot était devenu une vedette médiatique.

Je note d'abord que ce genre d'incidents ne sont pas nouveaux dans l'histoire de l'Église. Il y a quelques jours, c'était la fête de saint Hilaire de Poitiers (315-368). Assez souvent, je lis les articles de l'encyclopédie *Catholicisme* consacrés à l'un ou l'autre saint du calendrier. Dans le cas de saint Hilaire, je note qu'il fit déposer plusieurs évêques d'Occident après avoir été lui-même exilé en Phrygie ! L'Église était alors engagée dans la querelle de l'arianisme et le pouvoir politique était partie prenante. En Orient, saint Athanase, contemporain d'Hilaire, menait le même combat. À leur sujet, Pascal écrit : « C'est ainsi que saint Athanase, saint Hilaire et d'autres saints évêques de leur temps ont été traités de rebelles, de factieux, d'opiniâtres, et d'ennemis de la paix et de l'union, qu'ils ont été déposés, proscrits et abandonnés de presque tous les fidèles qui prenaient pour un violement (sic) de la paix le zèle qu'ils avaient pour la vérité »

Dans le cas de Mgr Gaillot, il ne s'agit pas d'hérésie ; il s'agit de questions d'ordre disciplinaire et d'ordre moral. Il a choisi d'être franc-tireur. Il s'est isolé de la majorité de ses collègues de l'épiscopat français. Je me sens incapable de juger de l'opportunité de ses choix pastoraux et de ses méthodes. Ou, si l'on préfère une métaphore militaire : l'opportunité de ses terrains de bataille. Tout l'art du chef, disait Aristote, c'est de saisir le moment opportun. Je pourrais encore ajouter : à Pape médiatique, évêque contestataire médiatique !

Ce qui est net, dans mon opinion, c'est qu'on n'est jamais tenu d'être évêque. On peut refuser de le devenir ; on peut démissionner. Mais si l'on entend demeurer dans une équipe, il faut en accepter les règles. Hilaire se battait contre un pouvoir politico-religieux, et il en acceptait les conséquences. Athanase aussi : les pouvoirs politiques l'exilaient périodiquement. Il a passé 17 ans en exil. Pascal aussi a subi et accepté les conséquences de son choix, à son époque.

Du temps de François d'Assise, l'Église était corrompue et en ruine. François n'a pas contesté en rompant avec l'Église ; il a choisi de creuser, à même sa vie personnelle, les valeurs de l'Église, que l'Église bafouait. Il faut citer ici quelques passages d'un texte peu connu de Bernanos : « Qui prétend réformer l'Église par les mêmes moyens qu'on réforme une société temporelle, non seulement échoue dans son entreprise, mais finit infailliblement par se trouver hors de l'Église. Je dis qu'il se trouve hors de l'Église avant que personne ait pris la peine de l'en exclure. C'est là, je le répète, un fait d'expérience que chacun peut vérifier s'il prend la peine d'étudier la vie des hérésiarques grands ou petits. On ne réforme l'Église visible qu'en souffrant pour l'Église invisible. On ne réforme les vices de l'Église qu'en prodiguant l'exemple de ses vertus les plus héroïques. Il est possible que saint François d'Assise n'ait pas été moins révolté que Luther par la débauche et la simonie des prélats. » (Esprit, octobre 1951)

Je trouve que le cas de Mgr Marcel Lefebvre était plus pathétique que ne l'est celui de Mgr Gaillot. Ce dernier vient de sortir en triomphe médiatique, encore une fois. De plus, s'il est déposé, il demeure pleinement évêque, tandis que Mgr Lefebvre avait été suspendu *a divinis*, selon l'expression du *Droit Canon*. Il ne pouvait plus exercer valablement ses pouvoirs d'évêque.

17 janvier

Dans *Le Devoir* d'aujourd'hui, Normand Baillargeon commente le suicide du jeune Simon Nolin. Il écrit : « Il y a des fois où je regrette sincèrement de ne pas croire en Dieu. Comme quand un enfant se tue. Au moins, j'aurais quelqu'un à qui m'en prendre, à qui gueuler que je ne suis pas d'accord. » C'est pas très fort comme argument ! A-t-on l'idée de s'en prendre à Jupiter ? On ne peut pas poser et déposer Dieu au gré de ses émotions. Devant le mal, si l'on croit en Dieu, il faut adopter la position de Job. À sa femme qui lui disait : « Maudis Dieu et meurs ! », Job répondait : « Nous recevons de Dieu le bien, et nous n'en recevons pas le mal ? »

Il n'y a pas de réplique possible à cette réplique. En effet, si Dieu existe, il faut lui laisser son mystère. Le mystère de ses voies insondables. S'il n'existe pas, maudissons les galaxies, Jupiter, la lune, la loterie génétique, les médias, le gouvernement, n'importe qui et n'importe quoi.

Dans le même article, Normand Baillargeon se vante d'avoir séché autant de cours qu'il a pu durant ses écolâtries. Fort bien ! Le problème, c'est qu'il est maintenant professeur au département des Sciences de l'éducation de l'UQAM. Enseigne-t-il qu'il faut sécher le plus de cours que l'on peut, y compris les siens ?

21 janvier

Évangile du jour : la famille de Jésus veut le kidnapper pour le sauver lui-même de lui-même : les siens sortirent pour se saisir de lui, car « ils se disaient : il est fou ! » (Mc 3, 21) Est-ce que sa mère était parmi ce groupe des membres de la famille de Jésus ? La chose n'est pas impossible. Une mère, sans cesser d'aimer, peut se mettre à douter. De toute façon, à l'époque, c'était pas les femmes qui décidaient quoi que ce soit. Il se peut donc que Marie, tout en pressentant quelle était la mission de son fils, et son prochain destin, et tout en étant d'accord dans le silence de son cœur avec ce destin, se soit jointe avec la parenté qui voulait sauver le Sauveur. Surtout, pas d'histoire ! Et quels pouvaient être les sentiments de Jésus, en l'occurrence ?

Quelques versets plus bas, Marc rapporte que les scribes, plus instruits et plus sophistiqués que les membres de la famille de Jésus, disaient tout bonnement que Jésus était possédé du démon. Rien que ça !

24 janvier

Hier soir, conférence à Pintendre, dans le cadre d'une série d'exposés sur le *Catéchisme catholique*. La rencontre a lieu dans l'église. L'assistance, une centaine de personnes, est principalement composée de femmes dans la bonne soixantaine. On m'avait demandé de présenter le chapitre sur la communauté humaine. En d'autres mots : la personne et la société.

Je voyais ce vieux monde qui s'était déplacé pour entendre parler d'un chapitre du *Catéchisme*. En avait-il même quelque besoin ? Je me donne ceci, en tout cas, que je m'adresse à ce genre d'auditoire avec autant de respect et autant de soin (dans la préparation) qu'à n'importe quel autre auditoire.

Le nouveau *Catéchisme* ressemble au petit catéchisme de mon enfance en ceci qu'il est, bien sûr, un exposé de la doctrine et de la morale catholiques. Il en diffère en ceci qu'il n'est pas destiné à être appris par coeur : il compte 676 pages, grand format ! Il s'agit d'un document très dense, tissé de citations de l'Écriture, des Pères de l'Église et des récents documents pontificaux, notamment ceux de Vatican II. Certes, le *Catéchisme* est lisible et accessible, grâce surtout aux diverses tables de références. Mais il demeure que la doctrine catholique, du simple point de vue intellectuel, est un monument écrasant dont il n'est pas facile de maîtriser le plan et dans lequel il est facile de se perdre si l'on visite sans guide. Il représente un poids très lourd pour quiconque entend se l'approprier. Quand saint Pierre disait aux premiers chrétiens, vraiment les tout premiers : « Soyez toujours prêts à rendre raison de l'espérance qui est en vous », le contenu de cette espérance logeait dans une couple de centaines de mots que nous récitons d'ailleurs à la messe du dimanche, sous la forme du *Symbole des Apôtres*. Depuis, la doctrine a pris de l'expansion ! Déjà, le *Symbole de Nicée*, (le credo long que l'on trouve dans *Prions en Église*) compte 160 mots (contre 76 pour le credo court). Je me base sur la version latine dans les deux cas.

Le catholique ordinaire, si je me permets cette expression, n'est ni tenu ni capable de rendre compte, avec des mots et des formules, de l'espérance qui est en lui. Aussi bien, l'Église ne demande pas au catholique ordinaire de le faire. On peut dire sa foi autrement qu'avec des mots. Jésus déclare : « Lorsqu'on vous livrera, ne vous mettez pas en souci de ce que vous direz ni comment ; car il vous sera donné à cette heure-là ce que vous devez dire ; ce n'est pas vous en effet qui parlerez, mais c'est l'Esprit de votre Père qui parlera en vous. » (Mt 10, 19-20)

En attendant ces circonstances extrêmes, cependant, on n'est pas obligé d'avoir l'air plus fou que besoin est. Sur un point précis (par exemple l'euthanasie), on peut trouver dans le *Catéchisme*, en vingt lignes, quelques concepts clarificateurs. Oh ! Qui dira assez la valeur économique des concepts au plan intellectuel ? Dans la plus banale des conversations, même sur un sujet lui-même banal, chacun dit n'importe quoi sans s'en apercevoir, et sans que personne ne semble incommodé.

Ah ! Et puis, tout compte fait, les clartés de l'intelligence sont sans rapport avec la rectitude du cœur. J'aime les concepts ; je maîtrise ceux que j'utilise et ça m'avance à quoi ? À rien dans mes rapports avec les autres. Et dans mes rapports avec moi-même, ça me condamne.

J'ai pas envie de laisser ça là. « Zèle de la vérité », disait Pascal (en parlant d'Hilaire, d'Athanase, etc.). Il faut avoir ce zèle. En matière religieuse, évidemment. En matière banale également. S'il fait - 10° C, il fait - 10° C, il ne fait pas froid. Point. Si tu es fiévreux, dis que tu es fiévreux ; ne dis pas qu'il fait froid.

Dans mon propre milieu communautaire, je suis fatigué jusqu'aux os d'entendre rabâcher des pieusetés ou d'entendre dire des bêtises à propos de l'actualité. L'actualité des médias. En ce qui a trait aux pieusetés, je peux me défendre : je ne suis pas obligé de les lire et je fuis les occasions de les entendre. Et je peux le faire sans grand risque. Mais en ce qui a trait à la bêtise, on est sans défense, à moins d'être sourd. L'ouïe est le sens social par excellence, bien davantage que la vue. « Quand on a de l'esprit, on a aussi le malheur de ne pouvoir en supporter l'absence chez autrui. » (Emmanuel Wertheimer, cité par Jünger.)

Devant la bêtise, on est sans défense. Il faudrait, à chaque mot, demander : « Qu'est-ce que tu veux dire ? » On laisse tomber, et on mange son gruau.

25 janvier

Matinée paisible et silencieuse. Routine habituelle : promenade à 5h30, dévotions, déjeuner. Puis je lis et je fainéantise jusqu'à 11h, me disant même que ça n'a pas grand bon sens de ne rien faire d'autre. Par exemple, m'atteler à rédiger le projet d'intervention que François et moi sommes convenus de faire au sujet du référendum.

Puis le climat change brusquement. À 11h, téléphone d'André Gaulin, député péquiste de Taschereau, qui me demande si je veux faire partie de l'équipe des commissaires de la Commission régionale de Québec, dont Jean-Paul Lallier et Roland Arpin sont respectivement président et vice-président, de même que Mme Claire Bonenfant. Je demande à réfléchir jusqu'à vendredi prochain. En fait, j'ai déjà décidé de refuser. Je ne veux pas cautionner, si peu que ce soit, cette supercherie.

Tout de suite après, téléphone de Jean Bernier, des Éditions du Boréal. Il m'informe d'abord que le Boréal revient sur sa décision de publier le manuscrit des Quatre Salopards ⁶ sur *L'école, pour quoi faire ?* Il m'informe ensuite que sa maison ne retient pas le manuscrit de mon journal pour les années 1993-1994.

C'est le genre de téléphone qu'un auteur n'aime pas d'amour tendre. C'est aussi le genre de téléphone qu'un éditeur civilisé, et Jean Bernier en est un, ne doit pas aimer faire.

Il est toujours difficile de dire non, peu importe le champ d'activités où l'on est en position de dire oui ou non.

Ainsi se termine une matinée commencée, non seulement sans histoire, mais continuée dans l'indolence.

Je ne suis pas le premier auteur refusé. Je connais des exemples illustres. J'entre assez facilement dans l'argumentaire des Éditions du Boréal, en ce qui a trait aux deux manuscrits soumis. Je connais passablement les mœurs de l'édition québécoise. En l'occurrence, il ne s'agit pas, je pense, d'une préoccupation de rentabilité financière. Le Boréal serait rentré dans son argent. Il s'agit plus probablement du profil de la maison. a) *L'école, pour quoi faire ?* reprenait des articles déjà pu-

⁶ C'est ainsi que nous nous désignons par-devers vous. [Livre disponible dans [Les Classiques des sciences sociales](#). JMT.]

bliés dans *La Presse*. Trente pour cent du manuscrit, cependant, était inédit. b) Dans le cas du *Journal*, on invoque le manque de recul, puisqu'il s'agit des deux dernières années, seulement. Je soupçonne d'autres raisons, mais je n'ai ni les moyens ni le goût de vérifier. J'enregistre les deux refus. Dans les deux cas, je tenterai ma chance ailleurs.

Évangile du jour : Jésus est dans une barque avec ses disciples. Il fait nuit. Une forte tempête se lève. Jésus est à la poupe et il dort, la tête sur un coussin. Les disciples ont peur. Ils le réveillent. Ils lui font même reproche de dormir pendant qu'ils sont en train de périr. Jésus ordonne à la mer de se calmer et, à son tour, il blâme les disciples de leur peu de foi !

Je ne sais plus trop comment interpréter ce miracle dit de la tempête apaisée. Il n'y a miracle que pour celui qui l'accueille. On n'est pas témoin d'un miracle ; on en est le bénéficiaire. Ce que l'évangile rapporte, c'est d'abord en vue d'un enseignement, d'un renseignement sur qui était et demeure Jésus. Sur la manière de devenir disciple, deux mille ans plus tard, comme trente ans plus tard.

En l'occurrence, ce qui frappe, ce qui est enseigné, c'est l'assurance que doit donner la foi. Que toutes les voix proclament la mort de Dieu ou, en tout cas, son sommeil, pendant que nous avons le sentiment d'être en train de périr, cela possède un caractère universel. Jésus est un modèle universel, universalisable. Je dis modèle, pour faire vite. Il n'y a pas de lacunes dans sa vie, comparé à n'importe quel autre modèle dans l'ordre de l'action ou de la pensée. Il a réalisé, au sens absolu du terme, la perfection de l'homme. Il a porté l'humanité à son plus haut point, qui est Dieu. L'incarnation du Fils de l'homme, c'est la divinisation de l'homme.

26 janvier

Pierre Graveline, dans *Le Devoir*, écrit, apparemment sans rire, que « faire la souveraineté est une obligation morale. » Bon ! Chassez la morale (catholique), elle revient au galop nationaliste. Je n'ai plus à tant me tourmenter à propos de cette question : je suis devant une obligation morale !

Je suis à lire *Éclaircissements*, de Michel Serres (Flammarion, Champs, décembre 1993). Il s'agit d'un autre livre entretien, comme il s'en publie de plus en

plus. Et cela est un signe des temps. Signe que l'on doit enregistrer la nouvelle façon de lire les auteurs qui ont longuement réfléchi et beaucoup écrit. San-Antonio finira par s'introduire dans ce percolateur, pour reprendre justement une image de Serres. Signe que la télévision nous a tous plus ou moins transformés l'esprit en une mosaïque.

11 février

Je traverse une période creuse. Je m'agite dans un trou. Certains souvenirs sombres, d'aucuns très lointains, et qui n'étaient pas souvent remontés du fond de leurs cellules, me hantent. Résultat net : je ne fais rien. Je passe des heures à jongler, à « lisotter », mais je n'avance rien et à rien.

13 février

Séance de travail avec François. Toujours en vue d'une intervention écrite dans le débat référendaire. Nous n'avançons guère. Nous avons le sentiment que tout a déjà été dit, d'un bord comme de l'autre. La question constitutionnelle est devenue une obsession. Elle a toutes les caractéristiques d'une obsession. Quand on est aux prises avec une obsession, on a beau reconnaître, par éclairs, sa futilité, on demeure englué, comme une mouche sur un collant à mouches.

Témoignage d'un écrivain croate : le père de cet écrivain fut enrôlé dans l'armée qui combattit les partisans de Tito durant la guerre de 1939-1945. Converti au communisme, il devint un personnage d'importance mineure dans l'armée yougoslave. Il est mort vers 1970, désenchanté du communisme, de Tito. Sur sa pierre tombale, on avait gravé une étoile. Ces mois-ci, sa veuve est obligée de cacher l'étoile, pour éviter que la tombe ne soit profanée par les Croates. En Croatie, on grave une croix et non une étoile. L'auteur du témoignage conclut : « *There is a deeply rooted disease of repetition, the conviction that history is nothing but a washing machine : throw in your dirty laundry, add a little ideology as detergent and out comes a clean shirt, ready to wear until it gets dirty again.* » (*The New Republic*, 6 février 1995)

Dans le débat qui nous obsède, saurons-nous éviter de passer l'histoire à la buanderette ? Aux États-Unis, présentement, il y a tout un débat à propos de l'éta-

blissement de normes nationales dans les programmes d'enseignement de l'histoire.

14 février

Non, je ne parlerai pas de la Saint-Valentin, récupérée par les fleuristes et les chocolatiers. Sauf pour mentionner que Madame et Monsieur, tout occupés qu'ils sont, ont trouvé le temps d'aller valentiner dans un foyer de vieux. Dieu veuille que je ne devienne jamais assez gaga pour me déplacer en fauteuil roulant pour rendre hommage à un Premier ministre ou à un cardinal. J'étais déjà dans ces dispositions, à 20 ans, à l'hôpital Laval, quand Mgr Roy ou des dames patronnesses, comme on disait à l'époque, venaient nous visiter durant la période des Fêtes.

Méphistophélès. Le mot vient de *mephitis*, qui signifie : exhalaison pestilentielle. En québécois d'origine, on dit : sentir le diable.

Quand on disait : « Ça sent le diable ici », on avait tout dit.

Forme de gratitude envers la machine, paquebot ou ordinateur. Ça marche ! En 1961, en route pour l'exil à bord de l'Olympia, j'avais noté mon sentiment vis-à-vis du sourd ronronnement des machines. Je l'écoutais, je le sentais, comme il arrive que l'on sent battre son cœur. Ici, le soir, j'entends le battement de cœur des navires qui remontent le Fleuve. Idem vis-à-vis de mon ordinateur : je presse un bouton et ça marche. je pourrais énumérer des centaines de machines ou d'appareils familiers qui fonctionnent toujours De l'auto, même les matins où il fait -30°C, degré, au grille-pain, en passant par l'interrupteur qui éclaire une ou vingt pièces en une fraction de seconde. Et toujours, à la source ou quelque part dans le circuit, présence et maîtrise de l'électricité. Ce n'est pas l'homme qui a inventé l'électricité ; et sa maîtrise par l'homme n'est d'ailleurs pas vieille. Deux cent cinquante ans, à peine.

15 février

Ce matin, la lune se couche pleine et rousse à l'Ouest. À l'autre bout de l'axe, le soleil se lève, toujours plein et cru, comme un « époux sortant de sa chambre nuptiale, se fait une joie, en héros, de courir sa carrière. » (Ps 19, 6)

La *Bible* est remplie de ces images à la fois familières et débordantes de poésie. Ces jours-ci, à la messe, on lit le récit

du déluge. À la fin du déluge, Noé, pour vérifier l'état des choses, lâche successivement : un corbeau, qui ne revient pas, puis une colombe qui revint le soir sans avoir pu se poser à terre. Et Noé « avança la main, la prit et la fit entrer auprès de lui dans l'arche. » La seconde fois, elle tenait dans son bec un rameau d'olivier tout frais. Je fréquente, de loin en loin, un restaurant algérien qui porte le nom de Rameau d'olivier.

17 février

Visite de J. et L. Durement frappée par la maladie en octobre dernier, L. revient des portes du tombeau. Nous parlons longuement de son aventure. Je la questionne comme on interroge un explorateur qui revient d'une contrée inconnue.

23 février

Les évêques du Québec publient leur message sur la question constitutionnelle. *Le Devoir* titre cavalièrement : « Les évêques s'en lavent les mains. » Le titre est cavalier, mais juste. Les évêques prônent la tolérance, engagent les citoyens à exercer leur droit de vote et déclarent leur neutralité. Fort bien ! Je n'aurais surtout pas aimé que les évêques se déclarent pour le OUI ou pour le NON. Mais il auraient pu aller plus loin qu'un appel à la tolérance et un rappel du devoir de voter. Ils auraient pu aller aussi loin que bon nombre d'analystes. En particulier, ils auraient pu dénoncer l'atmosphère de mensonge qui empoisonne toute la démarche. Ils auraient pu rappeler aux responsables politiques le devoir de la vérité.

25 février

Acheté : *Un chrétien debout, Marcel Légaut et sa mission*, Henri du Halgouët, Médiaspaul, 1995 ; *Le Ramat typographique*, Aurel Ramat, 1995 ; *Nos hommes*, Denise Bombardier, Seuil, 1995.

Le refus de la technique. Le refus de la technique est possible dans certains cas pour un individu. Par exemple, le refus de l'automobile personnelle. Pour un père de famille, la chose est pratiquement impossible.

Le refus de se déplacer : si vous voulez me voir ou m'entendre, venez chez moi ; je n'irai pas chez vous. Mais le pape ne peut pas dire à trois millions de Philippins : venez me voir au Vatican ! En fait, les papes n'ont jamais tardé à utiliser les techniques disponibles, de l'imprimerie à la télévision et aux jets, en passant par le téléphone et la radio.

Par décision, par ascèse personnelle, on peut refuser bon nombre de techniques et même de services collectifs, notamment les services médicaux. Mais accepter le dentiste et le chirurgien, c'est, indivisiblement, accepter la ville, l'université, la police, la prison, la voirie, les taxes, bref, le gouvernement et les taxes. Le discours contre la technique est un discours de luxe ou un discours hypocrite. Comme dit Ramat : « On gagne son salaire (sale air) en ville pour se procurer de l'air pur en campagne. »

Tolérance. Nous sommes dans l'année internationale de la tolérance. Pour traiter de cette question, on pourrait commencer par se demander : qu'est-ce qui est intolérable ? Qu'est-ce qui ne peut pas et ne doit pas être toléré ? Comment tolérer l'intolérable et l'intolérance. En ce qui a trait à l'intolérable, on peut d'abord répondre qu'un certain degré de froid, de chaud, de faim, de bruit, de douleur physique est intolérable. Il faut alors se défendre ou se protéger.

28 février

Séance de travail avec François sur le débat référendaire. Nous n'avançons guère. Tout a été dit depuis longtemps. Pour son compte, François est arrivé à la conclusion que la meilleure chose à faire serait de déclarer un moratoire de sept ans sur le débat constitutionnel. Le temps de laisser les appareils politiques se renouveler au Québec et au Canada ; le temps de laisser les grands accords inter-

nationaux (ALENA GATT) révéler leurs conséquences ; le temps de redresser le délabrement des finances publiques et des grands services sociaux.

1er mars

Mercredi des Cendres. Rite de l'imposition des cendres sur la tête. Il s'agit d'un rite, bien sûr. On peut s'y soumettre par routine. On peut aussi lui donner tout son sens. Il est en tout cas bien certain que je retournerai en poussière. Et si je suis incinéré, la réduction en cendres se fera assez vite.

La poignée de main aussi est un rite. Elle peut être routinière ; elle peut être pleine de sens. En tout cas, le refus d'une main est une offense brûlante.

Aujourd'hui et le Vendredi saint sont les deux seuls jours de jeûne et d'abstinence pour les catholiques du Québec. Il n'y a pas si longtemps, tous les jours du carême étaient jours de jeûne, de même que les mercredis, vendredis et samedis des deux semaines des Quatre-Temps et la veille de certaines fêtes : Noël, Pentecôte, Toussaint, Assomption. C'était jour d'abstinence tous les vendredis de l'année et tous les mercredis du carême. Les calendriers de l'époque indiquaient ces jours par un poisson placé en travers de la date. Ce midi, au menu, il n'y avait que de la viande.

3 mars

Téléphone de Pierre Lajoie. Il est accusé de crime économique dans la gestion de son bureau d'ingénieurs. Il me lance un S.O.S., ce sont ses mots.

4 mars

Souper d'anniversaire anticipé, chez les Laurendeau. Quatorze convives.

5 mars

Anniversaire anticipé de Gérard Blais. Nous sommes les invités de Claudine et Louis-André Richard. Christine et Marcel Côté sont également de la partie. Les Richard ont 8 enfants. L'aînée a 13 ans ; la dernière a 8 mois.

7 mars

Anniversaire de naissance numéro 68. Durant l'après-midi, séance de travail avec François. Je l'informe que c'est mon anniversaire et nous décidons d'arroser la chose et de nous improviser un souper de vieux garçons.

8 mars

Rencontre avec Alain Bouchard et Louis-Gaétan Fortin pour discuter de l'opportunité de me présenter en cour pour contribuer à établir la preuve dite de « bonne réputation » de l'accusé.

13 mars

À 13h, rencontre avec un groupe d'étudiants du Campus Notre-Dame-de-Foy. Je fais une communication à l'occasion de l'année internationale de la tolérance. À 14h 15, séminaire de lecture.

Souper et soirée dans mon bureau, avec Jean-Noël Tremblay.

15 mars

Séance de travail avec Marcel Côté.

17 mars

Courses, dîner et début de soirée avec Thérèse.

19 mars

Brunch chez les Beaudoin, avec Claudette et les Laurendeau.

21 mars

Hier, départ pour Chicoutimi en autobus. Souper avec Mozart. Ce matin, je devais me présenter au palais de justice à 9h30, pour témoigner au procès de Pierre Lajoie. Mon témoignage, de même que celui de trois ou quatre autres amis ou anciens associés de Pierre Lajoie, devaient contribuer à établir la preuve de bonne réputation de l'accusé, selon l'expression consacrée. Je n'ai pas hésité à répondre au S.O.S. (c'est son mot) de Pierre Lajoie quand il m'a téléphoné à ce sujet il y a une dizaine de jours. Je n'ai pas à juger du fond de l'affaire : les journaux, la police et le procureur s'en occupent. Il m'appelait au nom de l'amitié. Amitié est une vaste maison, où il y a plusieurs pièces. J'étais sous l'influence d'une remarque d'Alain : « Je suis ton ami, mais fais en sorte de marcher droit. Tant que je t'approuverai, en toutes tes pensées comme en toutes tes actions, compte sur moi ; mais si tu t'écartes du sentier qui est à mes yeux celui de la vertu, je t'abandonnerai le premier, entends-tu ? Le premier. [...] On consulterait la cadran de l'amitié, comme on consulte l'heure. On aimerait comme on a chaud ; on oublierait comme on a froid. »

J'ai été interrogé vers 11 h30. À 15h30, je rentrais à la résidence avec un père de Saint Vincent de Paul, appelé lui aussi à témoigner. Bien qu'il soit mon voisin, je ne l'avais jamais rencontré. Il était un peu nerveux ; un peu coincé, lui aussi, entre l'obligation de dire la vérité, et une amitié à éclipse. Lui non plus n'a guère rencontré Pierre Lajoie depuis une douzaine d'années. De mon côté, j'avais bien prévenu Pierre Lajoie que je voulais lui être utile, en l'occurrence, mais que je ne pourrais pas dire que nous avons été en relation soutenue depuis le moment où je l'ai connu, en 1982.

Il reste qu'il est impressionnant d'entrer dans la salle d'audience. À ma gauche, sur une estrade, les membres du jury, tous plutôt jeunes : 25-35 ans. En face, une bonne centaine de badauds, comme il s'en trouve toujours qui ont tout le temps et beaucoup le goût de voir plumer une vedette. Assister à l'abaissement d'une vedette console misérablement de ne l'avoir jamais été. Le Petit Catéchisme énumérait l'envie dans la liste des sept péchés capitaux. La mentalité démocratique renchausse ce vieux péché.

Cioran : « Dans une métropole, comme dans un hameau, ce qu'on aime encore le mieux est d'assister à la chute d'un de ses semblables. »

22 mars

Vers 10h, Jean, le fils d'Anne-Marie Malavoy, me téléphone pour m'apprendre que sa mère est décédée hier soir, vers 1 lh30. Elle m'avait écrit le 26 février ; je lui avais répondu le 12 mars.

Vers 14h, ne sachant pas que j'étais déjà informé, M. Laliberté, un ancien collègue de Mme Malavoy au cegep Bois-de-Boulogne, me téléphone pour m'apprendre la nouvelle. Je ne le connais pas. Il me connaît par Mme Malavoy. Je trouve le geste émouvant et délicat. Nous nous verrons peut-être aux funérailles, lundi prochain.

Je passe le reste de la journée dans une espèce de parenthèse. Je ne suis ni triste ni accablé. Disons que je suis grave. Je connaissais Mme Malavoy depuis l'automne 1964. Nous sommes toujours demeurés en relation épistolaire ou téléphonique. Tout ce temps, j'ai dû la rencontrer six ou sept fois. Je transcris ici une lettre que je lui écrivais le 25 décembre 1994 :

Chère amie,

Merci pour votre mot et la carte de « la pluie de tendresse ». Vous parlez de ma fidélité. C'est une fidélité d'incarnation, c'est-à-dire avec des hauts et des bas ; des creux et des pleins. Il reste que, oui, la fidélité est mon souci sinon ma réalisation. Je dis : réalisation, au sens où il faut dire, non pas que l'on est libre, mais que l'on est en voie de libération.

Il est 16h45. Il fait un temps splendide. Il y a une heure, j'ai longuement regardé le soleil se coucher sur la rive sud du Fleuve. Au plus haut de l'été, vu de mon bureau, il se couche sur la rive nord. Aujourd'hui, justement, il recommence sa traversée du Fleuve. Vous savez déjà que l'Église, au IV^e siècle, a fixé la naissance de Jésus au 25 décembre qui était le jour où les Romains fêtaient *Natalis Solis invicti* : la naissance du soleil, toujours vainqueur des ténèbres.

Ce matin, je me suis levé à 6h et j'ai fait ma promenade, comme d'habitude. La messe était fixée à 9h30. J'avais tout mon temps. Nous sommes deux Frères dans la résidence, plus un plus vieux prêtre retraité. On ne réveillonne pas fort, à deux vieux Frères ! Je me suis couché à 20h. Je ne voulais pas aller à la messe dite de minuit du Campus Notre-Dame-de-Foy : ces années-ci, en effet, je trouve qu'il y a trop de catinage durant cette messe. Durant la matinée, j'ai fait deux autres promenades et cet après-midi, j'ai écrit mon Journal, à partir des annotations que j'ai prises ces der-

niers jours qui furent des jours d'abondantes lectures. J'avais pris du retard. L'actualité locale et internationale nous fournit bien plus à digérer que nous ne sommes capables de le faire. Je mentionne simplement le suicide public de ce médecin montréalais de 82 ans, qui a été directeur médical de l'hôpital Notre-Dame pendant 36 ans, et dont tous les journaux ont publié la lettre qu'il leur avait envoyée. Deux jours après, je lis, dans le journal local, la notice nécrologique dont je vous fais tenir copie. Trois jours avant, un ami avec qui je dînais, avec qui j'ai été juvéniste en 1942, avec qui j'ai enseigné à Chicoutimi en 1958, me déclare tranquillement qu'il est totalement et allègrement athée. Mais je sais que les mots se laissent dire : le mot feu ne brûle pas ; le mot liberté ne libère pas et le mot athée ne supprime pas Dieu. Ni pour lui ni pour moi.

En France, Jacques Delors vient de refuser d'entrer dans la course à la présidence, alors qu'il voguait sur la marée montante des sondages. J'ignore ses raisons profondes, mais je fais l'hypothèse que, comme de Gaulle en 1958, il serait prêt à ramasser le pouvoir par terre, mais non pas à le quémander aux appareils politiques.

J'ignore si vous avez le temps (ou le goût) de lire. Au cas où vous les auriez, je vous recommande :

- *Quand ces choses commenceront* (René Girard, Arléa, 1994)

- *Entrez dans l'espérance* (Jean-Paul II, Plon-Mame, 1994)

Et aussi ce vieux et naïf Noël *polonais* dont je vous fais tenir copie.

Que la Joie et la Paix de Jésus vous rejoignent en votre humanité profonde.

Le 26 février dernier, Madame Malavoy m'écrivait :

Joyeuse fête, bon anniversaire, Frère huron. Bonne nouvelle année ! Puisqu'en réalité, c'est bien ce jour-là qu'elle commence. Depuis combien de temps ne vous ai-je vu ? Dans le dossier vert qui vous est consacré, je trouve une photo de vous en couleur, parue dans *L'Actualité* de novembre 1989. Vous avez en main les *Insolences*, dont c'était le trentième anniversaire, et le coup d'œil au dessus du livre correspond au titre de l'ouvrage et à l'esprit de l'auteur. C'est une excellente photo.

Que vous souhaiter à la veille de cet anniversaire ? Tout d'abord la santé : de garder bon pied, bon œil, bon souffle, bon sommeil, et cette belle énergie dont les natifs du lac Saint-Jean ont le secret. Je pense à vous souvent, à votre courage sur le rocher du Cap-Rouge, à votre fidélité dans l'épreuve, à votre foi inébranlable. Je suis sûre que cela rayonne. Il y a si

peu de modèles, si peu de points d'ancrage où s'agripper. Bien des gens sont agrippés à vous, à votre exemple, sans que vous en ayez connaissance. Le bien aussi est contagieux.

« Vous qui n'aurez pas rougi de moi... » dit Jésus. Quelle prouesse alors, que de vieilles craintes balayées, quelles surprises !

J'ai pensé à vous en lisant *Entrez dans l'espérance*, que vous m'aviez conseillé. C'est pétri d'Évangile, j'y ai trouvé de fortes choses. C'est la première fois concernant ce pape (pour moi).

Frossard, que j'aimais bien et que j'avais rencontré ici, nous a quittés dans la nuit du 2 février, alors que l'on chantait le *Nunc dimittis*. Je repense à lui : *nunc vidit*. Il avait écrit sur la première page de mon psautier : « Mes brebis reconnaissent ma voix, dit le Christ Jésus, question d'oreilles. » Cette dernière remarque me tracasse. Je suis enlisée dans la facilité, santé amoindrie, facilités ménagères, servante, peu d'activités. J'ai une nature profondément paresseuse. La vie active la camouflait. Elle remonte à la surface avec la vieillesse. Je m'engouffre dans la prière pour me justifier.

Votre lettre, du 25 décembre m'a fait grand plaisir en me faisant un peu participer à la chronologie de vos journées. Avez-vous du travail ? Êtes-vous autant pressé d'activités, de conférences et de déplacements. Je vous envie de lire et de savoir lire. Pour ma part, je n'accroche plus grand-chose. J'ai pourtant tant travaillé quand j'étais dans l'enseignement. Ce qui me manque, c'est la discipline.

Chaque jour, de midi à midi trente, je sors marcher. À plusieurs reprises, je dois m'arrêter pour reprendre mon souffle. Je récite en marchant la prière de Jésus. Je pense souvent à vous qui faisiez la même chose en comptant vos pas. Le faites-vous encore ? Vous en parliez dans votre journal. À propos, à quand l'édition de la prochaine tranche ?

Cela m'a fait du bien de bavarder un moment avec vous sans effort. J'appelle de nouveau sur vous la « pluie de tendresse » de la Vierge que vous appelez la « cadette du genre humain ».

Le petit Noël *polonais* est ravissant, doux et tendre, justement.

Le 12 mars, je réponds à cette lettre, qui devait être sa dernière.

Chère amie,

Merci pour votre lettre à l'occasion de mon 68e anniversaire de naissance. Je note que votre « main d'écriture » est ferme, ce qui n'est pas le cas de la mienne, certains lendemains de la veille, où je sucre les fraises,

comme dit Jünger, en français dans le texte. Aussi bien, je me cache derrière une machine.

Je porte mes 68 ans révolus avec ce que je leur ai fait porter. Le pied, l'œil, le sommeil sont à peu près dans le normal des choses, étant entendu que 68 ans, ce n'est pas, ce n'est plus ni 20, ni 40, ni 50. Quant au souffle, il est de plus en plus court. Les ans, la tuberculose, la boucane en sont la cause. N'importe ! Je ne cherche pas à faire le jeune et je n'ai aucune admiration pour ceux qui se cramponnent et qui, parfois, se vantent de leurs prouesses, comme si l'on avait quelque mérite à être vert et vieux. La loterie génétique est davantage déterminante que toutes les règles d'hygiène. Bien davantage encore, la protection de son ange gardien. Si le mien était syndiqué, je suis sûr qu'il aurait fait grève depuis longtemps ou demandé une autre affectation. Je relis le ps 139 : « Tu m'a tissé dans le sein de ma mère [...] Mes jours étaient formés avant que pas un n'eût paru. »

Vous avez deux paragraphes d'auto-accusation : « Paresseuse, enlisée dans la facilité, manque de discipline. » L'Évangile interdit de juger les autres et je pense qu'on ne peut pas non plus se juger soi-même : « Nul ne sait s'il est digne d'amour ou de haine. » (Ecclésiaste, 9,1)

Oui, je marche encore une demi-heure tous les matins à 5h30, peu importe le temps qu'il fait. Oui, je compte encore mes pas, du moins, chaque fois que j'entreprends un nouveau parcours. C'est une façon de me forcer à conserver ou à vérifier ma moyenne. J'ai longtemps fait 130-135 pas à la minute. J'en suis à 100, ce qui était le rythme des légionnaires romains. Mais eux, ils devaient tenir ce rythme pendant plusieurs heures d'affilée. Le mille romain, c'était mille pas de légionnaire. Pour le mille anglais, il faut 1800 de mes pas. Le mille romain n'était pas loin du kilomètre français. Mais surtout, je prie en marchant.

J'ai eu un automne assez chargé, mais présentement, je suis au ralenti. Plus justement, étant sans échéances, je néglige des travaux que je me suis imposés. Par exemple, je n'arrive pas à écrire un article sur la question référendaire. La deuxième tranche de mon Journal, soumise au début de janvier, a été refusée par mon éditeur, pour des raisons embarrassées. J'ai été déçu, même si j'entre fortement dans le refus des autres. Et puis, on n'est pas bon juge de sa propre production. Je soupçonne que le caractère religieux de mon Journal a pu motiver le refus. S'il en est ainsi, c'est un bien petit prix à payer pour confesser sa foi. Je ne me suis pas encore décidé à chercher un autre éditeur. Un deuxième refus me gèlerait pour longtemps.

Je lis beaucoup, ce qui est peut-être une forme glorifiée de la paresse ou de l'indiscipline, car (trop) lire peut être une façon de se dispenser de penser. Mais voilà que je tombe, moi aussi, dans l'autoaccusation !

J'aime particulièrement une hymne du carême : « Point de prodigue sans pardon qui le cherche : nul n'est trop loin pour Dieu. Point de blessure

que sa main ne guérisse : rien n'est perdu pour Dieu. Point de ténèbres sans espoir de lumière : rien n'est fini pour Dieu. »

Je ne me souviens pas si je vous ai signalé *Au soir de ma vie*, de Thibon. (Plon, 1993) À lire à genoux, les bras en croix. Le monsieur a 93 ans. Guitton en a autant. Légaut est mort à 90 ans. Jünger aura 100 ans le 29 mars courant. Ils ont le cuir épais, ces Européens. Beaucoup plus que nous, les Québécois de souche. La raison en est que nous n'avons jamais souffert collectivement. Tous les hommes, partout, connaissent et ont toujours connu leur part de souffrances individuelles : maladie, deuil, accident professionnel. Les Européens, en plus, ont connu des souffrances collectives : guerres civiles, guerres mondiales, brassages de populations, affrontements idéologiques.

De ce point de vue, Jean-Paul II récapitule le XXe siècle : occupation nazie, occupation soviétique, attentat terroriste, multiples interventions chirurgicales. Et il court encore, en 20 langues, et c'est encore lui qui dit : « Entrez dans l'espérance ! ». C'est quand même pas gênant d'être membre d'un club avec un tel président. Quand je dis club, *humanum dico*. Le président de l'Église et de l'humanité, c'est Notre-Seigneur.

Je ne fournis pas à comprendre ce qui se passe, mais je ne suis pas afolé. Je ne suis pas indifférent, mais je suis détaché. Je crois que Dieu existe, qu'il s'est incarné en Jésus, né d'une femme, pour nous signifier que non seulement il existe, mais que son être est amour. Autrement, comment le saurions-nous, le croirions-nous ?

Bien ! Assez parlé au-dessus de mon instruction, mais non pas au-delà de ma conviction. Je me recommande à vos prières, comme Tobie 3, 7-17. Surtout, verset 16.

Légende, sous une photo dans une publication d'un cégep montréalais : « Mme X, directrice. » Comme si le mot directrice n'existait pas depuis toujours ! Faut-y être enragée !

23 mars

Départ pour Montréal en auto avec Guy Forgues, directeur général du Campus Notre-Dame-de-Foy. Nous avons rendez-vous tous les deux avec Denise Bombardier, en vue du souper-bénéfice de la Fondation du Campus. Mme Bombardier est l'invitée d'honneur et je suis chargé de l'interviewer.

24 mars

Je donne une brève communication à l'UQAM, dans le cadre du colloque organisé à l'occasion du 85^e anniversaire du *Devoir*. J'avais choisi comme thème : l'éducation et les médias. Je reviens à Sainte-Foy par l'autobus de 15h.

Sur la banquette devant moi, une adolescente, presque une fillette (je ne lui donne pas plus de 12 ans) et un préadolescent du même âge, environ. Ils se bécochent comme deux jeunes adultes amoureux. Rien de scandaleux. Le spectacle est plutôt attristant : il est tellement sûr que ni l'un ni l'autre ne sont en âge et en capacité de prendre quelqu'un en charge. Quoi qu'il en soit, même passablement plus vieux, c'est tout un contrat que de prendre quelqu'un en charge et, indivisiblement, d'être pris en charge.

Dans le *Time Magazine* du 27 mars, j'apprends la mort, à 94 ans, de Franciszek Gajowniczek. Cet homme, prisonnier à Auschwitz, avait été condamné à mourir de faim avec neuf autres prisonniers, en représailles à l'évasion d'autres prisonniers. Maximilien Kolbe, lui-même prisonnier, s'était porté volontaire pour remplacer ce père de famille. Le Père Kolbe a été canonisé en 1982. J'avais assisté à la cérémonie, et je savais que celui qu'il avait remplacé était présent.

Je lis *Les mensonges de l'école catholique*, par Daniel Baril, VLB éditeur, 1995. En sous-titre : *les insolences d'un militant laïque*. La page-couverture montre un jeune homme donnant un coup de pied au Frère Untel donnant un coup de pied à une « can de bines ».

28 mars

Dimanche, le 26, départ pour Montréal en autobus. Visite au salon mortuaire où se trouve la dépouille d'Anne-Marie Malavoy. Je me trouve presque seul avec les membres de la famille : Marie, Jean, Laurent, Caroline. Je passe deux bonnes heures avec eux.

Hier, funérailles d'Anne-Marie Malavoy, à l'église Notre-Dame-des-Neiges. Après les funérailles, je me rends chez les Malavoy, avec une quarantaine de parents et d'invités.

Dans des circonstances que j'ignore, il est arrivé que Mme Malavoy a été marriaine d'un jeune homme qui est maintenant dans la vingtaine avancée. J'ai parlé avec lui , hier soir, au fumoir du salon mortuaire. Il m'avait dit qu'il n'avait pas dormi de la nuit le jour où il avait appris la nouvelle du décès de Mme Malavoy. Il est venu à la résidence après la cérémonie. À peine entré, il allume une cigarette. Monsieur Malavoy le fait sortir assez brutalement sur la galerie en disant : « Tu es sur le BS, t'as pas les moyens de fumer. » Le jeune homme sort. Vingt minutes plus tard, il entre et demande aussitôt un café. Le café n'était pas encore servi. Y a du monde qui se dompte pas !

Je reconstitue l'histoire : Madame Malavoy s'est toujours occupée des marginaux. Elle m'avait un jour entraîné à donner un exposé sur la réforme scolaire au pénitencier de Saint-Vincent-de-Paul, à ville de Laval. Parmi eux, plusieurs meurtriers. J'ai encore dans l'oreille le bruit des portes de fer qui s'ouvrent et se referment. Je crois me souvenir que j'étais parfaitement détendu.

Je comprends que le jeune homme n'ait pas dormi de la nuit en apprenant la mort de sa protectrice. Mais qui sait ? Pour ma part, j'ai eu une espèce d'incunable en leg de Madame Malavoy. Il s'agit du *Traité de l'orthographe française* d'un certain Monsieur Le Roy, imprimé par Félix Faulcon, à Poitiers en 1770. Le volume était enveloppé dans du papier brun. Sur la page de garde, un mot de Mme Malavoy : « Au frère Jean-Paul Desbiens, vieil et fidèle ami de la langue française, avec une pensée pour les jeunes qu'il aime et chez qui se retrouve parfois l'orthographe de nos ancêtres, ce livre qui me vient de la famille de mon père. En ce 4e dimanche de l'Avent, 21 décembre 1986. » Ce cadeau m'était destiné depuis quinze ans !

29 mars

À l'occasion de l'Année de la tolérance, exposé devant un groupe d'élèves du Campus Notre-Dame-de-Foy (Cf annexe 10)

2 avril

Nous passons à l'heure avancée. Évangile du jour : l'épisode de la femme adultère. Je relis l'interprétation que René Girard en fait dans *Quand ces choses*

commenceront (Arléa, 1994). Fulgurant ! Je relève ceci : « Ce n'est pas dans le dessein d'écrire que Jésus se penche, c'est parce qu'il s'est penché qu'il écrit. Il s'est penché pour ne pas regarder ceux qui le défient du regard. Si Jésus renvoyait ce regard, la foule se sentirait à son tour défiée, c'est son propre regard, son propre défi qu'elle croirait reconnaître dans les yeux de Jésus. L'affrontement mènerait tout droit à la violence, c'est-à-dire à la mort de la victime qu'il s'agit de sauver. Jésus évite jusqu'à l'ombre d'une provocation. »

5 avril

Ce matin, il fait -17°C et un fort vent. On est en avril, il faut le croire puisque c'est écrit sur le calendrier.

6 avril

Guy Forgues, mon successeur, en août 1990, à la direction générale du Campus Notre-Dame-de-Foy annonce sa démission, qui prend tout le monde par surprise. Il devient directeur général du cégep de Trois-Rivières.

7 avril

La semaine précédant Pâques, le *Time Magazine* publie généralement un dossier sur un thème religieux. Le thème, cette année : *Can we still believe in miracles ?* Le fidèle ordinaire, peu importe sa confession, croit aux miracles. Pour l'immense majorité des chrétiens, les miracles rapportés par les Évangélistes ne sont pas mis en doute. Par-dessus tout, le miracle de la résurrection de Jésus, qui est le fondement même de la foi chrétienne.

Plus justement, je devrais dire que la plupart des chrétiens, y compris les catholiques, ne se posent guère de questions au sujet des miracles en général. Beaucoup de catholiques ne croient plus dans l'immortalité de l'âme. Après les funérailles de Mme Malavoy, l'autre jour, j'entendais une femme dire à une de ses amies : « Il règle ça rapidement, le curé, le retour d'Anne-Marie dans la maison du Père ! » Devant la mort d'un ami ou d'un parent, ou devant l'imminence de sa propre mort, on se pose des questions. Mais le reste du temps, le gros des croyants

consacrent bien peu de réflexion à l'affirmation fondatrice de leur foi : la résurrection de Jésus.

Par contre, les remises en question sont de plus en plus radicales chez les théologiens, catholiques ou protestants. Jésus a-t-il multiplié les cinq pains et les deux poissons pour nourrir plusieurs milliers de personnes ? Ou bien faut-il voir, dans ce récit, un symbole de la prodigalité de Dieu ? Jésus a-t-il marché sur les eaux ? A-t-il apaisé la tempête ? A-t-il rendu la vue à des aveugles, etc. ?

À propos de la résurrection de Jésus, les évangélistes ont-ils rapporté la résurrection physique de Jésus, ou bien ont-ils voulu signifier la permanence de son esprit, l'essentiel de son enseignement dans le cœur des disciples ?

Socrate demeure un modèle et une inspiration de liberté. En ce sens, il survit dans l'esprit et dans le cœur des hommes. Socrate n'a pas pour autant fondé une religion, et personne n'en a fondé une à partir de sa vie et de son enseignement. Je pense parfois à Socrate : son enseignement, et le témoignage de sa mort peuvent m'inspirer, mais je ne songe pas à lui parler dans le secret de mon cœur, à lui adresser louange, adoration, prière. L'acte de prier est donc bien la manifestation première de la foi.

L'eucharistie (le « faites ceci en mémoire de moi ») est-elle une simple représentation ou bien une réactualisation de la passion et de la résurrection de Jésus ? On peut prendre dans sa main et regarder un souvenir précieux d'un être cher, le traiter avec respect et même émotion, sans jamais penser que l'on tient et regarde l'être même qui nous a laissé ce souvenir. Mais quand je tiens l'hostie consacrée dans mes mains, ma foi me dit que Jésus est réellement présent dans l'hostie.

Chaque matin, depuis un bon moment, je récite le Credo en commençant ma promenade : « Je crois en Dieu ; je crois que Jésus est mort, a été enseveli, est ressuscité ; je crois en la résurrection des morts ; je crois en la vie éternelle. » Je n'ai jamais demandé ni même souhaité éprouver des sentiments de foi. Mais quelle est la réalité, la profondeur, le sérieux de ma foi ?

9 avril

Dimanche des Rameaux. Commémoration de l'entrée triomphale de Jésus à Jérusalem. Jésus savait que dans quelques heures, il serait juge, rejeté par son peuple, crucifié. Il se prête à ce dérisoire triomphe. Il en mesure pourtant l'énorme porte-à-faux, le malentendu radical. La foule acclame le libérateur d'Israël et non pas le sauveur de l'humanité.

13 avril

Jeudi saint. Repassant quelques événements des derniers jours, je note en vrac :

- Assassinat d'un vieux couple de la région de Montréal par trois adolescents ;
- Chicane entre Parizeau et Bouchard ;
- Annonce de la fermeture, en juin 1996, du collège de Bellevue, tenu depuis 132 ans par les sœurs de la Congrégation ;
- Le canular des Bleu Poudre avec leur interview monté de Jean Chrétien avec Jean-Paul II.

Le canular en question est une suprême dérision. Pourquoi pas ? Il faudra bien que la baloune québécoise finisse par éclater. De Bye Bye au Bleu Poudre, en passant par tous nos millionnaires de la dérision, il faudra bien que nous nous posions un jour devant le sérieux de l'histoire. Devant le sérieux de la vie. Le BS pour 20% de la population, et les forums sur les décrocheurs scolaires, il faudra bien que ça finisse.

14 avril

Vendredi saint. De 9h30 à 16h30, récollection au grand séminaire de Québec, avec la quinzaine de personnes habituelles. L'abbé Pierre Gaudet agit comme personne-ressource. Il nous propose quelques réflexions des exégètes contemporains sur la Passion selon Luc. Je retiens que l'évangéliste dégage les facteurs atténuants dans la conduite des principaux acteurs individuels ou collectifs. Ainsi, il

mentionne que les proches de Jésus se tenaient au loin, affligés, mais impuissants ; et non pas qu'ils avaient tous fui ; que le Sanhédrin offre de l'argent à Judas pour qu'il leur livre Jésus, tandis que Matthieu déclare que c'est Judas qui leur a demandé de l'argent, etc.

Détail délicieux, remarqué depuis peu, semble-t-il, par les exégètes : le bon larron est le seul personnage du *Nouveau Testament* à s'adresser à Jésus en l'appelant par son prénom. Les autres l'appellent Maître, Rabbi, Seigneur, Fils de David, etc. Là-dessus, Arthur, toujours Arthur, fait remarquer qu'en créant le bon larron, Jésus crée du même coup le mauvais larron. Je rétorque que les autres évangélistes écrivent que les deux bandits crucifiés avec Jésus l'insultaient, eux aussi, et que Jésus, à la fin, dit : « Père, pardonnez-leur, ils ne savent pas ce qu'ils font ! »

Mais c'est un fait que la Tradition a noirci Judas, le Sanhédrin, les Juifs, pour mieux faire ressortir l'innocence du Juste. C'est Jean XXIII (en 1962 ou 1963) qui a supprimé la mention « Juifs perfides » de l'Office du Vendredi saint. Seules les femmes, sans exception, y compris la femme de Pilate, ont un rôle positif dans les quatre récits de la Passion et, on pourrait dire, dans tout le *Nouveau Testament*, à l'exception d'Hérodiade et de sa fille.

Vers la fin, Jésus dit : « J'ai soif ! » Cette parole, comme toutes les autres circonstances de la vie de Jésus, est rapportée pour souligner qu'il est né, a vécu, est mort pour accomplir les Écritures. *Le symbole de Nicée* insiste : *secundum scripturam*. *Le Symbole des Apôtres*, beaucoup plus bref, porte cinq mentions pour attester la mort de Jésus :

- a souffert sous Ponce Pilate,
- a été crucifié,
- est mort,
- a été enseveli,
- est descendu aux enfers.

Pour contrer la rumeur, répandue par les chefs des juifs, à l'effet que le corps de Jésus avait été dérobé par ses disciples pour faire croire à sa résurrection, il importait d'insister sur le fait qu'il était bien mort, avait été enseveli, était descen-

du aux enfers. Pour les juifs, descendre aux enfers était une expression équivalente à notre : mort et enterré. Point. Cendres ou pelletées de terre.

De nos jours, on va bien plus loin que d'insinuer le vol du corps de Jésus. On prétend (Gérald Messadié, par exemple) que Jésus était dans le coma ; que des disciples l'ont sauvé in extremis et que Jésus a continué sa vie plus ou moins incognito, après s'être marié avec Marie-Madeleine.

Notre époque interroge, à sa façon, le fait central de l'histoire. Il ne faut ni s'en étonner ni s'en scandaliser. Au contraire : cela manifeste qu'il n'est pas facile de digérer l'homme ; qu'il n'est pas facile, pour l'homme, de se digérer, de se surmonter. Digérer, c'est surmonter. Quand Pilate a dit : « Voici l'homme », il parlait en procureur romain, tanné à mort de ces chicanes de juifs. Il avait d'autres choses à traiter. Il fait donc flageller Jésus, à toutes fins utiles, pour se débarrasser, pour donner à manger aux lions du cirque. Il avait sa carrière à mener. Il n'a pas été chanceux ! Il est tombé sur un gros cas. Il leur a lancé Barabbas, à tout hasard. Ils ont demandé Barabbas. C'est surtout lui, Barabbas, qui a dû être surpris ! Il remplaçait Jésus qui nous remplaçait tous.

Il fait curieux de lire, dans Matthieu, l'épisode des gardes (romains) soudoyés par le Sanhédrin, forte somme d'argent à l'appui : vous direz que ses disciples ont dérobé son corps pendant que vous donniez. Si le Gouverneur se mêle de la chose, nous nous arrangerons avec lui. Et Matthieu ajoute : « Ce récit s'est divulgué chez les Juifs jusqu'à nos jours. » (28, 11- 15) Jusqu'à nos jours, en effet !

En entendant le « J'ai soif », un des soldats présenta à Jésus une éponge trempée dans du vinaigre. Il faisait son métier de soldat. C'était la coutume, en effet, de présenter un mélange de vin et de vinaigre, mêlé peut-être de décoctions végétales, afin de soulager les derniers moments des suppliciés. Un geste venant d'un vieux fond de solidarité de misérables. Nous ne sommes pas les premiers civilisés ! Je dis ça juste pour dire. Où est la civilisation des trois adolescents qui tuent un vieux couple, juste pour rire, et qui jouent aux cartes, hilares, en attendant leur comparution ? Les soldats romains jouaient aux cartes, eux aussi, au pied de la croix. Mais, eux, c'était des conscrits, rudement menés par leurs centurions, et mal payés. Leur salaire, c'était une portion de sel, d'où vient le mot : salaire. Où est la

civilisation du XXe siècle, avec son Rwanda, sa Somalie, son Haïti, son Holocauste, et les trois quarts du globe ?

À propos du « J'ai soif » donc, je note ceci : dans les *Proverbes*, on lit : « Donnez de la boisson forte à celui qui périt, et le vin à celui qui a l'amertume dans l'âme ; qu'il boive et oublie sa misère, et qu'il ne se souvienne plus de sa peine ! » (31, 6-7) Jean mentionne que Jésus prit le vinaigre. Jean n'était pas tenu de fournir la composition chimique de la boisson en question. On sait, en tout cas, que c'était la boisson pas coûteuse des conscrits de l'époque. L'équivalent du pinard des poilus de la guerre de 1914-1918.

Le célébrant de l'Office est un jeune prêtre dans la trentaine. Beau, grand, la barbe bien taillée. Il doit plaire aux femmes. Il étire la sauce : longs moments de silence un peu partout, gestes amples, mais surtout, voulez-vous bien me dire où ils ont pris ce ton de voix onctueux, cette voix de crooner à la Bing Crosby ? Ils sont nombreux, ces années-ci, les agents de pastorale (prêtres, diacres, lecteurs) à avoir adopté ce ton crémeux comme un glaçage de gâteau.

Les longs moments de silence, je ne les prends pas. La liturgie catholique traditionnelle, je veux dire : celle qui s'est établie au début du début, est expéditive et quasiment furtive. Allez ! La messe est dite. Allez ! Et que ça saute ! On n'est pas au théâtre. On n'est pas à la Comédie-Française. Le rôle-titre, ce n'est pas moi, le président de l'assemblée, qui le tiens. C'est Jésus devant chacun de vous.

Ça prend huit cents pages pour raconter un an de règne de Robert Bourassa. Les quatre Évangiles tiennent, chacun, dans quinze ou vingt pages. Dans les quatre récits de la Passion, aucun pathos, aucune sentimentalité, aucune émotion spirituelle du genre : c'est'y pas fin ce qu'ils lui ont fait endurer !

Les émotions, si ça vous vient, d'abord, méfiez-vous ! Les patriciennes romaines pleuraient sur les lions qui avaient manqué de chrétiens à dévorer au cirque. Elles en parlaient entre elles, en sortant du Forum : « As-tu vu, ma chère, le dernier lion ? Rien à manger. Pauvre lion ! On va en parler à César. »

Méfiez-vous des pulsions, des impulsions et des émotions. Aimez vos ennemis et ne jugez pas. Votre ennemi, c'est votre voisin. Ça ne peut être personne d'autre, surtout maintenant que vous êtes sept millions au Québec, et plus de cinq milliards sur le globe. Le globe où Jésus est venu. Y a-t-il d'autres globes, d'autres

rassemblements dans les milliards de galaxies ? Vous n'en savez pas encore grand-chose. Et il n'importe. Il s'agit de vous et de votre globe.

Je parlais de liturgie et autres célébrations pieuses. J'ajoute ceci : Thomas a Kempis (1380-1471), l'auteur présumé de *L'imitation de Jésus-Christ*, écrivait : « On doit, en célébrant, éviter tout extrême, et n'être ni trop lent ni trop précipité. La vraie règle qu'on doit se proposer et suivre, c'est l'usage de ceux avec qui l'on doit vivre. Gardez-vous en effet, de produire en autrui, par excès de lenteur, la fatigue ou l'ennui. Suivez plutôt les us établis par vos pères ; et laissant de côté ce qui vous semble doux, n'ayez qu'un but constant, l'utilité de tous. » (Livre IV, ch. V, v. 10)

En autant que l'on sache, Thomas a Kempis n'était ni un laxiste ni un débrillé.

Hier, Jeudi saint, je vais à l'office au pavillon des rédemptoristes au séminaire Saint-Augustin. Il y avait la communauté de la résidence et une petite vingtaine de fidèles. À cause de la configuration de la chapelle, je remarque une femme dans la petite trentaine qui tenait et retenait sa fillette dans sa jupe. La femme n'a pas ouvert les yeux de toute la cérémonie, ce qui n'a pas été tout à fait mon cas. À en juger par son visage, c'était une étrangère : européenne, eurasiatique ? Je ne sais. En tout cas, une face civilisée. Un visage de Marie, comme en ont peint des peintres gouvernés par leur extase.

À table, ce midi, avec un chirurgien bien connu de Québec, qui nous dit qu'il a vu mourir bien du monde depuis trente ans, je dis que, moi, j'ai peur de mourir. Il me rétorque : « Si votre foi vous donne si peu d'assurance, changez de foi ! » Je trouve ça un peu vite dit. D'abord, comment on fait ça, changer de foi ? Je lui dis : « Jésus a eu peur. » Il me répond : « Jésus a souffert de n'avoir pas terminé sa *job*. Il s'inquiétait de sa mère, de ses disciples, etc. Et il ajoute : mon expérience montre que ceux qui meurent le plus mal, le plus angoissés, c'est les prêtres, les religieuses, les religieux. » Je n'avais pas grand-chose à répondre. De toute façon, j'avais pas envie de me chicaner avec un émotif.

Mon idée, cependant, c'est que la foi ne protège pas de l'angoisse. La foi n'est pas une technique d'hygiène mentale, un truc de gourou du nouvel âge. En outre, avoir peur de mourir, ce n'est pas une question de courage (ou de lâcheté), c'est une question d'imagination, comme disait Proust. Ou une question de sérieux,

justement, devant l'enjeu de la survie. La question du pari de Pascal que lui, Pascal, semble avoir réglée de façon purement mathématique. La loterie de l'éternité. Ben ! On ne joue pas Jésus aux dés. On peut seulement jouer sa tunique inconsutile (le mot est dans Renan), comme ont fait les soldats. Pauvres comme ils étaient, ils avaient vu que cette tunique avait une valeur marchande. Au lieu de la fendre en quatre, car ils étaient quatre, ils l'ont tirée au sort. Elle serait ainsi plus facile à revendre. Ou à porter, les nuits de garde un peu longuettes. Ces hommes-là, ramassés comme des Simon de Cyrène, pouvaient très bien, le lendemain, être envoyés en des contrées plus froides. Ils le savaient. Ils n'avaient pas choisi d'être là. Un seul avait décidé d'être là : Jésus.

Ça fait longtemps que l'on tire au sort la parole de Dieu. « Pauvres textes désarmés et si doux, hachés par la critique moderne ! C'est en un second sens que l'Agneau de Dieu y mourait ! » (Malègue) À quoi, il faut ajouter que, depuis Malègue (1953), on a beaucoup avancé dans l'intelligence de l'Écriture. Le christianisme est jeune. Mais dans son jeune temps, il nourrissait très bien son monde. Augustin, Jérôme, Chrysostome, j'en passe, malgré leur ignorance (Augustin ne connaissait ni le grec ni l'hébreu ; Jérôme était trilingue), furent les pylônes qui nous ont transmis l'Esprit.

Jésus est « inconsutile ». Il est d'une seule couture, il est le Verbe.

Vers 17h 30, je reçois un appel téléphonique de Jean, le fils d'Anne-Marie Malavoy. Il m'informe que sa mère m'a légué l'œuvre complète de saint Jean Chrysostome. Onze fort volumes. La mention de ce leg est datée du 21 mars 1987.

15 avril

En fin d'après-midi, longue rencontre avec Thérèse. Elle me remet *L'Évangéliste* de Pierre Emmanuel (Seuil, 1961). Nous en lisons plusieurs pages, séance tenante. Je lui fais lire pour commencer le poème intitulé Judas, qui commence ainsi :

Moi son Judas je l'ai trahi
bloc et d'un seul coup

Vous à toute heure et en petit
Cachés derrière vous
Frères et sœurs en Jésus-Christ
Ne faites pas les dégoûtés
Je souffre moins de vos mépris
Que de votre fraternité

Jésus, dans le jardin, a appelé Judas : ami. Jésus n'était pas du genre humoriste québécois ou voltairien. S'il a dit : ami, c'est qu'il le pensait pour et dans l'éternité. Après le triple reniement de Pierre, il est écrit : « Et Jésus, se retournant, regarda Pierre. » Pierre reprit cœur, sous le regard de la miséricorde. Judas perdit cœur, sous son seul regard à lui, bien tout seul. Là-dessus, Pierre Emmanuel écrit :

Alors Jésus m'a regardé
Je lui ai rendu son regard
Les dents serrées sans demander
Car Satan jamais ne mendie

Je ne connaissais pas cet ouvrage. Une pure merveille. Dans ce qu'il appelle dédicace, l'auteur nous donne tout ensemble son art poétique et une large méditation sur la foi en Jésus en ce XXe siècle. Pierre Emmanuel est né en 1916. Il est mort en 1984.

L'ouvrage tout entier ne porte aucun signe de ponctuation. Je ne sais pourquoi, je ne suis pas l'auteur. Pourtant, le même auteur, dans sa dédicace, ponctuée à tour de bras. Il connaissait peut-être son français !

16 avril

Pâques. Il a neigé, cette nuit. À 9h, messe chez les Marianistes. Je passe le reste de la journée dans mon bureau, téléphone débranché. Je suis seul avec un confrère. Je lis Légaut et Pierre Emmanuel ; je prends aussi quelques notes en vue

du petit discours que je devrai prononcer à l'occasion de mon jubilé de profession religieuse, le 3 juin prochain.

Saint-Simon raconte que la longue agonie de Louis XIV s'est passée dans l'insouciance de la cour. Le roi avait toute la misère du monde à obtenir un peu d'assistance pour ses besoins les plus élémentaires. Tous les courtisans savaient qu'il était fini et s'affairaient à se positionner auprès du successeur. Aujourd'hui, on assiste à la mort des grands pendant des mois, des semaines. François Mitterrand, par exemple. Les journaux nous racontent une de ses dernières entrevues à la télévision française. L'homme est évidemment sur ses derniers milles. Bernard Pivot lui pose sa question rituelle : « Si Dieu existe, qu'aimeriez-vous l'entendre vous dire ? » Devant la même question, Soljenitsyne a d'abord protesté : « Il n'y a pas de si. Dieu existe. » Malheureusement, j'ai oublié la réponse de Soljenitsyne.

Mitterrand répond. « Je pense qu'il serait appelé à me dire : "Enfin, tu sais !" J'espère qu'il ajouterait : "Sois le bienvenu." »

Si je me prêtais, aujourd'hui, à cet exercice, il me semble que je dirais : « Tuez le veau gras ! » Le célébrant, Vendredi saint dernier, dans un contexte comparable, disait : « Le mot qui nous vient, en ce rappel de la mort de Jésus, c'est : merci. » La remarque n'est pas stupide. C'est le ton qui était bien inutilement théâtral. Sentimental, seigneur ! (sans majuscule) Qu'on nous laisse tranquilles avec nos sentiments, nous, les simples fidèles. Sait-on jamais : on en a peut-être.

Je n'exclus aucunement que le président de l'assemblée peut avoir ses sentiments, lui aussi. Mais lui, il sait quand est-ce que ça va finir ! De toute façon, il n'est pas là pour nous faire part de ses états d'âme. Qui dit que nous n'avons pas, nous aussi, nos petits sentiments, nos petites misérables misères ? Le célébrant n'est pas là pour ça. La messe, ce n'est pas une séance de psychanalyse à bon marché.

Je maintiens, comme vieux fidèle des célébrations, que les liturgies doivent être expéditives et comme furtives. Les émotions, on verra bien si on en a. Et mieux vaut ne pas en avoir. Il est facile et presque fatal, de pleurer en écoutant et regardant le film de Zeffirelli. Je ne suis même pas sûr du nom. Mais je sais que la télévision nous le présente chaque année, entre quarante mille réclames commerciales. On verse un pleur Et on se sent tout bon !

Mieux vaut aimer son confrère et ne pas le juger. « Mieux vaut aimer » ne veut rien dire, malgré le sentiment très célébré, très chanté. Seuls, un père, une mère et tous les saints en savent quelque chose, à la suite de celui qui aima jusqu'à la fin. Jusqu'au désespoir : « Père, pourquoi m'as-tu abandonné ? »

Quand on pose cette question, quand on reprend cette question devant un exégète officiel, il répond : oui, oui, mais enfin... Seul Légaut, à ma connaissance (je n'en ai pas d'autre), répond comme du monde. Mais je sais très bien que Légaut ne dit pas le dernier mot. Le christianisme est jeune.

18 avril

Séance de travail avec François. Pour le moment, nous laissons dormir notre projet d'intervention sur la question référendaire. Nous commençons à préparer un texte sur les états généraux sur l'éducation.

À propos du désarroi des jeunes, François a cette réflexion : « On ne fait pas de racines dans l'opulence » L'école facile, l'école permissive, l'école compatissante engendre une masse de décrocheurs.

19 avril

Explosion criminelle à Oklahoma City. Images d'horreur à la télévision. L'édifice de neuf étages a été éventré.

Cet événement, ces images sont connus, en même temps, dans le monde entier. Peut-on parler de conscience universelle simultanée ? Il y a conscience à un premier degré : connaissance d'un événement. Mais où en est la conscience au second degré : la réflexion sur l'événement ?

20 avril

Je lis *Permis de séjour*, de Claude Roy (Folio, 1983). Il s'agit, pour une part, d'un recueil de textes courts, de brefs essais sur différents sujets écrits entre 1977

et 1982. Le dernier tiers du volume est le journal de sa maladie (cancer du poumon) et de son opération.

Il écrit : « Permis de conduire : un examen pour le permis de conduire les peuples. »

22 avril

Je termine la lecture de la version abrégée du *Rapport de la commission royale sur l'éducation* de l'Ontario. Créée le 5 mai 1993, la commission devait remettre son rapport au plus tard le 31 décembre 1994. Ce qui me frappe d'abord, c'est le style. Il est direct, familier, populaire.

Le titre reflète l'objectif premier de l'école : *Pour l'amour d'apprendre. (For the Love of Learning)*

23 avril

Surprise au premier tour des élections en France. Jospin obtient davantage de voix que Chirac. Par contre, forte percée de l'extrême droite (20%) et remontée des communistes. Au total, l'électorat le plus éclaté d'Europe.

24 avril

Le prêtre retraité qui réside avec nous est opéré ce matin pour un anévrisme de l'aorte. Il est hospitalisé depuis le 4 avril.

25 avril

Les maisons françaises de sondage se sont fortement trompées. Un commentateur écrit que les candidats, se fiant aux sondages, n'ont pas su percevoir l'humeur de l'électorat. On est donc devant le paradoxe du chef qui s'ajuste à l'opinion, telle que reflétée par les sondages, et qui, pendant ce temps, perd contact avec le pays profond. Le paradoxe du chef qui dit : « Je vous suis ! » Le peuple aimerait peut-être se sentir davantage dirigé. En tout cas, avoir à choisir ou à refuser une direction annoncée par celui qui brigue ses suffrages.

26 avril

Visite de Pierre Lajoie, Alain Bouchard, Louis-Gaétan Fortin. Pierre Lajoie nous raconte le long calvaire de la perquisition policière de son bureau, de sa résidence, de son chalet ; les six semaines du procès ; les ravages psychologiques sur sa femme, sur ses enfants, sur lui-même.

27 avril

Demande de participation à une émission d'Antenne II. J'accepte.

Note postérieure

Après une couple de communications téléphoniques avec l'équipe de Paris, afin de trouver un lieu et un temps pour l'enregistrement, on m'informe que les budgets ne permettent pas ma participation. Pourtant, je ne demandais rien ! Je demandais seulement : où, quand ?

Arrivée des hirondelles bicolores. Ma cabane n'est pas encore installée. Les hirondelles semblent affolées. Elles ont le cri impérieux.

28 avril

Souper de la Fondation du Campus Notre-Dame-de-Foy. Cette année, l'invitée principale pour la traditionnelle conférence d'ouverture, c'est Denise Bombardier. Je suis chargé de l'interviewer ! Je reproduis ici mon texte de présentation et les questions que j'ai posées. (Cf. annexe 11)

29 avril

Je passe une bonne partie de la matinée avec Bruno. À 1 lh, Thérèse vient nous rejoindre.

30 avril

Dimanche. Évangile du jour : Jésus demande à trois reprises à Pierre : « Pierre, m'aimes-tu ? » Passage très émouvant et très construit. Jean lui-même intervient dans le récit pour en fournir l'explication. Nous sommes devant la première exégèse de ce texte. Il est bien clair que la triple profession d'amour que Jésus demande à Pierre correspond au triple reniement durant la Passion.

Après cet échange, Jésus dit à Pierre : « Suis-moi. » Pierre, se retournant, voit Jean qui suivait un peu en arrière. Il demande à Jésus : « Et lui, Seigneur, mourrait-il ? » Jésus lui répond plutôt sèchement : « Si je veux qu'il demeure jusqu'à ce que je vienne, que t'importe ? Toi, suis-moi. » C'est ici que Jean intervient : « Jésus n'avait pas dit à Pierre : il ne doit pas mourir, mais si je veux qu'il demeure jusqu'à ce que je vienne, que t'importe ? » Premier exemple d'exégèse incorporé dans le texte révélé lui-même.

Quoi qu'en pensent ou en laissent croire les belles âmes, il n'est pas facile d'être disciple de Jésus. Quelle que soit la situation où je me trouve ; quel que soit le sentiment que j'éprouve, si je me demande : « Que ferait Jésus en l'occurrence ? », je suis placé devant le dilemme suivant :

- d'une part, je sais ce que Jésus ferait ;
- d'autre part, je suis incapable de le suivre, c'est-à-dire être son disciple.

Disant cela, je pense à des circonstances infimes que je jugerai moi-même insignifiantes dans six mois ou dans dix ans. Mais il arrive que telle situation, telle circonstance est la seule, aujourd'hui, qui me permet de suivre ou de ne pas suivre Jésus.

Nietzsche demandait : « Que trouves-tu de plus humain ? Épargner la honte à quelqu'un. » J'adhère à cette remarque. Il m'arrive de m'y conformer. Le surhomme a eu cet éclair fulgurant sur lui-même et sur n'importe qui.

Il y a ceci de remarquable dans cet aphorisme : celui qui épargne de la honte à quelqu'un, il est tout à fait seul, par définition, à connaître son geste. C'est le verre d'eau dont Jésus a dit qu'il ne restera pas sans récompense. Mieux : c'est l'obole de la veuve que Jésus seul remarque. La veuve en question n'a pas déposé ses deux piécettes en sachant que Jésus la verrait faire son petit geste. Elle ne savait pas qui était Jésus ni qu'il la voyait faire.

C'est ainsi que tous les hommes sont sauvés. Sauvés, je dis, pour avoir, à leur insu, versé leur obole. Au bout du compte, chacun est la veuve en question ; chacun aura déposé son obole, à son insu, dans le trésor du temple. Les pères et mères d'abord... Et même les plus grands, les plus odieux des criminels. Dans ce mystérieux négoce, les religieux, les religieux officiels, les religieux publics, moi, pour tout dire, sommes, pour le plus grand nombre, des ouvriers de la onzième heure.

En entrant dans la chapelle des rédemptoristes, ce matin, je dis bonjour au célébrant, debout en arrière. Il me reconnaît. Il dit : « Visage connu. C'est beau de vous voir venir prier. » Remarque gênante : qu'est-ce que ma présence à la messe a à faire avec la beauté ? Apologétique, réconfort de basse-cours. Un grand, un connu, un chef d'État est catholique, donc le catholicisme est la vraie religion !

Note postérieure

Jeudi saint 1996. En entrant dans la résidence des Pères Maristes pour l'office du jour, je croise quelqu'un. J'ai bien vu, par la suite, qu'il était Père Mariste et qu'il venait pour cocélébrer la cérémonie. Il me dit : « Je vous connais ! » Présentation d'usage. Il ajoute : « Comme ça, vous êtes pratiquant ! » Je comprends cette gaucherie. Aussi bien, j'ai comme règle de n'adresser jamais la parole à un inconnu, ou à quelqu'un à qui je n'ai pas affaire. Le code civil prévoit le « délit de non-assistance en personne en danger. » J'étais pas en danger, lui non plus. Le fait est qu'il est faux d'improviser la familiarité et, à plus forte raison, l'amitié. Déjà que l'échange de la paix, à l'intérieur même de l'Eucharistie me met mal à l'aise ! Un Jour de l'An par année, c'est mon maximum.

1er mai

Montréal, aller-retour en autobus, pour une rencontre de mise au point avec les participants au forum sur le décrochage du 16 mai. Hélène Jutras est du nombre. Celle jeune fille a alimenté une manière de polémique, l'année dernière, à la suite d'un article dans *Le Devoir* où elle dénonçait la médiocrité culturelle au Québec, notamment au niveau collégial. Elle annonçait son intention de s'en aller sous des cieux plus stimulants. Grand bien lui fasse !

En sortant sur la galerie, vers minuit, je vois des aurores boréales. Il y a longtemps que je n'en avais pas observées. On dirait un rideau de feu qui ondule au vent. Avec un peu d'imagination, on croirait entendre le froissement d'une étoffe.

2 mai

Visite de Jean-Paul Tremblay et de Bertrand Fournier. La santé de l'abbé Jean-Paul s'est beaucoup détériorée depuis l'automne passé. Il est tout décharné, ce qui fait apparaître l'énorme débordement de son goitre. Il me remet son dernier ouvrage *Comme en plein jour* (Anne Sigier, 1995). Il s'agit d'un dossier sur l'éminence grise, sur lequel il travaille depuis 10 ans. Après plusieurs tentatives infructueuses auprès d'éditeurs français, il s'est décidé à publier à compte d'auteur. Il me demande une recension pour les journaux. Je ne lui promets rien, car je n'ai guère confiance de pouvoir la placer quelque part. Je décide quand même de m'exécuter. (Cf. annexe 12)

6 mai

En matinée, rencontre de deux heures avec un professeur du séminaire Saint-Augustin. Il a écrit plus de 200 pages un vue d'un éventuel projet éducatif J'ai déjà mis deux bonnes journées à lire et à annoter ses documents. Dieu sait pourtant que je suis fatigué de la littérature pédagogique contemporaine ! Le jeune homme me remet sa carte d'affaires, sur laquelle il est écrit : conseiller spirituel. Saint Jean-de-la-Croix, avant la nuit obscure !

7 mai

Température froide : -3°C et fort vent du nord-est. Les hirondelles restent cachées dans le bois.

L'idée de légaliser la possession et même la vente des drogues douces (et même dures) fait du chemin. La censure qui vise le commerce des idées a fait son temps. La prohibition des idées est morte avec Galilée, même s'il a fallu attendre un bon trois cents ans avant que l'on enterre officiellement son cadavre. La prohi-

bition de l'alcool aux États-Unis a duré une vingtaine d'années et elle a engendré la mafia.

Mais, curieusement, certains responsables politiques sont toujours tentés par la prohibition : prohibition du tabac, de la pornographie, de la littérature haineuse, de la prostitution, etc.

La plupart des États démocratiques ont supprimé la peine de mort. On a décriminalisé l'homosexualité et l'avortement. On est sur le point de décriminaliser l'euthanasie. Les États doivent réglementer la prostitution, l'avortement, l'euthanasie. Il ne peuvent pas les empêcher.

Plus la violence verticale et extérieure du Père est refusée, plus la violence horizontale et immanente se manifeste. Sans Père commun, les hommes deviennent des frères ennemis. Jésus a déraciné le problème. Il a dit : « Aimez-vous les uns les autres, comme je vous ai aimés. » Il a rappelé que les deux commandements de la loi de Moïse n'en font qu'un : aimer Dieu et aimer son prochain comme soi-même.

Or, on sait bien que l'on n'est pas aimable, qu'on ne peut même pas s'aimer soi-même si l'on ne croit pas que Dieu nous aime. La chaîne est donc la suivante :

- Je suis aimé de Dieu.

- Jésus a démontré jusqu'où va cet amour de Dieu pour moi. -Je dois donc aimer les autres comme il l'a fait.

- Je ne peux pas prétendre aimer Dieu, que je ne vois pas, si je n'aime pas mon voisin que je vois.

- L' amour m'interdit de juger l'autre.

Jacques Chirac est élu président au second tour avec 52% des voix exprimées.

8 mai

À 5h15, le téléphone sonne : j'apprends la mort de Léonard Bouchard, prêtre résident au Champagnat. Il avait quitté la résidence le 4 avril pour se rendre à l'hôpital. Il a été opéré le 24, pour un anévrisme de l'aorte. Il semblait remonter la côte normalement. Cette nuit, le cœur a cédé. Il était mon voisin de bureau depuis douze ans.

Une des premières questions de sa sœur qui m'annonçait le décès : « Avez-vous les clés de son auto ? » Faut commencer par le commencement !

À 8h30, Denise Bombardier me téléphone pour me dire que Jacques Parizeau et sa femme souhaitent me rencontrer. La rencontre aura lieu dimanche prochain, chez Denise Bombardier, à Montréal.

Bataille aérienne : moineaux ou bruants contre hirondelles. Je tape dans la vitre de la fenêtre pour faire fuir les moineaux. Puis, je me dis que c'est du racisme. Les hirondelles sont plus belles que les moineaux, mais elles sont infidèles. Les moineaux passent l'hiver avec nous.

Vers 10h, trois membres de la parenté de l'abbé Léonard se présentent. Recherche du testament. On finit par trouver une enveloppe brune dans laquelle se trouvent quelques pages manuscrites, non datées et non signées.

Note postérieure

Un mois après le décès, le problème n'est toujours pas réglé. Et problèmes, il y aura : après la mort de quelqu'un qui a quelques biens, on tombe vite dans les chicanes de trente sous si le défunt n'a pas signifié ses dernières volontés clairement et devant notaire. Quand j'étais enfant, je me souviens qu'après la mort d'une parente que nous appelions tante Cédulie, il y avait eu une petite chicane au sujet d'un vieux manteau ! Rétrospectivement, et dans une relative abondance, il est facile de ridiculiser ce genre de comportements. Mais quand tu es vraiment pauvre, tout petit bien importe. On se bat pour un croûton de pain. Le repu ne comprend pas cet acharnement pour si peu ! La pauvreté ne confère pas la vertu. Jésus, de riche qu'il était, s'est anéanti, comme dit saint Paul. Le pauvre de l'Évangile n'est ni un envieux démocratique (pourquoi pas moi ?) ni un paternaliste condescendant (et voici le don de notre commanditaire).

12 mai

Séance de travail avec François. Nous montons tranquillement notre prochain dossier qui portera sur les états généraux sur l'éducation.

13 mai

Funérailles de l'abbé Léonard Bouchard, à Château-Richer. La famille m'a demandé hier de prononcer un bref témoignage après la cérémonie. (Cf annexe 13)

Entendu, en passant : « Il nous a quittés, hélas ! pour un monde meilleur. » J'aime bien cet « hélas ! »

17 mai

Dimanche, le 14, souper chez Denise Bombardier, avec Jacques Parizeau, Lisette Lapointe, André Joli-Cocur et Guillaume, le fils de Denise. L'affaire des Nordiques, les états généraux sur l'éducation, la fermeture des hôpitaux, la crédibilité du gouvernement donnent lieu à quelques échanges, à travers les remarques d'usage sur la nourriture, les vins, la toilette des dames.

Dans l'autobus, cet après-midi, me revenait en mémoire une remarque de Raymond Aron : « J'ai rarement mentionné mes entretiens avec les grands de ce monde ; ils furent relativement rares et je n'en tirais rien ou presque. »

Lundi, le 15 mai. Ma journée est libre d'engagement. J'en profite pour téléphoner à André Naud. Il m'invite chez lui. Longue et délicieuse rencontre. Délicieux est un mot qu'il aime, puisqu'il l'emploie souvent. Nous nous communiquons nos dernières trouvailles en matière de lecture. Par antiphrase, je le traite de papiste, vu qu'il est tout ce qu'il y a de réticent par rapport à bon nombre des positions de Jean-Paul II ; en retour, il me traite de simpliste, ce qui ne nous empêche nullement d'avoir plaisir (et profit, quant à moi) à nous revoir. C'est un homme racé, cultivé, urbain, mais intellectuellement acéré. Il combat le cancer depuis cinq ans, avec équanimité. Il est doux ; il n'est pas mou. Ses fortes adhésions n'en font pas un vulgaire fanatique. Il a justement trop d'idées pour en être réduit à pousser un seul et même cri.

Mardi, le 16 mai. À 9h30, enregistrement, avec Denise Bombardier, de deux entretiens d'une demi-heure pour la série *Une vie dans le siècle* qui sera diffusée, en août prochain, par toutes les radios francophones.

À 17h, forum sur le décrochage scolaire, organisé par le Rassemblement scolaire confessionnel de la Commission des écoles catholiques de Montréal. Hélène

Jutras, qui vient de publier *Le Québec me tue*, participe au forum, de même que Gary Caldwell, Luc Bégin, Mario Pasteris et Pierre Prud'homme. L'assistance est peu nombreuse et manifestement noyauté par des membres du Rassemblement.

18 mai

Longue rencontre avec Jean-Yves Durocher en vue d'un article pour *L'Agora* sur l'état du français ! L'affaire est nouvelle.

Rencontre avec l'abbé Philippe Savard, curé à Saint-Ubalde-de-Portneuf. Il vient explorer la possibilité, pour lui, de remplacer l'abbé Bouchard, à titre de prêtre résident au Champagnat. Nous découvrons tous les deux que nous partagions la même chambre, à l'hôpital Laval, en 1950. Nous ne nous étions jamais revus depuis.

Notes postérieures : Après une dizaine de jours de réflexion, l'abbé Savard m'informe qu'il n'est pas intéressé par notre proposition. Le 29 décembre, j'apprends qu'il vient de décéder.

21 mai

Deux provinces des Sœurs Servantes du Saint Cœur de Marie m'ont demandé, il y a quelques semaines, de réagir aux documents qu'elles ont préparés quant à la planification de leur action pastorale pour les prochaines années. Je leur envoie les remarques suivantes. (Cf. annexe 14)

24 mai

Le lis *Mauvais genre* de François Nourissier (Quai Voltaire, 1994). Il s'agit d'un livre-entretien avec Frédéric Badré et Arnaud Guillon sur l'œuvre et l'auteur. On pourrait dire qu'il s'agit d'une méditation à trois sur le métier d'écrivain. Ou encore, d'un survol de la littérature française contemporaine. Comblé d'honneurs, Nourissier n'est quand même pas particulièrement joyeux. Il est peut-être navré, mot qu'il affectionne. Il a mon âge et c'est une des raisons qui m'ont fait aimer son *Musée de l'homme*, publié en 1978 chez Grasset, où il s'agissait, au fond, d'un regard sur sa vie. Nourissier pratique, il le dit lui-même, la littérature de l'aveu.

J'ai noté cette remarque discrète et ironique : « Je ne suis pas trop pessimiste, mais sans doute parce que je suis mal informé. »

25 mai

J'ai installé ce matin la mangeoire pour les colibris. Une demi-heure plus tard, première visite.

26 mai

La bibliothécaire d'une bibliothèque publique de la région me demande où elle pourrait trouver un exemplaire de *Sous le soleil de la pitié*. « L'ouvrage est en demande, me dit-elle, mais l'exemplaire que j'ai ne tient plus. » Elle a fait des recherches auprès de l'éditeur, mais l'ouvrage a été mis au pilon il y a longtemps. Il m'en reste deux. Je lui en fais parvenir un.

27 mai

Mariage de Luc, le fils aîné de Thérèse. Je lui envoie la petite pièce suivante : (Cf. annexe 15)

Dans le *Harpers* de juin, remarquable essai sur l'industrie des rédacteurs de mémoires de maîtrise ou de thèses universitaires. L'article est écrit par une rédactrice professionnelle, employée par une maison de Toronto, elle écrit sous un pseudonyme. Des étudiants universitaires paient gros prix pour faire rédiger leur travaux, après quoi, ils sont diplômés, bien entendu.

Dans le même numéro, dans la section des petites annonces je trouve : « *Term-paper assistance : 19 278 papers available ! Rush 2 \$, etc.* » Suit une série d'adresses, de numéros de téléphone.

On peut dire de Socrate ou de Pascal (ou d'un être cher qui est mort) qu'ils sont vivants en ceci que l'on pense à eux, que leur vie ou leurs écrits nous inspirent toujours, que l'on parle d'eux dans d'autres écrits, ou avec des amis.

Mais si l'on dit que Jésus est vivant, on dit davantage. On dit quoi ? On dit qu'on l'aime ? J'aime Pascal ou Thomas d'Aquin, ou ma mère.

On dit qu'on les invoque ? Que l'on demande leur assistance ? Je ne prie ni Socrate, ni Pascal, ni ma mère, sinon dans la communion des saints, la communion de ceux qui furent, même sans le savoir, les amis de Dieu, comme on dit au Canon de la messe. Mais prier dans la communion des saints repose sur la foi en Jésus ressuscité.

Donc, dire que Jésus est vivant c'est dire qu'il entend ma prière, qu'il m'aime actuellement, qu'il est mon lien avec Socrate, Pascal, mes amis défunts. Dire que Jésus est vivant, c'est tâcher de m'inspirer de sa vie et de son Évangile, tel que transmis et explicités par l'Église. Dire que Jésus est vivant, c'est m'efforcer d'entrer dans l'intelligence de sa vie, de devenir vraiment son disciple.

Dans le *Harpers* de juin, je lis ceci : durant la guerre de 1914-1918, après une les terribles batailles qui eurent lieu dans les Flandres, une patrouille de soldats britanniques découvrent un soldat allemand enfoncé jusqu'aux genoux dans la boue. Il leur fut impossible de le retirer. Ils allèrent chercher de l'aide, mais ils ne purent revenir sur les lieux que deux jours plus tard. Le soldat allemand était enfoncé jusqu'au cou et il était devenu fou. Mais les soldats britannique, une fois la pluie d'obus passée, étaient retournés secourir le soldat allemand. C'était avant la fin de la civilisation. Depuis, on est passé au terrorisme.

28 mai

En 1972, j'ai connu Janusz Chwaluczyk, prêtre polonais qui était professeur au Campus Notre-Dame-de-Foy. Nous nous sommes beaucoup fréquentés pendant plusieurs années puis survint une brouille. J'étais sans nouvelle de lui depuis bientôt quinze ans. Ses autres amis avaient également perdu sa trace. Récemment, on m'a communiqué son adresse en Pologne. Je lui écris ceci :

Cher Janusz,

Gérard vient de me donner quelques nouvelles à ton sujet, en même temps que ton adresse. J'en profite pour mettre fin à une longue hibernation de notre amitié.

La première fois que je t'ai rencontré, c'était lors de mon intronisation comme directeur général du Campus Notre-Dame-de-Foy. Ce devait être en mai ou juin 1972. Après un assez long (premier) entretien dans mon

nouveau bureau, je t'avais dit, citant Dostoïevsky, je pense : « Je salue la grande souffrance qui est en vous. » C'était une intuition.

Puis ce furent d'innombrables rencontres, notamment celles des dimanches, après la messe au La Mennais, avec André, Claudette, Gérard, comme ouailles régulières, et bien d'autres, comme auditeurs occasionnels. Je pourrais bien mentionner également les séances à Valcartier. Nous en reparlons souvent entre nous.

Je n'entreprends pas, dans ce renouement amical, de relever tous les souvenirs de notre longue et intense fréquentation. Je mentionne simplement que la *Place Varsovie* est toujours là, toujours occupée, toujours en bon état, y compris le nom, appliqué sur le mur en lettres de cuivre et en alphabet « polock ».

En ce qui me concerne, voici, pour faire vite :

- janvier 1984 à juin 1986 : employé-cadre au cégep de Sainte-Foy ;
- 1986-1990 : directeur général au Campus Notre-Dame-de-Foy ;
- Automne 1990 : séjour d'études à Jérusalem ;
- Depuis janvier 1991 : retraité de tous les gouvernements, mais toujours en résidence au Charnpagnat.

Je vois régulièrement Claudette, Gérard, les Beaudoin. Beaucoup moins, André, en bonne partie à cause de l'éloignement physique. Hormis un travail commun, ou un lieu physique commun, on se perd vite de vue.

Je te dois beaucoup, à beaucoup d'égards. Je te salue avec gratitude en espérant un (petit) signe de vie. Quoi qu'il en soit, vive Jean-Paul II et quelques Polocks !

La bactérie dite Ébola a tué quelque 100 personnes. La maladie du sommeil en tue 200 000 par année, au Zaïre seulement. La première a attiré l'attention du monde entier ; la seconde est pratiquement ignorée. « *The Economist*, 20 mai 1995) Dans le même numéro, on trouve un portrait de Me Jacques Isorni, décédé le 8 mai, à l'âge de 83 ans. Jacques Isorni avait été l'avocat de Brasillach, de Pétain et, plus tard, de plusieurs accusés de l'OAS. Il avait coutume de dire : « N'importe qui peut défendre un innocent, mais il faut du talent pour défendre un coupable. »

2 juin

Évangile du jour : la triple profession d'amour de Pierre. La Tradition a toujours relié cette triple profession au triple reniement survenu quelques jours ou quelques semaines plus tôt. À la troisième réponse à la question de Jésus, Pierre cesse de s'appuyer sur lui-même ; il s'appuie sur Jésus : « Seigneur, tu sais tout ; tu sais bien que je t'aime. »

Je me rends au Salon du livre pour le lancement du livre de Paul Tremblay, *Les saisons à venir* (Anne Sigier, 1995). En sous-titre : la mort et l'au-delà. Je rencontre Jean O'Neil, avec qui j'entretiens une correspondance depuis deux ans, mais que je n'avais encore jamais rencontré.

4 juin

Pentecôte. Hier, à Château-Richer, célébration du jubilé d'or de ma première profession religieuse. On m'avait demandé de dire le mot de remerciement de circonstance. Je suis peut-être allé un peu au-delà ! (Cf annexe 16)

Après la cérémonie et le banquet, je me retrouve chez les Laurendeau avec ma parenté et mes autres invités.

Le lendemain, dimanche, vers 13 h, Mozart me rend visite. Nous buvons ensemble du bon Chablis frappé.

En début de soirée, Pierre Lajoie me téléphone. Il est en prison.

Ces jours-ci, je relis l'autobiographie de Chesterton *L'homme à la clé d'or* (Desclée de Brouwer, 1948). J'avais prêté ce volume, mais je ne savais plus à qui. On vient de me le remettre et je m'y remets. Chesterton est mort à 62 ans. Comment ce diable d'homme a-t-il pu trouver le temps d'écrire une centaine de volumes et de mener la vie qu'il a menée, s'il est vrai qu'il était aussi paresseux et désordonné qu'il se plaît à le dire ?

Son autobiographie est bien davantage le portrait politique et culturel de son époque, que le sien propre. Il va de soi qu'on y trouve à chaque page les paradoxes, les retournements, les digressions, qui sont sa marque de fabrique. On connaît le titre d'un de ses romans : *L'homme qui était Jeudi*. Il insinue qu'il aurait pu tout aussi bien l'intituler : *La vache qui était demain soir*.

Les notes du traducteur (près de cent pages) constituent un résumé de l'histoire politique, religieuse et littéraire de l'époque victorienne. Le traducteur se nomme Maurice Beerblock et quand on sait que Chesterton n'était pas tout à fait un *teetotaler* (un abstème absolu), on se demande si le nom de son traducteur est une autre facétie de Chesterton ou une prédestination.

6 juin

Séance de travail avec François. Je lui dis que j'ai célébré mon jubilé d'or, samedi dernier. Il réplique : « Ils t'ont enduré tout ce temps-là ! »

7 juin

Longue rencontre avec Jacques Dufresne.

9 juin

Première promenade sur la plage Jacques-Cartier, avec Thérèse.

10 juin

Compte rendu d'une étude sur le bégaiement : *Stuttering in History and the Quest for a Cure*, par Benson Bobrick (*The New Republic*, 12 juin 1995). Ce trouble de l'élocution est vieux comme l'homme. Moïse en était affligé. L'auteur mentionne quantité de cas documentés par l'histoire : de Démosthène à Henry James, en passant par Aristote, Virgile, Darwin. Il ne mentionne qu'un seul nom de femme : Marilyn Monroe. Personnellement, j'ai connu plusieurs hommes bègues, mais aucune femme.

Sur le conseil d'André Naud, je viens d'acheter *Petit traité des grandes vertus* (André Comte-Sponville, PUF, 1995). Comme je le fais toujours avant de lire un livre, je commence par balayer les pages, m'arrêtant parfois longuement, accroché par un mot, une citation, un sous-titre. C'est après que je lis page par page. Je me promets du plaisir à lire l'ouvrage en question. J'y subodore Marcel Conche : style acéré, attention particulière aux mots, aux racines des mots, austérité de la pensée.

Or, et je le remarque après coup, l'auteur, dans ses remerciements, nomme Marcel Conche.

L'auteur juge sévèrement Jean-Paul II. Il écrit : *veritatis terror*, au lieu de *veritatis splendor*. André Naud souscrirait sans doute à ce jugement. Cela ne me gêne pas. Je n'ai pas l'étoffe d'un fanatique. Je ne suis fanatique que de ma liberté. Le farouche n'est pas tyrannique. Il ne cherche pas à agrandir son aire. Il défend seulement la sienne. En me promenant sur le Campus Notre-Dame-de-Foy, si je croise quelqu'un, je baisse les yeux, comme les chauffeurs d'automobile, le soir, appliquent les feux bas. Je ne dis jamais bonjour et je ne souhaite pas que l'on me bonjoure.

11 juin

Ce soir, la brume est épaisse sur le Fleuve. J'entends le beuglement des sirènes des navires qui remontent ou descendent « Le Doyen des fleuves », comme dit Jean O'Neil. Noblesse des navigateurs. Toujours, sur un navire, un homme totalement responsable.

13 juin

Je relis *Bratislava*, de François Nourissier (Grasset, 1990). L'auteur décrit lui-même son propos : « Évoquer, sans suggérer de réponses, les questions que posent l'âge, le passage du temps, la mémoire, l'oubli. » Il arrive que Nourissier a mon âge, et toute son oeuvre est une entreprise autobiographique. Il s'importe, et il a bien raison. Il est unique et irremplaçable, comme tout le monde. Il pratique la littérature de l'aveu. En épigraphe, Nourissier cite Jules Renard : « J'aurai connu longtemps le plaisir de m'éteindre. »

On ne lit pas Nourissier comme on lit Jünger, Guitton, Pascal, vingt autres. On n'a jamais besoin de relire une phrase ou une page de Nourissier pour la comprendre. On est toujours de plain-pied avec lui, l'écriture coule de source. Il écrit néanmoins : « Comme j'aurai travaillé, pourtant ! » Et je le crois sur parole. Parole ! Il faut, en effet, beaucoup de travail pour effacer les traces du travail. Nourissier nous régurgite une nourriture facile à digérer. Son chapitre intitulé PO (pour : sciences politiques) compte neuf pages et demie. Il juge 50 ans d'histoire idéolo-

gique. Il mentionne Bernanos, Aragon, Berl, Drieu, Nizan, Barrès, Céline. Ce sont tous des personnes ou des personnages qu'il a connus, Aragon en particulier, ou dont il fut le contemporain. Or, j'estime que ces neuf pages et demie contiennent davantage de vérité que les analyses poisseuses de cinq cents pages de bien des sociologues, politologues, idéologues et autres sartriens ou foucaaldiens. Il écrit, par exemple : « Nous avons vu pourrir les idées de ce siècle. Sous leur forme militaire et dominatrice, elles puent toutes. »

Un petit bourgeois, Musée de l'homme, Lettre à mon chien et Bratislava forment une manière d'ensemble. À quoi il faut ajouter *Mauvais genre* dont j'ai parlé plus haut.

Je n'ai pas lu *Lettre à mon chien*, mais je le ferai à la première occasion. Mon sentiment est le suivant : sans doute cela tient-il à la culture française, en ce qui me concerne, mais enfin, je trouve plus et plus vite dans un Mauriac, un Bernanos, un Duhamel, un Guitton, que dans beaucoup d'auteurs lus en traduction.

Dans une revue pieuse, je lis un article intitulé : *Le sentiment de compétence a-t-il un âge ?* Je suis justement à l'âge où ce genre de titre retient votre attention. Les auteurs sont deux femmes : une religieuse et une laïque, toutes deux psychologues. En cours de route, elles donnent des conseils de bons comportements envers les vieux. Ainsi : « À celle qui a de la difficulté à marcher, on a le choix de dire : "Vous ne pourriez pas marcher plus vite !" ou bien : "C'est intéressant, vous me permettez de prendre mon temps alors que je cours tellement." » Une remarque de ce genre, ça doit consoler ! Y a pas comme les psychologues pour parler de corde dans la maison d'un pendu !

Depuis un mois, il n'y a plus de Présence réelle à la chapelle. Quand je passe devant, j'éprouve comme un manque. Je voudrais bien qu'il s'agisse d'autre chose que d'un réflexe, d'un sentiment surfait, je ne sais comment dire. Quoi qu'il en soit, quand je récite l'office du matin à la chapelle, je ressens une différence, du simple fait que j'y entre sans faire de genuflexion. J'y vais par raison de commodité : mes livres de piété sont là !

30 juin

Depuis le 21, jusqu'au 28, retraite au monastère des ursulines, à Loretteville. Le monastère est une belle construction, au style très unifié, très « claustral ». Les deux tiers de la propriété sont boisés. Le sentier de bordure, en forme de fer à cheval, mesure environ un mille. J'ai compté mes pas, évidemment. Je calcule 1800 pas au mille. Le sentier suit en partie le sommet du canyon creusé par la rivière Saint-Charles. Sa profondeur est de quarante-deux mètres.

Nous sommes deux groupes de retraitants séparés sauf pour les repas. Le premier groupe comprend vingt-cinq Pères des Missions étrangères ; le second, quarante-trois Sœurs et deux Frères : un confrère et moi-même. Notre prédicateur, André Gélinas, est un jésuite qui était en Chine en 1946. Il a été prisonnier sous Mao, s'en est tiré, s'est retrouvé au Viêt-Nam durant toute la guerre. Il parle le chinois et le vietnamien. Comme je lui fais remarquer son admirable énergie (il a 71 ans), il me répond qu'en prison, on mange peu et que ça dégrasse l'organisme. Rien d'autre. Faut pas compter sur un jésuite pour l'exposition des états d'âme. Ils ont la religion soldatesque, comme je l'aime.

Par contre, et cette fois à l'ensemble des retraitants, il mentionne le cas d'un confrère jésuite, condamné à 20 ans de prison, relâché et recondamné, peu après, à un autre petit vingt ans de prison. Après sa mort, on découvrit, cousus dans une pièce de vêtement, les mots suivants ; « Thomas a reconnu Jésus à ses plaies ; aux miennes, vous reconnaîtrez un disciple de Jésus. »

La retraite a consisté en un commentaire de l'Évangile de saint Jean. Je n'ai pris aucune note, mais j'ai beaucoup marché le long du sentier qui borde le canyon. C'est en parlant de la retraite avec mes amis que je me rends compte de ce qu'elle a déposé en moi.

Vu que nous sommes en juin, que nous traversons la Saint-Jean anticipée, un samedi et un dimanche, et que le monastère est situé à un petit kilomètre de l'église, les cloches sonnent souvent, ce qui n'est pas de nature à me déplaire. La houle sonore des cloches m'a toujours transporté. Ma mère disait qu'elles chantent *Christofò Colombo, Christofò Colombo*. Elle avait parfaitement raison. Boston, où elle a passé sa jeunesse, est situé en face de Barcelone, comme chacun peut en décider. Quand j'entends les cloches, j'entends toujours, et je me chante dans la tête : *Christofò Colombo*. Aussi bien, cela m'amuse d'apprendre que Goethe détes-

tait trois choses : les cloches, le tabac et le christianisme. On n'était pas faits pour s'entendre ! L'occasion ne s'est d'ailleurs pas présentée. Je ne sais plus quel grand écrivain français (Gide ?) disait : « Quand je serai mort, vous direz : Goethe m'ennuie. » Il aurait bien pu le dire de son vivant ! Mais, quand on est un grand écrivain, on doit aimer Goethe, Dante, Shakespeare, Montaigne, Proust, qui encore ? Je me souviens de l'air scandalisé de Jean Éthier-Blais quand je lui avais dit, devant quelques importants, que je n'avais jamais lu Proust, ni *Mémoires d'outre-tombe*. Je ne me vante pas de ne point les avoir lus. Mais on ne me fera pas dire que je les ai lus !

Mentionnant Jean Éthier-Blais, il me revient un autre souvenir. Une fin d'après-midi, il s'était présenté, avec Jacques Dufresne, à la résidence, mais j'étais encore au bureau, à l'école. Le vieux Frère portier m'avait appelé à l'intercom en disant : « Frère Desbiens, un homme veut vous voir ! » Ç'aurait été une femme, que le Frère portier aurait dit : une femme veut vous voir.

Dufresne m'a raconté, après coup, la face que Jean Éthier-Blais avait faite à ce moment. La rencontre avait mal tourné pour une autre raison. Éthier-Blais et Dufresne s'étaient mis dans la tête de me faire signer une pétition pour sauver l'enseignement de la philosophie au collégial. J'ai oublié la nature de la menace d'alors. Mais j'avais répondu que je ne signais jamais de pétitions. En vérité, j'ai eu la faiblesse d'en signer une couple, depuis. Inutile de dire que ça n'a rien changé à rien.

1er juillet

« Quiconque est en amour avec lui-même possède au moins l'avantage de n'avoir point beaucoup de rivaux. » (Georg Christoph Lichtenberg)

Je reproduis l'annonce suivante, parue dans *The Economist* du 24 juin :

« *Laissez faire City : An impressive group of free market individuals are working to make Ayn Rand dream city a reality. One hundred square miles free from government rule/taxation for 50 years. Write for free information : Laissez faire City Clerks office, USA Box 40717, Oakland Park Florida, 33340, USA, Fax (305) 921-8873. »*

Le bail doit durer 50 ans. Je me demande comment ils vont s'arranger (si le projet prend forme) avec les crises cardiaques, le fou qui prendra sa femme en otage (ou l'inverse), un petit tremblement de terre. Mark Twain disait qu'il y a deux certitudes : la mort et les taxes.

La société est écrasante, on le sait. La solitude totale (donc sans taxes) n'est vivable que pour les chats de gouttières. Et encore : j'ai vu, à Rome, des vieilles femmes nourrir consciencieusement les chats errants dans le forum, ou était-ce dans un autre cirque ? Caïn lui-même a été protégé par Dieu, pour qu'on ne l'attaquât point, à cause de son meurtre. Ce sont ses descendants qui ont inventé la musique, comme il est écrit. (*Gen 4, 21*) La raison en est que la musique est l'art du temps. Plus précisément, le moyen d'oublier le temps. Un tableau dans le noir, un paysage d'Alaska jamais vu par quiconque, un livre oublié existent. Mais la musique s'efface à mesure qu'elle se donne à entendre. Il faut toujours la ressusciter. La sculpture, c'est l'organisation de l'espace ; la peinture, c'est l'organisation des couleurs et des lignes ; la littérature, c'est l'organisation de la pensée ou des sentiments. Mais la musique, c'est l'organisation, à mesure évanouie, du temps. « Il n'existe pas de soleil des sons, comme dit Guitton. Soleil ou électricité, dès que le l'interrupteur est actif, vous voyez tout. Mais si vous sortez les griffonnages de la neuvième symphonie, il faut que des instrumentistes ressuscitent les sons. Mau-rois disait : « La musique rend à nos sentiments les humbles services que les prostituées rendent à nos sens. »

2 juillet

« Pour réussir dans le monde, il ne suffit pas d'être bête, il faut avoir de bonnes manières. » Chesterton rapporte cette remarque de Voltaire à titre d'exemple d'ironie à la française. Il en rapporte une autre : celle du Français qui venait de traverser la Manche en bateau (évidemment). On lui demande : « Avez-vous déjeuné ? » Le voyageur répond : « Au contraire ! »

Ce n'est pas pour rien que Chesterton rapporte ce genre d'anecdotes, en elles-mêmes insignifiantes, ou de peu d'importance dans l'histoire qu'il raconte, ou dans l'histoire tout court. Quand je suis malportant, il m'arrive de dire à quelques amis (on n'en a jamais des centaines) : « Avant de mourir, je ferai graver sur ma pierre

tombale : "Je vous l'avais bien dit !", voulant dire par là qu'ils ont bien tort de rire de mes lamentations.

Les hypocondriaques, les schizophrènes, les paranoïaques (ici, je rappelle que même les paranoïaques ont des ennemis) et autres trépigneurs ou grabataires ne prennent aucun risque. Ils prennent soin de bien culpabiliser tout le monde avant de disparaître : père, mère, loterie génétique, société, sans oublier le chat du voisin.

Parlant de bêtes, souhaitons de mourir avec, au moins, la dignité des bêtes. Enfant, j'ai quasiment vu mourir un chiot sous la galerie de la maison. Il avait été frappé par une auto. Je l'ai achevé bravement, à la demande de ma mère. L'âge que j'avais est sans pitié, comme dit La Fontaine. De toute façon, les ordres étaient donnés. Ma mère pourtant, avait déjà racheté, pour cinq cennes, un oiseau blessé qu'un voisin tenait dans sa main. Je trouvais, pour ma part, que cinq cennes, c'était trop payé. C'était le prix d'un cornet de crème glacée ou d'une tablette de chocolat. Quant à moi, l'oiseau aurait pris le bord !

Au demeurant, une société de compassion serait invivable. Pensez-y comme il faut, et vous allez me donner raison. Je connais deux ou trois personnes qui sont en train de mourir, pleines de ressentiments inavoués, en attendant la mort d'une mère, d'un grand-père, bref, d'un vieux ou d'une vieille qui ne se décident pas à partir. La chose ne les empêchera pas de verser deux ou trois pleurs, le jour des funérailles ou de la crémation. Dans le quart d'heure qui suivra les cérémonies et les larmes d'usage, on se chicanera pour trente sous.

3 juillet

Les journaux nous apprenaient récemment (le 21 juin) la mort, à 84 ans, de E.-M. Cioran. J'ai passablement fréquenté cet auteur au moment de la parution de son *Précis de décomposition*. Par la suite, j'ai lu plusieurs de ses livres. À doses espacées, on y trouve plaisir et petit profit. À doses massives, il devient non pas toxique, mais plutôt risible. Je viens de feuilleter *De l'inconvénient d'être né* (Gallimard, 1973).

Comment prendre au sérieux un homme qui écrit : « Ma vision de l'avenir est si précise que, si j'avais des enfants, je les étranglerais sur l'heure » ? Écrire cela est facile : les mots se laissent dire. Le mot étrangler n'étrangle pas. Mais étrangler un enfant sur l'heure, faut le faire ! En étrangler deux, faut le faire deux fois.

Malgré son pessimisme radical et ciselé, Cioran est mort à 84 ans. Quand on a passé sa vie à dénoncer l'existence en soi, la sienne et celle du monde au complet, à défaut de pouvoir « fermer le monde », comme Céline disait, on peut toujours utiliser le « droit de s'en aller » dont parlait Baudelaire, et que viennent tout juste d'utiliser deux adolescents, en se jetant, main dans la main, devant une rame de métro, à Montréal, station McGill. (Journaux du 2 juillet)

Dans un de ses contes, *Manalive*, Chesterton met en scène un personnage bienveillant, circulant armé d'un revolver avec lequel il mettait subitement en joue un pessimiste au moment où celui-ci disait que la vie ne valait pas la peine d'être vécue. Inutile de dire que le pessimiste ravalait son pessimisme.

Je sors justement de la relecture de l'autobiographie de Chesterton, *L'homme à la clé d'or*, que j'ai dû lire pour la première fois vers 1950. J'avais prêté le volume, je ne savais plus à qui et il vient de me revenir. Vers la fin de son autobiographie, Chesterton se ressouvient de son voyage en Palestine, peu après la guerre de 1914-1918. J'avais lu le récit de ce voyage : *La nouvelle Jérusalem* (traduction française, 1926) avant de me rendre moi-même en Israël, à l'automne 1990. Je regrette bien de ne m'être pas rappelé, en écrivant *Jérusalem, terra dolorosa*, la page splendide que Chesterton tire du puits de sa mémoire, touchant son propre voyage. Je l'aurais certainement citée, vu que son autobiographie est pratiquement introuvable aujourd'hui. Vu, surtout, que le souvenir d'un voyage, distillé par la mémoire, donne un meilleur alcool.

Je termine également la relecture de *Bratislava*, de François Nourissier (Grasset, 1990). La première lecture est datée du 1er avril 1990. Contrairement à Chesterton, qui, par coquetterie à l'envers, ne datait même pas ses lettres, je date l'achat de mes volumes, celle de la fin de la lecture et, le cas échéant, celle d'une relecture. Tout est profit en cette affaire. Dans mon cas, en tout cas.

Nourissier a exactement mon âge. Son livre est une longue méditation, non pas sur la vieillesse, mais sur le vieillissement. Je ne prétends pas décrire mieux que lui le sujet du volume : « Bratislava évoque, sans suggérer de réponses, les

questions que posent l'âge, le passage du temps, la mémoire, l'oubli. Tous les humains en train de vieillir ont ces sujets dans la tête et en connaissent le harcèlement. Certains, comme j'ai d'abord tenté de le faire, veulent en distraire leur attention ; d'autres les affrontent : c'est à eux que ce livre s'adresse. »

Quelle incommensurable distance entre Nourissier et Jünger. Nourissier pratique l'aveu navré (deux mots qu'il aime) ; Jünger jette un regard altier, un regard d'aigle, sur l'histoire et sur le cosmos, rien de moins. Nourissier avoue ; Jünger juge et se posture pour la postérité. Il sait très bien qu'il est une sorte de Goethe contemporain. Nourissier parle de lui et de son métier d'écrivain ; Jünger, même quand il dit je et parle d'écriture a toujours l'air de parler en général. Il a justement écrit *L'auteur et l'écriture* (Christian Bourgeois, 1983). Au contraire de Nourissier, il ne parle pas de la pratique de son art ; il parle de l'auteur. Je lis Nourissier comme si je me parlais ; je lis Jünger comme si j'écoutais un solitaire qui m'aurait admis dans sa solitude.

Il ne s'agit pas, ici, de comparer Nourissier, Jünger, Cioran ou Chesterton. On ne compare pas deux bons repas. On les a aimés tous les deux. À propos de Chesterton, toutefois, je dirais qu'il est tonique, comme un enfant. Il en était un, d'ailleurs, même si ventripotent. Même quand il parle de ses aventures (chose assez normale quand on écrit une autobiographie), il a toujours l'air de parler d'un autre. Son je n'est pas encombrant ni limoneux ; celui de Nourissier est un peu sirupeux. Pourtant, je connais peu de littérateurs qui vont aussi loin que lui dans l'aveu.

À propos de Chesterton, je cite un de ses (et de mes) souvenirs précis, que j'avais engrangé il y a quelque quarante ans. Au cours de son voyage de noces, il s'était arrêté dans une boutique pour boire un verre de lait et, dans une autre, pour acheter un revolver et des cartouches. « Il s'est trouvé des gens pour estimer que c'étaient là (sic, dans la traduction) pour un marié, de singuliers cadeaux à se faire à lui-même le jour de son mariage ; si la mariée l'eût moins bien connu, je suppose qu'elle eût pu se figurer qu'il était candidat au suicide, ou que c'était un meurtrier, ou bien, chose plus grave encore, un abstinent total. »

J'aime beaucoup ce plus grave encore. On sait, en effet, que Chesterton n'était pas précisément un écolo-granolo-fibreux. Il fait souvent allusion à son tour de ventre et à ses tournées. Chesterton n'était pas un *teetotaler*. Ce mot a été inventé pour désigner, du temps de la Prohibition, les abstèmes absolus. Les « lacordai-

res », comme on disait, par ici, dans les années 50. On redoublait la lettre T pour signifier total abstinence, un peu comme on dit, en français : b.a.-ba.

Lors d'une soirée en l'honneur d'un de ses amis, il avait été convenu qu'il n'y aurait aucun discours. Au bout du compte, il y en eut quarante, vu qu'il y avait quarante convives. Pour sa part, Chesterton cita, entre autres propos, les vers suivants :

*And sacramental raise me the divine
Strong brother in God and last companion, wine.*

Je note encore qu'au cours d'un voyage aux États-Unis, en 1930 (peu après la levée de la Prohibition !), il infligea (c'est son mot) « pas moins de quatre-vingt-dix-neuf conférences à, des gens qui ne m'avaient jamais fait le moindre mal. » Chesterton est mort en 1936, à 62 ans. Il avait écrit une centaine de volumes. Même s'il n'était pas un *teetotaler*, il a bien dû travailler un peu ! Prononcer quatre-vingt-dix-neuf conférences en quelques mois, faut le faire ! Même s'il a bien pu se répéter un peu, d'une place à l'autre, mettons ! Il devait quand même se déplacer, faire quelques baise-main, souper entre deux inconnus et en face de trois autres. Ceci encore : en 1930, aux États-Unis, pays inculte, évidemment, on promenait un homme comme Chesterton.

Je termine aujourd'hui l'arrêté de comptes de la communauté locale pour l'exercice 1994-1995 et les prévisions budgétaires pour 1995-1996. Bien que fort maladroit en ces opérations, j'aime savoir où j'en suis, notamment pour me mettre en posture de comparer notre niveau de vie avec celui de ceux que je côtoie. J'en arrive à ceci : pour l'exercice 1994-1995, chaque Frère a coûté (a dépensé) environ 16 000 \$. Cela va des lacets de souliers aux pilules pour (ou contre) ceci ou cela ; du dentifrice à la capitation paroissiale ; des livres, journaux, revues, aux soins dentaires et aux lunettes. Bref, le gîte, le couvert et le reste.

L'hymne de la Trinité, dans mon vieux missel, s'intitule *Jam sol recedit*. Je traduis la première strophe en jazzant un peu : « Déjà la terre s'incline sur son axe et présente un flanc distrait aux rayons du soleil, fier comme un guerrier qui sort de sa tente. »

4 juillet

Je reçois aujourd'hui la réponse de Martin Molyneux à la lettre que je lui avais écrite le 6 janvier dernier. Je réponds :

Monsignor Martin Molyneux

St. Thomas's Rectory

Mon cher Martin,

Je dispose enfin de ton adresse complète. Je note d'abord que tu n'as pas à t'excuser pour la qualité de ton français. Depuis ton séjour à Fribourg, tu n'as probablement pas eu l'occasion de parler français de façon régulière. Certainement pas depuis ton retour dans ton pays. Au demeurant, tu sais très bien que la pratique d'une langue étrangère suit l'ordre de difficulté suivant : lire, parler, comprendre, écrire. Cela se vérifie pour moi, en tout cas, en ce qui concerne l'anglais. En fait, il me faudrait une journée pour écrire une lettre de trois cents mots, et encore ! Tu écris le français dix fois mieux que je ne pourrais écrire en anglais.

Ce que tu me dis de tes activités depuis ton retour dans ton diocèse me permet (un peu) d'imaginer ta vie. De mon côté, je te disais fort peu de choses dans ma lettre du 6 janvier dernier. Entre toi et moi, il y a une telle distance dans le temps (surtout) et dans l'espace, qu'il est difficile, non pas de maintenir l'amitié, mais de soutenir un dialogue. Cela fait partie des limites de la condition humaine, et cela se vérifie même si la distance est insignifiante. La promiscuité ne crée pas la proximité ; inversement, la distance ne sépare pas les cœurs. Seul un métier commun unit les hommes, pour la raison qu'il s'exerce généralement dans un espace commun, mais surtout, parce qu'il assure des intérêts, des préoccupations, des projets communs, bref, la substance de la conversation. Or, les plus hauts moments d'une vie sont (ont été) des conversations, peu importe où et peu importe quand. Quand je parle de toi à mes amis, par exemple, je revis nos conversations dans un restaurant de Fribourg, dans ta chambre du Salesianum, sur les bords de la Sarine, sur le pont de Grand-Fey.

Je t'assure de mon amitié et je me recommande à tes prières.

5 juillet

La foi s'augmente en se disant ; de même, les sentiments et aussi le savoir. Qui a dit que l'on ne sait vraiment une chose qu'après l'avoir enseignée ? N'importe

quel professeur a pu vérifier cette remarque. En tout cas, j'ai compris ce qu'on appelait l'analyse logique (imaginez le pléonasme !) le jour où j'ai dû l'enseigner.

6 juillet

Depuis une dizaine de jours, chaleur et humidité persistantes. Ce matin, en faisant ma promenade, j'ai respiré l'odeur sucrée de l'asclépiade. Cette plante donne son meilleur durant la première quinzaine de juillet. Le massif était situé à une vingtaine de pieds du chemin, mais l'odeur est puissante.

De 9h à 13h30, longue entrevue avec Jean Gould, intrépide chercheur en sociologie. Il termine un doctorat sur la Révolution tranquille. À titre de monument historique, comme il dit lui-même, je faisais partie de la liste de ceux qu'il voulait rencontrer.

Cet après-midi, en plein soleil et par 30° C, je fais une bonne promenade. Je dis : « Et vous, la chaleur, bénissez le Seigneur ! » Une telle chaleur, il convient de la vouvoyer.

Sur l'asphalte, des gamins, comme ont toujours fait les gamins, ont dessiné des bonhommes avec de la craie. Ils n'ont pas oublié de dessiner le scoubidou idoine.

En fin d'après-midi, apéro, longue conversation et souper avec Gérard Blais. Je lui fais part de mes difficultés en ce qui concerne les miracles rapportés dans les Évangiles. En substance, il me répond qu'il faut distinguer trois catégories de miracles :

- les guérisons : de tout temps, dans toutes les cultures (et encore en 1995), il y a eu des guérisseurs et des guérisons, cela ne fait pas de difficulté. Encore qu'à Lourdes et à Sainte-Anne-de-Beaupré, parmi les milliers d'ex-voto, on ne voit pas beaucoup de jambes ou de bras au complet. Même dans l'Évangile, on ne rapporte pas de cas de manchot ou de cul-de-jatte qui repart avec deux bras ou deux jambes. L'explication, au bout du compte, est assez simple : le miracle s'adresse au demandeur, d'une part. D'autre part, faire pousser une jambe ou un bras serait un peu grossier. Un peu de l'ordre de la magie. Jésus n'était pas un magicien, un faiseur de tours. Changer le cœur d'un homme est le seul vrai miracle. Mauriac écrivait : « Un jeune homme, dans le métro, qui ferme les yeux devant la beauté féminine vient de faire un miracle ». Ou la grâce, en lui, vient d'en faire un.

- Les exorcismes : la même réflexion s'applique.

- Les signes. Par exemple, l'eau changée en vin, à Cana, la multiplication des pains, la tempête apaisée, etc. À quoi il faut ajouter les résurrections de morts.

Pour cette dernière catégorie de miracles, il faut savoir que les récits de miracles faisaient partie de la culture juive et que leur rappel (il s'agit toujours de rappels) s'intégrait à une catéchèse, à un enseignement, à une lecture de l'histoire religieuse des juifs ou de celle des premiers chrétiens.

Si je prends un exemple dans la culture française, la *Chanson de Roland* n'a jamais été ni rapportée ni comprise comme un fait historique d'une histoire événementielle, comme on dit aujourd'hui. La *Chanson de Roland* illustre la grandeur de Charlemagne lui-même, personnage largement mythique. Couronné par un pape, mais dispensé de jeûner et autorisé à divorcer par le même pape. Il était bâti comme une armoire à glace, donc grosse fourchette à tous égards. Dans le vieux missel que j'avais au juvénat, on attribuait à Charlemagne l'hymne *Veni Creator*. Dans *L'histoire du Moyen Âge* de Duruy (1877), on attribue cette hymne au cardinal anglais Étienne Langton (1207).

Quand il s'agit d'établir une Église, en même temps que d'apprendre aux barbares à manger avec une fourchette, il faut savoir composer. De toute façon, dans le même temps, les vrais saints et les vraies saintes ne manquaient pas.

À un moment donné, je dis à Gérard : « J'ai pitié des prêtres. » Je m'explique : voici des hommes qui, chaque jour, disent : « Ceci est mon corps. » Dans un film, un acteur peut jouer le rôle d'un prêtre et prononcer ces mots. Le simple fidèle, lui aussi, doit croire que l'hostie, après ces paroles, devient le corps du Christ, mais enfin, ce n'est pas lui qui opère, si j'ose ce mot.

À ce sujet précis, je me suis déjà fait la réflexion suivante : je suis avec un invité. Cet invité remarque un bibelot, un objet quelconque que je possède. Il l'admire beaucoup. Je lui dis séance tenante : « Il est à toi. » Il m'est souvent arrivé de faire la chose. Or, en l'occurrence, qu'arrive-t-il ? Il arrive ceci : je transforme un objet qui est ma propriété, en la propriété d'un autre. Je change le statut juridique de l'objet en question, car j'en ai le pouvoir. J'ai l'autorité de faire ce changement. Déjà, dans cet exemple très simple, il y a plusieurs présupposés.

- Il est sûr que l'objet m'appartient.

- Il est sûr que l'objet intéresse mon invité.
- Il est sûr que je suis sérieux en disant : je te le donne.

Dans cet exemple, il y a déjà beaucoup de foi, beaucoup de confiance. Je ne croirais pas que ces quelques lignes remplacent les rayons entiers de bibliothèques consacrés à la théologie de l'Eucharistie. Ces modestes réflexions me soutiennent ; elles trompent ma faim, comme quelques biscuits au soda calme une fringale.

Quoi qu'il en soit, il est de vérité commune qu'une parole autorisée est d'une très grande puissance dans les relations quotidiennes, même en dehors de toute amitié et de toute espèce de révélation. Au restaurant, vous croyez le serveur. Amoureux, vous croyez dans l'amour de l'aimée, ou l'inverse, ce qui est plus fréquent.

7 juillet

Séance de travail avec François. Nous travaillons plutôt mollement. Nous sommes tous les deux fort amortis par la chaleur et l'humidité. François, c'est l'homme qui rapporte toute chose (ragot, anecdote, argument) avec un ordre immuable et sans jamais aucun raccourci.

8 juillet

Dans le courant de la matinée, je reçois un appel téléphonique d'une inconnue. Elle se nomme, elle est mère de sept enfants, plusieurs fois grand-mère et elle termine présentement une maîtrise en lettres ou en sociologie. Elle me dit que je suis un de ses maîtres, que j'ai, à l'époque, ouvert une brèche.

Bon an, mal an, je reçois une dizaine de témoignages de ce genre : coup de téléphone, lettre, brève rencontre dans un lieu public. Je les accueille sans vanité et sans illusion, mais avec reconnaissance. Jünger, du haut de son nid d'aigle, note, lui aussi, ce genre de rencontres, je veux dire de hasards gratuits. Il écrit en tout cas ceci : « La solitude n'est pas comprise parmi les souffrances de l'auteur : mais bien dans son capital. »

9 juillet

Dimanche. Hymne de l'Office du matin :

Ô Père des siècles du monde,
Voici le dernier-né des jours
Qui monte
À travers nous, à la rencontre
Du Premier-né de ton amour.

Patrice de la Tour du Pin, l'auteur de cette hymne, est né en 1911 ; il est mort en 1975. Prisonnier de guerre, il fut compagnon de captivité de Guilton. Plusieurs de ses poèmes ont été retenus dans le nouveau bréviaire. Pour un poète, avoir une de ses pièces priée chaque heure de chaque jour par des dizaines de milliers de personnes, cela s'appelle une consécration.

Ces derniers jours, il a fait 30 - 32° C. À 5h30, j'avais le front en sueur à simplement marcher. Ce matin, il fallait porter un léger coupe-vent. Dans six mois, il fera -30°C. Tel est notre climat en dents de scie.

Chez Jünger, grande connaissance de l'Écriture, mais aussi des Pères de l'Église, sans parler, bien sûr, de la littérature allemande. Lire un tel auteur, c'est se promener dans l'histoire avec non pas un simple guide, mais avec un connaisseur du terrain. Non pas un cartographe, mais un arpenteur-géographe.

Jünger distingue : aphorismes, maximes, sentences, épigrammes, épigraphes, proverbes. « Ces concepts ont, depuis l'Antiquité, une longue histoire, et ont souvent été confondus. Aussi ne cernent-ils que confusément des genres littéraires, et ne peuvent être distingués l'un de l'autre avec précision. » [...] Dans l'espace politique et social, on se traîne tout au long d'étapes dans lesquelles l'esprit, l'héritage des classiques mis à part, n'a plus que des aphorismes pour viatiques. Il meurt de soif comme le riche, dans la parabole de Lazare. »

Bien en-dessous des aphorismes, on se nourrit de slogans publicitaires ou d'expressions passe-partout du type : « C'est pas évident » ; « Y a rien là » ; « T'sais j'veux dire ? » ; « On n'a pas le choix. »

11 juillet

Séance de travail avec François chez Jean-Noël, à sa résidence de Saint-Édouard-de-Frampton, à quelque 100 km du Campus Notre-Dame-de-Foy. Nous travaillons une couple d'heures à partir d'un document préparé par François et moi, après quoi, assis dehors, nous parlons principalement de politique.

12 juillet

Sans trop m'en rendre compte, je travaille de 10h à 17h, en sautant le dîner. Je mets ma correspondance à jour. Je commence la rédaction de deux recensions : l'une, de l'ouvrage de Thérèse Hamel : *Un siècle de formation des maîtres au Québec* (HMH, 1995), pour *Recherches sociographiques* ; l'autre, *Les saisons à venir*, de Paul Tremblay (Anne Sigier, 1995). Je les reproduis ici. (Cf. annexe 17)

Lettre à Paul Tremblay

Tu penses bien que j'ai lu tes *Saisons à venir* dans les 36 heures qui ont suivi le lancement, le 2 juin dernier. Ce qui suit résulte d'une seconde lecture. J'indique la page et quelques mots de rattachement.

P. 11 : « Mentalités postchrétiennes. Jugement dernier, mosaïques du Christ dans la gloire ... ne nous parlent plus. » Je me méfie un peu de « postchrétien » ou de postmoderne. On est toujours dans le « post » ! Par ailleurs, il est évident qu'après Auschwitz et la CNN en Bosnie, on est devenu difficiles à remuer.

P. 18 : « *A subitanea et improvisa morte ...* » On demandait d'être délivré d'une mort subite et imprévue, improvisée.

P. 22 : Étonnante remarque du cardinal Veillot : « Dites aux prêtres de n'en rien dire ». Je ne souhaite pas que les prêtres, ou quiconque d'autre, n'en doivent rien dire, mais qu'ils doivent en parler avec gravité. Le retour dans la maison du Père fait souvent un peu facile, expéditif.

P. 25 : « La mort est naturelle. » Elle ne l'est pas tant que ça. Même un ver de terre r'trouse si on pile dessus. On peut rétorquer que ce sont là des réactions chimiques ou mécaniques, mais s'agissant de la bête humaine, la mort n'est pas naturelle. Je trouve naturel, bienfaisant et souhaitable de m'endormir le soir, mais si je savais que je ne me réveillerai pas le lendemain, je m'arrangerais pour ne pas m'endormir. Idem avant une anesthésie générale.

Belles pages à ce sujet (226-229) dans *Bratislava* de François Nourissier, (Grasset, 1990).

P. 29 : « Il fallait la succession du temps ... » Pourtant, les anges ne meurent pas ; ce qui ne les empêche pas d'être nombreux : « Leur nombre dépasse toute la multitude des choses matérielles. » (Prima pars, q. L, art. 3) Si la mort était si naturelle que ça, pourquoi le Fils s'est-il incarné pour défoncer la mort ? Cf. *La vie des communautés religieuses*, mai-juin 1995, pp. 133-149.

P. 37 : « La mort nous conduit à une frontière ». Même idée chez Jünger : « La mort est semblable à un continent inconnu dont nul ne parlera jamais qui y ait pénétré. Le mourant se sent en suspens comme à quelque douane solitaire au cœur des hautes montagnes, où la monnaie des souvenirs est échangée contre de l'or. » (*Le cœur aventureux*, Gallimard, 1981) Un peu plus loin, l'auteur propose des réflexions neuves sur.. le purgatoire.

P. 56 et 59 : belle image de « main-tenu ».

P. 61-69 : beaux développements sur le purgatoire et les limbes.

Je note que le *Catéchisme catholique* parle brièvement du purgatoire, mais sans rien renouveler. Je n'ai rien trouvé sur les limbes. En ce qui touche les « peines temporelles dues au péché », je trouve que Jünger est plus original.

Au sujet des limbes, j'aimerais mieux l'image (ou le symbole) d'une croissance instantanée, comme il arrive, par exemple, quand on comprend quelque chose que l'on n'avait encore jamais compris. Cela arrive en mathématique, en physique, etc. Éblouissement, quand on comprend pour la première fois (et elle est définitive) le phénomène de la dilatation des métaux, ou de la diffraction de la lumière, qui donne l'arc-en-ciel.

P. 85 : sur l'enfer. Même à propos de Judas, le *Catéchisme catholique* (n° 597) retient tout jugement final. Dieu seul connaît la responsabilité ultime de chacun. Une blague de Baudelaire : « Les abolisseurs d'âmes sont nécessairement des abolisseurs d'enfer ; ils y sont, à coup sûr, intéressés. »

P. 87 : « peine de mort ». Je fais le lien avec la récente déclaration du pape au sujet de la guerre défensive.

P. 90-92 : texte d'Élie Wiesel. Ne pas pardonner. Nul, en effet, ne peut pardonner, sinon l'offensé. On ne pardonne pas à la place des victimes. Mais, justement, Dieu est toujours l'offensé, comme dit l'hymne du matin, première semaine dans *Prière du temps présent*.

P. 90-103 : excellent. Aussi bien, il est plus facile, plus agréable, en tout cas, de parler du ciel que de l'enfer !

P. 109-110 : beau texte de Christian Bobin. « Les oiseaux, premiers locataires de la Bible ... »

P. 130 : très bonne remarque sur la seconde venue du Seigneur.

P. 140 : « *Quelle* différence cela fait-il de croire en l'au-delà ? » Bergson pose la même question à la fin de *Les deux sources de la morale et de la religion*.

Je suis conscient que ce qui précède ne constitue pas une recension. La prédication d'autrefois sur les fins dernières dramatisait et terrorisait. Ton traitement des mêmes thèmes est irénique et poétique. J'aurais aimé que tu signales, en deux ou trois paragraphes de ton introduction, le silence de la prédication du dernier quart de siècle sur ces thèmes. Je pense à cette remarque caustique de Bernanos au sujet d'un ouvrier qui venait de perdre sa femme : « Il avait traîné leur lit au centre de la petite pièce qui lui servait d'atelier, sous une lugubre fenêtre à tabatière où sonnait la pluie de novembre. Le visage de la vieille auvergnate, morte depuis deux jours, avait la dureté de la pierre. Il passa dessus, curieusement, ses doigts jaunis par les acides et dit, sans me regarder, avec une sorte de douceur terrible : "La Science vaincra la Mort, il n'y a pas à tortiller, monsieur, c'est sûr, mais quand ?" » (*La grande peur des bien-pensants*)

Je ne demande pas que l'on fasse peur au monde, à soir (J'ai déjà assez peur comme ça), mais je trouve que tu n'insistes pas suffisamment sur le caractère tragique de l'existence humaine. « Espèce improbable et précaire », comme le dit Marcel Légaut.

15 juillet

Protestations, dans plusieurs capitales, contre la décision de la France de reprendre ses essais nucléaires en septembre prochain. Des banderoles portent : Hirochirac.

Après-midi et soirée avec Thérèse et Gérard, rejoints par Bruno en fin de soirée. Je pars demain avec ce dernier pour Joliette.

19 juillet

Retour de Joliette en autobus. Trois jours agréables et pleins de rencontres. J'étais chez les Clercs de Saint-Viateur. Leur maison est une belle et puissante construction de pierre qui ressemble à un château-fort. Elle comprend l'infirmierie où sont logés 41 religieux, et une résidence de Pères et de Frères âgés. Dans cette aile de la résidence, ils sont présentement 35 : anciens provinciaux, anciens curés, anciens professeurs, anciens missionnaires, ancien soldat. La moyenne d'âge est

de 69 ans. La maison est pleine de tableaux (dont plusieurs de Bruno) et d'œuvres d'art. La raison en est que cette maison a abrité naguère plusieurs grands artistes, peintres et sculpteurs : Corbeil, Max Boucher, entre autres. Plusieurs poètes ou musiciens notables, également : Gustave Lamarche, par exemple. Ces maîtres ont engendré des disciples et c'est ainsi qu'il se crée, dans une maison, une tradition vivante.

Dès mon retour, j'écris à Bruno :

Tu m'as « dumpé » à Berthierville à 8h55. L'autobus était annoncé pour 8h58 ! Sont de même, les taureaux. Nous, les fauvelles, on est toujours une heure en avance. Je suis arrivé à la résidence à 12h45. La compagnie d'autobus s'appelle Orléans-Express, mais la voiture dans laquelle je me trouvais fait un parcours de postillon de Métabetchouan des années 30. En plus des arrêts réguliers, on embarque des passagers qui font du pouce entre Batiscan et Donnacona, par exemple. Je me suis même fait voler mon siège par une vieille dame, pendant que j'étais en train de pisser à l'arrière, profitant de l'arrêt, vu que cette opération est une miction impossible quand la machine roule. Il a plu un peu en cours de route, ce qui prouve que Jonas traîne le mauvais temps avec lui, comme tu as bien pris soin de dire au Frère Thivierge, mine de rien.

J'ai été 72 heures avec toi et chez toi. Ces quelques heures furent pleines de rencontres, au sens où Pascal employait ce terme. Tu vis dans un concentré d'histoire, d'humanité, de culture. Je t'ai un peu dit comme j'admire la quatre-vingtaine d'hommes au milieu desquels tu vis : anciens provinciaux, anciens directeurs, anciens curés, ancien soldat, anciens professeurs, plusieurs rescapés des naufrages de la maladie, beaucoup, inentamés, malgré l'âge. Tous hommes plusieurs fois « distillés » par les obédiences, les mandats successifs, et longuement vieillis dans les fûts de la condition humaine. Et toc !

J'ai une recension à faire d'une recherche de Thérèse Hamel sur la formation des maîtres (1836-1939) pour *Recherches sociographiques* (Laval). Or, il arrive que c'est la personne qui a fait la recension du livre de Léo-Paul Hébert. J'utiliserai peut-être une remarque que ce dernier faisait lors de notre rencontre de lundi.

Chez toi, j'admire toujours ta qualité d'imprésario, le souci et le don de mettre les autres en valeur ; ta créativité, ta puissance de travail, malgré ta paresse, comme celle du Père Corbeil.

Je profite de mon avance en âge sur toi pour te rappeler le rôle sécurisant à tous égards que tu peux jouer auprès de tes confrères dans l'exercice de tes nouvelles fonctions.

Merci à toi et à tes confrères pour l'accueil que vous m'avez réservé.

24 juillet

Le Pape se prononce en faveur d'une guerre défensive en ex-Yougoslavie. Qui comprend quelque chose dans ce conflit qui dure depuis trois ans ? Nous ne manquons pourtant pas d'information. L'Europe est impuissante et les États-Unis ne veulent pas s'engager. En attendant, ce sont les civils qui font les frais de l'imbroglio. Cette situation ressemble à celle de 1936, au moment de la guerre civile espagnole. À ce moment-là, on l'a compris après coup, les puissances européennes (l'Allemagne et l'Italie) faisaient le test de leurs armes et de leur volonté politique en vue du conflit qui se préparait et qui a pris la forme de la deuxième guerre mondiale. Dans le cas de l'ex-Yougoslavie, qui peut dire quel test est en train d'être administré ? Le test des nationalismes ? Le test de l'Islam contre la chrétienté ? Au lieu de chrétienté, il vaudrait mieux dire : démocraties libérales.

J'emploie de bien grands mots : Islam, chrétienté. Cependant, dans *L'Évangile de la vie*, je vois que le Pape fait un lien entre le relativisme moral et l'intégrisme. Un lien entre « la liberté sans loi » et « la loi sans liberté ».

27 juillet

Je termine la relecture de *Le cœur aventureux* de Jünger. L'ouvrage a été publié en Allemagne en 1929. Le texte a été révisé par l'auteur en 1938, traduit en français en 1942, pour Gallimard. L'édition que je possède est datée de 1981.

J'avais deux ans quand Jünger a publié cet ouvrage. Je l'ai lu la première fois en 1984 ; je le relis onze ans plus tard, à 68 ans. L'auteur est toujours vivant et toujours controversé, comme on l'a vu récemment lors de son centième anniversaire de naissance, non seulement en Allemagne, mais dans *Le Devoir*, à l'occasion d'une brève polémique entre un pro-Jünger et un anti-Jünger.

Relisant cet ouvrage, je retrouve quelques passages déjà cités, je pense, dans mon *Journal* ou dans des pièces de circonstance. Par exemple : « (Vient un moment où) l'homme n'agit plus selon ce qu'exige sa conservation, mais selon ce qu'exige sa signification. » Ou encore : « La mort est semblable à un continent inconnu dont nul ne parlera jamais qui y ait pénétré. [...] Le mourant se sent en

suspens comme à quelque douane solitaire au cœur des hautes montagnes, où la monnaie des souvenirs est échangée contre de l'or. »

Hier soir, bref orage suivi d'une percée du soleil. En ces occasions, on peut être sûr que l'on verra un arc-en-ciel à l'est. Je suis allé voir : l'arc-en-ciel se formait et se déformait. Les gouttes d'essence sur un pavé mouillé diffractent la lumière selon les mêmes lois. Enfant, ce phénomène m'intriguait fort.

28 juillet

Danger des maximes. Emmanuel Levinas écrit : « L'homme est libre par la loi, serf par la racine. » On pourrait virer cette maxime bout pour bout : l'épINETTE est libre à cause de ses racines, et la pitoune est servie dans la rivière qui l'emporte.

Dilemmes proposés dans le Talmud :

- Premier dilemme : Vous êtes perdu dans le désert avec un compagnon. Il n'y a assez d'eau que pour un seul de vous deux. C'est vous qui possédez la gourde. Que faire ? Partager et mourir tous les deux ? Donner la gourde à votre compagnon ? La garder pour vous ? Réponse : il faut aimer son prochain comme soi-même, non pas plus que soi-même.

- Second dilemme : Dans une ville assiégée, vous détenez une position-clé. Le commandant du siège vous donne l'ultimatum de vous rendre, sinon tous les habitants seront passés par les armes. Que faire ? Vous rendre et sauver les autres habitants, ou bien résister et entraîner leur destruction ? Réponse : il faut aimer son prochain comme soi-même, non pas moins que soi-même.

Pour que la laideur, la bêtise, la bassesse soient supportables, il faut que s'effacent la beauté, la noblesse, la lucidité. J'oppose bêtise à lucidité et non pas à noblesse, à culture, que sais-je ? J'identifie bêtise à vulgarité, non pas à grossièreté.

Jünger : « Nous avons foi dans les hommes de solitude, parce que nous brûlons de connaître une fraternité plus totale, un rapport mutuel plus profond que ceux que nous trouvons parmi nous. »

Visite inattendue de Gilles Hogue, un confrère missionnaire en Haïti depuis 10 ans. Je ne l'ai pas reconnu tout de suite. Il a 57 ans. Quand il est parti, il pesait

180 livres ; il en pèse maintenant 146. C'est un homme énergique, articulé et intériorisé. Le 12 février dernier, je lui écrivais :

Nos pensées se sont croisées. De mon côté, il était fatal que je pense à toi et à tes confrères, étant donné qu'Haïti n'a guère quitté l'actualité durant tout ce temps et notamment depuis trois ou quatre ans, et encore plus notamment, depuis les événements des derniers mois. Je n'ai cependant guère de nouvelles de vous autres et encore moins d'appréciations critiques de votre travail dans ce pays non contemporain.

De ton côté, c'est le *Journal d'un homme farouche* qui t'a rejoint. Tu m'en dis du bien et sois bien assuré que cela me fait du bien de te lire à ce sujet. Le genre d'écriture que je pratique comporte ses risques. J'écris sans intermédiaires ; il n'y a pas de porte-parole (comme dans un roman) entre moi et le lecteur. J'ai reçu quelques échos, positifs et inattendus, de la part de confrères d'Iberville... .

Malgré votre situation, en Haïti, je fais l'hypothèse que vous êtes quand même informés de ce qui se passe dans le reste du monde. Je pense, entres autres, au Rwanda, où nos Frères ont été rudement touchés. Les choses ne vont guère mieux au Cameroun et elles s'apprêtent à aller plutôt mal au Kenya, si j'en crois les analyses que je peux lire dans des revues européennes.

J'admire ce que vous faites, votre courage, votre détermination. À vue humaine, et en regard de l'immensité de la misère où vous êtes plongés, cela peut sembler dérisoire. C'est l'obole de la veuve, inaperçue de Clinton, mais enregistrée par Notre-Seigneur.

En cours de conversation, il m'informe que nos Frères là-bas (ils sont cinq) utilisent l'énergie solaire pour s'éclairer, alimenter l'ordinateur, etc. Ils ont construit de petits barrages pour retenir l'eau de pluie, que sais-je encore. Toutes choses que les Haïtiens pourraient faire.

29 juillet

Forte humidité, aujourd'hui. A supposer que mon hygromètre soit bien calibré, il fait 90° F. Le temps est à l'orage et les mouches sont collantes. Après un bon quart d'heure de guet, donc d'interruption de mes hautes pensées, j'arrive à en tuer une. Elle est bientôt remplacée par deux autres.

Je pense à une remarque de Pascal à ce sujet. « L'esprit de ce souverain juge du monde n'est pas si indépendant, qu'il ne soit sujet à être troublé par le premier

tintamarre qui se fait autour de lui. Il ne faut pas le bruit d'un canon pour empêcher ses pensées : il ne faut que le bruit d'une girouette ou d'une poulie. Ne vous étonnez pas s'il ne raisonne pas bien à présent : une mouche bourdonne à ses oreilles ; c'en est assez pour le rendre incapable de bon conseil. Si vous voulez qu'il puisse trouver la vérité, chassez cet animal qui tient sa raison en échec et trouble cette puissante intelligence qui gouverne les villes et les royaumes. »

Cela me console et me dérage de voir que Pascal était ennuyé par les mouches. Il mentionne aussi le tintamarre d'une girouette ou d'une poulie. Qu'aurait-il dit du tintamarre des hydravions que je dois subir de mai à octobre ?

L'été n'est pas (n'est plus) ma saison. C'est une saison qui n'offre aucune excuse. Durant l'hiver, vous êtes excusés de ne point sortir, de vous coucher tôt, de vous lever tard. Mais durant l'été ! Au fait, l'été où nous sommes aura été très chaud, ici et ailleurs. À Chicago, on rapporte 400 morts attribuables à la vague de chaleur des dernières semaines. La plupart des victimes sont des vieux qui n'avaient pas l'air climatisé dans leur appartement et qui avaient peur d'aller se rafraîchir dans les cooling centers offerts par la ville. Au point que les morgues manquaient de place pour les cadavres. On a dû réquisitionner sept camions réfrigérés pour les recueillir en attendant qu'ils soient réclamés par leur famille, s'ils le sont.

30 juillet

Souper chez Jean-Noël et Diane, à leur résidence de Saint-Édouard-de-Frampton, avec Claudette et les Laurendeau.

2 août

Souper au restaurant avec Claudette.

4 août

Rencontre avec Marcel Côté pour relancer le projet d'une biographie thématique.

5 août

Souper au restaurant avec Jean-Paul Tremblay et Bertrand Fournier, deux vieux prêtres, dont le premier vient d'écrire son testament qu'il a intitulé : *Paroles avant les dernières*. Ça ne manque pas de gueule.

6 août

Fête de l'ascension du Seigneur. À l'époque, c'était le début de la retraite de prise d'habit et de première profession. En 1945, c'était le jour du lancement de la première bombe atomique. En ce 50e anniversaire de la première bombe, les journaux et les revues publient de longues et minutieuses rétrospectives. En même temps d'ailleurs que l'on assiste à la guerre en Croatie. En même temps, aussi, que nos journaux locaux sont remplis d'informations sur les festivals de toutes sortes : festival du jazz, festival juste pour rire, francofolies, médiévales, feux d'artifice, etc.

Le 15 août 1945, au sortir de la retraite de ma première profession, tous les invités, de même que les Frères présents parlaient de la fameuse bombe. Je ne comprenais absolument rien. J'avais, pour ainsi dire, passé la guerre sans informations, surtout les deux dernières années. Je me corrige : on nous avait annoncé, sans autre, la capitulation de l'Allemagne, le 7 mai. Ce midi-là, lors de la visite au Saint-Sacrement, mon voisin à la chapelle pleurait. Je me demandais bien pourquoi. J'appris, par la suite, que son frère était mort quelque part en Europe, comme disait la censure.

La règle stipulait que les postulants et les novices devaient être coupés du monde. Pas de radio, aucun journal, aucune information orale de la part de nos professeurs. Je note ici un détail trivial, mais éclairant : par mesure d'économie, il n'y avait pas de papier hygiénique dans les lieux idoines. Nous faisons l'opération que l'on sait avec des morceaux de papier à journal préalablement découpés à cette fin. De plus, il était interdit de lire les coupures en question. Durant l'exercice hebdomadaire de la coulpe, il n'était pas rare d'entendre un postulant ou un novice s'accuser d'avoir lu les journaux. Pour quoi, il recevait une pénitence symbolique.

Je note ces choses sans ressentiment. L'époque où l'on achète du lait écrémé à 1% pour combattre le cholestérol est aussi bête que celle où l'on interdisait aux

novices de lire les coupures de journaux dans les chiottes. Et l'on n'a pas l'excuse de la pauvreté et de l'ignorance. On n'a que l'excuse de la bêtise, plus vieille qu'Homère. Quand j'étais jeune, les cultivateurs, tout pauvres qu'ils étaient, donnaient le lait à 1% aux cochons.

7 août

Vers 15h, je fais une promenade dans le bois. D'un peu loin, j'aperçois un Frère en conversation animée avec une femme, sans doute une pensionnaire de sa résidence, qui suit un stage. Il y en a continuellement. Ceux qui ne sont pas sur les plages sont en stage. Tiens ! Ça rime, en plus. Je prends un embranchement du sentier pour ne pas les déranger. Au retour, je les retrouve à dix pas. Pas moyen de m'esquiver. Le Frère me demande à brûle-pourpoint : « Connaissez-vous Zundel ? » Je dis que oui. Il poursuit : « Connaissez-vous Varillon ? » Je dis que oui et que je le préfère de loin à Zundel, qui me paraît un peu excité. La conversation s'engage entre nous trois. La femme me raconte en deux temps trois mouvements toutes ses misères et la plupart de ses maladies. J'apprends qu'elle a été professeur ; qu'elle a suivi d'innombrables stages de toutes sortes, elle en suit justement encore un, ici au Campus Notre-Dame-de-Foy, et elle demeure du côté de Montréal ; que, pendant longtemps, elle rentrait chez elle, passé minuit, à cause des sessions qu'elle suivait, et qu'elle devait partir à 7h pour se rendre à son école ; que son mari, entre-temps, se vendait à tous les diables. Je lui demande à plusieurs reprises pourquoi elle faisait tout cela. Elle ne répond pas. Je lui dis, un peu ironiquement, mais avec sympathie : « Arrêtez de suivre des stages et marchez ! » Elle rétorque : « Justement, en avril dernier, je me suis donné une entorse ! » Je les salue et je rentre.

Société de consommation : consommation de divertissements, consommation de stages, consommation de piété. Le phénomène n'est pas méprisable ; il est pitoyable. Piété et pitié ont la même racine, faut-il le rappeler.

Ce matin, j'ai appris qu'il se donne une session sur le Saint-Suaire, quelque part dans la banlieue de Québec. Bon ! La semaine dernière, ici à la résidence, c'était une session de yoga. Affolement du cuisinier. Il fallait quatre menus : des végétariens, des non-végétariens, des granolos, des fibreux, des écolo-granolo-fibreux.

Combien sont-ils de centaines de milliers, ici au Québec et ailleurs, à suivre des cours de ceci et cela, y compris des stages proprement spirituels. Je veux dire : dans des maisons de retraite ; des centres de renouveau chrétien, que sais-je ? Même nous autres, *gang* de vieux Frères, cuits et recuits de retraites, de récollections, de méditations, d'homélies, nous en redemandons, ou en tout cas, on nous en impose. Très peu pour moi. Je me défile deux fois sur trois.

Quand on pense que les premiers chrétiens, en tout et pour tout, disposaient d'une quinzaine de pages (je transpose en terme d'imprimerie). Et encore, ils n'en disposaient pas. Ils n'avaient pas, chacun, son *Prions en Église*.

Aujourd'hui, j'ai lu d'une traite *L'homme qu'on appelle le Christ* (Chesterton, Nouvelles éditions latines, 1947). J'avais ce livre depuis un bon moment, mais je ne l'avais pas encore lu. Depuis que j'ai redécouvert *L'homme à la clé d'or*, que je mentionne plus haut, je me suis remis à lire Chesterton.

Si je devais qualifier cet auteur d'un mot, je dirais : décapant. Le livre que j'ai lu aujourd'hui a dû être écrit, en anglais, vers 1925. Or, on dirait qu'il a été écrit cette année. En lisant l'une ou l'autre de ses sorties, je pensais à ce qu'il aurait dit de Drewermann. De son temps, qui n'est pas si lointain (il est mort en 1936), Chesterton a combattu toutes les idoles ou idéologies régnantes : impérialisme, socialisme, scientisme, freudisme, pacifisme. Toujours de bonne humeur et ventripotent, ceci étant peut-être la cause de cela. Le diable est maigre. Il est mort à 62 ans (Chesterton, pas le diable) laissant une centaine d'ouvrages derrière lui, la plupart, sinon tous, importants ou, en tout cas, décapants, je me répète.

Chesterton a vécu la fin de l'ère victorienne ; il a traversé la première guerre mondiale (son frère y a trouvé la mort) et lui-même est mort en pleine montée du fascisme et du nazisme. Le fascisme et le nazisme dont le monde célèbre le cinquantième anniversaire de l'enterrement, ces mois-ci. Ce ne fut pas un enterrement, ce fut une crémation. On n'a pas eu le temps de voir le cadavre. Les cadavres qu'ils ont semés, on les a vus, par contre ! On en voit aussi, depuis trois ans, en ex-Yougoslavie, en Afrique, en Asie.

Chesterton renvoyait dos à dos pessimistes et optimistes. Il les aurait plutôt entassés dans une montgolfière. Vers le même moment, Unamuno écrivait que pessimisme et optimisme n'étaient que les deux faces d'une même médaille : la médaille de la bêtise. Chesterton, moins sec parce que mieux arrosé qu'Unamuno,

sort par en haut. Il sort par le fantastique, la féerie et, vous ne le croirez pas, par la raison. Chesterton n'est pas rationaliste, évidemment. Il combattait les rationalistes. Mais il est pour la raison. Il a écrit plusieurs volumes pour dire qu'il faudrait enfermer les aliénistes et sortir les fous. Il prend soin de dire, contrairement au Dr Lazure, que le fou, ce n'est pas celui qui « a le cerveau fêlé, mais qu'il ne l'a pas assez fêlé. Son cerveau est étanche, plutôt que fêlé ; il n'a pas assez d'ouvertures dans la tête pour le ventiler ». L'intuition géniale de Chesterton, en matière d'apologétique (car il fut essentiellement un polémiste), c'est que l'Incarnation, et l'Église qu'elle impliquait, serait une Église démocratique. J'entends rire les curail-lons qui ne manqueront pas de penser au despotisme de Jean-Paul II. Ils sont les derniers à rire de l'Église. Le reste du monde ne s'en occupe plus. Chesterton donc écrit : « L'ensemble de la Communion des saints, aussi bien que toute l'Église militante, est fondée sur le suffrage universel. »

Le terme suffrage est un vieux terme liturgique. Suffrages pour les défunts, disait-on. On pouvait déposer trente sous, à cette fin. On priait pour les hommes, tous les hommes ; on priait pour les défunts, tous les défunts, conformément à la grammaire française et à la Communion des saints. Maintenant, on prie et on suffrage pour les personnes ici présentes, même devant quatre vieux Frères. On ne sait jamais : des fois qu'il y aurait un ambidextre ou un bilingue parmi eux !

À Montréal, ces derniers jours, 5 000 gais et lesbiennes ont paradé. Tant mieux pour eux ! Les fins de civilisation sont extrêmement permissives, accueillantes. Le christianisme, d'ailleurs, s'est introduit à la fin du paganisme. Au moment où celui-ci était à bout de souffle et à bout de piste. « Les attaques contre le christianisme sont d'origine chrétienne. Il y a une seule chose existant de nos jours, dont on puisse dire qu'elle est d'origine païenne, et c'est le christianisme. » (Chesterton, *Hérétiques*, Gallimard, 1979)

On érigeait même un autel au dieu inconnu. Saint Paul a sauté sur l'occasion d'une façon un peu cavalière, qui ne l'a pas mené bien loin, d'ailleurs, dès qu'il s'est mis à parler sérieusement de son affaire.

Au demeurant, le gros du monde ne se contentent pas longtemps (accord au pluriel voulu) du désespoir ou du cynisme. Ils se lassent même assez vite de rire. Le rire est un spasme. On peut même rire aux larmes. Le lendemain, il faut vivre, se supprimer ou remettre le collier.

On pourrait me demander ce que j'ai contre les gais ou les lesbiennes. Je n'ai rien. Je suis plutôt pour le normal des choses, même si le normal des choses n'est pas très drôle. À ce que sache, le normal des choses, chez les gais et les lesbiennes, ne roule pas sur quatre roues.

J'ai assisté, il y a maintenant presque un quart de siècle, dans un restaurant huppé de Montréal, à une scène entre deux lesbiennes. Je ne l'aurais d'ailleurs pas deviné si mes hôtes ne me l'avaient pas dit. Ben ! C'était infiniment pire qu'une chicane de corde à linge, comme j'en avais tant vues dans mon enfance. Je dis : c'était pire. C'était plus désespéré, plus sans fond, si j'ose l'image. On peut comprendre qu'une femme hurle à la mort de son enfant. Cela passe. En tout cas, le temps que cela passe, on comprend. Mais que deux femmes, en parfaite santé, se mettent à hurler dans un restaurant, cela coupe l'appétit. Couper mon appétit n'est ni grave ni difficile. Mais bâtir une cause autour des gais et des lesbiennes, cela dépasse ma (bonne)volonté libérale et démocratique. Je ne veux aucunement qu'on les persécute. Pas plus que je ne veux que l'on persécute les bossus, les obèses ou les vieux Frères. Je veux qu'on leur foute la paix. Je veux aussi qu'ils nous la foutent. Je sais qu'il faudrait écrire : foutre. Mais c'est un terme mal connu, par ici. Voir Sade. Le marquis. Ou *Thérèse et le philosophe*. Je dis ça pour montrer que je suis documenté.

Le terme documenté me rappelle la phrase qui m'avait accroché pendant que je lisais, debout dans une allée, chez Garneau, comme on pouvait faire à l'époque, pendant que je lisais, dis-je : *Voyage au bout de la nuit*. Je lisais ceci : « Tiens, voilà un maître journal, *Le temps*. Y en a pas deux comme lui pour défendre la race française ! Elle en a bien besoin la race française, vu qu'elle n'existe pas que j'ai répondu moi pour montrer que j'étais documenté. » Là-dessus, j'achète le volume. C'était en 1955 ou 1956.

8 août

Marque d'œufs : Fameux. Je trouve l'idée ingénieuse. Chaque oeuf de cette marque, soit dit en passant, coûte 0,20\$.

Visite de Dollard, qui s'était annoncé. Surviennent Jean-Noël, Serge Bouchard et son amie, Carole. La dérive de la conversation fait que nous parlons de Chesterton, dont Jean-Noël est en train de lire *Manalive*, que je lui ai prêté. Dans un pas-

sage souligné à son intention, il est question d'un homme « à la vie torrentielle et scélérate ». Faire lire Chesterton, c'est une oeuvre de miséricorde spirituelle, comme disait le *Petit catéchisme*. Je le fais lire aussi à Gérard. En dehors d'un métier commun, il ne reste plus que des lectures communes. On peut toujours parler de la température, évidemment. Ou, entre vieux, de l'état de sa prostate.

10 août

Fête de saint Laurent. Pourquoi certains saints en éclipsent-ils d'autres, aussi grands, aussi saints ? Ma question est oiseuse. Quand on est un saint, officiellement canonisé ou pas, on est dans la gloire du Père.

Cela dit, pourquoi un saint Laurent reçoit-il un traitement liturgique et culturel particulier ? C'est en son nom que Cartier a re-nommé le doyen des fleuves, comme dit Jean O'Neil. Pour la raison qu'il y est entré, cherchant autre chose et d'autres lieux, le 10 août 1534. Ce n'est pas mon métier de tirer au clair ce genre de détails. Le fait est, cependant, que le Fleuve s'appelle Saint-Laurent.

Je reprends ma question : pourquoi certains saints reçoivent-ils un traitement liturgique ou culturel particulier ? Pourquoi Philippe II d'Espagne a-t-il fait construire l'Escorial, et son tombeau, sur le modèle du gril de saint Laurent ? Peut-être à cause de l'humour manifesté par saint Laurent pendant qu'on le faisait cuire.

Danger, pour un chef, d'être un fusil à un coup. Quand on est un fusil à un coup, il faut : a) être sûr de viser la bonne cible ; b) être sûr de son visou.

Lu : « Le jour de la mort de son père, il déposa un chèque de plusieurs millions de dollars dans son cercueil. » Excellent moyen de vérifier l'immortalité de l'âme.

Quand on est affranchi des modes, on ne court pas le risque de se démoder.

Il s'éloigna vers d'autres chagrins.

Depuis des mois et des mois, je lis assez régulièrement les chroniques du *Nouvel Observateur* et de bien d'autres journaux ou revues sur le drame (quel autre mot faudrait-il employer ? Tragédie ?) qui se joue en ex-Yougoslavie. Les chroniques de Jean Daniel sont stimulantes. L'intelligence est toujours un peu

rafraîchissante. Les chroniques de Jacques Julliard sont décapantes. Mon interprétation est la suivante : Julliard est un catholique ; Daniel est un parisien.

Ainsi, Julliard écrit : « Jean-Paul II a dit ce qu'il fallait dire : ce qui se passe là-bas est une défaite pour la civilisation. [...] Ce qui menace la civilisation, ce n'est pas la jactance belliciste, c'est la bêtise pacifiste. Ce qui menace la paix, ce ne sont pas les va-t-en-guerre, ce sont les part-en couille. »

Plus loin, dans le même article, il accroche au passage Mgr Gaillot, qui faisait partie de l'équipage du Greenpeace qui est allé se promener, sans risque, du côté de Muroréna. Six mois avant les tests annoncés le Monseigneur se promène en bateau. Quant à faire, il aurait pu aller se planter et se tenter quelque part en ex-Yougoslavie.

Pour ma part, je ne parlerai jamais contre la guerre. Être contre la guerre, c'est comme être contre le cancer ou la pituite. Je ne parlerai jamais pour la guerre, pour la raison que je ne suis pas d'âge à être mobilisé, ni même à être accepté dans l'armée. Il reste que je préfère un soldat, peu importe son bord, à un bavard ou à une belle âme. Jésus n'était pas une belle âme, Jean-Baptiste non plus. Tout nationaliste qu'il était, Jean-Baptiste répondait aux soldats romains qui l'interrogeaient sur ce qu'il fallait qu'ils fissent pour être sauvés : « Contentez-vous de votre solde. Ne pillez pas. » Quant à Jésus, placé devant un écu tributaire, il demandait : « *Cujus est imago* : de qui est cette image ? » Comme c'était l'image de César, il répondit : Ben ! En araméen dans le texte. ,

12 août

Mariage de Sophie, fille de Robert et Nicole Gratton.

Lever à 5h, routine coutumière. Je prends l'autobus de 7h. Pendant que je mange une rôtie au comptoir, je remarque qu'un assez vieil homme m'observe discrètement. Il finit par m'aborder : il s'agit de Guy Morency. Il a 77 ans. Il a étudié chez les jésuites ; il est allé à Addis-Abeba au début des années soixante ; il a fait ensuite une longue carrière comme administrateur scolaire au collège Garnier. Nous causons un bon moment en attendant l'autobus.

L'autobus est presque vide. À un moment donné, je veux aller aux toilettes. Trois jeunes hommes font barrage : ils sont couchés tous les trois, à une banquette

d'intervalle, le tronc sur deux sièges, le reste du corps sur les deux autres sièges. Je ne me risque pas à enjamber le barrage.

Je prends un café au buffet de la gare d'autobus. Je remarque une femme au visage affreusement ravagé. Elle a l'œil droit littéralement collé sur le reste de la joue, qui présente l'aspect d'une plaque de plastique. Elle prend un café et tire une touche, tout comme je fais.

Je prends un taxi. Le chauffeur est un libanais maronite. Il demeure à Outremont, mais il ne sait pas où se trouve l'église Saint-Viateur. On finit par trouver. Il me dit : « J'ai quitté le Liban en 1989, quand les chrétiens ont commencé à s'entretuer. » Il est comptable de formation.

Avant d'entrer dans l'église, je fume une touche. Tout le long du perron, d'immenses paniers de fleurs naturelles, évidemment. Je me dis : ça va être un gros mariage. Dans l'église, à chaque trois rangées de bancs, des bouquets de fleurs accrochés aux bancs. Des garçons d'honneur en smoking vous accueillent. A-t-on idée de se déguiser ainsi en pingouin empereur ? Je me place au milieu d'une rangée, mais plus je vois entrer du monde, plus je me dis que je suis de trop. Je me refoule, *motu proprio*, vers les dernières rangées... Un orage vient de tomber sur Montréal. Le ciel se dégage. Le passage des nuages devant le soleil assombrit et éclaire par à-coups les vitraux, au point que je me demande s'il ne s'agit pas d'un jeu d'éclairage. Et puis, je me recueille. Je me ramasse. Je ne suis pas venu assister à un spectacle ; je suis venu saluer Robert et Nicole.

La messe est très belle et très digne. Recueillie.

Au sortir de la messe, j'avise Gilles Gariépy. Nous allumons une cigarette, aussitôt rejoints par X, qui me salue par mon nom, mais que, moi, je ne « situe » pas. Il me dit ; « Vous fumez ! » Je l'envoie promener tout sec en lui disant : « J'ai violé une fillette ce matin même. Faudrait en parler ! » Gilles me dit par la suite que le M. X est un multimillionnaire.

Ensuite, c'est la réception au Ritz Carlton. C'est Gilles qui me voiture. Excellent dîner, il va sans dire, et, de plus, je me retrouve en excellente compagnie : Gilles, Paule et Claire Beaugrand-Champagne, Louis Fournier et sa femme, une Alsacienne, professeur de français à Concordia, mais qui n'arrive pas à distinguer un prêtre d'un frère. Ça se pardonne !

Deux autres convives à cette table. La femme est belle à croquer. L'homme me dit : « Vous avez contribué à former ma pensée. » Comme remarque, ça se prend. Mon problème, c'est que je suis mêlé en matière constitutionnelle. Car, fatalement, nous en parlons.

Vers la fin du dîner, Robert me dit qu'il m'invite à sa résidence, à 19h. Nous serons une quinzaine, me dit-il. Je tue le temps avec Gilles, qui fait la *run de lait* : il reconduit Claire et Paule chez elles, puis, nous passons chez lui. Il connaît sa ville.

À 19h 10, nous nous pointons chez Robert et Nicole. Première et glaçante surprise. Nous sommes, mais nous n'avions pas été avertis de la chose, dans une « *non smoking home* ». Si j'aurais su, je serais pas été. En français châtié. Bon ! J'allume et je dis à Gilles : allons fumer sur le trottoir. Robert fait un compromis : il nous tient, à moi et à Gilles, un cendrier en argent, qu'il promène entre nos cigarettes respectives.

Nous sommes bientôt rejoints par Claire et Paule, deux fumeuses. Robert se résigne à nous assigner une pièce de fumeurs. Mais je suis glacé. Je ne prends même pas de champagne, ni de caviar. Dans mon cas, faut être enragé. Je l'étais. Un semblant de conversation finit par s'engager, à laquelle je ne participe pas. Daniel Johnson et sa femme se présentent, au moment même où nous parlions de la « situation politique ». C'est à ce moment-là que j'ai décidé de partir. Tout cela ne menait à rien.

Je voulais prendre l'autobus de 22h. J'avais oublié qu'il y a un trou dans l'horaire des autobus. Je suis arrivé au terminus Voyageur à 21h30. Le prochain départ est à 23h. Il fait chaud. Je marche autour du terminus. J'entre, je sors. A un moment donné, un policier m'interpelle : « Monsieur, vous attendez quelqu'un ? Je vous ai vu ce matin. » Je réponds que je n'attends personne, que j'attends simplement l'autobus pour Québec, à 23h. Il a l'air de me croire. Je suis en blazer, chemise blanche et cravaté. Nous engageons conversation. Il me dit : « La clientèle baissait. On a eu l'ordre de repousser les quêteux. » Il me semble que je n'avais pas l'air d'un quêteux.

Après, je suis allé manger un yogourt au resto Déli. Juste pour me donner contenance, car il me semblait que le policier m'avait à l'œil. En fait, j'en ai acheté deux : 1,59 \$ chacun. Avant d'embarquer, je vois un homme, haut, large et beau

comme un Tarzan. Sauf qu'il était aveugle. Quelqu'un l'accompagnait. Haut et beau comme il est, et aveugle, dans la petite quarantaine. Les yeux fermés voient le ciel.

Je ne réussis pas à roupiller. J'ai trop de choses dans la tête, et des choses contradictoires. Je n'avais d'abord pas l'intention de répondre à l'invitation de Robert et de Nicole. J'avais fini par répondre, par écrit, que je ne serais pas présent. Je ne me voyais pas dans ce monde. Tout le temps de la messe, je pensais au mariage de mon père et de ma mère ; à celui de mes frères et sœurs ; à celui de quelques-uns de mes amis. Je ne cours ni les mariages ni les funérailles. C'est à la suite de deux appels téléphoniques de Robert que je me suis décidé. Je reproduis ici la lettre que j'ai adressée à Nicole et Robert à ce sujet, le 3 août 1995 :

J'ai reçu il y a un bon moment le faire-part du mariage de votre fille Sophie. Le carton d'invitation indiquait qu'une réponse avant le 30 juin serait « grandement appréciée ». Le tout, dans une enveloppe préadressée et préaffranchie. (Numéro 31, écrit sur le rabat de l'enveloppe) J'ai décollé le timbre : c'est comme ça que les communautés religieuses sont devenues riches. Et il aura fallu que la secrétaire de Robert me téléphone hier. Dans les circonstances, il est douteux que ma réponse soit « grandement appréciée ». Au demeurant, parole ! j'avais projeté de vous écrire.

Cela me ramène, et vous deux aussi, à l'été 1967 ou 1968 : j'avais assisté à votre mariage. Gilles Gariépy et Robert Tessier y étaient également. La mère de Robert pleurait ! Allez savoir pourquoi. Depuis, je n'ai guère revu Gilles Gariépy ni Robert Tessier. Quant à vous deux, je vous ai revus une ou deux fois. La dernière fois que j'ai rencontré Robert, c'était le jour ou le lendemain des élections de 1976.

Que nous nous soyons peu revus, la chose est normale. On ne se rencontre que dans l'exercice d'un métier. Ce n'est pas la distance qui crée l'éloignement. C'est la réforme scolaire qui a fait que Robert, Gilles et moi-même, nous nous sommes rencontrés. L'amitié, cependant, traverse de longues hibernations. Les petits navires font leurs routes parallèles, mais la marée les hausse tous en même temps. Je me (flatte) de voir un signe d'amitié dans le fait que vous m'avez invité à votre 25^e anniversaire de mariage et au mariage de votre fille.

J'ai 68 ans sonnés. Je calcule mentalement que Robert doit être un quinquagénaire débutant, ce qui est une disgrâce. Vive les sexes !, mais pas trop : ça coûte cher au gouvernement. Je ne sais rien de Sophie, sauf que son prénom est une prophétie. Ce disant, je paraphrase un paradoxe de Chesterton : « Tout homme qui porte un nom de lieu devrait aller vivre dans le

lieu qui porte son nom ». Sophie a peut-être commencé ou, en tout cas, elle finira bien par habiter le lieu de son prénom. Chesterton dit aussi que l'on « ne connaît jamais un mari avant de l'avoir épousé ⁷ », ce qui me paraît une vérité indéfonçable.

Aurai-je la prétention (dire cela et être hypocrite, c'est la même chose) de vous faire tenir un petit texte que j'ai écrit récemment à l'occasion du mariage d'un jeune homme de mes amis ⁸ ?

Merci de votre invitation, comprenez ma faroucherie et, très banalement : vive les mariés !

Appelons cet aller-retour une expérience. Quelle expérience ? L'expérience de deux mondes, de deux univers. Gilles me disait : pendant que nous fumions une touche sur le perron de l'église : « Dans cette assemblée, il y a une dizaine de millionnaires. » Il m'en a désigné deux ou trois, dont je connaissais les noms pour les avoir lus dans les journaux. Pas beaucoup de créateurs de richesse ; beaucoup de gérants d'argent. Vendre ou acheter une compagnie, je sais que cela se passe. Mais cela ne crée pas d'argent neuf. Qu'est-ce qui crée de l'argent neuf ? Réponse : le courage et la détermination.

En attendant le taxi, Robert me disait, sur le perron de sa maison : « J'ai voulu que Sophie se souvienne de ce jour comme d'une merveille. » C'en fut une. Même pour moi, qui ai 68 ans, et qui ne suis aucunement engagé dans cette affaire, sauf par une amitié de siffleux. Une amitié hibernaise.

Quoi encore ? Ceci : deux sphères ne peuvent se toucher que par un seul point. Où est le point commun entre moi et Robert ? Ce point-là ne se définit pas dans une rencontre sociale.

13 août

Deux heures de promenade avec Thérèse, le long de la plage Jacques-Cartier.

⁷ Chesterton, *Supervivant*, L'âge d'homme, 1981. En anglais, Manalive, 1912.

⁸ Voir entrée du 27 mai 1995.

14 août

Séance de travail avec Marcel Côté, sur le projet de biographie thématique. Je remue de très vieux souvenirs. Je ne veux pas tomber dans la psychologie du dimanche. Mais je sais bien, étant donné l'interlocuteur que j'ai, que je serai amené à dire ce que je n'ai encore jamais dit. À ce sujet, après la séance de relance du 4 août, j'écrivais à Marcel :

Nous entrons à petits pas dans une aventure, c'est-à-dire dans « des choses qui doivent advenir, des choses inconnues, imprévues, périlleuses ». (Robert)

Pour ma part, j'y suis entré à ta suggestion. Je suis donc doublement aventureux. Tu es le corsaire ; je suis le matelot que le pirate embauche juste avant de mettre les voiles.

De quoi s'agit-il ? Vendredi dernier, tu m'as redit tes objectifs ou tes finalités. De mon côté, matelot de la 11e heure, je n'ai comme objectif que l'aventure même. Quelle aventure ? Celle de dire l'homme, car « tout homme porte la forme entière de l'humaine condition ». (Montaigne)

Récemment, un jeune chercheur (32 ans) de Laval m'a longuement interviewé sur la réforme scolaire. À la fin de la rencontre, il m'a qualifié d'intellectuel. J'ai protesté. Il a voulu remplacer par lettré. J'ai protesté davantage. Au bout du compte, nous sommes convenus que la seule étiquette que je revendique, c'est chrétien.

Mais revendiquer signifie : réclamer en justice ou avec force. Je ne peux donc pas revendiquer l'étiquette de chrétien. Je ne peux qu'espérer la réaliser le moins misérablement possible.

15 août

Cinquantième anniversaire de ma première profession. Il pleut toute la journée. Je suis seul avec un confrère. Nous nous saluons au sortir de la messe, et je ne le revois plus de la journée. Nous ne déjeunons même pas ensemble. Aucune animosité entre nous deux, mais aucun point commun non plus. Cet arrangement fait tout à fait mon affaire. Et la sienne. Que voulez-vous de mieux ?

Il y a cinquante ans, j'ai vécu cette journée dans une sorte d'exaltation résultant d'un puissant conditionnement et une très grande sincérité. Aujourd'hui, je

repassé mes errances, mes infidélités, mais j'éprouve par-dessus tout une profonde reconnaissance.

16 août

« Il ne suffit pas de dire qu'un marteau sert à fabriquer des marteaux. » Chesterton a ce genre de remarques indéfonçables et qui nous laissent interloqués.

Ces jours-ci, je suis informé de la maladie mortelle de trois personnes de l'entourage de mes amis. Je ne connais aucune des trois personnes en question. Prier pour elles est un acte de foi pure, même s'il n'est aucunement difficile ou périlleux. Prier pour un inconnu pour qui on ne peut rien faire d'autre, même pas le visiter, même pas lui écrire est un acte de foi. Si l'on pouvait aider ces personnes, si peu que ce fût, il faudrait d'abord faire ce peu, ne fût-ce que sortir les vidanges ou prêter 20 \$. Ensuite seulement, ou simultanément, prier pour elles.

19 août

Onzième sortie annuelle avec Robert Trempe et Christian Nolin. Pour mémoire, j'établis la liste de nos sorties depuis le début de ce qui mérite maintenant le nom de « tradition » :

24 juin 1985 :	Trois-Rivières ⁹
24 juin 1986 :	Beauceville
1er juillet 1987 :	Victoriaville
24 juin-25 juin 1988 :	Péribonka
1er-2 juillet 1989 :	Vallée du Richelieu
1er-2 juillet 1990 :	lac Saint-Pierre
24 juin 1991 :	Kamouraska
18 juillet 1992 :	Berthierville
18 septembre 1993 :	les Sept-Chutes
2-3 juillet 1994 :	Beauceville+côte de Beaupré+Cap Tourmente
19 août 1995 :	Inverness.

⁹ Indique la destination principale.

Nous visitons le musée du bronze à Inverness et nous piqueniquons longuement près des chutes de la rivière Bécancourt. En cours de route, nous visitons les églises, celles du moins qui sont ouvertes. En fait nous passons par Saint-Agapit, Dosquet, Sainte-Agathe, Saint-Jacques-de-Leeds, Kinnears Mills, Saint-Jean-de-Brébeuf. La température est splendide. Les villages sont propres, les propriétés, bien entretenues et le paysage est très beau dans cette région des Appalaches.

Le musée vient tout juste d'ouvrir ses portes. Le moulage du bronze est une technique qui s'était perdue. Elle reprend peu à peu. Quelques belles pièces sont exposées : sculptures de Laliberté, de Jacques Hébert, de Louis-Philippe Hébert. En général, les pièces contemporaines sont peu inspirantes. Les artistes se cherchent. On ne sent pas l'influence d'un maître ou d'une école.

20 août

J'écris une lettre à Gérard Blais :

Telle est la vie. Ce n'est pas la distance qui crée l'éloignement. Ce n'est surtout pas la promiscuité qui crée la proximité. Nous savons cela. La preuve, c'est que, à moins d'un rendez-vous notarié, je suis obligé de t'écrire. Mais, contrairement à mon patron, je ne suis pas le notaire du Saint-Esprit.

Voilà maintenant quatre mois que je participe quotidiennement (ou presque) aux messes que tu présides. J'admire ton intensité. Remarque : j'y mets du mien en ceci que, durant une messe, n'importe où, à moins d'être enragé par les chansonnettes de cellophane, je ne suis pratiquement jamais distrait. Distrait de quoi ? De ce qui se dit, de ce qui est dit. Je préférerais faire un peu de lévitation, traverser une extase, être pogné par une émotion spirituelle, que sais-je ? Mais je ne suis pas distrait, au sens le plus classique, le plus écolier du terme.

André Laurendeau (agnostique) me disait, en 1964 : « Nous demandons beaucoup aux prêtres. Nous leur demandons d'être éloquentes, persuasifs, instruits, saints, urbains, exégètes, etc. » Il était sérieux, mais il ne faisait pas partie d'une clientèle captive.

Voilà bien pourquoi j'ai pitié des prêtres (et, un peu, de moi-même). Voici des hommes qui doivent croire un peu plus que leurs ouailles. Je dis les choses comme je peux. Voici en tout cas des hommes, et c'est vraiment ton cas, qui doivent, chaque jour, réinventer le mystère de la foi, qui est grand, comme nous disons après la consécration.

J'admire les quelques mots que tu inventes (*inventire*- trouver) chaque jour pour situer la célébration. Ce n'est pas simple. Parler, pour la 30e fois, de Sara ou des 153 poissons, ce n'est pas simple.

As-tu remarqué l'oraison de la messe d'aujourd'hui ? Je l'ai apprise par cœur, en latin et en Suisse, en 1962 ou 1963. Je me la récite encore souvent, en latin, pour contrer l'alzheimer.

Je cherche la chicane. La chicane de la féminisation des textes liturgiques. Je n'ai rien contre frères et soeurs. Je n'ai rien contre les personnes ici présentes. Mais je te pose une colle : à l'offertoire, le prêtre dit : « ... Béni sois-tu, Seigneur, pour ce pain, fruit du travail des hommes ... » En toute logique féministe, il faudrait dire : « Fruit du travail des hommes et des femmes ... » Ou : des « personnes ici présentes », ce qui serait fou comme de la marde. Je pourrais reprendre n'importe quel texte de n'importe quelle messe du jour pour démontrer l'incohérence de la féminisation des textes.

Mais voici autre chose : tu connais Normand Dessureault. Ce n'est pas un laxiste ni un chiâleux dans mon genre. Or, il me disait, il y a 4 ou 5 jours, que les Sœurs de l'année de recyclage en avait soupé des classes de chant de l'ancienne directrice. Mais que voulais-tu qu'elles fassent, les bonnes Soeurs ? Une année sabbatique payée par leur communauté, rien à faire, rien qu'à prier et nourrir les mésanges. De quoi te plaindre de ? De rien, évidemment. Tout ce que ces bonnes Sœurs voulaient, sans le dire et sans se le dire, c'est qu'elles espéraient, à la fin de leur vie, échapper à la tyrannie d'un *boss* ou d'une « *bosse* ». La pire et la plus glorifiée des tyrannies, c'est celle que l'on exerce au nom du Seigneur, car cette forme de tyrannie, les religieux(es) et autres fidèles fidèles (sic) sont engagés, de par leur formation et leur sincérité même, à l'intérioriser. Un sujet de Staline pouvait toujours le maudire dans son cœur. Un fidèle de mon genre se blâme d'être impie.

Deux ou trois fois, durant l'été, j'ai subi une (assez) vieille Soeur qui exerçait sa troisième concupiscence sous la forme de sa puissante voix et de tous les couplets des chansons de plastique qu'on invente par centaines, ces années-ci. Disant cela, je ne fais que reprendre les réflexions de Thomas à Kempis, consignées il y a 500 ans, et que je ne rate aucune occasion de rappeler.

Une messe catholique doit être furtive et expéditive. Allez ! C'est fait ! *Ite missa est !* Ce qui n'empêche aucunement qu'elle soit digne. Je comprends très bien qu'il doive y avoir 5 ou 6 célébrations solennelles par année ¹⁰. Mais je n'ai pas été baptisé dans l'Église copte, maronite, orthodoxe, byzantine. Si je l'avais été, je m'y serais accoutumé. J'ai été baptisé dans l'Église catholique romaine. L'Église du jus. L'Église du commande-

¹⁰ Pléonasmе : « solennel » veut dire : une fois par année.

ment et de la concision. Les oraisons-types de la liturgie ressemblent à ceci : « Dieu tout puissant, qui connais tout et pardones tout, fais que, malgré ceci et cela... *consequamur Amen.* » Vingt secondes, plus l'éternité. As-tu noté le nombre de fois que l'on dit éternité dans une simple messe du temps ordinaire ?

Veux-tu bien me dire, comprends-tu pourquoi je t'écris ce genre de chose ? Pourquoi c'est à ce sujet que je t'ai toujours cherché, comme disent les mafiosi dans les films de gangsters ? Je vois deux raisons, et une troisième, qui est plus faible :

- Je suis un soldat. « Je suis né simple soldat », disait Alain. Je marche aux ordres, mais je réserve mon respect. Obéissance, toujours ; respect, à l'esprit seulement.

- Les circonstances (qui sont la main de Dieu, disait Pascal) ont fait que je suis un Frère. Je n'ai jamais regretté la décision fondatrice de ma vie ; je n'ai jamais, quand on dit jamais, envié un autre statut, mais il arrive que j'ai toujours fait partie des clientèles captives. D'où ma hargne contre les présidents de messes qui m'obligent à faire mon jour de l'An au mois de juillet ¹¹, ou à chanter (ou à entendre chanter), tout croche, des couplets qui ne supportent pas l'analyse. Je dis : l'analyse logique. C'est pas drôle de n'être (pratiquement) jamais distrait. Ni complaisant.

J'ai oublié la troisième raison annoncée.

21 août

Le ministre de la Justice du Manitoba annonce que son gouvernement envisage un projet de loi pour obliger les conjoints (principalement des hommes) à verser les pensions imposées à la suite d'un divorce. Les mesures proposées pourraient consister dans la saisie du passeport ou la suppression de certains autres privilèges : permis de chasse et pêche, de pilotage, etc. La société qui favorise le divorce est contrainte à envisager des mesures aussi « staliniennes » que la suppression du passeport.

¹¹ Durant cet été, qu'entends-je, après avoir fait mon « jour de l'An » ? J'entends quelqu'un klaxonner pour la raison que l'auto, stationnée devant la sienne, ne manoeuvrait pas assez vite. On n'était pas pressé pantoutte, mais on venait de faire son jour de l'An.

22 août

Funérailles de la mère de Claudette, à Notre-Dame-de-Lourdes. Beaucoup de monde, car la famille est nombreuse, honorée dans son village et que plusieurs membres de la famille occupent des postes dans les milieux scolaire, religieux, hospitalier. Douze prêtres, dont cinq ou six dominicains, concélébraient. Je note ces détails, et il est bien sûr que ce genre de démonstration d'amitié et de respect est un réconfort pour les survivants. Au demeurant, quand on est bien triste, bien accablé, on est bien seul.

23 août

Dans le *Harper's* de septembre, excellent article sur le touriste, par opposition au voyageur.

24 août

Vers 9h, le provincial m'apprend la mort subite, survenue hier, du Frère Rosaire Potvin. Natif d'Alma, il est entré au jувénat de Lévis une semaine avant moi. Nous avons passé nos années de formation ensemble. Plus tard, nous avons vécu ensemble durant mes cinq ans de provincialat. Il était conseiller provincial et économiste provincial. De 17 que nous étions lors de notre première profession, en 1945, un est mort en 1947, de tuberculose galopante ; les autres ont quitté la communauté. Le provincial me demande de prononcer l'homélie aux funérailles qui auront lieu à Desbiens, samedi prochain.

28 août

Vendredi, le 25, je pars en autobus pour Desbiens. Départ de la gare à 14h30 ; arrivée à Desbiens à 18h.

La moyenne d'âge des treize Frères de la maison est de 75 ans. Rosaire était un homme vigoureux et doué pour les travaux d'entretien extérieur : déneigement, entretien du bois, etc. Jusqu'à tout récemment, il était économiste provincial et économiste local. Un pilier. Les Frères sont accablés.

La dépouille de Rosaire est exposée dans une grande salle au deuxième Pour avoir moi-même organisé plusieurs funérailles, je sais tout le soin que l'opération requiert, puisque la maison fait office de salon funéraire, et que les visiteurs sont nombreux.

Au cours de la soirée, je parle avec un vieux Frère. Il vient de quitter Normandin, où il demeurait depuis quinze ans. Je lui demande si ce déménagement lui a coûté. Il répond : « Oh ! Dans ma vie, j'ai été déraciné plusieurs fois. »

En me levant, samedi matin, je fais une promenade dans les sentiers que j'ai si souvent et si longuement marchés durant les cinq années que j'ai habité cette maison, de 1978 à 1983. Le chien de Rosaire est couché devant sa niche, le museau sur le sol, les deux pattes de devant écartées. À sa façon, il sait.

À Rome, en 1961, je voulais acheter la médaille dite de saint Benoît, au comptoir des souvenirs. Un bénédictin français qui m'avait déjà été présenté, me dit : « N'achetez pas cela, c'est de la pacotille. Si vous voulez, je peux vous obtenir cette médaille du graveur Femand Py. Ce sera une pièce exclusive. » Marché conclu. J'avais toujours cette médaille sur mon bureau. Rosaire l'aimait beaucoup. Durant les séances du conseil provincial, il la prenait souvent dans sa main. Quand j'ai quitté Desbiens, en 1983, je la lui ai donnée. Ce matin, j'explique la chose au Provincial et je lui demande si je peux reprendre cette pièce, vu qu'elle ne présente guère d'intérêt pour quiconque d'autre. Me voici donc de nouveau en possession de cette médaille.

Sur le revers de la médaille, les premières lettres de deux phrases latines sont gravées : *Crux sancta sit mihi lux, ne demonum sit mihi dux* (Que la sainte croix soit ma lumière, afin que le démon ne soit mon maître.) *Vade retro, satana, ne suedas mihi vana. Sunt mala quae libet ; ipsum venenum bibet* (Retire-toi, satan : ne m'inspire pas de choses vaines ; tu proposes le mal. Bois ton propre venin !)

Destin d'un texte. Un frère de Rosaire me présente une enveloppe. Elle contenait un coupure de journal toute jaunie. C'était *La mort d'un seigneur*, texte que j'avais publié dans *La Presse* en 1971. Il me dit : « Je l'ai relu hier soir. »

À 9h30, nous récitons l'office devant le cercueil. À 11h30, chapelet commenté. La messe des funérailles a lieu à 15h, dans l'église paroissiale. Mgr Roch Pedneault présidait. Assistance nombreuse ; chansonnettes contemporaines. Faut s'y

faire ! Le Provincial m'avait demandé de donner un témoignage, après l'homélie. (Cf. annexe 18)

Après les funérailles, le souper est offert aux parents et amis. Près de 200 personnes. Au menu, tourtière du Lac-Saint-Jean : de la vraie. Je me sers deux fois.

Le lendemain, dimanche, je me rends visiter mes sœurs à Roberval. Le Lac est légèrement moutonneux et couleur bleu de Prusse. Je prends l'autobus à 16h15 et je suis de retour à 21 h45.

1er septembre

Séance de travail avec Marcel Côté.

Soirée de grand vent avec Claudette, Jean-Noël et Diane, les Laurendeau.

2 septembre

Les Éditions Logiques ont accepté de publier *L'École, pour quoi faire ?* Je passe plusieurs heures à repiquer les corrections suggérées par le correcteur de manuscrits de la maison.

En fin d'après-midi, visite impromptue de Bruno. Il travaille à peindre un chemin de croix. Nous échangeons là-dessus un bon moment. En fin de compte, ce que Bruno veut illustrer, c'est le récit de la Passion et non pas seulement les 14 stations du chemin de croix traditionnel.

7 septembre

Dimanche, le 3, je travaille plusieurs heures à rédiger une sorte de « dernière heure » pour notre volume collectif. Vers 14h, François vient me rejoindre. Il revient le lendemain, en fin d'après-midi.

Hier et aujourd'hui, dernière toilette du texte, impression et photocopies, rédaction de divers documents de présentation demandés par l'éditeur. Je suis entouré de machines complexes et savantes : télécopieur, photocopieur, ordinateur. Mais je dois tout faire moi-même, comme les moines copistes du moyen âge. Les machines ne font pas épargner de temps ; elles le déplacent. Dans les grosses or-

ganisations, elles répartissent le travail entre plusieurs exécutants. Dans mon cas, secrétaire de moi-même, tout le travail me revient.

Pour signifier qu'il ne pouvait pas parler à cause du chagrin qu'il éprouvait, quelqu'un disait : « Je ne peux pas parler, j'ai le cœur trop proche. » Je ne connaissais pas cette expression. On dit communément, et selon un sens très voisin : « J'ai le cœur gros. »

8 septembre

Fête de la nativité de Marie. L'hymne de l'office du matin appelle Marie « soeur des pécheurs ». Enfoncé dans le péché, on ne le voit plus, on ne le sent plus. Marie, préservée du péché dès avant sa naissance, en vertu des mérites (à venir) de la mort du Sauveur, est d'autant plus apte à connaître le pécheur. C'est peut-être un cas particulier d'application du proverbe : *les extrêmes se touchent*.

La question référendaire. Le préambule historico-poétique est l'objet d'un article dévastateur de Lysianne Gagnon dans *La Presse* d'hier. D'autres commentateurs ont commenté dans le même sens. Je trouve, moi aussi, que le texte en question est grandiloquent et biaisé. La cérémonie elle-même, au Grand théâtre, avait un petit air arriéré, une allure de distribution des prix de fin d'année dans les collèges classiques des années 30. Après la république des professeurs du gouvernement Lévesque de 1976, aura-t-on la république des poètes ? La république de Gabriele D'Annunzio : la république de Fiume. Je m'étonne que Bernard Landry, friand de métaphores militaires, n'ait pas ressorti sa brigade de Crimée.

Souper avec L. et J. Avant le souper, nous passons un bon moment sur la terrasse du sixième étage à contempler le paysage, le Fleuve, la presque pleine lune, et un coucher de soleil somptueux. L. supporte bien ses traitements mensuels de chimiothérapie. Elle vit sereinement sa période de rémission.

Remarque de J. « Il était tellement sourd qu'il ne se comprenait plus. »

9 septembre

Référendum. Titre du *Soleil* : « Un juge déclare la démarche référendaire illégale, mais non interdite ». Si vous roulez à plus de 100 km/h sur une autoroute,

vous êtes dans l'illégalité et si la police vous arrête, vous payez l'amende. Mais si le gouvernement enclenche une démarche illégale, on ne l'arrête pas. Toute cette affaire est de plus en plus bouffonne.

13 septembre

Visite de mon frère Mozart, dimanche après-midi. Lundi, le 11, nous nous rendons à l'hôpital de Rivière-des-Prairies pour voir notre neveu Michel. Il est autiste profond. À peine émet-il quelques sons difficilement intelligibles. Il reconnaît cependant Mozart. Nous faisons une promenade autour de l'hôpital avec lui. Nous avons également l'occasion de nous entretenir avec la responsable de l'unité où Michel se trouve. Visite assez accablante pour Mozart et moi-même, mais nous en retirons au moins le sentiment que Michel est bien traité. Nous sommes de retour vers 16h. Mozart couche à la résidence et repart le lendemain pour Chicoutimi.

J'ignore si Michel retire quelque profit d'une visite de ce genre. Il me paraît cependant important que le personnel de l'hôpital sache qu'il n'est pas complètement abandonné.

15 septembre

Le hasard des conversations que j'ai eues avec Mozart m'amène à revoir l'addition à mon testament que j'avais faite en 1982. Je la reproduis ici : précisons auparavant que chaque Frère, au début des années 70, si ma mémoire est bonne, avait dû rédiger son testament en remplissant un formulaire uniforme, préparé par un notaire, et remis au provincial. À la mort d'un Frère, le premier geste du provincial, c'est d'ouvrir ledit testament. (Cf. annexe 19)

Une fléchette de Jules Renard : « Jamais je n'oublierai le service que je vous ai rendu. » Bon concentré de cynisme et de vérité. Qui n'a pas entendu quelqu'un dire : « Après tout ce que j'ai fait pour lui, il m'a fait ceci ou cela » ? Qui n'a jamais eu cette pensée, même sans la proférer ?

16 septembre

Une légende rapporte que l'on avait demandé à saint Louis-de-Gonzague, pendant qu'il jouait (disons) au ballon volant, ou plutôt à la pelote basque : « Que feriez-vous si l'on vous annonçait la fin du monde dans l'heure qui vient. » Il aurait répondu : « Je continuerais à jouer. »

À bien y penser, nous sommes tous confrontés à cette question en ceci que la fin du monde peut survenir n'importe quand. Quand le Frère Rosaire est entré prendre une douche, le 23 août dernier, il entra prendre une douche. On l'a trouvé mort, deux heures plus tard, étendu tout habillé sur son lit. Il avait seulement eu le temps de se déchausser.

Question : le monde humain pourrait-il continuer à virer si chacun avait toujours à l'esprit la précarité de son existence ?

18 septembre

Il n'est guère de jours où je ne reçoive une demande de contribution financière à une fondation, une bonne œuvre, un particulier. Ce matin, longue lettre d'une femme qui s'occupe d'un ancien détenu du pénitencier de Donnacona, présentement dans une maison dite de transition quelque part à Québec. Elle est elle-même monoparentale avec la charge de deux fillettes et elle est, bien sûr, abonnée au BS. Depuis mars dernier, cette femme visite son protégé tous les jours, ce qui veut dire 300 km par jour, ce qui représente un minimum de 25 \$ d'essence par jour. Elle donne évidemment cent autres détails sur sa situation : l'auto à payer, le loyer, Hydro-Québec, téléphone, etc. Il n'y a aucun moyen de savoir où est la vérité dans tout cela. Où est la fraude ? Où est l'exploitation ? Où la bêtise pure et simple ? Par exemple, protectrice ou pas d'un ancien détenu, on n'est pas tenu de brûler 25 \$ par jour d'essence. Et puis, qui me dit que la même lettre n'a pas été expédiée à cinq ou dix autres communautés ? La lettre est très bien écrite, à tous égards : lisibilité, grammaire, orthographe. Je décide de lui faire parvenir 100 \$. Mes propres dépenses ne sont pas toutes justifiables en raison !

Il y a toujours des êtres qui parasitent les autres. En l'occurrence, le protégé en question, qui parasite sa protectrice, et sa protectrice qui parasite les communautés religieuses. Cela dit, nul ne connaît le mystérieux circuit de la charité ou de la

simple solidarité humaine. Et puis, celui qui siphonne toujours et tout le monde, il est peut-être la pompe d'un puits qui n'a jamais été amorcée. Il faut parfois vider son dernier verre d'eau pour amorcer une pompe.

Note postérieure

J'ai bien peur de m'être fait avoir. Dans sa lettre, la demanderesse me donnait son adresse, son numéro de téléphone et offrait même de venir me rencontrer. Un mois plus tard, aucun signe de vie de sa part. Le chèque a pourtant bel et bien été encaissé, comme je viens de vérifier dans le relevé de la caisse populaire.

Seconde note postérieure

Depuis, la demanderesse m'a écrit.

En soirée, exposé sur *La communauté humaine*, une section du *Catéchisme de l'Église Catholique*, à l'église de la paroisse Sainte-Cécile, à Charlesbourg. Une soixantaine de personnes fréquentent régulièrement cette série d'une vingtaine de conférences organisées par diverses paroisses du diocèse de Québec. Quelques hommes, une majorité de femmes, des vieilles gens pour la plupart.

Notules en vrac :

- Jésus n'est pas le patron des insurgés, mais le premier des martyrs.
- « Il ne détestait pas la compagnie, mais il aimait vraiment la solitude. »
(Chesterton)
- *Ultra petita* : traduction cavalière : n'en donnez pas plus que le client en demande.
- Essayons d'imaginer Gérald Larose sans barbe ; Parizeau sans moustache ou avec une barbe, au choix ; Bourassa avec un *pinch*. Trudeau pouvait se permettre ces métamorphoses.
- François, à qui je reproche de ne pas porter sa prothèse auditive : « J'évite l'inconfort de pouvoir t'entendre. »

- Jeu de mots dont je ne me lasse pas : « Quand Léo part, tout le monde part. »
Ou encore : « Si jeunes et déjà poney. »

19 septembre

Séminaire de lecture au Campus Notre-Dame-de-Foy. Le sujet : la confessionnalité scolaire, à partir de l'entrevue du Père Julien Harvey dans la *Revue Notre-Dame* de juin dernier. La séance n'avance pas à grand-chose. Ces séminaires m'intéressent, parce que cela me permet de rencontrer des interlocuteurs. Mais les séances pourraient être plus productives si nous prenions la peine de leur donner un cadre plus rigoureux. Notamment, si nous nous astreignons à travailler autour d'une table et non pas assis en rond. Mais surtout, si nous nous engageons à rédiger une synthèse de nos discussions.

21 septembre

Les deux équinoxes et les deux solstices retiennent toujours mon attention, et plus que mon attention : ils provoquent tout ensemble une forme d'émerveillement et de gravité. Ces quatre phénomènes, ces quatre rencontres annuelles, rappellent l'ordre cosmique et l'insignifiance sidérante de nos brèves agitations à la surface de la sphère minuscule que nous parasitons bruyamment et prétentieusement.

Mais, aujourd'hui, c'est aussi la fête de saint Matthieu. L'hymne du jour, à l'office du matin, nous dit : « Revenus de toute peur.. L' esprit souffle sur vous, hommes du large. » Que j'aime cette expression : hommes du large !

Dans le *Time Magazine* du 25 septembre, je lis un article sur Edward Robb Ellis, qui tient régulièrement son journal depuis 1927. « *Compared with Edward Robb Ellis, Samuel Pepys was a man of few words. In the nine years (1660-69) covered by his famous diary, Pepys produced about 1,250,000 words. In 67 years on recording his life and era, Ellis has filled 35, 000 pages with more than 20 millions words.* » L'article mentionne que l'auteur note pratiquement tout ce qu'il a dit, fait, pense, senti, lu ou vu, y compris des transcriptions de ses articles pour les journaux et des lettres qu'il a écrites ou reçues. L'ensemble constitue une histoire informelle du 20e siècle américain.

Je retiens cette information pour argumenter avec mon éventuel prochain éditeur qui me dira sans doute qu'il faut retrancher ceci et cela du manuscrit. Ou qui le refusera, tout simplement. Ce que la postérité ne lui pardonnerait pas.

23 septembre

Hier et aujourd'hui, deux séances de travail de trois heures chacune, avec Luc Dupont. J'ai rencontré ce jeune homme, par pur hasard, il y a deux ans. Il avait déjà projeté, à ce moment-là, d'écrire une douzaine de portraits littéraires de Québécois passerelles entre eux et lui. Le jeune homme est manifestement un pur. Après son départ, à 17h, tout plein des six heures intenses passées avec lui, je me décide à lui écrire, à toutes fins utiles.

Les deux longues et exigeantes conversations que nous avons eues, issues elles-mêmes d'un hasard, doivent bien signifier qu'il existe entre nous deux des atomes crochus.

Je vous parlais du constat de rupture entre votre génération et la mienne. Je persiste et je signe. Mais je me dis aussi qu'il doit bien exister quelques fils ténus entre vous et moi ; quelques fils conducteurs ; quelques passerelles.

Je suis tout le contraire d'un désespéré. Ou plutôt, je suis un désespéré, en ceci que l'on ne peut avoir de l'espoir qu'après la désespérance. Quand on a distillé Céline, Alain, etc., on peut entrer dans l'espérance, pour reprendre le titre du livre-interview de Jean-Paul II.

Je ne présume rien ni ne préjuge de rien, en ce qui me concerne. Mon Maître est mort au fin bout du désespoir, juste avant de dire : « Père, je remets mon esprit entre tes mains. »

Bien qu'infirmes locomoteur comme moi, vous êtes ponctuel, j'ai noté la chose. La ponctualité, c'est l'élégance des seigneurs et la fatalité des pauvres. « Les pauvres ne font jamais attendre. » (Bloy)

Vous vous arrangez pour vivre avec plus ou moins 12 000 \$ par année. Je vis avec plus ou moins 19 000 \$, tout compris : logé, nourri, blanchi, boucané, arrosé. Vous êtes plus pauvre que moi. Ça vous apprendra !

Quand je vous ai traité de bohème, je voulais dire que vous me semblez oublier facilement certaines contraintes. Par exemple, les horaires d'autobus. À ce sujet, nous sommes aux antipodes l'un de l'autre. Je me garde toujours une poire pour la soif (en l'occurrence, un coussin de temps), comme disait le général Salan, condamné à mort par de Gaulle,

gracié par le même, après l'affaire de l'OAS, et après six ou sept ans de prison. Durant son procès, le général Salan n'avait pas daigné ouvrir la bouche. Il n'a pas dit un seul mot. J'appelle cela un minimum de dignité. De noblesse, devrais-je dire. Dans l'exercice de son métier de général, il avait envoyé bien des soldats à la mort. Condamné à mort, képi sur la tête, il n'avait pas bronché.

Je disais que je me garde toujours une poire pour la soif. Je ne suis pas un fusil à un coup. Enfin ! C'est ce que je me dis. On verra ben.

La vie rend. Je dis : rend, au sens où l'on dit qu'une terre (un potager) rend, rapporte. La vie rend. La vie, non pas la nostalgie, la magie, le cynisme, le blasement, l'utopie.

La vie est projetée. Je ne dis pas : planifiée. En créant l'homme, Dieu n'a pas pris toute la place. Il a créé l'homme libre. En plus, il nous a donné l'exemple ultime, indéfonçable, de la liberté. Jésus est le premier homme libre.

Amen. Mot qui signifie : c'est ainsi, c'est ben ça, c'est ferme, c'est solide. *Amen.*

24 septembre

Je reviens sur ma rencontre avec Luc Dupont. Il était venu pour m'interroger. Il est allé assez creux. Son travail terminé, je lui ai posé quelques questions. À un moment donné, il a dit : « Je fais ce que je fais depuis 12 ans pour sauver mon âme. » Dans le contexte, il ne s'agissait pas du salut de l'âme au sens classique ès chrétienté. Il s'agissait de trouver un sens à sa vie de jeune homme, dans la société telle que nous l'avons faite, telle qu'elle s'est faite et, très précisément, dans la société québécoise. Ce jeune homme se sent privé de repères. Il vit la solution de continuité de notre société. En clair, il se sent isolé, au sens absolu du terme : seul sur son île. Dans son entreprise de portraits littéraires, il cherche à bâtir des ponts ou, en tout cas, installer des passerelles entre sa génération et la précédente. Et même, entre sa génération et celle du début du siècle. Par mode de symbole, je dirais : entre Maria Chapdelaine et lui-même.

Geste manqué. Nicole m'avait informé de la maladie de sa mère et, quelques semaines plus tard, de sa mort. Le 13, je ne suis pas allé aux funérailles. J'avais « rationalisé » ma décision : deux jours plus tôt, j'étais allé à Montréal aller et retour le même jour. J'étais fatigué. Je ne connais pratiquement personne de la

famille de Nicole. L'inhumation devait avoir lieu à Saint-Lin ; je n'ai pas d'auto, etc.

Le jour des funérailles, à 11h précisément, j'ai réalisé que j'aurais dû y aller ; que, sans doute, Nicole en aurait retiré quelque réconfort ; que mon absence a dû lui faire de la peine. J'ai honte de moi, mais c'est trop tard. Un geste manqué ne se rattrape pas. L'Écriture met dans la bouche des damnés l'exclamation suivante : « *Ergo erravimus* : nous nous sommes donc trompés ! » Comme un écolier, après une réponse ratée à un examen : « Je le savais, pourtant ! »

25 septembre

Hier, longue promenade avec Thérèse le long du chemin de la plage Saint-Laurent. Il s'agit d'un chemin asphalté, étroit, dans lequel deux voitures ne peuvent se rencontrer qu'avec précaution. Côté fleuve, des maisons tout le long du chemin ; côté falaise, tout dépend de la configuration du cap. Les maisons sont cossues, grandes et privées. Je le dis sans redondance : toute la plage est privée, toute cette bande de terrain de cinq ou six kilomètres. Seules quelques maisons, parmi les plus anciennes, ont de l'allure. Les autres sont simplement cossues et plusieurs, tout simplement bêtes. Plusieurs sont passablement éloignées du chemin ou bien assez élevées au-dessus. Ça doit être le diable, l'hiver, pour sortir ou rentrer son auto ou tout simplement apporter ses sacs d'épicerie dans la maison. Il est probable, toutefois, que les résidents ont les moyens de faire exécuter ces petites corvées par des livreurs et de se faire déneiger par des entrepreneurs en soufflerie.

À marée basse, les battures ne présentent pas un spectacle très agréable ni, non plus, une plage fréquentable à pied. En fait, on ne peut pas se baigner dans le Fleuve. Ce n'est que vase visqueuse, rochers, détritiques, herbage sans génie. Reste le gros du Fleuve, toutes marées emmêlées. Pendant que nous marchions, un long navire de la *Canadian Steamship Lines* remontait le Fleuve, profitant du début de la marée haute, ce qui fait gagner quelque trois milles à l'heure. Pendant un bon moment, nous lui avons tenu tête, mais il a fini par nous dépasser, marée et mazout aidant.

Je termine une lettre à Jean O'Neil :

M. Lécivain,

Pourquoi pas M. Lécivain ? Il y a bien des M. Létourneau et une dame qui s'appelle Lafantaisie. Tel quel dans l'annuaire téléphonique de Québec.

Je voulais vous écrire le 3 ou le 4 juin dernier, après vous avoir rencontré au salon du livre de Québec. Le curieux de l'affaire, c'est que ladite rencontre s'est produite à peu près comme vous l'aviez imaginé (imaginé. Pas de faute en l'occurrence.) à tout hasard. Elle s'est produite par hasard, justement. Je ne vous cherchais pas ; passant devant votre cage à signatures, je ne vous ai pas vu ; c'est l'amie qui m'accompagnait qui m'a signalé votre présence. Il manquait seulement la crème glacée. De toute façon, « tout ce que le hasard condamne ou défait n'était pas nécessaire ». (*Hirondelles*, p.74)

Durant l'été, à cause des problèmes de logistique dont je vous ai déjà parlé, je n'ai pu attraper que trois ou quatre de vos chroniques. Dans l'une d'elles, vous parliez des fanons de baleine dont on se sert (servait) pour faire des baguettes de huissier. Vous semblez ignorer que l'on se servait aussi des pénis de baleine pour fabriquer des badines d'officiers anglais. Dans une autre chronique, vous avez employé l'incontournable mot incontournable. Je ne retrouve plus la coupure. Autrement, je vous indiquerais la date.

Note très peu postérieure : J'apprends aujourd'hui, 26 septembre, que le Pape recevra bientôt Brigitte Bardot. Vive les pénis de fuck !

Je viens de recevoir, sur vos ordres, *Les Hirondelles*. Que faites-vous donc manger à votre éditeur pour que non seulement il vous édite, mais qu'il vous réédite, à 22 ans de distance ? Et vous avez la modestie à crochet d'écrire que vous ne comprenez pas pourquoi. Lisez l'avant-propos de Céline pour la réédition de son *Voyage au bout de la nuit*. Ça commence par : « Ah ! on remet le *Voyage* en route. [...] Si j'étais pas tellement contraint, obligé pour gagner ma vie, je vous le dis tout de suite, je supprimerai tout. Je laisserais pas passer plus une ligne. »

Quand j'entre dans un de vos livres, je m'en réchappe pas : fût-ce en plein milieu d'un après-midi, et alors que j'aurais autre chose à faire, je commence à lire ; je tique sur ceci et cela (par exemple : découpage, au lieu de coupure (p. 17), par envie et par pionnerie ; je relève des extravagances (par exemple, le petit monsieur de la page 49, qui prend un taxi boul. de Maisonneuve pour se rendre à la station Henri-Bourassa, pour aller manger un hot-dog.) Puis je me demande si le mot puits (p. 59) prend un accent circonflexe et si l'auteur bloque incontournableement sur certains mots, comme moi. Trafic (un f, deux f) et puits en sont deux.

Vos livres sont composés de chapitres (ou de numéros) de deux ou trois pages chacun. Or, je n'ai jamais compris pourquoi, quant à paginer, les éditeurs ne paginent pas les pages intercalaires et celles d'un début de chapitre. C'est le diable, après, pour indiquer une référence. P. 63 est un cas.

P. 85 : Vous écrivez, en lettres capitales : Faire Faire Faire. Valéry disait : « L'idée de Faire est la première et la plus humaine. Expliquer, ce n'est jamais que décrire une manière de Faire : ce n'est que refaire par la pensée. » (Les capitales sont de lui.)

À l'heure qu'il est, j'en suis à la page (non paginée) 87. Je n'ai pas encore vu les hirondelles. Parlant d'hirondelles, l'été 1994, j'ai observé un couple tout l'été, plus précisément, du 2 mai au 16 juillet. J'avais placé une cabane sur la galerie, à quatre pieds de ma chaise de travail. Cet été, j'ai manqué mon coup. Les hirondelles ont perdu leur guerre contre les moineaux. Pendant plusieurs jours, je me levais aux dix minutes pour frapper dans la vitre et chasser les moineaux. Puis je me suis dit que c'était du racisme : les moineaux aussi ont droit à une cabane de frère. Et puis, les moineaux ont la loyauté de passer l'hiver avec nous, alors que les hirondelles se poussent au Sud. Mais on passe tout à ces animaux-là, comme Balzac disait à propos des femmes.

En février dernier, j'avais commencé de vous écrire une longue lettre. J'étais peut-être un peu chaud. Je ne l'ai pas expédiée. Je la relis aujourd'hui et j'y trouve rétroactivement quelques échos à vos *Hirondelles* (p. 10, non paginée, à 87, non paginée). Je me décide à vous envoyer ma lettre du 2 février.

P.-S. Votre portrait, en quatrième de couverture, comme je pense que disent les éditeurs, est excellent. Alain disait qu'un bon portrait est une prophétie. Je ne mets pas de guillemets, vu que je cite de mémoire et que je jasse peut-être un peu son idée.

* * *

Le 2 février 1995

En la fête de la Chandeleur

Cher notaire notarié,

1. Je dis notarié, pour la raison que je numérote mes paragraphes. Je vous écris éclaté. Éclaté, ici, est un adverbe. César aurait écrit : *exclapiter* S'il ne l'a pas écrit, y avait qu'à. Les adverbes ont ceci de commun avec moi qu'ils ne s'accordent jamais. Je serais une femme, que j'aurais écrit : « Je vous écris éclaté. » C'est-y clair ?

2. Vous devez lire : *Éclaircissements*, de Michel Serres (Flammarion, Champs, 1994).

3. Jamais plus je ne vous ferai des remarques de pion, du genre : *idem/item*, ou l'inverse. Mais je garde mon idée. J'en fais cependant une dernière (remarque de pion). R 50 du *Fleuve*, on vous fait écrire : « En de-çà du quarante-cinquième parallèle ... » Certes, si vous vous situez à Quito. Mais *from* Montréal ? Je dis ça, quitte à me faire lancer un *Robert* par la Poste. Les pions, ça se dompte pas.

4. En ce qui a trait à la plainte de l'Empress, vous citez : « Les passagers debout dans leur cabine ... » Ma mère chantait : « Les passagers criaient avec délire ». Délire rime pas mal mieux avec navire que votre cabine. Je dis ça juste pour faire mon fin.

5. Vous écrivez (lettre du 26 janvier 95) : « Ceci dit ... » Erreur lamentable ! Même Radio-Canada ne fait plus la confusion entre ceci et cela. Voulez-vous une référence ? Pensez-y, avant de demander la chose. Vérifiez dans une grammaire de garderie. Ontarienne, évidemment. « Ils » viennent de sortir leur « Rapport Parent ». *Love of learning*, le titre. Nous autres, c'est la troisième décimale qu'on aime. À mort.

Notes postérieures : a) Vous, on vous ré-édite ; moi, on me refuse. b) Qu'est-ce que l'envie ? Réponse : « Une tristesse que l'on ressent à la vue du bien du prochain, ou une joie coupable du mal qui lui arrive. (*Petit catéchisme des provinces ecclésiastiques de Québec*, Montréal et Ottawa, 1888, p. 62)

6. Les deux seuls bons écrivains québécois (contemporains), c'est vous et moi. Vous, entre les 45e et 50e parallèles ; moi, au-delà. Je crois vous avoir déjà dit cela.

7. Céline disait ; « Ce que j'écris rendra insignifiants tous mes prédécesseurs ». Je cite de mémoire (et non pas *verbatim*, en irlandais), mais je suis sûr de l'idée. Et je connais quelqu'un qui connaît la citation par cœur. Je peux vous la faire faxer, si vous me poussez au boutte. De toute façon, Céline avait raison. De tous les romans que j'ai lus, je n'en retiens que trois : *Voyage au bout de la nuit* ; *Journal d'un curé de campagne* ; *L'homme sans qualités*. Et dans cet ordre. J'ajouterais *La femme pauvre et Poil de Carotte*. Terminé ! Je ne négocie plus.

8. Vous me reprochez mon : « ... si l'on est logé, nourri, éclairé, protégé, etc. » Je maintiens que, quand on a les moyens d'écrire, à moins d'être Job, on parasite l'organisation sociale. On est bel et bien « éclairé, nourri, transporté, etc » par l'organisation sociale. On est un intellectuel. Le mot a à peine cent ans d'existence, en français. Ceci encore : videz toutes les prisons fédérales ou provinciales situées au Québec, et vous ne pouvez plus sortir de votre prud'hommerie.

9. *Quid* : un intellectuel ? Suis-je, êtes-vous, est-il un intellectuel, sommes-nous, etc. ? Je viens de lire, sous la plume (métaphore épuisée) de Jean Larose, que « les intellectuels ne se mêlent pas du débat politique actuel. Ils ont en commun leur antinationalisme ».

Jean Larose arrive tout juste de deux années sabbatiques en France. Aux frais de qui ? Pourquoi ne suis-je pas lesbienne, ou ne suis-je pas professeur d'université ? J'ai beau être environ un frère, je ne suis même pas homo. Mais vous, quelle sorte d'intellectuel êtes-vous ? De quel bar ?

10. Valéry disait : « Intellectuels : ceux qui donnent des valeurs à ce qui n'en a point. »

11. Je ne « desmaures » pas à Saint-Augustin-des-Arabes. Je demeure dans la municipalité qui fut celle de Saint-Denys Garneau et d'Anne Hébert. Cette dernière nous illumine régulièrement, *from* Paris, comme Marie-Claire Blais, *from* New York. On aime. On célèbre. Vive le Québec libre de l'hiver. Comme dit mon frère, en fait d'été, on a le 15 juillet, à midi. Les bonnes années. Soit dit en passant, j'aime davantage l'hiver que l'été. À mon âge, on doit se coucher de bonne heure, si l'on doit se lever à la même heure. « Venez de bonne heure, (disait Baudelaire), vous ferez le mien. » En hiver, on peut se coucher à 17h (mettons 18), sans blasphémer le soleil. Mais l'été, c'est insultant. On n'ose même pas l'avouer.

12. Saviez-vous que les Anglais (J'ai pas dit : les Irlandais : ils vomissaient dans le Fleuve) ont payé, rétroactivement, la pension parlementaire de Papeau durant les années où il s'était poussé aux États-Unis, après on sait quoi. C'est ben dommage qu'il ait perdu. On serait si bien, si tellement plus libres avec Parizeau et son astuce. Je dis ça pour faire tremper l'hameçon.

À partir de tout de suite, je ne numérote plus mes paragraphes, par superstition, comme au *Reine Élisabeth*, où il n'y a pas d'étage 13.

On monte (ou on descend) du 12 au 14, ou du 14 au 12, saoul, pas saoul. Je viens de vérifier l'orthographe du mot.

12-A. Vous me faites perdre pas mal de temps. Je veux dire : quand on écrit au deuxième meilleur écrivain du Québec, on se force.

12-B. C'est pas vrai. Écrire, c'est toujours forçant. Soyez tout à fait sûr que je mets autant de soin, même si moins de mots, à écrire à n'importe qui. Personne n'est n'importe qui.

12-C. Au demeurant, écrire à un écrivain, c'est-à-dire à un être attentif, c'est comme parler à un malade. Quand on est civilisé, on dit pas à un malade qu'il en a pour six mois. Mêmement, on ne dit pas à un écrivain qu'il mélange item et idem. Je trouve, cependant, que vous virgulez pas beaucoup. Mais, disant cela, je re-pionne.

12-D. Écrire à l'ordinateur, c'est risqué. Risquer quoi ? La facilité. Pour l'heure, je ne m'explique pas là-dessus. D'autres l'ont fait. Si vous voulez

des références, je ferai le nécessaire, comme m'a dit, jadis, un professeur de l'Université Laval, qui voulait me caler, qui aurait eu raison de le faire, mais qui a eu pitié de moi.

12-E. Gustave Thibon termine son dernier livre par le chapitre intitulé *À Dieu*. Thibon a maintenant 93 ans. Jünger aura 100 ans (cent ans) le 29 mars prochain. Les deux sont aussi lucides que vous et moi, dans l'hypothèse que je le suis. Ils ne disent pas n'importe quoi. Ils n'ont jamais dit n'importe quoi.

12-F Vous n'avez aucunement répondu à ma question. « Comment fonctionnez-vous ? » Vous vous en êtes tiré, comme Parizeau s'en tire avec Lisette. Vous avez répondu : « J'écris parce que les autres écrivent mal. » Vous n'étiez pas obligé de répondre. Vous n'êtes pas un élu. Aussi bien, je ne vous écris pas comme on écrit à son député. Ou au courrier de Solange, qui est d'ailleurs un très beau prénom. ô, mon seul ange ! Ou au Premier ministre, comme je m'apprête à faire.

Je vous écris comme on jette une bouteille à la mer, pour utiliser une métaphore jamais utilisée jusqu'à ce jour, à ma connaissance. Brèfle, comme dit Béro, je vous fais perdre votre temps, lequel est la substance de nos vies.

12-F-A. Ne vous culpabilisez cependant pas plus que le besoin : j'en perds en masse, du temps, tu fin seul. Je suis pourtant en novembre, selon la durée statistique de ma vie. Quand je suis venu au monde, j'avais plus ou moins 55 ans d'espérance de vie, comme on dit maintenant. Malgré six ans de tuberculose, et autres errances, j'ai 68 ans. Selon les calculs dont je viens de parler, (j'aurais) encore une huitaine d'années à vivre. Sans fumer, sans boire, sans rien. On verra.

Céline a viré de bord le roman français, en un seul coup. Il est mort, proscrit, en 1961. Avec trois chandails sur le dos, une couple de chats, une femme aux longues cuisses lisses, et une amertume infinie. Il abhorrait l'alcool et le tabac. On n'était pas faits pour vivre ensemble, lui et moi ! Sont tous pareils, les fascistes, les bonnes femmes et les péquistes. Ils commencent par aimer la race pure, les chemises propres, les bobettes et la cravate qui vont avec. Et ils finissent par les cheminées dont on célèbre le cinquantième anniversaire, non pas de leur existence, mais de leur libération, par les soldats soviétiques. Les seuls êtres que j'admire, sur cette planète, c'est les saints ou les soldats. Je suis trop vieux pour m'enrôler dans l'armée. Je n'ai aucune excuse de n'être point un saint : « la seule tristesse », comme disait Léon Bloy.

Céline était une belle charogne. Une charogne pas mal plus noble que celles qui négocient leur prime de séparation, ces mois-ci. Céline, il a payé environ le prix de sa charognerie, qui n'en était pas du tout. C'était simplement de la lucidité maladroite. Maladroite, je veux dire comme un pro-

jecteur qui se braque sur un détail : une jambe cassée, une mère hystérique. Il a tout vu, avant tout le monde.

12 F-B. Je parle de Céline. Je pourrais parler de Jésus. Il est mort à 33-37 ans, sans avoir écrit un seul mot, sauf sur le sable, juste pour écœurer les pharisiens, à propos de la femme adultère. Il griffonnait. Ayant griffonné, il a demandé à un Irlandais : « Qui c'est qui tire le premier ! » Un Irlandais connaît la suite. Sinon lui, son père. Et si ni l'un ni l'autre ne sait, qu'est-ce que ça peut faire ? Je suis celui qui ne s'inquiète pas de l'avenir de la religion. Le futur est vieux ; il n'y a aucun avenir dans la religion, pour la raison que Jésus s'est incarné sur notre planète, et qu'il n'a fondé aucune religion. S'est-il promené ailleurs, je n'en sais rien. De plus grosses têtes que la mienne se sont interrogées à ce sujet. J'ai mon idée là-dessus. Elle me suffit.

Rien n'est perdu. Rien n'est même commencé. Cf. mon n° 1, cher notaire du doyen des fleuves. Ça, c'est trouvé. J'ai donné votre livre en cadeau à une riveraine du Fleuve, qui m'a remercié en disant que je lui révélais un auteur (Jean O'Neil) et en me donnant une magnifique photo du Fleuve pris dans les glaces, prise par elle-même.

Je me dis, pour me combattre, que les clartés de l'intelligence sont sans rapport avec la rectitude du cœur. Or, seul compte le cœur. On compte les chiffres, mais les chiffres ne nous comptent pas.

En attendant, en attendant quoi ? Il ne reste guère que la bêtise. Rares sont ceux qui osent la méchanceté. Reste la bêtise « au front de taureau », comme disait Homère ou Lautréamont ou Bloy. Ou je. J'ai des preuves ! J'en suis une.

Je vous écris, par-ci, par-là (ça prend le trait d'union, je viens de vérifier) ; vous me répondez de même. Mais soyez bien sûr d'une chose, je tiens à le dire : je n'attends rien. Aimer, c'est rendre libre. Attendre, c'est être esclave. Ne rien attendre, c'est s'être rendu libre. Je n'attends rien. J'espère tout.

26 septembre

Ayant terminé la lecture des *Hirondelles*, je donne une suite à ma lettre du 22.

Les Hirondelles (suite)

Quelques remarques en vrac :

- Excellent, le maquignonage avec le bûcheron (chapitre 18) et l'intercalation de la lettre d'Irène. Les chapitres 19 et 20 m'ont rappelé les funérailles de mon frère Lucien, en juillet 1991. Si l'on soustrait les porteurs, nous

étions quatre : mon frère, l'amie de Lucien, sa logeuse et moi-même. Je ne compte pas le célébrant, il était d'office. Je ne compte pas la dépouille, comme on dit si bien. Lucien était ailleurs, ou avec nous, mais dans un autre état de la matière. Car la matière se présente sous plus d'états que les trois états classiques du manuel de physique du chanoine Perras : liquide, solide, gazeux. Pour ne rien dire de l'état second bien connu des ivrognes. Mais là, on quitte la physique pour l'alchimie.

- « Je ne sors jamais de moi-même » Un écrivain court, entretient ce risque, surtout s'il pratique la littérature intimiste, comme j'en connais au moins un.

- « Ne s'étant pas embarrassés du pourquoi, ils avaient réussi à percer le comment. » C'est toute la démarche de la science. Pourtant, Aristote se posait la question de savoir pourquoi les chiens couraient de biais. Mais ce pourquoi était un comment déguisé, puisque la réponse (qu'Aristote n'a jamais trouvée, et que l'on ne connaît peut-être pas encore) commence nécessairement par un parce que, tandis que la réponse à un pourquoi commence par un pour. « Pourquoi Dieu vous a-t-il créé ? » (*Petit Catéchisme*, p. 4) Là-dessus, Pascal : « Ce que les hommes, par leurs plus grandes lumières, avaient pu connaître, cette religion l'enseignait à ses enfants. » C'était un peu avant la découverte de l'ADN. Comment l'ADN conduit-elle un adolescent français à tuer 14 personnes, ou un Marc Lépine, 14 femmes bien ciblées ? On trouvera peut-être la réponse un jour, après quoi il restera : mais pourquoi l'ADN ? « Il ne suffit pas de dire qu'un marteau sert à fabriquer des marteaux. » (Chesterton) Le pourquoi d'un marteau, c'est peut-être la fabrication des meubles.

Tentative de lecture :

J'ai lu d'une traite les 86 premières pages, et en deux séances, le reste. Je n'ai pas décroché, mais je comprenais de moins en moins. D'abord, je n'ai pas rencontré les hirondelles annoncées dans le titre, à moins que l'épigraphe de la page 9 (non paginée) tienne lieu de clé, auquel cas, ma serrure fait défaut. « Voici un livre illisible », dites-vous en quatrième de couverture. Coquetterie d'auteur ou défi ?

De plus, j'étais incapable de ne pas me demander, tout au long de ma lecture : « Ce qu'il raconte, est-ce que ça lui est arrivé ? Tous ces voyages, le bateau, les séjours à l'Anse-au-Pet, les sauteriers. Et puis, où prenait-il son argent, le monsieur ? » Le détour par la CIP n'explique pas tout. On part pas à deux pour Los Angeles ou Amsterdam comme ça. À moins que le monsieur fût un gigolo, ce que rien ne laisse supposer. Et toujours pas d'hirondelles.

Tout cela se passe entre 1966-1967 et janvier 1972, forcément. C'est écrit, p. 167. Non pas tout cela, puisque, p. 29 (non paginée), le monsieur parle de son enfance : « Alors, il vécut son enfance, souple et docile. » p. 33 (non paginée), le monsieur est à Montréal. Il a donc 20-25 ans. Si mes

supputations sont valides, le monsieur serait présentement une manière de quinqua. Pour faire des recoupements, faudrait retourner à *Jérémyah*. Je l'ai prêté, et je ne sais plus à qui. Ça fait mille fois que je me dis que je ne prêterai plus de volumes, mais je me dompte pas.

À l'occasion d'une petite vieille morte ou évanouie sur le trottoir, il découvre la précarité de l'existence et son côté dérisoire. Il en reste marqué. Il ne peut plus prendre ni entreprendre grand-chose au sérieux. Sauf écrire. Mais ça, Job lui-même sur son fumier et son tesson à gales en souhaitait la possibilité.

Je me souviens, moi aussi, d'un ouvrier qui était tombé d'un échafaudage au cours de travaux de réfection de l'église Saint-Patrick, à Québec. Je travaillais au ministère de l'Éducation. Je revois l'ouvrier étendu sur le trottoir, sa casquette à deux pas de sa tête. Je travaillais à sauver l'éducation au Québec, à l'époque. Avec les merveilleux résultats que l'on connaît et que le ministre Garon état-généralise.

Et puis, je me demande toujours comment vous fonctionnez. Où vous prenez toutes vos inventions ? Quelle est la part autobiographique ? Quelle est la part de reconstruction et de télescopage de souvenirs ? Et pourquoi la petite fille de Senneterre fout le monsieur à la porte, p. 164 ?

Enfin, où sont les hirondelles ? Et pour commencer : pourquoi les hirondelles ? Ces hirondelles que tout le monde trouve si fines, si gracieuses, si tout. Elles sont pourtant aussi terribles, cruelles et impitoyables que la Bien-Aimée du *Cantique des cantiques* : « *Pulchra est ut luna, electa ut sol, terribilis ut castrorum acies ordinata.* » (6, 10). Imaginez les hirondelles juste 100 fois plus gros ses : vous n'oseriez plus sortir sur la galerie.

Tout benoîtement.

Ce soir, à 18h 20, la base du soleil touchait le faite des arbres. Dans ces conditions, la rotation de la terre d'Ouest en Est est sensible. On voit la tête des arbres pénétrer lentement dans le soleil.

30 septembre

Dans son homélie de dimanche, le 24, Gérard a dit : « Tout le monde sait que le mot crétin vient de chrétien. » Surpris, je lui écris : « Où as-tu pris que crétin vient de chrétien » ? *Les Actes* (II, 26) indiquent clairement l'origine de cette appellation. Voir note, dans Osty. Par ailleurs, le Dictionnaire des racines des lan-

gues européennes fait dériver ce mot du terme indo-européen *ghrei*, qui veut dire oindre, d'où le grec *khristos*.

Quant à crétin, il vient de l'allemand *Kreide* (craie) à cause de la couleur blanchâtre de la peau des crétins « de souche ». Cf. *Littre*. Le *Robert* le fait dériver du valaisan, ce qui est tout à fait cohérent avec l'indication de *Littre*.

Gérard me répond, en substance, qu'il connaissait évidemment la référence aux *Actes*, et qu'il a tiré sa remarque d'une étude sur le mot crétin par Raymond Boutin, parue dans *Les cahiers de Cap-Rouge*. Je lui rétorque :

En la fête du Notaire du Saint-Esprit.

Crétin/chrétien (suite)

J'avais lu, mais je ne suis pas retourné à l'étude de Raymond sur le mot crétin. J'ignorais le terme bon-chrétien, pour designer une variété de poire.

Au demeurant le terme crétin aurait été enregistré, en français, vers 1754. Sa filiation sémantique avec l'allemand, telle que reçue par *Littre*, semble bien établie. Qu'il y ait eu, par la suite, un glissement de crétin à chrétien n'a rien d'étonnant, soit par mode de dérision, soit par corruption d'ordre sémantique, tout simplement. *Riding-coat* devenu redingote est un exemple entre mille.

Par ailleurs l'origine de l'appellation chrétien pour désigner les disciples du Christ me paraît très sûre. Osty, Jérusalem, Chouraqui, J.-F. D'Allioli sont unanimes sur ce point. De même que l'encyclopédie *Catholicisme*.

Je suis un fichu chrétien selon l'étymologie originelle ; je me moquerais bien d'être traité de bon-chrétien par dérision, mais je ne crois pas en être un selon l'acception du *Robert*.

« *Cognominarentur primum Anthiochiae discipuli Christiani.* » (Jérôme)

Vers le milieu de l'après-midi, j'entends les hurlements des sirènes, mais je n'y porte pas attention. J'apprends par la suite qu'il y a eu une fuite de gaz toxique à la piscine du Campus Notre-Dame-de-Foy. Cent quatre usagers, dont bon nombre de jeunes enfants, ont été intoxiqués. Plusieurs ont dû être conduits à l'hôpital en ambulance. Heureusement, il semble que personne n'a subi d'atteintes durables, ce

qui aurait fort bien pu être le cas. Imaginons que le même accident se soit produit en hiver.

Solitude. Les journaux et les revues publient régulièrement des annonces sous les rubriques : Femme cherche homme ; Homme cherche femme ; Homme cherche homme ; Femme cherche femme. Une pleine page dans *La Presse* d'il y a quelques samedis. Environ 300 demandes. Dans *Le Soleil* de samedi dernier, je relève :

Alain, 31 ans, 5'10", 155 lb non fumeur, sens de l'humour, aime cinéma, musique, arts, rech. F 18-25 ans, mêmes affinités, non fumeuse, sans enfants.

Steve, 5'11", 175 lb, belle apparence, recherche étudiant 18 à 26 ans, imberbe, propre, non-obèse, pour amitié, partager appartement et peut-être +.

Michèle, 40 ans, 5'2" 120 lb, 2 enfants, travailleuse autonome, curieuse, cherche F 30 ans et +, libre, stable, pour amitié et peut-être +.

Un grand nombre de ces quêtes excluent les fumeurs. « On a son petit péché pour le jour, son petit péché pour la nuit, mais on ménage sa santé », comme disait Nietzsche.

Étant donné la température de ces derniers jours, les hydravions s'en donnent à tire-d'ailes. Les vrombissements sont presque continus, de 8h à 19h. Les protestations, les pétitions n'y changent rien. Des milliers de personnes subissent cette nuisance publique et le propriétaire de ces engins fait des affaires d'or. L'hydrobase relève de la juridiction fédérale. Le ministre des Transports à Ottawa s'en fout pas mal. Si nous étions en régime de démocratie directe, il y a longtemps que le maire de Saint-Augustin-de-Desmaures aurait été obligé de faire cesser ces opérations.

Un bon jour, un riverain excédé, mettra le feu aux hydravions. Je ne souhaite pas la chose, mais je la comprendrais parfaitement.

Cherchant je ne sais plus quelle référence, je me suis mis à relire les *Annales de l'Institut*, par le Frère Avit. Il décrit ainsi un des premiers Frères : « Le Frère Spiridion était un bon vieux sans instruction, peu habile en son métier et que le Père (Champagnat) avait reçu par charité. Son langage était français comme celui d'une vache espagnole. "Pour aller en Turquie, disait-il, il faut passer à Tolon" Un jour, un prêtre de passage voulut s'amuser à ses dépens. Il lui demanda : "Pour-

quoi les poules qui sont noires font des oeufs blancs" Le Frère Spiridion rétorqua : "Je vous répondrai quand vous aurais devinai (sic) pourquoi l'âne qu'a le cul torion fa des crottes carra."

Le même Frère, se chauffant un soir avec un autre vieux, lui dit : « Je crois bien que le diable va se torcher le cul de nous deux cet hiver. »

Les *Annales* en question sont connues depuis fort longtemps. On vient de les rééditer. J'aurais bien aimé qu'elles nous fussent présentées plus tôt, durant nos années de formation. On y trouve une mine de faits truculents, mais aussi des informations d'ordre culturel, politique, économique fort éclairantes sur l'époque. Les *Annales* couvrent les années 1775 à 1885 et comprennent une manière de rétrospective sur les origines familiales et sociales du fondateur. L'Institut fut fondé en 1817. On devine les tourmentes socio-politiques dont elles furent l'écho : Révolution française, règne et guerres de Napoléon, la Restauration, les révolutions de 1830 et 1848, la Commune de Paris, la guerre de 1870, sans parler des misères et des intrigues proprement ecclésiastiques et des rivalités entre les fondateurs de communautés.

Durant les deux décennies qui suivirent la fondation de la communauté des Frères maristes, il y eut pléthore de fondations de communautés enseignantes. Les *Annales* rapportent, avec discrétion, les petites chicanes avec les clercs de Saint-Viateur, avec les Frères des écoles chrétiennes. Toutes choses qui se sont répétées, au Québec, de 1837 (l'année de l'implantation, par ici, des clercs de Saint-Viateur et des Frères des Écoles chrétiennes) jusque durant la décennie 1950. On avait zoné le Saint-Esprit. À compter de 1960, les communautés se mirent à travailler ensemble. Le Campus Notre-Dame-de-Foy est un exemple de cette coopération. Trente ans plus tard, il ne reste plus que six Frères à l'emploi du Campus, non du fait des rivalités intercommunautaires, mais du fait d'autres transformations socioculturelles survenues entre-temps ou, pour être plus précis, simultanément.

Les *Annales* ne sont pas un livre d'histoire. Elles sont l'écho de la grande histoire dans la vie d'un fondateur de communauté et dans celle de ses premiers disciples. La vie des premiers Frères était rude. Ils ont traversé des misères de toutes sortes et des misères de toutes sortes les ont traversés, que les *Annales* nous restituent par les milliers de petits faits vrais qu'elles rapportent. Je crois volontiers

que la plupart des premiers Frères furent des hommes vertueux et que notre fondateur était un saint. Mais on peut être un saint et n'être point parfait, contrairement à ce que l'hagiographie régnante à l'époque (et encore maintenant) nous laissait entendre. La vie se vit en détails. Elle ne se vit pas en gros.

3 octobre

Évangile du jour (Lc 9, 51-56) : Jésus est informé qu'on lui interdit de traverser une ville de Samarie, parce qu'il se rend à Jérusalem. Le Fils de Dieu, interdit de séjour ! On s'offusquerait pour moins. Ce genre de boycott est encore pratiqué de nos jours. Jacques et Jean sont indignés. Ils veulent faire descendre le feu du ciel pour consumer ces gens-là. Mais Jésus les réprimande sévèrement (*increpavit illos*) : « Le Fils de l'homme n'est pas venu pour perdre les hommes, mais pour les sauver. »

4 octobre

Fête de saint François d'Assise. Dans la prière dite de saint François, je relève : « Seigneur, faites que je ne cherche pas tant d'être consolé que de consoler, d'être compris que de comprendre, d'être aimé que d'aimer. » Elle est terriblement actuelle, cette prière, terriblement exigeante, aussi. Puisse saint François me faire faire un petit bout sur le chemin où, lui, il s'est engagé si radicalement et sans retour.

Dans un récent article de *The Economist* on relève que les États-Unis ont confisqué, à toutes fins utiles, les termes Amérique et Américain. Là-dessus, un lecteur réplique (numéro du 23 septembre) qu'un mot anglais : *Usonian* a été en usage pendant plus d'un siècle.

6 octobre

Commandement nous est fait d'aimer notre prochain comme nous-mêmes. Mais il arrive que l'on ne s'aime guère soi-même. Parvenu à un certain âge et à un certain degré de connaissance de soi, il n'est pas facile de s'aimer. Or, le ravagé

devient vite ravageur. C'est une loi de la psychologie. Dans ces conditions, pour s'aimer, il faut se croire aimé. C'est toute la révélation chrétienne.

7 octobre

Fête de Notre-Dame du Rosaire. Fête du chapelet, le psautier des pauvres et des ignorants, prière fabuleuse, pacifiante et nourricière. L'Évangile du jour rapporte le dialogue fondateur de l'histoire, la négociation entre Dieu et Marie. Il est remarquable, d'ailleurs, que Marie, dans son *Magnificat*, fait le lien entre elle et Abraham. Abraham, lui aussi, avait négocié avec Dieu, pour sauver Sodome.

Référendum. *La Presse* du jour rapporte les propos suivants de Guy Bouthillier : « Dans l'instantané d'un vote référendaire, il y a l'éternité qui nous interpelle. » Tu parles !

La question référendaire m'obsède. Mais fallait-il un autre référendum ? Dans une élection générale, les questions, les problèmes et le débat sont multifformes, mais on est toujours dans la fourchette du plus ou du moins. Dans un référendum, c'est oui ou non. Et encore, il y a au moins deux catégories de référendums. On peut faire un référendum sur une question importante, sans doute, mais dont la solution demeure réversible. Par exemple, un référendum sur la peine de mort.

Le référendum du 30 octobre prochain porte sur l'être et non pas sur une modalité de l'être. Or, la question n'est pas claire, et elle n'est pas claire parce que les promoteurs du référendum redoutent la réponse à une question claire. La question claire aurait été : « Voulez-vous la sécession, oui ou non ? » On a éludé cette question et c'est bien là le paradoxe et le mensonge des politiciens. En démocratie, en effet, le gouvernement est censé représenter la volonté du peuple. En l'occurrence, on a peur de demander et donc de connaître la volonté du peuple. On cherche alors à extorquer la réponse que l'on souhaite par toutes sortes d'astuces et en posant une question à tiroirs, comme dans les *jokes* du même nom.

Le pire, c'est que quels que soient les résultats, le problème demeurera entier. En attendant, je suis comme bloqué, interdit. Je ne souhaite pas la victoire du OUI. On ne m'a pas démontré à qui, hormis les politiciens péquistes, profiterait la sécession. Par contre, je vois bien qu'une victoire du NON reculerait pour un bon bout de temps toute reprise de l'opération.

En fait, rien n'est moins sûr. Dans une vie individuelle comme dans la vie d'une société, toujours l'inattendu arrive. Chesterton imagine les scénarios que pouvait se monter un fonctionnaire grec de Byzance, au début du VI^e siècle : danger d'une scission religieuse entre l'Est et l'Ouest, raids des barbares sur la Gaule ou la Grande-Bretagne, etc. « Mais à ce moment-là, continue-t-il, dans un petit village d'Arabie, Mahomet venait d'avoir dix-huit ans. »

Quelqu'un qui se serait endormi, en 1914, se serait endormi avec, dans l'oreille, le mot Sarajevo. Ce nouveau Rip Van Winkle, se réveillant 75 ans plus tard, entendrait le mot Sarajevo. Il se dirait : « J'ai pas dormi ben longtemps ! » Où ai-je lu ceci : « La fin du monde ? C'est Dieu qui se réveille et qui se dit : j'ai fait un cauchemar. » Guy Bouthillier nous informe que l'éternité nous interpelle.

Ces jours-ci, le Pape est aux États-Unis. Après avoir repris le thème des droits de l'homme, il propose maintenant devant l'ONU une charte des droits des nations. L'intuition directrice est la même : l'homme est irréductible. On ne réduit pas l'homme aux lois du marché ; on ne le réduit pas non plus aux lois des États. La révolte ontologique de l'homme, c'est de n'être point Dieu. La réforme de l'homme (*mirabilis reformasti*), comme disait l'ancienne liturgie, c'est Jésus anéanti, mais défonçant la mort dans un acte de foi suprême en l'amour du Père.

10 octobre

Alain Bouchard et moi étions convenus de nous rencontrer ce matin à 10h. Il devait me téléphoner pour me confirmer la chose. En une telle circonstance, je colle au téléphone. À peine si je m'absente du bureau pour aller pisser. Je remets également certaines autres absences provisoires : pour faire une photocopie, par exemple. J'aime cette situation de dépendance !

À midi, Alain me téléphone de Chicoutimi. Un de ses beaux-frères est mort subitement, cette nuit. Une fois averti, il a essayé de me joindre, pour se décommander. Moralité : toujours supposer une bonne raison de la part de celui qui fait attendre. Il est peut-être mort. Et, sinon lui, un de ses proches.

Depuis deux ou trois jours, je travaille à écrire la notice biographique du Frère Rosaire Potvin. Il meurt, bon an, mal an, une dizaine de Frères. Les notices ont

pris du retard. Le Frère chargé de la coordination de l'affaire, m'a demandé d'écrire la notice du Frère Rosaire. J'écris au Frère en question :

Frère Louis-Joseph Hébert

Desbiens

Te voici donc biographe en chef ou coordonnateur de (notices) biographiques, à l'image du Frère Jean-Baptiste ou du Frère Avit ! Après une bataille, la Légion étrangère française se fait un point d'honneur de ramener ses morts ou ses blessés derrière les lignes, comme on dit en langage militaire...

Sous même pli, la notice du Frère Rosaire Potvin. À toi de décider si tu juges approprié de retenir les remarques préliminaires de même que l'espace d'annexe, à la fin. De toute manière, je suis ouvert à des suggestions de ta part. C'est intentionnellement que j'ai multiplié les noms de confrères. Cela favorise l'attention des lecteurs éventuels : on ne met jamais long à lire son nom quelque part !

Bon courage, bonne santé, le premier étant largement fonction de la seconde. Cordialement, terme qui a la même racine que courage.

Je reproduis la notice en question. (Cf. annexe 20)

On n'a pas à poser l'existence du cosmos. Il est. On rapporte que Hegel, voyant les Alpes, se contenta de dire : « Elles sont là. » Les fourmis (à ce que l'on sache) ne se posent pas la question de leur origine ni celle de leur finalité. Mais l'homme se pose les questions : Qui suis-je ? Où vais-je ? Et d'abord, d'où viens-je ? L'abbé Thomas Moreux, des manuels d'astronomie de mon enfance, demandait : « Qui sommes-nous ? D'où venons-nous ? Où allons-nous ? »

La révélation chrétienne répond :

- Dieu a créé le cosmos.
- Le Fils de Dieu est venu le sauver.

Pourquoi fallait-il le sauver ? Réponse : parce que Dieu, en créant l'homme libre, créait ses propres rivaux. Dès lors, il n'y avait plus d'autre solution que la venue et la mort de Jésus, s'anéantissant et défonçant la mort. Comme le rappelle Drewermann, ces années-ci, en ses mots contemporains, mais bien après Job, « l'insécurité ontologique » se ramasse là-dessus.

Il ne reste plus que la question : Dieu existe-t-il ? S'il existe, il ne peut être que l'Amour. N'importe quel acte de prière s'accroche à cet acte de foi.

Je n'ai pas de problème sérieux touchant la question : qui est Dieu ? Je veux dire par là que je comprends qu'il est le tout autre. Nous n'avons aucun moyen de concevoir le tout autre, sinon à partir de notre plus belle expérience, en bas de la lune, qui est l'expérience de l'amour. Dès lors, si Dieu est, il est non seulement amour ; il n'est qu'amour.

12 octobre

J'apprends la mort du Frère Jean-Marc Fortin. C'est le cinquième décès depuis la fin juin dernier. Certes, il ne s'agit pas toujours de décès surprenants. Par ailleurs, il serait faux de prétendre que tous ces décès m'affectent émotivement. Il reste qu'il n'y a rien d'exaltant à voir se fondre implacablement le corps auquel on appartient. Depuis octobre 1994, neuf confrères sont morts. À ce compte-là, dans dix ans, il restera une cinquantaine de très vieux Frères dans la province communautaire.

13 octobre

Hier et aujourd'hui, deux splendides journées. Je fais deux promenades dans le bois, mais sans entrain, ni contentement. Je les fais par principe. Je subis une baisse d'empéage, comme il m'arrive assez souvent. Je me sens vaguement coupable de ne faire pratiquement rien. De plus, le climat de la communauté est très pénible.

16 octobre

Les feuilles mortes. Juliette Gréco, Yves Montant chantaient : « Les feuilles mortes se ramassent à la pelle ... » Je n'ai jamais vu ça de ma vie ! Mensonge d'une certaine poésie. Les feuilles mortes se ramassent avec un balais à lamelles métalliques et s'ensachent avec les mains dans des sacs en plastique. Ça n'a rien de poétique et c'est plutôt essoufflant. Elles sont ensuite transportées en camion

pour faire du compost. C'est du moins ce que j'ai fait hier, chez Claudette, pendant trois heures.

Euthanasie. Pleine page dans *Le Soleil* d'hier. Titre d'une entrevue avec le cancérologue français Léon Schwartzberg : *L'euthanasie, oui ou non ?* Le médecin prône l'euthanasie pour les malades qui en font la demande. Il réproue la dissimulation de son état au malade en phase terminale. Il ne recommande pas pour autant la légalisation de l'euthanasie car, dit-il, « Dans nos États de droit, tout ce qui est légalisé est considéré comme normal ».

En 1977, Léon Schwartzberg a publié, en collaboration avec Pierre Vianson-Ponté, un livre intitulé *Changer la mort* (Albin Michel). Il y écrivait alors : « Comment peut-on imaginer de procéder simultanément et sans doute d'ici peu, dans la même société, à deux réformes ; l'une pour abolir la peine de mort, l'autre pour autoriser à tuer par euthanasie ? »

Excellente caricature d'accompagnement : on voit un malade branché. Dans la bulle qui est censée illustrer son rêve, on voit un fœtus dont on coupe le cordon ombilical. Le reste du dessin nous montre un médecin qui s'apprête à débrancher le patient.

Quelques jours plus tôt, le même journal avait publié une lettre dans laquelle une infirmière de formation rapportait qu'elle avait dû, en l'absence d'indications à ce sujet, décider que l'on ne réanimait pas son père frappé de graves complications postopératoires. Elle poursuit en disant : « Mon père est décédé ainsi, sans mot dire sur la façon dont il aurait voulu terminer sa vie, laissant une décision énorme et inoubliable sur nos épaules et surtout dans nos cœurs. » Elle conclut en disant que l'on devrait intégrer les volontés de fin de vie dans le système de santé du Québec. Notons que l'infirmière en question se plaint au moins autant qu'elle ne plaint son père. Que d'euthanasies plus ou moins avouées auront été décidées pour soulager les survivants bien davantage que par compassion pour le branché !

Les choses étant ce qu'elles sont, je pense toutefois que c'est une forme de charité ou de politesse, tout au moins, que de signifier clairement la façon dont on veut mourir en regard des techniques et la façon dont on entend que l'on dispose de sa dépouille. Il y a aussi peu que 25 ans, nul catholique ne se posait la question de savoir s'il se ferait incinérer ou inhumé. Maintenant que l'Église autorise l'in-

cinération, la question se pose. Il est dommage, toutefois, qu'il n'existe aucun moyen, pour le foetus, de faire connaître ses volontés de commencement de vie !

Racisme. Test textuel publié dans *The Economist* du 7 octobre : « *Not many of us, I suggest, care that much for the Jews (except the Department of Trade, of course), and certain members of Parliament who are just Jew-crazy. As for Israelis in particular, they are surely, not to put too fine a point on it, among the world's most awful bloody people.* »

Si l'on remplace *Jew* par *Arab*, *Department of Trade* par *Foreign Office*, et *Israelis* par *Palestinian*, on se sent beaucoup plus à l'aise !

Second test : « *This year the voice of Christianity will shake the very foundation of Asian civilisation.* »

Il s'agit alors de remplacer *Christianity* par *Islam*, et *Asian* par *Western*. Les deux tests sont intitulés : *What you read is what you are.*

17 octobre

Évangile du jour (Lc 11, 37-41) : Un pharisien invite Jésus à dîner. Jésus se met à table sans avoir fait les ablutions rituelles. Le pharisien s'en étonne. Jésus lui réplique avec véhémence : « Vous voilà bien, vous autres, les pharisiens ! L'extérieur de la coupe et du plat, vous le purifiez, alors que votre intérieur est plein de rapine et de perversité. » Voilà un dîner qui a dû être assez froid ! Cela me fait (un peu) penser à celui qui vous invite chez lui, mais qui vous informe, après coup, qu'on ne fume pas dans sa maison !

À 15h, séminaire de lecture au Campus Notre-Dame-de-Foy. À l'étude, *La cité de l'homme*, de Pierre Manent (Fayard, 1993). L'auteur entend montrer qu'il est impossible qu'être un homme et être un homme moderne soient une seule et même chose. Autrement dit, pour être moderne, l'homme a dû rompre avec la conception ancienne de l'homme. L'adjectif moderne a dévoré le substantif homme. Être moderne, c'est se sentir supérieur à ceux qui nous ont précédés ; supérieurs au point d'être autres. L'auteur prend appui sur *L'Esprit des lois*, de Montesquieu, dont le propos premier est d'affaiblir décisivement l'autorité des anciens.

Notons que l'auteur expose, mais ne partage pas cette conception politique.

Référendum. Lucien Bouchard s'excuse d'avoir parlé de race blanche et d'avoir paru reprocher aux québécoises leur faible taux de fertilité. Jacques Hébert s'excuse d'avoir traité une journaliste de vache séparatiste. Paul Martin affirme que la sécession du Québec entraînerait la perte d'un million d'emplois. On en est là ! Malgré la légèreté des politiciens, le débat ne s'élève pas. Léon Bloy disait du suffrage universel : « L'élection du père de famille par les enfants. » Le présent référendum nous demande de faire ou de défaire un pays en comptant des sous et des emplois.

18 octobre

En matinée, rencontre de près de deux heures avec cinq élèves du cégep de Sainte-Foy : trois jeunes filles et deux garçons. Dans le cadre du cours appelé « essais », ils avaient choisi *Les Insolences*. Ils me posent des questions pertinentes sur la genèse et l'impact de ce petit livre. Le moins que l'on puisse dire, en tout cas, c'est qu'on en parle encore, 35 ans plus tard !

Fatalement, il est question du référendum. Ils ne me paraissent pas très fervents ni pour le oui ni pour le non. Dans ce genre de rencontres, deux questions me sont toujours posées : la première : depuis *Les Insolences*, comment évaluez-vous l'évolution de la situation ? La seconde : que pensez-vous des jeunes ?

Je leur demande ce qu'ils pensent du grand nombre de suicides chez les jeunes. À ce sujet, ils font une analyse équilibrée et moins dramatisée que celle des médias. Ils mentionnent, bien sûr, le phénomène de l'éclatement des familles (parmi eux cinq, seule une jeune fille vit dans la même famille qu'à sa naissance). Ils insistent sur le fait que dans une famille d'un ou deux enfants, les parents, séparés ou non, investissent trop dans leurs enfants, ne leur refusent rien et que, par conséquent, les enfants, devant le premier NON qu'ils rencontrent, sont déstabilisés.

Récemment, un jeune homme s'est jeté en bas du tracol de Cap-Rouge. Depuis, la mère du jeune suicidé fait campagne dans les médias pour que l'on installe un filet tout le long des deux côtés du tracol, comme sur les ponts des porte-avionst Là-dessus, un des jeunes hommes a cette remarque fort juste : « Allez-vous suicider ailleurs ! »

En août 1910, deux avions bouclèrent, pour la première fois le circuit dit de l'Est : Troyes, Nancy, Les Vosges, la Meuse, les Ardennes, la Flandre et Ile de France. Dans son journal, Bloy note : « L'aéroplane engin de paix. Voilà ce que je lis dans les feuilles, depuis quelques jours. On a le projet d'un circuit des capitales, c'est-à-dire d'une course d'aviateurs partant de Paris, passant par Berlin, Bruxelles et Londres pour revenir à Paris. Il paraît que cela assurerait la paix universelle. On ne dit pas pourquoi. »

22 octobre

Ces derniers jours, plusieurs séances de travail avec François. Il m'a persuadé de prendre position publiquement dans le débat référendaire. J'avais décidé de m'abstenir de le faire, parce que je suis indécis. Je me disais aussi qu'il peut sembler prétentieux d'intervenir à ce moment-ci. Cela revient à dire : « Je suis là ! Je suis là ! » Nous avons fini, lui et moi, par rédiger un assez long texte dans lequel nous nous prononçons pour le NON.

Mais tel est mon embarras, que je me sentirais capable de rédiger un plaidoyer pour le OUI ! Au fait, je suis comme l'ensemble du corps social, puisque le OUI et le NON vont se retrouver nez à nez.

Vers 16h, visite de Thérèse. Nous soupçons ensemble dans mon bureau. Elle est excédée par le débat référendaire. Nous devons bien être plusieurs centaines de milliers de citoyens excédés de patauger dans l'obsession constitutionnelle. Je transcris ici le texte rédigé avec François Caron. (Cf. annexe 21)

24 octobre

Visite d'Alain Bouchard. À peine est-il assis, qu'il me demande où j'en suis face au scrutin référendaire de lundi prochain. Il est OUI, mais, dit-il, « Je suis un petit oui. Je suis comme un homme qui s'apprête à se marier, qui n'est guère amoureux de sa future, mais qui a déjà fait trop de millage avec elle pour remettre l'opération. » Rappelons qu'Alain Bouchard s'était présenté comme député péquiste aux élections de 1972.

Peu après son départ, je me rends chez le coiffeur. La coiffeuse est un OUI. Sur les chaises voisines, deux hommes et leur coiffeuse respective discutent eux

aussi du référendum. J'imagine qu'il en est ainsi un peu partout dans les milieux de travail, dans les maisons, dans les tavernes. Le Québec est en retraite fermée politique. Les Grands Exercices présidés par Frère Jacques.

Je répète, et nullement honteux de la chose, que je me sens tout à fait capable de rédiger un texte pour le OUI. Sauf que je perdrais toute espèce de crédibilité. Pourtant, hormis les inconditionnels et les étourdis, je suis bien sûr que ma condition référendaire (comme on dit : condition humaine ou condition féminine) est partagée par plusieurs centaines de milliers de compatriotes.

Dans *Le Devoir* du 23 octobre, Normand Baillargeon, présentement en année sabbatique en France, nous informe de ses « trente raisons de voter oui ». Il commence par dire qu'il a voté pour le Parti québécois en 1976. C'était son premier vote. Depuis, il ne vote plus. Ben ! Ça ne l'empêche pas d'engager les autres à voter, et à voter OUI.

J'avoue que l'un des arguments des partisans du OUI m'interpelle C'est le suivant : la grosse Phynance (comme disait Flaubert) est NON ; le petit monde est OUI. Power Corp est NON ; *Le Devoir* est OUI. Sauf que *Le Devoir* est financé par Québecor, qui n'est pas un petit. Sauf aussi, que plusieurs milliers de OUI sont des intellectuels, des professeurs d'université, des employés du public ou du parapublic, protégés mur à mur par leur convention de travail, ou retraités d'institutions fédérales.

Un chrétien, en tant que chrétien, a bien de la misère à s'investir totalement et avec passion dans la politique. Leur maître, qui a choisi de s'incarner en un pays occupé ; qui était entouré de zélotes, et dont le premier maître s'appelait JeanBaptiste, qui était assez pas mal nationaliste ; leur maître, aux chrétiens, dis-je, astucieusement placé devant une forme de référendum, quand on lui a demandé : « Faut-il payer le tribut à César, OUI ou NON ? » a répondu : « *Cujus es imago* : C'est quoi ou qui qui est inscrit sur votre pièce de monnaie ? ». » On fut bien obligé de lui répondre : « C'est l'effigie de César. » Alors, Jésus lui dit : « Rendez à César ce qui appartient à César. »

Les médias ont fait bonne place à l'espèce de pétition pour le OUI, signée par 400 religieuses. Les mêmes médias, depuis cinq ou six ans, traînent les communautés dans la boue : les enfants de Duplessis, l'école d'Alfred, etc.

26 octobre

Hier soir, sur tous les réseaux de radio et de télévision, discours de Jean Chrétien et de Lucien Bouchard. C'est la première fois dans l'histoire qu'un Premier ministre fédéral invoque une disposition de la loi sur la radiodiffusion pour s'adresser à la nation, toutes autres émissions devant être suspendues.

L'effacement de Jacques Parizeau en faveur de Lucien Bouchard est révélateur.

Les deux discours ne manquaient ni d'une certaine hauteur ni de correction. Dans un concours scolaire, j'aurais eu bien de la peine à les noter ! Je me demande toutefois ce que cela peut changer. À certains moments, dans les deux cas, j'aurais voulu interrompre l'un ou l'autre en disant : vous gomez ceci, vous ne parlez pas de cela. Cette intervention, en tout cas, aura marqué la solennité et la gravité de la situation. C'est Chrétien qui a été le plus dramatique (ou dramatisant) ; c'est Bouchard qui a été le plus pathétique, le plus séduisant pour ce peuple « sensible à la parole. » (Louis Hémon)

Dans son discours Lucien Bouchard, par titre de journal interposé, traite Chrétien de traître.

Au bulletin de nouvelles qui a précédé les discours, on voyait Parizeau à l'Université Laval. Auditoire acquis. On voyait aussi, longuement, Louis O'Neill, l'air et la posture aussi recueillis qu'un célébrant de messe. Il devait être là, et fort visible, en vertu d'un concours de circonstances !

À la messe du jour, le passage de l'Évangile rapporte les paroles de Jésus : « Pensez-vous que je sois paru pour donner la paix sur la terre ? Non, je vous le dis, mais la division. Désormais, en effet, dans une maison de cinq personnes, on sera divisé, trois contre deux, deux contre trois ; père contre fils, fils contre père, etc. » (Lc, 12, 51-53)

Je fais un tour rapide de mes amis et de leurs enfants en âge de voter. J'arrive à ceci : 10 NON, contre 16 OUI.

L'abbé Jean-Paul Tremblay me téléphone. Il est OUI. Il voulait me convertir, me croyant indécis, ce que je suis. Je lui dis que je suis NON. Il me traite d'inconséquent, d'homme de droite, d'homme qui n'a pas le sens de l'histoire, etc. Et que, désormais, je devrai me cacher. Il me demande ensuite si j'aurai besoin d'être

consolé, lundi soir prochain. Le tout dans une brève conversation téléphonique. Un peu de taquinerie et même du persifflage dans ses propos, mais la coloration n'est pas innocente. Il demeure que je le sens beaucoup plus fanatique que je ne le suis. Au surplus, je pressens dans ses propos comme un avant-goût du discours qui s'en vient de la part des Québécois-de-souche. Au demeurant, cet homme-là me dit, depuis le temps que nous parlons de la fièvre obsidionale, que les « Anglais » feront tout, avant de laisser le Québec s'en aller.

Dans son discours, Lucien Bouchard a trouvé moyen de dire qu'après le OUI, ça ne sera pas le paradis. Qu'il y aura deux ou trois ans de rigueur. Ben ! Il aurait pu le dire plus tôt.

Je ne suis pas indécis quant à l'obligation de voter. Je ne songe pas non plus à annuler mon vote, comme la chose est possible, mais elle n'aurait du sens que si un nombre significatif de citoyens en faisaient autant. Peut-être un appel quelconque en ce sens aurait-il dû être fait. Je ne réponds pas aux sondages. Par principe. Je ne suis pourtant pas un discret, selon la nouvelle catégorisation des sondeurs, puisque je me prononce publiquement. Mais je ne vote pas dans l'évidence. En matière politique, je ne demande pas d'évidence. En matière de foi, non plus.

En matière de foi, on est dans la certitude sans évidence. Autrement, il ne serait plus question de foi. Nul n'a foi dans le fait qu'un triangle a trois angles : le monsieur, il comprend, ou bien on le compisse, comme disait Aristote. Dans la foi, on n'est pas non plus dans la bêtise, assommé de slogans et d'émotions. On est suspendu à une ancre qui a nom Jésus. C'est seulement quand on sera soi-même sous l'évidence de la mort prochaine, que l'on pourra vérifier si vraiment mourir, pour soi, cela signifie voir Jésus.

27 octobre

Je lis dans *The New Republic* du 30 octobre un étrange poème intitulé : *An Old Palindrome*. *The New Republic* publie un poème par numéro. Je fais donc l'hypothèse que ce que cette revue publie a quelque valeur. Je tente une traduction ou, dirai-je ? une interprétation.

An Old Palindrome

Just before his wretched brother Cain
 slew him, he saw a frail
 Shadow in the water, feminine,
 but his-like some sister
 He would not live to have ; it flickered
 in among the shadows
 Of darker leaves that framed it in-on,
 but in-the surface of
 The pool. « Who art thou ? » « I am Leba »
 answered a voice almost
 His own. Then shadow and voice vanished
 together. He was left
 Bereft of some of self and, even
 as his brother's blow fell
 So dead upon him, cried « Abel was
 I ere I saw Leba. »
 « Leba » ? Daughter-son of Lilith ? Son-
 daughter of his own heart ?
 Something far worse than we later read
 that his mother had seen.
 -Something that in any case was far
 more terrifying than
 What it was later written that Eve
 had seen in her own pool.

John Hollander

« Juste avant d'assassiner Abel, Caïn vit sur la surface de l'eau l'ombre fu-
 gace d'une femme,
 semblable à celle d'une sœur qu'il ne verrait jamais,
 ondulant parmi les feuilles mortes
 qui tramaient sa silhouette à la surface de l'étang.
 « Qui êtes-vous ? » - « Je suis Leba » répondit une voix
 semblable presque à la sienne.
 Alors, l'ombre et la voix disparurent ensemble.
 Au moment même où frappait son coup mortel,
 Caïn se découvrait orphelin de lui-même.
 Il cria : « Abel, c'était moi. Je viens de voir Leba. »
 Leba ? Fille/fils, de Lilith ? Fils/fille de son cœur ?
 Quelque chose de plus effroyable que ce que nous avons lu plus tard.
 Quelque chose de plus terrifiant que ce qui fut plus tard rapporté
 au sujet de ce qu'aurait vu Ève dans son propre étang
 venait d'arriver. »

Longue soirée avec Gérard. Nous parlons évidemment du référendum, mais aussi de la prière, de certaines difficultés que j'ai par rapport à l'interprétation de la *Bible*, du mystère de la présence réelle de Jésus dans l'hostie, des misères de la vie dite communautaire, etc. Gérard me dit que, dimanche prochain, il doit prononcer l'homélie à Fidéart, qui est la messe des artistes, à Québec. Il me dit qu'il se sent tenu de dire quelque chose au sujet du référendum.

Gérard est un NON, mais il n'a aucune envie de prêcher bleu ou rouge. Je lui suggère d'inviter ses ouailles, comme il dit avec humour, à voter pour que se dégage le plus de réel possible ; le plus de vérité possible, donc le plus de liberté.

Gérard, tout comme moi, redoute qu'une défaite du OUI, fût-ce par quelques décimales en moins, ne déclenche de la violence. On sent en effet que les OUI sont plus émotifs, plus fanatiques que les NON. « Malheur à celui qui remue l'âme d'un peuple », comme disait Chamfort.

Dans un récent numéro du *Nouvel Observateur*, je remarque que l'on emploie l'expression « faire de l'audience », a propos d'émissions de télévision. Cela me paraît barbare. Je préfère cote d'écoute.

28 octobre

Ce matin, me rendant à la messe chez les marianistes, à 525 pas de ma résidence, je suis presque intercepté par une camionnette. Je pense d'abord qu'il s'agit du livreur de journaux. Le chauffeur me dit qu'il a besoin d'argent pour se rendre à Portneuf. Je lui remets 5 \$. Il me dit « Il me faut 20 \$. Je va vous le rendre. Dites-moi votre nom. » Je lui dis : « Avec 5 \$ d'essence, vous êtes capable de vous rendre à Portneuf. De toute façon, avec une camionnette comme ça, d'où venez-vous ? » Il rétorque : « Je travaille de nuit et c'est gros, ça », parlant de sa camionnette. Il me rend mon 5 \$ et je lui remets 20 \$.

Allez savoir comment et pourquoi, tôt le matin, un tel homme se présente sur le Campus ? Réponse : il sait que sur le Campus, il y a des religieux. Il s'agit sans doute d'un pauvre. Il reste que le pauvre de l'Évangile ne chicane pas sur ce qu'on lui donne, dans une camionnette de 25 000 \$. Il reste surtout que, tant qu'on n'a pas tout donné, on n'a rien donné. Les religieux officiels, les religieux publics,

sont bien mal pris dans cette affaire. Pierre pouvait dire à un mendiant : « Je n'ai ni or ni argent, mais ce que j'ai, je te le donne : sois guéri. » Et il lui tend la main droite. Et le mendiant, paralytique, se lève, guéri.

29 octobre

Dimanche. L'Évangile du jour rapporte la parabole du pharisien et du publicain. En lisant ou en écoutant cette parabole, chacun se déclare publicain par-devers-soi. Tel que présenté, en effet, personne ne veut être pharisien ! En quoi, il l'est.

Dans ce récit, le pharisien se définissait par rapport au publicain. Le publicain ne se définissait pas par rapport au pharisien. Il se définissait par rapport à Dieu. Dans *Veritatis Splendor*, Jean-Paul II fait remarquer que le publicain aurait pu invoquer des justifications aux péchés qu'il avait commis, de manière à diminuer sa responsabilité. Le pape continue : « Nous sommes ainsi confrontés à deux attitudes différentes de la conscience morale de l'homme de tous les temps. Le publicain nous présente une conscience pénitente qui se rend pleinement compte de la fragilité de sa nature et qui voit dans ses manquements, qu'elles qu'en soient les justifications subjectives, une confirmation du fait qu'il a besoin de rédemption. Le pharisien nous présente une conscience satisfaite d'elle-même, qui est dans l'illusion de pouvoir observer la loi sans l'aide de la grâce et a la conviction de ne pas avoir besoin de miséricorde. »

Hier, *La Presse* a publié le texte que François et moi avons rédigé. Excellente mise en page. Nous seuls, cependant, savons le temps (et l'angoisse, dans mon cas) que nous avons mis à rédiger ce texte. Douze rencontres, depuis janvier dernier. Cinq ou six projets d'articles, sans cesse remis sur le chantier.

Notre article occupe une page entière. Or, une pleine page de publicité dans *La Presse* coûte environ 18 000 \$ On vient de nous faire un cadeau de 18 000 \$! Certes, comme je le disais plus haut, nous y avons investi du temps et de l'angoisse. Mais combien d'autres citoyens, n'ayant ni le temps ni le moyen, n'auront jamais un tel espace pour s'exprimer ? Ils n'auront que la petite case d'un bulletin de vote.

Il est amusant de lire la lettre de Victor Lévy-Beaulieu, publiée dans *La Presse* d'hier. Il fait état de son millage pour le OUI ; de ses 50 volumes, de ses séries télévisées, etc. Ben ! Le monsieur, il a gagné quelques sous dans ces opérations. Les sous, c'est pas tout, nous savons la chose. Nous savons aussi que trente sous (0,25 \$, pour les incultes) séparent père et mère, fils et fille, ami et ami, héritiers de trente sous, etc.

Faut pas confier le sort de la république aux poètes ou aux écrivains. À qui faut-il le confier ? Aux journalistes ? Aux essayistes ? Aux sociologues ? Aux politologues ? À Vincent Lemieux ? À Fernand Dumont ? Réponse : faut le confier à tout le monde. Les intellectuels, pour ce que ce mot veut dire, ne sont jamais contents du peuple. Faudrait qu'ils démissionnent le peuple, et qu'ils s'en élisent un, à leur goût. Ça serait beau ! À défaut de mieux, il faut confier le sort du peuple aux urnes.

30 octobre

À 9h58 (les bureaux de vote ouvrent à 10h), avec deux confrères, je me présente. Je note d'abord, et ce n'est pas la première fois, le pouvoir structurant de la liturgie démocratique. Chaque citoyen, jeune ou vieux, homme ou femme, doit s'enfiler entre deux cordons selon le bureau où il est inscrit. Bon ! C'est un peu solennel, mais ça vaut mieux que de voter sous la protection de l'armée, comme la chose s'est produite, il y a peu, dans plusieurs pays.

Je note aussi l'importance que se donnent les jeunes hommes préposés au bon déroulement de l'opération. L'un d'eux, plus haut que moi d'un bon pouce, porte un anneau dans le nez et il vient de se faire faire une permanente. *So what !* On vote paisiblement.

Quelques statistiques : il y a près de 100 000 scrutateurs ou préposés au dépouillement des bulletins de vote. Nous sommes 5 086 979 électeurs. Nous sommes 719 196 de plus que lors du référendum de 1980. En 1980, le taux de participation était 85,61%. Je prends tous ces chiffres dans les journaux. J'ai rien vérifié par moi-même.

Mes deux confrères et moi, nous sommes parmi les premiers dans notre rangée. Un très vieux Frère passe avant nous. Ça lui prend un temps infini pour faire son X, sa +, son - ou son √. Je suis d'ailleurs pas mal sûr que plusieurs votants chevrotants se seront trompés de cercle, sur le bulletin de vote. J'ai failli me tromper. Faut dire ! Ça prouve rien, sauf que je suis un vieux votant chevrotant.

Mon idée, c'est que l'on devrait enlever le droit de vote à toute personne de plus de 65 ans, et d'abaisser d'autant le droit de vote en faveur des jeunes. L'abaisser de 18 à 12 ans, disons. En fait, dans plusieurs polyvalentes, des jeunes ont boycotté des cours pour pouvoir faire leur propre référendum durant le temps de classe, évidemment. En quoi ils reflètent les moeurs des adultes qui ont droit à leurs quatre heures pour exercer leur droit de vote. Même les employés qui travaillent de 16h à 20h, et qui n'ont pas trouvé le temps d'aller voter entre 10h et 16h !

À l'époque des lignes ouvertes (tribunes radiophoniques, voyons ! pourquoi pas. En passant dans la cuisine, tout à l'heure, j'entends un utilisateur des lignes ouvertes. Il est OUI. Il disait à André Arthur : « Avez-vous remarqué que les juifs, cette fois-ci, ne se sont pas prononcés officiellement ? » Je n'avais aucunement remarqué, faut dire. Mais je remarque que l'on sort le juif. Ainsi donc, on finit par sortir le juif ! Je prédis que l'on va sortir le juif, ou les vieux, advenant une défaite du OUI.

Note (peu) postérieure

C'est pas environ cela que M. Parizeau a sorti, le soir du 30 octobre ?

Et pourtant, ce référendum n'aura été qu'une mesure pour rien, comme on dit, je pense, en musique. La mesure, le geste de la baguette du chef d'orchestre qui fait jouer en mesure les instrumentistes.

Seul un grand malheur nous purgera de ces petites inquiétudes, de ces petits (et coûteux) exercices. Je pense à Baudelaire : « Et que peuvent signifier pour moi tous ces petits soupirs qui gonflent votre poitrine parfumée, robuste coquette ? Et toutes ces affectations apprises dans les livres, et cette infatigable mélancolie, faite pour inspirer au spectateur un tout autre sentiment que la pitié ? En vérité, il me prend quelquefois envie de vous apprendre ce que c'est que le vrai malheur.

À vous voir ainsi, ma belle délicate, les pieds dans la fange et les yeux tournés vaporeusement vers le ciel, comme pour lui demander un roi ... » Le Québec me fait penser à ce poème en prose de Baudelaire, intitulé *La femme sauvage et la petite maîtresse*.

31 octobre

Hier, soirée référendaire chez les Laurendeau, avec Diane, Jean-Noël, Gérard et Claudette. Précisons que nous étions trois NON et quatre OUI.

Nous remarquons tous que Lucien Bouchard mentionne deux fois le nom de Mario Dumont et pas une seule fois celui de Parizeau. Nous sommes tous instantanément choqués par la phrase de Parizeau qui dénonce « la victoire de l'argent et du vote ethnique ». Toujours le même réflexe, chez les péquistes : en 1972, René Lévesque dénonçait les « tuteurs traditionnels » du peuple. Question argent, on ne pourra pas dire que le Parti québécois a ménagé l'argent du peuple avec son opération. Quant au vote ethnique, c'est pas demain que le Parti québécois pourra aller le ramasser.

Le gros problème, c'est que la classe politique, d'un côté comme de l'autre, et des deux côtés de l'Outaouais, a besoin d'être renouvelée. Au demeurant, après un tel exercice, la population est plus divisée que jamais : 50 000 votes ont déterminé le résultat ! Il y a probablement eu autant de votes annulés ! Match nul, au bout du compte. Avec (à cause) un taux de participation qui dépasse un peu les 94 %.

Ni hier soir ni ce matin, en me levant, je n'avais le coeur gagnant. Pour tout dire, je me sens abattu. La situation ne peut pas en rester là. On ne peut pas gouverner le Québec contre la moitié des citoyens. On ne peut pas gouverner le Canada avec la moitié du Québec.

En début de soirée, Parizeau annonce sa démission comme Premier ministre, comme député, comme président du Parti québécois. Il a été soumis à de terribles pressions pour s'éclipser devant Lucien Bouchard. La chose est plausible. « En politique, on tire pour tuer », comme me disait, il y a fort longtemps, Bernard Landry. Nous étions, à ce moment-là (1968 ? 1969 ?), deux fonctionnaires du commando dit « le groupe chinois », chargé de suivre la crise d'octobre 1968 dans les cégeps. Il venait de prendre la décision de plonger en politique. Landry est

aujourd'hui vice-premier ministre. À toutes fins utiles, il a le Québec sur les épaules.

1er novembre

La Toussaint. Qui donc est Dieu ? Les fourmis n'ont pas inventé de déesse fourmi. Depuis qu'il existe, l'homme a exigé un Dieu. Cela ne me gêne pas si vous dites qu'il s'est inventé un Dieu. Mais il est arrivé ceci, il y a fort peu de temps à l'échelle de l'histoire, que Jésus est venu marcher sur notre planète réfractaire, et sur un sol particulièrement réfractaire. Ce Jésus est un personnage historique. Il a incarné le visage et les mœurs de Dieu.

Bien plus, des millions de saints (dont quelques milliers seulement sont connus et reconnus) ont réfracté, chacun selon son époque, une facette du diamant qu'est Jésus. La Toussaint, c'est cela même. C'est la célébration des millions de reflets du diamant qu'est Jésus. Nous avons tous connu de ces reflets dans la bonté anonyme, qui s'ignorait elle-même, d'un père, d'une mère, d'un être qui nous a croisé au coin d'une rue, dans un escalier de métro. « L'immense cohorte des humbles qui, depuis le fond des âges, ont toujours assuré l'essentiel. » L'innombrable cohorte de ceux qui ont versé l'obole de la veuve que Jésus, seul, enregistre et dépose dans le compte de l'éternité. Cette obole était tirée de son nécessaire, et non pas de son superflu. Jésus le note. L'espoir et le courage sont bien les deux seules choses que l'on peut donner, même si l'on pense ne plus en avoir pour soi-même. L'histoire, la vie, ont toujours viré sur cet axe ; ont toujours été financées par cette taxe.

Je note que je suis abonné à cinq revues ou périodiques américains ou britanniques, mais que je ne lis et n'écoute pratiquement jamais les médias anglo-canadiens Je ne me vante pas de la chose ; je constate. Je constate quoi ? Je constate que je suis ignorant du reste du Canada.

Note de la correctrice du manuscrit (une Bretonne, je pense) : « C'est ce que j'ai constaté après une absence de 23 ans : les franco-canadiens sont ignorants du reste du Canada, et vice versa. Quel gachis ! » Ben ! J'aurai eu une lectrice, et payée pour !

Je ne peux donc pas prétendre connaître l'opinion, *le feeling* du reste du Canada. Je ne prétends même pas connaître l'opinion du Québec, celle de Montréal, ni même celle du Lac-Saint-Jean, nonobstant les sondages et les byzantines interprétations que l'on en fait. Qu'en font les experts et leurs infinies lectures. Ce n'est que chien qui court après sa queue.

Je n'ai pas de problème d'identité en matière politique. Je ne dis pas que je n'ai aucun problème d'identité à mon propre sujet, mon JE, mon surmoi, mon ego, mon conseil d'administration nocturne, mon petit Freud portatif, que sais-je ? Je dis que je n'ai pas de problème d'identité en matière politique. Quand on est né natif à Métabetchouan, à 500 pieds du lac Saint-Jean, on n'a pas à s'expliquer là-dessus.

J'étais en train de dire que je ne connais pas le Canada anglais. J'aurais dû commencer par établir mon lexique. Disons donc que, par Canada anglais, j'entends... J'entends quoi ? Je viens de le dire : je n'en sais rien. Convenons que j'entends le territoire extra-qubécois.

Et qu'entends-je par Québécois de souche ? Je me répète, je n'ai aucun problème à ce sujet. Mais il arrive que je ne suis pas le seul citoyen de ce territoire, lequel est vaste et très très peu peuplé.

J'ai commencé à écrire cette note avec, en tête, la question ethnique, pour parler en termes aseptisés. En termes clairs : où en suis-je par rapport à la saute d'humeur de M. Parizeau ? Ben ! Qu'est-ce que le racisme ? C'est le refus, la crainte, la haine, le mépris, l'écrasement de l'autre. Bien en deçà du racisme à la Hitler, il peut exister une forme de racisme à l'intérieur d'une même race, si tant est que le mot race veuille dire quelque chose. Congar disait : « On parle parfois du racisme des personnes âgées à l'égard des jeunes ; tout n'est pas faux, mais l'inverse non plus. »

Hegel disait : « Toute conscience veut la mort de l'autre. » Et Pascal : « Tous les hommes se haïssent naturellement l'un l'autre. [...] Chaque moi est l'ennemi et voudrait être le tyran de tous les autres. » À ce compte-là, qui est un compte très bien calculé, qui peut se déclarer pur de tout racisme ? L'erreur (politique) ou la faute (morale), c'est de faire porter le poids de son échec sur le dos des autres : les vieux, les peureux, les vendus et, maintenant, les ethnies.

Passons au Québec. Je veux dire : passons à l'organisation politique d'une société. Quelle société ? Je dis : société. Aurait-il fallu dire : nation, peuple, pays ? « On sait pu qui dire », comme disait ma mère.

M. Chrétien a dit que « son pays, c'était le Canada, et que sa patrie, c'était le Québec. » J'ignore tout à fait si M. Chrétien sait ce qu'il dit. Mais je sens très bien ce que M. Parizeau a dit, le soir du référendum. Il a dit une vérité. Il a dit un fait. Quel fait ? Réponse : le fait que les non-Québécois-de-souche ont massivement voté NON. Il est entendu, par ailleurs, qu'un anglophone établi au Québec depuis 200 ans n'est pas un Québécois-de-souche n'est-ce pas ?

Et encore ? Le fait que nul immigrant ne déménage pour sauver le lieu, la plage, le peuple, le territoire où il débarque. Il est parti de quelque part et il débarque quelque part, pour se sauver, lui. Les immigrants, par définition, font partie du groupe le plus dynamique de la société d'où ils partent. Le plus dynamique, le plus déterminé ou le plus menacé.

Quatorze ans après la Conquête, nous obtenions, sans tirer une seule balle de fusil, trois libertés fondamentales : la langue, la religion, le droit civil. Que les politiciens municipaux », ceux qui parlent d'un pays normal, veuillent de plus en plus de pouvoirs, c'est dans l'ordre des choses. Tous les commis veulent avoir un chien à botter, en rentrant du bureau.

Je m'égare. Je parlais des ethniques, comme dit M. Parizeau. Par rapport aux ethniques, il y a deux solutions

- la solution du melting-pot ;
- la solution de l'intégration.

En politique, il en va de façon plus laborieuse et plus imprévisible qu'en chimie. Mais c'est toujours une question de force. Je dis : force, je veux dire : santé. C'est une question de digestion. Un organisme vivant, fût-ce un ver de terre, vit de ce qu'il surmonte. Les pauvres vers se sont mis dans la tête de bouffer la planète. Ils ne m'ont pas consulté à se sujet. Je leur aurais dit d'oublier cette besogne Les matins de pluies, je contourne tous les vers que je croise. Mais les goélands ne sont pas aussi scrupuleux. Les goélands sont une espèce protégée. Le problème, c'est qu'on va se trouver avec peu de vers et un million d'escadrilles de goélands. Après quoi, on se mettra à élever, à grands frais, les vers de terre, qui sont les aé-

rateurs du sol. L'équivalent invertébré des souffleries des grosses écoles ou autres édifices publics.

Ainsi donc, quoi faire avec les « allos » ? Je ne dis pas les « Anglo ». Réponse : rien. Pas les courtiser, pas les insulter, pas faire de crise dans les hôtels de Montréal. Être, tout simplement.

On fait toujours le tour d'un être. Je veux dire : on le prend en compte. Hegel, devant les Alpes, aurait dit : « Elles sont là . » Dans le secret de mon cœur, je suis « Alpes ». Sans crise. Jamais je me mettrai à insulter une guichetière dans un hôtel de luxe, à Montréal. Elle est payée au salaire minimum. Même que je serais ministre péquiste. On paye ou on se pousse. Aux Bermudes, mettons.

Qui sommes-nous, les Québécois-de-souche ? On aura compris, j'espère, que j'abomine l'expression. Mais : qui sommes-nous ? Pouvons donner envie à un « allo » de se joindre à nous ? D'épouser notre identité ? Faites l'exercice : demandez à un jeune Québécois, qui il est ? S'tie ! Chu québécois, qu'il va vous répondre. Un Américain sait qui il est. De même, un Français, un Espagnol. Mais demandez à un Québécois-de-souche qui il est, il va se mettre à se chercher. Dirait-il : « Mes éléments constituants sont :

- le catholicisme,
- la langue française,
- la culture française,
- l'hiver au Sud,
- le Code civil ? »

À 18h, un confrère m'apprend l'assassinat de Yitzhak Rabin, par un jeune juif. Après ça, où sont mes problèmes, SVP ? Continuons.

Je continue. Rabin, il y a une dizaine de jours, a ordonné personnellement, comme chef de la Mossad, l'assassinat de je ne sais plus quel terroriste palestinien. Depuis que l'histoire s'écrit, cela se passe ainsi dans cette région absolue. « (Les querelles) se rapportent au seul genre d'histoire qui soit humaine : grands souvenirs des grands hommes, grandes batailles pour de grandes idées, amour des peuples vaillants pour les beaux pays, foi qui conserve la vie aux morts. Il est vrai qu'avec ce sentiment historique, les hommes reçoivent un lourd héritage de res-

ponsabilités, de vengeances, du fureur, de chagrin et de honte. Il est vrai aussi que sans lui, les hommes meurent et que personne ne creuse leur tombe. » (Chester-ton, *La Nouvelle Jérusalem*, Perrin, 1926)

Les commentateurs recommencent leurs divisions de l'électorat en tranches : les vieux/jeunes ; les hommes/femmes ; les Montréalais/le reste du Québec, etc. Monique Vézina, qui n'en est pas à une gaffe près, suggère que l'on abaisse l'âge de voter, de 18 à 16 ans. Ah ! la blague ! J'avais fait une remarque analogue (cf. entrée du 30 octobre), mais beaucoup plus radicale. À ce sujet, j'ai été amené à écrire le texte qui suit, pour la revue de l'enseignement privé du niveau secondaire : (cf. annexe 22)

À propos de la marche sur Washington du million d'hommes, le 16 octobre dernier, un collaborateur de *The New Republic* écrit : « *Race, in America, has become epistemology : there are white truths and black truths, but there is no truth.* » À rapprocher de la remarque de Parizeau, le 30 octobre. Bien plus, le fait est que le Parti québécois, depuis sa fondation en 1967, lance le message subliminal qu'il est le parti des vrais Québécois. J'en parle à mon aise : je passe mon temps au Sud. Au sud du lac Saint-Augustin !

La réaction massive et spontanée de l'opinion aux propos de Parizeau aura toutefois été rafraîchissante.

2 novembre

Matinée de travail avec Marcel Côté. Hormis une sollicitation externe de ce genre, je ne fais pratiquement plus rien depuis lundi dernier. Je lis les journaux, je jongle, je demeure enfermé dans la question référendaire. À l'heure qu'il est, je ne vois pas comment on peut s'en sortir, avec qui ? Les politiciens sont emprisonnés dans leur vieux discours et dans les sondages.

5 novembre

Évangile du jour : la rencontre de Jésus avec Zachée. Ce passage de l'Évangile m'a toujours ému. Il émeut encore les quelques personnes avec qui je peux en parler. Cela ne fait pas une foule, n'importe ! De quoi s'agit-il, au fond ? Il s'agit d'un homme qui faisait *sa job de* collecteur d'impôts, dans un pays occupé par les

Romains, lesquels se foutaient bien de ce qui pouvait se passer ou ne pas se passer dans cette Palestine de merde. Mais notre Zachée était un cœur pur. Il ne suffit pas d'être pauvre (économiquement) pour avoir raison, comme veulent le faire croire les sociaux-démos. Il est toujours facile de distribuer l'argent des autres.

À ce sujet, je songe à une remarque de Nietzsche : « Je remarque chez bien des gens une extrême propension, un extrême plaisir à vouloir devenir fonctions ; ils se pressent vers tous les endroits où ils peuvent jouer ce rôle mieux que tout autre, ils ont, pour déceler ces endroits, le flair le plus subtil du monde. Font partie de cette catégorie, ces femmes qui s'identifient avec une fonction d'un homme faiblement développée chez lui, et qui deviennent ainsi sa bourse, ou encore sa politique, ou bien sa sociabilité. La meilleure façon pour ces êtres de se conserver est de s'implanter dans un organisme étranger ; s'ils n'y réussissent pas, ils s'irritent et finissent par se dévorer eux-mêmes. » Le roman de Musil : *L'Homme sans qualités* est une illustration de ce propos.

Ou bien on s'appelle François d'Assise, Pierre Claver, Martin de Porres, le Père Damien (j'en passe quelques milliers), ou bien on gagne sa vie et on paye ses impôts. Distribuer l'argent des autres, sans risque pour soi-même, c'est facile. Et en plus, c'est valorisant...

6 novembre

Marcel Côté me fait connaître *Maus*, de Art Spiegelman. (Flammarion, 1992). L'ouvrage adopte la forme et le style d'une bande dessinée. Les personnages juifs sont représentés par des souris ; les autres, par des chats ou des porcs. Il s'agit de l'histoire de l'Holocauste. J'en savais un bon bout, à ce sujet. Mais de lire cette histoire, sous forme de bande dessinée, a été un choc. Un choc accablant. Car l'ouvrage est sans pitié. Sans miséricorde. La blessure du siècle, les lèvres de la Plaie du 20e siècle ne sont pas recousables. L'histoire saigne. Heureusement qu'on a les juifs pour nous le rappeler. *Hitler, connais pas*. C'était le titre d'un film fort peu commercial, que j'ai vu à Paris en 1962.

7 novembre

À 9h30, téléphone du sénateur Roch Bolduc. On parle de quoi, mettons ? Du référendum, mettons.

11 novembre

Réunion, dans notre résidence, des Frères de trois autres communautés en vue de préparer l'assemblée provinciale qui aura lieu le 18. Nous sommes quinze Frères et la réunion est présidée par le provincial. Appelé à exprimer mon opinion sur les satisfactions, insatisfactions et attentes de la province, je suis amené à dire qu'ici, en tout cas, nous ne formons aucunement une communauté. Nous sommes comme quatre colocataires d'un condo. Là-dessus, je suis violemment pris à partie par un confrère. La charge est émotive et je ne juge pas utile de répondre.

12 novembre

Je reçois un appel téléphonique. C'est une des trois jeunes filles que j'ai reçues il y a quelques jours. Elle me demande si j'ai des vidéos sur le monument historique que je suis. Je lui dis que oui. Deux heures plus tard, elle se présente. Je lui remets les cassettes. Elle me dit : « Je vous les rends lundi ou mardi. » Je ne suis pas inquiet. Avec ce genre de monde, on n'a jamais à s'inquiéter. Le lendemain, non pas elle, mais son copain vient me remettre les cassettes. Et, à ma demande, il me dit que leur exposé collectif, a été super.

« La lucidité est la blessure la plus proche du soleil. » (René Char). Mais la lucidité conduit direct à l'enfer, comme sa première victime : Lucifer. Là contre, Françoise Chauvin : « La lucidité est le pire des aveuglements quand on ne voit rien au-delà de ce qu'on voit. » Tout à fait d'accord. Mais encore faut-il voir. Rude besogne, insoutenable même pour quiconque ne s'est pas protégé par un extrême détachement. Sous lequel on ne discute plus de grand-chose.

14 novembre

Visite de Guy Lemire et de sa femme Ghislaine. Guy m'appelle à 8h30. Il est à Laterrière. Il se dirige vers Trois-Rivières. Il veut arrêter chez moi en passant. Ils arrivent vers 11 h30. Apéro et dîner dans la résidence.

16 novembre

Séance de travail avec Marcel Côté.

Avec Claudette, dernière séance de préparation du concours d'excellence que le Campus Notre-Dame-de-Foy propose aux élèves de 5e secondaire. Elle et moi, nous y avons mis une bonne douzaine d'heures, en deux ou trois séances. J'avais suggéré une question : « Nommez les dix Premiers ministres des dix provinces du Canada. » J'en connaissais cinq sur dix, et elle aussi. Sic *transit*. Je pense à l'ironie dévastatrice d'un verset psaume 49 : « Ils donnaient leur nom à leurs terres ! » Pauvres Premiers ministres qui ne savent même pas que j'ignore leur nom ! Pascal « Que de royaumes nous ignorent ! » Il est mort à 39 ans. On connaît encore son nom et un peu plus.

19 novembre

Évangile du jour (Lc 21, 5-19). Jésus annonce à ses disciples qu'ils seront persécutés. Il ajoute : « Mettez-vous dans la tête que vous n'avez pas à vous soucier de votre défense. Moi-même, je vous inspirerai un langage et une sagesse à laquelle vos adversaires ne pourront opposer ni résistance ni contradiction : *Ponite ergo in cordibus vestris non praemeditari quaemadmodum respondeatis.* »

Jésus dit aussi : « Vous serez détestés de tous à cause de mon nom. » On peut être détesté à cause de son caractère, de ses défauts, de ses fautes, de ses erreurs, de ses opinions politiques, etc. Mais la promesse de Jésus couvre ceux qui seront détestés à cause de son nom, à lui ! Pas à cause de leur bêtise à eux.

Depuis je ne sais combien de temps, un livre tramait sur un présentoir dans la salle dite communautaire. Ce matin, je remarque le titre : *Une vie pour la vérité* : Congar. Il s'agit d'un livre de la collection Entretiens, écrit par Jean Puyo (Centurion, 1975). Je passe une partie de la journée à le lire.

Congar mentionne les noms de plusieurs invités spéciaux au Concile, dont quelques laïcs catholiques ou protestants : Henri de Lubac, Karl Rhaner, Maritain, Cullmann, etc. Curieusement, il ne fait aucune mention de Jean Guittou, qui fut le confident privilégié de Paul VI.

Ce n'est pas sans raison que ce genre de livres se multiplie à notre époque. Il s'agit toujours d'une distillation de la pensée, de l'histoire intellectuelle ou spirituelle d'un homme qui a compté en notre siècle. On ne sort pas de la lecture de ces livres en spécialiste de Congar, de Légaut, de Thibon, etc. Mais on en sort avec une bonne connaissance de l'homme. Une connaissance comme ne nous en aurait jamais donné un mois ou même un an de vie commune et de conversations privilégiées. Car il s'agit toujours d'hommes qui ont passé leur vie à écrire. D'hommes dont l'activité principale aura été l'exercice de la pensée. Or, de tels hommes donnent le meilleur d'eux-mêmes précisément dans l'écriture. C'est là qu'on les trouve au meilleur de leur expression d'eux-mêmes, purifiés des scories de leur quotidien ces mille choses qui agacent dans le détail de la vie. Cela va de l'accent, des manières, des bas de toute existence, aux mesquineries proprement dites.

Congar, dans son livre-entretiens, cite des centaines de noms. Il arrive que je les connaisse presque tous, soit pour avoir lu un ou plusieurs de leurs ouvrages, soit, à tout le moins, pour avoir lu l'un ou l'autre des articles qu'ils ont publiés dans diverses revues.

Congar note qu'il n'a eu les services d'une secrétaire que pendant cinq ans. Tout le reste de sa vie, il s'est débrouillé, comme il dit. Il tapait lui-même ses manuscrits, corrigeait les épreuves, etc. À cause de la maladie qui l'a frappé (un genre de sclérose en plaques), les quelque 20 dernières années de sa vie, il ne pouvait même pas se servir d'une machine à écrire. Et il a produit l'œuvre de Congar ! Comme quoi l'équipement matériel ni même la santé ne garantissent la fécondité. Il est vrai, par contre, qu'il a bénéficié toute sa vie, et d'abord durant ses années de formation, du contact de maîtres et d'interlocuteurs de première force. Il écrit Par ailleurs : « Je dois à la liturgie, à la célébration des mystères chrétiens, la moitié de ce que j'ai perçu en théologie. »

Ce que c'est qu'un Ordre, quand même ! Je dis « Ordre » par référence à l'Ordre des Dominicains, en l'occurrence. En ce siècle, et un peu avant, je croirais, quelle immense besogne cet Ordre n'aura-t-il pas accompli ! Aussi bien, un Ordre

dont la devise est VÉRITÉ ne peut pas n'avoir rien fait. Je m'estime bien chanceux d'avoir été mis en contact avec cet Ordre par l'entremise de Thomas d'Aquin, Couturier, Carré, Congar, Debeau, Georges-Henri Lévesque, Loew, Chenu, Liégé, Régamey - j'en passe. Toute énumération est une injustice, en l'occurrence.

Congar avait 71 ans quand il a accordé les entretiens en question. Il est mort à 89 ans. Au demeurant, ce genre de livres, écrits à partir d'entretiens avec des vieux (Thibon ou Légaut se sont prêtés, plus vieux encore, à ce genre d'exercice, à ce genre de service), ce genre d'exercice, dis-je est toujours, et forcément, une revue d'histoire. Mais non pas une revue d'histoire d'historiens. Une revue d'histoire distillée, je reprends mon mot. De l'eau-de-vie intellectuelle.

24 novembre

À 6h30, le soleil levant frappe le haut des Laurentides. Les sommets sont tout éclatants de blancheur.

25 novembre

Depuis plusieurs années le Campus Notre-Dame-de-Foy tient un concours d'excellence destiné aux élèves de 5e secondaire de l'Est du Québec. Cette année, l'examen appelé *Connaissances générales* comportait une question à développement : « Il est question d'abaisser l'âge du droit de vote de 18 à 16 ans. Donnez vos raisons pour ou contre ce projet. » Je fais partie de l'équipe des correcteurs pour cette question. Je suis agréablement surpris par la qualité du français. Je note de plus qu'il n'y a pas de réponses stupides. Ces jeunes font preuve d'une étonnante maturité politique.

26 novembre

Dimanche. Je reçois un autre groupe (trois élèves) du cégep de Sainte-Foy qui ont choisi, eux aussi *Les Insolences* dans le cadre d'un travail de français au programme. Nous passons plus d'une heure ensemble.

29 novembre

J'enregistre une émission à Radio-Canada qui sera diffusée le 31 décembre, pour souligner le troisième millénaire de Jérusalem. L'animateur est Laurent Laplante. Nous sommes trois, chacun devant donner un témoignage personnel à titre de chrétien, de juif ou de musulman.

30 novembre

Dernière séance de travail avec François sur le texte que nous destinons à *La Presse* et qui porte sur l'après-référendum. Ensemble ou séparément, nous y avons mis au bas mot une cinquantaine d'heures. Je le reproduis ici. (Cf. annexe 23)

1er décembre

Récollecion de l'Avent, au monastère des dominicains, de 9h30 à 15h15. Nous sommes le groupe habituel (12 à 15) dont j'ai déjà fait mention. C'est le Père Jean-Paul Montmigny qui donne les exposés et dirige les échanges qui suivent. À partir des textes retenus par la liturgie, il dégager ce qu'il appelle les grandes figures de l'Avent : Isaïe, Jean-Baptiste, Marie, Paul et Jérusalem.

Ramené à l'essentiel, les messages ou la signification de ces figures donnent ceci :

- Isaïe : Le Seigneur viendra.

- Jean-Baptiste : Le Seigneur est proche. Convertissez-vous !

- Marie : Le Seigneur est là ; il est avec nous.

- Paul : Le jour de la seconde venue approche.

- Jérusalem : Figure des cieux nouveaux et de la terre nouvelle qui se manifesteront lors de la seconde venue du Sauveur.

- Dans notre foi, nous savons que Jésus est venu, qu'il nous accompagne dans l'Église et, dans notre espérance, qu'il reviendra.

2 décembre

Une lettre dans le *Time Magazine* du 4 décembre :

« *The quickest way for Quebec to gain its independence is for the rest of Canada to vote in a referendum on whether it wants to keep the province as part of the country.* »

4 décembre

Un assez vieil homme (je le devine à sa voix) me téléphonait ces jours-ci pour me demander un exemplaire de *Jérusalem, terra dolorosa* et de *Sous le soleil de la pitié*. Il veut en faire des cadeaux à Noël. Il a fait le tour des librairies, mais les deux volumes sont introuvables. Je comprends : le stock de *Jérusalem* a été saisi après la faillite personnelle de l'éditeur. Quant au *Soleil*, il a été passé au pilon il y a longtemps. Je réponds à mon interlocuteur que je vais chercher dans mes affaires pour voir si je n'ai pas encore un ou deux exemplaires en ma possession. Je le rappelle pour lui dire que je n'ai plus qu'un seul exemplaire de chacun de ces deux volumes.

Plainte d'un paranoïaque : « Je suis paranoïaque et l'on veut me faire passer pour normal ! »

Hier, rencontre avec Frère Rodrigue Dion. Il est supérieur de la maison provinciale de Château-Richer, qui comprend également l'infirmierie provinciale. La maison abrite une quarantaine de Frères, soit plus du tiers des Frères stationnés au Québec. Leur moyenne d'âge est de 79 ans ! Frère Dion est un homme dynamique, dévoué, déterminé. Entre mille besognes et soucis, il s'occupe présentement de rédiger le rapport des assemblées provinciales qui ont eu lieu récemment. Il m'a appelé à deux reprises pour que je lui fournisse ma réponse au questionnaire soumis le 11 novembre. J'ai fini par m'exécuter. Aujourd'hui, il est venu chercher mon texte. (Cf. annexe 24)

6 décembre

Rêve de cette nuit. Je suis en Europe avec deux amis, dont un prêtre. Nous nous retrouvons à Nantes. Nous apprenons que la guerre vient d'éclater entre la

France et l'Allemagne. Nous croisons un train de soldats qui se rendent au front. Nous visitons un promontoire abrupt. Mes compagnons me devancent et je les perds de vue. J'erre à leur recherche. Mes bagages sont à l'hôtel et je ne sais comment retrouver le chemin de l'hôtel. Je rencontre un homme vêtu d'une bure de franciscain. Je lui demande s'il est religieux. Il me répond qu'il a quitté sa communauté, mais qu'il a gardé le costume. Je manque de cigarettes. Une vendeuse me dit qu'elle vend des cigarettes américaines ou anglaises le lundi seulement.

Je peux assez facilement établir des liens avec la plupart des éléments de ce rêve et l'état de veille :

- Le prêtre : j'ai reçu hier une lettre de Martin Molyneux, prêtre anglais avec qui j'ai vécu deux ans, en Suisse.

- Nantes : hier, j'ai fait tourner la chanson de Raoul Roy : « Dans les prisons de Nantes ».

- La guerre : les grèves en France.

- Promontoire abrupt : hier, j'ai observé un bon moment la construction d'un tronçon de route à la lisière du Campus, les excavations pour l'aqueduc, les puissantes machines.

- L'homme en bure de franciscain : dimanche, j'ai écrit un texte assez rude sur la situation communautaire.

Si l'on veut en savoir davantage, faudrait téléphoner à Joseph de Putiphar ou à Daniel de Balthasar. J'ai les numéros de téléphone :

- Joseph : Gen-39-42. - Daniel : Dan-5.

- Il est 15h45. Le soleil est sur le point de toucher terre sur la rive sud du Fleuve. Le vent fait friser la neige sur la prairie, formant un peu partout de fugaces tourbillons.

7 décembre

Longue entrevue de Pierre Salinger dans *Le Soleil*, à l'occasion de sa tournée de promotion de son livre de mémoires intitulé astucieusement : *De mémoire*. Il égrène le chapelet des Grands et Grandes de ce monde qu'il a connus, fréquentés, conseillés. Il se vante de ses innombrables maîtresses. Le tout est plutôt attendris-

sant : l'homme me paraît davantage vaniteux qu'orgueilleux. En 1992, il avait été le conférencier lors du souper de la Fondation du Campus Notre-Dame-de-Foy. J'avais été chargé de prononcer le discours de remerciement de circonstance. Je viens de le relire : je le trouve tout à fait de circonstance !

Discours de Lucien Bouchard, hier, à Laval. Il tient le discours d'un chef de gouvernement, alors qu'il n'a pas encore été investi comme président du Parti québécois. De plus, il annonce des sacrifices pénibles, ce qu'il s'est bien gardé de faire durant la campagne référendaire. Drôle de pays que le Canada : le chef de l'Opposition officielle se fout éperdument du reste du Canada ; le Premier ministre en exercice inaugure des chrysanthèmes ; le prétendant au poste de Premier ministre annonce des mesures gouvernementales alors qu'il n'est même pas député.

J'enregistre deux émissions d'une demi-heure chacune pour Radio-Galilée. Cette station de radio se spécialise dans le domaine religieux, comme d'autres dans le sport, la musique *country*, que sais-je ? Elle est financée par une fondation, c'est-à-dire par des dons. Tous les collaborateurs sont des bénévoles. Cet après-midi, justement, j'ai vu une très vieille femme qui venait faire un don. J'ai compris la chose quand la secrétaire a demandé : « Voulez-vous un reçu de charité ? » Encore l'obole de la veuve ! Comme pièces musicales, j'avais choisi : *Les draveurs de la Gatineau*, chanté par Raoul Roy ; le *Veni Creator*, en grégorien ; *Amazing grace* et un air folklorique allemand, avec trompette en solo.

8 décembre

Le pardon chrétien peut, lui aussi, se ranger sous l'étiquette des « idées chrétiennes devenues folles ». Le pardon est un geste divin, un geste re-créateur. Mais il présuppose le repentir chez l'offenseur (ou le pécheur). La parabole de l'enfant prodigue est très claire à ce sujet. Mais quand l'idée chrétienne de pardon devient folle, c'est la complaisance ou l'indifférence qui s'installe. On n'exige plus rien du coupable, de l'impoli. À une échelle plus large, on cherche à culpabiliser tout le monde à cause des BS, des poqués, des sans-abri, etc. Il n'est pas vrai que je soye coupable de toute la misère du monde. Ou alors, je téléphone à Jérusalem, frais virés.

Jésus nous commande de pardonner 70 fois sept fois. Bien ! Mais dans les communautés religieuses, notamment, ce régime me conduit au gouvernement des plus misérables, des plus poqués au détriment des êtres à peu près normaux ou bien, et c'est bien pire, des plus faibles. Ceux qui cèdent toujours. C'est toujours la cinquième roue du chariot qui se fait entendre. On tient compte des criaileries de la cinquième roue, et les quatre roues normales tournent comme elles peuvent sur leur essieu, subissant la cinquième, qui ne porte même pas son poids du chariot.

Titre du journal *Voir* : « Il est né le divin encan ». Le périodique en question est passé maître dans les titres en forme de jeux de mots. Beaucoup sont excellents, mais enfin, il est des jeux de mots que je ne supporte pas, comme trois ou quatre de Prévert, que je ne rapporte évidemment pas. C'est déjà assez de les avoir lus et entendu répéter. (Accord du participe passé conjugué avec l'auxiliaire avoir, et suivi d'un infinitif. Rien de plus simple !)

9 décembre

La Presse publie aujourd'hui, la première tranche de l'article que François et moi avons rédigé sur le problème des ethnies soulevé par la déclaration de M. Parizeau, le soir du référendum. (Cf. annexe 23)

Le même jour, même page, même journal, Maurice Champagne publie un article. En dessous de son nom, on lit : écrivain. Or, en l'espace de trois lignes, il écrit deux fois le mot incontournable. Il y a quelques années, c'était le mot peaufiner. Il écrit aussi, évidemment : « Les Québécois et les Québécoises. » En quoi il n'écrit pas en français. Et, en plus, le pauvre homme, il fait des appels du pied : il nomme sept ou neuf journalistes en vue de partir une réflexion pour « l'éthique » contre « l'ethnique ». Une bien belle âme !

De toute façon, qu'est-ce qu'un écrivain ? Quelqu'un qui écrit ? La belle affaire ! Un écrivain, c'est une conscience, un amuseur, ou un prétentieux. Il faut des amuseurs. Ce sont des bienfaiteurs. J'en consomme ma part. San Antonio, par exemple. Mais Céline, mais Bernanos, mais Pascal, mais Jünger, mais Marie Noël, sont un peu des écrivains, mettons. Ils sont surtout des consciences.

Quand on me présente avant une conférence ou en tête d'un article, on rappelle que je suis ex-ecce, ex-cela, bref, très-ex. C'est drôle, on ne dit jamais que je suis

exquis, sans jeu de mots, bien sûr ! Pourtant, y a-il plus exquis que moi ? Demandez à mon dernier ami. Je les lâche, ou ils me lâchent, à mesure qu'ils se mêlent dans leurs concepts. D'abord les concepts. Après, bien après, les percepts, les affects, les forcepts. D'abord, savoir ce que l'on dit, ce que l'on entend. C'est pas facile. Mais, faut commencer par ce bout-là. Sinon, on touche ou bien on tire. Je dis ça cavalièrement. Hegel et Pascal, entre mille, ont dit la même chose. Je suis documenté.

Tenez : le *Time Magazine* du 11 décembre rapporte le cas de Paul Gruening. Il était officier de police et d'immigration au début de la guerre de 1939-1945. Désobéissant à la loi de stricte neutralité adoptée par la Suisse, il avait délibérément falsifié des permis d'entrée en Suisse en faveur des Juifs. Condamné à l'amende et congédié, il est mort en 1972, pauvre et ignoré, âgé de 82 ans. Le gouvernement suisse vient de lui accorder un pardon officiel. Ce n'est que 55 ans après coup ! Il avait placé sa conscience au-dessus du droit positif de l'État.

Je fais un lien avec une entrevue du cardinal Lustiger (*L'Express* du 23 novembre), au cours de laquelle le cardinal Lustiger rappelle qu'il « y a des actes qui peuvent être appréciés et jugés selon un principe antérieur et supérieur aux divers droits positifs. [...] L'idée même de crime contre l'humanité interdit d'esquiver deux questions : qu'est-ce qui fait qu'un homme est un homme ? Qu'est-ce qui fait qu'un crime contre un homme est toujours un crime ? » Aucun État n'est capable de répondre à ces questions.

Bruno me fait parvenir quelques notices biographiques de ses confrères clercs de Saint Viateur récemment décédés. Ces notices sont autrement plus vraies, plus adultes, plus courageuses que celles que nous fabriquons. Il me fait part également des menus et gros tracés de sa vie de supérieur à Joliette. Je lui réponds :

J'ai reçu vendredi ta lettre du 4 décembre. Les spécimens de notices biographiques que tu m'envoies sont impressionnants. Je ne vois pas bien que nous puissions battre les CSV ! Quoi qu'il en soit, après les avoir lues, je les ferai parvenir à notre coordonnateur de notices, à Desbiens. Je lui ai déjà fait tenir celle que tu as rédigée sur le Frère Bellemare. Je retiens les

propos de ton premier paragraphe ¹². Ils trouveront leur place si jamais on me demande de noticer de nouveau.

Tu me parles de tes problèmes de poète et paysan. Tu n'es pas paysan pour deux cennes ; tu es artiste, humaniste, éducateur et chrétien en devenir. T'es encore jeune et tu n'es pas saint Louis de Gonzague. T'avais qu'à !

Ce que tu me dis de ta vie de supérieur local ne me surprend pas. Encore que tous les cas sont inédits, même si la cause générale est toujours la même, c'est-à-dire l'hommerie de l'homme. Je suis le seul à y échapper, comme tu sais, et ne t'avise pas de me contredire !

Je suis supérieur local d'une communauté dix fois plus petite que la tienne et, moi aussi, je lâcherais bien ce peu. Les Frères/Pères, ça se *run* pas. Je suis toutefois sûr que tu es une présence rassurante et absorbante. Quand quelqu'un va voir un *boss*, généralement il dépose un paquet sur le bureau du *boss*. Après quoi, il part (provisoirement) soulagé. À Cana, quand Marie s'est aperçue que le vin manquait, elle a informé son fils et ensuite les serviteurs. Dans la prière dite d'intercession, on lit ceci : « Pour sa présence à Cana et sa tranquille prière, nous te louons, Seigneur, et nous te bénissons. » (Samedi, semaine 1)

Tu fais mention de deux cas que tu as eu à traiter récemment. Quel provincial, quel supérieur local, quel administrateur d'école, quel père ou quelle mère n'ont pas eu semblables cas à gérer ? Dans le cas des responsables religieux, il y a au moins un atout (un écran protecteur) : ils sont rarement engagés au plan émotif, ce qui n'est pas le cas d'un père ou d'une mère. Quant au cambriolage dont ta maison a été victime, c'est quelque chose de moins important, mais de plus choquant, de plus enrageant. Je viens d'acheter une douzaine d'œufs. Je n'ai pas vérifié. La boîte contenait six œufs ! Je suis encore enragé.

Récemment, ma province communautaire a tenu une forme d'États généraux apostoliques et miniatures. Une des quatre rencontres préparatoires a eu lieu ici. Elle réunissait 15 Frères de Lévis, Beauceville et Québec-ville. Ce fut assez misérable. J'ai été violemment et fort émotivement pris à partie par un confrère. Je n'ai pas répliqué et je suis assez sûr que le provincial n'était pas mécontent de ce qui m'arrivait. Il n'a en tout cas rien dit pour rétablir les choses. Il est vrai que j'avais un peu couru après l'altercation. « Chien hargneux a souvent l'oreille déchirée », comme dit un proverbe. Quoi qu'il en soit, j'ai remis mon propre mémoire, comme il était

¹² « Tu reconnaîtras des manières différentes de traiter le même thème générique à propos de personnalités pas nécessairement taillées dans le même bois. Les communautés ont beau proposer à leurs sujets un idéal commun et des couloirs de formation "uniformes", ça donne au bout du compte des personnalités fort diversifiées, ce qui n'est pas forcément mauvais signe. »

demandé à chaque Frère. Je t'en fais tenir une copie. J'ai surligné en jaune le passage qui m'a valu la sortie du confrère.

Avant même de naître, Jésus a été refusé par les hôteliers, ensuite par Hérode, ensuite par son peuple. Il n'a pas boudé et il n'est pas remonté chez lui. On sait tout ça, et on n'est toujours que soi. Que la paix et la joie de Jésus te rejoignent à Noël (et avant, aucune objection !).

12 décembre

Depuis plusieurs années, Gérard préside une cérémonie dite du pardon. J'en ai besoin. J'y vais. La chapelle est pleine de Sœurs. J'en ai pas compté, mais je pense que nous devons être cinq ou six vieux Frères. Je m'assieds un peu à l'écart, tout à fait humble, tout à fait publicain. La Sœur officière, belle et forte femme, me touche à l'épaule. Ordre avait été donné de se mettre en rond autour de l'autel. J'avais pas envie pantoutte. L'officière insiste. Elle me tire quasiment par le bras. Je me choque et je lui dis d'aller se faire voir. Elle me lâche tranquille, ce pour quoi j'étais précisément venu. Mais ce genre de monde, ça veut votre bien quasiment autant que les politiciens. Le lendemain, Gérard m'envoie un mot qui m'amène à lui répondre ceci :

Militia est vita hominis super terram. (Job 7, 1)

Tu dis que tu as trouvé la session qui s'achève plus lourde que d'habitude. Il y a plusieurs raisons à cela, qui sont d'inégale importance ou intensité :

- la situation économique générale,
- les nouvelles internationales,
- la question constitutionnelle,
- le climat de l'école : coupures, négociations, etc.

Tout cela pèse sur tous et tout cela se répercute d'une façon ou d'une autre dans le service proprement pastoral que tu assumes. Tu savais déjà - et je ne me suis jamais privé de te le rappeler - que le « prêtre est un homme mangé » (Père Chevrier). On ne peut cependant pas vivre sans joie. C'est pas moi qui le dis, c'est Thomas d'Aquin. Je ne dis pas Joie. Je ne suis pas saint Jean-de-la-Croix. Mais je dis qu'il faut se ménager des îlots de joie. On n'est pas des archanges.

Le service pastoral que tu assures à l'école et à l'extérieur est indéfini. Il est infini dans son contenu, mais il est indéfini dans ses modalités :

- nombre de prestations,
- nombre d'homélie,
- nombre d'heures d'écoute,
- nombre d'heures de simples déplacements.

De plus, ce service est, pour ainsi dire, exponentiel : plus tu as connu d'anciens élèves, plus tu es ponctionné. Et dans ton métier (le mot est noble, il vient de ministère), la ponction plonge généralement très creux. Chez toi et chez les demandeurs.

Service exponentiel, disais-je. Où tirer le trait ? Où le curé d'Ars tirait-il le trait ? On sait, en tout cas, que Jésus a invité les Douze ou les Soixante-douze, à se reposer, au retour d'une tournée qui les avait fort excités. Judas était du nombre.

Où tirer le trait ? Je n'ai pas de réponse. Même le juge inique a fini par consentir à entendre la veuve importune. Cela t'arrive souvent, et tu n'es pas un juge inique. Cependant, il ne faut pas se laisser victimiser par des structures. Les structures n'ont rien à voir avec Notre-Seigneur. Je pense à l'organisation du service de la pastorale à l'école. L'assemblée générale du Campus Notre-Dame-de-Foy, à ce sujet, a toujours été ferme. Fais valoir tes droits (en moins dramatique), comme saint Paul : *Civis romanus sum*.

Quand je dis que je n'ai pas de réponse, je veux dire que je ne suis évidemment pas mandaté (ni expérimenté) pour te dire où tirer le trait, sous la lumière du Curé d'Ars, du Père Chevrier, et quelques milliers d'autres. Je suis quand même assez sûr qu'il faut tirer un trait. Le grand maître ès équilibre en ces matières, c'est François de Sales. Au bout du compte, il était aussi radical que Jean-de-la-Croix. Il appartenait à une autre culture, une autre histoire.

La nôtre d'histoire (je parle du Québec et du Campus), est une histoire dévoreuse d'hommes. Une histoire trop petite, trop familiale. Rien de plus inexpiable qu'une querelle de famille. Je m'égare !

Tirer un trait, donc. T'impliquer à fond dans FIDEART, comme tu en as eu l'idée ? C'est un milieu de multiplicateurs : multiplicateurs d'informations, d'idées, de sentiments, etc. Ce monde-là est aussi perdu, aussi mêlé que le monde des jeunes du Campus.

Tirer un trait. Voici ma réponse, en fin de compte :

- Régler le problème de structure.
- Chalouper les circonstances, qui sont la main de Dieu (Pascal).
- J'ai lu les deux tomes de *Maus*.
- J'ai déjà lu *Anna and Mister god*. Je n'ai pas accroché.
- Je te prête *Prayers From The Ark*. Sublime.

- Émission sur Jérusalem. Les autres partenaires étaient une juive, une dame Weiser, vice-doyenne à la faculté ou département de linguistique à Laval ; un musulman dont je n'ai pas été capable de retenir le nom. Il était particulièrement sympathique.
- Tâchons de nous organiser un petit bal à l'huile durant le temps des Fêtes. L'homme pressé, pressurisé, c'est pas moi.
- Tu dis : « Ma prière, c'est : ma grâce te suffit. » Depuis un bon bout de temps, devant une petite corvée, je dis : « Déposons l'obole de la veuve. » Notre-Seigneur qui, seul, voit tout, inscrira la chose à l'actif de mon compte au jugement dernier. J'espère que d'autres auront déposé. Sinon, je suis dans le rouge, comme le Campus, le Québec et le Canada réunis.

13 décembre

Je fais la dernière entrevue d'une série de trois à Radio-Galilée. Je me présente bien avant l'heure, évidemment. Ce fut le moment où l'on enregistrerait le chapelet. Je suis bien obligé d'écouter, vu l'heure et le lieu. Lugubre. Dieu sait que je crois au chapelet ! Je le récite tous les jours, ou presque. Mais d'entendre ce genre de chapelet, à la radio, récité tout croche, avec des vous et des tu tout mêlés, ça donne envie de virer thibétain.

Je viens justement de lire un article à leur sujet, dans *UTNE Reader*. (Janvier-février 1996). Qui me dit que le « petit reste d'Israël », dont parlaient les prophètes, n'est pas de ce côté-là ? Écrivant cela, sortant à peine de la messe du troisième dimanche de l'Avent, je ne me sens pas en train de blasphémer. Je suis en train de croire. Jésus ne s'est jamais fait d'illusion. Il a dit : « Quand je reviendrai, y aura-t-il encore de la foi sur la terre ? » (Lc 18, 8) Il fut un jour et une heure où personne n'avait plus la foi, sauf Jésus. Il est mort en criant sa foi dans son Père. Il n'a pas été épargné. Sa mère elle-même n'a pas été épargnée de l'épreuve de la foi. Le cardinal Roy m'avait dit un jour, à sa façon allusive : « Quand bien même n'y aurait-il plus qu'un seul catholique sur la terre, la FOI serait totale et intacte. » Cette affirmation me paraît l'évidence même.

15 décembre

Jean Pierre Charbonneau, député péquiste de Borduas, me télécopie un texte qu'il a envoyé récemment aux gazettes. Je lui réponds :

Je n'avais pas lu votre article quand il est paru. Je dispose de journaux (*Soleil, Devoir et Presse*) « communautaires. ». Je ne peux pas les découvrir le jour même. Après, il arrive que j'oublie d'y retourner, ou bien que le journal a disparu. De toute façon, on a beau être mordu, on ne peut pas tout lire. Quoi qu'il en soit, grâce à vos bons soins, j'ai lu et relu votre article, dont j'enverrai copie à François Caron. Lui et moi, en effet, nous comptons revenir sur cette question.

Vous dites que votre article n'a pas été publié intégralement. Le nôtre non plus. On a fait sauter une digression qui nous faisait bien plaisir ! Je vous la donne :

Digression. L'appellation Parti québécois (qui fut imposée à René Lévesque par Gilles Grégoire, en 1967), porte le message subliminal qu'un vrai Québécois vote péquiste. Notons aussi que les péquistes (à commencer par René Lévesque), quand ils ne se contentent pas de victoires morales, ont toujours tenté de faire porter leurs échecs électoraux ou référendaires sur des boucs émissaires : Ottawa (évidemment !), les vieux, les femmes de race blanche. René Lévesque a déjà dénoncé « les tuteurs traditionnels du peuple ». On n'a jamais trop su ce qu'il voulait dire par là. On peut quand même pas se voter un peuple à son goût tous les quatre ans ! Lors de Meech (ou était-ce Charlottetown ?), on a dénoncé les vieux peureux. On réglerait tous les problèmes si l'on retirait le droit de vote aux vieux et aux femmes, pour le réduire aux tranches d'âge des 16-50, mettons. M. Lucien Bouchard, par titre de journal interposé (un avocat sait comment éviter une accusation de libelle diffamatoire), a traité M. Chrétien de traître, lors de l'émission très très spéciale du 25 octobre. Émission où M. Bouchard se trouvait par la grâce des institutions fédérales. Maintenant, on en est aux ethnies. M. Bouchard a un atout : il est marié avec une ethnique à laquelle *La Presse* a fait une assez bonne place, samedi, le 25 novembre, grâce à une ethnique. Fin de la digression.

De plus, *Le Soleil* n'a pas publié notre article intitulé : *Dessine-moi un mouton*. Mais *La Presse* l'a publié le 28 octobre. Peut-être l'aurez-vous lu ? Mais revenons à votre article.

Je remarque d'abord que vous, comme nous, faites un effort de vocabulaire. Je pense maintenant que nous aurions dû ajouter un treizième terme à notre lexique : patriote. En fait, nous y avons pensé, mais nous sommes tannés jusqu'aux os des patriotards de la SSJB de Morial. Je note aussi que nous nous rejoignons sur plusieurs points. Il va de soi, cepen-

dant, que votre option politique colore vos propos. Vous pourriez objecter que notre option politique colore aussi les nôtres ! Je contre-objecte que M. Caron et moi-même ne sommes pas députés. Nous n'avons pas de ligne de parti à respecter. Et en ce qui me concerne, je suis le moins fanatique des hommes, sauf en ce qui concerne la ponctualité, laquelle est une question de respect des autres, du temps des autres.

Avez-vous idée jusqu'à quel point la majorité des citoyens québécois sont excédés par le discours pleurnichard des péquistes : « C'est la faute à Ottawa » ? On coupe dans le BS ? Zaviez qu'à voter OUI. Vous avez voté NON, payez, bande de pas bons ! Ce discours ne prend plus. Commencez-vous à vous en douter ? Dans mes moments d'humeur, j'en arrive à souhaiter la sécession, juste pour ne plus entendre dire que toute la marde, c'est la faute aux Anglais. Et encore ! Les péquistes trouveraient moyen de dire que le Fédéral nous a refilé tous les problèmes.

Vous en appelez à « un dialogue ouvert, franc, vigoureux, etc. ». Vous dites : franc. La première franchise, la première vérité (aurait consisté) consistera à dire ceci, que je reprends de notre article du 28 octobre.

C'est un étrange paradoxe que des responsables politiques, en régime démocratique, ont peur de connaître la volonté de leurs sujets, alors que leur discours devrait être le suivant :

« Nous voulons la sécession du Québec, mais nous ne voulons pas la faire en cachette. Nous voulons donc savoir si, OUI ou NON, vous êtes d'accord avec nous.

Nous ne voulons pas vous vendre un chat dans un sac. Nous vous informons donc que la sécession exigera de nous tous des sacrifices considérables et durables. Toute honnête déclaration en faveur de la sécession doit s'appuyer sur la connaissance des sacrifices que l'on est prêt à faire pour la réaliser. »

Nous n'avons pas été jugés dignes de ce discours. Après 14 mois d'absence de gouvernement, de décisions différées, d'études misérables mais coûteuses, dont Lucien Bouchard lui-même n'a pas jugé utile de prendre connaissance, nous nous retrouvons devant une question à tiroirs, comme les *jokes* du même nom, plus divisés que jamais. Quel que soit le résultat de ce référendum, le 31 octobre, nous ne serons pas plus avancés.

En vérité, nous sommes plus avancés. Nous sortons d'une longue retraite fermée politique. Les retraites, comme les pèlerinages ne convertissent jamais, mais il n'en reste jamais rien. Nous sommes plus avancés. M. Caron et moi-même, nous comptons poursuivre notre réflexion et la soumettre publiquement, par la grâce des gazettes.

Je ne vous connais que par lecture interposée et épisodique. Mais à lire votre dernier texte, je devine un être qui se questionne. Je vous le répète : vous nous recoupez sur plus d'un points. Je termine en vous demandant (oiseusement) si vous avez lu l'article d'Edgard Pisani, publié en deux tranches dans *Le Devoir* des 14 et 15 décembre courant ?

Que la Paix et la Joie de Jésus vous rejoignent en votre humanité profonde à l'occasion de Noël.

22 décembre

À compter de 18h, je reçois une dizaine d'amis. La rencontre se termine vers deux heures du matin. Après leur départ, je fais un peu de ménage. Je me couche à trois heures. Je ferai le reste demain matin.

La rencontre est agréable parce que les invités sont riches. Riches, je veux dire : riches d'être. Aucun ne vient pour se désennuyer de lui-même. Chacun apporte son présent, qui est sa simple présence. Il est entendu, soit dit en passant, que tous les frais sont partagés également entre chaque invité, y compris l'hôte ! Pour éviter toute forme de placotage malvaillant, j'ai affiché sur le babillard de la communauté la liste de mes invités, de même que la clause financière de la rencontre.

23 décembre

Texte de Pierre Desjardins, dans La Presse : Que fêtons-nous en ce temps de réjouissance ? L' article est bien documenté et fait écho aux récentes découvertes archéologiques et aux récentes interprétations ou lectures exégétiques. Il en ressort que les circonstances de la naissance de Jésus sont des constructions des évangélistes Luc et Matthieu, que la Tradition des quatre ou cinq premiers siècles du christianisme a longuement élaborées par la suite.

L'information de l'auteur est lacunaire sur un point : le massacre des Saints Innocents. Il met ce récit en doute, s'appuyant sur le fait que l'historien juif Josèphe n'en fait pas état. À ce sujet, Pascal écrit : « Quand Auguste eut appris qu'entre les enfants qu'Hérode avait fait mourir, au-dessous de l'âge de deux ans, était son propre fils, il dit qu'il était meilleur d'être le pourceau d'Hérode, que son fils. » Et Pascal cite, à ce sujet, Macrobe, un auteur païen, contemporain de saint Augustin

et de saint Jérôme. Ce Macrobe n'était pas précisément un apologiste. Il visait, au contraire, à démontrer que la victoire de la religion du Christ n'était qu'un accident sans lendemain. Or, Macrobe fait mention de la remarque de l'empereur Auguste.

Au demeurant, il importe peu que Jésus soit né à Bethléem ou à Nazareth. Que la fuite en Égypte ait eu lieu, telle que racontée par Matthieu, ou qu'il se soit agi d'un déplacement de quelques kilomètres. À l'époque, quelques kilomètres à l'ouest ou au nord vous protégeaient de la police. Au fait, suivant saint Jean, il faudrait peut-être lire la vie de Jésus à l'envers, si j'ose dire. La lire à partir de son heure, celle de sa mort sur une croix. C'est à ce moment-là que Jésus est devenu Jésus, c'est-à-dire indivisiblement fils de Dieu, premier croyant et premier-né d'entre les morts. Noël prend son sens à partir de la dernière parole de Jésus : « Père, pourquoi m'as-tu abandonné ? »

Jésus enfant dans sa mangeoire n'a rien dit. On a beaucoup sentimentalisé sur la naissance de Jésus dans une mangeoire. Il s'agit en fait d'un formidable symbole : Jésus est venu pour être mangé. Symbolisme mis à part, à cette époque, les enfants des pauvres naissaient tous dans une mangeoire, ou tout à côté. En 1962, à Fribourg, en Suisse (qui n'est pas un pays du Tiers-Monde), j'ai vu des maisons jouxtant une écurie.

En dessous des Évangiles, mais passablement plus haut que les savantasseries des provisoires savants ès tout, voici Péguy :

Seul vous le savez nos travaux d'aujourd'hui
 Ne valent pas le quart de l'antique paresse.
 Et les brutalités de notre énorme ennui

Ne valent pas le quart de l'antique tendresse.
 Et ceci encore, à propos de l'âne et du bœuf :
 Ces deux beaux animaux retenaient leur haleine,
 Tremblant de réveiller l'enfant expiatoire.
 Et les touffes de buis semées de marjolaine
 Achevaient d'embaumer ce premier oratoire.[...
 L'âne ne savait pas par quel chemin de palmes

Un jour il porterait jusqu'en Jérusalem
Dans la foule à genoux et dans le matins calmes
L'enfant alors éclos aux murs de Bethléem.

Il est troublant de lire ces strophes de Ève en ces heures où Bethléem, précisément, passe aux mains, aux contrôles et aux armes du pouvoir palestinien.

Sur cette lancée, si c'en est une, je note que je me fais jouer des airs de Noël, ces jours-ci. En juillet, ce serait contre-indiqué. Je remarque que seuls les vieux Noëls font mention des circonstances de la naissance de Jésus. Je pense, entre autres, à :

- Il est né, le divin enfant,
- Nouvelle agréable,
- Sainte nuit,
- Les anges dans nos campagnes,
- Ça ! Bergers, etc.

Ici, un très vieux souvenir : mon jeune frère, Mozart, avait une belle voix. Il faisait partie de la chorale. Moi, je faisais simplement partie du chœur du sanctuaire. On était forcément dans l'un ou l'autre chœur. Quelques jours avant Noël, il y avait eu répétition de chants à l'église. J'y étais allé avec ma mère. Je devrais dire que ma mère m'y avait traîné. Elle voulait écouter Mozart. Au retour, nous disposions des paroles des chants. Le « Ça ! Bergers » m'intriguait fort. C'était quoi : « ça » ? Je prétendais que c'était mal écrit. Pour moi, ça, c'était un adjectif démonstratif et non une interjection. Si jeune et déjà râleur !

Les meilleurs Noëls contemporains (que j'aime bien, par ailleurs) évacuent Jésus. Je pense à

- Nez Rouge,
- Petit Papa Noël,
- L'enfant au tambour,
- White Christmas.

25 décembre

Hier soir, je me suis couché vers 20h. Ce matin, lever à 6h. Nous sommes deux dans la résidence, deux vieux Frères. Nous nous rencontrons à 9h pour aller à la messe. Je passe le reste de la journée seul, et je m'en trouve fort bien. Coucher très tôt.

26 décembre

J'ai si peu « noëllé » qu'aujourd'hui, j'ai de la misère à me rendre compte que c'est le lendemain de Noël. Longue rencontre avec Gérard, à compter de 17h. Nous défonçons minuit, chose qui nous surprend tous les deux. Ce qui prouve, en tout cas, que nous ne nous sommes guère ennuyés. Seuls les ennuyeux ennuient ou s'ennuient.

27 décembre

Je passe l'après-midi chez Thérèse. Je rentre vers 18h. Thérèse sera bientôt grand-mère. Elle en est tout excitée. Ça recommence !

À ce sujet, je me fais un cadeau. Il s'agit d'une plaisanterie lue dans Sélection :
Question du professeur de Droit :

- Quelle est la peine encourue pour bigamie ?
- Réponse : deux belles-mères.

29 décembre

Hier, j'ai passé une bonne partie de la journée à lire un manuscrit que Stanké m'a demandé de lire. Il s'agit de *Les insolences du prof drop-out*, de Benoît Séguin. L'auteur a une trentaine d'années. Il a enseigné pendant quatre ou cinq ans au niveau secondaire. J'ai entrepris la lecture de son manuscrit avec réticence et avec des préjugés. Je me suis laissé prendre. J'ai lu pendant trois bonnes heures d'affilée. Après quoi j'écris à Stanké que je suis favorable à la publication.

J'ai passé la matinée (je me lève à 5h) à lire votre Prof *Drop-out*. Ce n'est pas vrai. Entre 5h et 9h, j'ai fait ma promenade d'une demi-heure. J'en rate jamais,

pluie, pas pluie ; -32 ° C ou plus haut ; j'ai fait mes dévotions ; j'ai petit-déjeuné (conjuguez-moi ça à l'imparfait du subjonctif). La vérité, donc, c'est que je me suis mis à lire votre *drop-out* à 9h. Il est présentement 12h45. Parole !

Verdict. Sortir le brûlot au plus sacrant. C'est superbement écrit. C'est pas du Racine, mais c'est dans le très bon. De toute façon, Racine, « lecteur du Roi », savait lécher et ses phrases et son discours et le trou du cul du Roi.

Trois ou cinq réserves :

- En français, jusqu'à nouvel ordre, on écrit. « vis-à-vis de ».

- L'auteur devrait écrire : 1^{re} secondaire, ou 5^e secondaire. Remarque de pion.

- Que l'auteur écrive *hostie* ou *câlisse*, ça ne me fait pas un pli. Je sais comment sacrer. J'ai commencé jeune, mais j'ai arrêté. Encore que je m'échappe, comme les tuyaux du même nom. L'auteur pourrait conserver quelques *hosties* et quelques *câlisses*, pour la couleur locale, et nous épargner les autres. Y a des tavernes pour ça. Un livre, c'est pas une taverne.

- La dialectique de l'auteur sur le privé/public est sommaire. Je suis un fils du public ; les Frères (à 95 %), ont toujours travaillé dans le réseau public ; j'ai travaillé à la réforme scolaire du système public ; j'ai travaillé dans le réseau privé. L'auteur n'a connu que des écoles privées du niveau secondaire. Au niveau collégial, c'est autre chose. Au demeurant, la torpille du public, ç'aura été le privé. Je dis torpille. Socrate se comparait à une torpille dans le corps social d'Athènes. Tout pion que je suis, je m'explique pas davantage. Mais ça me tente !

Je connais au moins un des personnages dont il parle : son *alcolo-super-sexe-super-argenté*. *So what !* J'ai déjà soupé avec. J'ai pas dit : dîné. Ici, on déjeune (vers 7h), on dîne (vers midi), on soupe, le soir.

Verdict maintenu, donc.

J'ai le numéro de téléphone de l'auteur. J'ai évidemment pas appelé. Je ne suis pas un « es-pion » de 5^e secondaire. De toute façon, je note qu'il est absent du pays du 13 décembre 1995, au 10 janvier 1996. Y a les moyens ! Ou bien les Éditions Stanké lui ont payé des redevances d'avance !

Pendant ce temps, savez-vous de quoi je me plains ? Je me plains qu'y fasse pas assez frette à mon goût. Question de *smugness*. Je ne définis pas ce terme

pour quelqu'un qui connaît cinq langues. À ce qu'il dit. D'après moi, on ne connaît jamais qu'une seule langue, une heure avant d'être comateux : sa langue maternelle.

Dans votre lettre, datée du 21 décembre, vous disiez que vous n'attendiez pas de nouvelles avant l'an prochain. Je vous réponds avant, mais vous n'aurez pas ma réponse avant l'an prochain.

Digression : En 1935, et bien avant cette date, une lettre *from* Métabetchouan arrivait à Morial le lendemain. Par les gros chars, traînés par une couple de locomotives à vapeur, qui devaient traverser les Laurentides, et dont 80 %, au moins, de l'énergie dégagée par le charbon (qu'un des deux mécaniciens devait pelleter à même le *tender*), servaient (fallait ben) à chauffer les Laurentides. Aujourd'hui, si une lettre *from* Morial arrive à Québec (à mi-chemin entre Morial et Métabetchouan) dans les six jours, on est comblé. Avec Purolator, on gagne une journée, et ça coûte 200 fois plus cher. Je viens de faire le calcul mental. Je sais ce que je dis. On n'arrête pas le progrès ! Lequel se « dévore lui-même », comme disait Pascal. La phrase est toute simplette. Il suffit de connaître la racine du mot progrès. C'est comme l'exemple du pédophile de votre auteur. » Fin de la digression. Joyeux Noël rétroactif.

Ces jours-ci, je fais du remplissage, pour me déculpabiliser de ne pas faire ce que je devrais faire.

Remplissage : je dis. Je lis des choses plutôt faciles, je perds du temps, je ne marche même pas pour la peine. Je laisse traîner ma correspondance. Bref, je diffère. Je procrastine. L'autre soir, Gérard m'a avoué, candidement, qu'il avait perdu une « forte somme », récemment (c'était un soir de grand vent), à l'occasion de ce mot. Je n'étais pas présent. La forte somme s'élevait à six ou sept piastres. En plus, il a perdu, avec moi, trente sous, pour la raison qu'il ne connaissait pas l'expression : « Faire un pas de clerc ». Et il est prêtre !

Je viens de dire que je lis des choses faciles. Attention ! Je viens de lire, dans *Harper's* un article, un mini-dossier, sur les croisières de luxe. J'en ai parlé plus haut. (Cf. entrée du 6 septembre 1993) L'auteur a écrit à ce sujet une pièce qui mange avant de déjeuner tous les volumes de sociologie sur la société contemporaine, dans ses manifestations de pointe.

Mais où se manifestaient les manifestations de pointe, quelques décennies avant la chute de l'empire romain ? Dans les cirques. Aujourd'hui, c'est à la télévision, pour le gros du peuple. Et dans les croisières de luxe. Ou dans les « party de Nouel », dont chacun sort brûlé par les quatre bouts, contrairement aux chandelles.

Je mens. Noël est une fête. La fête de l'humanité habitée par Jésus. Que le commerce ait fait déraillé la fête n'a aucune importance. Le commerce n'a quand même pas devancé les Pères de l'Église, qui parlaient de l'admirable Commerce. Quel commerce ?

Commerce veut dire : marchandise. L'admirable commerce de Jésus, ça été d'échanger sa divinité contre notre humanité. Il s'est anéanti, et il continue de le faire. Pour quoi faire ? Pour donner un sens à l'histoire. On peut rigoler à ce sujet ; on peut « savantiser ». Il ne m'importe ! De toute façon, si je n'avais que les homélies contemporaines pour me sauver, je serais fini, en phase terminale depuis au moins trente ans. Avant, je marchais par coeur. Je marchais pas mieux. L'affaire, c'est que je n'ai pas arrêté. Je ne récite pas. Je ne me récite rien.

Nous sommes bien aujourd'hui, le 29 décembre. Il est 15h54. Le temps est libre. Je veux dire : le ciel. Le soleil descend sur la rive sud du Fleuve. Il se mire dans les glaces du Fleuve. Je me lève, je le considère un moment, et je dis : « Soleil de justice, prends pitié de nous. »

31 décembre

Dimanche dit de la Sainte Famille. A 8h30, je pars à pied pour me rendre à la messe chez les Pères Maristes. Je me donne un coussin de temps de 25 minutes, vu qu'il y a une légère montée, et que je suis plutôt poussif. À part ceux qui ont une auto collée au cul, nul, hormis les poussifs, ne peut imaginer toute la panique et toutes les astuces planificatrices (sans jeu de mots) des poussifs devant un escalier ou une montée.

Chaque dimanche, nous nous retrouvons une petite douzaine de vieux Frères des communautés voisines chez les Pères Maristes. L'un des fidèles, un Frère des Écoles chrétiennes de 83 ans, fait assez souvent les lectures. Il s'applique comme il devait faire du temps qu'il enseignait au niveau primaire ; du temps qu'il dictait

une dictée. On m'a jadis rapporté qu'un vieux Frère français, pour aider les élèves, prenait la peine de dire, par exemple : « Attention ! Hirondelle, h-i. » Inusable plaisanterie, à l'époque. Mais plaisanterie ou pas, j'ai déjà reçu une crotte d'hirondelle sur l'épaule, et je venais tout juste de changer de chemise, ce jour-là. J'ai un témoin : Bruno, qui fait pourtant une cible pas mal plus facile à atteindre que moi. Y a pas de justice.

Tout le monde sait par ailleurs que toutes les volailles, du colibri à l'autruche, n'ont qu'un seul dispositif d'évacuation, liquide et solide confondus. C'est juste pour dire.

Mais je ne finirai pas l'année avec une vieille plaisanterie. Mettons *Bye ! Bye !* Les journaux, et les revues spécialisées en divertissements, en font un événement. *No way*, en ce qui me concerne. Je vois plutôt ceci, tiré de la messe du jour : « Le Seigneur glorifie le père dans ses enfants, il renforce l'autorité de la mère sur ses fils. [...] Mon fils, soutiens ton père dans sa vieillesse. Même si son esprit l'abandonne, sois indulgent, ne le méprise pas, toi qui es en pleine force. »

Péguy, que je citais il y a peu, toujours dans son admirable poème *Ève*, dit encore ceci, qui a quelque rapport avec ce qui précède, il me semble :

Ce n'est pas ces galants et ces beaux ténébreux
Qui viendront nous chercher dans notre turpitude.
Ce n'est pas ces savants et ces maîtres d'étude
Qui viendront nous chercher quand nous serons affreux.

Depuis le départ des pensionnaires, le 22 décembre, nous sommes deux Frères dans la résidence, et chacun loge dans des pièces situées en diagonale, l'une par rapport à l'autre. Le silence est total, à longueur de jour et de nuit. Cela seul est un luxe hors de prix. Combien de pères et de mères de famille, ces jours-ci, seraient tout heureux de pouvoir se bûcher deux ou trois heures de silence au milieu de l'agitation glorifiée de la période dite des Fêtes, comme les colons se bûchaient un abri provisoire au milieu des épinettes noires ?

LES ANNÉES NOVEMBRE :
Journal 1993-1995. (1996)

ANNEXES

[Retour à la table des matières](#)

LES ANNÉES NOVEMBRE :
Journal 1993-1995. (1996)

ANNEXE 1

[Retour à la table des matières](#)

J'ai connu M. Legroulx au moment où je travaillais au ministère de l'Éducation à la mise en place des cégeps et, par la suite, à l'administration du service des programmes. J'ai tout de suite admiré cet homme et nous nous sommes liés d'amitié. Moi et d'autres collègues, nous savions que nous pouvions faire fond sur sa compétence, sa connaissance du secteur de la formation professionnelle, sa capacité de travail, sa disponibilité et son commerce agréable. Je le vois encore codifier les programmes de sa haute écriture, parfaitement régulière et lisible, parfois très tard en soirée. C'était durant l'été 67, et il fallait mettre les bouchées doubles pour respecter le calendrier politique.

Par la suite, nos engagements professionnels respectifs nous ont séparés. Seuls des valeurs communes et un métier commun unissent les hommes, bien davantage qu'un voisinage commun. Ces derniers six mois, nous nous sommes souvent revus. Sa maladie nous a réunis tous les deux, comme sa mort nous réunit tous aujourd'hui, ultime cadeau que M. Legroulx nous fait.

Je veux souligner maintenant quelques traits dominants de son caractère. Et d'abord, sa paternité. M. Legroulx a choisi d'être père dans toute la force du terme, c'est-à-dire « un grand aventurier des temps modernes », comme disait Péguy. Cette responsabilité a commandé toute sa vie, avant d'être sa plus grande récompense, de ce côté-ci de la réalité. Du temps qu'il était professeur-fonctionnaire à l'Institut des arts graphiques, les salaires n'étaient pas élevés. Pendant longtemps, M. Legroulx, après son travail régulier, descendait en ville pour devenir correcteur d'épreuves au journal *Montréal-Matin*, ce qui prolongeait sa journée de travail jusque vers minuit. Après cela, on n'a guère le goût de faire la tournée des

grands ducs. Lui et sa femme voulaient des enfants, ils voulaient leur être présents, ils voulaient les faire instruire.

Une de ses consolations, avant de mourir, c'était de savoir que ses enfants étaient établis dans la vie et que toutes ses affaires étaient en règle. Un après-midi de septembre, entre deux séjours à l'hôpital, il était sorti pour choisir lui-même son terrain dans le cimetière, comme il me disait, de même que sa pierre tombale. Tel était le détachement altier avec lequel il traitait son propre cas.

Je veux rappeler ensuite que M. Legroulx a toujours été un rude chrétien. Il n'a pas improvisé son attitude durant sa longue maladie ; il a continué d'être ce qu'il avait toujours été. Il a accueilli la maladie et la mort avec sérénité et avec une foi de patriarche. Au cours d'une des visites que je lui faisais, il me disait : « Mourir, c'est mettre un pied en dehors du lit ; l'autre suit. » Et de faire le geste. Il me disait aussi : « Je ne suis aucunement angoissé : je vais vers le Père. » Nous étions seuls tous les deux ; il ne parlait pas pour la galerie ; il ne crânait pas. Il exprimait tout simplement sa foi.

C'est à grand-peine que je lui soutirais des informations sur son état, ses souffrances. Nous parlions le plus souvent et le plus longuement de nos souvenirs de travail, de l'actualité politique, de mes propres petites occupations.

Il ne faudrait pas penser, cependant, que M. Legroulx était un homme austère, rigide, sermonneur. Bien au contraire, c'était un chrétien allègre, un bon vivant, parfaitement capable d'accompagner ses amis, certains soirs de grand vent.

Dans sa chambre, les dernières semaines, on voyait un grand carton où était collées les photos de ses enfants et petits-enfants. Il avait une foi de patriarche et des sentiments de patriarche.

Cette dernière remarque m'amène à dire que la vie rend, au sens où l'on dit qu'une bonne terre rend bien. M. Legroulx a beaucoup investi de temps et d'amour dans sa famille et dans ses amitiés. La vie le lui a rendu : rares sont les malades atteints d'une maladie comme la sienne qui sont l'objet de soins aussi attentifs et aussi constants. Il est mort quelques heures après son soixante-douzième anniversaire de naissance, entouré de sa femme et de ses enfants.

Il est mort comme un patriarche, chose qui ne s'improvise pas. Dans la foi de notre Église, nous partageons la certitude qu'il est maintenant avec celui que pré-

figuraient les patriarches, avec Marie, la reine des patriarches et avec tous ceux qui ont vécu dans l'amitié de Dieu, comme on dit au canon de la messe. Vita mutatur, *non tollitur* : la vie est transformée.

* * *

LES ANNÉES NOVEMBRE :
Journal 1993-1995. (1996)

ANNEXE 2

[Retour à la table des matières](#)

Céline ne rêvait pas de changer le monde. Mais il l'aurait volontiers fermé. « Il faudrait fermer le monde décidément pendant deux ou trois générations au moins s'il n'y avait plus de mensonge à raconter », disait-il. J'ajoute : il faudrait jeter la clé dans la voie lactée.

Mais à supposer que j'aie le pouvoir de changer le monde, je me garderais bien d'utiliser ce pouvoir. D'Alexandre à Mao, en passant par César, Napoléon, Lénine, Hitler, on ne compte plus ceux qui ont voulu changer le monde ou, en tout cas, l'organiser à leur goût. Le 20e siècle, en particulier, n'a pas manqué de sauveurs. On connaît le résultat.

Aussi bien, pour changer le monde, je me contenterais bien de quelques mesures périphériques. D'abord, je ferais régner un peu plus de politesse et de civisme. Ensuite, j'imposerais la ponctualité pour tous, en toutes occasions. Dans le monde que j'aurais changé, du guichetier au premier Premier ministre, plus personne ne ferait attendre personne. Enfin, je réduirais le mensonge de moitié. Toutes les formes de mensonge : le mensonge politique, le mensonge syndical, le mensonge des médias, le mensonge de tout un chacun. Je dis que je supprimerais le mensonge de moitié : le supprimer complètement obligerait à fermer le monde, pour répéter Céline. Mais ça ne serait pas dans mon mandat.

J'aurais pu répondre plus radicalement et plus brièvement : pour changer le monde, il faut changer le cœur de l'homme. Remplacer son cœur de pierre par un cœur de chair, comme disait le prophète Ezéchiel. Il va de soi qu'il faudrait commencer par le mien.

* * *

LES ANNÉES NOVEMBRE :
Journal 1993-1995. (1996)

ANNEXE 3

[Retour à la table des matières](#)

Je vous propose d'abord une allégorie. Dans un organisme humain, le maintien et le développement du corps exigent, entre autres, un système circulatoire complexe. Ce système comprend les grands vaisseaux artériels et veineux. Il comprend aussi plusieurs kilomètres de vaisseaux capillaires, fins comme des cheveux, comme le mot le suggère.

Si l'on considère le corps social, on peut dire que les grands vaisseaux artériels et veineux, ce sont les institutions sociales : le système politique, le système scolaire, le système juridique, le système hospitalier, etc.

Mais pour être irrigué, entretenu, nettoyé, réparé, le corps social a besoin d'un réseau de vaisseaux capillaires qui rejoignent sa surface et son intimité. Ce réseau de vaisseaux capillaires, ce sont les activités bénévoles de centaines de personnes qui en assurent le service.

La caractéristique principale de l'Ordre du mérite nord-côtier, c'est de proclamer ceux et celles qui ont maintenu et enrichi leur communauté par leur engagement bénévole et soutenu dans le domaine artistique et culturel, dans le domaine sportif, dans le domaine économique, dans les services sociaux. De ce fait, les récipiendaires sont des inspirations et des modèles dans leur milieu,

Dans le bulletin de votre Ordre, je lis ceci : « C'est pour développer un plus grand sentiment d'appartenance à la Côte-Nord et dans le but de reconnaître les mérites des personnes qui s'y sont dévouées, de façon particulière, dans le bénévolat, que l'Ordre du mérite nord-côtier a été fondé. Il honore également, en les

recevant membres honoraires, les personnes qui par leur prestige, leurs écrits, leur travail ont, d'une façon exceptionnelle, servi et fait connaître la Côte-Nord. »

Je souligne en passant que les jeunes qui viennent de nous réjouir et de nous éblouir par les pièces musicales qu'ils nous ont offertes exercent, eux aussi, une forme de bénévolat : il n'est pas difficile d'imaginer les centaines d'heures d'exercice nécessaires pour atteindre ce niveau d'excellence.

Quand j'ai pris connaissance de la liste des personnes qui ont présidé la cérémonie d'investiture de votre Ordre, depuis 1982, je me suis demandé au nom de quoi on m'avait invité cette année. Je voyais très bien pourquoi M. Jean-Pierre Côté, alors lieutenant-gouverneur, avait été invité, en 1982. Je voyais très bien aussi pourquoi Mgr Roger Ébacher, M. Claude Béland, M. Roger-D. Landry, Mme Claire Saucier, M. Pierre Grondin, etc. avaient été invités.

Je voyais très bien pourquoi votre invité, en 1989, fut M. Jean-Marc Dion. J'aimerais pouvoir le saluer ce soir en japonais ! Et puisque je mentionne des noms, permettez-moi d'en ajouter deux :

Donald Galienne, qui est très lié à votre région et à votre Ordre. Je le salue particulièrement en ce jour du cinquantième anniversaire du débarquement en Normandie, vu qu'il était alors en service dans l'armée de l'air des alliés.

David Giasson, qui a été reçu membre de votre Ordre, en 1986, Je ne l'avais jamais rencontré avant ce matin, mais je connais sa fille, Sylvie, depuis 1972 ou 1973, alors qu'elle était étudiante au Campus Notre-Dame-de-Foy et pensionnaire dans la résidence où j'habitais moi-même, et avec laquelle je suis en relation d'amitié depuis ce temps.

Si je me trouve ici aujourd'hui, c'est peut-être pour la raison que Mme Jeannine Pelletier, votre présidente, est originaire d'Alma, et qu'il y a des connivences souterraines entre la Côte-Nord et le Saguenay-Lac-Saint-Jean.

Avant hier soir, je demandais à une amie : « Donnez-moi une idée que je pourrais rapporter à ceux que je rencontrerai dimanche. » Elle m'a répondu spontanément : « La Côte-Nord, c'est du monde qui ont bâti un pays et qui vivent dans un pays ou il n'y a rien d'acquis. »

En effet, si l'on parle de Québec, de Montréal, de Charlevoix, de la Beauce, du Bas-du-Fleuve, on parle de vieux pays (à notre échelle historique). Mais, s'agis-

sant de la Côte-Nord, on parle d'un pays qui a à peine cinquante ans. M. Jean-Paul Harris, un des récipiendaires d'aujourd'hui, et son épouse, ont fait partie des vingt premières familles qui se sont installées à Hauterive. Comparé donc à la côte de Beauré, à Charlevoix, à la Beauce, au Lac-Saint-Jean même, votre pays est jeune. Jeune et rude. Et c'est sans doute une des raisons qui explique que vous avez, à ce point, le sens de la fête,

Par association d'idées, je vous soumets maintenant une brève réflexion sur la fête. Fêter, c'est rompre avec l'horaire régulier, l'habillement de fonction, le lieu du travail, le menu accoutumé. Mais si la fête n'était que rupture, ce serait un simple *party*. Fêter, c'est aussi célébrer un travail accompli, une réussite personnelle ou collective : on fête après la corvée des foins, la construction d'une maison, l'obtention d'un diplôme, l'exploit d'un ancêtre. Mais la fête qui ne serait que célébration d'une chose faite ou d'un passé risquerait de n'être que deuil ou nostalgie. Il faut encore que la fête ouvre sur l'avenir.

Il faut bien reconnaître que les religions, la catholique, en particulier, sont (étaient) savantes en matière de fêtes. Ne dit-on pas encore : « les Fêtes », pour désigner la période qui va de Noël aux Rois ? Ne disait-on pas : « la Fête-Dieu » ? Il arrive que c'est justement la Fête-Dieu, aujourd'hui. On dit toujours : la fête du travail, la fête de l'action de grâce, la fête de Dollard ? (Dans ce cas, on ne sait plus trop comment l'appeler : « fête de la reine Victoria » n'excite pas grand-monde. On sait, en tout cas, qu'il s'agit du troisième lundi de mai. De toute façon, c'est écrit dans les conventions collectives.) On a aussi la fête des mères, celle des pères, celle du soldat inconnu.

Les États ont de la misère à maintenir ou à créer des fêtes. La Saint-Jean ne rassemble pas tous les Québécois ; le Jour du Canada, non plus. C'est que ces fêtes sont nées de la politique, et la politique est diviseuse, par essence : elle laisse toujours du monde de côté.

Aujourd'hui, vous fêtez. Donc, vous avez rompu avec vos horaires habituels, vos lieux de travail, votre menu quotidien. Vous proclamez des services rendus il y a vingt ou trente ans. Vous souhaitez que ceux que vous venez de proclamer continuent d'oeuvrer dans leurs milieux respectifs, mais surtout, qu'ils soient des modèles et des inspirateurs de fierté et de fidélité.

Les hommes ont besoin d'être proclamés, et les sociétés ont besoin de proclamer les êtres. Une société humaine, c'est autre chose qu'une fourmilière. Certes, pour un être qui est proclamé dans une circonstance comme celle d'aujourd'hui, des centaines d'autres ne le sont pas ; du moins, ils ne le sont pas d'une façon publique. Seul l'amour proclame. La pratique du bénévolat de ceux que vous honorez aujourd'hui constitue la proclamation des êtres. On en a rapporté plusieurs exemples dans les brèves notices que nous avons entendues cet après-midi.

Dans une perspective d'ordre social, le philosophe Alain disait : « Cérémonie fait orthodoxie. » On pourrait dire : cérémonie fait société. Ce n'est pas pour rien qu'un organisme comme le vôtre s'appelle un Ordre.

Votre Ordre met l'accent sur le bénévolat. Disons qu'il met l'accent sur la connivence dans l'aventure, la confirmation des solidarités naturelles, par opposition aux complicités passagères et artificielles. C'est toute la différence entre une foule, une masse, et un peuple. Cicéron disait : « *Inter bonos, amicitia, inter malos, factio.* » Je traduis : « Entre les bons, l'amitié ; entre les méchants, la complicité. »

Je termine en disant que j'ai passablement quadrillé le Québec, depuis plus de trente ans. J'ai rarement participé à une cérémonie aussi chaleureuse, aussi riche de sens religieux et culturel. Aussi bien préparée, également. Votre présidente m'a écrit, la première fois, le 26 novembre 1993 ; la dernière fois, le 26 mai 1994. Sept mois de suivi, comme on dit dans le langage contemporain. En clair, cela s'appelle s'occuper de son affaire !

* * *

LES ANNÉES NOVEMBRE :
Journal 1993-1995. (1996)

ANNEXE 4

[Retour à la table des matières](#)

Justification de notre intervention

Bien que nous demeurions présentement tous les deux dans la région de Québec, nous sommes nés, tous les deux, au Lac-Saint-Jean ; tous les deux, nous y avons travaillé de nombreuses années et nous estimons avoir fourni la preuve de notre attachement à notre pays d'origine dont nous nous réclamons d'ailleurs avec fierté.

Bien avant l'aménagement actuel du site de Val-Jalbert, nous avons souvent visité ce lieu. Il va de soi que nous l'avons souvent visité depuis les récents aménagements.

Nous admirons la beauté naturelle du site, la beauté des constructions rénovées, l'audace et la vision des constructeurs de l'époque, tel qu'en témoignent les vestiges. Mais nous trouvons dommage de voir « couler » tant d'énergie.

Présence du passé, avenir du présent

L'histoire de cette entreprise, c'est l'histoire d'un projet audacieux et novateur, étouffé par des intérêts étrangers et concurrents. La reprise en main réalisée jusqu'à ce jour s'inscrit sous la double mouvance d'une forme de nostalgie et de la culture du loisir.

Ces deux phénomènes sont légitimes, mais il nous paraît que l'on pourrait y ajouter la préoccupation d'une ouverture sur l'avenir. Présence du passé, certes ! Mais aussi, avenir du présent.

Notre appui au projet d'aménagement hydroélectrique

Nous souhaitons que les diverses instances économiques et politiques régionales trouvent moyen d'unir leur force et leur influence en vue d'une réalisation commune, plutôt que de se disperser en projets concurrents et redondants. L'étouffement de Val-Jalbert phase 1 a été le fait d'intérêts étrangers ; il ne faudrait pas que le projet de Val-Jalbert phase 2 soit bloqué par des querelles de clochers.

- Tenant pour acquises la protection de l'environnement et, notamment, la protection du débit de la chute.

- Tenant pour acquis également qu'il y a moyen de garantir des retombées économiques significatives qui devraient servir à des développements ultérieurs du site en question.

Sans prétendre d'aucune façon au titre d'experts, nous estimons posséder une connaissance suffisante du dossier pour en recommander la réalisation.

Note postérieure

Notre intervention est tombée à l'eau !

* * *

LES ANNÉES NOVEMBRE :
Journal 1993-1995. (1996)

ANNEXE 5

[Retour à la table des matières](#)

À l'occasion du tricentenaire de la paroisse Saint-Nicolas, vous avez choisi de tenir ici votre sixième ralliement et faire du 25 juin, la journée Gérard Dion.

Dans *L'Ecclésiastique*, on trouve un chapitre splendide dont je vous cite quelques extraits : « Faisons donc l'éloge des hommes illustres, de nos pères dans leurs générations. C'étaient des souverains dans leurs royaumes, des hommes renommés par leur puissance, des conseillers par leur intelligence, des messagers de prophéties, des guides du peuple par leurs conseils, par leur intelligence à instruire le peuple, par les sages discours de leur enseignement. » (44,1-4)

Sans verser dans un lyrisme facile, je trouve que l'on peut appliquer à Gérard Dion les caractéristiques des hommes illustres énumérées dans cette citation :

- des souverains dans leurs royaumes : Gérard Dion fut un souverain dans le champ disciplinaire qu'il avait choisi : les relations industrielles.

- des conseillers par leur intelligence : les conseils de Gérard Dion étaient recherchés par des hommes politiques, des industriels, des évêques, des organismes publics.

- des messagers de prophéties : Le manifeste qu'il avait publié en 1956 pour dénoncer l'immoralité en politique, de même que son volume *Le Chrétien et les élections* eurent un immense retentissement, à l'époque.

- des guides par les sages discours de leur enseignement : Gérard Dion a été le professeur-fondateur du département des Relations industrielles de l'Université Laval ; il a fondé et longtemps tenu, presque seul, *La Revue des relations indus-*

trielles et il a rédigé *Le dictionnaire canadien des relations du travail*. Cet ouvrage est l'œuvre de sa vie professionnelle ; il fait autorité ; il est souvent cité dans les sentences arbitrales.

On sait aussi qu'il a longtemps publié un bulletin destiné aux prêtres (*Ad usum sacerdotum*), plus tard rebaptisé *Perspectives sociales*, et qui a été publié jusqu'en 1970.

Cette longue activité d'enseignement, d'écriture, de conseil justifie que je la place sous les auspices du passage biblique que je vous rappelais tout à l'heure.

C'est en 1960 que j'ai rencontré l'abbé Dion pour la première fois. Par la suite, nous sommes toujours demeurés en relations épistolaires et nous nous sommes très souvent rencontrés. La dernière fois que je l'ai vu, c'est en août 1990, peu avant mon départ pour une session d'étude à Jérusalem. Il est mort durant mon absence. Bien des fois, depuis lors, j'ai éprouvé le vide que son départ a laissé incombé.

Je viens de survoler sa carrière professionnelle et sociale ; je veux vous rappeler maintenant quelques traits de son caractère. J'en dégage trois : responsabilité, humour, liberté.

Gérard Dion possédait à un haut point le sens de la responsabilité. C'est ce trait de son caractère qui a commandé sa vie d'universitaire et, parallèlement, ses engagements sociaux et ecclésiastiques. C'est la pertinence, la compétence et la crédibilité de ses interventions qui en faisaient un conseiller recherché.

Gérard Dion possédait aussi le sens de l'humour. Il avait certes la capacité de s'indigner, et il a prouvé sa volonté de s'engager dans la plupart des débats sociaux et ecclésiastiques de son époque. Mais il savait protéger son équilibre intérieur et conserver sa sérénité. Je dirais que la moitié, au moins, des longues conversations que j'avais avec lui se passait à rire.

Enfin, Gérard Dion fut un homme libre. L'engagement, chez lui, ne virait jamais en partisanerie. Je me souviens qu'il m'avait déjà dit qu'une douzaine d'hommes libres suffisent à entretenir un climat de liberté dans une société. En fait, son sens de la responsabilité et son humour prenaient racine dans son esprit de liberté.

Faut-il prendre le soin d'ajouter que malgré son statut professionnel marginal par rapport à ses confrères dans le sacerdoce, malgré la nature et la véhémence de ses engagements sociaux, souvent aux frontières de la polémique et, pendant quinze ans, sous des risques considérables, Gérard Dion est toujours demeuré fidèle à ses engagements de prêtre. C'est ainsi qu'il a toujours tenu à exercer son ministère en paroisse durant les fins de semaine.

Je vous remercie de m'avoir associé à vos célébrations et de m'avoir fourni l'occasion de rendre hommage à l'un de ceux qui furent mes maîtres.

* * *

LES ANNÉES NOVEMBRE :
Journal 1993-1995. (1996)

ANNEXE 6

[Retour à la table des matières](#)

« Les circonstances ont fait que j'ai lu le livre de Jean Marcel à Jérusalem, à quelques kilomètres de Bethléem, où Jérôme a passé le gros de sa vie d'ermite-traducteur de la *Bible* en latin : la *Vulgate*. Paradoxalement, le terme « *vulgate* » signifiait, au fond : bible populaire. On ne saurait dire aujourd'hui que le latin est populaire !

Des circonstances bien plus vieilles avaient voulu que je reçoive le nom de Pierre-Jérôme, le jour de ma prise d'habit, le 15 août 1944. J'avais choisi ce nom en l'honneur du patron de l'église de Métabetchouan où j'avais été baptisé, 18 ans plus tôt. J'ai donc passé mon enfance sous l'invocation de saint Jérôme et la contemplation d'un immense tableau dans lequel il est représenté dans sa grotte, avec une plume dans une main, un gros caillou dans l'autre, une tête de mort, et un lion accroupi à ses pieds.

Dans le livre de Jean Marcel, c'est le lion, justement, qui est le narrateur de la vie du traducteur de la *Bible*, celui que Léon Bloy appelait « le notaire du Saint-Esprit ». Il convient donc de présenter brièvement Messire Lion.

Une vieille légende rapporte qu'un esclave romain, Androclès, fugitif en Afrique, avait pansé la blessure d'un lion qui devint son compagnon. L'esclave, repris, fut ramené à Rome et livré aux bêtes. Mais le lion qui devait le dévorer se coucha à ses pieds : c'était son ancien compagnon. L'empereur fit grâce à Androclès et lui donna le lion.

Dans son ouvrage intitulé *Le pré spirituel*, Jean Moschus (mort en 619) a recueilli l'histoire du lion de saint Gerasimus. Ce fauve rugissant souffrait d'une épine qu'il s'était enfoncée sous une patte. Le solitaire la lui retira, puis soigna la plaie. Dès lors, l'animal ne voulut plus le quitter. Après la mort de Gerasimus, il se laissa mourir de faim sur sa tombe. Or, Gerasimus est mort 55 ans après saint Jérôme. Les peintres qui ont représenté le lion aux pieds de saint Jérôme l'on emprunté à Gerasimus. On ne prête qu'aux riches.

C'est bien sèchement que je rapporte l'histoire de l'attribut léonin que les peintres ont attaché à saint Jérôme. Il faudrait citer ici la douzaine de pages que Jean Marcel consacre à l'autoprésentation de son lion. Voilà un lion qui connaît son français et qui, ma foi, est fort érudit.

L'ermite de Bethléem est l'un des saints qui ont le plus retenu l'attention des peintres. Dans le seul musée du Prado, à Madrid, j'avais fait tirer une trentaine de photographies des tableaux de saint Jérôme que l'on pouvait y voir à l'époque. On représente saint Jérôme avec le chapeau cardinalice (bien qu'il fût simple prêtre), un caillou pour se frapper la poitrine (en expiation des péchés de sa jeunesse peu guindée), la trompette du jugement résonnant sur sa tête, une plume à la main, un livre et, bien sûr, le lion. Honnis la plume et le livre, les autres attributs sont sans attache avec l'histoire.

Aussi bien, le livre de Jean Marcel se présente comme un roman. Certes, il ne s'agit pas d'une énième biographie de saint Jérôme, ni d'un livre d'histoire, ni d'un essai sur l'œuvre du saint. Pourtant, l'étiquette de roman est un peu trompeuse. Même si le lion-narrateur est un artifice de composition, l'ouvrage est sérieux, documenté, fidèle. L'auteur a beaucoup lu et beaucoup vu son modèle. Il a manifestement lu les cinq tomes des lettres du saint dans la collection Guillaume Budé, et il a visité d'innombrables musées pour interviewer son lion.

Du temps de saint Jérôme, le christianisme était menacé, non plus de l'extérieur, comme durant les grandes persécutions, mais de l'intérieur, par les hérésies : origénisme, arianisme, pélagianisme, montanisme, et combien d'autres. Or, il suffisait d'un mot mal traduit, omis ou mal interprété pour déclencher des querelles, des ruptures d'amitié, des rixes même, en pleine église, ainsi que saint Augustin en fait état dans une lettre à saint Jérôme, où il lui enjoint, d'ailleurs, de laisser de côté les manuscrits hébreux et de terminer au plus vite sa traduction de la *Bible*,

du grec au latin. Saint Jérôme filait à son rythme. Il avait la tête dure. Il se vantait d'être *homo trilinguis* (latin, grec, hébreu), alors qu'il savait très bien que saint Augustin ne connaissait que fort peu le grec ! On est moins sensible, aujourd'hui, à ces chicanes de mots. Nos chicanes ont d'autres objets. N'empêche, comme dit Chesterton, qu'une lettre peut faire toute la différence : « Après tout, entre théisme et athéisme, il n'y a qu'une lettre de plus ou de moins. » Dans le symbole même des Apôtres, version contemporaine en français aplati, on dit Saint-Esprit au début, et Esprit-Saint, à la fin. Comme si l'on pouvait s'appeler Jean-Paul ou Paul-Jean. Les banques, en tout cas, n'accepteraient pas.

Prenant prétexte de son enquête muséologique, Jean Marcel nous donne une esquisse de la vie de saint Jérôme et des combats qui rejoignaient l'ermite jusqu'au fond de sa grotte, sous la basilique de la Nativité. Bon gré ? Mal gré ? Il n'est pas facile d'en démêler, car Jérôme chérissait la solitude monacale, mais il était polémiste, coléreux, rancunier. Il s'est chicané avec un peu tout le monde, sauf les femmes, et encore : il s'était brouillé avec sa tante Castorina, qu'il eut le culot de sommer de se réconcilier avec lui, après plusieurs années de rupture ! Il traitait Ambroise de Milan, son contemporain, de « hideuse corneille : *informis cornicula* ».

Dans une lettre à Marcella, écrite en 384, il s'attaque aux ignorants et aux mondains qui prétendaient épucer ses traductions. « Ils se croient justes précisément parce qu'ils ne savent rien », disait-il. Ou encore : « Leurs goûts méticuleux de connaisseurs en fumets d'oiseaux ou en galbe de coquillages, qu'ils y renoncent quand ils lisent les Écritures ! »

L'auteur a du souffle. On ne compte plus les chapitres entraînés par une poésie et une érudition confondues, comme les têtes des grands arbres par grand vent. Tenez ! Le passage suivant : « Vanité des vanités, tout n'est que traduction ! Depuis l'arbre qui transforme en fleurs le grouillement d'immondices de la terre, en passant par l'oiseau qui convertit son poids en tant de légèreté, jusqu'à la pierre qui de son immobilité fait mille scintillements, tout veut traduire sa présence d'un règne qui n'est pas le sien en un autre qui ne l'est pas davantage. » Ces hautes réflexions faites, le lion se demande où il est, quel jour et même quelle année. Et nous avons droit alors à des remarques sur les calendriers, que je vous laisse le plaisir de découvrir.

Comment en arrive-t-on à concevoir et à produire un tel livre en nos temps ? Livre qui fait honneur à l'auteur et à l'éditeur. Livre gratuit, en regard de l'actualité ; bienfaisant, en regard de l'actuel.

Une littérature peut se permettre les *Mémoires d'Hadrien* ; une autre peut se payer *Jérôme*.

* * *

LES ANNÉES NOVEMBRE :
Journal 1993-1995. (1996)

ANNEXE 7

[Retour à la table des matières](#)

La racine du mot hôpital signifie étranger. Cette racine porte d'autres mots courants, notamment, bien sûr, les mots hospitalier, hospitalité. À propos de l'hospitalité, il est remarquable que l'Écriture insiste fortement sur l'exercice de l'hospitalité, dans tous les sens du terme. Saint Paul écrit : « Exercez l'hospitalité. » En latin : *hospitalitatem sectantes*. Littéralement : soyez des sectaires de l'hospitalité. (*Rom.* 12,13)

Mais revenons brièvement sur l'étymologie du mot : étranger. La personne qui est hospitalisée, que ce soit à cause d'un handicap quelconque ou à cause de la vieillesse, devient, pour un temps ou pour longtemps, étrangère par rapport à tous ceux qui ont l'usage à peu près normal de leur corps et de leur esprit. C'est en ce sens que le biologiste Jean Rostand disait que « le débile, comme le vieillard, est un produit de la civilisation », c'est-à-dire que l'amélioration des conditions de vie et la médecine contrarient le jeu de la sélection naturelle des plus aptes. Paradoxalement, c'est dans les hôpitaux et dans les laboratoires des usines d'armement que l'on retrouve la plus grande concentration des produits de la technologie, laquelle n'est pas toute la civilisation, mais bel et bien un de ses fondements.

D'abord, j'ai été un usager de l'hôpital pendant les six ans que j'ai passés à l'hôpital Laval, qui était alors un sanatorium, comme votre établissement l'a d'abord été, lui aussi. Ensuite, mes parents ont séjourné très longtemps au foyer de Métabetchouan.

En ce qui touche mon expérience directe (cela nous reporte à la fin de la décennie 40 et au début de la décennie 50), je retiens que la technologie médicale n'avait pratiquement pas bougé depuis les découvertes de Pasteur et l'invention des rayons X. C'est seulement après la guerre de 1939-1945 que les antibiotiques sont apparus, pour ne rien dire des progrès, somme toute récents, de la biotechnologie et de l'électronique appliquée en médecine.

Avec les moyens de l'époque, toutefois, notre société a trouvé moyen de vaincre le fléau de la tuberculose et, depuis, de se maintenir dans le peloton de tête en ce qui concerne le système hospitalier et, plus généralement, le système de santé. En 1941, au Québec, l'espérance de vie à la naissance était de 63 ans pour les femmes ; de 60, pour les hommes. Présentement, elle est respectivement de 80 et de 74 ans. Sensiblement la même que celle des pays réputés les plus avancés.

Je retiens aussi que les malades étaient traités avec respect. Si bien que, au total, mon expérience de la maladie me laisse un bon souvenir, si j'ose dire.

En ce qui touche l'expérience de mon père et de ma mère, que mes frères, mes sœurs et moi-même avons accompagnés pendant vingt ans, je dois dire qu'elle est également positive. Ils furent traités avec respect et compétence, et sans devoir quitter le milieu où ils avaient vécu.

Pour demeurer à l'intérieur du temps qui m'est alloué, je me limiterai à quelques remarques sur le système de santé du Québec et ensuite, je vous proposerai quelques réflexions sur la vieillesse, même si je sais que votre centre accueille également d'autres catégories de patients.

Les principes fondateurs

Les deux principaux caractères du système socio-sanitaire du Québec sont la gratuité et l'universalité. L'universalité signifie que chaque citoyen a droit aux services offerts, à condition que ces services fassent partie de la liste officielle. La gratuité signifie que chacun contribue à proportion de ses revenus, et non à proportion des avantages qu'il espère en tirer, comme c'est le cas pour l'assurance privée. Le financement provient des cotisations individuelles et du trésor public. Des milliers de personnes se trouvent ainsi à recevoir beaucoup plus qu'elles ne contribuent ou ne contribueront jamais. Mais nul n'en retire rien, même pas (si

cela se trouve) celui qui, de toute sa vie, n'aurait jamais eu besoin d'aucun traitement, d'aucun médicament, du seul fait de la protection et de la sécurité dont il bénéficie parce que d'autres sont traités et pris en charge. Du fait encore qu'il est libéré d'une des plus lourdes inquiétudes qui ont toujours pesé sur les hommes, surtout les pauvres : « Que va-t-il m'arriver, que va-t-il arriver à ma famille, si je tombe malade ? »

Avant l'instauration du système, ceux qui ne jouissaient pas de la couverture de l'assurance privée étaient ou bien exclus de certains services, ou bien se ruinaient littéralement pour se faire soigner ou faire soigner leurs enfants. Je connais un couple qui vient tout juste de finir de payer une dette considérable, encourue quelques semaines avant l'instauration du système, dette contractée pour faire traiter son premier-né.

Ce qu'il faut sauver à tout prix, c'est les principes fondateurs de la réforme de la santé, à la lumière du quart de siècle pendant lequel notre société les a expérimentés. Autant dans le système scolaire que dans le système socio-sanitaire, on connaît assez bien les bavures qui se sont produites. C'est le manque de courage politique qui empêche d'y porter remède.

Si l'expression solidarité sociale veut dire quelque chose, elle veut dire gratuité et universalité, même si l'une ou l'autre ont besoin d'être resserrées.

La solidarité sociale, c'est le nom laïc et bienvenu de la charité. En ce qui me concerne, je vous assure que je préfère largement être objet de solidarité anonyme à être objet de charité. Dieu soit béni ! Les États nous ont contraints au Sermon sur la montagne : notre main gauche ignore ce que fait notre main droite.

De la vieillesse

J'ai lu le traité de Cicéron sur la vieillesse (*De senectute*). J'ai lu aussi, il y a longtemps, figurez-vous, le merveilleux volume de Mgr Baunard, intitulé : *Le vieillard*. Je fréquente aussi, depuis longtemps, des auteurs qui sont très âgés et dont j'admire la fécondité intellectuelle et spirituelle. Mentionnons, entre autre, : Gustave Thibon, Marcel Légaut, Jean Guitton, le Père Carré, o.p., Ernst Jünger, sans oublier Jean-Paul II, qui a maintenant 74 ans et dont la vigueur et le courage demeurent étonnants.

J'espère que quelques-uns de vos vieux patients ont l'occasion d'entrer en conversation avec ces hommes. En effet, parmi les services que l'on peut rendre aux autres, si l'on est un employé ou un bénévole dans un centre comme le vôtre, il y a certes celui de suggérer ou de procurer ce genre de lecture à ceux dont on accompagne la maladie ou la vieillesse. Je veux croire qu'une part, même minime, de votre Fondation est affectée à cette fin.

Si maintenant je considère l'enseignement de l'Écriture en ce qui a trait à la vieillesse, je peux dégager ceci : la vieillesse n'est pas uniquement synonyme de longévité. Elle est identifiée à l'accomplissement. Les Saints Innocents avaient moins de deux ans quand Hérode les fit massacrer, et l'Église les honore comme saints, donc, comme des personnes ayant atteint leur pleine maturité. Thérèse de Lisieux est morte à 24 ans ; Thomas d'Aquin, à 49 ans.

La vieillesse comblée est fonction de la fécondité biologique ou spirituelle.

La vieillesse est vue avec réalisme et sans hypocrisie glorifiée. Ce n'est pas dans la *Bible* que l'on trouve l'expression âge d'or ! Saint Paul dit en effet : « Nous ne perdons pas courage. Au contraire, même si notre homme extérieur se détruit, notre homme intérieur se renouvelle de jour en jour. » (2 Co. 4,16)

La vieillesse, c'est l'âge privilégié de l'amour. À ce sujet, les vieux ont un avantage : ils sont les mieux placés pour aimer sans rien attendre en retour. Il arrive cependant que, dans l'extrême vieillesse, le vieillard ne semble plus en condition de ne rien attendre. Il ne fait que manifester l'humble requête de la reconnaissance. Par reconnaissance, je n'entends pas gratitude ; je veux dire le besoin d'être reconnu, proclamé. Il faut un détachement surhumain pour ne rien attendre d'autre que la proclamation par Dieu même.

Le plus beau témoignage et la plus grande valeur des vieux, c'est la sérénité. Le mot le dit bien : sérénité vient de soir. Le dernier volume de Gustave Thibon s'intitule : *Au soir de ma vie*. Thibon a 93 ans. Mais l'âge ne compte pas devant l'éternel.

Les prisonniers disent : Il faut faire son temps.

Les médias disent : Il faut être de son temps.

L'Évangile dit : C'est toujours le temps, c'est toujours maintenant qu'il est temps. Les ouvriers de la onzième heure reçoivent le même salaire que ceux de la première heure.

Conclusion

Nous vivons à une époque où la santé, le droit à la santé est pratiquement le seul consensus. Pourtant, en toute rigueur de termes, personne n'a droit à la vie, à la santé, au bonheur. La vie est un don ; la santé, pour une large part, est également un don, un héritage. On peut administrer cet héritage plus ou moins bien, mais la loterie génétique conditionne puissamment l'héritage en question et sa gestion elle-même, pour ne rien dire de l'éducation, de la culture ambiante et de l'organisation économique.

Récemment, devant un auditoire de responsables du système de santé québécois, Yvan Illich dénonçait le fait que « beaucoup d'entre nous sont fascinés par l'éclat des solutions high tec. Nous croyons pathétiquement aux remèdes miracles, nous croyons faussement que toute douleur est un mal qu'il faut supprimer, nous voulons retarder la mort à n'importe quel prix. » Il concluait son exposé en disant : J'invite chacun à détourner son regard, ses pensées, de la poursuite de la santé, et à cultiver l'art de vivre. Et, tout aussi importants aujourd'hui, l'art de souffrir et l'art de mourir. »

* * *

LES ANNÉES NOVEMBRE :
Journal 1993-1995. (1996)

ANNEXE 8

[Retour à la table des matières](#)

Lors du centenaire de la naissance de Marie-Victorin, en 1985, je fus invité à participer à un colloque organisé par le Jardin botanique de Montréal. Ceux qui m'avaient invité ont dû penser que j'étais un Frère des Écoles chrétiennes ! On ne prête qu'aux riches. Ce soir, je suis l'invité du Frère Marcel Blondeau, à l'occasion du cinquantième anniversaire de la mort de Marie-Victorin.

À l'invitation de l'Écriture : « Faisons donc l'éloge des hommes illustres ! » (*Eccli.* 44,1) Dans la version anglaise de la *Bible*, il me semble, mais c'est peut-être uniquement à cause du dépaysement linguistique, que cette invitation a une autre allure : « *And now, let us praise our famous men.* » Et quant à y être, disons-le en latin : « *Laudemus viros gloriosos.* »

J'étais novice à Saint-Hyacinthe quand on nous apprit la mort du Frère Marie-Victorin. À l'époque, je ne savais rien de lui. Sauf peut-être pour avoir lu, en classe, le fameux *Thou liest, Durham*, réponse posthume de Madeleine de Verchères au Lord. Ou avoir pris, en dictée, l'un ou l'autre passage des *Récits laurentiens* ou des *Croquis laurentiens*. Ceux de ma génération se souviennent encore du morceau qui commence par : « La neige tombe, muette et blanche, la neige tombe sur nos maisons. » La pièce continue comme suit : « Sur la place publique, elle rem-

plit la vasque de l'abreuvoir et la conque des tritons ; aux grands hommes de bronze, nu-tête dans la gloire, elle ajuste des perruques à marteau. »

Écrivant cela, Marie-Victorin pouvait-il imaginer qu'il serait un de ces grands hommes de bronze, nu-tête dans la gloire, portant dans la main une sarracénie, ainsi que le représente son monument au Jardin botanique. En tout cas, il n'est pas facile de suggérer davantage en moins de mots, et de relever de cette façon un sujet aussi banal que la neige.

Banal, le Frère Marie-Victorin l'est devenu, au sens premier du mot qui signifie : à la disposition de tous. Des boulevards, des rues, des écoles portent son nom. Son œuvre aussi est à la disposition de tous : son oeuvre littéraire, son oeuvre scientifique, son jardin botanique. Les dictionnaires, quant à eux, sont de cruels dépôts. En regard d'un nom, on trouve la date de naissance, la date de la mort et deux ou trois mentions d'œuvres ou d'actions. Au sujet de Marie-Victorin, on trouve fatalement les mentions : naturaliste, botaniste, écrivain. Auteur de la *Flore laurentienne*. Le Père Samuel Baillargeon, dans son manuel *Littérature canadienne-française* ajoute : « Un styliste exubérant ». En fait, la renommée de Marie-Victorin, ici au Québec, est bien établie et justement reconnue. Robert Rumilly, entre autres, lui a consacré un *Marie-Victorin et son temps*.

Les confrères de Marie-Victorin savent, de plus, le rôle qu'il a joué à l'intérieur de sa communauté, à un double titre : comme promoteur de la vie intellectuelle, par ses interventions auprès des chapitres généraux ; comme inspirateur de vocations à l'instar de la sienne. Je veux dire : naturalisme et botanique.

Dans le cadre de la brève intervention de ce soir, je ne souligne pas les aspects littéraire et scientifique de l'œuvre de Marie-Victorin. Je rappelle, cependant, qu'il fut un éducateur éminent, membre d'une communauté d'éducateurs.

Éducateur, il le fut par son souci de la vulgarisation. Il ne s'est pas contenté d'herboriser et de classer des plantes pour la seule communauté de ses pairs de par le monde ; il a voulu rejoindre les jeunes et l'ensemble de ses concitoyens en créant des organes de vulgarisation : les cercles des jeunes naturalistes, par exemple ; en utilisant un médium alors naissant (la radio) ; en fondant le Jardin botanique. Il fut un éducateur de son peuple. Nous nous réclamons de lui plus de cent ans après sa naissance, cinquante ans après sa mort. La beauté est éducatrice. Marie-Victorin fut éducateur, parce qu'il fut créateur et organisateur de beauté.

L'éducateur, le maître, c'est celui qui dispose d'un surplus d'être, comme le suggère l'étymologie du mot magister : *magis-existere*. Marie-Victorin fut un maître, parce qu'il fut un grand nommeur. Il a contribué à nommer le pays en nommant notre flore.

Il appartenait à une communauté d'éducateurs, où il trouva de précieux collaborateurs et, par la suite, des continuateurs. Son état de santé, d'abord, le caractère relativement marginal de ses activités scientifiques, ensuite, trouvèrent, dans sa communauté, un milieu qui sut faire sa place à une exception positive. Dans sa préface à la *Flore laurentienne*, Marie-Victorin écrit : « L'Institut des Frères des Écoles chrétiennes a fourni l'auteur et son principal collaborateur, il a fourni l'illustrateur, et il a de plus assumé, dans des circonstances difficiles, la responsabilité financière de la publication. Pour ce geste désintéressé, l'ordre religieux auquel j'ai l'honneur d'appartenir aura bien mérité de la cause de l'éducation nationale. » (avril 1935)

Je mentionnais à l'instant le rôle d'inspirateur que Marie-Victorin a joué. Cette influence, il l'a exercée auprès de nombreux collaborateurs laïcs. Le Frère Blondeau aura sans doute l'occasion d'en mentionner quelques-uns au cours de son exposé. Marie-Victorin a également exercé son rôle d'inspirateur auprès de ses confrères et auprès de plusieurs membres d'autres communautés. Je connais personnellement bon nombre de Frères de ma communauté qui ont subi cette influence, dans les années 1935-1945 et qui sont encore de bons connaisseurs de la flore et des oiseaux.

Je connais aussi plusieurs Frères des Écoles chrétiennes qui ont suivi les traces de Marie-Victorin, tout en accomplissant leur tâche première d'éducateurs. Je mentionne les Frères Firmin Laliberté, Benoît Laganière, Marcel Blondeau. Ce dernier possède une solide formation en biologie végétale ; il a publié de nombreux articles dans des revues spécialisées, mais surtout, il fait du terrain, comme on dit, depuis de nombreuses années durant la période estivale. Il est ainsi devenu une manière de spécialiste de la flore circumpolaire et il est probablement plus connu dans les petits villages inuit et chez les Cris qu'il ne l'est dans les rues de Québec ou de Trois-Rivières.

Avec le Frère Blondeau, en mémoire de Marie-Victorin, et selon l'instruction de Notre-Seigneur, considérons les lis des champs : *considerate lilia agri*. (Mt, 6, 28) Sauf erreur, c'est la devise inscrite au fronton du Jardin botanique.

* * *

LES ANNÉES NOVEMBRE :
Journal 1993-1995. (1996)

ANNEXE 9

[Retour à la table des matières](#)

« J'ai besoin de rescaper ma jeunesse. » (p. 295)

Voici un livre que j'estime important à plusieurs titres :

À cause du titre, d'abord, qui est une trouvaille, mais aussi un concentré de sens. Un titre qui annonce et résume l'essentiel du contenu.

À cause aussi du témoignage d'ordre sociologique qu'il fournit d'une époque doublement révolue : l'époque qui va de Maria Chapdelaine à la Révolution tranquille, d'une part ; d'autre part, l'époque qui va de la Révolution tranquille à nos jours.

Enfin, à cause du témoignage spirituel. Plus précisément : de l'affirmation de la foi catholique de l'auteur ; l'affirmation de la foi n'étant jamais que la « confession d'une espérance », comme dit saint Paul. (Ro. 6,8)

Ce livre, je pense, a été reçu honorablement. Ces années-ci, un tirage d'environ 3 000 exemplaires est de règle chez les éditeurs. Certes, les livres de recettes culinaires ou « culières » (comme dirait Céline) tirent davantage, mais il reste qu'il est « préférable d'être lu mille fois par un lecteur que de l'être une fois par mille lecteurs ». C'est du moins ce que disait Valéry, qui ne disait peut-être pas le fond de sa pensée et certes pas celle de son éditeur !

L'auteur raconte d'abord son enfance à Saint-André-de-l'Épouvante, au Lac-Saint-Jean, puis ses études au séminaire Saint-Alphonse, tenu par les rédemptoristes, à Sainte-Anne-de-Beaupré. En juillet 1947, il est admis au séminaire des « vocations tardives » de Saint-Victor-de-Beauce, qu'il quittera pour l'université deux ans plus tard. En 1954, il entre au Grand Séminaire de Québec qu'il quittera discrètement, c'est son mot, deux ans plus tard. En 1975, il est admis au Grand Séminaire de Chicoutimi, où il demeurera un an. Ensuite, ce furent, à compter de 1977, ses longues années de collaboration avec Mme Jeanne Sauvé. Entre-temps, c'est-à-dire de 1958 à 1973, l'auteur avait couru sa carrière politique à Ottawa puis à Québec.

Il ne s'agit pas ici d'une autobiographie linéaire. J'ai eu quelque mal à retracer les dates de ses « trois réponses », comme il dit, à ce qu'il a longtemps cru être un appel au sacerdoce. Il s'agit plutôt d'une longue méditation, d'une longue récapitulation d'un itinéraire intellectuel et spirituel. L'auteur intercale des tableaux : *Requiem pour une mère*, *Les sœurs de Marie*, qui sont respectivement des portraits d'époque et des hommages à sa mère et à ses sœurs et, à travers, elles, aux femmes de son enfance et de son pays.

Sous le titre *Souffrance d'une double épreuve*, il porte un jugement sévère sur la Révolution tranquille et sur Vatican II. Un de mes amis, professeur d'histoire à l'Université du Québec à Trois-Rivières, à qui je disais mon admiration pour *Le lieu de mon espérance*, me répondait avec véhémence qu'il n'acceptait pas la répudiation, par Jean-Noël Tremblay, de ces deux phénomènes majeurs de notre histoire récente.

« Pour moi, l'épreuve a commencé avec le renouveau de la liturgie », écrit l'auteur. Je pourrais en dire autant et plus que lui là-dessus. Je ne m'en suis d'ailleurs pas privé. Moi aussi, j'en ai enduré, des guitares et des chansonnettes de Jean Ferrat (ou pire). Et des homélies en col de chemise. Il ne faut toutefois pas trop se hâter de juger le dernier concile. L'Église marche aux pas des brebis qui allaitent. (Cf. Gen. 33, 12-14)

En ce qui a trait à la Révolution tranquille et, notamment, à la réforme scolaire, j'en connais un bout, moi aussi. Je ne partage cependant pas le négativisme de l'auteur à ce sujet. Je dis tout simplement que je ne retournerais pas en 1960 (pour

retenir cette date incontestée) ni en matière scolaire, ni en matière religieuse, ni en matière d'organisation hospitalière, ni même en matière d'âge.

Ce que l'auteur ne souligne pas, c'est qu'en même temps que nous entreprenions notre propre rattrapage culturel et politique, nous avons été rejoints par l'immense houle d'un changement de civilisation dans tout l'Occident, comme disait Malraux après les événements de Mai 1968, en France. Et l'on sait maintenant que la houle en question n'était elle-même que la première d'une tempête qui se monte et se montre de plus en plus nettement depuis la chute du mur de Berlin en 1989, pour reprendre une autre date indiscutée.

Le lieu de mon espérance se termine par une manière de lettre aux *Jeunes de mon pays*. L'inspiration est haute et noble. Il écrit « L'avenir, c'était nous pour un temps, et vous tous maintenant. Nous avons payé une part de nos extravagances, et vous laissons le solde de notre imprévoyance. » Je me sens à la fois plus détaché et moins nostalgique. L'avenir, ce n'était ni nous ni les jeunes d'aujourd'hui. L'avenir, il est déjà advenu : c'est Jésus.

En l'occurrence, l'auteur est plus sévère quand il parle au pluriel que lorsqu'il parle au singulier. Il juge plus sommairement les acteurs de nos aventures collectives qu'il ne juge les artisans de sa formation familiale, intellectuelle ou professionnelle : il mentionne avec éloges ses formateurs et ses compagnons de route, d'étude ou d'enseignement. Il aurait pourtant pu donner quelques coups de griffes ici et là. Il n'en est pas incapable !

Ce qui précède résulte d'une seconde lecture. Mais puisqu'il s'agit de la recension d'un livre de confidences, ajoutons-en une. En juillet 1993, au sortir d'une première lecture, j'écrivais à l'auteur :

Même si nous sommes nés à quelques mois et à quelques milles de distance, nous ne nous sommes guère rencontrés. De plus, nos chemine-ments professionnels respectifs (et, sans doute, nos idiosyncrasies) n'étaient pas de nature à favoriser nos rencontres. Je vous ai rencontré une fois, à Fribourg, en 1962 ou 1963, en compagnie du Frère Hormisdas Gélinas, é.c. Par la suite, nous nous sommes croisés furtivement à une couple de reprises dans quelque librairie. À cause de *L'Analyste*, j'ai pu vous lire régulièrement tout le temps qu'a duré votre collaboration. Votre livre me fait vous découvrir derrière le personnage que vous étiez et que vous aviez souhaité d'être.

Un livre comme le vôtre, j'appelle cela une oeuvre de miséricorde spirituelle (cf. *Petit Catéchisme*, p. 237). C'est un livre bienfaisant et qui aurait sa place dans la collection *Ce que je crois*. Au Québec, sauf erreur, c'est le premier témoignage du genre que je lis.

La similitude de nos origines géographiques, sociales et familiales fait que, malgré la différence de nos trajectoires, je me suis reconnu ou retrouvé dans plusieurs des chapitres de votre livre : enfance, premières années d'école, juvénat, destin de la mère, silence du père, jugement sur la conjonction de la Révolution tranquille et de Vatican 11, etc. Une des grandes différences entre vous et moi, c'est que je n'ai jamais eu aucune espèce d'ambition hormis celle de m'instruire. Quant au reste, « la nécessité et les événements » ont été la main de Dieu, comme dit Pascal. Je vous remercie d'avoir écrit ces confidences et de l'altitude du témoignage.

* * *

LES ANNÉES NOVEMBRE :
Journal 1993-1995. (1996)

ANNEXE 10

[Retour à la table des matières](#)

De la tolérance

« Tous les hommes se haïssent naturellement l'un l'autre, car chaque moi est l'ennemi et voudrait être le tyran de tous les autres. » (Pascal)

L'été dernier, avant même de savoir que 1995 serait l'Armée de la tolérance, j'écrivais pour moi-même : Progrès de la tolérance. Une pièce de Voltaire, *Mahomet*, présentée à Paris en 1742, fut retirée de l'affiche de la Comédie-Française à la suite de la protestation des gens de Port-Royal. On devine que le sujet de la pièce avait peu à voir avec l'islamisme, mais qu'il avait tout à voir avec le fanatisme religieux et l'absolutisme politique de l'époque.

En 1994, à l'occasion du tricentenaire de la naissance de Voltaire, la même pièce a dû être retirée de l'affiche, à Genève, mais cette fois-ci, sous la pression de divers groupes islamistes. C'était à Genève, où se trouvent la moitié au moins des organismes internationaux qui s'excitent à grands frais contre tous les fanatismes et pour toutes les tolérances.

Au-delà de l'aspect ironique de l'événement, se pose la question des limites de la tolérance à l'intolérance. Le slogan : mort à l'intolérance est un paradoxe du genre : tout est relatif, qui est une affirmation absolue. Ou encore : tous les Cré-

tois sont menteurs, dit un Crétois. Ou encore, le paradoxe du catalogue qui contient la liste de tous les catalogues. Ou encore : un nombre infini de paires de bottes, qui amusait fort Alain et le mathématicien Georg Cantor.

La tolérance ne peut être le fait que du plus fort, assuré de pouvoir siffler, n'importe quand, la fin de la récréation. Dans le domaine des idées, il est impossible de faire sa part à l'idée contraire. Impossible, par exemple, de faire sa part à l'idée de liberté. Si l'on entrouvre la porte de la cage, tôt ou tard, l'oiseau sortira. Ainsi, la confessionnalité des écoles ne peut pas indéfiniment cohabiter avec ce qu'on appelle le pluralisme. L'étrange, c'est qu'au nom du pluralisme, on interdira la reconnaissance du catholicisme dans l'école. Autrement dit, pour que l'athée, l'incroyant, l'agnostique, le musulman se sentent libres, le catholique doit s'effacer. « La liberté est habitée par un refus. » (Guitton)

Le mot tolérance n'est pas aussi limpide qu'on le croit et la réalité qu'il signifie n'est pas aussi courante qu'on le prétend. Commençons donc par établir quelques distinctions. Penser, c'est distinguer. Distinguons d'abord la tolérance d'un certain nombre de concepts plus ou moins apparentés.

Tolérance et indifférence

L'indifférence, c'est l'état de celui qui est sans douleur ni plaisir, sans crainte ni désir vis-à-vis de tout ou vis-à-vis d'une ou de plusieurs choses en particulier. L'indifférence, si elle n'est pas une pose, une affectation n'a évidemment rien à voir avec la tolérance. Dans la mesure où la tolérance, c'est l'acceptation de la différence, celui qui affiche l'indifférence n'a aucunement besoin de pratiquer la tolérance envers qui que ce soit ou quoi que ce soit. Si tant est que l'indifférence soit un trait de la vieillesse, Maurois pouvait écrire : « Le vrai mal de la vieillesse n'est pas l'affaiblissement du corps, c'est l'indifférence de l'âme. »

Tolérance et détachement

Le détachement, le mot le dit déjà assez, est le résultat d'une opération sur soi-même, plus ou moins laborieuse. On obtient de se détacher des honneurs, de l'argent, du pouvoir, des aménités de la vie, etc. Le détachement est une condition de

la liberté, comme le suggère assez bien son antonyme : attachement. L'attachement à l'argent est une forme d'esclavage.

L'attachement aux honneurs, au pouvoir se paye de mille liens, de mille contraintes. On ne court pas quand on porte chape, comme disait Bossuet. Et Pascal : « On ne sent pas son lien quand on suit volontairement celui (le lien) qui entraîne ».

Dans le langage moral, le détachement s'appelle ascèse, mot qui veut dire exercice en vue d'un affranchissement.

Tolérance et indulgence

L'indulgence est une disposition à la bonté ; la clémence, une facilité à pardonner. L'indulgence va plus loin que la tolérance, mais il est clair que les deux font un bout de chemin ensemble. L'indulgence est un trait de la vieillesse quand celle-ci est un mûrissement et non un durcissement ou un pourrissement.

Tolérance et complicité

La complicité est une association dans le mal. Dans le langage juridique, comme dans le langage courant, il n'y a complicité que dans un délit. En ce sens-là, il peut arriver que l'on tolère une situation, une conduite, parce que cela fait son affaire, comme on dit familièrement. Cette tolérance fournit un alibi, une excuse, un prétexte. Cette forme de tolérance dure le temps d'un intérêt commun et provisoire.

On pourrait allonger cette liste de distinctions entre la tolérance et des attitudes apparentées. Par exemple, distinguer tolérance et complaisance ; tolérance et compréhension ; tolérance et miséricorde ; tolérance et pluralisme. De plus, étant donné que l'on éclaire toujours un concept en considérant son contraire, on pourrait mettre en regard : tolérance et fanatisme ; tolérance et intégrisme ; tolérance et fondamentalisme.

Tolérance physique, tolérance mentale

Il faut maintenant distinguer la tolérance au sens physique du terme, et la tolérance aux sens moral, psychologique, politique, religieux.

La racine du verbe tolérer signifie supporter au sens physique du terme. Le sol tolère l'édifice. C'est ainsi encore que l'on parle de la tolérance au froid, au chaud, à la faim, à la douleur en général. Compte tenu de son idiosyncrasie et de bien d'autres facteurs, on ne décide guère de son seuil de tolérance en ces matières. L'habitude et l'entraînement peuvent augmenter le seuil de tolérance au froid, au chaud, à la faim, jusqu'à un certain point au-delà duquel on est menacé dans son être même. Une trop grande souffrance physique fait perdre connaissance, comme le dit le langage courant. Plus grande et prolongée, elle détruit son sujet.

La tolérance physique est un signe de force. On est renvoyé à la racine du mot. Tolérance signifie alors, à toutes fins utiles, endurance. Cette endurance peut aussi être le signe d'une certaine grossièreté. Autrement dit, d'un durcissement. La main d'un forgeron est plus endurante que celle d'un pianiste ; elle est aussi moins fine. Elle perçoit moins de nuances. On pourrait en dire autant de l'ouïe, de l'estomac et des autres sens, y compris le sens commun. Les élites, accoutumées à n'entendre que certains sons, le bruit de fond qu'elles font, en arrivent à ne plus percevoir la voix du peuple, lequel « a les opinions très saines ». (Pascal)

On est ici devant un paradoxe : plus un être est évolué, raffiné, moins il est tolérant. Une fausse note irrite le musicien, mais elle laisse indifférent celui dont l'oreille est moins développée. Idem en matière de nourriture : le goinfre a un seuil de tolérance plus élevée que le gourmet. Mais cette tolérance plus grande n'est pas une qualité. Il en va analogiquement de même en matière d'écriture et d'esthétisme en général. Ainsi, la perfection même d'une qualité rend davantage intolérant vis-à-vis de tout ce qui s'en écarte. Certes, l'artiste n'assassine pas le philistin, mais il ne le tolère pas, ou peu ou pas longtemps. Fuite, silence et morgue.

De l'idée de tolérance, comme capacité d'endurance physique, sensorielle, on passe naturellement à l'idée de tolérance, comme capacité de résistance d'ordre moral et psychologique. Ici encore, on retrouve l'idée de force. Celui dont les convictions ou les sentiments sont robustes est davantage capable de tolérance que celui dont les convictions sont fragiles ou récentes. Une Église de convertis

me ferait peur. Vive les vieux chrétiens d'origine ! Celui qui est mal assuré n'endure guère la contradiction, la différence, la dissidence. On ne peut se permettre de douter que sur la base d'une certitude. Les fanatiques, les frénétiques et autres trépigneurs sont des êtres incapables de supporter l'opinion ou la situation différente de la leur.

En matière intellectuelle, la tolérance est pratiquement nulle. C'est la guerre ou la retraite. En ce sens, Valéry pouvait dire : « Tandis que les peintres ou les poètes ne se disputent que le rang, les philosophes se disputent l'existence. »

Mais c'est en matière religieuse que le problème de la tolérance se pose de la façon la plus aiguë et, souvent, la plus féroce. Pourquoi ? Parce qu'en ces matières, on est devant l'absolu, mais non pas l'évidence. On est dans l'ordre de la conviction, mais non pas de la démonstration. En mathématique, on peut toujours conduire quelqu'un à l'évidence, au CQFD. Devant l'évidence, nul n'est jamais confondu, selon les deux sens du mot : confus ou humilié.

On pourrait multiplier les exemples dans d'autres disciplines. Si je confonds Budapest et Bucarest, je ne suis pas fier, mais une fois renseigné, je m'incline et je suis gagnant. Aussi bien, Alain disait que « l'école est le lieu où l'esprit corrige l'esprit. » L'esprit, non pas la force, la violence, la contrainte, le mensonge.

Jésus était-il tolérant ? Il ne l'était aucunement dans la proposition de la vérité. L'Évangile est plein de prescriptions absolues : « On vous a dit, mais moi, je vous dis ». « Que votre oui soit oui, et votre non, non. » « Laissez les morts ensevelir leurs morts. » Il y a là une apparence d'intolérance ; une attitude hautaine et insoutenable. Mais Jésus était infiniment tolérant en ceci qu'il laissait, qu'il laisse toujours l'homme libre devant l'accueil de son message.

Vers une définition de la tolérance

Tolérance s'oppose, bien sûr, à intolérance, mais cela ne nous avance guère. Il me semble que c'est le fanatisme qui est le contraire de la tolérance. Alain définit la tolérance comme étant « un genre de sagesse qui surmonte le fanatisme, ce redoutable amour de la vérité ». On tient ici un bout de piste. Alain parle de sagesse et de surmonter. Non pas de la tolérance qui résulterait de l'indifférence, du mépris, de la faiblesse des convictions ou du caractère, mais d'une sagesse qui sur-

monte. On retrace l'idée de force, nourriture souterraine de la tolérance. Dans le même ordre d'idées, Guitton écrit : « Il y a dans la sagesse un esprit de compromis. La modération est-elle un abandon ? Si toute sagesse est l'acceptation de quelque incohérence, ne faut-il pas placer la sagesse du côté de l'imperfection, et non pas du côté du bien ? » Le tout ou rien est le propre de l'intolérant. L'intolérance est raide et abstraite ; la vie est souple et impure.

Dans l'idée de tolérance, il y a l'idée de délai. On tolère facilement une situation ou une personne que l'on est sûr de pouvoir éviter ou neutraliser, à son gré ou prochainement. Mais quand tu sais que tu es pogné pour longtemps, ou bien tu fais le dos rond, ce qui est une réaction animale et tout à fait saine, ou bien tu te révoltes, chose noble, mais futile, ou bien tu prends de l'altitude, autre nom de la sagesse.

On tolère par politesse, par ruse, par calcul ou tout bêtement par lassitude. Mais, au fond, on attend de n'avoir plus à tolérer. Si l'on veut sortir de cette conception et de cette pratique de la tolérance, il faut passer à l'idée de respect. Si, au lieu de tolérer l'autre, c'est-à-dire le différent et même l'opposant, je m'efforce de comprendre et de respecter, je fais preuve de force et de confiance. Confiance dans la raison et dans le bien.

Au-delà du respect, on entre dans l'ordre de la charité. Je ne sache pas que saint Paul a jamais prêché la tolérance, mais il écrit : « L'amour est patient, il ne s'irrite pas, il supporte tout, croit tout, espère tout, endure tout. » (I Co. 13, 4-7) On trouve ici les mots patience et endurer.

Chez Thomas d'Aquin, on ne trouve pas la tolérance dans l'énumération et l'ordonnancement des vertus. Ce qui s'en rapproche le plus, c'est la patience, l'équanimité, la longanimité. Ajouterai-je : la magnanimité ? Vertu irrecevable par un démocrate. Au demeurant, toutes ces vertus se rapportent à la vertu cardinale de force. L'idée de force implique celle de patience.

Compte tenu des remarques et des distinctions qui précèdent, on peut risquer, sinon une définition en bonne et due forme de la tolérance, du moins une manière de description. En dehors de la mathématique, il est bien difficile de définir un concept. S'agissant d'un concept aussi flou que celui de tolérance ; flou et, en même temps, considéré comme reçu (les idées reçues), l'entreprise est encore plus difficile.

On peut quand même avancer que la tolérance, l'esprit de tolérance, c'est la disposition stable à endurer avec confiance (encore l'idée de force) le différent, l'adversaire, le mal, non pas dans l'espoir de voir triompher sa propre position, son propre sentiment, mais dans l'assurance de la victoire finale du vrai et du bien.

Dans le *Vocabulaire technique et critique de la philosophie*, les collaborateurs avouent leur embarras à définir la tolérance à l'intérieur de leur discipline. C'est un fait qu'en français (en latin également, mais j'ignore comment la chose se présente dans d'autres langues), le mot tolérance a un sens négatif, si je puis ainsi dire. Il est soudé à l'idée de supporter, d'endurer. Or, on supporte, on endure quand on ne peut pas faire autrement. Ou bien pour éviter un plus grand mal. Un des collaborateurs du dictionnaire écrit : « On sait quelles répugnantes associations d'idées peut éveiller ce terme, par l'emploi qui en a été fait dans les règlements sur la prostitution. » À ce sujet, on connaît la boutade de Claudel : « Tolérance ! Tolérance ! Il y a des maisons pour ça. »

On établit mécaniquement l'équation entre démocratie et tolérance. Certes, la démocratie suppose l'opposition, un espace et des instruments d'opposition. Mais chacun sait que la loi est intolérante, sauf à l'intérieur d'une limite de tolérance. Exemple : la vitesse sur les routes. Ou le retard à payer ses taxes. On tolère cinq ou dix kilomètres au-delà de la vitesse imposée. Après, tu paies.

L'intolérance n'a jamais eu bonne presse. Elle l'a moins que jamais. C'est précisément le signe que l'époque est molle et intolérante. Molle quant à ses repères moraux, mais terrible dans son intolérance, justement. On n'endure plus rien. Ni la boucane, ni celui qui vous vole un tour au guichet d'autobus ou à la caisse d'un supermarché. On n'endure plus la boucane. Les têtes heureuses et les belles âmes en ont fait tout un plat. Étant bien entendu que les autos, les camions et autres machines ne boucanent pas. Sans parler de la bêtise « au front de taureau », comme le disait Homère ou Flaubert, je ne sais plus. Tolérons cette ignorance. Je sais, en tout cas, que la tolérance de la bêtise est le test suprême, en deçà d'une balle dans la nuque. Ça dure plus longtemps ! Mieux vaut tolérer la bêtise que de se fermer un seul cœur par sarcasme, morgue ou, tout simplement, par trop de clarté. On sait en effet que chaque fois que l'amour-propre est en cause, « tout bon raisonnement offense ».

Mais ce n'est pas tout. Avant longtemps, on exigera des espaces libres de toute odeur. *Odorfree society*. Y aura plus que les lions à pister les lionnes, le nez dans le fourrage. Je déraile ? Lisez ceci : « *Residents of Ecology House, the first subsidized apartment building built for people sensitive to soap, cosmetics and household chemicals, say the building emits odors that make them ill. An L A. Judge ruled that Price is right.* » (*The New Republic*, 2 janvier 1995)

Époque sans amitié ; époque sans tolérance autre que celle du conformisme. « *Inter bonos, amicitia, inter malos, factio.* » L' amitié ne peut exister et s'exercer qu'à l'intérieur de la bonté, du bien. En dehors de cette relation, il n'y a que la complicité, la fragile association des factions et des fractions. Le conformisme dans la peur. « La peur de mourir est la racine du péché. » (Hé. 2, 15) Si tu es conforme à moi, à ce moment-ci, on peut avoir *du fun ensemble*. Sinon, salut ! Mais personne ne se déclare intolérant. Personne ne veut être perçu comme intolérant.

Tout autre est, non pas l'idée, mais la disposition durable à endurer. Dans une famille, hormis les crises d'humeur (manifestation de faiblesse), la tolérance des parents est durable. On peut faire fond sur elle. À moyen terme, cette forme de tolérance fait crédit à la raison et au bien. Saint Paul avertit les parents : « Et vous, pères, n'exaspérez pas vos enfants, de peur qu'ils ne se découragent. » (*Col. 3, 21*) Cela dit, la tolérance n'empêchera pas de sévir et de punir. Punir, c'est honorer. Je te punis parce que je t'estime plus haut que ta défaillance.

Cependant, l'intolérable ne peut pas être objet de tolérance. Par définition, on dirait. Tout comprendre, c'est tout pardonner. Mais le pardon ne signifie pas la tolérance. Au contraire, on pardonne l'offense, le mal, identifiés comme tels. On vire pas le vocabulaire de bord. On se vire de bord et l'autre aussi se vire de bord. On n'a pas accommodé à la mode les concepts à la mode ; on s'est converti. Aucune société n'est possible sans conversion personnelle et sociale. « Il faut faire appel aux capacités spirituelles et morales de la personne et à l'exigence permanente de sa conversion intérieure, afin d'obtenir des changements sociaux qui soient réellement à son service. » (*Catéchisme catholique*, no 1888)

Après la famille, l'école est le lieu privilégié de la tolérance. Tolérance de l'ignorance, tolérance de la nescience. L'ignorance n'est pas toujours imputable. Elle est toujours émouvante et corrigible. La nescience n'est pas une privation,

comme l'ignorance. Si j'ignore la population du Brésil, c'est quand même pas une grosse affaire de me l'apprendre. Si j'ignore la théorie du chaos, je ne suis pas privé d'une connaissance que je devrais posséder, mais qu'il ne me ferait pas de mal de connaître. Nulle ignorance n'est utile.

On n'imagine pas l'ONU déclarer l'Année internationale de la patience. Ou de la compréhension.

Dans la conjoncture internationale contemporaine, l'utilisation du mot tolérance était inévitable, nonobstant ses connotations négatives. L'année 1995, je le disais plus haut, survient après la célébration du troisième centenaire de la naissance de Voltaire. Elle survient surtout après et pendant les carnages inspirés par le fanatisme ethnique et religieux au Rwanda, en Algérie, dans l'exYougoslavie, en Tchétchénie et dans dix autres régions dont on parle peu. Elle survient aussi au moment où l'intégrisme (qui est un autre nom de l'intolérance) islamique menace sérieusement l'équilibre mondial.

Dieu manifeste sa force et son amour par sa patience et sa miséricorde. La parabole du bon grain et de l'ivraie me paraît une bonne introduction à une réflexion sur la tolérance. Dans la parabole en question, on voit des serviteurs impatients d'arracher l'ivraie, tandis que le maître déclare d'un air détaché : « C'est le Malin qui a fait cela. Laissez-les croître toutes les deux. A la fin, on y verra plus clair. »

Mais cette attitude ne peut pas être une règle de politique nationale ou internationale. La tolérance est, au fond, une forme de trêve ou de compromis. L'objet de la tolérance (personne, situation, conduite) ne change pas de nature. On le supporte, on lui permet d'être, jusqu'au moment de sa conversion, c'est-à-dire de la renonciation à ce qui détermine la tolérance à son endroit, ou bien jusqu'au moment où, devenu le plus fort, il supprimera le tolérant qui ne l'a pas supprimé par tolérance.

La tolérance, l'esprit de tolérance est une conquête individuelle et collective. Valéry écrit : « J'observerai ici que la tolérance, la liberté des opinions et des croyances est toujours chose fort tardive ; elle ne peut se concevoir et pénétrer les lois et les mœurs que dans une époque avancée, quand les esprits se sont progressivement enrichis et affaiblis de leurs différences échangées. »

Au plan individuel, il faut gagner sur soi-même l'acceptation et le respect de l'autre, du différent, car, cette disposition n'est pas innée. Je rappelle ici la remar-

que de Pascal placée en épigraphe. Sur le plan collectif, l'histoire, y compris l'histoire contemporaine, nous montre que la tolérance est chose tardive et qu'elle n'est jamais acquise une fois pour toute.

La tolérance n'est pas un idéal ; elle n'est pas un horizon politique. Elle est la condition nécessaire, mais non pas suffisante, pour permettre le dégagement d'une tierce position. Cette tierce position « est un sentier, souvent étroit, entre la lâcheté, qui cède au mal et la violence qui, croyant le combattre, l'aggrave. C'est le chemin de la charité. » (*Catéchisme catholique*, no 1889)

Note : Pour aller plus loin : lire *L'impur* de Jean Guitton, (Desclée de Brouwer) 1991.

* * *

LES ANNÉES NOVEMBRE :
Journal 1993-1995. (1996)

ANNEXE 11

[Retour à la table des matières](#)

La situation où vous vous trouvez ce soir est symétriquement différente de celle où vous vous trouvez dans l'exercice de votre métier d'intervieweuse : d'habitude, vous êtes seule avec une personne et vous êtes écoutée et vue par des dizaines de milliers de personnes dont l'immense majorité sont également seules devant l'écran. Ce soir, vous êtes devant plusieurs centaines de personnes réunies dans une même salle.

Mais surtout, d'habitude, c'est vous qui posez les questions. Ce soir, vous répondez aux questions.

Vous êtes l'une des personnes les plus connues au Québec en ceci que votre nom et votre visage sont connus d'à peu près tout le monde. Vos opinions et vos positions sont également connues, mais d'un nombre beaucoup plus petit de personnes.

Par ailleurs, même si la télévision nous est familière, ils sont quand même peu nombreux ceux qui connaissent l'envers du décor. Ce soir, vous nous fournissez l'occasion de connaître quelques aspects de votre métier et de votre personne.

1. Volet animatrice à la télévision

Comment préparez-vous une entrevue ?

De mémoire, rappelez-nous quatre ou cinq entrevues qui vous ont particulièrement marquée.

L'entrevue la plus gratifiante, la plus laborieuse, la plus désolante.

Entrevues qui vous ont amené le plus grand nombre de réactions de qualité.

On vous reproche parfois d'être trop agressive envers vos invités ; de leur couper la parole. Que dites-vous de ce jugement ?

Vous avez mené quelques entrevues houleuses. En France, avec l'écrivain Gabriel Matzneff. Au Québec, avec un psychologue qui prônait la pédophilie. Dans ces deux cas, quel esprit vous animait ?

Comment procédez-vous d'abord pour concevoir une série d'émissions (*L'envers de la médaille ; Noir sur blanc ; Raison passion*), ensuite, pour la faire accepter par Radio-Canada ?

Le cas échéant, qui négocie les ententes avec la télévision française, par exemple ?

2, Volet observatrice de la société

Vous avez une Maîtrise en sciences politiques. Vous détenez également un Doctorat en sociologie des communications de l'université de Paris II. Ces champs de formation manifestent votre intérêt pour les affaires publiques. En particulier, votre doctorat en sociologie des communications vous a sûrement préparée à juger de l'influence de la télévision. Ces rappels étant faits :

Comment qualifieriez-vous la qualité de la télévision en France par rapport à la nôtre ; à celle de Radio-Canada en particulier ?

N'êtes-vous pas un peu fatiguée de la mode des humoristes ?

À l'occasion du lancement de *Nos hommes*, vous avez déclaré dans une entrevue au *Devoir* : « Nous sommes une société de l'envie. » J'aimerais que vous développiez un peu ce jugement.

Vous connaissez bien la France, et depuis longtemps. Quel parallèle établiriez-vous entre la société française et la société québécoise en ce qui a trait au féminisme, à l'éducation, à la religion ?

Comment vous situez-vous vis-à-vis de la « question québécoise » ?

3. Volet écrivain

Vous êtes animatrice à la télévision, vous pratiquez aussi d'autres formes de journalisme, soit à la radio, soit dans divers journaux ou revues. Mais vous êtes aussi écrivain. Vous avez publié notamment :

Une enfance à l'eau bénite (roman ?),

Le mal de l'âme (essai, avec le psychologue Claude Saint-Laurent),

Tremblement de cœur (roman),

La déroute des sexes (essai),

Nos hommes (essai et récits autobiographiques).

Laquelle de ces deux activités vous satisfait davantage ?

Il y a un fil conducteur d'un volume à l'autre : vous vous expliquez avec la condition féminine. Votre dernier volume est intitulé *Nos hommes* et non pas mes hommes. Vous augmentez ainsi la surface porteuse de vos récits. Vous le dites en tous mots dans l'introduction et dans le paragraphe final, qui est une manière de conclusion.

Quel but poursuivez-vous dans cette entreprise d'écriture ?

Bernard Pivot, dont vous êtes la Québécoise préférée, a l'habitude de terminer ses entrevues à *Bouillon de culture*, en posant la question suivante à ses invités : « Si Dieu existe, qu'aimeriez-vous l'entendre vous dire ? »

Vous, que répondriez-vous à cette question ?

Il vous arrive de demander à l'un ou l'autre de vos invités à *Raison passion* : « Êtes-vous croyant ? » Je vous pose la même question.

Note : Je ne rapporte pas les réponses de Denise Bombardier, parce qu'elle n'avait pas voulu que la rencontre fût enregistrée. Je peux dire toutefois que l'en-

trevue fut dégagée et souvent drôle. Denise Bombardier n'en était pas à ses premières armes ! De plus, il ne s'agissait aucunement d'une confrontation et encore moins d'une tentative de mise en boîte.

* * *

LES ANNÉES NOVEMBRE :
Journal 1993-1995. (1996)

ANNEXE 12

[Retour à la table des matières](#)

L'Éminence grise

En français, l'expression éminence grise est une expression consacrée. Historiquement, elle désigne « le Père Joseph, célèbre capucin, qui fut le confident de Richelieu et son ministre occulte. Au figuré, elle se dit d'un conseiller intime qui, dans l'ombre, manœuvre un personnage officiel ou un parti. » (*Robert*)

Que l'expression éminence grise ait traversé quatre siècles et soit toujours en usage (même en anglais, en français dans le texte) indique l'importance du personnage et davantage encore l'intérêt que lui ont porté les historiens, les essayistes, les auteurs spirituels et même un poète comme Alfred de Vigny.

François Le Clerc du Tremblay, dit le Père Joseph (c'est sous ce nom qu'on le trouve dans le *Larousse du XXe siècle*), est né à Paris en 1577 ; il est mort en 1638. Il se destine d'abord à la carrière des armes, mais à 22 ans, il entre chez les capucins. En 1612, il devient le confident du Cardinal Richelieu qui voulait en faire son successeur. Son rôle auprès du cardinal et homme politique lui attira naturellement des ennemis. Par la suite, ce ne furent plus seulement des ennemis, mais des détracteurs et des faux-monnayeurs qui se sont acharnés sur le Père Joseph. Un des plus célèbres et des plus pernicious fut Alfred de Vigny avec son roman historique *Cinq-Mars* (1826). En 1941, Aldous Huxley publiait *L'Éminence grise*. Huxley avait une thèse à défendre à l'effet qu'entre la religion et la poli-

tique, il ne peut exister que des rapports néfastes. Et certes, les rapports en question sont néfastes. Mais ils sont fatals. Je veux dire inévitables. Jésus en est mort, mais il n'a jamais dit que la politique n'existait pas.

Arrive maintenant l'abbé Jean-Paul-Médéric Tremblay ¹³ avec son *Comme en plein jour* (Anne Sigier, 1995). L'auteur a consacré dix années de sa retraite à creuser le mystère de la personnalité du Père Joseph. Il ne s'agit pas d'une énième biographie du personnage, bien que les grandes articulations de sa vie et de son œuvre soient dégagées. Il s'agit d'un dossier, probablement le plus complet à ce jour, sur l'énigmatique éminence grise. Ce volume de 317 pages comprend :

- une introduction où l'auteur expose sa méthode ; - une présentation de la vie du Père Joseph ;
- une analyse de l'œuvre complète ;
- une critique sur les aléas d'une mémoire posthume ; - enfin, une anthologie de textes du Père Joseph.

Ajoutons que la bibliographie à elle seule compte 20 pages.

* * *

De l'introduction, je retiens ceci : « Nous nous trouvons en cette fin du XXe siècle en présence de deux versions parallèles, sinon divergentes, à son sujet. D'un côté, une version qui ne veut reconnaître que l'homme politique, l'âme damnée de Richelieu ; de l'autre, une version plus discrète qui s'applique à ne reconnaître que le maître spirituel et le champion des entreprises apostoliques. [...] Quel téméraire auteur osera, quelque jour, aborder de front cette conjonction, chez l'éminence grise, du politique et du religieux. » L'auteur est trop matois pour dire qu'il est ce téméraire auteur. Mais je sais qu'il le pense.

Avant de lire le manuscrit de cet ouvrage, je connaissais du Père Joseph ce qu'en dit le dictionnaire *Larousse*. Comme tout un chacun, je maîtrisais le sens de l'expression éminence grise. Point. Entre-temps, j'avais lu, sur la recommandation

¹³ Quand on est un Tremblay, on a de la misère avec son prénom ! J'ai connu l'abbé Jean-Paul vers 1955. Nous l'appelions, entre nous, l'abbé Jean-Paul. On savait de qui on parlait. Venant le moment de publier, l'abbé Jean-Paul Tremblay fut obligé de se contre-distinguer des autres Jean-Paul Tremblay. Il ajouta donc à son prénom celui de son père.

de l'abbé Tremblay, le *Cinq-Mars* de Vigny, ouvrage fort efficace dans la construction et l'entretien du mensonge. Je n'en pâtissais pas. Je ne souffrais pas d'une ignorance imputable. Mais nulle ignorance n'est utile.

Aussi bien le dire en tous mots, le livre de Jean-Paul-Médéric m'a tout appris sur l'éminence grise. Mais surtout, la dimension contemplative du personnage et son oeuvre proprement spirituelle. De plus, le hasard a fait qu'à l'automne 1990, j'ai rencontré, à Jérusalem, Marie-Armel Beaulieu, une jeune Française, Sœur bénédictine de la branche fondée par le Père Joseph. Qui connaissait-elle, pensez-vous ? L'abbé Jean-Paul-Médéric Tremblay. Les rats de bibliothèque (je parle de l'auteur), même retiré dans leur fromage de Hollande, comme dit le Bonhomme (je parle de La Fontaine), connaissent bien du monde et finissent par faire se rencontrer bien du monde.

De cet ouvrage, je retiens, comment dire ? deux sentiments, deux impressions. D'abord, l'énorme dynamisme des hommes de l'époque. Le Père Joseph est mort à 61 ans. Durant ce temps, il a contribué à façonner, dans l'ombre, la France de son époque, laquelle a duré, à toutes fins utiles, jusqu'à la guerre de 1939-1945. Il a parcouru l'Europe à pied ou à cheval, sans téléphone, sans télécopieurs, sans photocopieurs, sans vacances payées, sans régime de retraite, sans agences de voyage, sans vaccins, sans Bœing, sans eau courante, sans chauffage central, tout en menant une vie spirituelle intense, en autant que nous puissions en juger par ses écrits et son oeuvre proprement d'Église, par opposition à son travail d'éminence grise.

Je retiens ensuite l'acharnement de l'auteur à fabriquer et à sortir son ouvrage. Certes, il a mené la chose avec l'innocence des innocents. « Aux innocents, les mains pleines. » Quand il m'a demandé de lire son manuscrit, il y a quatre ou cinq ans, j'ai accepté, comme on accepte une corvée. Maintenant que l'ouvrage est fait, qu'il existe en trois dimensions, et bien toiletté, je me réjouis que cela soit. Et que cela soit de par l'effort d'un homme d'ici. Qui est mon ami et qui fut mon maître, dans le temps. Là-dessus, on dira que vaut une manière de recension gouvernée par l'amitié ? Je réponds : l'amitié n'est pas une contre-indication.

* * *

LES ANNÉES NOVEMBRE :
Journal 1993-1995. (1996)

ANNEXE 13

[Retour à la table des matières](#)

La famille de l'abbé Léonard Bouchard m'a demandé de vous livrer un bref message. J'ai accepté en raison de mon amitié pour l'abbé Bouchard qui était depuis douze ans mon voisin de bureau à la résidence Champagnat et dont j'étais le servant de messe et le sacristain depuis deux ans. À ce titre, je peux dire tout de suite que l'abbé Léonard se conformait à la prescription de Thomas à Kempis :

On doit, en célébrant, éviter tout extrême, et n'être ni trop lent ni trop précipité. [...] Gardez-vous de produire en autrui, par excès de lenteur, la fatigue ou l'ennui [...] Et laissant de côté ce qui vous semble doux, n'ayez qu'un but constant, l'utilité de tous. (Livre IV, ch. X)

Plusieurs d'entre vous savent déjà qu'entre autres ouvrages et monographies, l'abbé Bouchard a publié un fort volume intitulé *Le Québec et ses cloches*. J'ai été témoin de ce long labeur.

Tout à l'heure, les cloches de cette église ont sonné pour saluer sa dépouille mortelle. Je tire de son volume les informations suivantes : les cloches de cette église ont pour nom Foi, Espérance et Charité. Elles donnent le mi, le fa# et le sol#.

La fonction des cloches, depuis le fond des âges, c'est de rassembler une communauté civile ou religieuse pour annoncer le drame ou la joie ; un danger ou une fête ; une naissance, un mariage, une mort. Alain disait : « Je me ferais bien sonneur d'angelus pour le matin et le soir. Ce serait ma prière, et très suffisante. »

Nous sommes donc rassemblés pour rendre un dernier hommage à l'abbé Léonard Bouchard. La célébration eucharistique et liturgique qui se termine a déjà accompli l'essentiel. Le témoignage que je peux rendre, c'est de rappeler quelques traits du caractère de l'abbé Bouchard dans l'exercice de son ministère sacerdotal.

Bien que la remarque puisse paraître extrinsèque, je mentionne d'abord sa ponctualité. Être ponctuel, c'est ne pas faire attendre, c'est-à-dire voler le temps des autres. Or, le temps, c'est la substance de nos vies. Donner de son temps, c'est le destin du prêtre ; qui est un homme mangé, comme disait le Père Chevrier. Être ponctuel, c'est une forme de respect des autres.

Je rappelle encore que dans le service qu'il assurait auprès de la communauté de la résidence Champagnat, l'abbé Bouchard a toujours été d'une grande assiduité. Il ne s'absentait guère que cinq ou six jours par année. Pour ma communauté et les communautés voisines sur le Campus Notre-Dame-de-Foy, cette assiduité était précieuse.

Au milieu de nous, il était d'une grande discrétion, ce qui est une forme d'élégance.

Sur un mode plus personnel, je dirai encore que j'avais souvent recours à lui dans mes petites recherches d'ordre historique ou linguistique. Il était fort curieux en ces matières et il disposait d'une solide documentation. Je lui ai rarement demandé une information sans recevoir, et rapidement, une réponse. Disant cela, je me donne l'occasion de signaler son activité intellectuelle. En entrant dans son bureau, je le trouvais presque toujours attablé devant son ordinateur, ou en train de préparer ses compositions de musique liturgique. Soit dit en passant, la chant que nous avons entendu durant la distribution de la communion est de sa composition.

À cause de son état de santé, il a passé un rude hiver, mais sans ralentir les nombreux engagements de son ministère auprès des personnes âgées, à la Villa des jeunes des Frères des Écoles chrétiennes, à la paroisse Saint-Yves, dans plusieurs salons funéraires.

Je veux saluer l'abbé Bouchard avec les mots que les prêtres disaient naguère au début de chaque messe : « *Introibo ad altare Dei : ad Deum qui laetificat juventutem meam* » (ps. 42, 4) Curieusement, même dans la bouche d'un vieux prêtre, le verbe est à l'indicatif présent : « Le Dieu qui réjouit ma jeunesse. »

* * *

LES ANNÉES NOVEMBRE :
Journal 1993-1995. (1996)

ANNEXE 14

[Retour à la table des matières](#)

Remarques préliminaires d'ordre méthodologique

J'ai examiné le *Plan pastoral* des provinces de Saint-Joseph et du Saint-Coeur-de-Marie. Je ne fais pas d'étude comparative des deux documents. Il va de soi qu'il n'y a pas de différences substantielles entre les deux documents.

Je n'attache pas une grande importance aux grilles d'évaluation où l'on demande d'encrer un chiffre selon une échelle qui va de 1 à 5 ; de peu à tout à fait, de droite à gauche ou de gauche à droite. Généralement, les chiffres encrerés sont les 3 ou les 4. Il faut qu'un document soit terriblement bon ou terriblement mauvais pour mériter un 1 ou un 5, ou l'inverse.

Remarques préliminaires d'ordre général

Je ne possède pas une connaissance expérimentale des communautés féminines. Je ne doute toutefois pas qu'il y a des différences plus ou moins significatives entre elles et entre les provinces d'une même communauté, comme il en existe entre les communautés masculines. Je ne doute surtout pas du sérieux et de l'engagement que les Soeurs ont investis dans la préparation de ces documents.

Dans la recherche identitaire provoquée par Vatican II et par les énormes transformations socio-culturelles survenues au Québec durant et après la Révolu-

tion tranquille, les communautés féminines ont été plus créatives que les communautés masculines. Dirai-je plus généreuses ? Je suis porté à le penser, mais je laisse sa part au mystère, qui est grande en ces matières. Chose certaine, et qui relève d'une observation humaine, les communautés féminines ont eu moins de peine à retrouver des terrains d'atterrissage que les communautés masculines. La raison en est que les communautés féminines ont pu plus facilement remplacer (ou déplacer) leurs grands champs d'apostolat (service hospitalier et éducation) que les communautés masculines (de Frères, surtout). En outre, l'Église a su en récupérer (passez-moi le mot) un bon nombre pour ses propres fins. Ce n'est pas le lieu de juger cette opération.

Remarques sur les documents

J'ignore quelles sont les recherches et la documentation derrière vos documents. Je note, à toutes fins utiles, l'absence de propositions (ou comment dire ? de réflexion) touchant les religieuses les plus âgées. Pour faire vite, disons : les 75 ans et plus.

Compte tenu de ce que je dis plus haut, je note l'absence de référence à *Evangelica testificatio*, de Paul VI. À ce sujet, il y aurait peut-être profit à jeter un coup d'oeil sur *Témoin de l'homme*, de Francis de Beer, éditions franciscaines, 1974. Remarquable analyse de l'exhortation de Paul VI aux religieux (ses). J'écris de la sorte par moquerie langagière.

Dans le même ordre d'idées, je note l'absence de référence ou l'absence d'interpellation en ce qui touche les enseignements pontificaux contemporains : les nombreuses (onze) encycliques de Jean-Paul II, sans parler des autres documents de statuts inférieurs, si j'ose dire : lettres, exhortations, discours, etc. Notamment, le *Catéchisme catholique*, publié en 1992.

Deux points forts dans vos documents :

- importance accordée à la formation théologique de vos Soeurs, peu important les modalités.
- Importance accordée à la jonction avec les laïcs.

Dans les deux cas, il s'agit de se donner ou d'enrichir la formation solide de vos Soeurs et de pouvoir pallier un peu l'abyssale ignorance religieuse de nos

contemporains, jeunes et vieux. En matière d'exégèse, notamment. Bref, de contrer la confusion intellectuelle et le maquis sentimental.

Une des questions d'évaluation se lit ainsi, « Qualité et valeur prophétique » du *Plan*. Laissez la prophétie de côté ! Nul prophète n'a voulu en être un. Ils l'ont tous été à leur corps défendant, à commencer par le premier : Moïse. La prophétie n'est pas un projet, individuel ou collectif, que l'on se donne. « Tout projet se dégrade. La mission se dévoile peu à peu. » (Marcel Légaut, *passim*)

Enfin, et c'est une de mes marottes : qu'il s'agisse de projet de société civile ou de réforme scolaire, je privilégie ce que j'appelle les mesures périphériques : ponctualité, politesse, silence (le silence n'est pas absent de vos documents), étude. Un Frère ou une Sœur, ou l'inverse devrais-je écrire, si j'étais *politically correct*, qui s'efforceraient d'être toujours simplement poli (e) envers tous aurait fait un grand pas vers la charité.

Dans la vie communautaire que je mène, je me passerais facilement de la charité. Un peu de politesse me rendrait heureux. Une sainte (j'ai oublié son nom) disait : « La politesse est la fine fleur de la charité. »

Dans le même ordre d'idée, soigner l'hospitalité. Saint Paul en faisait le caractère distinctif des chrétiens. Il va jusqu'à écrire : « Hospitalitatem sectantes. » Littéralement, soyez des sectaires, des fanatiques de l'hospitalité. (Ro. 12,13) Et dans *l'Épître aux Hébreux*, on lit : « N'oubliez pas l'hospitalité, car c'est grâce à elle que, sans le savoir, certains ont hébergé des anges. » (13, 2)

À l'intention des supérieures provinciales ou locales, je rappelle la prescription de saint Benoît, le fondateur (en Occident) de la vie monastique : ne pas faire attendre. Ne pas différer une information, une permission, que sais-je ?

On ne peut aimer les autres que si l'on s'aime. On ne peut s'aimer que si l'on se croit aimé. Gustave Thibon (93 ans) termine son dernier livre en disant : « Pour tout résumer, contre le poids des apparences et contre moi-même, je crois que Dieu est amour. »

* * *

LES ANNÉES NOVEMBRE :
Journal 1993-1995. (1996)

ANNEXE 15

[Retour à la table des matières](#)

Epithalamium ad Lucam et Nadinom

« Au commencement, Dieu créa l'homme. Mâle et femelle il les créa. » (*Gen.* 1, 27) Adam venait tout juste de faire parader tous les animaux et de les nommer. Il en éprouvait joie et fierté. Il avait domination sur eux. Nommer, c'est dominer. Il saurait bien tirer d'eux nourriture, vêtement, assistance dans la transformation de l'univers. Mais aucun d'eux n'était une aide semblable à lui. Dieu « bâtit donc en femme » une compagne pour l'homme. (*Gen.* 2, 22) et la lui présenta lui-même. Adam en fut ébloui.

Chez les Grecs, la division des sexes est présentée comme un châtiment ; dans la *Bible*, comme un ravissement : « *Os de mes os, chair de ma chair,* » s'écrie Adam.

Ce n'est pas Dieu lui-même qui vous a présentés l'un à l'autre ; c'est les circonstances. Mais les « circonstances sont la main de Dieu. » (Pascal) Les circonstances de votre rencontre sont bien différentes de celles de mon père et de ma mère. Bien différentes aussi de celles de Thérèse et de Lucien. Il serait bien malaisé de dire lesquelles furent les meilleures. Il n'y a pas d'époque facile. Mais aujourd'hui comme il y a 25, 50 ou 2 000 ans, Dieu dit : « Choisis la vie, afin de vivre, toi et ta descendance. » (*Deut* 30, 19)

Aujourd'hui, vous vous mariez devant la société et devant l'Église. L'Église n'a pas inventé le mariage ; elle en a fait un sacrement, et « ce sacrement est grand », dit saint Paul. (*Eph. 5, 32*) Selon l'étymologie, le mot « épouser » porte l'idée d'un engagement solennel. L'idée de répondre. Se porter responsable l'un de l'autre. Dans *Veritatis Splendor*, Jean-Paul II parle du caractère sponsal du corps humain.

La *Bible* commence par les mots : « Au commencement ». Elle se termine par : « Viens, Seigneur Jésus ! » Cela indique qu'il y a deux commencements : celui qui amorce l'histoire individuelle et collective, bref, l'histoire de l'humanité, et le second commencement : « Voici que je fais des cieux nouveaux et d'une terre nouvelle »

Aujourd'hui, vous entrez sacramentellement dans la demeure de l'amour. En fait, l'amour n'est pas une maison toute faite où l'on entre et que l'on occupe. Vous devrez vivre sous la tente tout le temps que vous bâtirez la maison de votre amour qui sera aussi celle de vos enfants.

Je termine par une référence à l'un des plus beaux livres de *L'Ancien testament*, qui relate, entre autres, les circonstances d'un mariage. En deux lieux fort éloignés l'un de l'autre, Tobie et Sara firent une prière. « Au moment même, la prière de tous deux fut entendue devant la gloire de Dieu. » (*Tobie*, chapitre 3)

Et maintenant, « *non impediatis musicam* : que nul n'empêche la musique ! (Eccli. 32, 5)

* * *

LES ANNÉES NOVEMBRE :
Journal 1993-1995. (1996)

ANNEXE 16

*Laudetur Jesus Christus !
Et Maria mater ejus !*

[Retour à la table des matières](#)

En 1945, Rosaire Potvin et moi-même avons fait notre première profession. C'était l'année de la capitulation de l'Allemagne et, quelques mois après, c'était les deux premières bombes atomiques et la capitulation du Japon. Entre-temps, le Québec avait complété sa première mutation : le passage d'une société largement rurale à une société urbaine et industrialisée. Après une quinzaine d'années de préparation souterraine (que l'on a appelées abusivement « la grande noirceur »), le Québec plongeait dans ce qu'il est convenu d'appeler la Révolution tranquille, et l'Église universelle entrait en concile.

Les hommes de ma génération et, a fortiori, ceux de la génération précédente (et il y en a parmi nous aujourd'hui) auront donc connu, disons-le par mode de symbole, l'univers de *Maria Chapdelaine*, la seconde révolution industrielle, les secousses de la Révolution tranquille, l'événement surnaturel et encore en développement de Vatican 11, sans parler des mutations idiosyncrasiques qui accompagnent cinquante ans de vie proprement biologique. Sans parler non plus des débats politiques, car les *Règles* sous lesquelles nous avons fait notre première profession interdisaient aux Frères de parler de politique.

À l'heure qu'il est, c'est le monde entier qui tâtonne et cherche un nouvel équilibre depuis l'écroulement de l'empire soviétique. Cela s'appelle : mondialisation de l'économie, guerres interethniques, terrorisme international, éclatement exponentiel des communications, confusion morale et intellectuelle. Soit dit en passant, depuis octobre 1978, un homme se promène dans le monde et braque sur l'histoire contemporaine le phare de l'Évangile. J'ai nommé Jean-Paul II. Notre fondateur disait d'ailleurs : « Le pape est pour le monde moral ce que le soleil est pour le monde physique. »

Résumons ce point (et je parle au nom des confrères jubilaires) : en 1945, étant donné que nous n'avions rien su, à toutes fins utiles, de la guerre qui se terminait, nous sortions d'une époque pour entrer dans une autre. Depuis, et cette fois, dans notre âge adulte, nous avons traversé une autre époque. Et voici qu'au seuil de notre vieillesse, nous entrons dans une autre formidable secousse dont nous n'entendons encore que les premiers craquements.

* * *

Je pourrais tout aussi bien dire que la communauté qui a reçu notre première profession n'a plus grand-chose de commun, elle non plus, avec celle qui célèbre aujourd'hui les quatre jubilaires que nous sommes.

Quand je suis entré au juvénat de Lévis, le 2 juillet 1941, il y avait 543 Frères dans la province d'Iberville, qui était alors la seule province mariste canadienne.

Le 15 août 1943, la province d'Iberville fut scindée en celles de Lévis et d'Iberville. La province d'Iberville comptait 290 Frères, celle de Lévis, 247, pour un total de 537 Frères.

Le 15 août 1960, la province de Lévis donna naissance à celle de Desbiens. On comptait alors 407 Frères à Iberville ; 248 à Lévis ; 160 à Desbiens, pour un total de 815 Frères.

Ajoutons encore qu'en 1945 (c'est mon année de référence, en ce jubilé d'or), il y avait 282 juvénistes, 37 novices, 31 scolastiques. Aujourd'hui, zéro. Je ne parle pas, ici, du greffon de l'arbre mariste québécois en Afrique.

Le 15 août 1994, la province d'Iberville et celle de Québec (résultant de la fusion de celles de Lévis et de Desbiens, en 1983) comptaient 328 Frères, y compris

une cinquantaine de Frères africains. Par rapport à 1941, il y a 215 Frères de moins. Ajoutons que depuis 1945, 340 Frères sont décédés et que 819 ont quitté la communauté.

Dans leur sécheresse, ces chiffres reflètent, à leur façon, les énormes transformations survenues dans le monde, dans notre société, dans notre communauté. Je parle ici de notre communauté. Mais je n'oublie pas que nos parents et amis ont enregistré, eux aussi, dans leur vie conjugale, familiale, professionnelle cet immense brassage intellectuel, moral, et spirituel.

* * *

Dans leur réduction, cependant, ces chiffres peuvent nous remémorer l'instruction de Yahvé à propos de l'année de Gédéon, que les plus curieux d'entre vous retrouveront dans le livre des *Juges*, 7, 4-9.

Nos familles nous ont laissés partir, il y a 50 ou 60 ans ; nos amis nous ont permis d'embarquer dans leur vie ou bien nous les avons invités à embarquer dans la nôtre, à différents moments de nos vies parallèles. Nous-mêmes, nous avons partagé leurs joies, leurs doutes, leurs détresses. Du moins, j'espère que nous l'avons fait avec suffisamment de sollicitude et de compassion. Cela dit, il peut être utile que nous leur disions, en nous le disant à nous-mêmes, quel regard nous portons sur les 50 ou 60 ans écoulés.

Me rappelant une boutade du Frère Albert Ouellet, je dirais d'abord, en ce qui me concerne, que je ne célèbre pas 50 ans de vie religieuse. Ça se saurait ! Je célèbre 50 ans de vie communautaire, et encore ! Je me souviens d'un passage de *L'Imitation de Jésus-Christ* :

« Si dans le cours d'un an, nous arrivions à déraciner ne fût-ce qu'un seul vice, nous nous verrions bientôt dans un état parfait. Mais hélas ! C'est le contraire que nous faisons souvent : nous nous trouvons parfois et meilleurs et plus saints dans les premiers débuts de notre conversion qu'après déjà bien des années de profession. L'ardeur et le progrès devraient croître toujours et nous, nous regardons comme un grand privilège, d'avoir conservé une part de première ferveur. »

Sans engager mes cojubilaires, je peux bien reconnaître que non seulement je n'ai pas déraciné un vice par année, mais que j'en ai ajouté une couple ! Je ramène ce passage, publié il y a plus de 500 ans, pour me donner l'occasion de rappeler que la vie religieuse institutionnalisée est un des moyens de mener la vie chrétienne. Quand j'étais jeune, on disait vocation pour désigner la vie religieuse institutionnalisée et la vie sacerdotale. On avait vocation, on comptait les vocations dans une famille, dans un village, dans un établissement scolaire. On avait vocation, on gardait vocation, on perdait vocation.

Ce langage oblitérait le fait que chaque être humain, chaque baptisé a la vocation unique et fondamentale de devenir disciple de Jésus. Quelle que soit d'ailleurs la forme que peut prendre la réponse à cette vocation unique, il est tout à fait sûr qu'on ne réalise pas sa vocation dès le début. Dans la réponse que l'on peut s'efforcer d'y apporter, il peut y avoir de longues errances, des reculs, des reprises, des transgressions. Qui sait même si, pour beaucoup, la réponse à leur vocation ne se confond pas avec leur dernier souffle. Quoi qu'il en soit, le salaire des ouvriers de la première heure et celui des ouvriers de la onzième heure est le même : il surpassera tous nos désirs. Nous serons tous « surpris par la JOIE ».

Je citais tout à l'heure des chiffres qui peuvent paraître accablants. Certes, tout homme aime mieux être porté par la marée montante que de se voir descendre par le baissant. Pour nous en particulier, je dis : les Frères maristes québécois, nous voyons bien que nous mourons sans héritiers. Cela arrive aussi dans certaines familles. Pour beaucoup de couples, plus jeunes d'une génération par rapport à la mienne et à celle de Rosaire Potvin, il arrive que les parents ont le sentiment de n'avoir pas transmis leur propre héritage spirituel à leurs enfants.

Je suis censé parler au nom des trois autres jubilaires, mais j'espère recouper leur sentiment, ce qui est bien autre chose qu'une émotion, spirituelle ou pas, en répétant ici une réflexion que je proposais publiquement il y a 12 ans :

Ma communauté m'a sauvé tant qu'elle a pu. Elle a éduqué mon élan, ce qui est une fonction proprement féminine ; elle m'a patienté, ce qui est une autre fonction proprement féminine. Elle m'a forcé à prier, ce qui est « utile à tout », comme dit saint Paul, même s'il s'agit souvent d'une prière purement physique, purement corporelle, mais qui, sur une longue portée, est la chose la plus secourable qui soit.

Et puis, par quelle hypocrisie le nierais-je ? Ma communauté m'a fourni une assiette psychologique et matérielle où je me suis alimenté. Nul ne tire toute sa force de lui seul, à moins d'être un dieu ou une bête, comme disait Aristote.

« Où il n'y a pas de haie, le domaine est au pillage, et où il n'y a pas de femme, (l'homme) gémit et erre à l'aventure. Qui se fierait à un brigand agile qui bondit de ville en ville ? Ainsi en est-il de l'homme qui loge où la nuit le surprend. » (*Eccli.* 36, 26-27)

Chaque être humain naît deux fois : une première fois, biologiquement, du ventre de sa mère ; la seconde fois, spirituellement, d'un autre être, homme ou femme, selon le cas. Il peut s'agir d'une femme, d'un maître, d'un ami. La femme de nos vies, la femme de notre jeunesse, ç'aura été notre communauté. Or, « on n'oublie pas la femme de sa jeunesse. » (*Mal.* 2, 15)

* * *

Merci aux confrères, aux parents, aux amis d'être avec nous aujourd'hui. Parmi nous, jubilaires, il y a peut-être quelqu'un qui a pu entrer au juvénat parce qu'un de ses frères ou une de ses sœurs acceptaient confusément de combler, au moins pour un temps, le manque-à-gagner financier, affectif ou simplement intellectuel que son départ creusait.

En une circonstance semblable à celle qui nous réunit aujourd'hui, on demandait au père Auguste Valensin s'il était content de sa décision d'il y avait 50 ans. La décision fondatrice de sa vie. Il répondait (je cite de mémoire)- « Je ne sais si Dieu est content de moi, mais moi, je suis content de Dieu. »

La vie de Marie peut se résumer en trois mots, et dans cet ordre : *fiat, magnificat, stabat*. Un confrère, Robert Tremblay, me faisait remarquer un jour que les trois premières lettres de ces trois mots forment le sigle de la communauté des Frères Maristes : fins.

Demain, c'est la Pentecôte. Avant la création, l'esprit de Dieu planait sur le chaos. (Gen. 1, 1). Notre époque est secouée et confuse. Mais l'Esprit plane au-dessus du chaos.

<i>Per Te sciamus da Patrem</i>	Donne-nous, par Toi, de connaître le Père ;
<i>Noscamus atque Filium</i>	Donne-nous de connaître le Fils ;
<i>Teque utruisque Spiritum</i>	Et qu'en toi, Esprit du Père et du Fils,
<i>Credamus omni tempore</i>	<i>Nous</i> croyions en tout temps.

* * *

Au nom des jubilaires, je veux remercier les membres du comité organisateur : les Frères Rodrigue Dion, Conrad Lapierre, Roger Langlois, Jean-Paul Julien, Robert Tremblay, Alphonse Bertrand. Chaleureux merci également aux membres de la chorale Sainte-Geneviève.

Chantons maintenant l'hymne mariste.

* * *

LES ANNÉES NOVEMBRE :
Journal 1993-1995. (1996)

ANNEXE 17

[Retour à la table des matières](#)

Un siècle de formation des maîtres au Québec

En 1958, j'avais établi la liste de tous les diplômes détenus par les Frères de ma province communautaire qui comptait alors 399 Frères, et qui couvrait le Saguenay-Lac-Saint-Jean, la Beauce, Charlevoix et la région de Québec. Le brevet le plus ancien avait été obtenu en 1917 ; le détenteur était né en 1900. Cette précision indique que ce Frère avait commencé à enseigner à 17 ans. Trente ans plus tard, c'était encore la règle générale dans les communautés masculines. Entretemps, la communauté avait fondé son premier scolasticat-école normale à Iberville, en 1931.

La liste en question comprenait 37 détenteurs du brevet élémentaire du Bureau central des examinateurs catholiques ; 33 détenteurs du diplôme modèle ; 22 détenteurs du diplôme académique. Elle comprenait également 13 détenteurs du diplôme d'enseignement moderne. Il va sans dire que la plupart des Frères cumulaient d'autres diplômes à l'époque où je dressais mes listes.

À ce moment-là, je ne savais rien du Bureau central des examinateurs catholiques (qui fut aboli en 1939). Toutes les communautés étaient alors en pleine course vers les nouveaux diplômes : Baccalauréat en pédagogie, Brevet A, B, C, D, sans parler de la course aux diplômes universitaires en sciences, en lettres, en philosophie.

C'était encore l'époque où seuls les plus chanceux ou les mieux cotés étaient autorisés à faire des études à temps plein à l'université. La majorité des Frères complétaient leurs études en vue du brevet supérieur et, plus tard, du brevet A, en suivant des cours durant les fins de semaine et durant les vacances d'été. En 1945, la communauté n'accordait qu'un an de scolarité-école normale. C'était (encore) l'époque où un curé ou un président de commission scolaire demandait à un Provincial : « Vous auriez pas un petit Frère pas cher pour telle ou telle école ? »

* * *

En 1983, Thérèse Hamel avait accepté de diriger une recherche sur la formation des maîtres au Québec. Ce projet donna lieu à la publication de trois ouvrages :

- en 1989, *Savoir enseignant et idéologie réformiste : La formation des maîtres (1930-1964)*, par M'hammed Mellouki. (IQRC)
- en 1991, *Le déracinement des écoles normales : Le transfert de la formation des maîtres à l'université*, par Thérèse Hamel. (IQRC)
- en 1995, *Un siècle de formation des maîtres au Québec (1836-1939)*, par Thérèse Hamel. (*Cahiers du Québec*, HMH)

On sait déjà que l'un des derniers gestes de la réforme scolaire issue du *Rapport Parent* a consisté à confier la formation des maîtres à l'université. En clair, l'abolition des écoles normales. Or, « l'intégration de la formation des maîtres à l'université au début des années soixante-dix à peine terminée, des interrogations sur le bien-fondé et même la pertinence du passage des écoles normales à l'université commencèrent à poindre et n'ont cessé de revenir périodiquement ». [...] C'est dans ce contexte de questionnement intense que me fut confiée à l'automne 1983 la tâche de diriger une recherche sur l'histoire de la formation des maîtres au Québec. (p. 16-17)

C'est donc pour éclairer le débat actuel que l'auteur retrace l'histoire de la formation des maîtres, de 1836 à 1939. Elle décrit la lente élévation de la formation des maîtres, du Bureau central des examinateurs à l'université, en passant par l'école normale.

Les trois premières écoles normales furent créées en 1857 ; Laval, Jacques-Cartier et McGill. À compter de cette date, l'histoire de la formation des maîtres est caractérisée par la concurrence féroce entre le Bureau central des examinateurs et les écoles normales. Pourquoi cette concurrence ? L'auteur parle de la segmentation du système de formation des maîtres (chapitre six). Cette segmentation découlait de la division des sexes, des confessions religieuses, de la géographie elle-même. « Nous pouvons donc parler de trois systèmes de formation des maîtres au Québec, le principal étant bien entendu le système franco-catholique, accompagné des systèmes anglo-protestant et anglo-catholique. » (p. 155)

Chez les francophones, il est bien évident que l'Église catholique a joué un rôle déterminant par son pouvoir au Conseil de l'instruction publique (créé en 1856) et au Comité catholique (créé en 1869). L'influence de l'Église catholique s'exerçait également par le moyen des communautés religieuses féminines et masculines. Ces dernières quadrillaient littéralement le Québec avec leurs écoles normales pour les filles, d'abord ; puis, à partir de 1931, avec leurs scolasticats-écoles normales. Au point qu'en 1960, il y avait sept écoles normales d'État et 110 écoles normales dirigées par les communautés religieuses.

Jusqu'au début des années 50, il n'existait que trois écoles normales d'État pour les garçons. De 1836 à 1939, trois institutions, (ou trois réseaux, si vous préférez) assuraient la formation ou la certification des maîtres, filles ou garçons : le Bureau central des examinateurs, les écoles normales privées, pour les filles ; les scolasticats-écoles normales des communautés religieuses, à compter de 1931.

La concurrence entre le Bureau central des examinateurs et les écoles normales tenait au fait que le Bureau central certifiait rapidement, à peu de frais ¹⁴ et presque à la demande, quelques milliers de diplômés chaque année, tandis que les écoles normales exigeaient une formation plus longue et des frais de pension. Les scolasticats-écoles normales des communautés, de leur côté, n'exigeaient aucun frais de pension et ne recevaient pratiquement aucune subvention du gouvernement. À titre d'exemple, l'auteur mentionne qu'en « 1937-1938, la section masculine de l'école normale Laval reçoit 42 410 \$ pour ses 78 élèves contre 12 231 \$ pour la section féminine qui comprend 151 élèves et est gérée par une communau-

¹⁴ « En 1888, les droits d'entrée à l'examen (oscillent) entre 2,00 \$ et 3,00 \$, selon le brevet convoité et 4,00 \$ ou 5,00 \$, en 1930. » (p. 198)

té enseignante. Quant aux écoles normales disséminées dans les régions, elles recevaient, en moyenne, 12 000 \$ par année alors que leurs effectifs pouvaient s'élever dans certain cas à plus de 200 élèves. À cette époque, les deux écoles normales d'État recevaient donc 25% des subventions alors qu'elles ne scolarisaient que 8% de la clientèle. » (p. 151) Même si l'on doit traduire ces chiffres en dollars de 1995, il demeure évident que l'argent n'engraisse pas en passant par l'État et sa bureaucratie.

De nombreux tableaux illustrent les propos de l'auteur sur l'évolution des clientèles, la production respective du Bureau central des examinateurs et celle des écoles normales, les programmes d'études et même l'horaire de la section féminine de l'école normale Laval, sous la direction des ursulines, dans les premières années de l'institution. Soit dit à titre confidentiel, j'ai connu un horaire comparable, dès 1941. Je m'en suis écarté un temps, mais je m'y suis remis.

Le chapitre le plus long de l'ouvrage (80 pages) est intitulé : *La programmation des savoirs dans les écoles normales*. On y fait la démonstration de la difficile percée de la pédagogie comme science en regard de la formation axée principalement sur l'apprentissage des connaissances à enseigner, l'éducation en soi étant considéré comme un art, un don, une vocation.

Dans son introduction, l'auteur écrit : « Tout un courant (actuel) semble en effet remettre en question le bien-fondé et la possibilité même d'une formation des maîtres. [...] Toute la dialectique de l'enseignement conçu comme art ou science, qui a jalonné l'histoire de l'éducation et de la formation des maîtres depuis ses origines, paraît être au rendez-vous, le balancier penchant cette fois du côté de l'art » (p. 16)

La recherche de l'auteur s'arrête à 1939. Elle ne pouvait donc pas porter de jugement sur la qualité de la formation des maîtres à l'université. Elle ne pouvait rien dire sur le rôle que jouent les facultés des sciences de l'éducation depuis maintenant un quart de siècle. Je crois deviner cependant que l'auteur est davantage attirée par le pôle science, et qu'elle serait donc déçue si, dans le débat actuel, le retour du balancier allait du côté art.

La division des institutions selon le sexe, les chicanes de juridiction, l'influence de l'idéologie dominante masquent et reflètent tout ensemble la condition générale d'une société donnée, à un moment donné, lequel moment a bien pu durer

cent ans. Les cent ans considérés dans l'ouvrage de Thérèse Hamel furent immobiles, si on les compare à la période qui va de 1945 à nos jours.

Les hommes de ma génération auront passé leur enfance, disons-le par mode de symbole, dans l'univers de *Maria Chapdelaine* ; à l'âge adulte, ils auront connu la seconde révolution industrielle et traversé les secousses de la Révolution tranquille. Et voici qu'au seuil de leur vieillesse, le monde (et pas seulement le Québec, bien entendu) entre dans une formidable secousse dont nous n'entendons encore que les premiers craquements.

Ces remarques s'appliquent au discours sur la formation des maîtres. Un clerc de Saint Viateur, qui a mon âge, et dont Thérèse Hamel vient de recenser le dernier ouvrage, me disait récemment ; « On a eu bon estomac, quand même ! »

« Le souvenir des fatigues est agréable », comme disait Alain. Malgré la misère matérielle (je dis : matérielle, même si l'auteur écrit que l'Église était forte et riche), culturelle et même spirituelle de ma formation au scolasticat-école normale, je dirai ceci en terminant les quelques heures que j'ai passées à lire et à recenser l'ouvrage de Thérèse Hamel. Je dirai ceci qui s'applique aux membres des communautés religieuses et, sans doute partiellement, aux anciens élèves des écoles normales d'État :

- nous avons des modèles (l'un ou l'autre de nos maîtres) ;
- nous avons un projet (faire de l'école, comme nous disions) ;
- nous avons un encadrement sur le tas.

Rétrospectivement, je ne crois pas beaucoup aux classes d'application ou aux écoles du même nom. Par contre, je crois aux stages prolongés. On apprend à enseigner en enseignant. On apprend sur le tas. On apprend à enseigner dans une vraie classe, devant de vrais élèves, en 1836, comme en 1995. Avec toutes les « bavures » que cette expérience peut comporter. Un bon maître, c'est quelqu'un qui sait et qui aime expliquer. Les choses, d'abord, les êtres, ensuite. Expliquer, c'est-à-dire : déplier.

Si l'on commence par prétendre connaître Bruno, avant de lui apprendre les quatre opérations, on est foutu. Bruno lui-même, ne se connaît pas. Il est un « sphinx accroupi sur sa propre signification », comme disait Léon Bloy. Donc,

les quatre opérations d'abord. Et la phrase parfaite : « La poule pond. » Et grand malheur *au smart* qui ajoute : un œuf.

Exemple : à Chicoutimi, en 1958, nous étions 24 professeurs religieux. Le mot religieux, comme le mot Dieu, cela s'écrit facilement. Mais, dans la réalité, ce sont deux pierres dans la toile d'araignée du discours ou de l'écriture. Toujours est-il que je devais enseigner l'analyse logique, ce qui est un assez beau pléonasme, merci. J'avais (toujours) su comment écrire une phrase comprenant des propositions subordonnées. Mais je ne savais pas comment analyser ce genre de phrases. Je suis allé consulter un confrère qui m'a simplement demandé : « Tu distingues un sujet, un verbe et un complément ? » Je répondis que oui. « Ben ! me dit-il, une proposition-sujet, une proposition-complément circonstanciel ; une proposition causale, c'est la même chose. Quand la Marquise dit : "Vu que j'étais indisposée, je ne suis pas sortie", cela veut dire : proposition principale : je ne suis pas sortie ; subordonnée causale : j'étais indisposée. » En quelques minutes, j'ai récupéré dix ans de basses notes en analyse logique.

* * *

LES ANNÉES NOVEMBRE :
Journal 1993-1995. (1996)

ANNEXE 18

[Retour à la table des matières](#)

À l'occasion d'une mort subite ou accidentelle, on entend souvent rappeler la parole de Jésus : « Je viendrai comme un voleur. » (Mt 24, 44 ; Apoc. 3,3 ; 16,15) Aussi bien, une des invocations des litanies des saints, que l'on chantait autrefois le Samedi saint, demandait que l'on soit délivré d'une mort subite et imprévue : *a subitanea et improvisa morte*, libera nos, Domine. Notons qu'il y a ici deux concepts distincts : le concept de soudaineté et le concept d'improvisation.

Il faut faire attention, ici, de ne pas prêter à Jésus les mœurs d'un voleur ou d'un cambrioleur. Notre-Seigneur n'est certes pas le cambrioleur de notre liberté, le voleur de notre destin. Il en est le fondement et le sens, par son incarnation, sa mort et sa résurrection.

La parole en question est une invitation à la vigilance constante et, par-dessus tout, un rappel du caractère radical et urgent de l'évangile. L'Évangile ne concerne ni le passé ni le futur. L'évangile se conjugue à l'indicatif présent. Quand on lui annonce la maladie de Lazare, Jésus retarde de deux jours le moment de se rendre auprès de son ami, puis, tout à coup, il annonce qu'il se rend à Béthanie, ajoutant cette curieuse remarque : « N'y a-t-il pas douze heures dans le jour ? » N'y a-t-il pas douze heures aujourd'hui ?

Le même récit contient probablement le plus court verset du *Nouveau Testament* : « Jésus pleura. » (Jn 11, 35) On trouve ici le caractère tragique de la mort,

de toute mort, et l'autorisation de la peine devant la mort. La mort de Lazare bouleversait ses deux soeurs, Marthe et Marie, et elle a bouleversé Jésus. Le texte est insistant : *infremuit, turbavit, lacrymatus, rursum fremens*.

Je saisis l'occasion de rappeler que c'est Rosaire et moi-même qui avons choisi de faire graver dans le granit du monument des Frères Maristes dans la cimetière de Desbiens un autre passage du même récit : « Moi, je suis la Résurrection et la Vie : celui qui croit en moi, fût-il mort, vivra. Crois-tu cela ? » (Jn 11, 25-26) Nous tenions à conserver la question avec laquelle Jésus conclut l'affirmation prodigieuse de sa résurrection qui est la caution de la nôtre. Croyons-nous cela ? La mort nous place toujours devant cette question fondamentale.

Par sa passion et par sa mort, Jésus manifeste la solidarité de Dieu avec l'homme fragile et mortel. Il pousse à l'extrême cette solidarité en même temps qu'il défonce la mort en la faisant déboucher sur la vie nouvelle dans laquelle il est entré par sa résurrection, lui, le « Premier-né d'entre les morts ». (Col. 1, 18) Nous sommes habitués à entendre ces réflexions. La plupart d'entre nous, nous les entendons depuis notre enfance. À ce sujet, deux difficultés peuvent se présenter :

- La première, peut prendre la forme de l'objection suivante : puisque vous croyez à la résurrection de Jésus, gage de la vôtre, d'où vient que vous avez peur de la mort, que vous éprouvez angoisse et tristesse à la pensée de la mort ou en sa présence ? À cela on peut répondre que la foi chrétienne ne supprime ni la souffrance ni l'angoisse. Jésus a éprouvé une tristesse mortelle au jardin des oliviers. Saint Paul, de son côté, écrit : « Ne pleurez pas comme ceux qui n'ont pas d'espérance. » (I Thes. 4,13) Mais il ne dit pas : ne pleurez pas.

- La seconde difficulté est plus considérable. La mort nous oblige à examiner la solidité de notre foi. Prenons un exemple : on peut être en possession d'une corde que l'on estime solide, aussi longtemps que l'on s'en sert pour ficeler une caisse ou suspendre un objet quelconque. Mais le jour où l'on devrait se suspendre au-dessus d'un gouffre avec cette corde, en faisant de l'alpinisme, on prendrait grand soin d'en vérifier la solidité, brin par brin.

Le trois juin dernier, la communauté célébrait le 50e anniversaire de la première profession du Frère Rosaire. Il était entouré de ses parents et amis. Il était rayonnant et vigoureux. En fait, c'est le 15 août dernier que Rosaire célébrait pour

son propre compte, si je peux ainsi dire, le 50e anniversaire de sa première profession. Quels furent ses sentiments, ce jour-là, neuf jours avant sa mort ? Nul ne peut le dire. Et je ne peux pas me substituer à lui.

Tous les confrères et bon nombre des personnes ici présentes savent que je suis un contemporain du Frère Rosaire. Contemporain selon la biologie et selon la géographie. Dans le témoignage que le Frère provincial m'a demandé de porter aujourd'hui, je ne veux pas puiser dans le grenier des anecdotes qui concernent nos années communes de formation ou de travail professionnel. Mais je peux faire état de connaissances communes à son endroit touchant sa personnalité.

Je mentionne son esprit de travail et son attachement à la communauté. Très tôt dans sa vie professionnelle, il fut appelé à travailler au juvénat de Desbiens, soit comme maître de salle, soit comme directeur. Par la suite, il a toujours exercé un rôle d'envergure provinciale soit comme conseiller provincial, soit comme économiste provincial. Les supérieurs et les confrères reconnaissaient ainsi la sûreté de son jugement, sa maturité psychologique et son esprit méthodique.

Nous savons aussi qu'il aimait la nature, les grands espaces et toutes les activités où il pouvait exercer son esprit d'initiative et son caractère indépendant. Son caractère de travailleur autonome, qu'il tenait sans doute de son père forgeron.

Il faut encore souligner son sens de l'amitié. Ce n'est un secret pour personne que la maladie qui a frappé le Frère Jean-Marc Fortin l'a beaucoup secoué.

Touchant la dimension la plus importante de sa vie, et la plus mystérieuse, je veux dire sa vie religieuse dans une communauté religieuse, je souligne sa modération, pour reprendre un terme qui revient souvent dans la règle fondatrice de toutes les règles religieuses en Occident : la règle bénédictine. Ami de la beauté, de l'ordre et de la mesure, le Frère Rosaire n'était pas un extravagant.

Dans une hymne bien connue, Ave, maris stella, la sixième strophe se dit ainsi :

<i>Vitam presta puram</i>	Accorde-nous une vie pure
<i>Iter para tutum</i>	Assure-nous des chemins sûrs
<i>Ut videntes Jesum</i>	Afin que, voyant Jésus,
<i>Semper collaetemur</i>	Nous partagions ta joie éternellement.

Demeurons vigilants dans la foi qui nous assure que mourir, c'est voir Jésus et devenir « semblables à lui, parce que nous le verrons comme il est » (1 Jn 3, 2).

* * *

LES ANNÉES NOVEMBRE :
Journal 1993-1995. (1996)

ANNEXE 19

*Laudetur Jesus Christus.
Et Maria mater ejus. Amen !*

[Retour à la table des matières](#)

1, Préambule

J'écris ce codicille à mon testament par mode de prière et comme geste d'espérance.

Je meurs, par la grâce de Dieu, dans la communion de l'Église catholique romaine. Je crois tout ce qu'elle enseigne. Je crois qu'elle est la gardienne et l'interprète du dépôt révélé.

Je remercie Dieu, Père, Fils et Esprit, de m'avoir créé, fait enfant de l'Église, appelé à la vie religieuse mariste et à l'héritage de la vie éternelle.

J'ai souvent répété à des amis : « Quand je mourrai, vous direz : il a beaucoup aimé Valcartier. » Je voulais ainsi faire écho à la phrase de Bernanos : « Quand je serai mort, dites au doux royaume de la terre que je l'aimais plus que je n'ai jamais osé dire. »

Il y a plus de beauté sur cette planète qu'on n'en peut voir, entendre, goûter. J'ai aimé le lac, les arbres, la neige bleutée, les Laurentides, la Métabetchouan et le doux langage de mon pays.

Je demande pardon du mal que j'ai fait aux fils et aux filles de Dieu, en pensées, en paroles, par actions et par omissions. Cette formule est un peu facile : c'est de son vivant que l'on doit demander pardon aux êtres que l'on a offensés. Je l'ai fait quelques fois, mais pas assez souvent. Quant à moi, j'ai souvent été blessé par les autres, principalement à cause de ma sensibilité d'estropié. Au demeurant, je suis davantage débiteur que créancier. Et quoi qu'il en soit, la peur, plus que la méchanceté, explique la méchanceté.

À titre d'ancien provincial, j'ai droit à des suffrages spéciaux. C'est pas pour rien que nos *Constitutions* stipulent la chose : et plus t'as été *boss*, et plus t'as écœuré le monde. La miséricorde de Dieu fera le reste. Mais il faut des *boss*. « Malheur à toi, pays, dont le roi est un enfant, et dont les chefs mangent dès le matin ! » (*Eccl.* 10, 16)

Je ne laisse aucun bien matériel que je n'ai déjà légué à ma communauté par mon testament antérieur. Si j'avais un caprice à exprimer, ce serait le suivant : que l'on plante une épinette, quelque part à Métabetchouan, et qu'on l'appelle *l'arbre Untel*.

Note : J'ai une médaille dite de saint Benoît. Je l'ai depuis 1961. En 1983, je l'ai donnée au Frère Rosaire Potvin. Après la mort de ce dernier, je l'ai récupérée, avec la permission du Frère provincial.

Je souhaite que l'on confie ma correspondance et mes écritures, notamment mon journal manuscrit, à l'Université du Québec à Chicoutimi, qui jugera du parti à en tirer, prenant les soins appropriés de garder la discrétion convenable touchant les personnes.

« Il n'y a pas, sous le ciel, d'autre Nom donné aux hommes, que le nom de Jésus, par lequel nous puissions être sauvés. » (*Ac.* 4, 12)

Depuis de nombreuses années, je demande de mourir en disant, comme Jésus : « *Pater, in manus tuas commendo spiritum meum* : Père, je remets mon esprit entre tes mains. » (*Lc* 23, 46) Si, affolé de souffrance ou de médicaments, je ne peux le dire au dernier moment, que les mots que j'écris aujourd'hui soient une prière.

2. Organisation des funérailles

2.1. Disposition du corps

Si je meurs en dehors du Canada ou du Québec (si cette distinction s'applique à ce moment-là), je demande que mon corps soit enterré dans un cimetière mariste, mais à condition que cela ne représente pas de formalités ou de problèmes juridiques un tant soit peu compliqués. Autrement, qu'on enterre mon corps dans un cimetière catholique, et aux moindres frais. Ou bien, si cela est conforme aux mœurs du lieu où je serai mort, qu'on incinère ma dépouille. Si je meurs à l'infirmierie provinciale de Château-Richer, je souhaiterais quand même que les funérailles aient lieu à Desbiens, si la maison est encore notre propriété. Sinon, que l'on dépose ma dépouille dans le caveau de Château-Richer.

Si l'un ou l'autre de mes organes peut être utile à la médecine, qu'on ne se gêne pas.

2.2. Exposition du corps

Si exposition il doit y avoir, je demande que les célébrations de la Parole, comme on dit communément, s'en tiennent aux textes de l'Écriture ou de la liturgie. Je ne veux pas d'improvisations sentimentales avec des « cher Jean-Paul » ni non plus de chapelets commentés tout croche par des belles âmes ou des têtes heureuses.

2.3. Messe des funérailles

Je souhaite qu'il y ait le plus possible de chant grégorien, y compris le *Dies irae*.

Après la messe, je voudrais que l'on chante si possible les trois couplets de *l'Hymne mariste*.

Au cimetière, je souhaite que l'on chante le *Salve Regina*, si la température le permet. Je ne veux pas que l'on gèle ou que l'on se fasse tremper autour de la fosse.

2.4. Réception après les funérailles

Avant la réception (ou le repas, selon l'heure), je souhaite qu'il y ait bar ouvert et que l'on serve du gin ou d'autres boissons consolatrices aux invités, selon le mot de l'Écriture : « Donnez de la boisson forte à celui qui périt, et le vin à celui qui a de l'amertume dans l'âme ; qu'il boive et oublie sa misère et qu'il ne se souvienne plus de sa peine. » (Prov. 31, 6-7)

2.5. La carte mortuaire

La carte mortuaire portera les mentions suivantes : - Les noms civils et religieux,

- Les dates de naissance et de décès, - La liste des obédiences,

- La citation de l'Écriture qui est gravée sur le monument des Frères dans le cimetière de Desbiens.

2.6. Disposition finale

Le cas échéant, le présent codicille à mon testament sera lu dans la communauté où je me trouverai à ma mort et distribué aux invités.

P.S. Je suis conscient que plusieurs des dispositions ci-dessus sont écrites à l'indicatif présent. J'écris ces lignes comme étant mort. Je pratique une manière de futur antérieur. Dans *Le bon usage*, Maurice Grevisse définit ainsi le futur antérieur : « Temps (grammatical) qui exprime un fait, qui, à tel moment, maintenant à venir, sera accompli. » Et il donne comme exemple ; « Quand il aura chanté, il partira. » Délicieux ! Adaptons l'exemple de Grevisse : il sera parti. Parti quand et vers où ? Réponse : à l'instant de sa mort, sur l'épaule de Jésus-Christ, vers le Père.

* * *

LES ANNÉES NOVEMBRE :
Journal 1993-1995. (1996)

ANNEXE 20

[Retour à la table des matières](#)

Frère Rosaire Potvin : notice biographique

De mortuis nihil nisi bonum. (On ne doit rien dire des morts, sinon du bien.)

Remarques préliminaires

- Au postulat et au noviciat, nous avons tous été familiarisés avec les *Biographies de quelques Frères*. Il ne s'agissait pas de biographies au sens propre du terme, mais plutôt de présentations édifiantes de certains faits de la vie des premiers Frères et de certains traits de leur caractère. Les exigences du genre et de l'époque conduisaient à taire toute mention et tous commentaires de nature négative ou pouvant être interprétés comme tels. En fait, il s'agissait d'hagiographies.

- Bien que beaucoup plus élaborée que les *Biographies*, la *Vie du Père Champagnat*, par le Frère Jean-Baptiste, obéissait aux mêmes canons. On commence à peine à y introduire quelques nuances.

- La récente réédition des *Annales de l'Institut* (du Frère Avit), assurée par le Frère Paul Sester, constitue elle aussi une entreprise de mise à jour, je veux dire : de mise en clarté, de mise en vérité.

- Honorer la mémoire d'un confrère ne doit pas signifier une manière de canonisation informelle. À lire certaines biographies de confrères que l'on a soi-même très bien connus, on est pour le moins surpris. Tout le monde y est pur, pieux,

marial et j'en passe. Ben ! On les a connus, on a vécu avec eux. Il est vrai qu'il n'est pas facile d'admirer un homme vivant, comme disait Alain.

- Au demeurant, « nul ne sait s'il est digne d'amour ou de haine » (Eccl. 9, 1). Même pas le sujet de la biographie, du temps qu'il était de ce côté-ci de la réalité. A fortiori, celui qui l'écrit. Cela dit, la remarque placée en épigraphe demeure valide.

Repères d'ordre historique

Le Frère Rosaire Potvin est né à Alma, le 30 juillet 1927. Il était le troisième d'une famille de treize enfants. Rappelons ici que le nom de cette ville lui fut attribué pour célébrer la victoire des alliés français, anglais et turcs sur les Russes, lors de la bataille de l'Alma, durant la guerre de Crimée (1854).

Le père de Rosaire était forgeron, métier dur et qui exige de l'autonomie et du courage, car chaque cheval est un cas, surtout s'il s'agit d'un étalon ferré pour le première fois. Enfant, j'ai assisté à l'opération, terrifié et curieux tout ensemble.

Rosaire est donc né deux ans avant la crise économique. Durant toute la durée de la crise (comme on la désignait), beaucoup de clients de son père, incapables de payer comptant, « faisaient marquer », selon l'expression du temps. Rosaire m'a raconté que son père avait dû effacer bon nombre de ces dettes.

Rappelons aussi que la ville est située à la décharge du lac Saint-Jean, à la tête du Saguenay. Entre 1922 et 1926, on avait construit une centrale hydroélectrique en érigeant un barrage sur la grande et la petite décharge du lac, de part et d'autre de l'Isle-Maligne. Il s'ensuivit un exhaussement du niveau du lac et l'inondation d'une grande superficie des terres basses, ce qui donna lieu à de violentes polémiques politiques et judiciaires ¹⁵.

Dans la salle à manger de Desbiens, Rosaire avait placé sur le mur une grande carte du Lac indiquant les superficies inondées. Il suivait de près, au printemps, le long réveil de cet œil immense qui gouverne le climat, les conversations et les sensibilités de ses riverains. Un jour de mi-avril, nous étions allés en chaloupe sur la partie libérée de glace, à l'embouchure de la Métabetchouan, pour observer de

¹⁵ À ce sujet, les curieux pourraient consulter la revue *Saguenayensia*, vol. 22, n, 2, mars-avril 1980.

près la texture des glaces fondantes qui, de loin, donnent une apparence grisâtre. En fait, les plages de glace, à ce moment-là, sont formées de cylindres creux, comme des tuyaux d'orgue. Avec une rame, on pouvait en détacher de larges pans. Les tuyaux cristallins se renversaient et se confondaient avec l'eau. Frère Rosaire avait proposé cette modeste expédition au Frère Alain Delorme, de passage à Desbiens ces jours-là.

Je fais ces rappels télescopés, afin de situer l'environnement du Frère Rosaire durant son enfance et durant son long séjour à Desbiens.

Son père, ai-je dit, exerçait un métier traditionnel, mais qui était condamné par le progrès technique. Au moment de la naissance du Frère Rosaire, Alma était déjà une ville. C'était La ville de la région, par opposition aux agglomérations rurales de l'époque, sauf respect pour Roberval. Par son goût de la mécanique et des moteurs (pour parler par mode de symbole), le Frère Rosaire fut un enfant de la ville. Par son côté coureur de bois, il est demeuré contemporain du François Paradis de *Maria Chapdelaine*. Son choix politique, dans le débat qui nous occupe depuis une génération, s'enracine peut-être dans les souvenirs de l'implacable loi du progrès technique et du capitalisme sauvage.

Deux ans après sa naissance, ce fut la grande crise économique. Enfant, on vit ces phénomènes de façon confuse, mais on en reste marqué. Sur la fin de sa vie, il arrive que l'on est emporté par une autre tourmente : mondialisation de l'économie, développement exponentiel des techniques de communication, résurgence des nationalismes. On est tout aussi confus ! "*Vita hominum, militia est*", disait Job : "la vie de l'homme est une vie de soldat". (7,I)

Une notice biographique, ce n'est pas une biographie. Il faut donc choisir des thèmes très larges. Dans le cas présent, après ces quelques indications socioculturelles et d'ordre chronologique, il faut passer à la période formation mariste et à la vie professionnelle. Je ferai plus loin quelques mentions de la période de formation.

Rosaire fit ses études primaires au collège d'Alma, fondé en 1924. Je crois me souvenir que c'est le Frère directeur du collège (le Frère Victor-Léon) qui l'avait invité à entrer au juvénat. L'homme était carré, trapu. Il portait les cheveux en brosse. Une manière de soldat. Rosaire l'admirait beaucoup.

En ce qui a trait aux études postérieures, je ferai un détour. En 1958, j'avais établi la liste de tous les diplômés détenus par les Frères de la province (de Lévis) qui comptait alors 399 Frères, et qui couvrait le Saguenay-Lac-Saint-Jean, la Beauce, Charlevoix et la région de Québec. Le brevet le plus ancien avait été obtenu en 1917 ; le détenteur était né en 1900. Cette précision indique que ce Frère (Majella Gosselin, pour le nommer) avait commencé à enseigner à dix-sept ans. Trente ans plus tard, c'était encore la règle générale dans la plupart des communautés masculines. Entretemps, la communauté avait fondé son premier scolasticat-école normale à Iberville, en 1931.

La liste comprenait 37 détenteurs du brevet élémentaire du Bureau central des examinateurs catholiques ; 33 détenteurs du diplôme modèle ; 22 détenteurs du diplôme académique. Elle comprenait également 13 détenteurs du diplôme d'enseignement moderne. Il va sans dire que la plupart des Frères cumulaient d'autres diplômes à l'époque où je dressais mes listes. Frère Rosaire, par exemple, avait obtenu son brevet supérieur en 1948, et son Baccalauréat ès arts en 1957.

À ce moment-là, je ne savais rien du Bureau central des examinateurs catholiques (qui fut aboli en 1939). Toutes les communautés étaient alors en pleine course vers les nouveaux diplômes : Baccalauréat en pédagogie, Brevet A, B, C, D, sans parler de la course aux diplômes universitaires en sciences, en lettres, en philosophie.

C'était encore l'époque où seuls les plus chanceux, les mieux cotés ou les plus en demande, à cause même du niveau où ils enseignaient, étaient autorisés à faire des études à « plein temps » à l'université. La majorité des Frères complétaient leurs études en vue du brevet supérieur et, plus tard, du brevet A ou du Baccalauréat ès arts, en suivant des cours durant les fins de semaine et durant les vacances d'été. Frère Rosaire a perdu deux vacances d'été, vu qu'il a dû faire deux fois ses grands exercices !

En 1945 (promotion du Frère Rosaire), la communauté n'accordait qu'un an de scolasticat-école normale. C'était (encore) l'époque où un curé ou un président de commission scolaire demandait à un provincial : « Vous auriez pas un petit Frère pas cher pour telle ou telle école ? » Ce propos m'a été rapporté, avec humour, par un Frère de Saint Viateur qui s'était trouvé être justement le « petit Frère pas cher », en l'occurrence !

Le Frère Rosaire n'a jamais ambitionné d'être docteur. De toute façon, et cela était programmé dans son destin, car nos événements nous ressemblent, il fut très tôt happé par en haut. Je veux dire : pour des fonctions communautaires : maître de salle et directeur du juvénat à Desbiens, supérieur de communauté, conseiller provincial, économiste provincial. Son jugement sûr, sa fiabilité, sa maturité psychologique, son esprit méthodique l'y destinaient.

Dieu sait comme lui ont coûté les visites des familles des juvénistes, durant les vacances de ceux-ci. Il m'en a parlé, dans ses rares moments d'exposition de ses « états d'âme ». Le Frère Rosaire n'était pas un homme liant par nature. Il n'était pas l'homme à s'inviter où que ce soit. Il n'était pas l'homme à entrer n'importe où, n'importe quand, toutes oreilles déployées.

Conjonction de deux vies

Le terme conjonction signifie : « Rencontre apparente de deux ou de plusieurs astres dans la même partie du ciel. » (*Petit Larousse illustré*) On a bien le droit de s'émerveiller, d'abord, de la concision et de la dureté diamantaire des concepts d'une telle définition. On peut rêver, tout simplement, à partir de là.

Rencontre apparente. La rencontre en question, en effet, n'est qu'une apparence, telle qu'observée du point de vue de la terre. Cependant, Paul VI a trouvé moyen de faire déposer sur la lune, en juillet 1969, le psaume 8, transcrit de sa propre main. On y lit notamment ceci : « Tu l'as voulu un peu moindre qu'un dieu.

Tu mets toute chose à ses pieds. »

Je suis entré au juvénat de Lévis le 2 juillet 1941. Rosaire Potvin est entré le 24 juin de la même année, profitant (comme ce fut le cas pour moi) de l'automobile des Frères qui se rendaient à leur retraite annuelle du côté de Beauceville, probablement. Il était donc plus ancien que moi et, parfois, par mode de taquinerie, il me le rappelait. Nous avons fait ensemble nos deux ans de juvénat, nos deux ans de postulat/noviciat et notre année de scolasticat, à Valcartier où nous faisons partie du groupe-fondateur. Aujourd'hui, il est question de démolir l'immense ralonge (92' x 30') que nous avons bâtie, cet automne et cet hiver-là. Avec des pelles à mains et une seule pelle à cheval. Alternativement, celle du Frère Théodo-

re ¹⁶ et son vieux tracteur, et celle du Frère Louis-Léon et sa jument. L'été suivant, l'espace de deux jours, on fit creuser, avec un buldozer, une piscine, ayant à peu près les mêmes dimensions que la rallonge. *Such is life*. Le temps est défaisant, comme disait Aristote. Mais saint Paul dit que « l'homme intérieur se construit pendant que l'homme extérieur se détruit. » (2 Co. 4, 16)

Par la suite, la maladie, dans mon cas, et nos vies professionnelles respectives ont fait que nous n'avons jamais vécu ensemble, ce qui n'exclut pas plusieurs rencontres intenses survenues entretemps. Je mentionne une certaine matinée de novembre, par grand vent, où il m'avait amené en station wagon au bout du quai à Métabetchouan, pour faire laver la voiture. Les vagues, en frappant le quai, formaient un mur d'eau qui s'écroulait sur la voiture, laquelle s'écrasait un peu sous la charge. Spectacle impressionnant, et que j'ai renouvelé, par la suite, avec le Frère Albert Ouellet.

Je mentionnerai encore ceci : en 1963, j'étais étudiant à Fribourg. Rosaire était en route pour l'année dite de spiritualité avec le Frère Marcel Bolduc. Par amitié et par esprit de solidarité, il avait fait un détour non prévu ou non autorisé à son itinéraire. Peut-être escomptait-il profiter d'une permission présumée, comme on disait à l'époque. Il était tout à fait capable de la chose. Toujours est-il que la chose, justement, fut connue, et fort rapidement, puisque, étant sur place, à Fribourg, il reçut une lettre du provincial lui ordonnant de vider les lieux. Ce qu'il fit. Entretemps (deux jours et demi), nous étions allés à Berne (20 minutes en train). Il avait remarqué une raison sociale que l'on pouvait lire par la fenêtre du train. Il l'aimait pour la sonorité. Moi aussi. C'était : *Baümgartner S.A.* Nous nous répétions ce nom, juste pour rire et pour la sonorité.

Hormis nos années communes de formation, j'ai vécu avec le Frère Rosaire de 1978 à 1983. J'étais provincial ; il était économe provincial. Notre cohabitation communautaire, fraternelle et professionnelle ne fut pas facile. Nos deux egos, pour parler savant ; nos deux loteries génétiques, pour parler encore plus savant ; bref, nos deux personnalités, construites parallèlement pendant plus de 30 ans, ne

¹⁶ Un vieux Frère français, doux et rond, silencieux, aux joues couperosées. Il fut le troisième Frère enterré dans le cimetière de Valcartier (1953). Le premier fut le Frère Marcel-Marie (9 juin 1947), qui était du groupe fondateur. Le second fut le Frère Émile-Vincent, qui avait été un de nos professeurs. Le cimetière fut déménagé à Château-Richer, je ne sais plus en quelle année.

se touchaient, comme les sphères, que par un point, dit-on en géométrie, si j'ai bonne mémoire. Quel point, en l'occurrence ? Le point de la responsabilité commune, dont j'étais le gardien à titre de provincial.

Jugement rétrospectif

Je dis jugement, tenant bien compte de l'épigraphe de ce texte. Je dirai d'abord que le Frère Rosaire m'apparaît (maintenant) comme un homme d'initiative personnelle, en fils de forgeron, peut-être. Exemple : au postulat, pendant que nous étions tous sous le joug du Frère maître, il avait obtenu, Dieu sait comment, la permission d'entreprendre la construction et l'érection d'une croix, à même deux gros troncs d'arbres. Cela se passait durant les périodes dites des travaux manuels. Je l'enviais de n'être pas obligé, comme nous étions, à faire des riens (une grotte de Lourdes, mettons).

Le Frère Rosaire a toujours été un être à l'indignation tenace. Exemple : une certaine année, il fut décidé, en haut lieu que les grands exercices, pour son groupe, serait devancés, afin de pouvoir réunir un nombre suffisant de Frères des provinces de Lévis et d'Iberville, sous promesse que ceux qui avaient été devancés n'auraient pas à reprendre l'opération. Le problème, c'est que, l'année suivante, le groupe du Frère Rosaire fut obligé de recommencer. Heureusement pour moi, j'étais hospitalisé. Je ne sais pas ce que j'aurais fait. J'aurais sûrement obéi, comme lui. Ce que je sais, par contre, c'est que le Frère Rosaire, par la suite, a toujours raccourci, tant qu'il a pu, les retraites communautaires, y compris celles que j'organisais à titre de provincial. La chose m'agaçait, j'en conviens.

Je ne reviendrai pas sur ce que je disais, à la demande du provincial actuel, lors de la messe des funérailles, le 26 août dernier. Sur quoi reviendrai-je ? Sur ceci, que je n'ai pas développé le jour en question :

Ès piété, le Frère Rosaire n'était pas un extravagant. Très peu charismatique. Les samedis du temps ordinaire, il n'aimait pas trop que l'on choisît mécaniquement la messe votive de la Sainte Vierge. Il disait : « Que l'on prenne la messe du jour. Point. ». J'étais tout à fait d'accord avec lui là-dessus. La dévotion à Marie ne doit pas être confondue avec la mariolâtrie.

On sait comment sont les vieux Frères, club où nous nous retrouvons presque tous, puisque la moyenne d'âge des Frères (québécois) de la province est de plus de 70 ans. À Desbiens, du temps de mon provinciale, un vieux Frère trépigait dans sa stalle, trente secondes avant le début de la messe. Il avait d'ailleurs le même comportement avant chaque bénédiction. La chose me fatiguait. Je dis au Frère Rosaire : « Installe-nous une horloge électrique, extrêmement visible. » Lui aussi, ça l'agaçait, les dérhumements du vieux Frère en question. Par la suite, nous parlions de l'heure du Bon Dieu, par opposition à l'heure de n'importe qui, fût-ce le directeur ou le pape. À ce sujet, Frère Rosaire m'a souvent dit : « Les Frères, ça attend pas. » Frère Borromée Caron, pour sa part, précisait : « Les Frères, ça se runne pas. » Tous les deux parlaient comme supérieurs, anciens supérieurs ou, en tout cas, comme des êtres qui avaient toujours été autonomes.

Il faut transposer : un supérieur religieux, ça fait pas attendre les autres. Ni par caprice, ni pour affirmer son autorité, ni par piété.

Ces rappels et cette insistance paraîtront triviaux. Ils ne le sont aucunement. Nul d'entre nous n'a fait le vœu d'être à l'heure du directeur. Il a promis d'être à l'heure. Point. Mais, par exemple, il faut que le supérieur, lui aussi, soit à l'heure. Saint Benoît, dans sa règle, fondatrice de tout le monachisme occidental, faisait un point majeur, pour le boss, de ne point faire attendre,

À ce sujet, le Frère Rosaire n'était pas irréprochable. Les vices publics des autres pouvaient passer après les besoins communautaires qu'il avait élus avec une bonne conscience qui, assez souvent, faisait tout simplement son affaire.

Curieusement, et je n'ai jamais poussé l'affaire avec lui, Frère Rosaire avait fait un travail universitaire sur le poète Gérard de Nerval. Le poète romantique qui s'est pendu à un lampadaire de Paris, pour je ne sais quel oaristys. Je rappelle la chose pour illustrer comme nous passons nos vies à passer à côté les uns des autres. Pourquoi ce choix de la part du Frère Rosaire ? J'ai un élément de réponse : il m'avait cité, un jour, cette remarque de Vigneault : « Je marche dans les sentiers où courait mon enfance. » Son insistance portait sur le je marche et le courait.

Voyait-il venir le moment où l'on marche, mais où l'on ne court plus ? Il était assez fier de sa force et de sa forme physiques. De toute façon, cinq ans plus tôt ou cinq ans plus tard, on est rejoint et réduit par l'âge. On est obligé de réduire son erre et son aire. Jeune, on court ; plus vieux, on marche. Encore bien chanceux de

pouvoir marcher. Marcher est la première libération de l'enfant et la dernière liberté des vieux, juste avant qu'on les attache dans leur chambre, pour leur propre « sauveté », comme disait Saint-Simon.

Faisons encore un coq-à-l'âne. En 1963, Frère Rosaire passa l'hiver à Rome, à la maison dite généralice. Il fit froid. Il fait froid en dehors du Québec. Pas mal moins longtemps, il faut dire, mais le temps en question, il fait froid. Tout bêtement. *I know. I was there.* Rosaire, au lieu d'endurer, se comporta en Québécois. Il calfeutra les hauts des fenêtres (qui étaient complètement ajourés) avec des gazettes et que sais-je encore, mais toujours est-il, qu'il s'était arrangé. Jésus n'a jamais demandé à personne de souffrir par exprès. Par bêtise.

Frère Rosaire est mort subitement. Après avoir effectué un peu de travail manuel à l'extérieur de la maison, il entra prendre une douche. Ne le voyant pas au souper, un Frère monta dans sa chambre. Il était mort depuis une couple d'heures.

J'ai placé la carte mortuaire du Frère Rosaire dans mon livre d'office. Je ne le collectionne pas. Ça ferait péter la reliure. Le Frère Rodrigue Dion vient tout juste de me remettre un *Prière du temps présent*, en remplacement du précédent, qui avait éclaté. Il avait appartenu au Frère Philippe Pinard. Il a été relié par les bons soins du Frère Léo-Philippe Lévesque qui est mort depuis.

L'autre matin, je lisais, à l'endos de la carte mortuaire du Frère Lorenzo, ceci et cela. À dire vrai et à vrai dire, je ne reconnaissais pas le Frère que j'avais fort bien connu, à divers niveaux de la hiérarchie. Or, que lis-je, à l'endos de la carte mortuaire du Frère Rosaire ? La même chose. Les deux Frères en question avaient donc les mêmes vertus, le même sourire, la même jovialité ? Les mêmes traits de caractère ?

Il vaut mieux que les cartes mortuaires soient uniformes et militaires. Sur une tombe, dans le cimetière militaire de Manille, Jünger avait noté : « *Here rests / In honored glory / A comrade* ¹⁷ *in arms I Know but to God.* »

¹⁷ *Comrade*, camarade signifie : celui qui partage la même chambre, la même chambrée, en langage militaire. Le poids de souffrance et de joie, dans toute vie, est comparable. Les souffrances et les joies ne se présentent pas toutes en même temps, comme les congés fériés, dans les conventions collectives. Mais, en regard de la promesse en laquelle nous faisons profession de croire, tout devient égal. Curieusement, le passage de l'Évangile de ce jour commence par

J'écris ces lignes en ce dimanche 8 octobre, où l'Évangile du jour nous ramène la remarque de Jésus : « Quand vous aurez fait tout ce qui vous a été prescrit, dites : Nous sommes des serviteurs inutiles. » (Le 17, 10) Voulant sans doute ménager nos sensibilités démocratiques, le célébrant a pris beaucoup de peine, ce matin, à adoucir cette remarque. Elle est pourtant du même ordre que celle qui se rapporte aux ouvriers de la onzième heure, qui reçoivent le même salaire que les ouvriers de la première heure, lesquels ont supporté le poids du jour et de la chaleur. La pointe de ces deux paraboles, c'est la gratuité absolue du don de Dieu

Une des forces de la vie et de la mort en communauté, c'est d'avoir le même traitement durant sa vie et après sa mort. Après la mort, le traitement ne doit pas être remis entre les mains (je veux dire l'inculture) ou la sentimentalité de n'importe qui, ce qui revient à dire entre les mains d'un comité.

Concluons :

Pour terminer, voici un autre petit détail vrai. Il arriva ceci : un chat vint se poser sur la bordure de la fenêtre de mon bureau. C'était en plein hiver. J'eus un mouvement de pitié, comme il est si facile d'en avoir, quand on est le moins sentimentalement ou tout simplement un vieux Frère. Plusieurs jours de suite, je fis entrer le chat. Il se couchait sur la peau d'ours que j'avais dans mon bureau. Un cadeau du Frère René Simard. Le chat était un profiteur, comme tous les chats, en hiver comme en été. Il ronronnait comme une locomotive. J'en étais tout honoré. Mais étant donné que je n'ai pas été créé pour les chats, j'avais décidé de le foutre à la porte (ou par la fenêtre). Je devais en effet m'absenter pour plusieurs jours. Que fit Rosaire ? Il prit le chat, le mit dans une caisse de carton et le déposa assez loin, quelque part dans le village. Solution technique, applicable aux chats, mais non pas à du monde. Auparavant, il m'avait rappelé la remarque du Petit Prince « On est responsable de celui que l'on apprivoise. ». J'avoue que sa remarque avait touché juste, mais sa solution était d'ordre purement technique.

Le trois juin dernier, la communauté célébrait le cinquantième anniversaire de la première profession du Frère Rosaire. Il était entouré de ses parents et amis. Il était rayonnant et vigoureux. En fait, c'est le 15 août dernier que Rosaire célébrait

la requête des disciples : « Seigneur, ajoute-nous de la foi : Adauge nobis fidem. »

pour son propre compte, si je peux ainsi dire, le cinquantième anniversaire de sa première profession. Quels furent ses sentiments, ce jour-là, neuf jours avant sa mort ? Nul ne peut le dire. Et je ne peux pas me substituer à lui.

Je rappelle son esprit de travail et son attachement à la communauté. Nous savons aussi qu'il aimait la nature, les grands espaces et toutes les activités où il pouvait exercer son esprit d'initiative et son caractère indépendant. Son caractère de travailleur autonome, qu'il tenait sans doute de son père forgeron.

Il faut encore souligner son sens de l'amitié. Ce n'est un secret pour personne que la maladie qui a frappé le Frère Jean-Marc Fortin l'a beaucoup secoué. Vers la mi-juillet dernier, j'avais appelé le Frère Rosaire à propos de l'arrêté de comptes de la communauté locale. Je m'étais informé de la santé du Frère Jean-Marc. Il m'avait répondu avec un ton où je crus sentir une forme de révolte : « Ça va mal ! »

Et si mourir (ce peu profond ruisseau, comme disait je ne sais plus qui), c'était voir Jésus...

* * *

LES ANNÉES NOVEMBRE :
Journal 1993-1995. (1996)

ANNEXE 21

[Retour à la table des matières](#)

Dessine-moi un mouton

« Épuisée par un long débat, l'opinion accepte qu'on la dupe, pourvu qu'on la repose. » (Tocqueville)

L'été dernier (déjà !), je demandais au cosignataire du présent texte : « Qu'arriverait-il si le référendum était reporté à sept ans d'ici et, qu'entre-temps, il ne soit plus jamais question de la fièvre obsessionnelle constitutionnelle ? » Une fièvre obsessionnelle, soit dit en passant, c'est une maladie qui frappait les villes assiégées durant les époques reculées. Il me répondit : « Le monde, il ferait ouf ! »

De cette réaction on ne peut plus spontanée, et venant d'un homme fort placide, tirons trois conclusions :

- La première, c'est que la campagne référendaire est beaucoup trop longue.
- La deuxième, c'est que ce référendum aura été une opération coûteuse et inutile.
- Enfin, ce référendum aura été imposé aux citoyens par calcul politique enrobé d'astuces.

Dire que la campagne référendaire aura été trop longue n'exige pas de commentaires. Nous reviendrons sur les deux autres points annoncés ci-dessus.

Auparavant, rappelons que le 3 septembre 1994, nous qualifions de référendaire l'élection générale du 12 septembre. Il fallait savoir, nonobstant son slogan électoral, que le Parti québécois ne cherchait pas le pouvoir en vue de nous donner un bon gouvernement, mais en vue de réaliser son projet sécessionniste. Il fallait savoir cela et voter en conséquence. Le Parti québécois a été porté au pouvoir. Ce qu'il lui restait à faire, car il en avait le pouvoir, c'était de demander aux citoyens : voulez-vous que le Québec se sépare du Canada, oui ou non ?

Scrutin référendaire, disions-nous. La suite des événements semble bien nous donner raison. Toute la machine gouvernementale a été engagée dans le cuisinage du référendum. Cela va du remplacement des hauts fonctionnaires jugés mous, à la présentation d'un avant-projet de loi, en passant par Paris. D'astuce en pèlerinage, le citoyen-électeur finira peut-être par « dessiner un mouton », lequel, dans le conte que l'on sait, se trouvait dans le ventre d'un serpent.

Le Parti québécois a eu peur de la réponse à une question claire. Il a donc multiplié les astuces pour déguiser son projet et blouser les citoyens.

Référendum et démocratie

Si la démocratie veut dire quelque chose, c'est bien ceci : un gouvernement démocratiquement élu cherche à connaître la volonté populaire et ensuite, à administrer la chose publique en conséquence.

Quand on est le Premier ministre d'un gouvernement démocratiquement élu, on a la responsabilité de respecter la volonté du peuple et d'abord, chercher à la connaître.

S'il s'agit du cours ordinaire des choses, lequel est déjà assez complexe, merci, les élections périodiques dégagent une expression de la volonté populaire qui permet l'exercice démocratique du pouvoir. Le cours ordinaire des choses, en effet, s'applique à des modalités de l'existence d'une société, et les décisions à leur sujet sont modifiables et réversibles.

S'il s'agit d'une question qui touche à l'être même, il en va autrement. Prenons un exemple simple : je n'ai pas besoin d'une longue délibération avant de changer d'appartement ou avant de me soumettre à une intervention chirurgicale mineure. Mais s'il s'agit de déménager dans un autre pays, ou de l'amputation d'un rein ou

d'un poumon, je dois y penser plus sérieusement, même si je suis sous l'urgence. J'ai notamment besoin d'être bien informé des conséquences du déménagement ou de l'intervention chirurgicale.

Dans la situation politique où nous sommes placés, il ne s'agit pas de modalités d'existence ; il s'agit de l'être même.

La sécession est une opération majeure. Preuve en soit qu'on ne l'appelle pas par son nom. Pourtant, les responsables ont l'obligation d'informer soigneusement le patient. Un référendum est un instrument à cette fin, à deux conditions :

- Le patient est bien informé et non pas blousé.
- Le chirurgien est indifférent. C'est à vous de décider, cher bénéficiaire !

Dans le cas qui nous occupe, nous ne sommes pas informés et le chirurgien n'est pas indifférent. Il ne veut pas rater son opération. Il y tient à son opération, à tout prix. En clair, le chirurgien (les chirurgiens) ne veut pas rater son référendum. Chacun se tue à le répéter, Lucien Bouchard en tête. Ils ont pris beaucoup de peine à concocter leur question. Brèfle, fallait-il un référendum ? Pour qui ? Qui c'est qui voulait un référendum à tout prix ?

C'est un étrange paradoxe que des responsables politiques, en régime démocratique, ont peur de connaître la volonté de leurs sujets, alors que leur discours devrait être le suivant :

« Nous voulons la sécession du Québec, mais nous ne voulons pas la faire en cachette. Nous voulons donc savoir si, OUI ou NON, vous êtes d'accord avec nous.

Nous ne voulons pas vous vendre un chat dans un sac. Nous vous informons donc que la sécession exigera de nous tous des sacrifices considérables et durables. Toute honnête déclaration en faveur de la sécession doit s'appuyer sur la connaissance des sacrifices que l'on est prêt à faire pour la réaliser. »

Nous n'avons pas été jugés dignes de ce discours. Après 14 mois d'absence de gouvernement, de décisions différées, d'études misérables mais coûteuses, dont Lucien Bouchard lui-même n'a pas jugé utile de prendre connaissance, nous nous retrouvons devant une question à tiroirs, comme les *jokes* du même nom, plus divisés que jamais. Quel que soit le résultat de ce référendum, le 31 octobre, nous ne serons pas plus avancés.

Nous sommes peinturés dans un coin. Cette situation est un lieu commun des caricaturistes, comme celle du naufragé solitaire sur une île, ou celle de l'ivrogne qui rentre rond et tard à la maison et que sa femme attend avec un rouleau à pâte.

Nous nous sommes peinturés dans un coin. Et qu'est-ce qu'on fait quand on s'est peinturé dans un coin ? Réponse : on marche sur la peinture ou bien on attend que la peinture sèche. Marcher sur la peinture fraîche, ça laisse des traces ; attendre qu'elle soit sèche demande du temps. Il faut avoir un bourdalou entre les cuisses et une couple de sandwiches dans sa poche.

Nous nous sommes peinturés dans le coin en ceci qu'un OUI massif n'est pas plausible ; un NON massif non plus. Un résultat serré autour du OUI ou du NON nous ramènerait à la case de 1980. Ben ! Faut aimer ça.

Le 30 octobre, quelque part vers 21h, nous ne serons pas plus avancés pour deux raisons :

- La question était confuse et délibérément confondante.
- Le vrai débat aura été occulté.

L'enjeu du référendum, ou le sens d'un OUI et le sens d'un NON

La campagne référendaire qui s'achève n'aura pas brillé par la rationalité du discours ni par la retenue dans les dépenses. Les études du ministre Le Hir, à elles seules, auront coûté dix millions. Or, dès sa nomination comme négociateur, Lucien Bouchard a balayé sous le tapis ces études encombrantes commanditées par un gouvernement dont il ne fait pas partie.

La suite des interventions de M. Bouchard a commencé par garantir un partenariat qu'il se faisait fort d'imposer à l'ensemble du Canada si 25 % de la population de celui-ci voulait bien lui en donner le mandat. Le partenariat ainsi assuré d'un coup de baguette magique, la souveraineté va de soi. Mais récemment il est revenu au credo de M. Parizeau : un OUI veut dire souveraineté, avec ou sans partenariat (*La Presse*, 19 octobre).

Dès lors, lecteur astucieux ou blousé, quel sens donnerez-vous à votre OUI ou à votre NON, le 30 octobre ? Un OUI veut dire deux sortes de choses : des choses certaines et des choses incertaines.

Parmi les effets certains, mentionnons :

- Proclamation de la souveraineté par l'Assemblée nationale ;
- Abandon de la citoyenneté canadienne ;
- Création d'un nouveau pays avec toutes attributions idoines (frontières, armée, monnaie, passeport, etc) ;
- Sacrifices à faire pour démanteler un pays et en créer deux autres sur 1 es ruines du premier ;

- Prise en compte des Autochtones. Ces derniers ont clairement fait savoir qu'ils tenaient à demeurer citoyens canadiens. On ne peut pas laisser ce grave problème en veilleuse. On ne peut pas faire comme si on ne les avait pas entendus. On doit donc s'attendre à ce que les Autochtones se réclament d'une légitimité au moins équivalente à celle des sécessionnistes, et qu'ils opteraient pour un processus et des moyens de leur choix pour demeurer dans un pays qu'ils auraient décidé de ne pas quitter. On ne peut passer sous silence un problème qui peut devenir rapidement explosif et prendre une ampleur insoupçonnée.

Parmi les effets incertains, mentionnons toutes les questions inhérentes à une nouvelle Constitution reposant pour l'heure dans les limbes des futuribles. Par exemple, advenant la proclamation de la sécession du Québec, d'ici à un an, quand le prochain rendez-vous électoral aurait-il lieu ? Il va de soi que le premier président de la République serait désigné conformément à la Constitution qui établirait la durée de son mandat. Supposons que la future constitution québécoise, à l'instar de la gaullienne, stipule que le Président est élu pour sept ans. Le prochain rendez-vous électoral serait situé autour de l'an 2004. Pas mal de vieux peureux vont être morts.

Dans le cadre des travaux de la Commission Bélanger-Campeau, on a identifié pas moins de vingt-deux ententes à conclure, dont l'ampleur et la complexité sont sans commune mesure avec la saga de l'amiante. Au surplus, le partenaire avec lequel il faudrait traiter aura bien d'autres intérêts à promouvoir ou à défendre que

la stricte rentabilité financière d'une multinationale au sang froid. En étant optimiste, supposons que l'on règle deux ententes par année. Faites le calcul !

Par ailleurs, quel sens un NON prendrait-il, inévitablement ? Il s'ensuivrait, comme pour le OUI, des effets certains et des effets incertains.

Parmi les effets certains, le minimum serait le statu quo et le maximum, dans un avenir prévisible, un Canada décentralisé à cinq régions, comme la géographie et l'histoire finiront bien par l'imposer.

Parmi les effets incertains, on ne peut pas écarter des turbulences sociales plus ou moins graves.

Ajoutons qu'après un OUI ou un NON, le redressement des finances publiques demeurera à l'ordre du jour. La seule question qui se pose est de savoir de combien de crans il faudra se serrer la ceinture : quatre ou cinq après un OUI, deux ou trois après un NON ? Faites votre choix.

La campagne qui s'achève a fourni une bonne récolte de perles rhétoriques. Il est fâcheux que « le plus grand exercice démocratique de l'histoire du Québec » ait été présenté comme une astuce par le Premier ministre lui-même. On a eu le tricheur et le naufrageur ; nous voici avec l'astucieux et le magicien. Guy Bouthillier, pour sa part, nous rappelle « que dans l'instantané d'un vote référendaire, il y a l'éternité qui nous interpelle. » (*La Presse*, 7 octobre). On n'est pas loin du toujours, jamais des sermons sur l'enfer de naguère. Auparavant, Pierre Graveline soutenait que voter en faveur de la souveraineté est une obligation morale (*Le Devoir*, 26 janvier 1995). Je conviens que voter est une obligation morale, mais je pense que l'on peut voter non, sans devoir s'en confesser. Je ne pense pas non plus que nous sommes appelés à notre dernier rendez-vous collectif. Le 30 octobre ne marquera pas la fin de l'histoire.

C'est probablement Mme Andrée Ferretti qui remporte la palme des sommations. Dans une lettre ouverte à M. René-Daniel Dubois, elle écrit : « Se pourrait-il que tu sois devenu un pète-sec de l'intelligence, un arc-bouté sur le confort de l'insignifiance, un renieur à gage de notre histoire et de sa logique ? ». M. Dubois répond, en substance, qu'il n'entend pas se soumettre à ce genre de chantage et manoeuvrer, sur commande, la pompe à trémolos. Mme Ferretti ne donne guère envie d'embarquer dans sa chaloupe.

En réponse à Laurent Beaudoin, PDG de Bombardier, qui s'était prononcé pour le non, Yvon Martineau, président d'Hydro-Québec, dénonçait « l'alliance irrespectueuse de la peur et du rapetissement » (*Le Soleil*, 27 septembre). Ben ! Quand on est président d'Hydro-Québec, on n'a guère de raison d'avoir peur de la séparation, comme ne disent pas les péquistes. De toute façon, quand on nage dans ces eaux-là, OUI ou NON, on aura une prime de séparation.

Quant au rapetissement, à part les Cris et Brigitte Bardot, il n'y a guère de danger non plus pour Hydro-Québec. Par -30° C, faut l'Hydro.

Parler d'irrespect à propos de la peur qu'éprouverait le citoyen moyen, c'est précisément de l'irrespect. Les petits NOMS ont tout à fait raison d'entretenir quelque peur vis-à-vis de la sécession. Je connais plusieurs petits NOMS qui n'auront pas réussi, dans toute leur vie, à se ramasser la moitié des primes de séparation des gros NOMS.

Comme il fallait s'y attendre, la Société des alcools du Québec et Loto-Québec, à l'exemple d'Hydro-Québec, rompaient elles aussi avec le Conseil du patronat du Québec, par respect pour leur clientèle, elles aussi, et à titre de protestation contre le NON de Bombardier. Ce respect soudain pour la clientèle nous paraît décrété. On va boire OUI, on va gratter OUI, on va motoneiger comme avant.

Comment imaginer que MM. Beaudoin et Martineau se retrouvent prochainement autour d'une même table ? Ils le feront bien. L'argent n'a pas d'odeur, comme disait l'inventeur des vespasiennes.

Nous répétons que le 30 octobre, nous ne serons pas plus avancés, et si nous ne sommes pas (encore) séparés, il est tout à fait sûr que nous serons plus divisés que jamais. Une partie de la population veut se faire donner le mandat de dépouiller l'autre partie d'un bien auquel elle tient viscéralement : sa citoyenneté. Saint Paul, tout juif qu'il était, tenait, lui aussi, à sa citoyenneté romaine.

Quelle que soit la répartition des OUI ou des NON, en regard d'un choix aussi grave, aussi divisif, il ne sera pas facile de gouverner. Il ne s'agira plus, en effet, d'avoir un nombre majoritaire de députés à l'Assemblée nationale. Il s'agira de gouverner contre 40% ou 50% des citoyens. Et non pas selon une modalité de la vie publique (augmentation des taxes, regroupement d'institutions, etc.), mais sous une forme nouvelle d'existence. Enfin, il ne s'agira pas d'une situation provisoire

et réversible. Un adolescent peut quitter la maison et y revenir ; mais un État ne peut pas faire son baluchon et revenir chez le bonhomme cinq ans après.

Il n'est pas vrai que le fédéralisme est un concept (et une pratique) univoque. Le Parti québécois piège le citoyen-électeur en braquant la vie politique sur l'alternative sécession ou statu quo. Une réorganisation du pouvoir fédéral serait possible, notamment par la création de cinq grandes régions qui décideraient d'un nouveau pacte fédératif et d'une répartition différente des pouvoirs entre le gouvernement central et ceux des régions en question. La condition préalable serait l'émergence de forces politiques correspondantes dans les régions. Ces régions sont bien connues ; elles sont le fait de la géographie et de l'histoire.

Le malheur, c'est que le débat politique est confisqué par la question du Québec. Au Québec même, le débat est enferré dans l'alternative réductrice créée par le Parti québécois. Tout se passe comme s'il n'y avait pas de solution de rechange. Et pendant ce temps, on escamote des problèmes autrement plus sérieux pour la vraie vie du vrai monde.

Nous sommes conscients de n'avoir pas relevé beaucoup d'effets positifs résultant d'un OUI majoritaire. Les raisons en sont que les savantes études qui devaient faire la lumière là-dessus ont été retournées à leurs auteurs avant diffusion. Nous n'avons pas les moyens d'y suppléer. Reste l'histoire récente des pays qui ont opté pour l'indépendance par proclamation unilatérale, après négociations ou même après une guerre. Depuis l'indépendance de l'Algérie, par exemple (1962), quelle république nouvelle a fait le bonheur de ses citoyens ?

Tout ça pour dire que le 30 octobre, nous votons NON.

Le choix n'aura pas été facile. Nous sommes deux vieux, mais nous avons (encore) le droit de vote. Nous avons attrapé la fièvre obsidionale. Ben ! Dans une société assiégée par elle-même, comment éviter le rhume ? Dieu sait pourtant que nos derniers mois sous la lune ne seront guère affectés par le résultat de cette opération.

* * *

LES ANNÉES NOVEMBRE :
Journal 1993-1995. (1996)

ANNEXE 22

[Retour à la table des matières](#)

Vote, suffrage, scrutin, voix, sondage et courte paille

Saint Ignace de Loyola a inventé une formule de retraite spirituelle appelée les grands exercices. Dans sa forme originelle, cette retraite dure un mois. Et elle se termine bel et bien par une élection : l'élection de Jésus comme maître et Seigneur de sa vie, que le retraitant est amené à faire.

Ces dernières semaines, le Québec a fait les grands exercices de Frère Jacques. Au terme de cet exercice, le citoyen était appelé à voter OUI ou NON. Dans le présent texte, je n'entends pas commenter l'opération en question. Je veux simplement proposer quelques remarques sur le vote lui-même.

Étymologiquement, le mot *vote* signifie *vœu*. Voter, c'est exprimer un vœu, une volonté. Le mot vote est pratiquement synonyme de suffrage. Le terme suffrage signifie briser, parce qu'autrefois, on exprimait son suffrage en brisant une pièce de matière quelconque : une coquille, un tesson. Déjà dans ce geste, on retrouve l'idée du oui et du non, en ce sens qu'il y a une cassure entre le oui et le non. Il n'y a pas de peut-être. Dans la liturgie, le mot suffrage signifie prière. Il signifie donc une demande, un vœu, l'expression d'une volonté.

Parler de vote, c'est parler de scrutin. La racine première du mot *scrutin* signifie couper. On recoupe l'idée de suffrage. Par dérivations et glissements sémanti-

ques, le terme scruter porte également le sens de juger, examiner, trier, décortiquer. Il porte aussi le sens de secret.

Le terme voix est pratiquement synonyme de vote. On peut légitimement employer l'un pour l'autre. Toujours, on retrouve l'idée d'exprimer son vœu, sa volonté, en parole, à main levée, en déposant une boule ou un morceau de papier dans une boîte, en appliquant son pouce sur un tampon encre, etc.

Avant l'invention du vote (peu important ses modalités), il existait le sort, comme dans l'expression tirer au sort. Tirer au sort, c'est pratiquer une forme de choix, une forme d'élection. Il ne s'agit toutefois pas d'un vote, puisque le résultat est confié au hasard et non pas au nombre. Pour remplacer Judas, les Onze présentèrent deux candidats. « On les fit tirer au sort, et le sort tomba sur Matthias qui fut compté parmi les onze Apôtres. » (Actes 1, 26) Il y avait quelque 120 personnes dans ce bureau de vote.

Dans la chanson folklorique intitulée *Il était un petit navire*, on raconte que les vivres vinrent à manquer. L'accident était fréquent à l'époque. Et que faisait-on alors ? On délestait le bateau en jetant un ou plusieurs hommes à l'eau. La chanson continue : « *On tira-z-à la courte paille...* Le sort tomba sur le plus jeune. »

Digression : dans les journaux, récemment, l'Association des hôpitaux du Québec (rien que ça) laissait flotter l'idée que l'on devra bientôt refuser les soins coûteux aux personnes dont l'espérance de vie est très réduite, peu importe leur âge. Dans *Le Devoir* du 11 novembre (Jour du souvenir !) un article à ce sujet était titré : *La courte paille*. On aurait cru ces temps révolus. On aurait cru que c'était du folklore. Fin de la digression.

Revenons au vote, au suffrage universel, au scrutin secret. Sartre écrit : « On ne saurait fonder le suffrage universel sur autre chose que sur cette faculté universellement répandue de dire non ou de dire oui. »

Ici se posent la question du droit de vote et celle du poids de chaque vote. Les Grecs pratiquaient le vote, mais le droit de vote était réservé aux citoyens libres, par opposition aux esclaves, beaucoup plus nombreux. Les femmes n'avaient pas le droit de vote. Ici au Québec, c'est en 1940 seulement que le droit de vote fut accordé aux femmes.

L'âge où l'on obtient le droit de vote s'appelle majorité. On devient majeur, c'est-à-dire responsable de tous ses actes de la vie civile. C'est aussi l'âge à partir duquel on peut être conscrit ! Dans l'Église catholique, (c'était) l'âge où l'on devenait soumis à l'obligation du jeûne durant le Carême.

Jusqu'au début des années 60, il fallait avoir 21 ans révolus pour avoir le droit de vote. Depuis lors, on a abaissé l'âge du droit de vote à 18 ans. On commence à proposer (timidement) de l'abaisser à 16 ans. Cette suggestion doit-elle être retenue ?

Avant de répondre, posons la question du poids respectif des votes. En clair : le vote d'un vieux vaut-il autant que celui d'un jeune ? Le vote d'un poivrot vaut-il autant que celui d'un sénateur ? Le vote d'un quasi illettré vaut-il autant que celui d'un politologue patenté ? Le vote d'un immigrant fraîchement débarqué vaut-il celui d'un bleuet de souche ?

Disons d'abord que le vote de n'importe quel citoyen vaut le vote d'un autre citoyen. Sinon, selon quels critères accorderait-on le poids 5 à un vote, et le poids 1, à tel autre vote ? Dans l'état actuel du fonctionnement démocratique, l'égalité du poids des votes ne saurait être remise en question.

L'extension du droit de vote est une autre affaire. Je viens de rappeler que l'âge du droit de vote fut abaissé de 21 à 18 ans, sans débat, sans difficulté, presque mécaniquement, après une demande en ce sens présentée par les associations universitaires d'étudiants.

Faut-il l'abaisser à 16 ans ? À 15 ans ? Où tirer le trait ? Je dis volontiers à la blague que l'on devrait retirer le droit de vote aux deux ou trois plus vieilles tranches d'âge, et l'abaisser d'autant aux tranches d'âge situées en dessous de la barre de 18 ans.

La question majeure à ce sujet est la suivante : à quel âge peut-on être réputé suffisamment informé et responsable pour exercer le droit de vote ? Je sais très bien que l'on peut trouver un jeune de 16 ans mieux informé qu'un vieux de 68 ans. Ou un jeune de 16 ans plus responsable, plus mûr qu'un pilier de taverne. Par ailleurs, on a tout dit contre le fait d'accorder le droit de vote aux femmes, du temps des suffragettes, car c'est ainsi que l'on appelait, au début du 20^e siècle, la poignée de militantes qui réclamaient pour leur sexe le droit de voter. Et pourtant, qui voudrait revenir en arrière à ce sujet ?

Il ne s'agit pas ici de revenir en arrière ; il ne s'agit pas du sexe ni de classes sociales. Il s'agit uniquement de l'âge. Répétons-le, il s'agit de la capacité de s'informer et de se former une opinion. Il s'agit de maturité.

La majorité légale confère certains droits ; elle entraîne aussi des obligations. Celle d'aller voter n'est pas bien lourde. La possibilité d'être conscrit ne paraît pas imminente. Quel serait l'intérêt d'abaisser l'âge du droit de vote ? Intérêt pour qui ?

Le Parti québécois, à commencer par René Lévesque lui-même, a toujours tenté de faire porter sur les vieux la responsabilité de ses échecs électoraux. Les vieux sont des peureux, des pissous. Accorder à quelque 200 000 jeunes de plus le droit de vote augmenterait les chances du Parti québécois. Ce calcul est plausible. Mais une fois la sécession faite, le droit de vote à 16 ans continuerait d'exister. On voit mal un gouvernement remonter le droit de vote à 18 ans. L'intérêt ponctuel et stratégique d'un parti politique doit être scruté soigneusement. On pourrait faire un référendum là-dessus ! On tiendrait enfin un référendum sur une question claire.

Les jeunes de 16 et 17 ans et l'ensemble de la société trouveraient-ils leur profit dans cette opération ? Dans des sociétés anciennes et traditionnelles, un jeune homme obtenait sa majorité à 12 ans. Le passage à la majorité entraînait davantage d'obligations que de droits. Cela entraînait notamment l'obligation de se soumettre à un grand nombre de prescriptions légales, culturelles, religieuses.

De plus, dans les sociétés traditionnelles, les jeunes étaient jeunes moins longtemps qu'ils ne le sont présentement. La jeunesse est un phénomène récent. Je dis jeunesse pour désigner cette durée entre l'enfance et l'âge des responsabilités adultes. Présentement, les jeunes (et ce n'est pas leur choix) sont longuement condamnés à demeurer dans l'amnios de l'irresponsabilité, comme des astronautes à gravité zéro.

Dans sa Règle, saint Benoît écrivait : « Or, si nous avons prescrit d'appeler tout le monde au conseil, c'est que souvent le Seigneur inspire à un jeune le meilleur parti à prendre. » Là-dessus, un commentateur ajoute : « Comme il y a de jeunes vieillards, il y a de vieux enfants. » Précisons ceci : un jeune moine, du temps de saint Benoît, faisait vœu de mourir dans son monastère d'accueil. Il était normal qu'on le consultât sur son avenir dans cet enclos.

Dans nos sociétés libérales, les mineurs sont soumis à des restrictions (conduite automobile, fréquentation des bars), ou à des obligations (la fréquentation scolaire jusqu'à l'âge de 15 ans révolus en est une). Abaisser à 16 ans l'âge du droit de vote contribuerait-il à responsabiliser les jeunes plus tôt ?

Ajoutons que les problèmes soumis aux citoyens-électeurs sont de plus en plus difficiles à résoudre, à mesure que nos sociétés deviennent de plus en plus complexes. Je renvoie à un ouvrage dont on a fort peu parlé : *Notre démocratie d'ignorants instruits*, (Richard Joly, Léméac, 1981).

En vérité, l'humanité, l'espace de deux cents ans, est passée de la vapeur à l'électricité ; de l'électricité à l'électronique, et elle vient d'entrer dans l'âge de l'information. Par information, entendez internet, réalité virtuelle. On voit déjà comment la télévision et la technique des sondages ont transformé le fonctionnement démocratique traditionnel. Le jour n'est peut-être pas loin où les parlements seront remplacés par un immense bureau de vote interactif. Des commis anonymes décideront de ceci et cela, selon les tendances du jour, enregistrées au jour le jour.

* * *

LES ANNÉES NOVEMBRE :
Journal 1993-1995. (1996)

ANNEXE 23

[Retour à la table des matières](#)

Et maintenant que faut-il faire ?

*« L'union sacrée est le paradis
des tyrans. » (Alain)*

Le soir du référendum, M. Parizeau déclarait *verbatim* : « C'est vrai, c'est vrai. C'est vrai qu'on a été battus au fond par quoi ? Par l'argent, pis des votes ethniques, essentiellement. » (*La Presse*, 2 novembre 1995) À l'heure qu'il est, plusieurs millions de mots ont déjà été dits ou écrits au sujet de cette déclaration. Nous allons en ajouter quelque 5 000. C'est donné !

Nous n'entendons pas, cependant, revenir sur l'opportunité de cette déclaration. Opportunité, c'est-à-dire, selon l'étymologie : « qui conduit au port. » Le contraire d'opportun, selon le sens courant signifie : déplacé, fâcheux, déplorable. Par ailleurs, nous laissons de côté la moitié de la déclaration de M. Parizeau : « On a été battus par l'argent. » On ne sache pas que M. Parizeau a ménagé l'argent du peuple pour colporter et faire colporter son référendum. Digression. L'appellation Parti québécois (qui fut imposée à René Lévesque par Gilles Grégoire, en 1967), porte le message subliminal qu'un vrai Québécois vote péquiste. Notons aussi que les péquistes (à commencer par René Lévesque), quand ils ne se contentent pas de

victoires morales, ont toujours tenté de faire porter leurs échecs électoraux ou référendaires sur des boucs émissaires : Ottawa (évidemment% les vieux, les femmes de race blanche. René Lévesque a déjà dénoncé « les tuteurs traditionnels du peuple ». On n'a jamais trop su ce qu'il voulait dire par là. On peut quand même pas se voter un peuple à son goût tous les quatre ans ! Lors de Meech (ou était-ce Charlottetown ?), on a dénoncé les vieux peureux. On réglerait tous les problèmes si l'on retirait le droit de vote aux vieux et aux femmes, pour le réduire aux tranches d'âge des 16-50, mettons. M. Lucien Bouchard, par titre de journal interposé (un avocat sait comment éviter une accusation de libelle diffamatoire), a traité M. Chrétien de traître, lors de l'émission très très spéciale du 25 octobre. Émission où M. Bouchard se trouvait par la grâce des institutions fédérales. Maintenant, on en est aux ethnies. M. Bouchard a un atout : il est marié avec une ethnique à laquelle *La Presse* a fait une assez bonne place, samedi, le 25 novembre, grâce à une ethnique. Fin de la digression.

Nous disons que la déclaration de M. Parizeau était inopportune. Précisons :

- Elle n'était pas mensongère, car il livrait le fond de sa peine. C'était Rachel pleurant son enfant, comme dit Matthieu : « *Et noluit consolari* : elle ne voulait pas être consolée. » Le lendemain, il disait adieu aux affaires, comme de Gaulle, en 1946. De Gaulle est revenu 12 ans plus tard. Il a ramassé le pouvoir, qui traînait par terre. M. Bouchard fera la chose.

- La déclaration de M. Parizeau n'était pas fausse, car elle énonçait un fait. Mais en politique, les erreurs sont bien pires que les fautes. Les erreurs, disons-nous ? Pardon ! Un simple lapsus. Les maladies de femmes de M. Johnson lui auront coûté combien de voix ?

Pour essayer de voir un peu clair dans toute cette affaire, il convient d'établir son vocabulaire, son lexique. Car toute cette affaire ne se ramène pas à un seul terme. Il s'agit d'une question complexe, explosive, piégée. Et dans laquelle, veut, veut pas, nous sommes embourbés pour un bon bout de temps encore. Il s'agit de l'identité québécoise. Identité veut dire : permanence dans l'être. Il faut donc déminer d'abord le terrain des mots. À part les mots, on touche ou on tire.

On vient de nous demander de trancher par deux mots : un OUI ou un NON, une question qui rejoint chacun dans son être même. Pour vendre ce OUI ou ce NON, on a utilisé un certain nombre de mots : pays, patrie, société, peuple, nous,

les autres, les francos, les allos, les de souche, les pure laine et, enfin, les ethniques. Il faut frotter les mots comme on se frotte les yeux, pour y voir plus clair.

Les deux signataires de ce texte sont aussi de souche, aussi laineux qu'il est possible. Lun est né à Métabetchouan (sans l'avoir voulu), à 500 pieds du lac Saint-Jean ; l'autre, à côté de Shawinigan, sans l'avoir voulu, lui non plus. Tout cela remonte à Louis XIV, au minimum. Si la chose, c'est-à-dire l'histoire, avait commencé à Henri IV, avant qu'il ne se paye Paris par une messe, nous serions huguenots. Nous nous serions peut-être convertis entre-temps, mais qui sait ?

Voilà nos credentials, comme disent les ambassadeurs. Nous avons chacun nos petits problèmes « identitaires », notre ego, notre sur-moi, notre conseil d'administration nocturne, notre petit Freud de poche, mais enfin, nous n'avons pas de problème identitaire en matière politique.

LES ANNÉES NOVEMBRE :
Journal 1993-1995. (1996)

LEXIQUE

[Retour à la table des matières](#)

Dans *Genèse de la société québécoise*, de Fernand Dumont (Boréal, 1993), on relève au moins douze termes différents qui ont rapport à notre sujet : peuple, pays, État, nation, société, communauté, collectivité, patrie, population, ethnie, race, réserve. À la page 145, notamment Dumont écrit : « À la Constitution correspond le Peuple. Celui-ci n'est pas une communauté de mœurs ou de langage ni même une nation. C'est la collectivité dont le statut est créé par la Constitution. » À l'intérieur de trois lignes, on rencontre les termes : peuple, communauté, nation, collectivité.

État

Dans la liste des termes énumérés plus haut, c'est l'un des plus clairs. Nul ne doute, par exemple, que la France, la Grande-Bretagne, l'Italie, l'Espagne, etc. sont des États.

L'État est la forme ultime de la rationalité politique. Il suppose un territoire déterminé, le monopole de la force, la reconnaissance (formelle ou tacite) des autres États. Bref, l'État frappe monnaie, émet les passeports et fourre en prison tous ceux qui ne sont pas d'accord avec lui.

L'ex-Yougoslavie était un État ; à l'heure qu'il est, on ne sait pas à quels États son démembrement aura donné naissance. Peut-être pourrait-on dire que l'État, c'est la nation (ou des nations) plus un gouvernement.

Peuple

Le terme peuple est plus difficile à cerner. Il remonte très loin dans le temps. Il en est fait mention dans la *Genèse* (50, 20).

Peuple conduit à démocratie : le gouvernement du peuple, par le peuple, pour le peuple. Le mot peuple comprend tous les citoyens d'un État donné, toutes ethnies, sexes et couleurs confondus. Quand le président des États-Unis s'adresse au peuple américain, il ne met personne dehors.

L'histoire du 20^e siècle nous a montré qu'un État ne coïncide pas nécessairement avec le peuple (ou les peuples) qu'il contient. En décembre 1981, par exemple, au moment de l'affrontement de Lech Walesa et de Jaruzelski, il était clair que l'État polonais et le peuple polonais étaient deux réalités bien différentes et même opposées. En fait, de 1772 à 1918, il n'y avait pas d'État polonais.

Nation

Le mot nation a connu une fortune agitée. À l'université de Paris, du temps de Thomas d'Aquin (1256), les étudiants étaient divisés en quatre nations. Ce terme référait alors à la langue et à l'origine géographique. On distinguait la nation française, la nation normande, la nation picarde, la nation allemande. Mais l'unification politique et linguistique des régions correspondantes était loin d'être réalisée.

Il est à noter que les communautés autochtones se distinguent entre elles par leur nation respective. Au Québec, on reconnaît officiellement onze nations autochtones. Cette « reconnaissance » s'est faite sous le gouvernement de René Lévesque.

Avant 1918, l'État autrichien était composé de plusieurs nations, et la nation polonaise relevait de trois États différents. C'est assez dire que nation, patrie, État sont non seulement trois concepts différents aux plans juridique et politique, mais qu'ils signifient trois réalités vécues différemment par les individus et par les peuples. Les États baltes, supprimés par la force, en 1941, sont maintenant trois États indépendants. Entre-temps, les trois peuples, les trois patries, ont survécu.

La racine profonde du mot nation, c'est naître, engendrer. Il y a donc une parenté entre nation et patrie. Toutefois, le terme patrie est plus concret que celui de

nation. De Gaulle envisageait « l'Europe des patries ». Il ne disait pas l'Europe des nations. Déjà qu'il parlait de l'ONU comme d'un « machin » !

Pays

Quand on demande à quelqu'un de quel pays il est, il répond en nommant le pays dont il est citoyen. Il sort son passeport. Certes, c'est un État qui reconnaît ses citoyens, mais il ne vient pas à l'idée de demander à un homme de quel État il est. Le Canadien errant parcourait en pleurant des pays étrangers. Il ne parcourait pas des nations ni des États. Et, s'adressant au « courant fugitif », il lui disait romantiquement : « Si tu vois mon pays... Va dire à mes amis... »

Si l'on nous demande de quel pays nous sommes, nous pouvons répondre deux ou trois choses différentes, selon notre humeur ou selon ce que nous devinons dans la question de l'interlocuteur. Nous pouvons répondre, sans créer d'équivoque, que notre pays, c'est le Lac-Saint-Jean, la Mauricie, le Québec, le Canada. La Bolduc chantait : « La Gaspésie, c'est mon pays ... ». Il n'y a pas non plus d'équivoque quand Vigneault chante : « Mon pays, c'est l'hiver ». Sauf qu'un bon demi-million de Québécois se poussent au Sud dès qu'ils le peuvent, avant ou après leur retraite. Les moineaux et les vieilles corneilles *toffent la run* au pays.

Collectivité

Le Robert donne simplement : « Ensemble d'individus groupés naturellement ou pour atteindre un but commun. » Dans la série de termes que nous passons en revue, le terme collectivité est le plus abstrait, le plus sec, le plus neutre, le plus déraciné. Nous n'avons ni la volonté ni le sentiment d'appartenir à une collectivité.

Communauté

Ce terme a une histoire et une signification très riches, en particulier dans le domaine religieux. Quand on parle d'une communauté religieuse, on sait très bien ce que l'on dit. On dit aussi : Communauté économique européenne. Ou encore : les communautés ethniques.

Race

Le terme race fait référence au sang, à la biologie. Sauf dans des expressions plus ou moins coléreuses (exemple : la race des mécontents ; la race des musiciens ; race de monde) ou bien en un sens très large et discutable (la race blanche, la race jaune), le terme race est discrédité en politique depuis l'aventure nazie. Ici au Québec, on sait que l'emploi de ce terme dans l'œuvre de Lionel Groulx cause quelques embarras à ses héritiers intellectuels. Il en a causé récemment à M. Lucien Bouchard, quand il a parlé du taux de fertilité des Québécoises de race blanche.

Ethnie

Le Robert donne : « Ensemble d'individus que rapprochent un certain nombre de caractères de civilisation, notamment la communauté de langue et de culture. L'ethnie française englobe la Belgique wallonne et la Suisse romande. » En ce sens, le terme est pratiquement désuet. Par contre, la plupart des pays africains sont composés de multiples ethnies. Mais, ici encore, l'histoire récente est en train de disqualifier ce terme en matière politique. La « purification ethnique » pratiquée dans l'ex-Yougoslavie (et au Rwanda, non ?) n'est pas précisément une recommandation !

Population

Population vient de peuple. Il désigne un ensemble d'individus, sans distinction de sexe, d'âge ou d'origine, qui habitent un territoire commun. Il a un sens d'abord démographique. On dit correctement : population de la terre, d'un pays, d'une ville, d'un quartier. On peut dire « la population du Québec est de sept millions d'habitants ». Mais dire « la population québécoise », serait méprisant. Autant dire populace !

Patrie

Patrie vient de père. Et la langue vient de la mère. On dit : langue maternelle. Le mot patrie implique donc une référence directe à la famille. En un sens plus

étendu, il désigne « l'ensemble de ces biens liés à un territoire, une langue, des institutions, des coutumes, une culture, un mode de vie, etc. qui permettent à l'homme de réaliser l'exigence de tout être vivant : l'enracinement dans l'espace et dans le temps, par le lien avec un passé et une lignée généalogique qui explique le présent. Considérée ainsi dans son essence, la patrie, comme la famille, intéresse directement la vie morale. La patrie est une valeur morale. » (encyclopédie *Catholicisme*)

Alain disait : « La sagesse est d'accorder à la patrie ce qu'on lui doit strictement, sans se livrer jamais à cet amour fanatique qui écrase tous les autres sentiments. »

Société

« Ensemble des individus entre lesquels existent des rapports durables et organisés, le plus souvent établis en institutions et garantis par des sanctions. » (le *Robert*)

La vie en société est une exigence de la nature humaine. L'existence et le développement de la personne excèdent les capacités individuelles. Hegel voit dans la société l'effet d'un processus dialectique et naturel qui a pour fin la création d'une personnalité morale : l'État.

L'histoire récente, toute récente, encore rouge et chaude, comme le sang ; l'histoire, depuis la chute du mur de Berlin, en avril 1989, et la dissolution officielle de l'URSS (le 8 décembre 1991) nous montre que, même sous le plus terrible couvercle que l'on puisse imaginer, la permanence des peuples et des patries se manifeste dès que l'on fait sauter le couvercle de la marmite. En l'occurrence, ce serait une impropriété de terme de parler de société. Les Croates, les Bosniaques, les Serbes, les Arméniens, Charles Aznavour, Nana Mouskouri, les Kurdes, les Macédoniens, les Azerbaïjans, les Tchèques, les Slovaques, les deux groupes irlandais, et nous en passons des dizaines, sont autre chose que des sociétés.

Au demeurant, qu'on cesse de nous beurrer avec la tarte à la crème de la société distincte. Si A est distinct de B, l'inverse est aussi vrai.

Réserve

Le terme réserve désigne les territoires accordés aux Autochtones en vertu de la loi (fédérale) sur les Indiens (1876). Dans la lecture qu'il fait de la genèse de la société québécoise, Dumont emploie le terme réserve, et toujours en caractères italiques. En clair, depuis la Conquête jusqu'à l'Acte de l'Amérique britannique du Nord, tout l'effort des Anglais aurait consisté à vouloir enfermer les Québécois dans une grande réserve.

* * *

Comment être québécois ?

A partir du lexique établi plus haut, comment définir le Québec ? On peut écarter sans cérémonie un certain nombre de termes. Les Québécois ne sont ni une race ni une ethnie. Ils ne sont pas non plus simplement une population ou une collectivité. À ce compte-là, aussi bien dire : une foule ou une masse. Enfin, le Québec n'est pas non plus une réserve. Écartons également le terme communauté.

Il reste à se demander si le Québec est un État, un pays, une patrie, un peuple, une société, une nation.

Commençons par le plus facile. Le Québec est-il un État ? Le Québec n'est pas un État au sens strict où la France est un État, de même que l'Italie, la Grande-Bretagne, l'Espagne, Israël, etc. Quand on dit : les États-Unis, on signifie un État et non pas l'un ou l'autre des cinquante et un États qui le composent.

Le Québec est-il un pays ? Le mot pays n'est pas d'abord un concept politique ; c'est une réalité de l'ordre du sentiment. Le pays est l'objet des toutes premières appartenances, en-deçà de toute conscience politique. Dans cet ordre-là, le Québec est sûrement un pays.

Le Québec est-il une patrie ? Le Québec est la patrie naturelle de tous les « Québécois de souche ». (Nous détestons l'expression, mais il faut bien l'employer en l'occurrence.) M. Chrétien lui-même proclame qu'il est d'un pays et

d'une patrie. C'est pour dire. Avec le temps, le Québec peut devenir la patrie d'adoption de ceux qui ont choisi de venir s'y établir.

Le Québec est-il un peuple ? La réponse est déjà plus difficile. Le Québec n'est pas un peuple au sens où l'on dit : les deux peuples fondateurs. En 1867, on pouvait parler des deux peuples fondateurs et encore, en escamotant les Autochtones. En 1995, il n'y a plus guère de sens à parler des deux peuples fondateurs. Le Canada et le Québec actuels sont le produit de bien d'autres peuples. Une personne peut dire je (J'étais, je serai), même si toutes les cellules de son corps ont été remplacées au fil des ans. Mais un pays, et a fortiori un État, n'est pas une personne, une substance.

Le Québec est-il une société ? Le mot société est polyvalent. Il possède des acceptions commerciales, juridiques, culturelles, religieuses, politiques. Il possède surtout une acception sociologique. Nous voulons dire : définie par les sociologues. Dumont distingue trois niveaux, trois paliers dans la genèse d'une société : l'appartenance, l'intégration, la référence.

L'appartenance résulte du jeu naturel et spontané des interactions dans un groupe (restreint) ; l'intégration apparaît grâce à la répartition formelle des rôles et des statuts ; la référence suppose un imaginaire commun, où la littérature, les idéologies et l'historiographie jouent un rôle important. Quelle chose faisait partie de l'imaginaire commun aux Québécois et aux autres Canadiens ? Réponse : Le CP et le CN. Qui a détruit cette « chose » ? Les gouvernements successifs d'Ottawa.

Le Québec n'est pas une société homogène. Le Québec est sans doute une société moins homogène que celles de Terre-Neuve ou de la Nouvelle-Écosse.

Le Québec est-il une nation singulière ou bien une nation plurielle ? Poser la question en ces termes, c'est poser le problème de la culture et de l'identité nationale. C'est poser d'abord le problème de la langue.

Il a fallu plusieurs siècles pour former la nation française. Et ce n'est pas la langue qui a assuré la fusion de ses parties constituantes. C'est la politique, c'est-à-dire, au bout du compte, la force. L'unité linguistique s'est réalisée ici sous le Régime français, avant de se réaliser en France même. Et en France, cette unité linguistique s'est faite au détriment de plusieurs langues autres que le français. Notamment, le provençal et le breton. Défense de cracher par terre et de parler bre-

ton, pouvait-on lire sur les murs des écoles républicaines de Jules Ferry, à la fin du 19^e siècle.

Or, nous sommes, ici (et sans compter les Autochtones), deux groupes linguistiques, partagés en deux grandes confessions religieuses. Cette situation se retrouve ailleurs. En Suisse, par exemple. Mais il a fallu plusieurs siècles et plusieurs guerres (la dernière date de 1848) pour mettre au point l'horlogerie politique suisse. La *Confederatio helvetica* a commencé par la révolte de Guillaume Tell, en 1291.

Une nation ne se forge pas sans imposer une unité linguistique. Combien d'unités linguistiques sont-elles viables à l'intérieur d'un même territoire, dans l'état actuel du développement des communications ? Il y a à peine cent ans, notwithstanding l'imposition d'une langue officielle à l'intérieur d'un même pays, il pouvait subsister deux dialectes différents dans un rayon de trente kilomètres.

Il n'y a pas de nation sans unité linguistique. Un individu peut être bilingue et même trilingue. Tant mieux pour lui ! Les oaristys peuvent bien se dérouler en sanscrit, aucun problème. Mais une nation doit réaliser son unité linguistique. Le Québec n'en est pas là. Si l'on pouvait naguère parler de la nation canadienne-française, on ne peut pas encore parler d'une nation québécoise. Le pourra-t-on jamais ? Notre Assemblée nationale a légiféré récemment pour diviser les commissions scolaires sur une base linguistique.

L'expression nation plurielle a du sens si l'on se réfère à la multiplicité des types régionaux qui existent à l'intérieur d'un pays, d'une nation. Un Provençal est différent d'un Breton, mais tous les deux sont Français. De même, un Montréalais est différent d'un Beauceron, mais tous les deux sont Québécois. Un Italien de la deuxième génération est différent d'un Chicoutimien. Se sentent-ils de la même nation, au sens où un Gaspésien et un Chicoutimien se sentent de la même nation ? Ce n'est pas sûr. Ils sont certainement plus proches si tous les deux parlent français. Mais si l'Italien a adopté l'anglais comme langue d'usage, qu'ont-ils en commun, hormis le fait d'être soumis au même code civil ou criminel ?

Ici se pose la question de l'immigration. Nous sommes pour une politique généreuse à ce sujet. Nous vous dirons même que nous sommes pour le métissage. L'avenir est au métissage. Nous ne sommes pas frileux. Quand on est laineux, on

n'est pas frileux. Mais nous ne sommes pas le gros du monde. De toute façon, nous achevons même d'être ce que nous sommes. Paix à nos braises !

Qu'on le veuille ou non, les nations, les pays, les États riches et vastes (c'est le cas du Canada et du Québec) ne pourront pas endiguer l'invasion des barbares. Barbares veut dire étrangers, selon l'étymologie. Nous comprenons que l'étymologie ne fonde pas une politique. Mais l'histoire nous montre que le soleil, la richesse ou l'espace, ou une combinaison de ces trois réalités, ont régulièrement attiré l'invasion des barbares, laquelle n'a pourtant jamais franchi la ligne des épinettes noires, du moins dans la direction sud-nord ? On ne fait pas la queue devant la mairie de Povungnituk !

Nous connaissons la petite Italie de Montréal : le kilomètre carré, plus ou moins, autour de la station de métro Jean-Talon. Cette enclave culturelle et commerciale est une richesse et une joie. Le coiffeur italien vous coiffe en français tout en parlant en italien avec ses compatriotes qui passent en passant. Où est le problème ? Il n'y en a aucun. Idem dans un restaurant vietnamien de la rue Saint-Denis ou dans le quartier chinois.

Le Québec doit-il devenir un État-nation ? La question se pose ; elle est posée depuis la Révolution tranquille. Non pas en termes référendaires, mais par voie de conséquence des transformations socioculturelles survenues depuis.

Et pourquoi la question se pose-t-elle au Québec ? Radicalement, à cause de la langue. Elle ne se pose pas à cause des appartenances religieuses. Elle ne s'est jamais posée en ces termes, sauf immédiatement après la Conquête. Et les Anglais, à ce sujet, il faut le reconnaître, n'ont pas mis long à trancher la question de manière civilisée. Nous disons civilisée ; nous pourrions aussi bien dire pragmatique. Ils voyaient venir la menace américaine. Ils n'étaient pas intéressés à devoir combattre sur deux fronts. La menace en question a changé de forme. Elle n'est plus militaire ; elle est culturelle. On n'en sortira pas juste pour rire. La question référendaire du 30 octobre dernier ne nous a guère avancés à ce sujet.

Ici (comme en Pologne durant une bonne partie de son histoire et notamment à compter de 1945), c'est l'Église catholique qui a inspiré et nourri la survivance du peuple québécois. Vient le temps, et il vient toujours, où l'Église est congédiée. L'Église catholique, en Occident, a toujours tissé les langes des peuples. Ensuite, l'Église passe la main aux États.

* * *

Conclusion

Que faire avec les communautés ethniques ? En tout état de cause, si on voulait dégager le sens du vote des communautés ethniques, à commencer par les autochtones, on devrait convenir qu'elles sont demeurées imperméables aux tremolos et au discours passéiste et réducteur de nos nouveaux tribuns nationaux. Est-ce dû à la seule barrière de la langue ? N'ont-elles pas senti qu'il fallait une bonne dose d'outrecuidance pour réduire l'évolution considérable et plus que centenaire du fédéralisme canadien aux seuls avatars politiques des quinze dernières années ?

Plutôt que de tenir rigueur à nos communautés ethniques de n'avoir pas marché comme la majorité des francophones (faible majorité, d'ailleurs), ne devrions-nous pas leur savoir gré d'être ce qu'elles sont et, agissant comme elles l'ont fait, d'avoir joué le rôle de révélateur à notre égard, c'est-à-dire d'avoir rendu visible notre réalité latente ? Nos « ethniques » se comportent autrement que nous parce qu'ils sont différents de nous.

Un vote sur l'avenir de son pays d'adoption ou de naissance résulte d'une synthèse personnelle, compte tenu de son histoire et de son éducation, de ce qui importe le plus à chacun au moment du scrutin. Cela va du vote par lassitude d'entendre un discours devenu insupportable, jusqu'au vote pour ainsi dire existentiel, c'est-à-dire pour la sauvegarde de sa citoyenneté, en passant par toutes les considérations économique-sociales, historiques, humanistes ou égoïstes que l'on voudra. Cette synthèse personnelle concentre dans un seul geste les fruits d'une éducation et d'une culture.

Du côté du OUI ou du côté du NON, chaque individu a établi, pour emprunter une expression du jargon juridique, la balance des inconvénients et a rendu son verdict en conséquence. Des deux côtés il y a eu des motivations peu glorieuses et peu sensées. Par exemple, un certain regroupement des aînés a tenté de promouvoir la cause du OUI par crainte d'un conflit entre les générations. Cet argument est inepte.

De l'autre côté, avoir incité les gens à voter NON pour écraser les sécessionnistes relève d'une conception barbare de ce que doit être l'acte démocratique par excellence.

L'objet essentiel de notre propos est une conception de la société québécoise assez ouverte et assez sûre d'elle-même pour intégrer, sans les assimiler, les communautés culturelles qu'elle a accueillies. L'assimilation appauvrit car elle nivelle et nie la diversité, culturelle. Ne peut-on pas envisager une société pluri-ethnique de langue française au Canada ? Le Québec pourrait être cette société-là. Mais il n'y a pas de génération spontanée en cette matière, pas plus qu'en biologie. Il n'y a pas non plus de recette magique pour réussir cet idéal social, quoi que fassent miroiter les opérateurs de miroirs à alouettes.

Les difficultés d'intégrer les communautés culturelles commencent à l'école. Pourquoi, par exemple, la CECM se heurte-t-elle à un problème aussi mineur que le port du voile islamique dans ses écoles ? Est-ce qu'une école qui sait où elle va ne surmonterait pas comme naturellement les difficultés de cette nature ? Il faut le rappeler à temps et à contretemps : si l'école ne joue pas son rôle irremplaçable dans l'initiation du petit d'homme à l'humanité, c'est-à-dire à l'homme complet, l'homme total, toutes les autres institutions disperseront leurs actions dans des projets sans fil conducteur et sans véritable efficacité. Les difficultés d'intégration seront alors plus facilement entretenues, voire suscitées par exprès ou subliminalement par des messages comme ceux qu'envoie le PQ, relayé outre-Outaouais par le BQ. C'est donc à l'école et par l'école qu'une culture commune verra le jour.

Or, quelle culture commune, issue des traditions judéo-chrétienne, française et britannique, avons-nous à partager, en commençant par la langue française ? En 1963, Victor Barbeau écrivait : « On peut remédier à l'enseignement, mais on ne remédiera jamais à l'environnement. L'indépendance du Québec ne nous serait, du point de vue linguistique, qu'une vaine armure. » (*Le français du Canada*) Où nous situons-nous culturellement parlant ? Qu'en est-il au juste de l'*homo quebecensi* ? Ne sommes-nous pas devenus des Nord-américains tout simplement, déjà assujettis à la culture dominante de ce continent ? Chacun sait que c'est par l'étude de l'histoire et de la littérature que la culture commune d'une société est inculquée aux enfants. Or, quelle histoire et quelle littérature notre école enseigne-t-elle ?

C'est un certain provincialisme, plutôt que le racisme, qui risque de faire le plus de dommages dans l'harmonisation de nos rapports avec nos communautés ethniques. Ce provincialisme est bien illustré par l'anecdote suivante : « Ça nous prendrait un Malraux », a clamé l'auteur dramatique René-Daniel Dubois, à la brochette d'élus siégeant à la Commission parlementaire sur la culture, tenue à l'automne 1991. « Vous êtes au Québec, ici, a répondu André Boulerice, critique de l'opposition en matière culturelle. De Gaulle ne vit pas ici et vous n'êtes pas Malraux, Monsieur Dubois. » (Mathieu-Robert Sauvé, *Le Québec à l'Âge ingrat*, Éditions du Boréal, 1993). Autrement dit, nous n'avons que faire des modèles universels. Un fromage « juste pour nous autres », clamait naguère un message commercial bien de chez nous.

Notre culture provincialiste est nocive surtout quand elle inspire toutes les politiques et les finalités éducatives. Quand elle fait tourner, par exemple, l'histoire générale autour d'un axe purement québécois. Quand, en littérature, elle fait prédominer l'étude des auteurs québécois sur tous les autres. Les plus grands doivent alors céder le pas aux médiocres. Ce provincialisme a le malheureux effet de borner les horizons. Il se situe aux antipodes de l'humanisme.

Nous atterrissons finalement sur une proposition énorme : repenser notre système d'éducation en profondeur pour en faire un porteur d'humanité. Ici, nous ne pensons nullement aux structures, qui ne sont que le squelette du système. Nous pensons aux finalités et aux programmes qui en sont le cœur et la musculature : programmes de tous les niveaux, du primaire jusqu'à la formation des maîtres inclusivement. Si les présents états généraux ne débouchent pas sur ce chantier, ils n'auront servi que d'alibi à un *projet de* petite politique. Notre école doit sortir de la prison des conventions collectives et du brouet pédagogique cuisiné par des bureaucrates coupés du réel dans lequel elle laisse mijoter les professeurs, notamment les professeurs de français, si tant est qu'au Québec, le français est la clé de tout. Bien plus, notre école devra vaincre son incurie, sinon le mépris tacite qu'elle entretient au sujet de l'enseignement de l'anglais. Nous sommes hélas ! bien loin de l'apprentissage d'une troisième langue au secondaire, tel qu'il se généralise en Europe.

Bref, avons-nous le goût de vivre en français en haut du 45e parallèle ? Avons-nous l'école qu'il faut à cette fin ?

Quand nous disons école, c'est ça que nous voulons dire.

* * *

LES ANNÉES NOVEMBRE :
Journal 1993-1995. (1996)

ANNEXE 24

[Retour à la table des matières](#)

Notes consécutives à la réunion intercommunautaire

Dans sa lettre du 26 septembre dernier, le Frère provincial propose à chaque Frère :

« D'écrire ses satisfactions, ses insatisfactions en regard de ce qui se fait ou de ce qui ne se fait pas dans notre province.

- D'écrire ses attentes de la province.
- De donner une priorité à la province pour d'ici trois ans. »

La lettre du Frère provincial réfère au concept de province. Il me paraît qu'il faut distinguer trois réalités sous ce concept :

- la province comme unité administrative ;
- la province comme regroupement d'un certain nombre de Frères ;
- la province comme regroupement d'un certain nombre de communautés locales.

Qu'est-ce que la province mariste de Québec ? Une unité administrative de l'Institut, bien sûr. À ce sujet, quelles peuvent être nos satisfactions, nos insatisfactions, nos attentes ?

La province est régulièrement constituée, administrée, encadrée : il y a un provincial, un conseil provincial, un chapitre provincial, des supérieurs locaux, divers comités.

Ce que je souhaite, c'est une grande transparence et une grande vigilance dans l'administration des affaires matérielles. Il n'est pas nécessaire de remonter bien loin dans le temps pour découvrir de graves erreurs dans ce domaine. C'est une humble mais élémentaire forme de charité et de responsabilité que de ne pas avoir la main trop légère quand il s'agit de disposer du patrimoine et de l'argent des autres.

Précisons que je ne m'inquiète pas, disant cela, de mes (plus) vieux jours. Le sort commun du citoyen ordinaire me conviendrait.

Qu'est-ce que la province mariste de Québec ? Selon le dernier annuaire, c'est 155 Frères dont 45 Frères africains. Je fais ici l'hypothèse que ces derniers obéissent à leur propre dynamique et leur propre contexte socioculturel.

Restent donc 110 Frères québécois, dont 22 sont postés en dehors du Québec. Le plus jeune Frère québécois aura bientôt 50 ans. L'âge moyen de Frères stationnés au Québec est d'un peu plus de 70 ans. La vertu, la piété ne sont pas mesurables, mais l'âge moyen est un fait. Il n'y a ni satisfaction ni insatisfaction à exprimer vis-à-vis d'un fait. On peut aimer ou ne pas aimer février, mais février est un fait.

Vis-à-vis du fait que nous sommes vieux, je dis qu'il faut prendre soin des Frères en séjour passager ou terminal à l'infirmerie. En ce qui concerne les aspects techniques de la situation, je n'ai rien à redire.

Je suis un peu moins rassuré quant aux aspects comment dire ? humains, culturels. Un très vieux Frère, encore vivant, me faisait remarquer la quêtainerie des décorations de l'infirmerie. La sensibilité de ce Frère n'a aucunement été prise en compte. La piété ne tient pas lieu de culture. La bonne volonté, non plus.

Un Frère, maintenant mort, se plaignait devant moi (du temps que je fus provincial) du bruit de la télévision à l'infirmerie. Personne ne s'était inquiété de la chose. Le silence est pourtant le dernier luxe, et il ne coûte pas cher. Il coûte seulement de l'attention et de la politesse.

Dans le même ordre d'idée, je dirai que l'on n'a pas le droit d'imposer, comme aumônier, un vieux Père, que sa propre communauté ne voulait pas endurer. De l'imposer, dis-je, pendant vingt ans.

Les responsables de l'infirmerie et de la communauté locale ont le devoir d'imposer leurs propres paramètres à n'importe quel aumônier. La moyenne d'âge des 38 Frères de Château-Richer est de près de 79 ans.

Il faut être très sensible, quand on a affaire à une clientèle captive et, de plus, une clientèle qui a été formée à intérioriser la bêtise. « Mettez ça au pied de la Croix », comme on disait.

Chacun se place au mieux qu'il peut au pied de la croix. Que chacun s'arrange avec son idiosyncrasie ! Mais personne ne doit être obligé de s'arranger avec la dernière « chire » du dernier provincial ou du dernier supérieur de l'infirmerie. Ou du dernier aumônier. À ce sujet, il est instructif de relire les *Annales du Frère Avit*, récemment rééditées par les soins du Frère Paul Sester. Il est autrement plus raide que je ne le suis ou parais l'être !

Qu'est-ce que la province mariste de Québec ? C'est douze communautés locales, si l'on compte l'infirmerie. Chaque communauté est censée être une « cellule vivante » du corps que constitue la province.

Pour être bien concret, je parlerai de la communauté de Saint-Augustin-de-Desmaures. Ben ! Pour tout dire en peu de mots, ce n'est aucunement une communauté. Nous cohabitons ensemble. Point. Étant le supérieur de ladite communauté, j'assume ma part de responsabilité. Nous sommes, ici, quatre hommes, quatre Frères, qui vivons comme quatre colocataires d'un condo.

Note : Parmi les Frères qui ont le plus parlé de fraternité, lors de la rencontre du 11 novembre, il y en a quatre qui ne sont pas restés pour souper avec leurs chers confrères. Ils avaient d'autres engagements ! Or, ils avaient été informés, comme nous tous, de la date de la réunion, dès le 26 septembre. Ça donnait le temps d'arranger son agenda, non ? Cf. Lc 14, 15-20.

Les « attentes » vis-à-vis de la Province, et sa priorité pour d'ici à trois ans

Mises à part les considérations spirituelles, je suis embarrassé pour assigner une « priorité » pour d'ici à trois ans. Je risquerai quand même ceci : nous sommes (nous étions) une communauté enseignante. Nous investissons des millions de

dollars pour l'éducation en Afrique. (Notamment, en voyages *from and to*). Parfait ! Ne pourrions-nous pas investir quelques dizaines de milliers de dollars au Québec, pour les mêmes fins ?

Les Sœurs, quand elles sont obligées de quitter un hôpital (j'ai à l'esprit l'hôpital de l'Enfant-Jésus), se virent de bord et ouvrent une maison d'accueil pour les visiteurs des malades ; elles ouvrent des maisons pour convalescents. Nous pourrions peut-être ouvrir une maison, à Québec ou ailleurs, pour les malades de l'intelligence ?

Je souscris à une des propositions faites lors de l'une ou l'autre des rencontres intercommunautaires. L'idée est la suivante : inviter quelques laïcs lors du prochain chapitre provincial. Ou encore, comme l'ont fait récemment deux provinces communautaires féminines, envoyer un questionnaire à quelques consultants extérieurs leur demandant leur opinion sur ce qu'ils attendent de nous, tels que nous sommes devenus. Je sais ce que je dis : j'ai été consulté !

Fin du texte